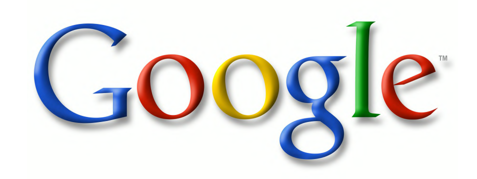




Livingstone

EXPLORATIONS
DU ZAMBÈSE
ET DE SES AFFLUENTS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

EXPLORATIONS

DU ZAMBÈSE

ET DE SES AFFLUENTS

ET DÉCOUVERTE

DES LACS CHIROUA ET NYASSA

PAR

DAVID ET CHARLES LIVINGSTONE

1858-1864

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mme H. LOREAU

CONTENANT

47 GRAVURES ET 4 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

AU TRÈS-HONORABLE LORD PALMERSTON.

MYLORD,

Je demande à Votre Seigneurie qu'elle me permette de lui dédier ce volume, comme tribut offert, en toute justice, au grand homme d'État qui a toujours eu à cœur le sort de la race africaine; et comme témoignage d'admiration pour la politique bienfaisante, qu'au prix de tant d'efforts Votre Seigneurie a fait prévaloir sur la côte de Guinée : politique dont les résultats démontrent puissamment combien il serait heureux que le même système fût appliqué sur l'autre rive du continent africain.

DAVID LIVINGSTONE.

PRÉFACE.

Le but que je me suis proposé dans ce volume a été de décrire aussi nettement qu'il m'était possible des territoires jusqu'à présent inexplorés, d'en faire connaître le système fluvial, de montrer les ressources qu'ils peuvent offrir, et de mettre sous les yeux de tous ceux qu'intéresse la cause de l'humanité les maux qui résultent du commerce d'esclaves dans le pays où il s'alimente, effroyables misères, dont personne jusqu'ici n'avait eu l'occasion de mesurer l'étendue.

Les huit années qui ont passé depuis la publication de mon dernier ouvrage, n'ont pas amélioré mon style; mais j'espère que la nouveauté des scènes, et les détails que l'on trouvera dans ces pages sur le trafic maudit, qui fait le malheur de l'Afrique, et la honte d'une nation européenne, compenseront jusqu'à un certain point le manque de clarté de mes descriptions et mon incapacité littéraire.

Lord Russell a bien voulu me confier les dessins de l'artiste, qui, dans l'origine, accompagnait l'expédition, et a mis à me les prêter un empressement que je cite avec gratitude. C'est d'après ces esquisses et les photographies du Dr Kirk et de Charles Livingstone que les illustrations de ce volume ont été gravées.

Je remercie également le professeur Owen et M. Oswell, mes amis, dont l'assistance et les notes précieuses m'ont aidé à préparer ce volume.

LE ZAMBÈSE

ET SES AFFLUENTS.

INTRODUCTION.

But de l'expédition. — Les Portugais à la recherche de l'Ophir de Salomon. — Expédition portugaise à la recherche des mines d'or. — Missions catholiques. — Idées erronées sur l'intérieur du continent africain. — Décroissance de la traite des Noirs. — Opinion du révérend Wilson sur le commerce d'esclaves. — Opérations des croisières. — Fâcheux effets de la fermeture de la côte orientale. — Instructions données à l'expédition.

Lorsqu'il y a huit ans je publiais la relation de mes voyages dans l'intérieur de l'Afrique australe[1], je me demandais avec une vive inquiétude si cette publication serait accueillie d'une manière bienveillante. J'étais d'autant moins rassuré à cet égard que mon nom était complétement étranger au public. Mais cette fois je suis encouragé par la certitude que de nombreux lecteurs, bien qu'ils me soient personnellement inconnus, recevront ces nouvelles pages avec l'indulgence de vieux amis ; et qu'un plus

1. *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, et *Voyage à travers le continent : de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure du Zambèse*, 1840-56. Paris, librairie Hachette, 1859.

grand nombre encore, pénétrés de l'amour de la liberté, animés du désir de voir les principes religieux et sociaux dont ils jouissent se répandre dans le monde, seront sympathiques aux efforts que nous avons faits pour élever le caractère et améliorer la position d'une partie de nos semblables.

Cette pensée me fait désirer doublement de rendre ce volume digne d'être présenté au lecteur. En l'absence des qualités littéraires que la nature même de mes travaux m'a empêché d'acquérir, je donnerai le simple récit d'une mission qui, à l'égard du but qu'elle s'est proposé, contraste noblement avec quelques-unes de celles qui ont eu lieu dans l'Afrique orientale.

Je crois que les renseignements que je vais fournir sur la région que nous avons parcourue, et sur les peuplades qui l'habitent, ne seront matériellement contredits par aucun voyageur qui sera doué d'une santé robuste, et qui aura comme moi un rayon de soleil dans l'âme.

J'écris cette relation avec l'ardent désir de contribuer à l'ouverture du territoire africain, si follement interdit à l'activité européenne, de désigner ce champ si fécond et si vaste à l'esprit d'entreprise, d'aider les peuplades qui s'y trouvent à prendre rang parmi les nations de la terre, de concourir à la prospérité de ces tribus, plongées actuellement dans la barbarie, et dégradées par l'esclavage; enfin je caresse l'espérance qu'elle pourra être un encouragement à la propagation de l'Évangile dans ces contrées naguère inconnues.

La première expédition qui fut envoyée dans l'est de l'Afrique, après la découverte du cap de Bonne-Espérance, fut organisée sous les auspices du gouvernement portugais. Elle avait, dit-on, pour but de rechercher la province d'Ophir, citée dans l'Écriture sainte comme étant le pays d'où Salomon tirait de l'or, de l'ivoire, du bois de santal, des singes et des paons.

Les termes employés par les Juifs pour désigner ces quatre derniers articles n'existaient pas en hébreu, suivant Müller, et y furent importés du sanscrit. Il est dès lors assez étonnant que ces recherches n'aient pas été faites dans l'Inde; d'autant plus que le sanscrit était connu sur la côte de Malabar, où les paons et le bois de santal abondent. Mais les Portugais, ainsi que d'autres voyageurs d'une époque plus moderne, crurent que l'Ophir de la Bible devait être Sofalla, parce que les Arabes appelaient

quelquefois cette ville Zophar; en ce sens que, de tous les ports qu'ils fréquentaient, celui-ci était le plus bas, ou le plus méridional.

Des négociants venus de la mer Rouge et des côtes de l'Inde ont occupé l'Afrique orientale dès une époque très-reculée. Vasco de Gama (1498) les trouva solidement établis à Mozambique. Il gagna l'Hindostan; et de Calicut ses regards avides se tournaient vers Sofalla, où il se rendit en 1502.

Représentant pour eux l'Ophir des livres saints, ce point du rivage était considéré par les Portugais comme la plus riche de toutes leurs possessions. Ils crurent pouvoir y former un établissement considérable, et sacrifièrent beaucoup d'hommes et d'argent pour conquérir le district où étaient situées les mines d'or. Mais n'ayant pas l'outillage nécessaire, ils obtinrent de si minces bénéfices, en retour d'un si rude travail, qu'ils abandonnèrent l'entreprise.

L'expédition qui vint ensuite fut composée de trois navires portant un millier d'hommes, presque tous volontaires et de familles honorables. Partie de Lisbonne en 1509, elle se proposait la conquête des mines d'or du Monomotapa, situées à l'ouest de Tété, et celles du Manica au sud-ouest de ces dernières. Enfin elle voulait gagner l'Atlantique en traversant le continent de l'est à l'ouest. Mais elle échoua dans ses projets, dont la dernière partie ne fut réalisée que de nos jours, et par un seul Européen, qui est originaire d'Écosse[1].

Cette seconde expédition, commandée par Francisco Barreto, était munie de provisions abondantes, et avait une quantité considérable de chameaux, de chevaux et d'ânes. Elle remonta le Zambèse jusqu'à Senna, y rencontra beaucoup d'Arabes, ainsi que d'autres négociants, qui s'y trouvaient établis, et qui la reçurent d'une façon extrêmement hospitalière. Mais les chevaux ayant traversé un endroit où abondait la tsétsé[2], et le pays étant des plus insalubres, la maladie fit de tels ravages parmi les hommes et les bêtes, que Barreto supposa qu'on les avait empoisonnés; d'où il résulta que la plupart des habitants furent passés par les armes.

1. Le docteur Livingstone; voir *Explorations dans l'Afrique australe*. Paris, Hachette, 1859.

2. *Idem*, pages 92 et 626. Paris, Hachette, 1859.

Réduite à cinq cent-soixante hommes, l'expédition se remit en marche. Elle souffrit de la faim et de la soif d'une manière effroyable ; et après avoir été, à diverses reprises, attaquée par des corps nombreux d'indigènes, elle fut contrainte de revenir sur ses pas, sans même avoir atteint les mines d'or qu'elle cherchait si avidement.

A cette époque, des missionnaires de l'Église romaine avaient été plus loin que l'armée de Barreto n'avait pu le faire. Déjà, d'après ce que rapporte le senor Bordalo, dans ses *Essais historiques*, le P. Gonçalo da Silveira avait subi le martyre au Monomotapa.

Il y avait même alors un nombre considérable de missionnaires catholiques dans cette partie du continent; on le voit de nos jours par les ruines des missions. J'aurais voulu faire tomber les calomnies dont les écrivains portugais ont flétri la mémoire de ces hommes courageux. Mais il m'a été impossible de me procurer une histoire sérieuse des travaux de ces hommes de bien; c'est pour moi un vif regret. D'après le souvenir qu'en ont gardé les natifs, on doit penser qu'ils étaient pleins de piété et de zèle. Les écrivains, dont je parlais tout à l'heure, assurent qu'ils faisaient le commerce d'esclaves; c'est probablement aussi faux que les accusations plus modernes qui, de temps à autre, se débitent contre leurs collègues des églises protestantes.

Les philanthropes ont tort, parfois, de prêter l'oreille à de simples commérages des établissements de la côte, et de croire à toutes les atrocités que les cancans attribuent à nos compatriotes. Il est, d'autre part, certains individus qui, pratiquant la plus niaise de toutes les hypocrisies, s'efforcent de paraître plus mauvais qu'ils ne le sont réellement, taxent la philanthropie de faiblesse, et publient les propos que des traitants d'une immoralité reconnue tiennent contre des hommes qui sont l'honneur du genre humain.

Aujourd'hui les travaux des missionnaires, consignés dans des publications largement répandues, survivront aux rapports malveillants ou calomnieux. Il est à regretter que les missions catholiques d'autrefois n'aient pas joui du même avantage, et que les traductions de leurs archives, qui ont été faites dans l'idiome des indigènes, ne puissent pas être consultées. Nous ne pouvons admettre que ces hommes pieux aient risqué leur vie

pour acquérir, même par des moyens légitimes, des richesses dont la jouissance leur était défendue par la règle à laquelle ils étaient soumis[1]. Mais il serait du plus haut intérêt pour leurs successeurs de savoir ce qui les a fait échouer dans la propagation de la foi.

Pour que les pages suivantes puissent être facilement comprises, il est nécessaire de rappeler certains faits antérieurs à l'expédition du Zambèse. On sait qu'avant la découverte du lac 'Ngami, et de la région fertile qu'habitent les Makololos, on croyait généralement que l'intérieur de l'Afrique était composé de déserts sableux, où les rivières allaient s'engloutir.

Lors du voyage que je fis d'une mer à l'autre (1852-56), traversant ainsi la portion intertropicale du continent africain, au sud de l'équateur, il se trouva qu'au lieu d'une contrée déserte où l'eau se perdait dans les sables, c'était un pays bien arrosé, d'un sol fécond, présentant de vastes forêts, de belles vallées herbeuses, habitées par une population considérable, et renfermant l'une des cataractes les plus surprenantes qui soient au monde.

On eut alors la certitude que cette partie de l'Afrique est un plateau élevé, déprimé au centre en forme d'auge, et présentant des fissures latérales par où les fleuves se précipitent vers la mer.

Il est impossible de parler de cette découverte sans rappeler la remarquable hypothèse de sir Roderick Murchison, président de la Société géographique de Londres, qui indiqua nettement ce trait du continent africain avant qu'il eût été vérifié par le mesurage des différents niveaux du sol, et par l'observation du cours des eaux[2].

Pendant ce temps-là, de nouvelles clartés étaient répandues sur d'autres points de l'Afrique par le célèbre voyage du docteur Barth, les explorations de MM. Krapf, Rebman, Erkhardt, membres des missions de l'Église d'Angleterre; les efforts persévérants du docteur Baikie, dernier martyr du climat africain; par le voyage de François Galton, et l'éminente découverte des lacs

1. Il est impossible de ne pas rendre hommage à la tolérance du docteur Livingstone. Quelle droiture, et quelle simplicité d'âme! (*Note du traducteur.*)
2. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 549.

Tanganyika et Victoria Nyanza, due au capitaine Burton et au capitaine Speke, dont nous déplorons tous la fin prématurée.

Vinrent ensuite les recherches de Van der Decken, de Thornton et d'autres voyageurs. Enfin la glorieuse découverte de la principale source du Nil, découverte dont tout bon Anglais doit ressentir un juste orgueil, puisqu'elle a été faite par nos braves compatriotes Speke et Grant.

Il est donc prouvé maintenant que ce désert brûlé, ce sable aride, cette zone fabuleuse de l'Afrique tropicale est une région féconde, ressemblant à l'Amérique du Nord par ses grands lacs, à l'Hindoustan par ses jongles, ses ghattes, ses basses terres humides et chaudes, et ses plateaux élevés, où l'on respire un air frais et salubre.

Le but de notre expédition n'a pas été de produire un étonnement d'un jour, de regarder des sauvages et de s'en faire contempler; mais d'étudier le climat, les maladies locales, les productions du sol, le caractère des indigènes, et leurs rapports avec le reste des hommes. Tous ces détails ont été observés avec le vif intérêt que doit éveiller un continent dont l'histoire ne date que d'aujourd'hui, mais qui offre de brillantes perspectives.

En 1853, quand je me rendis à la côte occidentale afin d'ouvrir un sentier au commerce, et de faciliter les travaux des missionnaires, je fus frappé de l'influence décisive des mesures qui ont pris le nom de politique de lord Palmerston, influence déjà sensible à plusieurs centaines de milles du rivage. La piraterie avait disparu; et la traite avait diminué au point que, parmi les Portugais, ceux même qui avaient fait le trafic des noirs en parlaient comme d'une chose des temps passés.

Le chiffre annuel du commerce licite, ivoire et poudre d'or, s'était élevé d'une somme de vingt mille livres à deux ou trois millions, dans lesquels l'huile de palme, exportée en Angleterre, figurait pour un million de livres (vingt-cinq millions de francs).

Plus de vingt missions avaient été fondées, et recevaient dans leurs écoles au-dessus de douze mille élèves. Sur la côte, la vie et la fortune des individus étaient en sûreté; et, dans l'intérieur, des millions d'habitants jouissaient d'une paix relative. Cependant, à la même époque, des discours prononcés en Angleterre et par des voix influentes, donnaient à entendre que les croi-

seurs anglais n'avaient fait qu'aggraver les maux causés par la traite.

Il est si naturel de supposer que le trafiquant d'esclaves est poussé par l'intérêt même à soigner sa marchandise, que cette théorie paraît plausible, et qu'on lui accorde toute créance. Mais l'atroce gaspillage de vie humaine, fait par les négriers, n'était pas moins grand à l'époque où leur trafic était légal. Cela devait être, en raison de l'imprévoyance qui caractérise l'assassin. Tout le monde s'étonne en voyant celui qui vient de commettre un crime ne pas prendre telle ou telle précaution qui le mettrait à l'abri des poursuites. On peut se demander, avec autant de surprise, comment les trafiquants d'esclaves ont toujours entassé leur bétail sur des navires où il était décimé ; agissant ainsi en opposition directe avec leurs intérêts; c'est l'effet de la fatalité qui est inhérente au meurtre, et qui poursuit son auteur. L'encombrement de ces navires homicides a toujours existé, et le nombre des morts, dont il a été cause, défie toute exagération.

M. Wilson, missionnaire américain de la plus haute intelligence, auquel on doit le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur la côte occidentale d'Afrique, déclare que les efforts du gouvernement anglais pour la répression de la traite sont dignes de tout éloge. Sans les croisières, dit-il, l'Afrique serait restée inaccessible aux propagateurs de la foi; et il est à désirer que cette noble mesure continue d'être prise jusqu'au jour où l'esclavage aura entièrement disparu.

Pas de plus grand obstacle au progrès de la civilisation et du commerce que cet odieux trafic; et les Anglais, étant non-seulement les plus philanthropes des hommes, mais prenant la plus large part au commerce africain, ils ne peuvent manquer de rester fidèles à un système qui est à la fois généreux et prévoyant.

Lorsqu'avec la même intention qui m'avait fait prendre la route de Loanda, je gagnai la côte orientale, je la trouvai complétement fermée. En dépit des efforts qu'avaient faits les croiseurs de Sa Majesté britannique, les étrangers ne pouvant pas s'établir dans le pays, on n'y voyait ni commerçants, ni missionnaires. Un peu d'ivoire, de poudre d'or et des esclaves étaient les seuls objets du trafic local ; bref, le même état de choses que sur la côte de l'Ouest avant la répression de la traite.

Néanmoins le gouvernement portugais ne demandait pas mieux, je dirai plus, désirait vivement que le pays fût ouvert au commerce, et aux influences civilisatrices. Il est facile de le comprendre; car il ne retirait aucun profit de la fermeture de ces provinces. D'autre part, le Zambèse offrait une large voie pour pénétrer dans l'intérieur; les populations indigènes étaient agricoles, et passionnées pour le commerce; le sol était fertile : le coton, l'indigo, le tabac, la canne à sucre, et d'autres plantes précieuses étaient déjà cultivées, ou croissaient à l'état sauvage. Il semblait donc que si cette région pouvait être accessible aux négociants et aux missionnaires, on y obtiendrait les mêmes résultats que sur la côte occidentale, et qu'on rendrait ainsi un immense service, non-seulement à l'Afrique, mais encore à l'Europe.

C'était pour atteindre ce but que notre expédition fut décidée. Elle avait pour objet, ainsi que le lui recommandaient des instructions explicites, d'étendre les connaissances que l'on avait déjà sur cette partie de l'Afrique; d'en étudier les ressources agricoles et minérales; de nouer des relations avec les habitants; de les engager à se livrer à l'industrie, à la culture du sol, afin d'obtenir des matières premières qu'ils pussent échanger contre les produits des fabriques anglaises. Il y avait tout lieu d'espérer qu'en encourageant les indigènes à profiter des sources de richesse que leur offrait le pays, on avancerait de beaucoup l'extinction de la traite des hommes; car ils découvriraient bientôt qu'il y avait plus de bénéfice à exploiter le sol, qu'à vendre les ouvriers dont le travail leur deviendrait nécessaire.

D'accord avec la politique du gouvernement anglais, l'expédition fut organisée par les soins personnels du comte de Clarendon, qui à cette époque était ministre des affaires étrangères. Plus tard, le ministère ayant changé, nous reçûmes la même assistance du comte de Malmesbury, puis de lord Russell qui lui succéda. Ce n'était donc pas seulement la réalisation du projet de quelques individus; mais une œuvre qui répondait aux principes que nos hommes d'État avaient le plus à cœur, et au vif désir de la majorité du peuple anglais.

L'expédition doit une profonde reconnaissance aux lords de l'Amirauté pour l'empressement qu'ils ont mis à lui rendre tous

les services qui étaient en leur pouvoir. Elle conserve un souvenir plein de gratitude de l'obligeance infatigable dont feu l'amiral Washington, hydographe de ce corps éminent, lui a donné tant de preuves. Elle remercie sincèrement les amiraux sir Frédérick Grey, sir Baldwin Walker, tous les officiers de l'escadre de la côte orientale d'Afrique, et se plaît à reconnaître qu'elle leur doit la plupart des résultats qu'elle a obtenus. Enfin elle a de grandes obligations à M. Skead, officier de la marine royale, qui opéra les sondages et le relèvement du Louabo et du bas Zambèse avec un zèle et une habileté dignes des plus grands éloges.

Dans le récit qui va suivre, toutes les fois qu'il sera question du corps expéditionnaire, on devra se rappeler qu'il se compose du docteur Kirk, de MM. Charles Livingstone, Thornton, et de quelques autres. En me servant du pluriel, c'est à eux que je fais allusion; et je suis heureux de pouvoir rendre témoignage à leur zèle infatigable, à leur énergie, à leur persévérance que les difficultés, les périls et les privations n'ont pas affaiblies un seul instant.

Si le nom du docteur Kirk ne paraît pas sur la première page de ce volume, c'est dans l'espérance qu'il rendra compte personnellement de toutes les observations qu'il a faites sur la faune et la flore de la région que nous avons parcourue. Il a rapporté plus de quatre mille espèces de plantes, des échantillons de bois précieux, des spécimens de l'industrie des indigènes, et des différentes espèces de coton qui croissent dans le pays; enfin, une grande quantité d'oiseaux et d'insectes. Il a fait, en outre, des observations météorologiques, et donné les secours de la médecine aux indigènes, toutes les fois qu'ils ont pu leur être utiles.

Charles Livingstone a également concouru de tous ses efforts à l'accomplissement de notre mission; il a fait aussi de nombreuses observations météorologiques et magnétiques, a encouragé la culture du coton, fait de la photographie tant que les matériaux qui lui étaient nécessaires pour cela ont pu servir; et a recueilli un grand nombre d'oiseaux, d'insectes et d'autres objets intéressants.

Toutes ces collections, appartenant à l'État, ont été déposées au British museum, et aux jardins botaniques de Kew; le doc-

teur Kirk a entrepris de les décrire; mais cette entreprise ne demandera pas moins de trois ou quatre ans.

Malgré l'importance géographique et scientifique de pareils voyages, il a toujours été bien entendu que le gouvernement de Sa Majesté, ainsi que le portaient nos instructions, attachait encore plus de prix à l'influence morale que pourrait avoir sur les indigènes l'exemple d'une famille européenne d'une conduite régulière, vivant avec ordre dans une maison bien tenue, traitant les naturels avec bonté, les secourant dans leurs besoins, les soulageant dans leurs maux, leur apprenant à faire des expériences agricoles, leur expliquant les arts les plus simples, leur donnant l'instruction religieuse qu'ils seraient capables de recevoir, leur inculquant l'amour de la paix et le désir de s'aider les uns les autres.

Il serait fastidieux d'entrer dans tous les détails des menus faits quotidiens que nous avons dû accomplir pour exécuter nos instructions. Règle générale, lorsque le bateau à vapeur s'arrêtait pour prendre du bois, le docteur Kirk, ou Charles Livingstone mettait pied à terre afin de se livrer à leurs recherches. Celui d'entre nous qui devait conduire le bateau et prendre les positions géographiques, n'ayant pas répondu à ce qu'on attendait de lui, ces fonctions retombèrent principalement sur moi. Elles m'obligèrent à un travail de nuit considérable, dans lequel je fus toujours aidé de bon cœur par l'un ou l'autre de mes compagnons.

Les relevés astronomiques ont été régulièrement communiqués à mon excellent ami, sir Thomas Maclear, directeur de l'Observatoire du Cap. Depuis que cet ouvrage est sous presse, nous avons reçu les longitudes de plusieurs points, déterminées d'après des occultations d'étoiles par la lune, ainsi que par les éclipses et les réapparitions des satellites de Jupiter; les calculs en ont été faits par M. Mann, l'aide habile et complaisant de l'astronome du Cap. Les observations lunaires sont toujours entre les mains de M. Maclear.

Les différents niveaux du sol, les variations de l'aiguille, les latitudes et les longitudes, calculées sur le terrain, sont indiqués sur la carte de M. Arrowsmith. J'espère qu'ils ne différeront pas essentiellement des résultats qu'obtiendront ceux qui viendront après nous.

La direction de notre petit navire n'exigeait pas une grande capacité, et pouvait être acceptée par un homme qui n'est pas trop vieux pour apprendre. J'eus ainsi l'avantage d'épargner à l'expédition les frais d'un capitaine; et surtout de la mettre à l'abri des exigences d'un individu qui se croyait indispensable. Mais obligé d'être à mon poste, et de veiller sur le bâtiment, alors même qu'on n'était pas en marche, il me fallut renoncer aux rapports que je m'étais promis d'avoir avec les indigènes, et à la formation des vocabulaires que j'espérais composer.

Pour faire jouir le lecteur de la vivacité des premières impressions, nous avons intercalé dans notre récit le journal de Charles Livingstone, où l'on trouvera de nombreuses remarques faites par les indigènes, et transcrites immédiatement. Il en est de triviales, sans aucun doute; mais c'est par les actes et les menus propos de la vie quotidienne que le caractère se révèle sous son véritable jour; et chacun aimera mieux tirer soi-même ses conclusions que de les recevoir toutes faites.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à la côte. — Le Louawé. — Bouches du Zambèse. — Le Kongoné. Fertilité du Delta. — Colonos. — Chenal profond. — État de guerre. — Libres émigrants. — Atrocités de Mariano. — Rencontre des rebelles. — Combat entre les Portugais et les indigènes. — Animaux rencontrés sur la rivière. — Mazaro. — Choupanga. — Landines. — Tribut payé par les Portugais. — Senna et le senhor Ferrão. — Présent. — Chasseurs d'hippopotames. — Baobab. — Gorge de Lupata.

L'expédition partit d'Angleterre le 1er mars 1858, sur le steamer colonial, *the Pearl*, vaisseau de l'État, commandé par le capitaine Duncan.

Après avoir reçu au Cap l'hospitalité la plus généreuse, été l'objet des attentions bienveillantes de sir Georges Grey, et pris à bord, M. Skead, officier de la marine royale, nous arrivâmes au mois de mai suivant sur la côte de Mozambique.

La première chose à faire était d'explorer le Zambèse, ses embouchures et ses affluents, destinés à servir de grandes routes aux missionnaires et au commerce pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

A cinq ou six milles de la plage le vert jaunâtre de la mer fut remplacé tout à coup par une eau bourbeuse, chargée de débris végétaux, comme celle d'une rivière débordée. Les deux couleurs ne se mêlaient pas; et la ligne qui les séparait n'était pas moins tranchée qu'à l'endroit où l'Océan rencontre la terre.

Sous les débris charriés par cette onde limoneuse, feuillage, roseaux, bâtons, — même sous les os de seiches flottants, et les physalies, — nombre de petits poissons cherchaient un refuge contre l'œil des oiseaux de proie, et les rayons ardents du soleil.

La côte est marécageuse et couverte de mangliers, parmi lesquels sont des terrains sableux, tapissés d'herbe, où l'on voit des plantes grimpantes et des palmiers rabougris. Elle se dirige à peu près de l'est à l'ouest, et ne présente aucun trait notable qui puisse guider le navigateur. Il est très-difficile de découvrir l'em-



Au bord du Zambèse. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

bouchure de la rivière; mais la profondeur de l'eau diminue graduellement, et chaque brasse de moins, indique environ un mille.

C'est dans le Louawé que nous nous engageons d'abord; l'entrée en est si calme et si profonde que *la Perle*, dont le tirant d'eau est de neuf pieds sept pouces, s'y introduit sans être précédée d'un bateau de sondage. Un petit vapeur que nous avons apporté d'Angleterre, divisé en trois parties, est débarqué à l'endroit où l'on jette l'ancre; on le remonte, et l'exploration commence. Notre navire s'appelle *le Ma-Robert*, en l'honneur de mistress Livingstone, que les indigènes, dont c'est l'usage, ont baptisée ainsi, du nom de son fils aîné.

Le havre est profond; mais enfermé dans des marécages couverts de mangliers; et bien que l'eau en soit douce à quelques milles de la côte, le Louawé n'est qu'une *tidal river*[1]; car après l'avoir remonté sur un espace d'environ soixante-dix milles, nous avons abouti à un marais encombré de roseaux et d'autres plantes aquatiques.

Le Louawé, ayant reçu le nom de Louabo occidental, nous avions supposé que c'était un bras du Zambèse, dont la branche la plus importante s'appelle Louabo oriental, ou simplement Louabo.

En sortant du Louawé, *le Ma-Robert* et *la Perle* se rendirent à une embouchure, qui est bien réellement l'une des issues du fleuve.

Le Zambèse se jette dans l'Océan par quatre bouches différentes, à savoir : le Milambé, qui en est le bras le plus occidental, le Kongoné, le Louabo, et le Timboué ou Mousélo.

A l'époque où le fleuve déborde, un canal, de formation natu-

1. De *tide*, qui veut dire *saison, temps, marée. Tidal river*, cours d'eau remonté par la mer au moment du flux, et dont ce trait forme le caractère le plus important.

Nous ne comprenons pas la déduction de l'auteur, et le commentaire qui l'accompagne. Qu'une rivière sorte d'un marais, et s'alimente du drainage de ces terrains détrempés, rien de plus simple; mais comment cela prouverait-il qu'elle dépend de la marée? Il est possible que ce soit tout bonnement un de ces canaux où s'égouttent les terres inondées par les pluies, ou par le débordement du Zambèse; en pareil cas le Louawé serait soumis à l'influence des saisons, ce qui expliquerait la qualification de *tidal*; mais alors il serait naturel que l'eau n'en fût pas saumâtre; et pourquoi cette remarque : « *Bien que l'eau en soit douce à quelques milles de la côte....* » ce qui évidemment a rapport au flux maritime? Nous soumettons cette difficulté à qui pourra la résoudre.

(*Note du traducteur.*)

relle, court parallèlement au rivage, décrit de nombreux détours dans les marais, et fournit une voie secrète dont profitent les négriers pour transporter les esclaves de Quilimané aux baies de Massangano et de Naméara, ou même au Zambèse.

Pendant longtemps on a représenté le Kouakoua, ou rivière de Quilimané, comme étant la branche principale du Zambèse, dont il se trouve à quelque soixante milles. Ceci avait pour but de tromper la vigilance des croiseurs, de leur faire surveiller cette fausse embouchure; et pendant ce temps-là d'embarquer les noirs que l'on expédiait tranquillement par la véritable issue du fleuve. Les Portugais le reconnaissent; ils le disent, le maintiennent; et chose étrange, cette erreur n'en a pas moins été propagée dernièrement par une carte émanée de leur ministère des colonies[1].

1. Fait plus étrange encore, un journal officiel : *Annaes do Conselho ultra marinho* (1864), affirme sans vergogne que « pour éviter les persécutions des croiseurs anglais, beaucoup de navires chargés d'esclaves, se sont réfugiés dans le Kongoné, ce havre que le docteur Livingstone dit avoir découvert. » Le fait est connu du gouvernement Portugais. Est-il en Europe un homme d'honneur qui voulût établir une carte pareille à celle dont il est question plus haut, et la donner comme représentant la véritable embouchure du Zambèse? Sans cette bravade du journal officiel de Lisbonne, nous nous serions abstenu de publier la lettre suivante du gouverneur de Tété au chevalier Duprat, lettre qui a été imprimée dans un journal du Cap.

« Monsieur,

« A l'époque où, dans le courant de l'année dernière, je reçus par le docteur Livingstone les lettres que votre Excellence m'avait fait l'honneur de m'écrire au mois d'avril précédent, j'étais en train de guerroyer contre les Cafres du district de Senna. Plus tard, d'autres opérations, des affaires nombreuses, et ma santé devenue mauvaise, m'ont empêché de remercier Votre Excellence des paroles bienveillantes qu'elle m'avait adressées. Votre Excellence me recommande l'illustre docteur Livingstone; mes relations avec ce gentleman sont tellement sympathiques que je ne puis manquer de lui rendre tous les services qui seront en mon pouvoir. Je n'ignore pas combien les travaux du docteur sont profitables à la science, et de quel avantage ils peuvent être pour cette région à la fois si riche et si négligée. Malheureusement la puissance dont je dispose est bien inférieure au désir que j'ai de lui être utile. J'assure néanmoins votre Excellence que je ferai à cet égard tout ce qui dépendra de moi.

« On dit que le gouvernement portugais veut fonder un poste à l'entrée du Louabo, et qu'un service de navigation direct sera établi de cet endroit à la ville de Tété. Si le fait se réalise, d'énormes avantages en résulteront pour le pays, à la grande gloire du docteur Livingstone, *puisque c'est lui qui, le premier, a suivi cette route*, pour venir de la côte et pénétrer dans l'intérieur.

« Je remercie Votre Excellence des journaux qu'elle a bien voulu m'envoyer, et que j'apprécie d'autant plus qu'il est très-rare d'en voir à Tété. J'ai semé les graines que Votre Excellence m'a fait parvenir; malheureusement j'étais à Mo-

Après l'examen des trois branches du Zambèse par M. Francis Skead, l'habile officier de marine chargé de cette mission, il fut décidé que le Kongoné était la meilleure entrée du fleuve.

L'immense quantité de sable charrié par le Zambèse a fini par former une sorte de promontoire, qui, battu et repoussé par les vagues de l'Océan Indien, a constitué des barres. Celles-ci, à leur tour, s'opposant à la sortie des eaux du Delta, les ont forcées de déboucher latéralement. Le Kongoné est l'une de ces branches latérales, et celle dont l'accès est le plus sûr, attendu que la barre y est couverte d'environ deux brasses d'eau à la marée basse; dans les grandes marées le flot s'y élève de douze à quatorze pieds. La barre est étroite, le passage presque droit; et si on y mettait des balises, si on plaçait un phare sur l'île de la Perle, un steamer n'y aurait jamais rien à craindre.

Lorsque le vent souffle du nord, ou vient de l'est, la barre est unie; lorsqu'il est du sud-est ou du sud, il s'y forme un brisant impétueux qui ne permet pas aux bateaux de la franchir. Un courant, qui porte vers l'est, à la marée montante, et à l'ouest quand elle descend, peut entraîner une barque ou un navire au milieu des écueils.

Si le navigateur n'est pas certain de sa longitude, et qu'il se dirige à l'est, il verra bientôt la rive du Timboué s'enfuir vers le nord; puis revenant à l'ouest, il reconnaîtra facilement le Louabo oriental à sa vaste embouchure. Il trouvera ensuite le Kongoné à sept milles de cette dernière en allant au couchant.

La barre du Louabo oriental est bonne, mais longue, et ne peut être affrontée que par le vent d'est ou de nord-est. On appelle quelquefois cette rivière *Barra-Catrina*; et c'est elle qu'on employait au transport des esclaves. Il est possible que ce soit le *Rio de Buenos-Sinays* de Vasco de Gama, l'embouchure en étant plus visible de la mer que celle des autres branches du fleuve; mais l'absence de la colonne dédiée à saint Raphaël par ce navigateur ne permet pas de l'affirmer [1].

zambique lorsqu'elles sont arrivées; je n'ai pu les planter que cette année; et j'en ai obtenu peu de résultats; je crains de les avoir laissées trop vieillir.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Tito A. d'A. Sicard,
« *gouverneur de Tété.*

« Tété 9 juillet 1859. »

1. Il est probable que la colonne était déjà détruite à la fin du siècle der-

On ne trouve aucun Portugais à moins de quatre-vingts milles des bouches du Zambèse. Les noms indigènes des bras du fleuve se rapportent moins à ces derniers qu'au territoire qu'ils arrosent; ainsi l'une des rives du Kongoné s'appelle *Nyamisenga*, l'autre *Nyangaloulé;* et le mot Kongoné, qui est le nom d'un poisson, désigne l'un des côtés du bayou qui se rend au Couama ou Zambèse proprement dit, et fait la valeur du port.

Quand, pour la première fois, un natif de nos climats tempérés débarque sous les tropiques, il éprouve une émotion pareille à ce que dut ressentir le premier homme, lorsque celui-ci fut placé dans l'Éden. Il a mis le pied dans un nouveau monde; une autre existence est devant lui; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, a la fraîcheur et l'attrait de la nouveauté. Les arbres et les plantes lui sont inconnus, les fleurs et les fruits, les oiseaux, les insectes, les quadrupèdes ont des formes ou des couleurs étranges. Le ciel lui-même est tout différent; il revêt des teintes éclatantes, ou scintille de constellations qui n'ont jamais été vues dans les régions du nord.

Revenons au Kongoné, situé à l'est du Milambé, qui est la plus occidentale des branches du Zambèse, il en est à cinq milles, et comme nous l'avons dit, à sept milles du Louabo qui, à son tour, est à cinq milles du Timboué.

Nous voyons peu d'indigènes. Ceux que nous rencontrons abandonnent leurs canots dès qu'ils nous aperçoivent, et se précipitent dans les fourrés de mangliers; preuve certaine qu'ils n'ont pas bonne opinion des blancs. Il est possible que ce soient des esclaves marrons; dans tous les cas ils fuient la servitude.

Les buffles et les cochons à verrues[1] abondent dans les clai-

nier; la Harpe n'en parle pas dans son *Histoire des Voyages*, où nous trouvons cependant les lignes suivantes : « Ils passèrent le Cap des Courants, à cinquante lieues au delà de Sofala.... Le 24 janvier ils remontèrent la *rivière des Bons-Signes :* les bords en sont charmants, les habitants doux et civilisés, etc. »
(*Note du traducteur.*)

1. *Wart-hogs*. Est-ce le sanglier à masque, ou le porc à large groin? Ce nom de cochon à verrues leur convient à tous deux. Le premier a de chaque côté du museau deux protubérances allongées, qui encadrent la face, et vont rejoindre deux loupes, situées au-dessus des yeux, ce qui lui donne l'air d'avoir un masque. Il ne quitte guère la forêt, se trouve à Madagascar et dans l'Afrique orientale. Le porc à large groin est un habitant de la plaine, bien qu'il se rencontre également dans les bois. Il porte sous les yeux deux excroissances aplaties, qui l'ont fait nommer quelquefois cochon à quatre oreilles, et présente sur la ligne du museau deux loupes saillantes qui lui élargissent le groin. C'est à ces excroissances qu'il doit

rières herbeuses, ainsi que les Antilopes. Ces dernières sont de trois espèces différentes et d'un abord facile. Habituellement quelques heures de chasse nous procurent de la venaison pour plusieurs jours, et pour vingt hommes.

En remontant le Kongoné, si vous avez soin de rester dans les courbes profondément creusées par le courant, il est facile d'éviter les hauts-fonds. Pendant les premiers vingt milles, le cours est direct et la rivière profonde. A cette hauteur un petit canal, légèrement tortueux, s'ouvre à droite, et nous conduit au grand Zambèse, où nous arrivons après un trajet de cinq milles pendant lequel nous avons presque effleuré de nos roues l'herbe flottante des rives. Quant au Kongoné, il sort du fleuve à une distance beaucoup plus grande de la mer, ainsi que la branche extérieure qu'on appelle Doto.

Depuis la côte jusqu'à vingt milles en amont, le Kongoné traverse un fourré inextricable de mangliers ; quelques-uns de ces arbres sont revêtus d'orseille, qui, probablement, n'a jamais été recueillie. D'énormes fougères, des buissons de palmiers, çà et là quelques dattiers sauvages apparaissent dans la forêt, dont les mangliers sont d'espèces diverses. Les fruits de ces palétuviers, fruits à peine mangeables, sont d'un jaune vif, dont l'éclat forme un heureux contraste avec le vert lustré des feuilles. En certains endroits le *milola*, un hibiscus, à feuillage ombreux et à grandes fleurs jaunâtres, forme des massifs au bord de l'eau. Son écorce fournit la matière d'excellents cordages; elle est surtout fort estimée pour les lignes des harpons avec lesquels on

son nom scientifique de *phacochère*, littéralement cochon à verrues. Il diffère du précédent par des défenses beaucoup plus longues et plus fortes, une peau moins velue, une chair excellente, et surtout par l'absence d'incisives, absence qui l'a fait séparer des cochons proprements dits. Nous regrettons, puisqu'on en faisait un genre, qu'on n'ait pas désigné celui-ci par un nom tiré du caractère qui autorisait à le créer. Non-seulement l'appellation de *phacocherus* s'appliquerait tout aussi bien au sanglier à masque, qui n'appartient pas à cette division; mais on pourra découvrir un cochon sans loupes, ayant des dents qui le feront classer parmi les phacochères, et l'on aura ainsi un *cochon à verrues sans verrue*, comme on a des becs-croisés à bec droit. Le porc à large groin du Cap Vert ne se rattache à celui qui précède que parce que le nombre de ses dents n'est pas le même que celui des autres cochons. Il a six incisives en bas et deux en haut. Ce n'est donc pas l'absence d'incisives qui caractérise le genre phacocherus ; mais seulement l'anomalie que présente le système dentaire, et il aurait été plus exact d'appeler les animaux de ce groupe *cochons hétérodontes*.

(*Note du traducteur.*)

prend l'hippopotame. Les Pandanus, dont les feuilles sont employées dans l'île Maurice à la confection des nasses qui servent à emballer le sucre, apparaissent également. Il y en a de si élevés, à l'endroit où le canal débouche dans le Zambèse, que vus de loin ils nous rappellent les clochers de la terre natale, et nous font comprendre cette remarque d'un vieux matelot : « Il n'y manque qu'une chose, le cabaret près de l'église. »

Nous apercevons un petit nombre de goyaviers, et quelques citronniers sauvages, dont les indigènes se réservent les fruits.

Perché sur l'une des branches les plus hautes, l'alcyon strié (*halcyon striolata*) fait retentir les bois obscurs de son chant vif et joyeux.

Quand passe *le Ma-Robert*, un joli petit héron, ou bien un martin-pêcheur s'élance, tout alarmé, du bord de la rive; il fuit devant nous, va se poser tranquillement à peu de distance; s'effraye de nouveau une minute après, et se sauve à notre approche.

Un aigle pêcheur, l'*halietus vocifer*, posé à la cime d'un manglier, digère le poisson, dont il a fait son repas du matin ; et paraît bien résolu à ne pas quitter la place, à moins que l'imminence du péril ne le force à déployer ses ailes.

L'ibis au plumage lustré, à l'oreille d'une finesse remarquable, entend de loin le bruit insolite de nos roues; il sort de la vase où il festinait avec sa famille, jette son cri de défi : un ha ! ha ! ha ! sonore et dur; et prend son vol longtemps avant que le danger soit à craindre.

Aux mangliers, qui sont maintenant derrière nous, succèdent de vastes plaines, d'un sol riche et brun, couvertes d'une herbe géante, qui s'élève au-dessus de nos têtes, et rend la chasse impossible. Elle commence à pousser en juillet; dès qu'elle est sèche, elle est brûlée par les indigènes. Il en résulte que les arbres sont rares dans ces plaines herbues; les essences les plus dures, telles que le borassus et le gaïac, pouvant seules résister à cette mer de feu qui passe annuellement sur ces terrains incendiés.

Plusieurs cases d'indigènes s'aperçoivent parmi les bananiers et les cocotiers de la rive droite. Elles sont bâties sur des piles, qui les élèvent à quelques pieds de la terre humide; on y entre au moyen d'une échelle.



Pandanus ou *Screw palm* couvert de plantes grimpantes, près du Kongoné (canal du Zambèse).

Le sol est d'une fécondité merveilleuse; les jardins ont une végétation admirable. Nous y voyons des patates, des citrouilles, des tomates, des choux, des échalotes, du riz en grande quantité, un peu de coton, et même la canne à sucre.

On dit que les pommes de terre anglaises, plantées à Quilimané dans un terrain pareil à celui-ci, ressemblent, au bout de deux ans, à celles qui chez nous ont été gelées; et qu'alors elles prennent le goût de la patate douce.

Cette région fertile, qui s'étend du canal du Kongoné jusqu'au delà de Mazaro, et dont la longueur est d'environ quatre-vingts milles, sur cinquante de large, convient admirablement, dans son entier, à la culture de la canne. Elle approvisionnerait de sucre toute l'Europe, si elle était possédée par les colons du Cap.

Les habitants, dont le petit nombre est remarquable, paraissent assez bien nourris; mais il y a chez eux une pénurie de vêtements qui fait trembler. Ils ont la peau noire, et sont presque tous *colonos*, c'est-à-dire serfs portugais. Notre présence ne leur inspire aucune frayeur; loin de prendre la fuite, ils se groupent sur la rive et regardent les steamers avec étonnement, surtout *la Perle*, dont nous sommes toujours accompagnés. Un vieillard, qui monte à bord de ce vaisseau, n'a jamais vu d'embarcation pareille. « C'est, dit-il, comme un village; » et il demande si cet énorme canot est tiré d'un seul arbre.

Tous ces indigènes sont passionnés pour le commerce; ils se rendent immédiatement auprès de nous dans leurs pirogues légères, et nous offrent toutes les denrées qu'ils possèdent. Quelques-uns apportent de la cire et du miel, qui abondent dans les forêts de mangliers. Au moment où nous nous éloignons beaucoup de ces vendeurs intrépides courent sur la rive, et nous tendent des volailles, des corbeilles de riz et de farine, en criant : « *Malonda, malonda* ! » (choses à vendre,) tandis que les autres nous suivent dans leurs canots qu'ils font nager avec une extrême vitesse, au moyen de courtes pagaies à large pelle.

Le *quouété* du Zambèse, ainsi que les canotiers du pays nomment le chenal de ce grand fleuve, est sinueux et fort étroit, comparativement à l'étendue de la nappe d'eau. Le fond paraît être composé d'immenses bancs de sable, recouverts seulement d'un à quatre pieds d'eau, quand la rivière est basse. Pendant quelque temps le chenal côtoie la berge avec une rapidité d'en-

viron deux nœuds, et une profondeur, qui, dans la saison sèche, varie d'un mètre et demi à quatre mètres cinquante. Il se détourne ensuite, longe le bord inférieur du banc de sable, décrit une diagonale, traverse le lit du fleuve, se détourne de nouveau; et allant d'une rive à l'autre, en change plusieurs fois pendant l'espace d'un jour de marche, ce qui déconcerte les marins les plus habiles. C'est dans la traversée que fait le chenal pour gagner l'autre bord, que nous lui trouvons le moins de profondeur. Il est presque toujours assez visible. En temps calme, ses eaux présentent un bouillonnement particulier, dû à une action inférieure quelconque. Par une légère brise il offre des rides caractéristiques. Si le vent fraîchit et remonte le courant, comme il arrive en général depuis le mois de mai jusqu'en novembre, les vagues y sont plus fortes que dans les autres parties du fleuve, et une ligne de petits brisants y marque le bord des hauts-fonds.

Arrivée près de l'île de Simbo, où le Zambèse projette à sa droite une branche qu'on appelle Doto, et qui va rejoindre le Kongoné, tandis que le Chindé part de la gauche du fleuve pour se rendre au canal secret dont il a été question, *la Perle*, ne trouvant plus une quantité d'eau suffisante, a débarqué les objets qu'elle remontait pour nous, et les a déposés dans l'une des îles couvertes d'herbe qui se trouvent à peu près à quarante milles de la barre. Il fallut alors nous séparer de nos amis Duncan et Skead, et leur faire nos adieux. Le premier nous quittait pour se rendre à Ceylan; le second pour retourner au Cap.

La plupart de ceux qui restaient avec nous envisageaient l'entreprise d'une manière sérieuse. Quelques-uns séjournèrent dans l'île de l'Expédition depuis le 18 juin jusqu'au 13 août; tandis que *le Ma-Robert* et le canot remontaient le Zambèse pour transporter la cargaison à Choupanga et à Senna. La guerre était dans le pays, ce qui faisait courir plus d'un danger à nos bagages; et l'air insalubre du Delta, joint à l'inaction, menaçait de maladie ceux de nos camarades qui s'y trouvaient exposés. Ils devaient à la fois faire connaissance avec la manière de vivre au désert, et avec la fièvre africaine. Ceux, au contraire, qui remontaient le fleuve et qui avaient un travail actif, étaient à l'abri du mal. Préoccupés de la position périlleuse où ils

avaient laissé leurs compagnons, ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour accomplir leur tâche le plus vite possible, et revenir promptement chercher ceux qui les attendaient. Il y eut pourtant des esprits faibles qui n'en demandèrent pas moins à garder le repos dominical, et à prendre leurs repas à loisir. Nos hommes d'équipage, des indigènes qu'ils avaient cependant voulu mettre de leur parti, firent preuve de plus de raison et de cœur. C'est une pitié que certaines gens ne puissent pas comprendre que l'honnête et fidèle accomplissement d'un devoir tient lieu de prières et d'offices.

A part quelques averses, quelques matinées froides et brumeuses, le temps fut délicieux. Nos compagnons restés dans l'île employèrent la plus grande partie de leurs loisirs à faire des observations météorologiques et magnétiques. Enfin, ils herborisèrent autant que le permettait la saison; car les plantes étaient alors desséchées.

Pas un des nôtres ne parut croire au rapport officiel de deux gros bonnets de la marine, qui, après avoir passé environ quinze jours sur le Zambèse, ont déclaré que celui-ci était moins un fleuve qu'une mer intérieure; et que le climat dont on y jouissait, pareil à celui de l'Italie, était infiniment plus salubre qu'en aucun endroit de la côte occidentale. D'après le conseil qui fut donné à tous, chacun se mit à examiner par ses propres yeux, à consigner ses observations, et à ne regarder aucun témoignage comme infaillible, pas même celui du chef, malgré son ancienne expérience.

D'immenses colonnes de fumée s'élevaient tous les jours des différents points de l'horizon, annonçant que les indigènes mettaient le feu à cette masse énorme de grandes herbes qui aurait tant de valeur en d'autres lieux, et qui n'est ici qu'un inconvénient.

Souvent une nuée blanche surmontait le panache de fumée, comme si un courant d'air chaud et humide se fût élevé du foyer de l'incendie, et que la vapeur se fût condensée au faîte de la colonne. En dépit des théoriciens, qui ont imaginé que la pluie devait s'en suivre, il n'en tombait pas une goutte[1].

1. Ce fait pourrait s'expliquer par les dernières recherches sur la décomposition de l'oxygène en ozone et en antozone. D'après Meissner (de Gœttingue) l'antozone (oxygène positif) formerait des nuages *bruns*, au contact de l'air humide,

La grosse bête, les buffles, les zèbres étaient nombreux en face de l'île; mais pas un homme dans le voisinage. Sur la rive droite du fleuve, des bandes de petits oiseaux granivores nous amusaient par leurs évolutions excentriques. Ils s'élevaient, tournaient, descendaient, manœuvraient en un mot avec une telle précision, qu'il fallait bien que leurs épaisses phalanges fussent guidées par un chef, et qu'un même signal dirigeât leurs mouvements.

Beaucoup d'autres petits oiseaux formaient également des troupes nombreuses. Parmi eux se faisait remarquer la grande hirondelle du Sénégal; évidemment elle passait. La présence de cet oiseau venant du nord, tandis que l'hirondelle commune de ce pays-ci, et le milan brun, se dirigent vers l'équateur, qu'ils franchissent, font supposer qu'il y a un double courant dans ces migrations : de la zone torride vers les climats tempérés; et des champs de neige vers des régions plus douces; mais pour le vérifier il ne faut pas être soi-même un oiseau de passage[1].

En arrivant à Mazaro, situé à l'embouchure d'une crique étroite, qui, pendant l'inondation, communique avec la rivière de Quilimané, nous trouvâmes que les Portugais étaient en guerre avec un certain Mariano, métis presque toujours en révolte; et qui possédait tout le pays à partir de Mazaro, jusqu'à l'embouchure du Chiré, où il avait construit une estacade.

Plus connu sous le nom de *Matakénya* que lui donnaient les indigènes et qui signifie tremblant, ou frémissant comme font les arbres pendant l'orage, Mariano était un chasseur d'esclaves, et entretenait un corps nombreux de mousquetaires.

C'est une grave erreur de supposer que le trafic des hommes consiste simplement, comme tous les autres, dans l'achat et dans la vente; ou de croire qu'en Afrique on peut engager des

et serait détruit par une combustion à haute température. La grande sécheresse de l'air, ou la grande chaleur de l'incendie, a pu ici détruire l'antozone, ou l'empêcher de se manifester. La couleur blanche du sommet du panache indiquerait son absence. Il est probable que dans les cas de pluie le tourbillon est coiffé de brun, ce qui alors confirmerait la théorie de Meissner. (*Note du traducteur.*)

1. Il y a dans ce changement d'hémisphère un fait curieux, en ce sens qu'il indique un besoin d'une qualité d'air différente, plutôt que d'un changement de température. Car, ne voulant qu'éviter l'excès de chaleur, il serait plus simple de remonter vers le pôle que de traverser la ligne. (*Note du traducteur.*)

travailleurs, ainsi que cela se fait dans l'Inde. Mariano, comme tous les Portugais de cette région, n'avait pas de bras à céder aux Français. Il envoyait donc ses bandes armées faire des razzias d'esclaves chez les tribus pacifiques du nord-est; puis conduisait les malheureuses victimes à Quilimané, où elles étaient vendues par Cruz Coimbra, son beau-frère, et embarquées pour l'île Bourbon en qualité d'émigrants.

Tant que ses rapines et ses meurtres ne frappèrent que les natifs des provinces lointaines, les autorités portugaises ne s'en mêlèrent pas. Mais accoutumés au pillage et à l'odeur du sang, les chasseurs d'esclaves commencèrent à s'emparer des gens qu'ils avaient sous la main, bien que ces gens-là fussent aux Portugais, et finirent par attaquer les habitants de Senna, jusque sous les canons du fort. Un gentleman du plus haut rang nous disait qu'il lui était souvent arrivé, pendant qu'il dînait avec sa famille, de voir se précipiter dans la salle un malheureux esclave, poursuivi l'épée dans les reins par l'un des hommes de Mariano.

Les atrocités de ce scélérat, qualifié à juste titre de bandit et d'assassin par le gouverneur de Quilimané, étaient devenues intolérables; et chacun parlait de Mariano comme d'un monstre d'inhumanité. D'où vient que les métis sont beaucoup plus cruels que les Portugais? c'est inexplicable; mais le fait est certain.

On affirme que Mariano se plaisait à frapper lui-même ses captifs à coups de lance afin de répandre la terreur dans le pays, et de rendre son nom redoutable. D'après ce que l'on raconte, il aurait tué de cette manière, en un seul jour, quarante malheureux, qu'il avait fait placer devant lui. Nous avons refusé de croire d'abord à ce qui nous était rapporté, sachant combien les Portugais en voulaient à ce rebelle de ce qu'il entravait leur commerce, et accueillait les esclaves fugitifs. Mais plus tard nous avons appris de la bouche des indigènes que les récits des Portugais n'avaient rien d'exagéré; et que Mariano était bien l'affreux scélérat qu'ils nous avaient décrit.

Il est tout simple de penser que le propriétaire d'esclaves a pour son cheptel humain les soins que partout ailleurs on accorde au bétail; mais ce trafic odieux semble engendrer, sinon la soif du sang, toujours une férocité aveugle qui ne connaît même plus l'intérêt.

La guerre fut déclarée à Mariano ; et des troupes furent envoyées contre lui avec ordre de s'emparer de sa personne. Il résista d'abord ; puis craignant une défaite qui était probable, sachant d'autre part que les autorités portugaises sont peu rétribuées, il pensa qu'elles seraient disposées à entendre raison, et partit pour Quilimané, « afin, disait-il, de s'arranger avec le gouverneur. » Mais le colonel da Silva le fit saisir, et l'envoya à Mozambique pour y être jugé.

A notre arrivée au Zambèse, les gens de Mariano étaient commandés par le frère de celui-ci, un nommé Bonga ; et les hostilités continuaient. Cette guerre, qui durait depuis six mois, avait suspendu toute espèce de commerce. Ce fut le 15 juin que nous nous trouvâmes pour la première fois en contact avec les rebelles. Ils formaient une troupe bien armée, vêtue de la manière la plus fantastique ; et pour le moment, étaient groupés sous les arbres de Mazaro.

Nous leur expliquâmes que nous étions anglais. Sur ce, quelques-uns vinrent à bord, en criant à leurs camarades de déposer les armes. Débarqués parmi eux, nous vîmes sur la poitrine d'un grand nombre l'empreinte du fer qui les avait marqués comme esclaves. Ils connaissaient l'opinion du peuple anglais relativement à l'esclavage, et approuvèrent chaudement le but de notre expédition. Des cris joyeux, bien différents des questions soupçonneuses qu'on nous avait adressées d'abord, saluèrent notre départ ; et désormais nous fûmes tenus pour amis dans les deux camps.

Il y eut une affaire quelque temps après. Nous abattions du bois à un mille à peine de la scène du combat ; mais un épais brouillard nous empêcha d'entendre le bruit de la fusillade. Arrivés sur le théâtre de l'action, nous vîmes une foule d'indigènes et beaucoup de Portugais. Le docteur Livingstone aborda pour saluer d'anciens amis qu'il apercevait parmi ces derniers ; l'odeur du sang le frappa tout à coup, et il se trouva au milieu des morts. On lui demanda de prendre avec lui le gouverneur, qui avait une forte fièvre, et de l'emmener à Choupanga. Au moment où il s'empressait de répondre d'une manière affirmative, les indigènes rouvrirent le feu, et les balles sifflèrent de toutes parts. Ne trouvant personne qui pût l'aider à transporter le malade, et ne voyant pas revenir l'officier qu'il avait dépêché



Baie de l'embouchure du Mouton (Mazaro). — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

au *Ma-Robert* pour y demander du secours, le docteur Livingstone entra dans la case où était le gouverneur, et l'emporta jusqu'au bateau. C'était un homme de grande taille, il penchait tantôt à droite, tantôt à gauche, la faiblesse l'empêchant de se soutenir; et le docteur, pliantsous le faix, devait avoir l'air d'un ivrogne qui en traînait un autre.

Du côté des Portugais, quelques soldats, appartenant à la race blanche, se battirent avec une grande bravoure. Plusieurs d'entre eux se retournèrent pour tuer froidement leurs propres esclaves qui, placés à l'arrière-garde, se jetaient dans le Zambèse afin de prendre la fuite. Bientôt les rebelles se retirèrent; les Portugais se réunirent dans le fleuve sur un banc de sable; et de là, gagnèrent une île située en face de Choupanga, où ils passèrent plusieurs semaines à épier les rebelles, qui étaient sur la rive opposée.

Impossible aux Portugais d'agir; ils avaient épuisé leurs munitions, et attendaient avec anxiété qu'on leur en envoyât d'autres, espérant toujours que l'ennemi ne se douterait pas qu'ils manquaient de poudre. Leur espoir très-heureusement ne fut pas déçu. Bonga temporisait de son côté; et les munitions arrivèrent avant qu'il eût repris l'offensive. Le combat s'engagea aussitôt, dura trois heures et demie avec acharnement, et se termina par le départ des rebelles. Deux mois après, la bande prit la fuite sous l'influence d'une panique; l'estacade fut brûlée; et Bonga, ayant déclaré qu'il n'avait pas le désir de se battre, la paix fut rétablie.

Pendant ce temps-là le gouverneur avait été transporté à Choupanga, où il était arrivé dans un état d'affaissement complet. Disciple de Raspail, il n'avait combattu sa fièvre qu'au moyen d'un peu de camphre, et n'avait pu s'en délivrer. On le soumit à des remèdes plus actifs; bref il guérit bientôt, en dépit de lui-même. Le colonel, qui était près de lui, encourageait le traitement, ce que l'autre ne lui pardonna jamais. « Faites-lui prendre ce qui est nécessaire; ne l'écoutez pas; il n'y entend rien. » Et toute la nuit le colonel lui fourra de la quinine dans chaque verre. Il en résulta que le lendemain notre homme cinchonisé était déjà beaucoup mieux.

La gravure ci-jointe représente le théâtre du combat; elle offre un certain intérêt, en ce sens que la baie où l'on voit un

vieux canot, jeté sur le flanc, est l'embouchure du Moutou qui, en 1861, fut donnée sur une carte portugaise publiée par le ministère de la marine, comme étant la voie que prenait le cours principal du Zambèse pour se rendre à Quilimané. Or le Zambèse a ici une largeur d'un mille (plus de seize cent mètres), et le Moutou n'a guère que vingt-cinq ou trente pieds de large. C'est en réalité une crique, dont le lit est plein d'herbe, et qui se trouve à six pieds, peut-être davantage, au-dessus du niveau du fleuve.

Le bord de cette crique, dont la pente va rejoindre l'un des cadavres, peut indiquer les points successifs qu'atteint le Zambèse depuis le mois de mars jusqu'en juin, où l'inondation est à sa hauteur moyenne.

A partir de la forêt de mangliers jusqu'à Mazaro, sur une étendue de soixante à soixante-dix milles, le paysage n'offre aucun intérêt. Des deux côtés, à perte de vue, se déroulent ces grandes plaines couvertes d'herbe, dont nous avons parlé. Une solitude affreuse; pas d'habitations, quelques arbres seulement pour nous soulager de cette monotonie accablante. La cime verte et ronde du palmier, qu'on aperçoit au loin, sans distinguer la colonne grise qui la supporte, paraît être suspendue entre ciel et terre.

De nombreuses sociétés d'hirondelles de rivage, qui résident toute l'année dans cette partie de l'Afrique, où elles sont sédentaires jusqu'à la rivière d'Orange, ont percé les berges à deux ou trois pieds de profondeur, afin d'y placer leurs nids. Toujours au vol, elles chassent les myriades d'insectes que fait éclore la chaleur tropicale.

Le fleuve est parsemé d'une quantité d'îles basses, où nous voyons des oiseaux d'eau de différentes espèces, tels que des oies, des spatules, des hérons et des flamants. Des crocodiles immondes, couchés à la rive de ces terrains bas, où, la gueule béante, ils dorment au soleil, sont frappés du bruit de nos roues et glissent paisiblement dans l'eau.

L'hippopotame, qui a choisi quelque endroit profond de la rivière pour y passer la journée, apparaît à la surface de la fosse, où il se reposait des fatigues de la nuit; il fait jaillir deux panaches liquides de ses narines, secoue les oreilles pour en chasser l'eau qui s'y trouve; puis, il dresse son muffle énorme, bâille



Abondance du gibier sur les bords du Zambèse. — Dessin de E. Riou.

largement et avertit les autres par un cri d'alarme qui ressemble aux notes d'un basson monstrueux.

En approchant de Mazaro, le paysage s'améliore; on aperçoit à gauche la crête boisée de Choupanga, et des montagnes se dessinent vaguement à l'horizon.

Jusqu'ici, pas de navigation sur le Zambèse; toutes les marchandises de Senna et de Tété arrivent à Mazaro dans de grandes pirogues. Elles sont ensuite portées à travers champs sur la tête des hommes, à une distance de six milles; puis réembarquées sur un petit cours d'eau qui se jette dans le Kouakoua, ou rivière de Quilimané, tout à fait distincte du fleuve. Ce n'est que bien rarement, lors des plus grandes inondations, que les canots peuvent aller du Zambèse au Kouakoua, par le Moutou.

Les habitants de Marourou, c'est-à-dire de la contrée qui entoure Mazaro, ont un mauvais renom parmi les Portugais. Ils passent pour habiles voleurs; et les trafiquants ont parfois à se plaindre de leur adresse pendant le trajet d'une rivière à l'autre. Presque tous mariniers, ce sont eux qui conduisent la plupart des canots qui se rendent de Mazaro[1] à Senna et à Tété. Ils ne reçoivent pour cela qu'un très-maigre salaire; et ne se fiant pas à ceux qui les emploient, ils ne partent jamais sans se faire payer d'avance. Les Africains étant disposés, du reste comme les blancs, à motiver leur conduite par des raisons plausibles, il est probable que ceux de Marourou justifient cette exigence par ces mots de la barcarolle qu'ils chantent en ramant : « *Ouachingere, Ouachingere Kale.* Il y a longtemps que vous me trompez; ou bien, tu es peu sûr, peu sûr en vérité. »

Les Landines (Cafres-Zoulous) se regardent comme les seigneurs de la rive droite du fleuve; et les Portugais, en payant à ce peuple guerrier un tribut assez lourd, confirment le fait. Chaque année régulièrement, les Landines arrivent en force à Choupanga et à Senna pour toucher la rente habituelle. Les riches trafiquants de Senna, dont le nombre est peu considérable, gémissent de ce fardeau qui retombe principalement sur eux; et n'en donnent pas moins à ces Zoulous deux cents pièces d'étoffe de soixante yards chacune, sans parler du fil de laiton

1. Ce nom de Mazaro signifie, dans la langue des indigènes, embouchure de la Crique, et désigne le confluent du Moutou et du Zambèse.

et de la verroterie ; sachant bien que la guerre sortirait de leur refus, et qu'ils y perdraient davantage, sinon tout leur avoir.

Les Landines paraissent avoir l'œil sur les habitants de Senna et de Choupanga; et les surveillent d'aussi près que jamais seigneur inspecta ses tenanciers; plus les cultures s'étendent, et plus le tribut augmente. Lorsque nous demandions aux propriétaires pourquoi ils ne faisaient pas venir tel ou tel produit, qui eût été d'un grand rapport, ils nous répondaient : « A quoi bon? Cela ne servirait qu'aux Landines qui nous exploiteraient davantage. »

Le Mokoundou-Koundou abonde dans les forêts de Choupanga. Son bois, d'un jaune brillant, fait de bons mâts pour les bateaux, et renferme un principe amer qui est fébrifuge. Le Gounda, un arbre des mêmes forêts, atteint des proportions énormes. Il est d'un bois très-dur, a les fibres irrégulières, entrecroisées, et contient des amas de silice dans le tissu ligneux; on en fait de grands canots du port de trois ou quatre tonnes. En 1858, l'autorisation de couper ces arbres était payée annuellement aux Zoulous deux cents dollars par un négociant de Quilimané; son successeur en donne aujourd'hui trois cents.

Il existe à Choupanga une maison de pierre, à un étage; elle donne sur le fleuve, et la situation en est admirable. Devant la façade, un gazon en pente douce, ayant au midi un beau verger de manguiers, vous conduit au Zambèse, dont les îles d'émeraude reposent sur les eaux tranquilles, et inondées de soleil. Au nord, sont de vastes cultures; puis des forêts de palmiers et d'autres arbres des tropiques. Enfin la montagne massive de Morambala, qui s'élève au milieu des nuages blancs; et tout au loin d'autres montagnes qui se découpent dans l'horizon bleu. De tristes souvenirs s'attachent à cette demeure, si admirablement située. C'est là que le compagnon du capitaine Owen, le pauvre Kirkpatrick, mourut de la fièvre en 1826; et que la femme bien-aimée du docteur Livingstone expira en 1862, emportée par la même maladie. Ils sont enterrés tous les deux sous un grand baobab, à cent pas de la maison, du côté du levant, bien loin du pays qui les a vus naître.

Pendant la guerre contre Mariano, le gouverneur y avait son quartier général. D'après ce qu'il nous a dit, la province de Mozambique exige de la métropole une dépense annuelle de



Danses des Landines ou Cafres-Zoulous, à Shoupanga. — Dessin de Émile Bayard, d'après le Dr Livingstone.

cinq à six mille livres, et ne lui donne rien en échange. Nous avons rencontré là d'autres Portugais influents. Tous paraissaient bien disposés en notre faveur, et protestaient de leur désir de seconder l'expédition autant qu'ils en auraient le pouvoir. Le colonel Nunes, et le major Sicard, firent mieux que de nous assurer de leur bonne volonté; ils nous en donnèrent la preuve, en nous faisant couper du bois pour chauffer le *Ma-Robert;* et en nous envoyant des hommes pour décharger la cargaison.

Chose remarquable, pas un de ces messieurs ne connaissait le Kongoné[1]. Ils supposaient tous que nous étions venus par le Barra Catrina, ou Louabo oriental.

Pendant le séjour qu'il fit à Choupanga, séjour qui dura plusieurs semaines, le docteur Kirk non-seulement explora un petit lac, situé à vingt milles au sud-ouest; mais il se chargea des malades et des blessés; et leur donna des soins dont le gouvernement portugais lui exprima sa gratitude.

Nous chauffions ici notre machine avec de l'ébène et du gaïac; ce dernier arbre y atteint des proportions volumineuses, parfois quatre pieds de diamètre. Notre mécanicien, qui savait à quel prix l'ébène et le gaïac se vendent en Angleterre, prétendait que cela lui faisait mal au cœur de brûler du bois si précieux. Bien que d'espèce différente au point de vue botanique, ces deux essences ont beaucoup de rapports avec celles du commerce. Dans certaines parties l'ébène est plus beau, et le gaïac d'une qualité inférieure à ceux qu'on apporte en Europe[2].

1. Le motif de cette ignorance, que partageait à cette époque le gouvernement portugais, quel que soit ce qu'il ait pu dire ensuite, venait probablement de ce que cette bouche du fleuve était de formation récente. Pendant la période de nos rapports avec le Kongoné, un lambeau de terre d'environ quatre-vingts yards fut détaché par les eaux, et transporté sur l'autre rive. Un canal situé près de Nyangaloulé, canal qui était navigable, fut comblé totalement; et l'île de la Perle fut presque entièrement emportée. Comme on ne fait rien pour préserver le chenal, avant peu il sera tout aussi bas que le Milambé, et ne pourra plus servir à la navigation.

2. Cet ébène provient du *dalbergia sisso*, de la famille des légumineuses, section des *papilionacées*. Quant au gaïac, nous n'avons pas pu découvrir de quel arbre il est question; peut-être cet arbre n'a-t-il pas de nom scientifique. Nous savons seulement par une note du Dr Kirk, insérée dans le bulletin de la Société géographique de Londres, qu'il appartient aux *combrétacées;* or le gaïac officinal fait partie des *zygophyllées*. Il est toujours intéressant de retrouver le même aspect et les mêmes propriétés chez des végétaux de familles différentes.

(*Note du traducteur.*)

Le caoutchouc abonde derrière la maison de Choupanga; et la racine de colombo est très-commune dans le district. L'indigo se propage de lui-même au bord du fleuve, où il pousse abondamment; il est probable qu'on le cultivait autrefois; car de l'indigo manufacturé a été jadis exporté de cette région.

On fait ici des balles en caoutchouc dont on se sert pour un jeu qui ressemble aux *fives*[1]. La racine de colombo est dit-on employée comme mordant pour fixer diverses couleurs; mais elle ne ne l'est pas comme bois de teinture.

Nous partîmes le 17 août 1858, pour Tété. De Choupanga à Senna, le Zambèse est très-large et plein d'îles, ce qui rend la navigation peu commode. Il arrivait fréquemment à notre pilote noir, un serf appelé John Scissors, de se tromper et de nous engraver. Sans en éprouver la moindre honte, il s'écriait avec humeur : « Ce n'est pas cela! le chemin est derrière nous. — Il fallait le prendre quand nous étions là-bas, » grommelaient nos Kroomen, qui avaient à démarrer le steamer. Lorsqu'ils élevaient la voix, et parlaient d'une façon un peu rude, la faiblesse de l'esclave apparaissait chez le malheureux pilote. « Je m'en irai; ils me grondent si fort! » disait-il. Cette manière de remplir ses engagements n'est pas rare du tout sur le Zambèse. Nous y avons vu plus d'une fois des équipages, loués pour un trajet convenu d'avance, prendre la fuite avec une partie de la cargaison. Si le négociant ne peut pas se faire justice lui-même, il faut qu'il se soumette. Jamais on n'obtiendra des Landines qu'ils livrent un esclave fugitif. Ils ont rendu, il est vrai, à M. Azévédo, un esclave qui lui appartenait, et qui avait fui chez eux; mais il ne l'ont fait qu'à titre de faveur exceptionnelle, et en échange d'un présent beaucoup plus considérable que la valeur du restitué.

Le foyer mal établi de notre steamer consumait une quantité de bois effrayante. Nous commencions à chauffer à deux heures du matin; et il était rare que nous pussions marcher avant six heures. L'abattage du bois nous faisait perdre en outre beaucoup de temps. Les grands canots du pays, si chargés qu'ils fussent, allaient presque aussi vite que nous; les

1. Littéralement *jeux des cinq*, ainsi appelé parce que la balle est envoyée avec les *cinq doigts*, c'est-à-dire avec la main. (*Note du traducteur.*)



Exercices guerriers des Landines à Sena. — Dessin de Émile Bayard, d'après le Dr Livingstone.

petites embarcations nous avaient bientôt laissés en arrière; et leurs pagayeurs, se retournant d'un air étonné, prenaient en pitié notre asthmatique, ainsi qu'ils l'appelaient eux-mêmes. La vapeur était loin de nous épargner du travail; des bateaux ordinaires, même des pirogues nous auraient rendu le même service, avec moitié moins de peine et à moitié moins de frais.

Nous débarquâmes à Chamoara, pour prendre du bois, juste au-dessous du confluent du Chiré. Les montagnes de quartz y sont couvertes d'arbres, et revêtues d'une herbe gigantesque. Le bouazé, un petit arbre forestier, de l'espèce des polygalas y croît abondamment. Ses beaux épis de fleurs rosées répandent dans l'air un parfum délicieux. On tire de sa semence une très-bonne huile siccative; et l'écorce de ses brindilles fournit une filasse qui est plus belle et plus forte que celle du lin; les indigènes en fabriquent leurs filets de pêche.

La guerre n'était pas encore terminée; Bonga, frère de Mariano, et chef des rebelles, vint à notre rencontre. Il nous traita parfaitement, bien qu'il sût que nous avions emmené le gouverneur, et que nous l'avions guéri de sa fièvre. Instruit de l'objet de notre voyage, il nous assura que nous ne serions pas inquiétés par sa bande. Il nous envoya du riz, deux moutons, une quantité de bois, dont il nous faisait cadeau; et ne nous mêla aucunement aux hostilités. Les Portugais, moins confiants, interrogèrent avec soin notre pilote, afin de savoir si par hasard nous n'avions pas vendu de la poudre à l'ennemi. Toutefois nous fîmes en sorte de rester en bons termes avec les uns et les autres.

Incapables de remonter avec le *Ma-Robert* jusqu'à Senna, qui est au bord d'un canal peu profond, nous jetâmes l'ancre à Nyarouka, petit hameau d'indigènes, situé plus bas, à une distance de six milles, et d'où nous partîmes le lendemain de bonne heure. L'étroit sentier que nous suivions à la file les uns des autres, passe au milieu des jardins, et traverse de petits bois, dont les arbres les plus élevés sont des acacias épineux. Le temps était couvert, d'une fraîcheur agréable, et les petits oiseaux, dans la joie de leurs cœurs, s'envoyaient des chants mélodieux qui ne le cédaient en rien à ceux des oiseaux d'Europe; mais qui semblaient appartenir à une langue étrangère.

Nous rencontrâmes sur la route beaucoup d'indigènes; la plupart des hommes étaient armés de lances, d'arcs et de

flèches, ou d'anciens mousquets. Les femmes portaient des houes à manche court, et allaient travailler dans les jardins. Ils se dérangeaient pour nous laisser passer, et nous saluaient avec politesse : les hommes en s'inclinant et en se frictionnant; les femmes en nous faisant la révérence, même celles qui avaient de lourds fardeaux sur la tête. Rien de singulier comme une révérence faite par des jambes nues ; c'est ébouriffant.

Située à la droite du Zambèse, la ville de Senna est construite sur une plaine basse, ayant dans le fond de charmantes collines détachées. Elle est entourée d'une estacade d'arbres vifs, qui la protége contre ses turbulents voisins. On y trouve quelques grandes maisons, les ruines de plusieurs autres, et une croix, outragée par le temps, qui indique la place où il y avait une église. Un monticule annonce l'endroit où s'élevait un monastère ; et le fort qu'on voit auprès du fleuve, est tellement délabré que les vaches paissent tranquillement sur l'éboulis de ses murailles. Les habitants ne s'en désolent pas; à l'époque où il aurait pu servir, la garnison composée de noirs, avait l'habitude de s'y claquemurer dès qu'elle apercevait l'ennemi, et se tenait coi, laissant les autres se défendre comme ils pouvaient ; d'où il résulte que la population ne voit pas d'inconvénient à être privée de forteresse.

Il n'y a pour ainsi dire point de commerce dans la ville; les marchands de Senna envoient dans l'intérieur des esclaves de confiance pour y chasser l'éléphant, et pour y acheter de l'ivoire. C'est un endroit peu animé qui vous conduit rapidement au sommeil. On est sûr d'y gagner la fièvre le lendemain, si par hasard on y a échappé le premier jour.

Mais il n'est rien de si mauvais qui n'ait son bon côté; Senna, comme le reste, a son dédommagement : c'est le lieu natal du Senhor Ferrão, cet homme d'un si grand cœur, d'une hospitalité si large, d'une bienveillance et d'une générosité sans borne.

Le pauvre noir des provinces lointaines, qui traverse la ville, se rend tout droit chez lui, et n'en sort jamais sans avoir été rassasié. Quand la récolte manque, c'est le Senhor Ferrão qui nourrit les indigènes. Il y a des centaines de ses propres serviteurs qu'il ne voit jamais qu'en pareille occasion ; le seul bénéfice qu'il en tire est d'être leur chef patriarcal, d'apaiser

leurs différends, de venir à leur secours, et de leur sauver la vie quand arrive la famine.

Son père, un homme d'une capacité rare, était gouverneur de Senna, et possédait vers le sud, un immense territoire d'une extrême fertilité qu'on appelle Chiringoma. Il l'avait acquis de la façon la plus honnête; mais le gouvernement ordonna que ce territoire fût divisé, et réparti entre des émigrants, à titre de libres concessions, ne réservant qu'un terrain de deux lieues pour le fils du propriétaire. On a dit, pour justifier ce vol : « qu'il ne convenait pas qu'un sujet eût des possessions plus vastes que celles de la Couronne. » Peu de temps après arrivèrent les Landines qui s'emparèrent de la totalité; et les spoliateurs furent spoliés à leur tour.

Le Senhor Ferrâo nous reçut avec sa bienveillance habituelle, et nous offrit à déjeuner. Les notables de l'endroit vinrent nous faire leur visite; ils nous dirent tous que les indigènes cultiveraient le coton sur une grande échelle s'ils trouvaient des acheteurs. Ils en ont exporté jadis à Manica, même au Brésil, tant comme matière première que sous forme de tissus. « Quand la terre leur appartient, nous dirent ces hommes dignes de foi, les indigènes se livrent volontiers à l'agriculture et au commerce. Lorsqu'il y va de leur intérêt, les noirs sont de très-rudes travailleurs. »

Nous avons vu plus tard que cette opinion était celle de tous les hommes énergiques, de tous les settlers[1] qui avaient de l'activité, de l'initiative, de la conduite, et faisaient de bonnes affaires; tandis que ceux qui restaient sur le dos, à fumer et à boire, étaient pauvres, orgueilleux, méprisables, et se plaignaient invariablement de la paresse des nègres.

Le major Tito d'A. Sicard, un autre Portugais des plus honorables, que nous vîmes chez le Senhor Ferrâo, émit une opinion généralement répandue; il prétendit que la découverte du Kongoné, par le docteur Livingstone, avait causé la ruine de Quilimané, en ce sens que le gouvernement avait proposé l'abandon de cette localité insalubre, et voulait fonder un nouvel établissement à l'embouchure de ce dernier bras du Zambèse. Il

1. Settler, premier occupant, celui qui s'arrête sur un terrain vierge, s'y installe et défriche.

ignorait que les habitants de l'ancienne ville avaient mieux aimé renoncer à toute espèce de fonctions que de se déplacer.

Le major nous exprima le désir qu'il avait de nous assister dans la mesure de ses forces; et nous promit de faire transporter les bagages de l'expédition, aussitôt que la paix serait rétablie; ce qu'il fit généreusement dès que la guerre eut cessé.

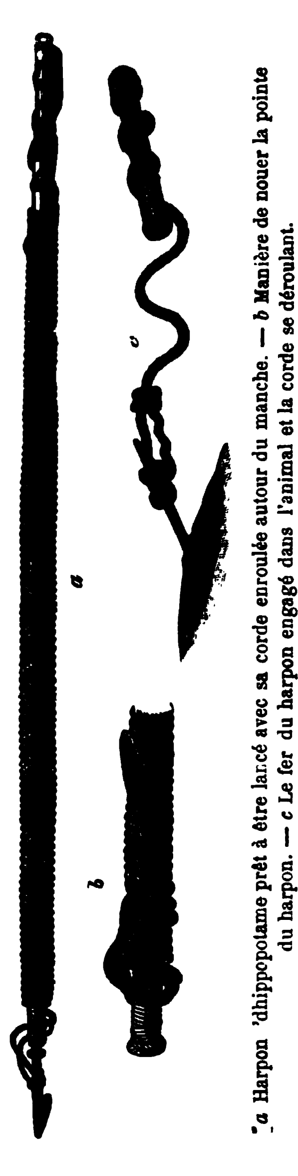
En revenant à Nyarouka nous entendîmes un oiseau qui avait le chant du rossignol, et qui épanchait sa voix dans l'air calme du soir.

Une chaîne pittoresque de hautes montagnes commence sur la rive gauche de Zambèse, en face de Senna, et court vers le nord, presque parallèlement au fleuve. Nous vîmes ici, pour la première fois depuis notre retour, la belle antilope qui porte le nom de coudou (*tragélaphe strepsicère*).

A quelques milles en amont de Senna, se trouve l'île de Pita, dont la nombreuse population, composée d'indigènes, paraît vivre dans l'abondance. Un métis portugais vint nous faire une visite; il se disait chef de l'île, et nous apportait quelques épis de maïs vert, qu'il nous donnait comme *segouati*. Ce genre de présent, de nature exceptionnelle, consiste en une chose d'une valeur insignifiante que l'on offre pour avoir en retour un objet plus important. Quand un indigène, qui sait compter, a quelque poulet maigre et coriace, ou quelques épis de maïs, articles dont la valeur ne saurait être cotée, puisque la douzaine des plus belles volailles se vend ici deux yards de calicot, à trois pence le yard (trente centimes), et qu'on a une corbeille de maïs pour moitié de cette quantité d'étoffe, cet habile indigène transforme son affreux poulet en segouati. Il vous l'apporte avec une effusion de gratitude pour ce qu'il espère vous soutirer en échange, et s'en va mécontent s'il n'a pas reçu au moins le double de son offrande. Nous fûmes bientôt dégoûtés de ce genre de cadeau; mais nous avions beau dire à notre homme : « Vendez-nous cela, nous vous le paierons, » il nous répondait invariablement : « Oh ! non, monsieur, ce n'est pas à vendre; c'est un segouati. »

La chose étant considérée comme une politesse, nous acceptions cet hommage onéreux toutes les fois qu'il nous était adressé par un chef; mais nous le refusions toujours quand il venait d'un homme ordinaire.

Au-dessus de Pita, se rencontre un îlot qu'on appelle Nyamotobsi; lors de notre passage il s'y trouvait une petite tribu de chasseurs d'hippopotames, originaires d'une île voisine d'où la guerre les avait expulsés. Ils travaillaient tous avec ardeur; quelques-uns d'entre eux faisaient d'énormes paniers où l'on renferme le grain, et dans lesquels se tenait l'ouvrier qui les fabriquait. Avec la politesse si commune parmi les indigènes, le chef ordonna de tendre une natte pour nous protéger contre le soleil; et nous fit voir l'arme qu'il employait pour tuer l'hippopotame. C'est un harpon en fer, de peu de longueur, inséré au bout d'une longue perche. Une corde solide de milola, cet hibiscus, dont nous avons parlé plus haut, le retient fortement, et s'enroule autour de la hampe, à l'autre bout de laquelle elle est fixée. Deux chasseurs prennent un léger canot, et s'approchent doucement de l'animal endormi. Celui qui est à l'avant de la pirogue lance le harpon, tandis que l'autre fait reculer rapidement l'esquif, au moyen d'une large pagaie. La force du coup détache le harpon du manche entouré de corde; ce dernier, auquel parfois on joint une vessie, remontant à la surface, indique où est l'animal blessé. Il ne reste plus qu'à expédier la bête qui est sous l'eau; mais dont on connaît la retraite.



a Harpon 'dhippopotame prêt à être lancé avec sa corde enroulée autour du manche. — b Manière de nouer la pointe du harpon. — c Le fer du harpon engagé dans l'animal et la corde se déroulant.

Ces chasseurs d'hippopotames vivent entr'eux, et forment sous le nom d'Akombouis ou de Mapodzos, une tribu particu-

lière dont les hommes s'allient rarement avec les peuplades voisines. Il est probable que cette particularité vient de ce que plusieurs des hordes du Zambèse ont la même horreur pour l'hippopotame que les Mahométans pour la viande de porc. Notre pilote, John Scissors, qui appartenait à l'une de ces tribus, n'aurait pas même voulu se servir d'une marmite où l'on aurait fait cuire de cette chair réprouvée; il aimait mieux supporter la faim jusqu'à ce qu'il pût en trouver une autre. Cependant il se livrait avec ardeur au commerce des défenses de la bête; et faisait ses délices de la chair du marabout, un ignoble mangeur de charogne.

Il arrive souvent à ces chasseurs d'hippopotames de prendre leurs familles, leurs marmites, les nattes qui leur servent de couchettes, de mettre tout cela dans leurs canots, et de partir pour une longue expédition. Arrivés dans un endroit où abonde le gibier, ils se bâtissent des cases sur la rive, et y font sécher la viande qu'ils se procurent.

C'est une belle race, à peau fine, et très-noire, qui ne se défigure jamais par les affreux ornements que l'on voit chez d'autres peuplades.

Malgré nos instances le chef refusa de nous vendre un de ses harpons; la guerre avec Mariano lui interdisant l'accès de la rive où croissent les milolas.

Il ne croyait pas que les blancs et les noirs fussent les enfants du même père; car, disait-il : « Nous avons beau nous laver, notre peau ne devient pas blanche. » En retour d'un bout de calicot dont nous lui fîmes présent, il nous donna du maïs, et d'excellent poisson.

Nous voici au mois d'août; la chaleur croît d'une manière constante, et les matinées brumeuses deviennent rares. Une forte brise, se terminant par un coup de vent, remonte chaque nuit le Zambèse. Il y a quelques semaines, elle se levait dans l'après-midi; puis elle est venue plus tard; maintenant c'est vers minuit qu'elle arrive. Elle est si violente qu'elle ouvre brusquement la porte de nos cabines; mais elle dure peu, et un calme plat lui succède.

Le gibier devient de plus en plus abondant. Lorsque nous allons chercher du bois nous voyons des troupes de zèbres et de dauws, d'antilopes à pieds noirs, ou pallahs (*antilope melanopus*)

de warterbucks (*egoceros ellypsiprymnus*) et de cochons sauvages; enfin des traces de buffles et d'éléphants.

Sur la rive droite, un village appelé Chiramha-Dembé est complétement désert; quelques vieux fusils indiquent la place où jadis s'élevait une estacade. Un peu plus haut, nous voyons près du fleuve un magnifique baobab, dans lequel on a taillé une caverne de la dimension d'une grande case; il s'est revêtu d'écorce à l'intérieur, aussi bien qu'au dehors. Lorsque les chênes de nos forêts sont creux ils pourrissent, ou n'offrent plus que du bois mort dans la partie attaquée; celle-ci dans tous les cas est à découvert. Le baobab exsude une nouvelle écorce à l'endroit où il est dépouillé de la sienne, et tapisse de même les parties du bois mis à nu; si bien que la cavité du chêne qui, en Angleterre, porte le nom de *Forest-Queen* (Reine de la forêt), serait bientôt doublée d'écorce si elle existait dans le tronc d'un baobab.

Les portions du Zambèse appelées Chigogo et Chipanga, traversent des plaines marécageuses où l'on aperçoit accidentellement quelques bouquets de palmiers, et un petit nombre d'acacias épineux. Le fleuve en cet endroit a une expansion de trois à quatre milles de large, d'où surgissent une quantité d'îles, parmi lesquelles il est difficile de naviguer; difficulté qui cesse à l'époque des grandes eaux.

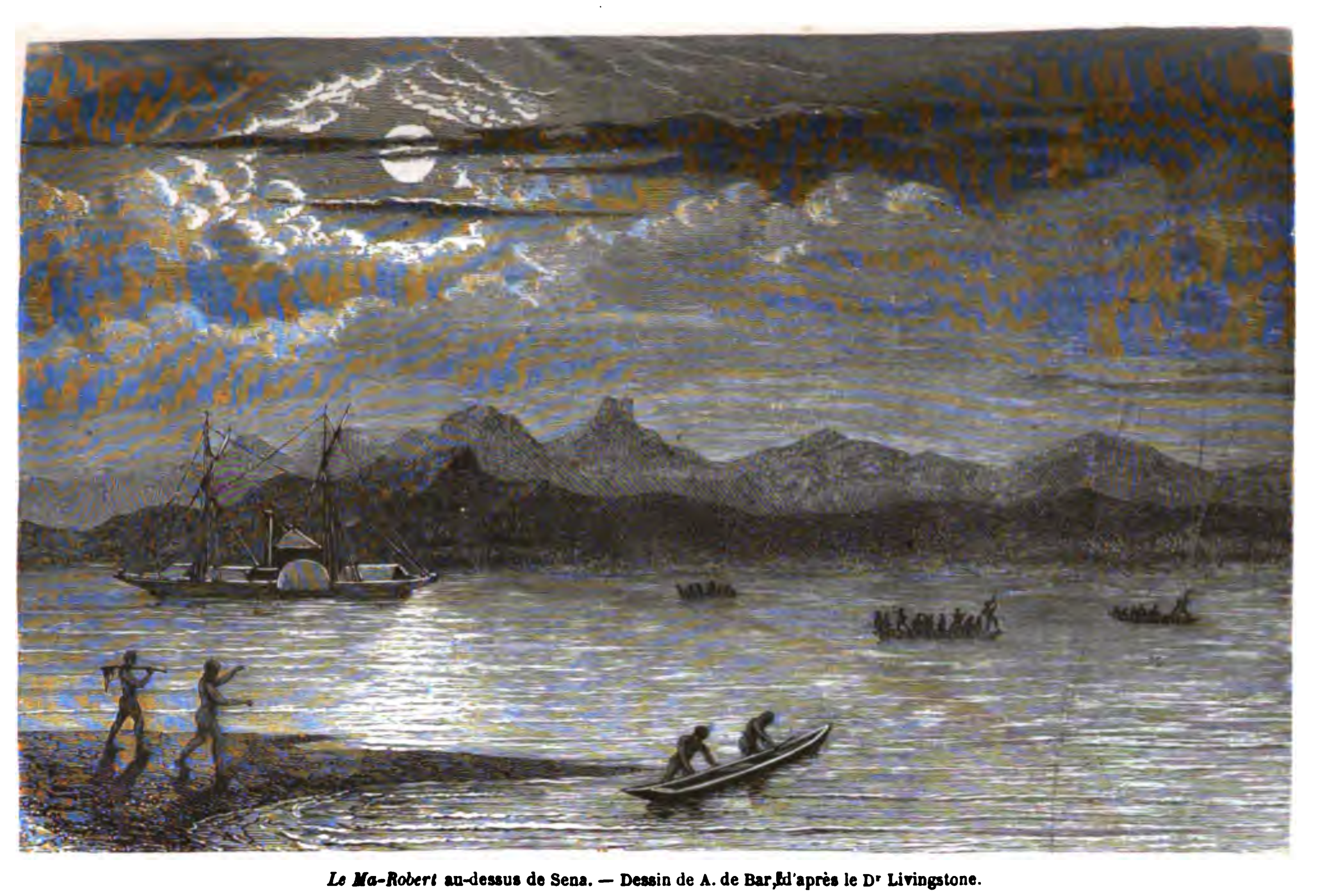
En face de nous une chaîne de hautes montagnes, venant du nord-est, rejoint le lit du fleuve; elle le traverse et le comprime entre les murailles d'une passe étroite qu'on appelle la Gorge de Lupata. Suivant les Portugais, le *Ma-Robert* ne devait pas pouvoir y triompher du courant; mais comme celui-ci n'avait qu'une vitesse de trois nœuds à l'heure, et que nous étions secondés par une forte brise, la vapeur et les voiles nous le firent remonter sans peine. Les canots pesamment chargés mettent deux jours à franchir cette gorge. Un courant circule autour des pointes rocheuses de Kangomba et de Chifoura; il en résulte des remous et des tourbillons qui mettent en péril les embarcations des indigènes; on les aide à se tirer de ce mauvais pas en les hâlant avec de longues cordes.

Les rameurs déposent de la farine sur ces rochers afin d'apaiser, par cette offrande, les dieux turbulents qui président à ces écueils, où bon nombre de canots ont péri. On nous dit tout

bas que les Portugais, nés dans cette région, ôtent leurs chapeaux à ces divinités du fleuve, et gardent un silence solennel quand ils passent dans ces lieux. Parvenus sains et saufs de l'autre côté des promontoires, ils déchargent leurs mousquets, et donnent la goutte à leurs rameurs; ce que nous faisons nous-mêmes.

A en juger par les traces de buffles et d'éléphants que nous voyons, ces animaux doivent être nombreux à Lupata, et la tsétsé y est commune; nous avons souvent observé cette coïncidence. Un cheval, qu'on envoyait de Quilimané au gouverneur de Tété, remontait le Zambèse en canot; arrivé aux dangereux promontoires on le débarqua de peur de naufrage; il traversa la passe en plein jour, fut piqué par la tsétsé, et mourut peu de temps après. On supposa que l'air de Tété ne lui convenait pas.

Les courants sont plus forts en amont de Lupata qu'en aval de cette gorge. Le pays devient montagneux; il est plus pittoresque et renferme plus d'habitants. A quelques milles de Tété s'élevaient, il y a quelques années, des maisons de pierre assez nombreuses qui ont été détruites par les indigènes, et dont on ne voit plus que les ruines. Au moment où nous approchons de la ville, une foule assez considérable, presque entièrement composée de noirs, apparaît sur la berge; elle regarde notre steamer d'un air ébahi; ceux qui occupent les premières places expliquent aux autres comment nous avançons, et cherchent à se faire comprendre en imitant le mouvement des roues avec leurs bras.



Le Ma-Robert au-dessus de Sena. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

CHAPITRE II.

Rencontre des Makololos[1]. — Meurtre de six d'entre eux par Bonga, fils de Nyaudé. — Ravages exercés par la petite vérole. — Makololos secourus par le major Sicard. — Incorrigibles. — Superstitions relatives au manguier, au café, à l'obtention de la pluie. — Esclaves retenus par les liens de famille. — Esclavage volontaire. — Cruauté des métis. — Passion des indigènes pour le commerce. — Pratique de la médecine. — Docteurs ès-éléphants, ès-crocodiles. — Docteurs consultant les dés. — Senna et l'indigo. — Mines d'or, de fer et de charbon. — Rapides de Kébrabasa. — Enduit brillant et noir sur des rochers. — Tribu des Badémas. — Récit d'un voyageur. — La rivière Louia. — Chair d'hippopotame. — Marche difficile. — Sommeil curatif. — Coup de soleil, — Cataracte de Moroumboua. — Examen et relevé de Kébrabasa.

Le 8 septembre 1858 l'ancre fut jetée dans le Zambèse à la hauteur de Tété, et le Dr Livingstone descendit dans le canot afin de se rendre à terre. A peine fut-il reconnu par les Makololos, que ces derniers accoururent à sa rencontre, et manifestèrent la joie la plus vive. Quelques-uns s'élançaient pour l'embrasser; mais les autres leur criaient: « Ne le touchez pas, vous gâteriez ses habits neufs! » Venus à bord, les cinq principaux d'entre eux écoutèrent avec douleur, mais avec calme, l'histoire du pauvre Sekouébou que j'emmenais en Europe, et qui mourut à l'île Maurice[2]. « On meurt partout, » dirent-ils quand ce récit fut achevé; puis ils racontèrent que, n'ayant perdu aucun des leurs pendant la première année, cette chance avait excité la jalousie des habitants; que ces derniers leur avaient jeté un sort, et que

1. *Ma, Ba, A*, changés en Voua par les Arabes, étant la marque du pluriel, nous n'avons pas cru, dit l'auteur, devoir ajouter d'*s* aux noms qui avaient ce préfixe, tels que Makololo, Manganja, Batoka, Matébélé, Babisa, Bahoué, Ajahoua. Mais comme le texte ne nous dit pas quel est le singulier de ces noms, et qu'on y trouve *un Makololo, un Batoka, un Barotsé*, nous mettrons un *s* quand il y en aura plusieurs, ainsi qu'on le fait pour Touareg, bien que ce mot soit le pluriel de Targui. (*Note du traducteur.*)

2. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, pages 743 et suivantes.

trente de leurs compagnons étaient morts de la petite vérole. En outre, six des plus jeunes, fatigués de couper du bois pour une maigre pitance, résolurent d'aller danser devant les chefs du voisinage, et de gagner ainsi quelque chose. « N'y allez pas, disaient les autres; nous ne connaissons pas les gens de ce pays-ci. » Ils n'en partirent pas moins, et se rendirent auprès de Chisaka, un métis qui résidait à peu de distance vers le nord, et qui avait mis le feu, quelques années avant, à toutes les villas portugaises de la rive gauche du fleuve. Ils allèrent ensuite chez Bonga, fils d'un autre chef mulâtre, qui bravant le gouverneur de Tété, avait construit une estacade à l'embouchure de la Louénya, située à quelques milles au-dessous du village portugais[1]. Ayant appris des Makololos qu'ils arrivaient de Tété, Bonga leur fit mauvais accueil: « Pourquoi venez-vous, dit-il; vous demeurez chez mon ennemi; vous apportez un sortilége qui me fera mourir. « En vain ils assurèrent qu'ils n'avaient rien de commun avec les Portugais, qu'ils étaient étrangers, venus de bien loin, avec un Anglais dont ils attendaient le retour; Bonga les fit mettre à mort. « Nous ne nous plaignons pas des trente victimes qu'a faites la petite vérole, ajoutèrent ceux qui nous apprenaient ces tristes nouvelles; ils ont été pris par le Marimo (l'Être suprême); mais notre cœur souffre pour les six jeunes gens qui ne devaient pas mourir; et que Bonga nous a tués. »

Demander réparation, et faire punir l'auteur du meurtre, on n'y songeait même pas. Bonga avait pris un officier de l'armée portugaise, et le condamnant à des travaux serviles, lui avait fait piler du maïs; aucun châtiment n'avait puni cette offense. On avait, au contraire, décerné à Bonga le titre honorifique de capitaine, dans l'espoir de s'en faire un allié; mais il n'en avait pas moins gardé son estacade.

L'un des Makololos fit observer « qu'ils avaient de la viande; ils auraient désiré que ce fût du bœuf; mais ce n'était que du cochon. Le docteur voudrait-il en manger? — Est-ce que cela se

1. Le nom de Bonga, qui signifie chat-tigre, ne s'applique pas ici au frère de Mariano, dont l'estacade se trouvait à l'embouchure du Moutou. Il désigne le fils de Nyaudé, qui pendant que toutes les forces portugaises étaient réunies sur les bords de la Louénya, fut envoyé par son père à Tété, et brûla tout ce village, à l'exception de l'église et du fort.

demande? reprit un autre; s'il n'en veut pas, cela sera pour ses gens. » Ils se levèrent pour partir, et l'un d'eux ajouta: « Nous dormirons cette nuit. »

L'hôtel du gouvernement fut mis à notre disposition avec beaucoup d'obligeance par le major Tito d'Araujo Sicard. C'est une maison de pierre, à un étage, couverte en chaume, ayant pour croisées des stores de calicot, et pour plancher de la terre battue.

Les Makololos y transportèrent nos bagages; Singéléka, le ménestrel de la bande, suivit les porteurs en agitant les clochettes du pays natal, et en chantant des couplets énergiques, faits pour la circonstance.

On se rappelle qu'à l'époque où Livingstone revint en Angleterre, le bruit se répandit que le gouvernement portugais avait donné des ordres pour que les Makololos fussent défrayés par l'État jusqu'au retour du docteur. Cette conduite généreuse du Cabinet de Lisbonne avait touché beaucoup d'Anglais, et soulagé l'esprit du docteur d'une vive inquiétude. Rassuré à cet égard, celui-ci prit tout le temps de rédiger la relation de son voyage, avant de se remettre en route pour continuer son œuvre. Quand le gouvernement britannique promet une chose, sa parole n'est mise en doute par aucun de ses nationaux; il en résulte que les Anglais ont le tort d'ajouter foi aux assurances des cabinets d'une moralité moins sévère. Les Makololos n'entendirent jamais parler des secours promis; et le gouverneur de Tété pas davantage. Les fonctionnaires, eux-mêmes, attendaient leur traitement depuis plusieurs années; et prétendre leur faire nourrir une centaine d'individus était, de la part du gouvernement portugais, se montrer généreux aux dépens de la bourse d'autrui, genre de bienfaisance qui d'ailleurs n'est pas très-rare. Les pauvres Makololos en furent réduits à couper du bois, et à le colporter dans le village, où ils demandaient quelques denrées en échange. Ne recevant rien de Mozambique, ils seraient tombés dans une misère profonde sans la générosité du major Sicard. Celui-ci leur donna de la terre, des houes pour la cultiver, et leur fournit des vivres, en attendant la moisson[1].

Le village de Tété a pour assise un coteau de grès, situé sur

1. Déjà en 1856, le major Sicard s'était montré fort généreux pour le docteur Livingstone et pour ses Makololos. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 687. (*Note du traducteur.*)

la rive droite du Zambèse, dont la largeur est ici de neuf-cent soixante yards (près de neuf cents mètres). Des ravins peu profonds, suivant une ligne parallèle à celle du fleuve, sillonnent le coteau, et forment les rues; car c'est à la crête de ces ravines que les maisons sont construites. A l'exception d'un étroit sentier, la surface de ces rues, lorsque nous arrivâmes, était complétement envahie par l'indigo; on aurait pu en recueillir des tonnes. Le fait est que l'indigo, le séné, le datura stramonium, et une espèce de casse sont les mauvaises herbes de l'endroit; il faut les arracher et les brûler tous les ans pour nettoyer le sol qu'on veut mettre en culture.

Une muraille de pierre et de boue entoure la ville, qui n'est habitée que par la colonie; c'est à l'extérieur que vivent les indigènes. Le fort et l'église, situés près du fleuve, servent tous deux à la défense des habitants.

La population blanche est restreinte, et l'on peut dire choisie, car la plupart de ceux qui la composent sont ici en vertu d'un jugement qui les a chassés du Portugal, au grand avantage de leurs concitoyens. L'élément militaire y prédomine; les convicts, et les soldats classés sous le nom d'*incorrigibles*, ont une solde très-faible, et tirent leurs principales ressources des produits que leurs noires épouses obtiennent de leurs jardins. On peut se figurer l'état moral d'une pareille société. Les officiers eux-mêmes touchent rarement ce qui leur est dû par l'État; mais ils s'arrangent de manière à épouser les filles ou les veuves de riches négociants, et font le commerce d'ivoire, au moyen des esclaves qu'ils ont acquis de la sorte.

Une sécheresse désolante se produit fréquemment dans la banlieue de Tété; et la récolte y est souvent compromise. Cela peut venir, au moins en partie, de ce que la ville est placée entre deux chaînes de montagnes, courant du nord au sud, et qui paraissent exercer sur les nuages une puissante attraction. On voit souvent pleuvoir sur ces montagnes, alors qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans la ville, non plus que dans le voisinage.

La première saison que nous passâmes à Tété fut précisément sèche. Trois fois les pauvres femmes avaient ensemencé leurs jardins, et sans qu'il y parût; les plantes à peine levées mouraient immédiatement. Un quatrième semis avait eu le même sort, quand les habiles de la localité découvrirent ce qui chassait les

nuages : c'était notre pluviomètre. Nous l'avions établi dans notre jardin ; et ce malheureux instrument, qui passait pour effrayer la pluie, nous fit regarder comme des oiseaux de malheur. A leur tour, les Makololos mettaient la sécheresse sur le compte des habitants. « Ils ont chez eux, disaient-ils, une quantité de sorciers qui ne veulent pas laisser pleuvoir. »

La population africaine est généralement superstitieuse ; mais celle de Tété l'est d'une façon particulière. Composée d'étrangers appartenant à des peuplades diverses, toutes les superstitions y convergent, et forment un foyer auquel se brûle la dose de sens commun que pouvaient avoir les métis. Ils croient à une foule d'esprits malins, vivant dans l'eau, dans l'air, dans la terre, engeance invisible et mauvaise qui n'a d'autre plaisir que de torturer les hommes. Heureusement que cette engeance maudite a un faible pour la bière, et un énorme appétit, d'où il résulte qu'on peut l'apaiser de temps à autre, en lui offrant à boire et à manger. Le serpent est pour eux l'objet d'un culte ; et d'horribles images de ce reptile sont attachées dans les cases où il se trouve des malades.

Ceux des Africains dont l'intelligence est pure de toutes ces sottises, croient à un Être suprême qui a créé toute chose, qui habite au-dessus des astres, et qu'ils appellent Moroungo ; mais ils ne l'invoquent jamais, ne savent rien des relations qu'ils ont avec le Grand-Esprit, ni de l'intérêt que celui-ci porte aux hommes. Suivant eux, les esprits de leurs ancêtres sont tous bons ; et, en certaines circonstances, les secondent dans leurs entreprises. Quand un homme s'est coupé les cheveux, il a soin de les brûler ou de les enterrer secrètement, de peur qu'un sorcier, ou un individu qui a le mauvais œil, ne vienne s'en emparer et ne s'en serve pour l'affliger de maux de tête. Ils croient à la vie future ; mais ne savent rien de l'état du barimo, ainsi qu'ils nomment l'esprit du défunt.

Le manguier croît d'une manière luxuriante au-dessus de Lupata, et fournit une ombre épaisse. Son fruit délicieux, meilleur en cet endroit que sur la côte, nourrit pendant une partie de l'été les indigènes qui en prennent soin. Comme il y a de ces arbres qui donnent en novembre, et d'autres en mars, tandis que la force de la production est entre ces deux époques, on a des mangues en abondance pendant quatre mois de l'année.

Les indigènes les aiment beaucoup; malgré cela rien ne les décide à planter un manguier. Ils sont intimement convaincus que celui qui fait venir un de ces arbres ne tarde pas à mourir.

Les Makololos, ainsi que les indigènes, aimaient ce fruit avec passion ; mais lorsqu'au moment du départ nous leur conseillâmes d'en prendre des noyaux pour les planter chez eux, ils refusèrent, en disant « qu'ils ne voulaient pas mourir encore, » tant ils s'étaient pénétrés de cette croyance que ce serait commettre un suicide. Une autre superstition, répandue même parmi les Portugais originaires de Tété, veut que celui qui plante un caféier n'ait plus de bonheur à espérer en ce monde ; ils prennent cependant du café, et n'en paraissent que plus heureux.

La sécheresse continuant toujours, un chef du voisinage pratiqua diverses manœuvres pour évoquer la pluie ; mais ses incantations restèrent sans résultat. A son tour, le curé de Tété, un Goanais, voulant satisfaire ses compatriotes, annonça une procession en l'honneur de saint Antoine, afin d'obtenir de l'eau par l'entremise du bienheureux. La première supplique demeura sans réponse. Pour la seconde, on prit mieux ses mesures; et la procession qui, cette fois, avait eu lieu après la nouvelle lune, fut suivie d'une averse tellement copieuse, que le toit de chaume de notre hôtel en fut effondré. Il en résulta que la semaine suivante le bienheureux saint Antoine reçut une couronne d'or du prix de vingt-deux livres (cinq cent cinquante francs), pour avoir procuré cette pluie si nécessaire.

Nous n'avons jamais regardé avec mépris les rites d'aucune église; mais dans cette occasion l'irrévérence allait tellement loin, — les fidèles agenouillés se livraient entre les répons à des rires et à des plaisanteries incroyables, et ne cessaient même pas leurs grimaces en marmottant l'*Ora pro nobis*,— qu'il nous vint malgré nous à l'esprit que s'ils ajoutaient foi, ainsi que les indigènes, à l'évocation des nuages, ils ne croyaient pas à autre chose.

Ici la plupart des arbres produisent leurs feuilles au mois de mai, époque où l'hiver commence, et restent dépouillés jusqu'aux pluies qui arrivent en novembre. Plusieurs d'entre eux ont la curieuse habitude de se réveiller plus tôt, comme si d'instinct ils comptaient sur la pluie. Ainsi au commencement d'oc-

tobre, quand la sécheresse est à son comble, alors qu'il n'y a pas une goutte de rosée, ils commencent à émettre des bourgeons; et les voilà poussant, en quelques jours, des feuilles de teintes diverses, parfois même des fleurs brillantes. C'est de la même manière que les arbres devancent, à ce que l'on dit, la venue du printemps dans les régions arctiques, et y déploient des feuilles nouvelles en un moment où la terre est gelée à une profondeur plus grande que celle où descendent les racines.

Les Portugais ont un grand nombre d'esclaves, qui tous ont les vices ordinaires de leur caste, et sont menteurs, voleurs et dissolus. En général les Portugais sont des maîtres humains. Il est rare qu'ils fassent subir un traitement cruel aux hommes qui leur appartiennent, ce qui peut venir autant de leur bonté d'âme que de la crainte de perdre leurs esclaves en les poussant à fuir. Ils n'achètent pas un adulte sans faire en même temps l'acquisition de toute sa famille, du moins autant que possible. Ils s'efforcent ainsi de l'attacher à sa nouvelle résidence par les liens domestiques. Déserter, en pareil cas, serait abandonner tout ce qui lui tient au cœur; et cela pour recouvrer une liberté qu'il perdrait probablement au premier village; car le chef pourrait bien s'emparer de lui, et ne se ferait pas scrupule de le revendre comme esclave.

Nous connaissons un singulier exemple de servitude volontaire. Un nègre, appelé Chibanti, jeune homme actif et plein d'intelligence, qui nous pilotait sur le Zambèse, nous dit un jour qu'il s'était vendu lui-même. Nous lui demandâmes ce qui l'y avait décidé; il nous répondit qu'il était seul au monde, qu'il n'avait ni père ni mère, aucun parent qui pût lui donner un verre d'eau s'il était malade, ou à manger s'il avait faim. Il alla donc se vendre au major Sicard, un bon maître, dont les esclaves ont peu de travail et une nourriture abondante. « Je reçus, dit-il, en payement trois pièces de calicot de trente-trois yards chacune; j'achetai un homme, une femme et un enfant qui me coûtèrent deux pièces d'étoffe; il m'en resta une de bénéfice. » Ce capital, joint au travail de son petit cheptel, lui avait permis d'accroître le nombre de ses esclaves; et au bout de deux ans il en possédait assez pour former l'équipage d'un grand canot. Son maître, qui avait de l'ivoire à transporter à Quilimané, le chargea de cet envoi, et lui donna de l'étoffe pour

louer des rameurs. Il prit naturellement ses propres esclaves, retira de cette affaire un profit considérable; et trouva qu'en se vendant il avait fait une excellente spéculation; car il n'avait pas même à se nourrir; et s'il tombait malade, son maître le ferait soigner.

Des noirs parfois sacrifient leur qualité d'hommes libres, et deviennent esclaves sans autre cérémonie que de rompre une lance devant celui qu'ils prennent pour maître. Un officier portugais, mort depuis cette époque, avait décidé l'un de nos Makololos à se fixer à Tété, au lieu de partir avec les autres, et cherchait à lui faire briser une lance devant lui, formalité bien simple mais significative, par laquelle notre homme se serait reconnu esclave. Celui-ci avait trop de finesse pour donner dans le panneau, et conserva sa liberté; c'était un grand docteur-ès-éléphants; il accompagnait les chasseurs, leur disait quand il fallait attaquer la bête, et leur donnait des talismans infaillibles pour le succès de l'entreprise.

Loin de ressembler à leurs pères, les métis portugais sont des maîtres impitoyables; leur brutalité envers leurs esclaves est un fait reconnu, et justifie cette parole d'un Portugais rempli d'humanité : « Dieu a fait les blancs, Dieu a fait les noirs; c'est le diable qui a fait les métis. »

Les officiers et les marchands envoient des bandes d'esclaves sous la conduite d'un homme sûr, pour chasser l'éléphant et acheter de l'ivoire; ils leur donnent une certaine quantité de verroterie, de cotonnade, etc., dont le prix doit être représenté par un certain nombre de défenses.

C'est une bonne fortune pour les chasseurs quand l'animal est tué près d'un village; ils y trouvent non-seulement à échanger la viande de la bête contre de la bière et de la farine; mais encore à faire emplette d'ivoire, ce qui est une occasion de dépenser beaucoup de temps, de boisson et de paroles.

La plupart des Africains ont la passion du commerce; ils s'y livrent avec ardeur, et plutôt par amour de la chose que pour le profit qu'ils en retirent. Un négociant de Tété nous disait que les indigènes lui apportaient souvent une défense, qu'ils réfléchissaient au prix qui leur était offert, voulaient davantage, débattaient le marché, se retiraient à l'écart pour se demander conseil, et partaient sans rien conclure. Le lendemain ils vont

chez un autre, exposent leurs conditions, réfléchissent, parlent, se consultent, ne finissent rien, et continuent ce manége sans plus de résultat, jusqu'au moment où n'ayant plus personne à voir, ils cèdent la précieuse défense pour un prix souvent inférieur à celui qu'ils en ont trouvé d'abord. Ce qui les pousse à faire traîner l'affaire, c'est l'importance que leur donnent à leurs propres yeux les cajoleries des négociants, qui les flattent pour les amadouer, importance qu'ils préfèrent même à leur intérêt.

La médecine est exercée dans le pays sur une très-grande échelle[1]. Indépendamment des praticiens réguliers, qui ont de l'expérience, connaissent la nature et l'effet de certains médicaments, et rendent de véritables services, il y a les spécialités. Par exemple les docteurs-ès-éléphants, qui préparent une drogue réputée indispensable à quiconque veut attaquer le noble et sagace animal. Pas un chasseur ne s'aventurerait dans cette périlleuse entreprise sans être muni de ce talisman. Les docteurs-ès-crocodiles vendent un spécifique non moins nécessaire, qui protége son possesseur contre le redoutable amphibie. Pendant notre séjour à Tété, il nous arriva, sans le vouloir, d'offenser les docteurs de cette dernière école en tirant sur une de leurs bêtes, qui se chauffait au soleil. Très-irrités, les doctes personnages vinrent trouver les Makololos, et demandèrent à grands cris pourquoi l'homme blanc avait tué leur animal.

Un soir nous avions appâté un hameçon avec un chien, l'un des morceaux de prédilection du crocodile; mais les docteurs vinrent détacher l'appât; car ils protégent leur monstre, en vertu de ce principe, que plus il y a de crocodiles, plus on vend de la drogue qui met à l'abri de leurs atteintes. Peut-être aussi préféreraient-ils manger la proie eux-mêmes. Dans ces parages, ainsi que dans la mer du Sud, beaucoup d'indigènes mangent du chien sans se préoccuper de la nourriture de celui-ci.

Non moins en faveur auprès des Portugais que des natifs, le devin ou docteur-ès-dés, est l'un des princes de la corporation.

1. Il ne faut pas oublier que dans cette région la médecine comprend toujours le traitement moral. Non-seulement elle s'occupe des maladies, mais encore des chagrins et des désirs. Elle fait les exorcismes, conjure les périls, apaise les Esprits, et donne le succès. Par ce motif il n'y a qu'un mot pour désigner le remède et le charme, les drogues et les talismans. (*Note du traducteur.*)

La police rentre dans sa spécialité ; c'est lui qui recherche les voleurs. Quand une chose a disparu il se rend à l'endroit où le vol a été commis; il examine les lieux, jette ses dés, attend quelques jours, et moyennant salaire, dénonce le larron. Il est assez rare qu'il se trompe; car ne se fiant pas complétement à sa science, il a partout des agents secrets, dont les démarches, les questions, les renseignements personnels le mettent à même de découvrir le coupable.

Depuis l'introduction des armes à feu, des docteurs-ès-mousquets, ont surgi, et vendent le médicament qui fait les habiles tireurs. Il y a les docteurs-ès-pluie, ès-naufrage, etc. Tous les spécifiques de ces différentes écoles sont de petits talismans, dont la vente appartient aux docteurs. Ils se portent suspendus au cou, et préservent du mal celui qui en est pourvu. Quelques-unes de ces amulettes renferment la drogue efficace ; les autres ne font qu'en accroître la puissance; mais plus on en possède plus on est protégé.

L'indigo, ainsi que nous l'avons dit, croît d'une manière luxuriante dans les rues de Tété ; il y acquiert trois ou quatre pieds de hauteur; il en est de même pour la casse de Senna[1]. Les habitants n'en tirent aucun parti ; néanmoins ils trouvèrent mauvais que nous eussions fait cueillir des échantillons de ces plantes, par les Makololos.

Un coton de première qualité est cultivé par les indigènes ; mais sur une très-petite échelle, et n'est employé qu'à la fabrication d'une étoffe grossière. Autrefois les Portugais le faisaient recueillir, à très-bas prix, et l'échangeaient dans le Manica pour de la poudre d'or. C'est maintenant le calicot de provenance étrangère qui est usité comme article d'échange.

Une tribu voisine cultive la canne, et fabrique un peu de sucre; mais les rouleaux de bois dont elle se sert pour l'extraction du jus sont tellement primitifs, elle s'entend si mal, en outre, à épurer le sirop qu'elle n'obtient qu'un produit très-inférieur.

Le fer magnétique, ainsi que le charbon de terre, abonde aux environs de Tété. Une couche de houille que nous avons pu mesurer, sur la tranche d'une falaise, y présente vingt-cinq pieds

1. Suivant le docteur Hooker, ce serait la *Cassia acutifolia*, celle qui fournit le sené du commerce. (*Note du traducteur.*)

d'épaisseur. Le charbon de cette couche, essayé dans le foyer du steamer, y brûla bien dès la première expérience. Les cendres, toutefois, renfermaient une masse de résidus schisteux. Supposant que cela pouvait tenir aux agents atmosphériques, dont l'influence s'exerçait depuis des siècles sur la paroi de cette veine, nous forâmes un puits à une dizaine de mètres, et il fut constaté que le charbon s'améliorait à mesure que la fouille était plus profonde.

On trouve de l'or dans le lit des rivières à deux jours de marche de Tété. Les indigènes en connaissent parfaitement la valeur; mais il est rare qu'ils se donnent la peine de le recueillir; et quand ils le font ils ne creusent jamais à plus de quatre ou cinq pieds; ils redoutent l'éboulement du sable, et ont peur d'être enterrés tout vifs. A l'époque où les trafiquants se rendaient aux lavages d'or avec des centaines d'esclaves le produit était considérable; maintenant il se réduit à fort peu de chose. Ces terrains aurifères ont toujours été possédés par des tribus indépendantes. On n'y a jamais fait de tranchées profondes, comme cela se pratique en Australie ou en Californie; et des bassins de bois pour laver le métal, sont les seules machines que les mineurs de ce pays-ci aient jamais employées.

D'après ce qu'on nous en avait dit, les rapides de Kébrabasa éveillaient tellement notre curiosité que nous étions bien décidés à nous y rendre; et nous profitâmes de ce que le fleuve était plus bas que d'habitude, pour aller voir ces rochers pendant qu'ils étaient à découvert. Nous y arrivâmes le 9 novembre. De Tété au Panda Mokoua, où s'arrête la navigation, le pays est montueux, et boisé sur les deux rives. Le Panda Mokoua, situé à deux milles au-dessus des rapides, est une montagne coiffée de dolomite, qui renferme des mines de cuivre.

Parmi les arbres de la forêt, le baobab, remarquable entre tous, se distinguait non-seulement par sa masse, qui aurait fait prendre ses voisins pour de simples arbustes, mais aussi par son écorce d'une teinte exactement la même que celle de la syénite égyptienne.

Le baobab caverneux, dont nous avons parlé plus haut, mesurait soixante-quatorze pieds de circonférence; l'un de ceux que nous vîmes en allant aux rapides, en avait quatre-vingt-quatre; et il y en a de cent pieds de tour sur la côte occidentale.

Leur grosseur prodigieuse a fait croire à plusieurs personnes que ces baobabs étaient plus anciens que le déluge de Noé : d'où elles ont conclu que ce déluge n'avait jamais eu lieu. Mais nous avons examiné des centaines de ces colosses ; et malgré leur dimension, le nombre de leurs anneaux concentriques nous a prouvé que les plus volumineux de ces arbres, dont le bois est si tendre, n'ont pas plus de quinze cents ans[1],

La chaîne élevée de Kébrabasa, formée en grande partie de montagnes coniques, revêtues d'arbres malingres, traverse le Zambèse, et l'enferme dans une gorge rocailleuse d'environ quatre cents mètres de large. Au fond de cette gorge, que les eaux remplissent à l'époque où elles débordent, sont des masses rocheuses entassées pêle-mêle dans un état de confusion indescriptible. La gravure ci-jointe ne donne qu'une faible idée de la scène, en ce sens que les montagnes qui enserrent le fleuve ne s'y trouvent pas.

C'est la syénite qui domine ; quelques parties de cette roche, disséminées dans la masse, sont d'une belle couleur de lapis-lazuli ; quelques autres sont grises. Les blocs de granit rose abondent également ; et ces énormes débris, joints à des roches métamorphiques tordues et enchevêtrées, précipitées çà et là dans tous les sens, offrent un exemple de dislocation et de désordre qui comblerait de joie un professeur de géologie. A l'époque où le Zambèse est débordé, tout ce chaos disparaît, et la surface du fleuve n'est pas moins unie en cet endroit qu'en aval des rapides, où sa largeur est d'un demi-mille, c'est-à-dire de huit cents mètres.

Dans la saison sèche, le courant occupe le fond d'une cunette, dont les bords, pendant la saison des crues, ont été polis et cannelés par les eaux tourbillonnantes, comme la margelle des vieux puits d'Orient par le frottement de la corde. En maint endroit ce sillon d'écoulement n'a pas plus de quarante à cinquante yards[2] ; il forme de brusques détours, se dédouble parfois, et produit de petites cataractes. Nos mâts, bien qu'ils

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 183, où de curieux détails sont donnés sur l'extrême vitalité du baobab.

2. Le yard, composé de trois pieds anglais, représente un peu plus de 91 centimètres (0,914).



Vue d'une partie des rapides de Kébrabasa.

eussent trente pieds de hauteur, n'arrivaient pas au niveau qu'atteint le fleuve à l'époque des grandes eaux; et la sonde descendait à dix brasses sans y rencontrer le fond.

Des trous cylindriques, de la dimension d'un puits, sont creusés dans les parois de la gorge; leur profondeur est si grande en certains endroits, que lorsqu'une roche surplombante empêche le soleil d'y pénétrer, l'eau y est complétement froide. Quelques-unes de ces galeries sont percées à jour comme un tunnel; et, nous le répétons, les parois du chenal sont aussi bien polies que si elles l'avaient été par les moulins d'Aberdeen. Il faut que la pression de l'eau soit énorme pour que pareil effet se produise. Elle a enfoncé dans les creux, et dans les fissures, des cailloux roulés, qui n'ont pas l'air de tenir, et qu'on ne peut détacher qu'avec le maillet. Ce que nous avons vu ici de la puissance de l'eau peut donner une idée de l'action des milliers de cataractes qui existent sur la terre.

Au dire des Portugais que nous avions questionnés sur le Kébrabasa, quelques rocs détachés, au nombre de trois ou quatre, y surgissaient du fleuve, et un steamer pourrait aisément franchir la passe, bien qu'elle fût dangereuse pour les canots des indigènes. Ils ajoutaient que si, avec la mine, on faisait sauter un ou deux de ces rocs, on passerait alors sans difficulté.

Après avoir péniblement exploré huit ou dix milles de ces rapides, nous revînmes à bord persuadés que le simple examen des cataractes demanderait plus de travail que nos Portugais n'en croyaient nécessaire pour les faire disparaître. C'est pourquoi nous redescendîmes le Zambèse, afin de prendre des vivres, et de nous préparer à une étude plus sérieuse de cette gorge.

Repartis le 22 novembre pour le Kébrabasa[1], nous étions le 24 au pied des montagnes. La journée s'avançait; on jeta l'ancre au milieu du courant. Jamais les canotiers ne passent la nuit sur le fleuve; ils abordent tous les soirs. Les habitants de Chidima, qui occupent la rive droite, et sont des Banyaïs, gens indépendants, accoutumés à regarder les marchands portugais

1. Les indigènes appellent cet endroit *Kaora-basa* (fin ou rupture du service); le nom de Kébra, que lui donnent les Portugais, signifie la même chose. Ici en effet la navigation est interrompue; les grands canots déchargent leurs marchandises, dont le transport se fait par terre jusqu'à Chicova.

comme leurs tributaires, surpris de nous voir manquer à l'usage, en conçurent des soupçons. A la chute du jour ils nous crièrent de la rive : « Pourquoi restez-vous sur l'eau, et ne venez-vous pas dormir à terre, comme font tous les autres ? »

Nos Makololos, qui se sentaient aussi indépendants que les Banyaïs, leur répondirent : « Nous sommes retenus au fond de l'eau par du fer ; vous voyez bien que nous ne ressemblons pas à vos Bazoungous[1]. »

Cette insinuation, légèrement amplifiée, nous sauva du tribut. Il est agréable de faire un présent; mais les Banyaïs privent les étrangers de ce plaisir en transformant le cadeau en amende ; le ton dont ils réclament est si arrogant qu'il n'y a qu'un marchand transi de peur qui puisse supporter leur insolence. Ils refusent souvent de toucher à ce qui leur est offert ; ils le rejettent, se moquent du marchand d'esclaves, et lui ferment le passage jusqu'à ce que le tribut soit arrivé aux dernières limites.

Le lendemain, ayant pris terre, nous partîmes pour notre exploration. Un Portugais indigène, les hommes de sa suite, et douze Makololos, portant nos bagages, se trouvaient avec nous.

Les montagnes nous protégeaient de leur ombre; l'air était d'une fraîcheur délicieuse; mais bientôt le chemin devint affreux; et le soleil, que les montagnes ne masquaient plus, fut d'une effroyable ardeur. Pas vestige de sentier. Si nos guides ne nous avaient point affirmé le contraire, nous n'aurions jamais pensé qu'il y avait eu des pas le long de ces sables mouvants, ou sur ces rochers que nous avions tant de peine à gravir.

Ces roches brisées, tordues, gisant dans tous les sens, ne doivent pas seulement leur aspect singulier à ce désordre chaotique; elles sont revêtues d'une substance noire et brillante, comme si elles avaient été vernies au noir de fumée, après avoir été soumises au polissage. Il est probable que c'est le fleuve qui dépose cet enduit au moment de l'inondation ; car ce vernis particulier ne s'étend qu'aux roches situées entre le niveau des crues les plus hautes, et une ligne placée environ à quatre pieds au-dessus des eaux les plus basses.

La même remarque a été faite au sujet des rapides de l'Oré-

1. Hommes blancs; et spécialement les Portugais, seuls peaux-blanches connus dans cette région.

noque et de ceux du Congo. On a également attribué la coloration des roches de ces rapides à quelque dépôt fluvial qui ne se forme que par un courant très-fort. On en trouverait ici la preuve; car ce phénomène apparaît seulement dans l'endroit où le fleuve est resserré entre des roches, appuyées à de hautes montagnes, endroit où, pendant l'inondation, le courant a le plus d'impétuosité. Rien de pareil ne s'observe lorsqu'en face des rochers est une berge sableuse, et qu'entre les deux rives l'espace est considérable[1].

La chaleur du roc était si grande que la plante des pieds de nos hommes en était brûlée, malgré son épaisseur, et que nous-mêmes nous en étions fatigués en dépit de nos chaussures. C'est à peine si la marche de la journée fut de quatre milles à vol d'oiseau; et pour nous tous elle avait été trop longue.

Les vallées qu'on voit dans ce trajet ont quelques habitants de la tribu des Badémas; ils cultivent de petites quantités de maïs, de tabac, de coton, dans tous les plis de terrain qu'il est

1. Il est certain que le polissage du roc a dû avoir lieu par le frottement des eaux; mais la force du courant est-elle bien la seule cause du dépôt noir dont la gorge est revêtue? Le fait ne tiendrait-il pas plutôt à la nature des roches qu'à celle de l'eau qui les baigne? Il est probable que le frottement n'est pas étranger à la fixation de l'enduit; mais ne faut-il pas qu'il ait lieu sur un produit particulier? Nous laissons à de plus savants le soin de discuter la question; nous ferons simplement observer qu'aux rapides de Maypure et d'Atures, « pour peu, dit M. de Humboldt, que les roches soient en contact avec les eaux de l'Orénoque, elles prennent l'aspect du basalte ou des fossiles enduits de plombagine. » Nous ajouterons que les roches ainsi colorées sont le quartz blanc ou le granite rougeâtre; que le même effet est produit par le Nil aux environs de Philæ, où elles rencontrent la Syénite; et que les blocs du Kébrabasa, ainsi que nous l'avons vu plus haut, sont également formés de cette dernière roche (*the chief rock is Syénite; blocks of granite also of a pinkish tint...*). A Gonyé, où c'est du tuf, le Zambèse s'étrangle, sur un espace d'un mille, dans une gorge où l'eau s'accumule et atteint de quinze à dix-huit mètres de profondeur; il y roule en bouillonnant avec une puissance qui ne permet pas au nageur le plus habile de se soutenir à la surface de l'eau; et cependant la teinte noire du Kébrabasa n'y est point observée. Darwin a remarqué, près de Bahia, une petite rivière dont la falaise présente le même phénomène. Ici le volume d'eau est faible et le courant peu rapide. Ce n'est plus son action qui vernit les roches; mais celle de la marée qui remonte la petite rivière. Nous avons du granit au lieu de syénite; et l'enduit, composé ailleurs d'oxyde de fer et de manganèse, est ici purement ferrugineux. Mais qu'il soit brun ou noir il nous offre toujours ce trait caractéristique *d'une très-faible épaisseur qui n'augmente pas*. Or si la matière du vernis était déposée par le fleuve, le dépôt s'accroîtrait chaque année. Enfin nous retrouvons l'intermittence dans les deux cas de flux maritime et de crue des eaux pluviales. Est-elle pour quelque chose dans la nature des courants qui produisent cet effet de galvanoplastie? (*Note du traducteur.*)

possible d'utiliser ; et font venir du *mapira*, c'est-à-dire du sorgho, sur les flancs escarpés de leurs montagnes. La rivière leur fournit du poisson qu'ils prennent dans des filets. Ils chassent le zèbre, l'antilope, et d'autres animaux en les rabattant dans les ravins, dont ils ont fermé l'issue au moyen de filets très-forts, confectionnés avec l'écorce du baobab.

Le peu de sécurité des Badémas se révèle par l'habitude où ils sont de cacher leurs vivres dans la montagne, et de n'en conserver chez eux qu'une faible quantité.

Il y a dans le pays un arbre dont l'écorce, très-amère, est antipathique aux souris et aux singes ; les Badémas enlèvent cette écorce, la retournent, en font des sacs où ils mettent leur grain, et les déposent dans les cavernes et les crevasses de leurs pentes boisées. Par ce moyen, si leurs demeures sont pillées, il leur reste de quoi vivre. Ils ne pouvaient, disaient-ils, nous donner aucun renseignement, et n'avaient pas de provisions, les gens de Chikasa leur ayant tout pris quelques semaines avant.

« Ne vous inquiétez pas, nous dit notre Portugais ; ils ont peur de vous, ne sachant pas qui vous êtes ; mais lorsque vous reviendrez ils vous vendront tout le grain qui vous sera nécessaire. »

Nous passâmes la nuit à la belle étoile, abrités par des arbres, et sans avoir à souffrir, ni des moustiques, ni de la rosée. Aucune bête de proie ne vint même troubler notre sommeil ; bien qu'un soir, pendant que nous étions là, un indigène, qui se trouvait avec d'autres sur la rive opposée, fut tué par un léopard.

Comme nous causions autour du feu, l'un des esclaves de Tété, qui avait la prétention d'être un grand voyageur, nous raconta qu'il avait vu dans les pays du centre des hommes d'une race étrange. Ces hommes n'avaient que trois pieds de haut ; ils habitaient de grandes villes, étaient fort riches en denrées de toute espèce, et avaient des cornes sur la tête.

Nos Makololos n'acceptèrent pas l'histoire, et dirent carrément au narrateur qu'il en avait menti. « Nous venons du centre, ajouta un grand gaillard de six pieds quatre pouces[1] ; avons-nous des cornes sur la tête, et sommes-nous des nains ? »

Malgré toutes les railleries, le conteur n'en voulut pas dé-

1. Mesure anglaise équivalant à 1 mètre 93 centimètres.

mordre : « il avait bien vu ce petit peuple, et avait été dans leur ville. » Il se faisait ainsi le héros d'une histoire qui depuis les temps dont parle Hérodote, est restée dans l'esprit des indigènes. Le simple fait de la perpétuité de ces traditions absurdes, même en l'absence de toute littérature, donne une certaine importance aux idées religieuses de ces tribus, idées qui apparaissent alors comme les débris d'une foi primitive, dont les épaves descendent le cours des âges.

Nous passâmes à gué la Louia ; le courant en est rapide, et la largeur d'environ cinquante yards. L'eau, qui nous montait jusqu'à la ceinture, était complétement trouble; et nous redoutions qu'il ne prît à un crocodile la fantaisie de faire un dîner de viande blanche.

Le jour suivant un de nos hommes, en rampant sur les rochers noirs, se traîna jusqu'à dix mètres d'un hippopotame qui dormait, et le tua d'un coup de feu dans le cerveau. Comme la chaleur était grande, la bête reparut au bout de quelques heures, et nous mangeâmes le soir un morceau de l'animal. C'est une viande grossière, qui tient du porc et du bœuf; elle est assez bonne quand on a faim, et qu'on n'en trouve pas de meilleure[1].

Arrivé au pied d'une montagne, qui porte le nom de Chipéréziboua, et dont les flancs perpendiculaires sont revêtus de lichens de toutes couleurs, notre Portugais nous dit qu'en amont de cet endroit le fleuve était libre, et qu'il n'y avait plus d'obstacle à la navigation ; « il en était sûr, ayant chassé de ce côté-là. » Supposant dès lors que nous avions atteint le but que nous nous proposions, nous retournâmes sur nos pas. Mais deux indigènes qui vinrent le soir à notre camp, nous assurèrent qu'il y avait plus haut une cataracte que l'on appelait Moroumboua. Il

1. C'est qu'il s'agissait d'un vieux mâle; la comparaison de sa chair avec celle du bœuf nous en fournit la preuve; tous les Européens qui en ont mangé trouvent que cette chair tient du porc et du veau; et tous en font l'éloge. « Viande parfaite, délicate et fine, quand la bête est grasse, » dit le capitaine Harris. — « Graisse la plus esquise, écrit Delegorgue; les indigènes sucent les os comme un bonbon à liqueur, et je trouve qu'ils n'ont pas tort. » — « Excellente nourriture, dit Baldwin ; » et plus loin : « Ces deux hippopotames étaient jeunes, gras et tendres : une chair délicieuse. » Parfois il lui arrive d'en manger de coriace, dont la fibre est grossière et dure; mais alors il fait observer que l'animal était vieux et maigre. On pourrait multiplier ces témoignages à l'infini, car tous les voyageurs sont unanimes sur ce point. *(Note du traducteur.)*

fallait résoudre la question. Nous partîmes donc avec le docteur Kirk et trois Makololos, afin de savoir à quoi nous en tenir. Jamais dans nos voyages nous n'avons rencontré de plus grandes difficultés.

Après avoir marché quelque temps, et à grand'peine, les Badémas, qui nous servaient de guides, refusèrent d'aller plus loin, disant que « les Banyaïs leur en voudraient s'ils montraient le pays à des blancs. » Il était d'ailleurs impossible de nous conduire; il n'y avait, disaient-ils, aucun sentier; pas d'éléphant, d'hippopotame, pas même de crocodile qui pût approcher de la cataracte.

De chaque côté du fleuve, qui en cet endroit n'a pas une largeur de trois cents yards, et qui remplit toute la gorge, s'élèvent des montagnes d'une hauteur perpendiculaire de plus de mille yards (neuf cents et quelques mètres) et dont les flancs sont couverts d'un fourré épineux, ou d'énormes rochers noirs. Convergeant dans cette auge profonde, comme à travers le foyer d'une lentille, les rayons du soleil en échauffaient tellement les parois que la plante des pieds des Makololos en était couverte d'ampoules.

Tournant, montant, descendant au milieu de ces roches brûlantes, nous ne faisions pas plus d'un mille par heure. Sauter d'une falaise à un fragment de rocher, se tordre pour contourner les saillies qui formaient promontoire au-dessus du vide, épuisait nos hommes; et il leur arrivait souvent de se blottir sous l'une ou l'autre de ces projections. Une fois à l'ombre, ils étaient pris d'une envie de dormir qui se produit en certaines circonstances, lorsque la chaleur est trop forte. Cet accablement, qu'il est impossible de vaincre, est néanmoins salutaire, et vous guérit d'un coup de soleil au début. Tout d'abord, c'est une légère ivresse qui fait voltiger les rêves au-dessus des bouillonnements du cerveau. Il nous semblait, pour notre part, que nous étions devenus fous, et que nous avions prêté serment au club des Alpes, en qualité de membres de cette institution[1].

1. *Alpine club*, désigné quelquefois sous le nom de club des Grimpeurs. Les membres de cette société, dont la devise est *excelsior*, n'ont pas de plus grand désir que d'atteindre un sommet vierge, et d'en rapporter quelque spécimen rocheux qui excite l'émulation de leurs collègues. Amoureux du danger, ils poussent l'enthousiasme jusqu'au délire, et l'esprit d'aventure jusqu'au fanatisme. (*Note du traducteur.*)

Puis le sommeil s'appesantit et vous absorbe à un tel point qu'il paraît avoir retranché de votre existence tout le temps qu'il a duré.

En Afrique le soleil est extrêmement chaud; il s'y fait sentir avec une acuité excessive; mais jamais nous n'avons entendu parler de coup de soleil, chose si fréquente dans l'Inde; cela tient probablement à la sécheresse de l'atmosphère[1].

« Nous avions toujours cru que vous aviez un cœur, nous disaient les Makololos; mais à présent nous voyons le contraire. » Et ils essayaient de persuader au docteur Kirk de ne pas continuer cette marche, puisqu'en voulant aller où personne n'avait mis le pied, son chef prouvait qu'il était fou.

Mais le docteur Kirk n'était pas moins désireux que nous de résoudre le problème de la navigation du Zambèse; et les Makololos en furent pour leurs frais d'éloquence, d'autant mieux que le docteur n'entendait pas leur langue.

Tout à coup un éperon de la montagne nous barra le passage; et il fallut tourner l'obstacle. La roche était si brûlante qu'on pouvait à peine y tenir la main; chacun s'y cramponna cependant; mais si le premier avait lâché prise, toute la bande serait tombée dans le fleuve qui coulait au pied du promontoire.

Nous rencontrâmes néanmoins dans cet endroit sauvage un pêcheur qui jetait son filet au milieu des remous et des tourbillons du gouffre; il nous indiqua l'objet de nos recherches; et une heure après, installés sur la tablette d'un roc, environ à cent pieds au-dessus du fleuve, nous mesurions la cataracte.

Lorsque vous êtes sur la rive droite, en face de la chute d'eau, vous voyez qu'elle est située dans un coude de la rivière, qui, à cette place, décrit une courbe restreinte. En amont de la cata-

1. L'auteur ne veut pas désigner ici toute l'Afrique, mais seulement la partie qu'il a visitée. Il en est toujours ainsi dans les ouvrages anglais; le mot indique un fait particulier à l'individu, quelle que soit la généralité qu'il exprime. Cette innocuité de l'insolation est en effet bornée à l'Afrique australe, où nous pensons qu'elle se rattache à la cause qui, dans l'hémisphère sud, limite la région des fièvres à certaines parties de la zone torride. Près de l'équateur, où cette propriété se neutralise, le coup de soleil redevient meurtrier, comme le prouve la mort de l'un des Hottentots du capitaine Speke; et l'on sait combien le soleil de la partie nord du continent est dangereux pour ceux qui s'y exposent.

(*Note du traducteur.*)

racte le fleuve est resserré entre deux montagnes dont les flancs, taillés à pic, ne laissent entre eux qu'un espace d'une cinquantaine de yards. Une ou deux masses rocheuses font saillie; puis il y a une chute dont l'inclinaison d'une vingtaine de yards, se répartit sur une distance de trente yards. Cette cascade rend toute navigation impossible, excepté à l'époque des crues les plus hautes, où l'eau s'élève à une hauteur perpendiculaire de plus de quatre-vingts pieds, ainsi qu'il est indiqué sur le roc.

Toujours en face de la cataracte, on voit s'élever à la droite de celle-ci le Moroumboua, montagne d'une hauteur de deux à trois mille pieds, qui donne son nom à l'endroit où elle se trouve, ainsi qu'à la chute d'eau. A gauche de cette dernière est une autre montagne qu'on pourrait appeler en forme d'oignon. C'est un cône, dont la partie supérieure en s'effritant, comme il arrive souvent au granite, a fini par présenter une face unie et convexe qui rappelle un énorme bulbe. La base de ces deux montagnes s'étend vers le nord; et le fleuve, toujours étroit, coule paisiblement à leur pied, laissant néanmoins apercevoir dans son lit quelques rochers épars.

Le Moroumboua, qui touche à la cataracte, fut escaladé jusqu'à la hauteur nécessaire. Usé par le fleuve qui en a poli la surface, le roc est lisse, et présente d'énormes cavités cylindriques[1], même à cent pieds au-dessus de l'étiage.

Plus tard, quand nous gravîmes le Moroumboua du côté du nord-ouest, nous reconnûmes aussitôt la forme en oignon de la montagne d'en face. Le point de vue, pris cette fois, de la pente du Moroumboua, n'était pas éloigné du précédent de plus de sept ou huit cents yards; l'examen du Kébrabasa fut alors complété.

Au lieu de suivre le même chemin pour regagner le Ma-Robert, nous escaladâmes le versant nord du massif. Il nous fallut trois heures de rude travail pour nous frayer un passage à travers le hallier qui tapissait la pente. Celle-ci formait sou-

1. *Pot-holes* (creux en forme de pot). Cavités circulaires de différentes profondeurs et de différents diamètres, formées dans le lit des fleuves ou des torrents soit par l'action d'un fragment de roche, mis en mouvement par un tourbillon, soit par toute autre cause. (*Note du traducteur.*)

vent un angle de 70°; néanmoins Chokoumbenla, notre guide, dont la plante des pieds, dure comme de la corne, ressemblait à celle de l'éléphant, nous porta une jarre d'eau pendant presque toute la durée du trajet.

Nous passâmes la nuit auprès d'une citerne creusée dans le tuf au nord-ouest de Chipérézihoua; jamais nous n'avons mieux dormi.

CHAPITRE III.

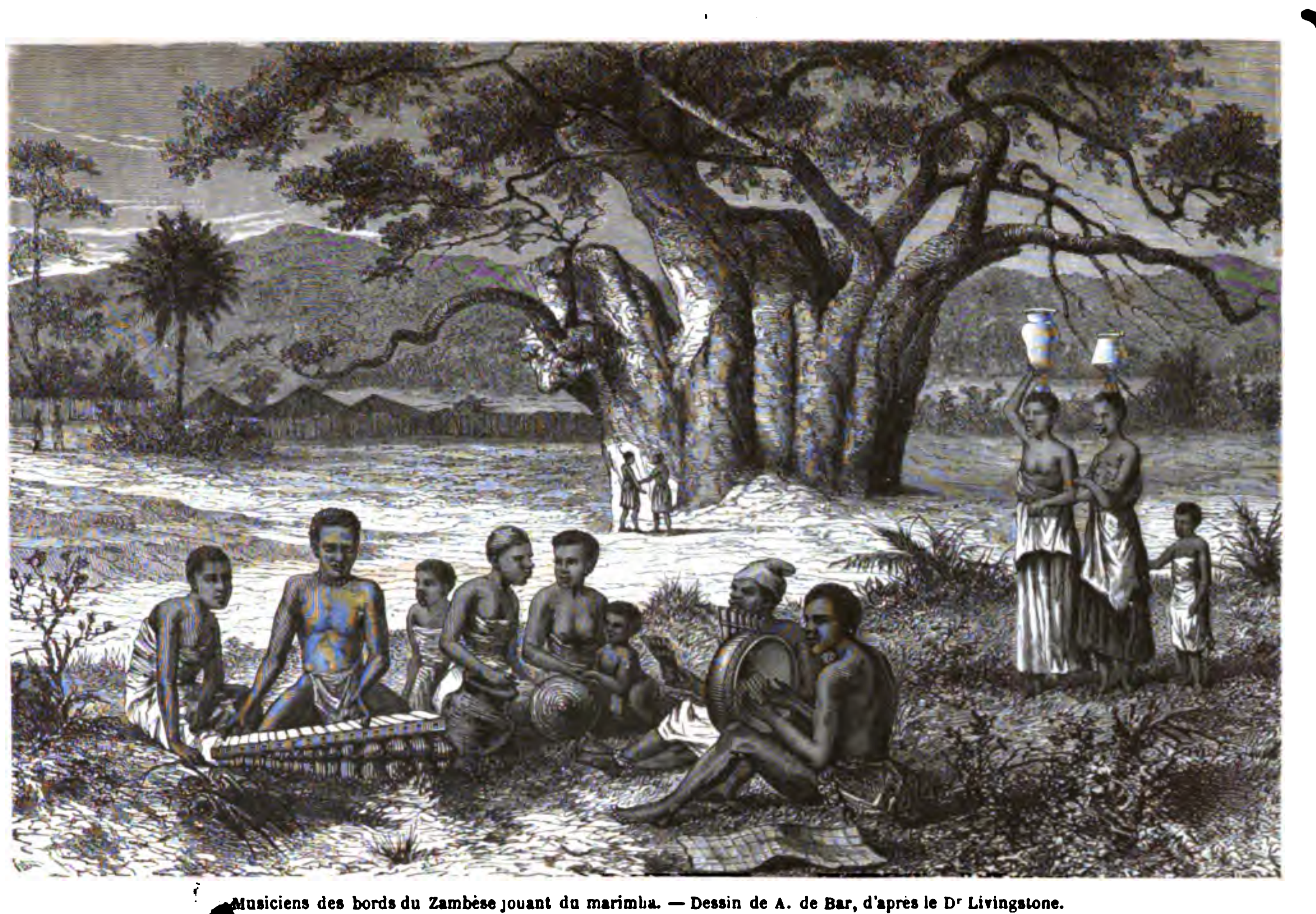
Retour du Kébrabasa. — Musiciens. — Ignorance des habitants de Tété. — Changements amenés par la pluie après la saison sèche. — Noël en parure des tropiques. — Les saisons à Tété. — Coton. — Fièvre africaine. — L'expédition remonte le Chiré. — Premières relations avec des peuplades inconnues. — Cataractes de Murchison. — Retour à Tété. — Seconde excursion sur le Chiré en mars 1859. — Chibisa. — Nyanja Moukoulou. — Fièvre grave. — Retour à Tété. — Mauvaise construction du steamer.

Comme nous revenions du Kébrabasa, des musiciens indigènes vinrent nous trouver à notre camp, et nous firent entendre des airs sauvages, mais non dépourvus de charme, qu'ils jouaient sur le marimba. Cet instrument est composé de baguettes d'un bois très-dur, qui, variant d'épaisseur et de longueur, forment diverses notes, et sont attachées sur des calebasses de différentes dimensions. Nous donnâmes à ces musiciens quelques morceaux de cotonnade, et ils s'en allèrent satisfaits.

Cette fois, ainsi que nous l'avait dit notre compagnon, les Badémas nous apportèrent des vivres qu'ils nous vendirent volontiers. Arrivés à Tété, nous apprîmes du gouverneur que peu de temps après notre départ les eaux du fleuve avaient perdu leur transparence, et avaient grandi d'un pied; ce que voyant, un Portugais indigène était venu lui dire d'un air grave : « Cet Anglais fait quelque chose à la rivière. » On voit par cet exemple quelles sont l'ignorance et la superstition des hommes nés dans le pays. Malheureusement cette superstition et cette ignorance se retrouvent quelquefois chez des Européens. Pendant notre séjour à Tété un capitaine d'infanterie fut convaincu d'avoir soumis un accusé à l'épreuve du Mouavi, et de l'avoir fait mettre à mort d'après ce seul témoignage[1].

1. Cette épreuve consiste à boire une infusion d'une plante vénéneuse qu'on est tenu de vomir; si elle vous purge on est déclaré coupable.

(*Note du traducteur.*)



Musiciens des bords du Zambèse jouant du marimba. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

A la fin de la saison chaude tout ce que l'on aperçoit est sec et poudreux, l'atmosphère est étouffante et se charge d'une brume azurée. Mais dès que les pluies commencent, tout change de face. Bien qu'on n'ait pas ici la même chaleur que sur la côte occidentale, chaleur moite qui ressemble à la température d'une serre chaude, les monts et les vallées, naguère d'une teinte brune ou fauve, se couvrent immédiatement d'herbe nouvelle. L'air se nettoie de l'espèce de fumée qui l'imprégnait; l'horizon s'élargit, des flots de lumière inondent le paysage; et dans la matinée, avant que le soleil de midi vous éblouisse, une fraîcheur indicible émane de tout ce qui vous entoure et vous fait éprouver une sensation délicieuse. On demandait un jour à un Bétchouana ce qu'il entendait par le mot sainteté. « Lorsque, dit-il, une pluie abondante est descendue pendant la nuit, lorsque la terre, les feuilles et le bétail en ont été lavés, que le soleil en paraissant, montre une goutte de rosée à la pointe des brins d'herbe, et qu'on respire un air frais et pur, c'est la sainteté. »

Le feuillage de différents arbres, surtout dans les hautes terres, présente d'abord les diverses teintes qui chez nous paraissent en automne. Il commence par être brun, ou rose, ou d'un rouge pâle ; puis en se développant il devient d'un vert clair, du ton le plus frais et le plus agréable. On voit partout des fleurs jaunes ou roses, des fleurs d'un rouge vif, ou d'une blancheur éclatante. Quelques-unes d'un cramoisi foncé, comme celles du kigélia, rehaussent l'effet de ce jardin naturel.

Beaucoup d'arbres, tels que l'érythrine écarlate, frappent le regard par la beauté de leurs fleurs. Le baobab, dont les corolles blanches paraissent quelquefois avant les pluies, et les petites fleurs délicates d'autres essences, groupées en massif, décorent partout la forêt. Des légions d'abeilles sauvages travaillent du matin au soir.

Quelques acacias ont un attrait spécial pour un coléoptère d'une certaine espèce; tandis que le palmier en attire d'autres qui se pressent en foule sur ses énormes frondes. Les insectes de tout genre sont en pleine activité. De brillants papillons voltigent de fleur en fleur; et de même que les souimangas, charmants petits oiseaux du soleil qui remplacent ici les colibris, ces papillons semblent infatigables. Des myriades de four-

mis, acharnées au travail, poursuivent leur proie avec ardeur, ou la rapportent d'un air de triomphe.

Les oiseaux qui passent ici l'hiver, tels que la lavandière jaune, et la pie-grièche bleue, sont partis; mais ils ont été remplacés. Le coup de sifflet du milan brun, l'appel du coucou tacheté, qu'on peut traduire par le mot *poula*, les notes bruyantes du rollier et du calao retentissent fréquemment à cette époque, bien, qu'en général, ces voix rudes soient noyées au milieu des chants pleins de douceur qui s'épanchent d'une foule de gosiers palpitants, et qui font ressembler la Noël africaine au mois de mai des Européens.

Les oiseaux sédentaires ont quitté leurs sombres vêtements, et pris leur parure d'été; quelques tisserins, dont la livrée était brune, l'ont échangée contre un noir de jais, rehaussé d'écarlate. Il en est d'autres, qui, d'une teinte verte, ont passé au jaune brillant, moucheté de velours noir.

La petite veuve fringante à bec rose, après s'être habillée de noir et de blanc, attache à la queue de son habit neuf les plumes gracieuses qui lui donnent un cachet particulier. Il paraît que ces frais de toilette ont pour but de plaire à sept femelles qui, dit-on, composent le sérail du coquet.

On ne peut pas dire que les oiseaux chanteurs ne se rencontrent jamais que dans les lieux habités; mais en Afrique on les voit si souvent agglomérés près des villages, que l'on suppose tout naturellement qu'ils sont destinés à charmer les yeux et les oreilles de l'homme. Ce n'est même qu'en approchant de la demeure de celui-ci que nous apprenons que la saison des nids est arrivée. Nous avions pensé d'abord que ces petites créatures ne se réunissaient autour des villages que parce qu'elles y trouvaient de l'eau et du grain; nous l'avons cru jusqu'au jour où nous vîmes des bourgades entièrement dépeuplées par les chasseurs d'esclaves; des champs, couverts d'épis mûrs et situés au bord d'une eau vive, entouraient ces lieux déserts; et cependant on n'y voyait pas d'oiseaux.

Un tisserin noir, à gorge rouge, arrive un peu plus tard, et par bandes nombreuses. Il porte une longue traîne, formée de plumes magnifiques, dont il paraît très-embarrassé quand il cherche sa nourriture au milieu des grandes herbes.

Il y a aussi un engoulevent (*cometornis vexillarius*), qui en novembre attire le regard par un trait des plus remarquables. Lorsqu'il est en grande tenue, cet oiseau, qui n'a pas plus de dix pouces de la tête à la queue, porte à chacune des ailes deux plumes de vingt-six pouces de longueur. Ce sont les neuvième et dixième rémiges qui prennent ce développement anormal. Elles se balancent, impriment aux ailes un mouvement ondulatoire, et nuisent à la rapidité du vol.

En habits de tous les jours, l'oiseau est tellement vif qu'il n'est pas de gamin assez leste pour le toucher en lui lançant une pierre. Les indigènes peuvent tuer un lièvre en lui jetant leur bâton, et visent très-bien en courant; mais pas un n'a jamais frappé le cometornis en petite tenue; et cependant il est si peu farouche, qu'à l'heure du crépuscule, il vient se poser à vos pieds. Dans quel but le vol de cet engoulevent est-il retardé à l'époque des amours? Nous ne saurions le dire. Le mâle seul porte ces plumes embarrassantes.

Rien d'étrange comme de voir arriver Noël dans une pareille saison; vous ne le reconnaissez pas sous ces vêtements d'été, au milieu de ces fleurs, de ces chants d'oiseaux, de ces épis qui grandissent; lui qu'on a toujours vu en manteau d'hiver, quand la bise qui vous fouette de son haleine glacée, mais fortifiante, et la neige qui couvre le sol, vous font doublement apprécier le coin du feu où se réunit la famille. Les souvenirs d'enfance nous rendent parfois injustes à l'égard des pays qui ne ressemblent pas au nôtre; et comme les Esquimaux, lorsqu'ils vinrent en Europe, nous regardons tristement cette contrée que le soleil inonde, et qui n'est malsaine que parce que sa fertilité exubérante, destinée à faire vivre dans l'abondance une population nombreuse, n'est pas utilisée.

A propos de cette différence de climat que présentent les deux régions, nous rappellerons qu'en Afrique une foule de choses sont l'opposé de ce que nous voyons en Europe.

Les moutons y sont couverts de poil, et la laine y croît sur la tête des hommes. Ceux-ci portent souvent leur toison dans toute sa longueur, tandis que les femmes sont plus ou moins tondues. Le sexe faible cultive la terre, fait les semailles et bâtit les cabanes; pendant que les hommes, restés au village,

filent le coton, tissent les étoffes, cousent les vêtements, traient les vaches et babillent. Quand ces derniers se marient, au lieu de recevoir une dot de leur beau-père, ce sont eux qui paient celui dont ils épousent la fille. Les montagnards européens sont hospitaliers, généreux et braves; ceux d'Afrique sont faibles et lâches, même comparativement aux Africains des plaines. On soutient dans certaines écoles d'Europe que l'homme descend du singe; on croit dans certaines parties de l'Afrique que les âmes des morts reviennent s'incarner dans ces animaux. La plupart des blancs se figurent que les nègres sont des sauvages; presque tous les nègres sont persuadés que nous sommes des cannibales. Notre Croquemitaine a la peau noire; celui d'Afrique a la peau blanche.

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison; mais nous ferons observer qu'on s'est beaucoup mépris au sujet des Africains. Il nous est impossible de ne pas rire de toutes les absurdités qu'on a écrites sur leur intelligence. Quand pour traduire les réponses que nous leur attribuons, et qu'ils n'ont presque jamais faites, nous employons un anglais corrompu et des tournures de phrase d'une niaiserie enfantine, c'est notre caricature que nous faisons sans le vouloir, et non pas celle des nègres. La plupart des blancs se croient obligés de défigurer leur propre langue, et d'ajouter des *i* et des *o* à chacune de leurs paroles quand ils s'adressent aux Africains. Les marins anglais n'en font pas d'autre, alors même qu'ils voient des nègres pour la première fois. Singulière idée, de croire qu'il est indispensable de forger des barbarismes pour être compris d'individus, qui parlent tous de fort belles langues, et n'ont aucun patois.

Il est très-peu d'Européens qui connaissent à fond les langues africaines, à moins qu'ils ne les aient apprises dans leur jeunesse. Quiconque se plaint de la pauvreté de ces idiomes ne prouve qu'une chose, c'est qu'ils lui sont peu familiers. Ceux même qui en ont le plus l'habitude font souvent de grossières méprises. Une fois ayant cru entendre le mot *Syria*, nous l'avons pris pour le nom d'un pays situé de *l'autre côté* de la rivière; c'était *psidia;* ce qui signifiait simplement *l'autre côté*. Un grave professeur, dans un ouvrage scientifique, a donné le mot *kaia*, pour le nom d'un lézard. Ce mot, qui veut dire : *Je ne sais pas*

et qui était la réponse qu'on avait faite à sa question, fut appliqué par un autre avec le même bonheur à une chaîne de montagnes. Chacun a sur la conscience quelque méprise du même genre, dont le souvenir vous fait plus tard monter la rougeur au front.

En général, l'opinion d'un missionnaire intelligent, qui a soigneusement étudié la langue des indigènes, est mieux fondée à cet égard que celle des voyageurs. Quand on interroge les Africains, de manière à s'en faire comprendre, ils vous répondent, soyez-en sûr, avec non moins de bon sens, si ce n'est avec plus de justesse, que ceux de nos compatriotes qui n'ont pas reçu d'éducation. Pour se figurer que notre intelligence est d'une autre nature que la leur, il faudrait oublier qu'en Europe nos arrière-grand'pères n'étaient pas plus éclairés qu'on ne l'est aujourd'hui en Afrique.

Les mobiles qui font agir les noirs sont, il est vrai, peu élevés; mais on les retrouve fréquemment chez les valets, et même chez les classes supérieures de race blanche. Nous espérons les voir disparaître dans le progrès général qu'amènera la diffusion des vrais principes religieux.

Le docteur Kirk divise très-justement l'année des bords du Zambèse en trois parties : la saison froide, la saison chaude et la saison pluvieuse. Trois mois d'hiver : mai, juin et juillet; trois mois d'été : août, septembre et octobre; et le reste de l'année pour la saison des pluies.

Sous ce dernier rapport, ainsi qu'on l'a vu dans les pages précédentes, Tèté diffère des autres parties de cette région; il y tombe beaucoup moins d'eau que dans la plupart des contrées situées sous la même latitude. Pendant la première saison que nous y avons passée, la quantité d'eau pluviale ne s'est élevée qu'à un peu plus de dix-neuf pouces; elle est d'environ trente-cinq pouces, année commune; à ce chiffre la récolte est bonne. Bien des journées s'écoulent sans amener une goutte d'eau; et quand il pleut, il est rare que ce soit du matin au soir. Parfois ce n'est qu'une averse passagère, précédée et suivie d'un soleil ardent. Il arrive qu'on est sans pluie pendant huit ou quinze jours; en pareil cas les biens de la terre ont beaucoup à souffrir. C'est en décembre et en janvier que se produisent ces intervalles de sécheresse.

Par une loi analogue à celle qui régit le froid dans les pays du Nord, la chaleur, sous les différentes latitudes, augmente jusqu'à un certain point, où elle nécessite un changement de température. Ici, lorsque nous avons eu plusieurs jours de chaleur progressive, et que le thermomètre, placé à l'ombre, marque 38° 4/9, il arrive un orage qui rafraîchit l'atmosphère pour quelque temps. A Kuruman, lorsque le thermomètre dépassait 29°, nous pouvions espérer de la pluie. A Kolobeng, il en fallait près de 36 pour qu'on attendît l'orage[1].

Le Zambèse a deux inondations par an; la première, qui n'est que partielle, atteint son maximum vers la fin de novembre, ou le commencement de janvier. La seconde, qui est plus considérable, vient après les débordements des rivières de l'intérieur, ainsi qu'il arrive pour le Nil, et ne se produit pas à Tété avant le mois de mars. Suivant les Portugais, la plus grande hauteur à laquelle montent les eaux en face de ce village est de trente pieds (environ neuf mètres cinquante centimètres), ce qui arrive à peu près tous les quatre ans. Toutefois les seules observations qu'ils eussent jamais écrites se rapportaient au cours de l'ivoire; et c'était de souvenir qu'ils me citaient les remarques précédentes.

Il n'existait d'échelle en aucun point du Zambèse; nous demandâmes qu'il en fût établi une à Tété, et nous eûmes dès lors des chiffres certains. L'inondation qui suivit l'établissement du fluviomètre, n'arriva qu'à treize pieds six pouces; elle atteignit cette hauteur le 17 janvier 1859; puis elle descendit graduellement de quelques pieds jusqu'à la grande inondation de mars. A cette époque le fleuve croît tout à coup, l'eau est fortement colorée, très-bourbeuse, et coule en maint endroit avec une vitesse de quatre nœuds. Le premier flot passé, un ou deux jours après cette crue subite, le courant se régularise, il se répartit plus également dans tout le lit du fleuve, et reprend dans le chenal sa vitesse habituelle, bien que l'inondation continue.

En temps ordinaire l'eau du Zambèse est d'une pureté pour ainsi dire absolue; au point que le photographe la trouve pres-

1. L'auteur s'est servi du thermomètre de Farenheit. Nous emploierons partout l'échelle centigrade, en négligeant de donner les chiffres du texte qui feraient alors double emploi. (*Note du traducteur.*)

que aussi bonne que de l'eau distillée pour le bain de nitrate d'argent.

Nous nous rendîmes une troisième fois au Kébrabasa. Était-il vrai que le Zambèse y fût navigable pendant l'inondation? il fallait s'en assurer; c'était surtout la chute de Moroumboua qui était le point intéressant.

Les rapides avaient disparu, et la surface du fleuve était unie; mais en quelques endroits la force du courant avait augmenté. Comme à cette époque les eaux baissaient rapidement, la cataracte de Moroumboua différait peu de ce qu'elle était lors de notre première excursion. Quelques pêcheurs nous affirmèrent qu'on ne la voit pas lorsque la crue est à son maximum, et nous dirent que le courant n'y est pas très-fort dans ce moment-là.

Cette fois nous suivions la rive droite; elle ne nous sembla ni moins rocailleuse, ni moins fatigante que la rive gauche, d'autant plus qu'aux difficultés de la marche se joignaient tous les inconvénients de la saison des pluies : de grandes herbes mouillées qui nous barraient le passage, des branches d'où l'eau ruisselait, même quand l'averse avait cessé; et la fièvre qui devait en être la conséquence.

La première partie de la route se fit en pleine solitude; quelques hameaux seulement, et tous abandonnés. A la fin nous arrivâmes à un joli vallon, où nous aperçûmes quelques habitants affamés, et de l'air le plus misérable. Les femmes étaient dans les bois où elles cueillaient des fruits.

Un jeune homme qui avait consenti, moyennant deux yards de calicot, à nous montrer un chemin plus court pour aller à la cataracte, nous fit gravir une montagne escarpée, où nous trouvâmes un village perché au bord d'un précipice. Au moment où nous y arrivions éclata une averse accompagnée de tonnerre; le chef de la bourgade nous invita à laisser passer la pluie, et nous fit entrer dans une case. Notre guide l'ayant informé du but de notre voyage, et de ce qu'il savait de nos projets, reçut une longue réplique en vers blancs, qui nous semblèrent d'une bonne facture. Toutefois, notre jeune homme, qui écoutait avec l'attention la plus profonde, répondait à chaque vers par un grognement tellement drôle que nos Makololos se mirent à rire aux éclats. Ni le poëte, ni le répondant ne parurent s'apercevoir de cette impolitesse, et continuèrent avec la même vigueur.

Mais, était-ce le discours qu'il venait d'entendre, était-ce l'inconvenance de nos hommes qui l'avait fait changer d'avis? nous l'ignorons; toujours est-il que notre guide refusa d'aller plus loin, bien qu'on lui offrît double salaire.

Le coton d'origine étrangère que l'on cultive ici est au moins égal, sinon supérieur au coton ordinaire d'Amérique; ne le sachant pas, nous avions apporté de la graine que nous proposâmes à tous ceux qui pouvaient en désirer, Portugais ou indigènes. Il s'en trouva plusieurs qui essayèrent de cette source de richesse; toutefois leur génie commercial, la chose est évidente, ne voit rien au delà du trafic des dents d'éléphant, de la poudre et de l'ivoire noir, comme ils appellent les esclaves.

La fièvre sévit en mars, quand il y a de grands intervalles entre les jours de pluie, et ne manque jamais en avril, époque où d'immenses terrains fangeux, couverts de plantes en décomposition et de débris d'animaux, sont exposés au soleil.

En général, cette fièvre n'est pas de longue durée; mais elle vous abat rapidement; néanmoins, dès qu'elle vous a quitté, les forces reviennent très-vite. Il est reconnu que les gens sédentaires y sont beaucoup plus exposés que les personnes qui mènent une vie active, et dont le corps et l'esprit sont occupés; malheureusement il était impossible que tout notre monde fît partie de nos excursions. Plusieurs d'entre nous gardaient les bagages; ils faisaient bien de temps à autre des courses dans les environs pour examiner les objets qui pouvaient y être intéressants; mais ils n'en eurent pas moins la fièvre. Quelle que fût la cause de cette dernière, ils furent pris tous à la fois, comme si c'était l'effet de la malaria. L'attaque arrivait surtout par le vent du Nord. On croyait au début que le quinquina pourrait prévenir la maladie. Pendant plusieurs mois tous nos hommes, excepté deux, avalèrent de la quinine tous les matins; et la fièvre attaqua indifféremment les uns et les autres. Elle frappait même quelquefois les avaleurs de quinine, tandis qu'elle épargnait les incrédules. Qu'on en prît journellement ou qu'on fût des mois sans y recourir, c'était absolument la même chose; la fièvre impartiale nous attaquait aussi bien, et aussi fort, les jours de quinine que lorsque cette poudre était restée dans le coffre; et nous finîmes par ne plus l'employer comme préservatif.

Le meilleur moyen de prévenir la fièvre est, je le répète, d'avoir une vie active, un travail intéressant et une nourriture abondante et saine. Pour celui qui jouirait de ces avantages, et serait en outre bien logé et bien vêtu, la fièvre de Tété ne serait pas un ennemi plus redoutable qu'un rhume. Mais qu'il vous manque une de ces conditions, que vous soyez indolent, que vous vous permettiez des excès de table, que vous ayez une nourriture insuffisante, ou de mauvaise qualité, la fièvre prendra pour vous un caractère plus sérieux. Elle est cependant moins grave à Tété que dans la ville de Quilimané et sur toutes les parties basses de la côte.

En somme, la fièvre, dans cette partie de l'Afrique, n'étant ni plus rare, ni plus difficile à prendre qu'un rhume en Angleterre, les étrangers feront bien de s'éloigner du rivage le plus vite possible, et de gagner les premiers plateaux, où, si la maladie les attaque, elle sera du moins plus bénigne. Le docteur Kirk, en ayant fait l'observation, les autorités portugaises dirigèrent immédiatement sur Tété les premiers soldats qui arrivèrent d'Europe. Ce détachement se composait de quatre-vingts hommes, appartenant pour la plupart à la classe dite des *incorrigibles*, et malgré la conduite peu édifiante de ces militaires, il n'en mourut que dix en trois ans, dont moitié seulement furent enlevés par la fièvre.

Si la quinine, employée comme préservatif, ne produisait aucun effet, il est possible néanmoins qu'elle agît comme tonique, et nous rendît plus capable de résister à la malaria. Elle nous était d'un immense secours dès qu'apparaissaient la courbature, les douleurs dans le dos, le mal de tête, les bâillements, dès que le pouls devenait plus rapide, et battait parfois avec intermittence, que les jugulaires offraient des pulsations visibles, que les yeux étaient voilés, la langue mauvaise et la peau brûlante[1].

1. De six à huit grains de résine de jalap, autant de rhubarbe, trois grains de calomel, trois grains de quinine et teinture de cardamome, pour quatre pilules, faisaient ordinairement disparaître tous ces symptômes en cinq ou six heures. Quatre pilules sont la dose complète pour un homme ; une seule est suffisante pour une femme. Nos Makololos avaient donné à ces pilules le nom de *réveilleuses*, en raison de leur efficacité à combattre le mal, et à tirer de sa prostration le malade le plus abattu. Lorsque l'effet ne se produit pas assez vite on prend une cuillerée à café de sel d'Epsom. Après, ou pendant l'effet des pilules, la quinine

Des effets moraux très-curieux sont produits chez certains individus par la fièvre d'Afrique. La gaieté disparaît, une sombre tristesse enveloppe toutes les pensées; la plaisanterie la plus vive est impuissante à faire naître même un semblant de sourire. Le visage est morne, le regard voilé, et le peu de mots qui tombent des lèvres sont proférés de la voix aiguë d'un enfant qui gémit. L'irascibilité du caractère est souvent le premier symptôme qui annonce la fièvre; et si les actes du malade ne sont pas ceux d'un fou, ses impressions tiennent beaucoup de la démence. Rien ne peut le satisfaire; il est grognon, maussade, injuste; trouve à redire à tout, vous contredit sans cesse; croit toujours qu'on l'insulte; bref, est complétement insociable. Si tous les membres d'un corps expéditionnaire étaient à la fois imprégnés de la malaria, la vie serait un lourd fardeau pour celui qui le dirige. L'un arrive en toute hâte, la figure bouleversée : il sera désespéré si le voyage continue, et donne pour raison de ce désespoir qu'il a brisé le verre de la photographie de sa femme. Un autre vous dit avec douleur que la position qu'il devrait avoir lui a été refusée parce qu'on ne cherche pas d'une manière spéciale les dix tribus égarées. Il est dangereux de railler celui-ci, car il soutiendra sa thèse avec colère, vous citera l'Écriture, et vous indiquera l'habitat de ses dix tribus, qu'il place au-delà des rivières d'Éthiopie.

Quand un homme commence à croire que tout le monde a

à large dose, toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce que la surdité, ou le cinchonisme en résulte, complète la guérison. Les seuls cas où nous l'ayons trouvée complétement impuissante, sont ceux qui étaient accompagnés de vomissements rebelles. Le vicomte Torrington nous avait amplement approvisionné de gouttes de Warburg, médicament très-estimé dans l'Inde. Par égard pour Sa Seigneurie, qui avait fait de grands frais pour nous procurer ces gouttes, autant que par le désir que nous avions de trouver un fébrifuge sur lequel on pût compter dans les cas graves, nous avons étudié l'effet de ce spécifique avec tout le soin dont nous étions capable. Il ramenait la chaleur pendant le frisson. Mais il ne guérissait pas. Un vieillard parut hors d'affaire, mais il mourut un ou deux jours après. Nous regrettons de ne pas pouvoir recommander pour l'Afrique ce médicament qui dans l'Inde a une si grande réputation. (D[r] L.)

Cet insuccès paraîtrait dépendre de l'endroit où la maladie a lieu; voir dans le *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale* (page 497), ce que dit le capitaine Burton de ces gouttes précieuses; éloge qu'il termine par ces mots . « C'est en toute équité que j'exprime au D[r] Warburg mon humble gratitude pour le service que nous a rendu sa découverte inappréciable. » Le capitaine était alors entre le cinquième et le sixième parallèle, c'est-à-dire de 10 à 12° plus près de l'équateur que les rives du Zambèse. (*Note du traducteur.*)

l'intention de lui nuire, et que tout ce que l'on fait tourne à son préjudice, il prend bien vite des pilules, ou il écrit aux journaux pour se plaindre, suivant la dose de bon sens qu'il a reçue de la nature.

Ayant reconnu qu'il était impossible de franchir la passe de Kébrabasa avec notre steamer, dont la force n'était que de dix chevaux; persuadés, en outre, qu'il faudrait une machine beaucoup plus puissante pour remonter le courant pendant l'inondation, nous exposâmes le fait au gouvernement anglais, et nous demandâmes qu'il nous fût envoyé un navire approprié aux circonstances.

En attendant qu'on répondît à notre demande, nous avons tourné les yeux vers le Chiré, un affluent de la rive gauche du Zambèse, affluent dont l'embouchure est à cent milles environ de la côte. Impossible de rien savoir à l'égard de cette rivière; personne ne l'avait remontée, nous affirmaient les Portugais; et pas un d'eux ne pouvait nous indiquer où elle prenait sa source.

Tous les renseignements que nous pûmes obtenir se bornaient à ceci : autrefois une expédition portugaise s'engagea dans le Chiré ; mais elle abandonna l'entreprise, n'ayant pu traverser la couche de lentille d'eau (*pistia stratiotes*) qui encombre la rivière.

Cette couche est tellement impénétrable, nous disait-on, que les pirogues des indigènes ne parvenaient pas à se faufiler entre les mailles du tapis qu'elle formait. Quelques autres, cependant, nous faisaient entendre, lorsqu'ils étaient seuls avec nous, que ce n'étaient pas les lentilles d'eau qui avaient fait rebrousser chemin à l'expédition, mais les flèches empoisonnées que les indigènes avaient décochées aux Portugais, dont les rangs en avaient été fort éclaircis. Personne n'envoyait d'esclaves chercher de l'ivoire sur le Chiré, et n'avait de relations avec les perfides sauvages qui en habitaient les bords.

Un marchand nous raconta qu'une fois il avait équipé plusieurs canots, et les avait envoyés sur cette rivière, que ces canots avaient été pillés à peu de distance de l'embouchure, et que les hommes qui les montaient n'avaient rien pu sauver de la cargaison ; c'était même à grand'peine qu'ils étaient parvenus à s'échapper. « Nous avons reçu de notre gouvernement l'ordre

de vous assister et de vous protéger, nous dit un commandant; mais si vous allez où personne n'osera vous suivre, comment voulez-vous qu'on vous protége ? »

Rien, d'après ce qui nous était dit, ne faisait pressentir qu'un blanc eût jamais visité les rives du Chiré; dans tous les cas, c'était pour nous une exploration entièrement neuve.

Il n'était pas un Portugais qui ne fût persuadé que les Manganjas étaient sanguinaires autant que braves; et peu de temps après notre départ le bruit de notre mort se répandit largement. Notre témérité avait eu le résultat qu'on nous avait prédit: « le docteur Livingstone avait été tué d'une balle, et son compagnon, le docteur Kirk, d'une flèche empoisonnée. »

La première fois que nous nous rendîmes au Chiré, ce fut en janvier 1859. Une énorme quantité de lentilles d'eau descendaient le courant; mais cela ne suffisait pas pour arrêter les pirogues, ni aucun genre d'embarcation. Presque toutes ces herbes aquatiques, dont la rivière est couverte pendant vingt-cinq milles, à partir de son embouchure, proviennent d'un marais, situé à l'ouest, et entrent dans le Chiré un peu au-dessus d'une haute montagne appellée Morambala. En amont de l'endroit où elles arrivent du marais, on n'en voit presque plus.

A notre approche les indigènes, tous armés d'arcs et de flèches, se réunissaient en grand nombre; quelques-uns, cachés derrière les arbres, nous suivaient du regard; et, l'arc tendu, paraissaient n'attendre que le moment de nous lancer leurs flèches venimeuses. Toutes les femmes se tenaient à l'écart; et les hommes, qui, évidemment nous soupçonnaient de leur être hostiles, se préparaient à repousser notre attaque.

Au village de Tingané, où cinq cents guerriers au moins se rassemblèrent, il nous fut ordonné de faire halte. Le docteur Livingstone descendit sur la rive; il leur expliqua que nous étions Anglais; que ce n'était ni pour enlever des hommes ni pour nous battre que nous venions dans leur pays; mais pour ouvrir un sentier à nos compatriotes, afin que ceux-ci pussent venir leur acheter du coton, de l'ivoire, tout ce qu'ils auraient à vendre, excepté des esclaves.

Il n'en fallut pas davantage pour changer les dispositions du chef, dont les manières devinrent amicales. La présence du *Ma-Robert*, en montrant que nous appartenions à un peuple tout à

fait inconnu, contribua probablement à ce résultat; car Tingané voyait bien que cette embarcation n'avait rien de commun avec les canots qu'avaient envoyés les traitants; or, il fermait le passage aux Portugais et ne permettait aucune relation entre les agents de ces derniers et les tribus de l'intérieur. C'était un homme d'un certain âge, à tête grise, mais d'une belle taille : plus de six pieds, et admirablement fait. Bien qu'un peu ému de notre présence, il n'en consentit pas moins à la demande que nous lui fîmes d'appeler ses sujets pour qu'ils pussent savoir quelles étaient nos intentions.

Lorsque nous nous mettons en rapport avec une nouvelle peuplade, ou avec un nouvel individu, nous débutons presque toujours par dire combien les Anglais sont opposés à l'esclavage. La plupart des indigènes ont quelque notion des efforts que les Anglais font sur mer pour empêcher la traite. Le but que nous nous proposons étant de leur persuader de cultiver le coton afin d'en vendre au lieu de trafiquer de leurs semblables, notre voyage leur paraît naturel; et comme ils entendent fort bien leur intérêt, qu'en outre ils ont l'amour du commerce, ils trouvent la proposition parfaitement raisonnable.

La question religieuse n'est pas plus difficile à aborder; ils admettent tous un Être suprême, créateur et gouverneur de toute chose, et croient à la perpétuité de la vie au delà du tombeau. Dès lors il devient tout simple de leur expliquer que nous possédons un livre qui renferme la révélation de la volonté du Créateur, avec lequel, dans leur état de nature, ils n'ont aucun rapport. Quand on leur dit que le fils de Dieu est venu parmi les hommes, et nous a laissé un livre où ses paroles sont écrites, on est sûr d'éveiller leur attention. La grande difficulté est de leur faire sentir qu'ils ont des liens de famille avec le Créateur, et que l'Être suprême s'intéresse à eux. Ils font preuve à cet égard d'une inertie morale qui est souvent décourageante; mais la manière dont on leur communique ces vérités, soit qu'on se serve d'interprètes, soit que les missionnaires fassent usage de la langue du pays qu'ils connaissent à peine, explique ce défaut d'intelligence, au moins pour une certaine part. Toutefois, quand on leur annonce que le père est irrité contre ses enfants lorsqu'ils se vendent ou qu'ils se tuent les uns les autres, ils comprennent fort bien vos paroles, et les approuvent avec chaleur;

car cela rentre complétement dans leur manière de voir. Mais, ainsi que pour nos compatriotes des classes inférieures, l'instruction et de bons exemples parviendront seuls à élever leur niveau moral.

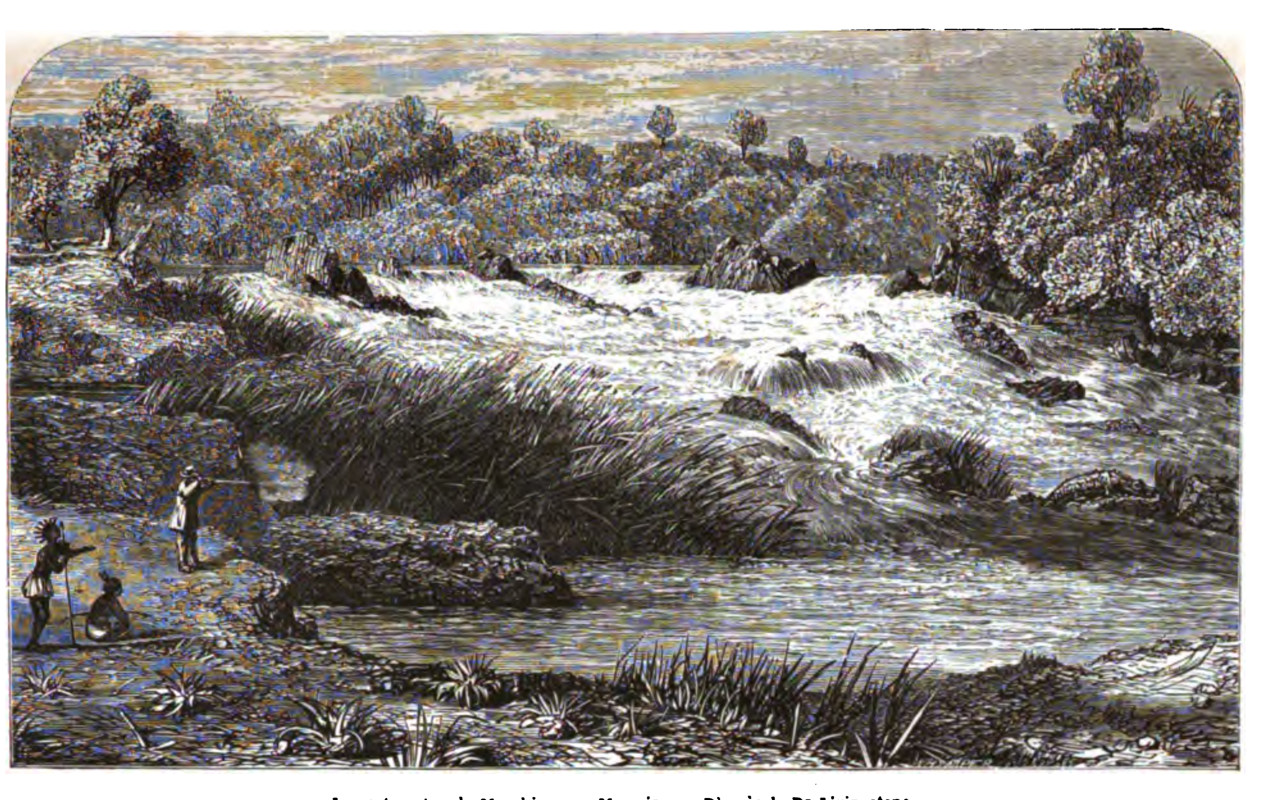
Le dialecte des riverains du Chiré a beaucoup de ressemblance avec le langage des habitants de Tèté et de Senna. Nous l'avons compris tout d'abord d'une manière suffisante pour savoir si l'interprète disait exactement ce dont nous l'avions chargé, ou s'il se permettait d'y substituer sa propre version. Il rendait nos paroles d'une manière assez fidèle; mais il avait une tendance irrésistible à terminer par ces mots: « Le livre dit qu'il faut tous que vous cultiviez le coton, et que les Anglais viendront vous l'acheter. » Ou bien il finissait par une plaisanterie de son crû; ce qui aurait pu être fort drôle, si la chose avait été moins sérieuse.

Dans cette première course, ce fut la rivière elle-même qui attira notre attention. Pour apprécier le ravissement qu'on éprouve à suivre pendant plus de deux cents milles les détours d'une rivière jusqu'alors inexplorée, il faut l'avoir ressenti.

Le Chiré, dans toute la partie inférieure de son cours, a au moins deux brasses de profondeur. Plus haut il émet des branches nombreuses qui le diminuent de volume; mais l'absence de bancs de sable fait que la navigation n'y est pas moins facile. L'examen de la rivière exigeait de notre part la plus grande prudence pour ne pas éveiller les soupçons des masses d'indigènes qui nous épiaient continuellement.

A la hauteur d'une centaine de milles, à vol d'oiseau, distance que les détours que nous avions faits avaient au moins doublée, nous trouvâmes, par 15° 55' latitude méridionale, de superbes cascades que nous avons appelées cataractes de Murchison, en l'honneur du savant illustre dont nous ne pourrons jamais reconnaître les procédés généreux. Ces cataractes, auxquelles les indigènes donnent le nom de Mamvira, formaient le premier obstacle que nous eussions rencontré[1]. L'angle de descente de

1. « C'est la première fois, dit Livingstone à propos des chutes de Victoria, que je me sois permis d'appliquer un nom anglais aux lieux et aux choses que j'ai rencontrés sur ma route. » Nous regrettons que le Docteur ait renoncé à la loi qu'il s'était faite de conserver leur appellation indigène aux lieux qu'il découvrait, surtout quand elle est facile à prononcer. Le nom de Murchison avait certes



Les cataractes de Murchison ou Mamvira. — D'après le Dr Livingstone.

la première chute est beaucoup moins prononcé que pour les cinq cataractes que nous avons trouvées plus haut; il est même tellement insignifiant, comparé à l'angle de ces dernières, que lorsque celles-ci furent découvertes, cette première cascade ne fut pas comprise dans le nombre.

Nous passâmes quelques jours dans cet endroit espérant que nous pourrions prendre la longitude; mais la pluie dura presque tout le temps, et quand elle cessait, il y avait trop de nuages pour qu'on pût faire la moindre observation. La prudence ne permettait pas de voyager par terre au milieu de tribus assez défiantes pour entretenir sur la rive de forts détachements qui nous surveillaient nuit et jour; d'ailleurs la saison était peu favorable; et après avoir envoyé nos présents aux deux chefs principaux, nous revînmes à Tété.

Secondée par le courant, notre descente fut rapide. Les hippopotames, ne s'y trompant jamais, s'éloignaient à notre approche; mais les crocodiles, moins avisés, prenaient notre steamer pour un animal inconnu, et parfois se dirigeaient vers nous en toute hâte. Ils passaient à un pied de la surface de l'eau et produisaient, avec leurs rames et leur corps, trois rides bien prononcées qui témoignaient de la vitesse de leur course. Arrivés à quelques yards seulement de la proie qu'ils espéraient, ils levaient la tête, et se laissaient tomber au fond de l'eau comme une pierre, sans avoir touché le monstre.

Nous repartîmes pour le Chiré au mois de mars suivant. Cette fois les indigènes nous firent un accueil favorable, et s'empres-

plus qu'un autre le droit de figurer sur la carte d'Afrique; mais cette habitude de baptiser d'un nom d'homme les localités, les animaux ou les plantes, n'en est pas moins une source de confusion déplorable. Que de Victoria, de prince Albert, de prince ou de roi Georges sur la surface du globe! Puis comme les voyageurs ou les savants des autres pays ne se croient pas tenus de respecter ces noms, dus à une politique ou à une gratitude étrangère, les synonymes se créent avec une facilité désolante. Qu'un Allemand ou un Français fût arrivé à la grande chute du Zambèse avant de savoir que Livingstone l'avait décrite, ainsi que la chose est arrivée à Baldwin, la cataracte pouvait porter le nom du Grand Frédéric ou de Napoléon, s'appeler Humboldt ou Geoffroy Saint-Hilaire en même temps que Victoria, complication très-inutile. Un voyageur peut trouver en Australie des chutes semblables à celles du Chiré; il ne sera pas moins naturel de les baptiser du nom de celui qui, du fond de son cabinet, a indiqué avec tant d'exactitude l'endroit où gisaient les mines d'or australiennes; et l'on aura des cataractes de Murchison là-bas comme ici, peut-être sous la même latitude. Ceux qui veulent s'instruire ne savent plus auquel entendre. *(Note du traducteur.)*

sèrent de nous vendre du riz, du sorgho et des volailles. On entra en relations avec Chibisa, dont la résidence se trouvait à dix milles au-dessous des cataractes. Lors de notre premier passage, il nous avait envoyé deux messagers pour nous inviter à venir boire de la bière; mais à la vue du steamer ces gens avaient été saisis d'un tel effroi, qu'ils nous avaient crié l'invitation de leur maître, et s'étaient enfuis en abandonnant leur canot.

Chibisa était un homme d'une sagacité remarquable, le portrait même de l'un des acteurs les plus célèbres de Londres (à la couleur près, bien entendu), et le chef le plus intelligent de cette région. La guerre, nous dit-il, avait été souvent son lot; mais ce n'était jamais lui qui l'avait commencée; il avait toujours été forcé de se battre; et les autres devaient seuls en porter le blâme.

Partisan convaincu du droit divin, il avait en celui-ci la foi la plus entière. « Lorsque mon père vivait, nous disait-il, j'étais un homme comme tous les autres. A peine l'eus-je remplacé au pouvoir, que je sentis la puissance me passer dans la tête, et me descendre dans le dos. Du moment où elle entra, je sus que j'étais un chef, revêtu d'autorité, doué de sagesse; et l'on ne me regarda plus qu'avec crainte et respect. » Il racontait cela comme on rapporte un fait d'histoire naturelle, dont l'évidence ne peut être mise en doute. Ses sujets, également, croyaient à son pouvoir surhumain, et se baignaient dans le Chiré sans craindre les crocodiles, leur chef ayant mis dans la rivière un charme qui les protégeait contre la dent de ces monstres.

Laissant le *Ma-Robert* en face du village de Chibisa, le docteur Kirk et nous, suivis d'un certain nombre de Makololos, nous partîmes à pied pour le lac Chiroua. Notre petite bande se dirigea vers le nord, et traversa un pays montagneux dont les habitants nous témoignèrent des dispositions favorables. Déjà plusieurs fois nos guides avaient essayé de nous tromper, et ne pouvaient inspirer nulle confiance. Masakasa, le chef des Makololos qui nous accompagnaient, ayant surpris quelques paroles qui lui firent soupçonner un guet-apens, vint nous trouver dès que nous eûmes gagné un endroit solitaire, et nous dit en parlant du guide: « Cet homme-là est méchant; il nous conduit où l'on nous veut du mal, et travaille à notre perte. Ma lance est aiguë, il n'y a personne ici; dois-je le coucher dans les grandes

herbes? » Si nous avions fait le moindre geste d'assentiment, ou même gardé le silence, jamais ce guide n'aurait égaré personne : en un clin d'œil il aurait été envoyé « où les méchants cessent de nuire. »

Il se trouva justement que cette fois il n'y avait pas eu de fourberie. C'était nous qui, dans notre ignorance des lieux et du langage des indigènes, avions été cause de la méprise. Nous demandions à être conduits au Nyanja Moukoulou, ce qui veut dire grand lac; et, par ces mots, nous entendions le lac Chiroua. Le guide nous fit alors prendre un chemin effroyable, à travers un coin hérissé de montagnes qui, s'aplanissant peu à peu, se dirigeait vers un marais que nous appelâmes marais des Éléphants, à cause de la grande quantité de ces animaux que nous y aperçûmes. Il n'y avait pas mauvaise foi de la part de notre conducteur; c'était bien ce qu'on appelait Nyanja Moukoulou dans le pays, où l'on désigne indifféremment par les mots Nyanja et Nyanza, un marais, un lac, ou un fleuve, même une petite rivière.

A la fin, les seuls guides que nous trouvâmes étaient des insensés; car, chose étrange, les fous de certains villages nous rendirent souvent les plus grands services. Ces pauvres gens sympathisaient avec nous, s'imaginant sans doute que nous étions comme eux, en proie à quelque folie. Ne partageant pas les inquiétudes de leurs compatriotes, ils avaient pitié de ces étrangers dont tout le monde se défiait. Ils nous prenaient en affection, et nous conduisaient d'un lieu à un autre, alors que personne, à aucun prix, ne voulait nous montrer le chemin.

Tout notre désir était que rien n'arrivât qui pût nous faire regarder comme ennemis; et tous nos efforts tendaient à l'empêcher; mais les Makoloios, surtout Masakasa, ne demandaient qu'à se mesurer avec les indigènes, afin de prouver qu'ils étaient de force à les battre. A cette époque, la tournure des Manganjas était fière; et leur conduite annonçait un caractère brave et indépendant. Ils s'avertissaient d'un village à l'autre au moyen de leurs tambours; des paroles de menaces résonnaient journellement à notre oreille; et parfois ils veillaient jusqu'au matin pour se défendre en cas d'attaque. Quelle différence avec la démarche rampante, l'abattement, la servilité qu'ils eurent plus tard, lorsque le fléau de la chasse à l'esclave eut pénétré chez eux.

Notre persévérance fut enfin couronnée de succès : le 18 avril nous découvrîmes le lac Chiroua, nappe d'eau considérable qui renferme du poisson, des sangsues, des crocodiles et des hippopotames.

Ce lac est légèrement saumâtre, ce qui semblerait annoncer qu'il n'a pas d'écoulement. Il paraît être profond ; et contient des îlots pareils à des montagnes. C'est de la base du mont Pirimiti ou Mopeou-peou, situé au sud-sud-ouest de la nappe d'eau, que nous avons aperçu le lac Chiroua. De là, si vous regardez vers le nord, vous avez un horizon maritime, sur lequel se détachent au loin deux îlots, dont le plus grand et le plus rapproché est couvert d'arbres, et rappelle le sommet d'un mont. Une chaîne de montagnes apparaît à l'orient; tandis qu'à l'ouest s'élève le mont Chikala, qui semble se réunir à la grande masse du Zomba.

Le rivage, près de l'endroit où nous avons campé, était couvert de roseaux et de papyrus. Désirant obtenir la latitude par l'horizon naturel, nous nous entrâmes dans l'eau, et nous dirigeâmes vers ce qu'on nous disait être un banc de sable ; mais les sangsues nous attaquèrent en si grand nombre qu'il nous fallut battre en retraite. D'après ce que nous dit une femme, les hommes ne nous auraient encouragés dans cette entreprise que parce qu'ils désiraient nous voir mourir.

Le Chiroua peut avoir de soixante à quatre-vingts milles de longueur, sur à peu près vingt milles de large. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de dix-huit cents pieds. L'eau en est un peu saumâtre, ainsi que nous l'avons dit, et a la saveur d'une légère solution de sel d'Epsom. Nous n'avons pas vu l'extrémité nord du lac, bien que nous l'ayons dépassée.

Les bords du Chiroua sont très-beaux ; la végétation y est luxuriante ; et pendant notre séjour les vagues, en venant se briser sur un rocher, situé au sud-est, ajoutaient à la beauté du paysage. De très-hautes montagnes, dont le sommet peut atteindre à huit mille pieds au-dessus de l'Océan (près de 2 500 mètres) s'élèvent à peu de distance de la rive occidentale, et forment une chaîne qui porte le nom de Milanje. Leurs cimes aux flancs abruptes, dominant les nuages, ou en étant couronnées, donnent à la scène un caractère de grandeur. Au couchant est le mont Zomba, d'une élévation d'environ sept mille pieds, et d'une étendue de quelque vingt milles.

Ayant plutôt le désir de gagner la confiance des indigènes que d'explorer le pays, nous pensâmes qu'il nous serait plus facile d'atteindre notre but par des visites réitérées. Trouvant donc que, pour cette fois, nous étions allés assez loin, nous résolûmes de retourner au *Ma-Robert*, qui nous attendait à l'île de Dakanamoio. Seulement, au lieu de suivre la même route, nous prîmes au sud; nous passâmes près du mont Chiradzourou, ce qui nous fit traverser le territoire de Chibisa; et de là nous regagnâmes le Chiré par le défilé de Zédi.

Il était bien heureux que notre excursion n'eût pas été plus longue; car John Walker, notre excellent quartier-maître, à qui nous avions laissé le navire, était fort malade depuis notre départ. Il avait la fièvre; tandis que les autres, qui depuis vingt-deux jours gravissaient les montagnes, et passaient toutes les nuits à la belle ét,ile, revenaient joyeux et bien portants.

Notre pauvre quartier-maître n'avait pas été soigné; Rowe, qui était resté avec lui au *Ma-Robert*, et qui avait les médicaments sous sa garde, ne lui en avait administré aucun, ne sachant pas ce qu'il pouvait avoir. Il est difficile pourtant de s'y méprendre en observant les symptômes que nous avons énumérés plus haut. Dans ce pays-ci, d'ailleurs, c'est toujours la fièvre, plus ou moins modifiée par la malaria, qui sous une forme ou sous une autre, constitue toutes les maladies.

Celle de Walker étant des plus graves, fut attaquée tout d'abord par une forte dose de calomel. Ce traitement réussit quelquefois lorsque tous les moyens ont échoué; mais on court le risque d'amener la salivation. Une prise de vingt grains peut déterminer un flux de bile qui guérisse le malade. Ce remède, naturellement, ne doit être employé que lorsque toute autre médication est restée sans effet, ou quand survient la jaunisse. Nous avons vu un cas de cette espèce guérir par le calomel à haute dose, alors qu'un vésicatoire mis au creux de l'estomac pour arrêter les vomissements, donna un serum aussi noir que du porter, comme si la bile avait passé dans le sang. Malgré ces conseils, nous croyons qu'il n'est pas de mission, ou de corps expéditionnaire qui ne doive compter un médecin habile parmi ses membres.

Notre quartier-maître se rétablit promptement, bien que sa faiblesse fût beaucoup plus grande que si on l'eût soigné tout

de suite. Les Kroomen, pendant ce temps-là, avaient abattu beaucoup de bois; et nous pûmes bientôt descendre la rivière.

Le steamer atteignit Tété le 23 juin. Après avoir été remis en état, il se rendit au Kongoné pour se ravitailler à l'un des croiseurs de Sa Majesté britannique. Les provisions furent abondantes et de première qualité; mais nous eûmes le malheur d'en perdre une bonne partie; et il ne nous resta plus qu'à supporter bravement les privations qui en résultèrent.

En descendant le Zambèse nous achetâmes en aval de Mazaro un petit nombre de choux et de citrouilles gigantesques. Nous n'avions ordinairement qu'un service à notre dîner, et ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes le lendemain le coq du *Ma-Robert*, un nègre de Sierra-Léone, apparaître avec un entremets. « Qu'apportez-vous là? s'écria-t-on émerveillé. — Une tarte, monsieur. — Une tarte! et à quel fruit? — Aux choux, monsieur. » Comme il n'avait pas mis de sucre, et que nous ne sommes plus à l'âge où l'on nous faisait accroire qu'il y en avait, nous trouvâmes cette friandise plus que médiocre.

Le lieutenant Saumarez, commandant le brick *Persian* de la marine royale, lequel se rendait au Cap, s'arrêta généreusement pour nous donner les provisions dont il pouvait disposer, bien que lui-même fut plutôt dans la gêne que dans l'abondance. Nous profitâmes de la circonstance pour renvoyer nos Kroomen qui, n'étant pas capables de faire une longue marche, ne pouvaient nous être d'aucune utilité dans nos explorations.

Le nouvel équipage fut pris parmi les Makololos, qui, non-seulement étaient bons marcheurs, mais coupaient le bois, faisaient le service du bord, et se contentaient de la nourriture des indigènes.

Il fallut s'arrêter sur le Kongoné pour réparer le *Ma-Robert*. On l'avait construit avec des plaques de métal qui n'avaient pas seize pouces d'épaisseur : une espèce d'acier de nouvelle invention. Le système était brévelé, mais non consacré par l'expérience; défaut grave lorsqu'il s'agit d'un voyage de découverte. Une action chimique, de nature quelconque, perfora le métal; de petites arborisations, des étoiles brisées, comme on en voit dans la glace fondante, partirent de ce point et s'irradièrent dans tous les sens. Il y eut de petits trous à chaque endroit où ces lignes formaient un coude; et le fond du navire devint bientôt

comme une écumoire. On bouchait les plus grandes ouvertures : mais à peine étions-nous à flot qu'il s'en produisait de nouvelles. La première chose qu'on apprenait le matin c'était l'apparition d'une voie d'eau, soit à l'avant, soit au centre, ce qui était encore plus grave.

Au commencement d'août de fréquentes averses nous assaillirent; nous étions alors sur le Zambèse. Le 8 nous eûmes plus de trois pouces d'eau, quantité supérieure à celle qui tombe à Tété en aucun des jours de la saison pluvieuse; nous le devions au voisinage de la mer. Parfois la cabine était presque inondée; outre l'infiltration qui avait lieu par en bas, l'eau passait par la toiture, et nous étions obligés d'avoir un parapluie toutes les fois que nous voulions écrire. Enfin la réunion des diverses parties du bâtiment s'était faite d'après un nouveau système; et l'action exercée par l'arrière sur le centre, aspirant l'eau du fleuve, entretenait des courants qui baignaient les parquets, et les coussins qui nous servaient de siége et de literie.

Il ne faut pas oublier, pour être juste envers le climat de cette région, que la fièvre dont nous avons eu à souffrir est venue en grande partie d'avoir dormi sur des coussins mouillés. La plupart des plantes recueillies laborieusement, et préparées avec soin par le docteur Kirk furent perdues, ou exigèrent un double travail pour avoir été mises accidentellement dans tel ou tel endroit de la cabine, où elles furent prises d'humidité.

A quelques milles au-dessous de Mazaro est une île, dont le propriétaire, un nommé Paul, vint nous faire une visite. Il était parent du rebelle Mariano, et arrivait de Mozambique, où, suivant l'expression consacrée dans le pays, il avait été s'arranger avec les autorités portugaises. Le gouverneur général d'Almeida, nous dit-il, ne connaissait pas le Kongoné; et pensait, comme tout le monde, que le Zambèse se jetait dans la mer à Quilimané. Son Excellence lui avait demandé si, à cet égard, on pouvait s'en rapporter à la carte du docteur Livingstone. Nous mentionnons le fait parce que les Portugais ont entrepris dernièrement de démontrer que ce bras du fleuve était connu de longue date à leurs négriers.

Paul est un métis; mais le climat paraît lui être favorable. C'est de tous les mulâtres portugais que nous avons rencontrés

dans l'est de l'Afrique, le seul qui soit réellement gras. Il est fâcheux qu'une certaine classe de maladies, tant personnelles qu'héréditaires, se soient tellement généralisées parmi les métis de cette région que l'on ne puisse rien conclure, à leur égard, au sujet de la permanence des races de sang mêlé.

CHAPITRE IV.

Sur le Chiré (août 1859.) — Le Morambala. — Source chaude. — Poursuivi par un buffle. — Le Nyanja Pangono, ou Petit-Lac. — Nyanja-Moukoulou, ou Grand-Lac. — Inutilité des anciens renseignements géographiques donnés par les Portugais. — Chikanda-Kadzé. — Accident. — Trappe à hippopotame. — Moustiques. — Éléphants. — Marais du Chiré. — Oiseaux. — Soura ou vin de Palme. — Sel. — Terre saline et coton de qualité supérieure. — Ile de Dakanomoio. — Calao. — Enfant vendu.

Nous remontons de nouveau le Chiré vers le milieu du mois d'août, après avoir coupé du bois à Chamoara. Notre intention est de faire plus ample connaissance avec les tribus riveraines, de poursuivre à pied nos explorations au nord du lac Chiroua, et d'aller à la découverte du lac Nyassa, dont on nous a parlé, en nous le désignant sous le nom de *Nyinyési*, mot qui signifie les astres.

Le Chiré est beaucoup moins large que le Zambèse; mais il a plus de profondeur, et offre moins de difficultés à la navigation. La vallée qu'il arrose est basse et d'une fertilité excessive; elle se déploie entre deux chaînes de montagnes boisées qui lui laissent une largeur de quinze à vingt milles.

Tout d'abord, en partant de l'embouchure, les montagnes du flanc gauche sont tout près de la rivière. Elles la côtoient pendant vingt milles; puis apparaît, à cinq cents yards du bord de l'eau, un mont détaché, aux flancs abruptes, ayant quatre mille pieds d'élévation, et à peu près sept milles de longueur. Cette montagne, appelée Morambala, ou Grande Tour du Guet, est boisée jusqu'à la cime, et d'une beauté remarquable. L'extrémité méridionale, que l'on aperçoit dans le lointain, offre au regard une pente douce qui paraît être d'une ascension facile; mais le versant qui domine le Chiré est escarpé et rocailleux, surtout dans sa moitié supérieure. Un petit village s'entrevoit à mi-côte; il est en bon air, et perché au-dessus de la région des

moustiques. Les habitants du sommet jouissent d'une température qui n'a rien de commun avec celle de la vallée, et sont entourés d'une végétation bien différente; mais la plus grande partie de leur existence se passe au milieu de nuages blancs et floconneux, qui, dans la saison des pluies, s'arrêtent à la cime du Morambala. Ces montagnards nous avaient fait bon accueil, lors de notre première ascension; il n'en reste plus qu'un petit nombre; car depuis cette époque, la bande de Mariano les a enlevés presque tous.

Nous n'avons rencontré dans la plaine qu'un seul genre de fougère; le docteur Kirk en a trouvé sur le Morambala, et sur les chaînes voisines, plus de trente espèces, parmi lesquelles sont des fougères en arbre d'une belle taille. L'oranger et le citronnier y croissent à l'état sauvage; l'ananas est cultivé par les habitants.

Un grand nombre de singes, d'antilopes, de rhinocéros, d'oiseaux de proie et de calaos se réfugient parmi les grands arbres qui entourent le pied de la montagne, et y trouvent une nourriture abondante.

Plus bas, dans la vallée même, près de l'extrémité nord, est une source d'eau chaude. Elle sort de terre en bouillonnant par deux ouvertures situées à quelques pas l'une de l'autre, et donne naissance à un ruisseau d'une limpidité parfaite. Nous lui trouvons soixante-dix-neuf degrés de chaleur; on y plonge un œuf, il est cuit dans l'espace de temps ordinaire. Le guide y jette une petite branche pour nous faire voir avec quelle rapidité la *Madse-ahouira* [1] tue les feuilles. D'infortunés lézards et de malheureux insectes, ignorant sans doute les propriétés de l'eau chaude, ont semé de leurs débris le fond des bassins. Un gros coléoptère que nous voyons se poser sur l'eau est tué avant d'avoir eu le temps de replier ses ailes. Les pierres sont recouvertes d'une incrustation qui répand une odeur sulfureuse. A cent pieds environ de la source, la vase est encore beaucoup plus chaude que l'eau d'un bain ordinaire; elle ne s'attache pas à la peau, qu'elle nettoie parfaitement; et nous nous demandons comment les Portugais, chez qui les affections cutanées sont nombreuses, n'en profitent pas pour se guérir.

1. Littéralement, eau bouillante.

Quelques bouquets de palmiers et d'acacias apparaissent, à l'ouest du Morambala, sur la langue de terre qui sépare le Chiré du Zambèse; un endroit fertile et des plus giboyeux. Les rameurs n'osent pas y coucher, dans la crainte d'être surpris par les lions; ils préfèrent passer la nuit dans l'île.

Des hommes de Choupanga, que nous avons à notre service, ont crié l'autre soir qu'il y avait un lion sur la rive. La nuit était d'une obscurité complète, et nous n'aperçûmes que deux points étincelants qu'on nous dit être les yeux de l'animal; car ici, comme ailleurs, ils sont persuadés que les prunelles du lion flamboient toujours dans l'ombre. Comme ce n'étaient pas des mouches lumineuses, élatérides ou fulgores, puisque rien ne bougea au coup de fusil qui leur fut adressé, il est probable que c'étaient des vers-luisants.

Au-dessus du Morambala, nous nous engageons dans un marais d'une vaste étendue où serpente le Chiré. Vers le nord, pendant bien des milles, se déploie un véritable océan de verdure dont la surface est tellement plane qu'on pourrait y prendre la hauteur du soleil. A dix ou quinze milles au nord du Morambala s'élève, en forme de dôme, le Makanga ou Chi-Kanda. Plusieurs autres montagnes, dont les sommets ont l'air d'être granitiques, se dirigent vers le nord, et forment la côte orientale de la vallée. Une autre chaîne, composée de roches métamorphiques, ayant son point de départ en face de Senna, ferme la vallée du côté de l'ouest.

Après avoir traversé une partie de ce marais, nous arrivons à une large bande de palmiers et d'autres arbres, qui se déroule sur la rive droite, où elle divise la plaine.

Les traces de la grosse bête y abondent; des éléphants ont cueilli les noix des palmiers, dont le goût est agréable, et qui servent d'aliment aux indigènes.

Deux pythons, lovés ensemble et reposant parmi les branches sont tués à coup de fusil. Le plus grand des deux, qui est une femelle, a dix pieds de long; c'est une espèce inoffensive, et dont la chair est, dit-on, bonne à manger.

Les Makololos, ayant mis le feu aux grandes herbes, à la place où ils coupaient du bois, un buffle solitaire s'est précipité hors des flammes, et a chargé avec fureur un jeune homme fort agile appelé Mantlanyané. Jamais la vitesse du pauvre garçon ne l'a

mieux servi; au moment où il atteignit la berge, et sauta dans la rivière, les cornes de la bête furieuse n'étaient pas à six pieds de sa personne.

Vers le soir, après la journée faite, quelques-uns de nos hommes se sont mis à pêcher. Ils ne manquent jamais, suivant la méthode africaine, dès qu'ils ont jeté la ligne, d'agiter l'eau en y frappant deux ou trois coups avec le sommet de la canne, afin d'attirer les regards du poisson. N'ayant pas été heureux, ils l'expliquent à la manière anglaise : « Le vent était trop fort, le poisson n'a pas mordu. »

De nombreux jardins, où l'on voit du maïs, du tabac, des citrouilles, bordent les rives marécageuses; ils appartiennent aux montagnards, qui les ont ensemencés pendant la saison sèche. A l'époque des pluies tous ces terrains sont submergés ; une grande quantité de poissons, le clarias du Cap et le mulet africain principalement, y sont recueillis pendant la croissance des plantes; on les fait sécher soit pour les vendre, soit pour les consommer plus tard.

Nous passons devant l'embouchure d'une petite rivière, qui sort d'une lagune de plusieurs milles; c'est un cours d'eau profond, d'une largeur d'environ trente yards. Beaucoup d'hommes y sont occupés, sur différents points, à récolter la racine du lotus, qu'ils appellent *nyika;* ils en emplissent leurs pirogues. Cette racine, d'un usage alimentaire extrêmement répandu en Afrique, se mange grillée ou bouillie, et ressemble alors à nos châtaignes.

La majeure portion des lentilles d'eau qu'on voit sur le Chiré y sont amenées par cette petite rivière, et proviennent de la lagune où celle-ci prend naissance, lagune qui est appelée Nyanja-ea-Motope, ou Lac-de-Boue. On la nomme aussi Nyanja-Pangono, c'est-à-dire, Petit-Lac; tandis que le marais des éléphants porte le nom de Nyanja-Moukoulou qui signifie Grand-Lac. Il est évident (la ligne du rivage se voit encore sur les montagnes adjacentes) qu'autrefois ces marais étaient des nappes d'eau profondes; les noms traditionnels qu'ils ont conservés sont une nouvelle preuve du desséchement général que subit la terre africaine.

On ne croirait pas, que dans cette région, les connaissances géographiques des Portugais n'ont jamais été au delà du Pan-

Buffles dans un jardin. — Dessin de E. Forest.

gono et du Moukoulou. Le vicomte Sa da Bandeira, malgré ses patriotiques efforts pour établir que nous n'avons pas découvert le lac Nyassa, n'a trouvé dans les archives de Lisbonne qu'un seul renseignement à ce sujet, et le cite dans une lettre officielle au gouverneur du Mozambique. Le dit renseignement établit que les habitants de Senna entretenaient des relations commerciales avec les montagnards du Morambala ; d'où le vicomte infère qu'ils ont dû remonter plus haut, et naviguer sur les nyanjas en question.

Dans tous les cas, ni l'un ni l'autre de ces marais n'a jamais été le lac Nyassa. Les cataractes du Chiré sont complétement inconnues ; celle du Zambèse, la grande chute de Mosi-oa-Tounya, l'était également, nous en avons la certitude; les Portugais en ignoraient même l'existence. Toutefois, avant d'avoir lu la lettre du vicomte da Bandeira, nous supposions que les cataractes de Murchison devaient être connues des anciens Portugais de cette province. Nous pensons même encore qu'elles ont dû être explorées; mais puisque leur découverte est demeurée cachée au reste du monde, puisque le souvenir s'en est perdu, même à Senna, elle doit se ranger parmi les explorations des indigènes.

Le bon vicomte sent aujourd'hui l'inconvénient de la politique bornée de ses ancêtres en fait de géographie; ses descendants regretteront de même la politique de dupes que suivent ses contemporains en matière commerciale.

Un membre de la compagnie de Jésus, proposa autrefois d'explorer le lac Maravi; mais on ne voit nulle part qu'il ait exécuté ce projet. Voilà, nous regrettons d'avoir à le dire, tous les renseignements que nous avons pu nous procurer à cet égard; s'il nous avait été possible d'en apprendre davantage, nous le dirions sans réserve; car nous n'éprouvons aucun désir de diminuer les découvertes des autres.

Le premier jour de cette nouvelle exploration du Chiré, après avoir fait le bois qui nous était nécessaire, nous allâmes, vers le soir, au village d'un chef féminin appelé Chikanda-Kadzé; nous voulions y acheter du riz pour nos gens. Mais nous voilà dans la région bienheureuse où le temps n'est compté absolument pour rien, où les hommes s'asseyent et se reposent dès qu'ils sont fatigués. Ceux du village de Chikanda nous prièrent donc d'attendre jusqu'au lendemain, nous assurant qu'ils nous

vendraient alors tout ce que nous voudrions. Mais nos quarante hommes, n'ayant pas de quoi souper, il fallut partir, et gagner le village suivant.

Chaque fois que nous rencontrons de ces individus, qui, pour ne pas se déranger, perdent le bénéfice d'une vente, et ne s'en inquiètent pas le moins du monde, ou qui pensent qu'on ne doit se hâter que lorsqu'il s'agit de fuir un ennemi, nos idées sur la puissance de la bourse et le *time is money*, reçoivent un choc. La surexcitation née d'une concurrence avide, qui, en Europe, nous use l'esprit et le corps, et nous rend la vie amère, est inconnue dans cette région bénie. Les endroits cultivés n'y sont que des points imperceptibles en comparaison des champs immenses, dont l'herbe n'est pas même broutée. Quel dommage qu'une telle abondance, mise en réserve pour tous les hommes par la bonté du Père, ne profite qu'à si peu de monde !

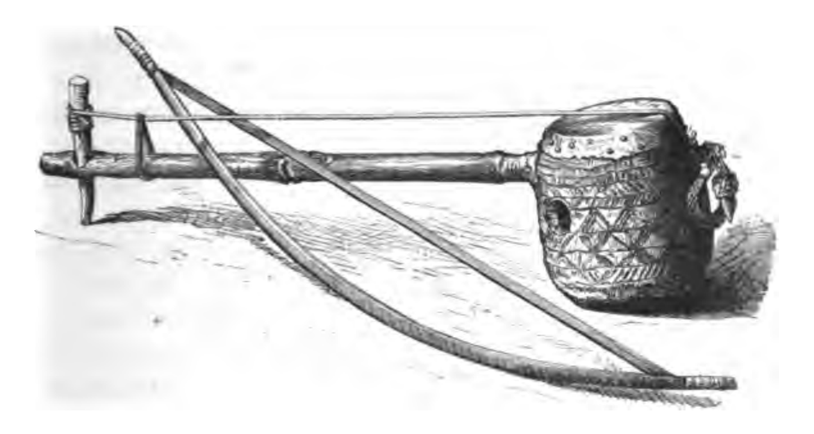
Notre misérable petit vapeur ne pouvant pas nous porter tous, il nous a fallu descendre les chaloupes, et y mettre une partie de notre escorte. Un soir l'une d'elles a chaviré dans l'ombre; il s'y trouvait un individu qui ne savait pas nager, et qu'on n'a pu recueillir. Tous les autres en ont été quittes pour un bain; mais la mort de ce pauvre garçon nous a remplis de tristesse, et ajoute au chagrin que nous éprouvons souvent d'avoir été trompés par le constructeur de ce malheureux navire; par un compatriote ! Il en est peu, qui auraient agi ainsi. Le *Ma-Robert*, à ce qu'on nous assurait, devait porter de dix à douze tonneaux, et recevoir trente-six hommes. Mais ce chargement l'aurait fait couler bas; et il fallut en venir à l'expédient qui causa la mort de cet infortuné.

Le lendemain nous étions au village de Mboma, par 16°56′ 30″ latitude sud. On y fait venir une énorme quantité de riz; et les habitants s'empressèrent de nous en apporter ; ils nous le vendirent un prix fabuleusement minime; et nous ne pûmes acheter la dixième partie de ce qui nous était offert.

Le soir, un ménestrel indigène nous donna une sérénade composée de chants sauvages, mais non dépourvus de charme, qu'il accompagnait de notes bizarres, tirées d'une espèce de violon monocorde. Son intention, dit-il aux Makololos, était de jouer toute la nuit, afin de nous engager à lui donner quelque chose. Les nuits étant glaciales (+ 8° seulement), et compliquées de

brouillard, nos hommes lui demandèrent s'il n'avait pas peur de mourir de froid; mais il leur répondit, avec l'assurance d'un joueur d'orgue italien : « Oh! non; je passerai la nuit dans la grande pirogue avec les blancs. J'ai souvent entendu parler d'hommes à peau blanche; mais je n'en ai jamais vu; et je dois chanter pour eux. » Il suffit néanmoins d'un petit morceau de cotonnade pour le faire déguerpir; et il s'en alla de très-bonne humeur.

L'eau du Chiré, au lever du soleil, étant à vingt et un degrés au-dessus de zéro, et celle de l'air à huit seulement, ainsi que nous le disions tout à l'heure, il en résulte d'épais brouillards, qui s'élèvent de la rivière fumante. En pareille circonstance, le



Violon africain.

bain froid du matin ne convient pas; car au lieu de se réchauffer au sortir de l'eau, on est transi, et l'on peut gagner le frisson.

La chaîne de montagnes qui prend naissance vis-à-vis de Senna, passe à deux où trois milles du village de Mboma, et se dirige ensuite au nord-ouest. Le Malahoué en est le mont principal; une quantité de villages sont appendus à ses flancs boisés. La houille se trouve à fleur de terre; elle apparaît au milieu des roches.

A mesure que nous avançons le pays s'améliore; la vallée est moins marécageuse et les arbres s'y multiplient.

Sur les deux rives, dans chacun des sentiers qu'ont fait les hippopotames pour aller paître, on voit des piéges destinés à ces

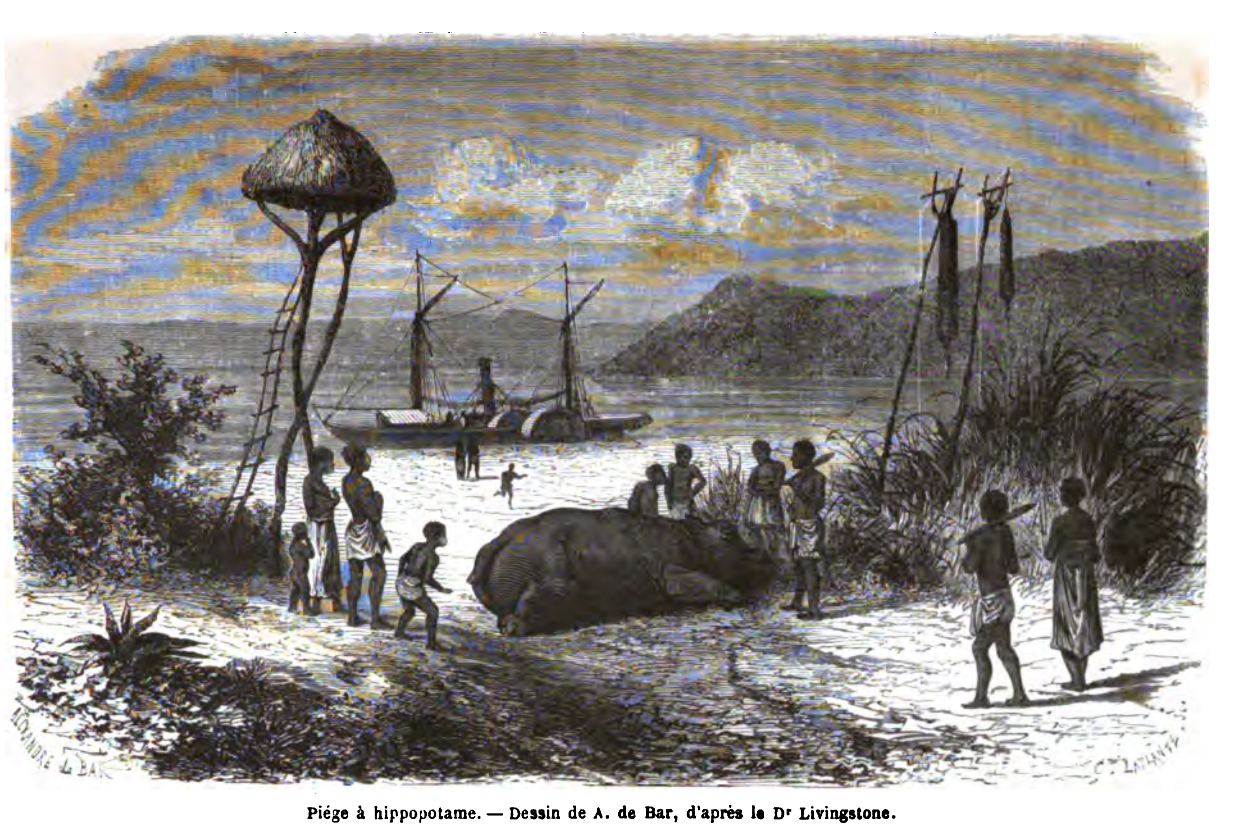
pachydermes. L'hippopotame se nourrit exclusivement d'herbage; nous ne l'avons jamais vu manger de roseaux, ni d'autres plantes aquatiques; et dans tous les endroits où il a quelque chose à craindre, il ne pâture que la nuit. Ses lèvres énormes, agissant comme une faucheuse, lui ouvrent un chemin tapissé d'herbe rase, qu'il prolonge jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Ses énormes canines semblent être à la fois des armes offensives et défensives.

Le piége à hippopotame que nous voyons ici est formé d'une poutrelle de six à sept pieds de longueur, dont l'un des bouts est armé d'un fer de lance, ou d'une pointe de bois très-dur que l'on recouvre d'un enduit empoisonné. Cette poutrelle est suspendue à une fourche par une corde traînante, fixée au moyen d'un crochet qui cède sous les pas de l'animal; la corde est mise en liberté, la pièce de bois tombe aussitôt, et le dard venimeux transperce le cuir de la bête. Dans quelques endroits la poutrelle est chargée de pierres afin de la rendre plus lourde; ici, elle est faite en bois dur, et a par elle-même une pesanteur suffisante.

Malgré la multiplicité des piéges, les hippopotames, étant des animaux défiants, sont toujours très-nombreux. L'un d'eux fut surpris par notre vapeur qui naviguait près de la rive. Dans son effroi, il s'élança hors de l'eau, et courut directement sous un piége, dont la poutrelle lui tomba sur la croupe; le dard empoisonné de la lance lui pénétra d'un pied dans les chairs. Il regagna l'eau immédiatement, mourut au bout de quelques heures, et fournit aux indigènes les éléments d'un bon repas. La viande n'est pas infectée par le poison, si ce n'est la partie qui entoure la blessure; partie qu'on enlève aussitôt, et qu'on a soin de jeter.

Le soir on nous héla vigoureusement, et d'une voix impérieuse. « Où allez-vous? nous criait-on de la rive; où allez-vous comme cela? Pourquoi voyagez-vous? Quelles sont vos intentions? — Vous pouvez dormir; ne vous mettez pas en peine; » répondirent nos Makololos.

« Il fait eau plus que jamais à l'avant, monsieur, et nous avons un pied d'eau dans la cale, » furent les premières paroles qui nous saluèrent ce matin. Mais nous sommes habitués à ce genre de nouvelle; une catastrophe peut arriver n'importe quand, nous n'en serons pas surpris. Le parquet de la cabine est tou-



Piége à hippopotame. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

jours mouillé, bien qu'on l'essuie mainte et mainte fois par jour; c'est à confirmer la croyance africaine, qui veut que les Anglais vivent dans l'eau, et n'aient pas d'autres maisons que les navires.

Cette malheureuse cabine est devenue l'habitation des moustiques; ils y pondent, ils y éclosent; et nous avons à supporter ceux de l'intérieur et ceux du dehors, dont plusieurs genres nous témoignent leur affection irritante. Une espèce, de couleur brune et de grande taille, que les Portugais appellent *mansos* (apprivoisés) vole droit à sa victime et fonctionne immédiatement comme si elle était conviée au festin. Il en est de tout petits dont la lancette n'en est pas moins singulièrement piquante et le poison très-actif. On se demande de quoi vivrait cette engeance si nous n'étions pas venus ici.

Les matières végétales qui se décomposent dans la vase, et le suc des plantes, forment la nourriture habituelle des moustiques; le sang ne leur est pas nécessaire. Ils abondent tellement dans les endroits malsains, que leur présence peut être considérée comme une sommation faite à l'homme de déguerpir, et de chercher une localité plus salubre. On n'en voit pas dans les lieux élevés; c'est dans les basses terres qu'on les trouve par myriades. Il n'y a que les femelles qui soient pourvues de suçoirs; mais leur nombre paraît être hors de toute proportion avec celui des mâles. Le soir, quand le temps est calme, et que nous sommes arrêtés, cette peste nous met au supplice; et l'on s'empresse de se fourrer sous sa moustiquière. Un seul de ces vampires, enfermé dans la gaze, vous fait passer une nuit dont on connaît les tortures; elles ont été si souvent décrites qu'il est inutile de les raconter ici. L'expérience vous apprend bien vite que battre la moustiquière avant d'y entrer, afin d'avoir la certitude qu'elle ne recèle aucun de ces petits bourreaux, est le seul moyen de s'épargner les tourments qui soumettent le repos et le caractère à une si rude épreuve.

A quelques milles au-dessus de Mboma nous retrouvons, par 16° 44′ 30″ latitude sud, le village du chef Tingani dont le tambour de guerre réunit promptement quelques centaines d'archers. Ici les arcs et les flèches sont d'un travail supérieur à ceux des peuplades que nous avons rencontrées plus bas. Les mousquetaires de Mariano ont pour ces flèches barbelées, et enduites de

poison, un respect qui les éloigne des villages de Tingani. Nous recevons un assez bon accueil des habitants de ces bourgades; ils nous apportent ce qu'ils ont à vendre, et couvrent la rive de leurs produits variés.

On voit maintenant le Pirone, cette montagne majestueuse que nous avons nommée Clarendon. Plus loin encore, au nord-ouest, la grande chaîne des Milanje représente un sphinx, non terminé, qui regarde le lac Chiroua. C'est, dit-on, dans cette chaîne que le Ruo prend sa source; il coule vers le sud-ouest, et rejoint le Chiré en amont du village de Tingani.

Un peu au delà du Ruo commence le Nyanja Moukoulou, le grand marais aux éléphants. Nous y avons compté d'une seule fois, huit cents de ces animaux, qui s'y trouvaient en vue. En se retirant dans ce marécage, ils font preuve de leur sagacité habituelle, car il n'est pas de chasseur qui puisse les y atteindre. Lors de notre première visite ils se laissaient approcher sans crainte; notre vapeur traversa une de leurs bandes, et quelques-uns furent tirés en passant. Aujourd'hui, ils se tiennent à distance du *Ma-Robert;* il leur a suffi d'une leçon pour apprendre que le monstrueux souffleur devait être évité. Du plus loin qu'ils l'aperçoivent, ils se dirigent vers le centre du marais, et ne mettent pas moins de deux ou trois milles entre eux et l'objet de leur effroi.

Le Moukoulou est sillonné dans tous les sens par des bras errants du Chiré. Nous y avons pris un éléphanteau au moment où il gravissait la berge pour suivre sa mère, qui fuyait à notre approche. Une fois captif, il se mit à crier avec tant de vigueur, que pour échapper à la visite de l'éléphante, nous nous empressâmes de partir en le remorquant par le nez. A la vue de cette trompe qui passait par-dessus le plat-bord, Monga, un de nos Makololos, brave chasseur d'éléphants, cédant à une sorte d'entraînement frénétique, prit son couteau et trancha presque la trompe. La blessure fut adroitement recousue, et le pauvre petit s'apprivoisa bien vite; malheureusement la respiration empêcha la plaie de guérir; une hémorrhagie survint, et emporta le blessé au bout de quelques jours. Si nous avions pu le ramener en Angleterre, c'eût été la première fois qu'on y aurait vu un éléphant d'Afrique.

L'éléphant mâle de l'espèce africaine est d'une taille de dix à

onze pieds, quelques-uns dépassent cette mesure[1]. Il diffère de l'éléphant d'Asie par la forme de son front, qui est convexe, et surtout par l'énorme dimension de ses oreilles. Beaucoup de mâles, et toutes les femelles de l'espèce asiatique sont dépourvus de défenses; dans l'espèce africaine, au contraire, ces armes se trouvent chez les deux sexes. L'émail des molaires n'a pas non plus le même arrangement. Par une admirable disposition, de nouvelles dents germent et grandissent d'une manière continue dans la partie de la mâchoire où les dents de sagesse se montrent chez l'homme; elles poussent les autres à mesure qu'elles se développent, et finissent par les faire tomber. Ainsi remplacées, les molaires sont toujours en bon état; cette reproduction a lieu jusqu'à un âge très-avancé.

Les défenses des éléphants qui habitent les régions sèches et pierreuses sont d'un grain beaucoup plus serré, d'un poids beaucoup plus lourd que celles des bêtes qui vivent dans les lieux humides; mais ces dernières sont de plus grande dimension.

Les marais du Chiré, nourrissent une quantité prodigieuse d'oiseaux d'eau, appartenant à une foule d'espèces. Une heure passée à la pointe du grand mât nous fait assister à de nouvelles scènes de la vie africaine. Près du bord, sur les branches d'un arbre favori, se reposent des cormorans et des plotus. Ces derniers allongent tant qu'ils peuvent leur cou serpentin, et, tournant un œil, puis l'autre, vers le monstre qui approche, le considèrent avec une muette surprise. Les timides s'envolent ou plongent dans la rivière; quelques-uns, plus hardis ou plus calmes, se contentent de déployer les ailes, et de se disposer au départ.

Le charmant garde-bœuf (*Herodias bubulcus*), un joli héron, qui est d'une teinte jaune au repos, et d'un blanc pur au vol, prend son essor, rase l'herbe verte en compagnie de ses semblables, et va se percher sur le dos d'un éléphant ou d'un buffle.

Des légions de canards, où abondent surtout les soriris (*Dendrocygna personata*) ne cherchant pâture que la nuit, méditent

1. Delegorgue en a tué qui avaient plus de douze pieds six pouces, mesure française. Il est question d'individus encore plus grands dans les récits des Anciens Colons du Cap. (*Note du traducteur.*)

paisiblement au bord des lagunes, et s'envolent dès qu'ils entendent le bruit de nos roues.

Des pélicans, en train de pêcher, glissent à la surface de l'eau, tandis que l'ombrette, et d'autres hérons, guettent leur proie d'un œil attentif. Des centaines de linongolos (*Anastomes lamelligères*) s'échappent des bouquets d'eschinomènes, et des fourrés de plantes aquatiques, où ils nichent en société, et gagnent rapidement les hauteurs moyennes de l'air. La grande oie éperonnée à livrée noire et blanche, constamment en maraude dans les jardins, s'élève et décrit plusieurs cercles, afin de découvrir le motif de cette émotion, puis retombe sur l'eau où elle s'assied avec bruit. De charmants tisserins jaunes et rouges, dont les allures nous rappellent certains papillons, voltigent parmi



Panier servant à prendre le poisson.

les grandes herbes, ou, suspendus à l'entrée des nids qui se balancent, jasent d'un ton joyeux avec les couveuses.

Chez ces tisserins, les mâles se construisent des espèces de hangars formés d'un toit et d'un perchoir, où, d'après les indigènes, ils se réfugient quand il pleut. Bien que le mari soit très-attentif, nous avons vu l'épouse mettre à sac la demeure du pauvret; nous ne devinons pas pourquoi.

Les milans et les vautours circulent d'un air affairé au-dessus de nos têtes, à la découverte de quelque charogne; tandis que le grave marabout explore d'un pas solennel tous les canaux où l'eau séjourne, afin de se régaler d'un poisson mort, ou d'un cadavre humain.

Des groupes de jeunes garçons et d'hommes cherchent des racines de lotus et d'autres plantes aquatiques. Il en est, qui, debout dans leurs canots, au milieu des étangs remplis d'herbe, pêchent à la lance pendant que leurs camarades, poussant leurs pirogues sur les petits cours d'eau qui sillonnent le marécage, vont examiner les paniers qui leur servent de filets.

Dans la soirée, de jolis petits faucons (*Erythropus vespertinus*) volent par centaines, en se dirigeant vers le midi, et font la chasse aux libellules et aux sauterelles. Ils viennent probablement des palmiers, où ils se reposent pendant la chaleur du jour.

En même temps que ces faucons à pieds rouges, le bec-en-ciseau prend sa volée ; et cherchant pâture, laboure l'eau des lagunes avec sa mandibule inférieure qui dépasse de près d'un demi-pouce la mandibule supérieure.

A l'extrémité nord-est du marécage, environ à trois milles du Chiré, commence une forêt de palmiers (*Borassus æthiopium*), d'une grande étendue, et qui sur un point vient longer la rivière.

La teinte grise des colonnes, et le vert des cimes de cette masse énorme d'arbres forment un ensemble d'une harmonie qui plaît aux yeux. La chaîne de montagnes qui s'élève derrière la forêt, dont elle est voisine, est généralement d'un vert gai, où se remarquent des points d'une couleur plus tendre, comme si autrefois ces parties du versant avaient été mises en culture. Les roches anguleuses aux vives arêtes, aux pointes aiguës, les vallons déchiquetés qu'elles enserrent, donnent aux flancs de ces montagnes l'aspect du verre brisé. On retrouve si souvent en Afrique cette structure frappante qu'on peut à première vue, pour ainsi dire, reconnaître si la chaîne qu'on aperçoit est oui ou non formée d'anciennes roches cristallines.

Bien que le fruit n'en soit pas oléagineux, le borassus est néanmoins un arbre utile. La pulpe fibreuse qui entoure la noix est d'un goût agréable qui plaît à l'homme ainsi qu'à l'éléphant. Les indigènes enfouissent ces noix, qui sont d'un volume considérable, et ne les retirent de la fosse que lorsque la germination a commencé; l'intérieur ressemble alors à des pommes de terre de qualité médiocre. Mais il est nutritif, ce qui le rend précieux aux époques de disette. Le soura, ou vin de palme, qu'on tire de ce borassus, et qu'il fournit abondamment, s'obtient pendant plusieurs mois de l'année. Pris à l'instant même, c'est un breuvage agréable, tenant un peu du vin de Champagne, et tout à fait inoffensif, bien qu'il devienne très-enivrant au bout de quelques heures.

Comme dans tous les palmiers, la partie extérieure de la tige est beaucoup plus résistante que celle du milieu, qui parfois

même est creuse. Des baguettes d'un pied de long sont enfoncées dans cette partie dure, et servent d'échelle pour gagner le faîte de l'arbre. Arrivé à la cime, on coupe l'extrémité du bourgeon qui doit porter les fruits; et la séve qui en découle est recueillie dans un vase de terre suspendu au-dessous de la blessure. Une tranche mince est enlevée du bourgeon toutes les fois que le propriétaire du pot va en chercher le conteuu; et la plaie, qui commençait à se cicatriser, laisse échapper de nouvelles quantités de séve. Les vendangeurs passent tout le temps de la récolte auprès des arbres qu'ils exploitent, et restent nuit et jour dans la forêt, où ils se construisent des huttes provisoires. A cette époque les fruits du borassus, le poisson et le vin de palme composent leur seule nourriture. Employé comme levain par les Portugais, le soura donne un pain tellement léger qu'il fond littéralement dans la bouche.

A la sortie du marais, le terrain s'élève et la population augmente. Nous passons devant une longue rangée de cabanes temporaires, situées dans la plaine de la rive droite, où une quantité d'hommes et de femmes travaillent d'une manière active à l'extraction du sel. Ils obtiennent ce produit en mettant de la terre dans un vase percé d'un petit trou; y ajoutent de l'eau qui s'écoule par la petite ouverture, et qu'ils font évaporer au soleil.

Il est à remarquer que dans tous les endroits où, comme ici, la terre contient du sel, le coton est d'une soie plus longue et plus fine qu'ailleurs. Nous avons vu sur les bords du Chiré et du Zambèse de ces fonds saumâtres d'une immense étendue, où réussirait probablement le coton sea-Island. Un pied de cette espèce, cultivé par le major Sicard, est venu à merveille; et la soie qu'il a produite avait non-seulement la longueur, mais la nuance qui caractérise cette variété célèbre. La plantation n'avait pourtant pas été faite dans un sol d'une qualité exceptionnelle; c'était simplement dans une rue de Tété; mais on remarque dans les rues de ce village des efflorescences de nature saline, provenant sans doute de la décomposition des roches, que les habitants vont gratter pour se procurer du sel.

En amont des palmiers, une série d'îles basses et fécondes émaillent la rivière. Beaucoup d'entre elles sont cultivées et donnent du maïs en toute saison; car nous l'y avons vu à tous les degrés de croissance, depuis le moment où il lève, jusqu'à

maturité complète. Des rangées de bananiers décorent les rives ; leurs fruits sont abondants, et nous sont vendus pour rien.

Les roseaux qui, des deux côtés, bordent la rivière, sont tellement enlacés de convolvulus et d'autres plantes volubiles ou sarmenteuses, qu'ils forment un véritable rempart. C'est une belle chose à voir que ce réseau de verdure, sortant du cristal de l'onde, et paré de fleurs charmantes ; mais les mailles en sont tellement serrées que si par malheur on chavirait, il serait presque impossible de gagner la terre.

Un grand village s'élève sur la rive droite. Mankokoué, celui qui le gouverne et lui donne son nom, possède une quantité d'îles d'une fertilité prodigieuse. Il est, de plus, *roundo*, c'est-à-dire chef suprême d'un district important. D'humeur sombre et défiante, il refuse de nous voir; et nous trouvons qu'il vaut mieux passer notre chemin que de perdre notre temps à solliciter une audience.

Le 25 août, nous arrivons à l'île de Dakanamoio, située en face de l'escarpement perpendiculaire où est placé le village de Chibisa. Celui-ci n'y est plus; il est parti avec la plupart de ses sujets, pour aller s'établir près du Zambèse; mais son délégué est poli, et nous promet des guides, ainsi que les denrées qui nous seront nécessaires. Quelques hommes du village sont en train d'éplucher, de trier, de filer, de tisser du coton. C'est une chose commune dans ce pays-ci; chaque famille paraît avoir sa petite cotonnerie, comme autrefois en Écosse on avait son carré de lin.

Vers le coucher du soleil, une troupe immense de calaos de la plus grande espèce (*Buceros cristatus*) est venue se percher sur les grands arbres qui bordent la falaise. Ce matin, de bonne heure, ils sont tous partis pour l'endroit où ils pâturent; souvent même ils n'attendent pas que le jour soit levé pour quitter leur perchoir. Évidemment ils sont d'humeur affectueuse; l'époux dort toujours à côté de sa femelle; et ils ont l'un pour l'autre un attachement très-vif. Le docteur Kirk ayant tiré un coup de fusil, un beau mâle fut tellement étonné qu'il en tomba de frayeur. On le ramassa, et il fut apporté à bord. Le lendemain et les jours suivants la femelle ne partit pas avec les autres; elle vola autour du navire, appelant son bien-aimé d'une voix plaintive, et s'efforçant de le décider à la rejoindre. Elle revenait tous les

soirs renouveler ses prières. De son côté, le pauvre captif était inconsolable; il refusa bientôt de manger, et mourut au bout de cinq jours. L'autopsie ne révéla aucun désordre intérieur; il était mort du chagrin de ne plus être avec elle.

A notre première visite, Chibisa et sa femme nous avaient dit avec tous les signes d'une affliction bien naturelle, que la bande de Chikasa leur avait enlevé leur petite fille quelques années avant; que la pauvrette avait été vendue, et qu'elle appartenait maintenant au curé de Tété. A notre retour dans cette ville, nous avons fait tous nos efforts pour racheter la petite fille, afin de la rendre à ses parents, et avons offert le double de ce que vaut un esclave. Le curé ne demandait pas mieux; c'était un brave homme; obligeant et poli, meilleur que la plupart de ses compatriotes; il aurait sans doute restitué la petite fille gratuitement; mais il l'avait vendue à quelque membre d'une tribu éloignée, peut-être celle des Baziloulous; il n'en était pas sûr; et il fut impossible de retrouver l'enfant.

C'est une étrange disposition d'esprit que celle qui conduit des hommes de notre propre race à voir dans l'Écriture des paroles qui justifient l'esclavage. Peut-être, si jamais nous revenons en pays civilisé, y trouverons-nous des gens qui prouveront de la même manière que la polygamie, ou toute autre énormité, est d'institution divine[1].

1. Rien de plus facile que de légitimer la polygamie par le texte des Écritures. Non-seulement les anges se sont assis à la table des patriarches polygynes, sans les blâmer *de leur conduite;* non-seulement Dieu a béni la postérité d'Abraham, et choisi pour son peuple les enfants de Jacob, issus de quatre épouses contemporaines; mais le Seigneur, qui avait donné lui-même *plusieurs femmes à David, les lui a reprises pour en faire présent* à l'un des voisins du saint roi. Et comme le Christ est venu, non pas pour détruire la loi, mais pour l'étendre; comme il a reconnu la sainteté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tous polygames, les bibliolâtres peuvent en conclure à bon droit que la polygamie est d'institution divine. *(Note du traducteur.)*

CHAPITRE V.

A la découverte du lac Nyassa. — Hautes terres des Manganjas. — Pâturages. — Présentation chez les Manganjas. — Population agricole et industrielle. — Coton indigène et coton exotique. — Le *pélélé*, ou bague de lèvre. — Buveurs de bière. — Épreuve du mouavi. — Lamentations funèbres. — Croyance à un Être suprême. — Petit lac de Pamalombé. — Femme d'un chef tuée par un crocodile. — Découverte du lac Nyassa. — Le gori ou fourche à esclave. — Différentes manières de faire le commerce d'esclaves. — Ajahouas. — Manganjas. — Manque d'hospitalité. — Beau climat. — Influence que donnerait un vapeur sur le lac Nyassa.

28 *août* 1859. Nous quittons *le Ma-Robert*, pour aller à la découverte du lac Nyassa. Notre bande est composée de quarante-deux hommes : quatre blancs, trente-six Makololos et deux guides. Ce n'est pas que le transport des bagages, ou le soin de notre défense exige une suite aussi nombreuse; mais la nature humaine étant partout la même, les noirs ne sont pas moins disposés que les blancs à exploiter les faibles, et à se montrer respectueux envers les forts.

Nous avons donné des mousquets à nos hommes; ce qui ajoute à notre prestige, mais n'augmente pas notre sécurité; la plupart n'ont jamais posé le doigt sur la gâchette d'une arme à feu; et il est probable que, s'il y avait combat, leurs mousquets seraient plus dangereux pour nous que pour l'ennemi.

Nous suivons les bords d'un charmant cours d'eau qui nous fait traverser la vallée dans la direction du nord-est. Beaucoup de jardins renferment du coton excellent.

Une heure de marche nous conduit au pied des montagnes des Manganjas, montagnes qu'il nous faut gravir. Bientôt la végétation n'est plus la même; les bambous apparaissent, et nous rencontrons des plantes et des arbres nouveaux qui donnent une besogne incessante au docteur Kirk; si bien qu'il fait trois fois plus de chemin que nous. On voit dans les fonds, sur les bords des ruisseaux, des arbres d'une beauté remarquable; un, entre

autres, qui est de la famille de l'acajou (*swietenia*) et dont les graines sont oléagineuses.

La montée devient fatigante; nous nous reposons avec plaisir. Regardant derrière nous, d'une élévation de plus de trois cents yards, nous avons une vue admirable. L'œil embrasse à la fois la vallée qui est au pied de la montagne, et les nombreux détours du Makouboula ou Koubvoula, dont la nappe argentée s'échappe d'abord écumante de la côte ombreuse, et se déroule ensuite avec lenteur pour rejoindre le Chiré. Puis, les eaux tranquilles de celui-ci qu'on aperçoit longtemps en aval et en amont du village de Chibisa; puis, la grande plaine, avec ses bois verdoyants, formant des îles sans nombre; enfin, l'horizon, borné à l'ouest et au nord-ouest par les massifs de montagnes bleues qui bordent les Highlands des Maravis, et d'où s'élèvent des pics aigus et des sommets formant le dôme.

Après une marche pénible, nous arrivons à Makolongoué, le village de Chitimba. Il se trouve dans un pli boisé de la première des trois terrasses de la montagne; et, comme tous les villages des Manganjas, il est entouré d'un rempart impénétrable d'euphorbe vénéneux. Cet arbre répand une ombre si épaisse qu'il est difficile de viser du dehors les villageois qu'il abrite. L'herbe ne croît pas à l'ombre de cette haie gigantesque; cela peut être le motif qui en a généralisé l'emploi. De cette manière l'ennemi ne rencontre pas, autour des bourgades, de ces chaumes qui lui servent de traînée pour incendier les cases; et les brandons qu'on voudrait jeter sur le toit des cabanes trouvent dans ce rempart incombustible une barrière qui les arrête.

Ainsi que font tous les étrangers, nous nous arrêtons sous de beaux arbres situés à l'entrée du village. On y étend deux nattes en roseau pour que les blancs puissent s'asseoir; et le chef apporte un ségouati, composé d'une petite chèvre et d'un panier de farine.

Nous lui rendons en retour du calicot et des grains de verre, dont la valeur équivaut largement à ce qu'il nous donne. Il mesure l'étoffe, la plie en deux et la mesure une seconde fois. Les perles sont examinées avec soin; il n'en a jamais vu de cette couleur; il faut qu'il demande conseil aux gens de son entourage. Enfin, après des examens réitérés, et beaucoup de paroles inquiètes, il finit par les recevoir.

On met alors en vente de la farine et des pois. Nous présentons une brasse de cotonnade bleue, quantité suffisante pour un habillement complet d'homme ou de femme. Sininyané, le chef de nos Makololos, trouvant qu'une partie de cette étoffe est suffisante pour payer la farine, s'apprête à déchirer le morceau. Mais Chitimba fait observer qu'il est dommage de diviser une pièce qui ferait à sa femme une si belle toilette; il aimerait mieux nous donner plus de farine et l'avoir tout entière. « Fort bien, répond Sininyané; mais l'étoffe est très-large : veillez à ce que la corbeille qu'on emplira soit très-grande; et ajoutez-y un coq pour que la farine ait bon goût. »

Les affaires s'animent, chacun veut acquérir d'aussi belles choses que son voisin, et tous s'y empressent de bonne humeur. Les femmes et les filles se mettent à piler du grain, les hommes et les garçons à pourchasser les volailles, qui s'enfuient en criant dans tous les coins du village; bref, quelques heures après, le marché est encombré de provisions de toute espèce. Néanmoins les prix se soutiennent; car les vendeurs mangeront aisément ce qu'ils n'auront pas placé.

Nous passons la nuit sous les arbres; l'air y est doux et pur, et pas de moustiques sur les montagnes.

29 *août*. Ainsi que nous en avons l'habitude en voyage, nous sommes debout au point du jour. Nous prenons une tasse de café, un morceau de biscuit, et nous nous mettons en marche. L'air est d'une fraîcheur délicieuse; la route un peu moins pénible que celle d'hier. Nous apercevons une quantité de villages, occupant dans la montagne des sites pittoresques; et nous gagnons en quelques heures la dernière terrasse, qui est à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le plateau s'étend à l'ouest des montagnes de Milanje, et descend au nord-ouest vers le lac Chiroua. Nous sommes tous ravis de cette contrée splendide; c'est avec un enchantement qui se renouvelle toujours que nous regardons ces plaines fécondes, ces nombreuses collines, ces montagnes majestueuses.

Il y a des ronces dans quelques défilés; et malgré leur éclat et leur nombre, les fleurs nous touchent moins que ces buissons épineux et sans grâce, qui nous rappellent notre jeunesse et notre pays natal.

Nous avons traversé les hautes terres en nous dirigeant vers

le nord, ce qui nous a pris une semaine. Nous descendons maintenant dans la vallée du haut Chiré, située à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette vallée est merveilleusement fertile, et nourrit une population nombreuse.

Quand on a quitté l'espèce de plateau qui forme la partie méridionale de la chaîne des Manganjas, la montagne la plus haute qu'on aperçoive dans le massif du Zomba est le Njongoné, dont la base, du côté du nord, est arrosée par une charmante rivière.

Au moment d'entrer dans la vallée il nous a fallu faire halte : un de nos compagnons avait la fièvre. Nous étions campés auprès d'un bois, à la lisière d'un marais ; une belle nuit, nous fûmes réveillés tout à coup par des buffles, qui en fuyant passaient près du malade ; malgré tous les désavantages de la situation, la fièvre ne tarda pas à céder ; et nous sommes repartis au bout de quelques jours.

Le pays des Manganjas est parfaitement arrosé, et d'une manière délicieuse. Des eaux limpides et fraîches, coulant avec abondance et rapidité dans des lits nombreux. Nous avons rencontré jusqu'à sept ruisseaux en une heure, plus une fontaine ; et cela vers la fin de la saison sèche.

Le mont Zomba, dont la longueur est de vingt milles, et la hauteur de sept à huit mille pieds, porte à son sommet, dans une vallée verdoyante, un charmant cours d'eau qui va tomber dans le lac Chiroua.

Ces Highlands sont très-bien boisés. Parmi les arbres qui bordent les ruisseaux et les rivières, il en est beaucoup de remarquables, non-seulement par la taille, mais par la qualité du bois.

« Le pays est-il bon pour le bétail ? avons-nous demandé à un Makololo qui, bouvier de son état, s'y connaît en pâturages.

— Oh ! oui, nous a-t-il répondu ; ne voyez-vous pas en quantité de ces herbes que les bœufs aiment tant, et qui les engraissent. »

Malgré cela les gens du pays n'ont que des moutons et des chèvres, encore en bien petit nombre ; et, cependant, à l'exception d'un léopard de temps à autre, on ne voit pas de carnassiers qui pourraient nuire aux troupeaux. Sans aucun doute, les moutons à laine prospéreraient sur ces hauteurs.

Les Manganjas habitent généralement des villages, administrés, chacun, par un chef particulier; et sont regardés comme les enfants de ce chef, dont l'autorité peut s'étendre sur les bourgades voisines. Tous les petits chefs d'une province reconnaissent la suzeraineté d'un grand chef qu'ils appellent Rondo ou Roundo. Ils lui payent annuellement un tribut peu élevé; mais ils lui donnent l'une des défenses de tous les éléphants tués sur leur territoire. Le Roundo, en échange, est tenu de les protéger contre l'ennemi, et de les assister en cas d'attaque.

Mankokoué est le grand chef de la partie méridionale des Highlands; mais il est abruti, ne visite jamais ses vassaux, et ne les aide en aucune façon, contrairement à ce que faisait son père; il en résulte que le tribut lui est rarement envoyé. Ses feudataires ne l'en reconnaissent pas moins pour chef, et avouent qu'ils ont tort de ne pas lui payer la rente annuelle, bien que, de son côté, il ne remplisse pas ses engagements.

Dans une partie de la vallée du haut Chiré, le pouvoir suprême appartient à une femme appelée Nyango. Toutes les femmes de cette province occupent un rang supérieur à celles de la montagne, et sont traitées avec plus d'égards que ces dernières.

Mongazi, un chef highlandais, appela sa femme pour lui remettre en dépôt quelque chose que nous venions de lui donner. Elle se mit à genoux, frappa dans ses mains en signe de respect, et refit les mêmes saluts, quand son noble époux lui eut remis l'objet dont elle devait se charger.

La façon abjecte dont les femmes de ces tribus s'agenouillaient sur notre passage nous faisait mal à voir. Ce fut tout différent lorsque nous arrivâmes dans les États de Nyango. Nous avions dit au chef du premier de ses villages, que les habitants de trois bourgades successives n'avaient pas voulu nous admettre chez eux. « Peu importe, avait-il répondu, vous pouvez dormir chez moi. » Il nous demanda ensuite qu'il fût permis à sa femme de venir et de regarder la montre, la boussole, et autres curiosités. Elle arriva, suivie de ses compagnes, et fit preuve d'intelligence autant que de bonne tenue. Son mari la consultait toujours avant de terminer une affaire, et il était visible qu'elle avait sur lui une grande influence.

L'emplacement des villages manganjas est toujours choisi avec goût, et d'une façon judicieuse. Un ruisseau coule auprès de ces villages, et des arbres feuillus les protégent; souvent c'est le chef lui-même qui a fait cette plantation. Le boalo, c'est-à-dire la place, est généralement à l'extrémité du bourg. C'est une aire de vingt à trente mètres, dont le sol est uni et propre, et sur laquelle le figuier banian et d'autres arbres répandent une ombre bienfaisante. Les hommes viennent s'y asseoir pendant le jour; ils y apportent leur ouvrage, y fument leur tabac ou leur chanvre; et par les soirées délicieuses où il fait clair de lune, ils y chantent, y dansent, et y boivent de la bière.

Quand nous entrons dans une bourgade c'est au boalo que nous nous rendons tout d'abord, ainsi que font les étrangers. Ordinairement des nattes de roseau ou de bambou y sont étendues pour nous servir de siége. Nos guides, prenant la parole, expliquent qui nous sommes, d'où nous arrivons, où nous voulons aller, et quelles sont nos intentions. Ces renseignements sont portés au chef, qui se présente aussitôt, quand c'est un homme raisonnable. S'il est timide et soupçonneux il commence par recourir à la divination, et attend que ses guerriers arrivent des hameaux extérieurs.

A l'apparition du chef, tous les individus présents frappent dans leurs mains, et avec ensemble, jusqu'au moment où le noble personnage s'assied en face de nous. Ses conseillers prennent place à côté de lui; il prononce quelques paroles, auxquelles succède un grand silence. Nos guides s'accroupissent à leur tour, vis-à-vis du chef et du conseil; des deux côtés on se penche vers le rang d'en face, et l'on se regarde fixement. Le chef profère un mot tel qu'ambouiatou (*notre père* ou *notre maître*) ou moio, qui veut dire vie, et tout l'auditoire frappe une fois dans ses mains. Nouvelle parole du chef, à laquelle répondent deux claquements. Un troisième mot est suivi de claquements plus nombreux. Chacun ensuite touche la terre avec les deux mains réunies; puis tout le monde se lève, se penche en avant et en claquant des mains. On s'assied, toujours claquant; et les battements s'affaiblissent, s'affaiblissent, jusqu'à ce que le bruit s'éteigne, ou que le chef y mette fin par un coup sec et retentissant. La mesure la plus rigoureuse est observée dans tout le cours de la cérémonie.

Nos guides répètent alors en s'adressant au chef, et souvent en vers blancs, ce qu'ils ont déjà dit à l'assemblée. Peut-être y ajoutent-ils les soupçons que leur inspirent les visiteurs. Le chef les interroge, et s'entretient avec nous par leur intermédiaire. Il n'est pas d'usage qu'il communique directement avec les étrangers. Souvent on nous demande, lorsque nous arrivons, quel est celui qui doit parler pour nous; en pareil cas, l'orateur du chef ne s'adresse qu'à la personne désignée. L'étiquette est sévère, et, comme on le voit, ne manque pas de complication. Arrive l'échange des présents habituels, qui se fait d'une manière cérémonieuse, jusqu'à ce que nos Makololos ennuyés et affamés s'écrient : « Les Anglais n'achètent pas d'esclaves, mais des vivres. » Sur quoi les assistants vont chercher de la farine, du maïs, des volailles, des patates, des ignames, des fèves et de la bière qu'ils mettent en vente.

Les Manganjas sont d'une race active et laborieuse. Non-seulement ils travaillent le fer et le coton, fabriquent des paniers et des nattes, mais ils s'adonnent largement à l'agriculture. Il n'est pas rare de voir tous les habitants d'un village s'en aller dans les champs, et piocher avec ardeur, hommes, femmes et enfants, tandis que les bébés reposent à l'ombre d'un buisson.

Leur manière de défricher un coin de la forêt est exactement la même que celle des colons américains. Ils commencent par abattre les arbres avec leurs petites haches de fabrique indigène; après avoir divisé le tronc et les branches, ils les empilent, y mettent le feu, et répandent les cendres sur le sol. Le grain est semé parmi les tronçons d'arbres, qui ont été coupés à une certaine hauteur, et qu'on abandonne à la pourriture. Si le défrichement a lieu dans un terrain herbu, le Manganja prend dans ses bras autant de grandes herbes qu'il peut en étreindre, et en fait une botte qu'il relie par un nœud. Il détache ensuite les tiges de la racine, en les coupant à la houe, reprend une nouvelle brassée d'herbe, et continue jusqu'au bout du terrain, qui représente alors un champ de blé couvert de petites moyettes. Quelque temps avant la saison des pluies ces gerbes sont réunies en tas, que l'on couvre de terre; et les cendres, mêlées à la terre brûlée, sont employées pour fertiliser le sol.

Le mapira ou doura égyptien (*holcus sorghum*) est largement cultivé par les Manganjas, ainsi que les fèves, les arachides et le millet. On voit également dans leurs jardins des ignames, du riz, des citrouilles, des concombres, du manioc, des patates, du tabac et du chanvre. Ils sèment du maïs toute l'année; et il est peu de bourgades qui n'aient pas de cotonnerie.

Nous avons trouvé dans notre voyage trois variétés de coton : une indigène et deux exotiques. Le tonje manga, nom qui signifie coton étranger, preuve que la plante qu'il désigne est venue d'ailleurs, a été considéré à Manchester comme étant d'une qualité presque égale au meilleur coton de la Nouvelle-Orléans. Il est vivace, mais a besoin d'être replanté tous les trois ans. On en récolte beaucoup dans toute la vallée du Chiré. Il n'est pas de famille de quelque importance qui n'ait sa cotonnerie; et si l'on en juge par l'absence complète de mauvaise herbes, le terrain en est soigneusement cultivé. Ces plantations, il est vrai, sont fort petites; nous n'en avons pas vu cette fois qui dépassât un demi-acre; mais lors de notre première excursion, nous en avons rencontré qui avaient plus du double de cette étendue.

Le tonje cadja ou coton indigène, a la soie plus courte, et produit au toucher l'effet de la laine. Il est seulement annuel dans la montagne; cependant beaucoup de personnes le préfèrent au coton étranger, parce qu'il est plus fort et donne une étoffe plus solide. La troisième variété ne se trouve pas dans ce pays-ci.

On disait à des gens qui habitent les environs du petit lac du Chiré, qu'ils feraient bien de récolter beaucoup de coton parce que les Anglais viendraient en faire l'achat. « Ils peuvent venir, répondit un Babisa, qui avait beaucoup voyagé : le pays en renferme en abondance; si on nous l'achetait nous serions bientôt riches. »

Nous avons vu de nos propres yeux que la chose était réelle. Des cotonniers partout; et nous ne sommes pas entrés dans un village sans y trouver une quantité d'hommes en train d'éplucher, de filer ou de tisser du coton.

Le duvet est d'abord séparé de la graine, soit à la main, soit au moyen d'un rouleau en fer, ou d'un petit bloc de bois, et sort des rainures du cylindre par longues bandes moelleuses et unies. Il reçoit un premier tour de fuseau, qui lui donne à peu



Un tisserand des bords du Zambèse. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone

près la grosseur d'une mèche de chandelle, est ensuite dévidé en grosse pelote, et refilé de manière à former sur le fuseau une masse très-dure : tout cela est d'une lenteur désespérante.

Le travail du fer, dont le minerai est tiré des montagnes, constitue la principale industrie de la région méridionale des Highlands. Chaque village a son haut fourneau, ses charbonnières et ses forgerons. Ceux-ci font de bonnes haches, des lances, des fers de flèche, des bracelets qui, vu l'absence de machine, et la pauvreté de l'outillage, sont d'un bon marché surprenant : vous avez une houe, pesant plus de deux livres, pour un morceau de calicot d'une valeur de huit pence.

Les habitants des environs du lac Chiroua, et d'ailleurs, fabriquent beaucoup de poterie; des marmites, des écuelles, de grands pots où l'on serre le grain, des vases de toute sorte qu'ils modèlent sans tour, et qu'ils décorent avec la plombagine que l'on trouve dans les montagnes.

Les uns s'adonnent à la vannerie, et font de jolis paniers avec des éclisses de bambou; les autres vont chercher du bouazé sur les hauteurs où il croît en abondance, et fabriquent avec ses fibres des filets dont ils se servent, ou qu'ils échangent contre du sel ou du poisson séché. Ces deux derniers articles sont, avec le tabac, le fer et les pelleteries, l'objet d'un commerce actif entre les villages de cette région.

Beaucoup d'hommes dans ce pays-ci ont l'air intelligent, la tête bien faite, le front élevé, la figure agréable. Depuis que nous sommes habitués à la couleur, ce qui n'a pas été long, il nous arrive fréquemment de rencontrer des indigènes qui ressemblent à des personnes que nous avons connues en Angleterre, et dont ils nous rappellent les traits d'une manière frappante.

Les hommes se préoccupent beaucoup de leurs cheveux, dont le bel arrangement fait leur orgueil : d'où il résulte que les coiffures sont variées à l'infini. L'un dispose ses longues mèches de manière à figurer les cornes d'un buffle, ce qui est très-admiré; tel autre aime mieux en faire une torsade épaisse, qui lui pend dans le dos, et représente la queue dudit animal. Celui-ci les divise en petits tortillons, qui, maintenus tout droit par des bandelettes d'écorce, rayonnent dans tous les sens. Celui-là porte sa chevelure par masses étagées, qui lui retombent sur les épaules;

tandis que chez le voisin, elle est complétement rasée. Beaucoup d'entre eux y font pratiquer des découpures ornementales, où la fantaisie du barbier apparaît dans tout son jour.

Il n'y a pas moins de dandys chez les noirs que parmi les blancs. Les Manganjas sont fous de toilette: bagues à tous les doigts, y compris le pouce; carcans, bracelets, anneaux de jambe en laiton, en fer ou en cuivre.

Mais le plus étonnant de ces bijoux est sans contredit le *pélélé*,



Le pélélé.

ou bague de lèvre, que portent les femmes. Dans leur enfance on leur perce la lèvre supérieure près de la cloison du nez; une petite épingle en bois est mise dans le trou pour qu'il ne se ferme pas. Quand les bords de la plaie sont cicatrisés, on retire l'épingle, qui est remplacée par une plus forte; celle-ci par une

cheville qui va toujours grandissant, jusqu'à ce que la lèvre soit assez grosse pour qu'un anneau de deux pouces de diamètre puisse y entrer sans peine. On voit cette parure chez toutes les femmes manganjas des hautes terres; elle est commune sur les bords du haut et du bas Chiré. Dans les classes pauvres, c'est un disque, ou un anneau de bambou; chez les riches, il est en ivoire ou en étain. Le pélélé de métal a souvent la forme d'un plat; celui d'ivoire ressemble à un rond de serviette.

Pas une femme ne paraît en public sans cet ornement, excepté lorsqu'elle est en deuil. On ne se figure pas l'effrayante laideur de cette lèvre qui se projette à deux pouces au delà du nez. Qnand une ancienne porteuse d'anneau de bambou veut sourire, la bague et la lèvre qui la déborde, tirées en arrière par les muscles des joues, se redressent et dépassent les sourcils. Le nez se voit alors à travers l'anneau; et les dents, qui se trouvent à découvert, montrent le soin qu'on a pris de les tailler en pointe comme celles des chats ou des crocodiles. Le pélélé de Chikanda Kadzé, vieille femme qui remplit les fonctions de chef à une vingtaine de milles au nord du Morambala, retombe au-dessous du menton avec la lèvre qui le supporte.

Impossible avec ce bijou de prononcer convenablement les lettres labiales, malgré tous les efforts de la lèvre inférieure qui s'étire pour s'appuyer contre la gencive d'en haut.

Dites-leur que c'est affreux, qu'elles feraient bien d'y renoncer, elles vous répondront: « Kodi! » (C'est la mode). D'où a pu venir cette mode effroyable? On ne le devine pas. Est-il possible que de grosses lèvres aient jamais pu sembler assez jolies pour qu'on ait éprouvé le besoin d'en produire de pareilles.

Le mouvement continu du pélélé chez les jeunes femmes, qui l'agitent sans cesse avec la langue, fait naître cette idée irrévérente qu'on a pu l'inventer pour donner un emploi innocent à l'activité de ce membre féminin.

« Pourquoi les femmes portent-elles ces anneaux? avons-nous demandé à un vieux chef.

— Évidemment pour s'embellir, a-t-il répondu fort surpris de cette question oiseuse. Un homme a de la barbe; les femmes n'en ont pas; que serait une femme sans pélélé? Une créature ayant la bouche d'un homme, et pas de moustache, ah! ah! ah! »

Plus tard, sur les bords de la Rovouma, nous avons rencontré

des hommes qui portaient cet ornement, tout aussi bien que les femmes.

L'effet de la pression légère, mais constante, du pélélé sur les incisives de la mâchoire supérieure nous a suggéré une idée que nous soumettons à nos confrères. Il arrive souvent, chez les femmes décorées de ce bijou, que les dents de devant au lieu de présenter une ligne convexe forment une courbe rentrante. Ceci étant dû à l'influence du pélélé, qui a repoussé les alvéoles, les personnes dont la mâchoire est trop saillante pourraient y remédier en pressant la lèvre supérieure contre les dents, et cela avec plus d'efficacité qu'on ne l'imagine, surtout si elles étaient jeunes. Cette pression doit s'exercer principalement sur la gencive[1].

Les Manganjas sont loin d'être sobres ; ils aiment la bière, et en font énormément. N'ayant aucun moyen d'empêcher la fermentation, il leur faut boire en quelques jours la totalité de ce qui vient d'être fait, sous peine de le voir aigrir. C'est le motif de joyeuses réunions où l'on tambourine, on danse et l'on boit jour et nuit, jusqu'à ce que la bière soit épuisée. Il nous est souvent arrivé, dans la montagne, de rencontrer des villages entiers qui se livraient à ce genre de plaisir. Jamais, pendant les seize ans que nous avons passés en Afrique, nous n'avons vu autant d'ivrognes. Une après-midi nous entrons dans une bourgade ; nous n'y apercevons pas un homme. Quatre ou cinq femmes seulement, qui buvaient de la bière sous un arbre. Quelques instants après le docteur sort d'une case en chancelant, sa corne à ventouses lui pendillant au cou, et nous reproche notre infraction à l'étiquette. « Est-ce comme cela, dit-il, qu'on entre dans un village sans envoyer dire qu'on arrive? » Nos gens ne tardent pas à calmer le praticien, qui pour avoir trop bu n'en est pas moins de fort bonne composition ; il va dans son cellier, appelle à son aide, et, assisté de deux hommes de notre suite, apporte une grande jarre de bière qu'il nous offre généreusement.

1. Les dents saillantes, si communes en Angleterre, ne viendraient-elles pas de la prononciation du *th*, qui s'obtient en appliquant le bout de la langue contre les incisives supérieures? Ceci prouverait l'efficacité du moyen proposé, mais en neutraliserait l'effet chez ceux dont le *th* continuerait à repousser la mâchoire ; et cette lutte incessante de la lèvre contre les dents, renvoyées par la langue, condamnerait les lutteurs à une grimace perpétuelle.

(*Note du traducteur.*)

Tandis que le docteur nous donne cette marque d'hospitalité, le chef se réveille. Il est furieux, et crie aux femmes qu'elles aient à prendre la fuite ou qu'il va les tuer. Ces dames éclatent de rire à la seule idée qu'on les suppose capables de se sauver, et restent à côté de leurs pots de bière. Notre camp s'installe, le dîner se prépare, et nous voilà en train de manger paisiblement, quand des masses de guerriers, inondés de sueur, se précipitent dans le village. Ils nous examinent, se regardent les uns les autres, et reprochent au chef de les avoir dérangés pour rien. « Ces gens-là sont tranquilles; ils ne vous font pas de mal, c'est la bière qui vous aveugle. » Et ce disant, ils retournent chez eux.

Tous ces buveurs n'ont pas la même ivresse; il y a parmi eux les bavards, les benets, les turbulents, les abrutis, et les querelleurs. De ce dernier genre était le chef dont nous parlons; il se mit à la tête de ses hommes en nous criant : « Je ferme le sentier, retournez d'où vous êtes venus. » Mais il s'écarta d'un bond, nous livrant passage avec plus de promptitude que de dignité, lorsqu'il vit un Makololo, peu endurant, lui pousser une botte avec la crosse de son mousquet.

La bière de cette région est rosée, et a la consistance du coulis de gruau. On fait germer le grain, qui sèche ensuite au soleil; on le réduit en farine, et l'on mêle cette farine avec de l'eau qu'on fait bouillir à petit feu. Quand elle n'a qu'un ou deux jours, cette bière, à la fois douce et légèrement acidule, est fort agréable par les chaleurs du pays, où lorsque altéré par la fièvre on a tant besoin de boire quelque chose d'acide. Il suffit alors d'en prendre un verre pour calmer ce désir et pour apaiser votre soif. La farine s'y trouvant en suspension, c'est une bonne manière de la consommer. Ce breuvage est par cela même très-nutritif.

A Tété, une mesure de bière s'échange contre une mesure de grain. Il est rare que nous entrions dans un village sans qu'on nous en donne en quantité suffisante pour rafraîchir nos hommes.

Cette bière n'est diurétique qu'après des libations prolongées. Selon toute apparence, son usage n'a rien de nuisible; les gens de la montagne, qui cependant en abusent, ne s'en portent pas plus mal. Elle ne paraît engendrer chez eux aucune maladie, et ne semble pas raccourcir la durée de leur

existence. Nous n'avons jamais vu nulle part autant d'hommes et de femmes à tête grise, venir, appuyés sur leurs bâtons, se mêler à la foule qui nous contemple. Le chef Mouata Manga devait être au moins nonagénaire. « Il est vieux, très-vieux, disaient les Makololos, frappés de son air vénérable; sa peau forme des plis comme celle d'un éléphant. — N'avez-vous jamais eu le désir de faire un voyage, de voir d'autres pays et d'autres hommes? » lui avons-nous demandé. Non; l'idée ne lui en était pas venue; et jamais il n'avait quitté sa province.

La longévité de ces gens-là n'est pas due à la fréquence de leurs ablutions. Un vieillard nous disait qu'il ne s'était baigné qu'une fois, autant qu'il pouvait s'en souvenir; et il y avait si longtemps, qu'il ne se rappelait pas ce qu'il en avait ressenti. « Pourquoi vous lavez-vous? demandait la femme de Chinsounsé à nos Makololos; jamais nos hommes ne se lavent. »

Un individu de la vallée du haut Chiré, après nous avoir gratifiés de remarques géographiques assez bizarres, se mit à nous suivre. Les Makololos s'en impatientèrent; car à peine entrions-nous dans un village qu'il proclamait que nous étions des vagabonds, ne sachant pas où nous voulions nous rendre. En vain nos hommes le rabrouaient et lui ordonnaient de s'éloigner; aussitôt que nous nous mettions en marche, il arrivait, ayant sur l'épaule un petit sac où il portait tout son avoir, et non moins disposé que la veille à se mêler de ce qui ne le regardait pas. Tout ce qu'on avait fait pour l'éconduire avait échoué, lorsqu'on eut l'idée lumineuse de le menacer d'un bain. Il déguerpit immédiatement, et se garda bien de reparaître.

On voit chez les Manganjas beaucoup de maladies de peau, beaucoup de plaies aux jambes. Un ulcère indolent, à peu près incurable, est l'affection la plus grave que nous ayons rencontrée. Beaucoup de volailles ont-elles même le pied déformé par un épaississement particulier du derme. Quelques hommes sont tachetés de blanc, comme si on les avait aspergés avec un lait de chaux; quelques autres sont affligés de la lèpre.

Nous en avons vu également qui étaient marqués de la petite vérole. « Pouvez-vous nous dire, avons-nous demandé à Mongazi, leur chef, si cette maladie est venue de la côte ou de l'intérieur? » Mongazi, qui était ivre, suivant son habitude, et qui a l'ivresse aimable, nous répondit avec grâce, voulant nous faire

un compliment: « Qu'il n'en savait rien; mais que ce mal devait être venu des Anglais. »

L'épreuve du mouavi est en usage dans cette région; c'est à elle qu'on a recours lorsqu'une personne est soupçonnée d'un crime. Si l'accusé vomit le poison, il est déclaré innocent; dans le cas contraire, il est reconnu coupable. Ils ont tellement foi dans l'efficacité de cette épreuve que celui qu'on accuse à tort demande à la subir. Les chefs eux-mêmes, n'en sont pas exempts. Chibisa, plein de confiance dans l'infaillibilité de ce moyen, s'en est servi plusieurs fois pour justifier sa conduite. Il assurait un jour que toutes les guerres qu'il avait faites étaient justes; comme on lui répondait que tous les chefs en disaient autant: « Si vous doutez de ma parole, s'écria-t-il, faites-moi boire le mouavi. »

Le chef d'une bourgade située au pied du mont Zomba avait subi cette épreuve avec succès la veille du jour où nous atteignîmes son village. Toute la population en témoignait sa joie par des danses, des roulements de tambour, des orgies de bière; et la fête se prolongea pendant deux jours et deux nuits.

Il est possible que le docteur qui prépare le breuvage s'arrange de manière à sauver le prévenu s'il le croit innocent; mais il est difficile de faire causer les naturels sur ce sujet. Pas un ne veut dire ce qui entre dans la composition du mouavi. On nous a montré des arbres qui, disait-on, en fournissaient la matière; et tout nous porte à croire que ce n'était pas exact. Une fois nous avons trouvé dans un village un arbre auquel on avait enlevé de nombreux morceaux d'écorce; il était proche parent du *tangena* ou *tanghina*, dont les Malgaches font usage pour l'épreuve du poison; mais nous ne savons rien de plus à cet égard.

La peine de mort est appliquée à ceux que le mouavi a reconnus comme sorciers.

Les lamentations des funérailles durent quarante-huit heures. Assises par terre, les femmes chantent quelques paroles plaintives, et terminent chaque vers par le son prolongé d'a-a, ou celui d'o-o, ou bien encore d'ia-ia-a. Toute la bière qui se trouve dans la maison du défunt est répandue, ainsi que la farine; et tous les vases, marmites, jarres et écuelles, sont brisés comme n'étant plus utiles.

Hommes et femmes portent le deuil de leurs parents. Il consiste en lanières de feuilles de palmier dont on s'entoure la tête, le cou, la poitrine, les bras et les jambes, et que l'on garde jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux.

Ils croient à un Être suprême, qu'ils désignent par le nom de Mpambé, ou par celui de Moroungo, et ils admettent la vie future. « Nous ne passons que quelques jours ici, nous disait le vieux Chinsounsé, mais nous revivons après la mort. Nous ne savons pas où nous allons, de quelle manière on est là-bas, ni ceux qu'on y a pour compagnie, puisque les morts ne l'ont jamais raconté. Ils reviennent quelquefois et nous apparaissent en songe ; mais ils ne disent pas où ils sont, ni comment ils s'y trouvent. »

Nous côtoyons le Chiré au-dessus des cataractes ; c'est maintenant une rivière large et profonde, mais dont le courant est faible. En un endroit il forme une expansion de dix à douze milles de longueur sur cinq ou six de large. Ce petit lac, nommé Pamalombé, est rempli d'excellent poisson. Les rives en sont basses et bordées d'une épaisse muraille de papyrus. Au couchant, près du rivage, s'élève une chaîne de montagnes qui se dirige vers le nord.

Nous gagnons la résidence du chef Mouana-Moesi ; elle est à peu près à un jour de marche du Nyassa. Jamais, au dire des habitants, on n'y a entendu parler d'un lac. Ils nous assurent que le Chiré continue à se dérouler comme nous le voyons ici, jusqu'à une distance de deux mois, et qu'alors il s'échappe entre des rochers perpendiculaires qui s'élèvent jusqu'au ciel.

En entendant ces paroles, nos hommes se déconcertent : « A quoi bon chercher ce lac, puisqu'il n'existe pas ? disent les Makololos.

— Il faut voir ces rochers merveilleux, répond le docteur, il le faut à tout prix.

— Et quand vous les aurez vus, réplique Masakasa, vous voudrez voir autre chose. Mais il y a un lac, ils ont beau dire que non, ajoute-t-il ; c'est bien sûr, puisque c'est dans un livre. »

Masakasa, ayant une foi sans borne pour tout ce qui est écrit, s'indigne, et reproche aux habitants de nous faire un mensonge. « Le lac existe, leur dit-il ; comment les blancs l'auraient-ils vu dans un livre, s'il n'y en avait pas ? »

Ils reconnaissent alors qu'il y a un lac à peu de distance, en amont du village. D'après les réponses que nous obtenons ensuite, il est possible que l'histoire de ces rochers perpendiculaires ait trait à une fissure connue des indigènes et des Arabes, et située dans la portion nord-est de la falaise qui s'élève au bord du lac. Cette muraille est tellement haute que le sentier qui se déroule à sa base est qualifié de souterrain. Il est probable que la fissure qu'elle présente est le résultat d'une convulsion pareille à celle qui a produit la chute du Zambèse, et formé la vallée du Chiré.

Le soir, le chef nous apporta un peu de farine, et s'assit auprès de nous pendant quelques minutes; puis il nous quitta en nous souhaitant un bon sommeil. A peine venait-il de partir qu'il s'éleva de la rivière un cri effroyable, suivi de cris aigus poussés par des femmes : un crocodile avait saisi la première épouse du chef, tandis qu'elle se baignait. Les Makololos prirent leurs armes et coururent vers la rive, mais trop tard : la pauvre créature avait disparu. Les lamentations des femmes du village ont duré toute la nuit; ce matin nous en avons rencontré d'autres qui venaient prendre part au deuil général. Leur chagrin était évidemment sincère, car elles avaient les joues sillonnées de larmes.

En leur apprenant ce malheur, Mouana-Moesi avait fait dire à ses voisins que des blancs étaient venus dans son village, qu'ils s'étaient lavés à l'endroit où sa femme allait ordinairement puiser de l'eau, et prendre ses bains; qu'ils s'étaient frottés avec une médecine blanche (du savon), et que sa femme ayant été se baigner ensuite, un crocodile l'avait prise. Il ne savait pas si c'était l'effet de la drogue que les blancs avaient employée.

Au retour, nous fûmes regardés avec terreur; les hommes s'enfuirent à notre approche; mais les femmes restèrent; ce qui fit dire aux fugitifs : « Elles sont plus heureuses que nous autres, elles n'ont pas à craindre la lance. »

Les bains, que d'après nos rapports avec les sujets de Chinsounsé, nous avions crus inconnus dans cette région, sont au contraire d'un usage fréquent chez les Manganjas de certains districts.

Nous découvrîmes le lac Nyassa le 16 septembre 1859, un peu avant midi. La pointe méridionale de ce lac est située par 14° 25′ latitude sud et 33° 10′ longitude est. Sur ce point la vallée est d'une largeur d'environ douze milles. Des montagnes s'élèvent

des deux côtés du lac ; mais la brume, qui provenait de l'incendie des herbages, nous empêcha de voir au loin.

Longtemps après cette excursion, une lettre du capitaine R. B. Oldfield, commandant *la Lyra*, vaisseau de Sa Majesté Britannique, nous apprit que le docteur Roscher, un Allemand courageux, à qui son zèle coûta la vie, était arrivé au Nyassa le 19 novembre 1859, et avait su par les indigènes qu'il se trouvait des blancs à la pointe méridionale du lac. Notre découverte est donc antérieure de deux mois à celle du voyageur allemand.

Le colonel Rigby, consul anglais, et résident politique à Zanzibar, instruit du fait par les domestiques du docteur Roscher, en informa sir George Grey, gouverneur du Cap. Sa lettre a été publiée dans les journaux de la colonie.

On ne sait pas de quel point le docteur Roscher aperçut d'abord les eaux du Nyassa ; la position exacte de Noussihoua, où il passa quelque temps sur les bords du lac, nous est inconnue. Il était resté pendant trois jours au nord-est de Noussihoua, et revenait, par la route des Arabes, vers l'endroit où l'on traverse la Rovouma, lorsqu'il fut assassiné. Les auteurs du crime ont été saisis par l'un des chefs de cette région, envoyés à Zanzibar, et mis à mort. On dit que le docteur n'avait rien communiqué de ses découvertes, ayant l'intention de publier tout son ouvrage à la fois, et d'une manière splendide, lors de son retour en Europe. Il n'y a donc que des conjectures à faire à l'égard de son arrivée au Nyassa. Comme il était parti de Quiloa, et suivait le chemin des traitants, il est possible qu'il ait gagné le lac à l'endroit où passent les Arabes, c'est-à-dire à Ngombo, qui touche à Tsenga ; ou bien en face de la baie de Kotakota. La publication régulière de nos lettres par la Société géographique de Londres a été pour nous un bienfait inestimable, en donnant une date certaine à chacune de nos découvertes, et en les rendant immortelles.

Le chef qui habite près du confluent du lac et du Chiré, un vieillard du nom de Mosaouka, apprenant que nous étions sous un arbre, vint nous y trouver, et nous invita gracieusement à venir dans son village. Il nous conduisit à un admirable figuier banian dont il semblait très-fier. Les racines en avaient été dirigées vers le sol, de façon à représenter un immense fauteuil sans fond. Quatre de nos hommes purent se coucher entre les bras de ce siége gigantesque.

Le bon Mosaouka nous fit présent d'une chèvre et d'un panier de farine pour « nous réjouir le cœur. » Il nous dit qu'une bande nombreuse de captifs, conduite par des Arabes, était campée dans le voisinage.

Ces mêmes trafiquants avaient passé l'année précédente, allant chez Cazembé. Outre leurs esclaves, ils en rapportaient une quantité considérable d'ivoire et de malachite.

Quelques minutes après, six des chefs de cette bande vinrent nous voir. Ils étaient armés de grands mousquets, et nous parurent de francs scélérats. Évidemment ils pensaient que nous ne valions pas mieux qu'eux, puisqu'ils nous offrirent des enfants qu'ils espéraient nous vendre. Ils surent que nous étions des Anglais, n'en témoignèrent aucune frayeur, mais décampèrent pendant la nuit.

Plus tard, lorsque nous revînmes à la côte, nous apprîmes que *le Lynx*, vaisseau de la marine anglaise, avait saisi une daou (barque arabe), où étaient quelques-uns de ces esclaves. Une femme qui avait fait partie de la cargaison de cette barque nous dit alors qu'elle nous avait vus chez Mosaouka ; et que les Arabes avaient pris la fuite, parce qu'ils avaient eu peur des basoungous (hommes blancs), qui avaient des mines peu rassurantes.

La route qui passe chez Mosaouka est l'une des plus fréquentées par les traitants. Quelques-uns traversent le Chiré un peu plus bas. Il en est d'autres qui franchissent le lac même. Nous aurions pu libérer ces captifs, mais ensuite nous n'aurions su qu'en faire. Ayant rencontré des hommes que l'on conduisait avec le *gori*, les Makololos, qui ne trafiquent jamais de leurs semblables, nous reprochèrent de souffrir pareille chose. « Vous dites que nous sommes mauvais, s'écriaient-ils ; mais nous n'avons pas le cœur jaune comme ces gens-là ; pourquoi ne pas nous permettre de les étrangler ? »

Délivrer ces malheureux, pour les abandonner ensuite, n'aurait servi à rien : les gens du pays n'auraient pas tardé à les revendre. Les chefs manganjas trafiquent de leurs propres sujets ; car nous avons rencontré des marchands d'esclaves dans plusieurs villages des montagnes, où certainement on les avait attirés dans un but commercial. Néanmoins, c'est avec un sentiment de honte que les chefs se livrent à ce genre d'affaires, et ils s'en excusent autant qu'ils peuvent : « Nous n'en vendons pas

beaucoup, disent-ils, et seulement ceux qui ont fait des crimes. »

Ce sont, en effet, les criminels, qui, avec les gens des basses classes, alimentent le commerce régulier, du moins en général : ce qui explique la laideur des esclaves. Il est probable que parmi les gens condamnés à être vendus se trouvent les malheureux accusés de sorcellerie. Les orphelins sans famille disparaissent aussi quelquefois sans que personne s'en inquiète.

La tentation de vendre leurs sujets est d'autant plus grande pour les chefs des hautes terres, qu'il y a peu d'ivoire dans la montagne, et qu'ils n'ont rien pour acheter les produits étrangers. Les Ajahouas proposent de l'étoffe, des anneaux de cuivre, de la vaisselle, quelquefois de jolies femmes, et ne demandent, en échange, que la permission d'enlever pendant la nuit ceux que le chef désignera. Ils donnent quatre yards de cotonnade pour un homme, trois pour une femme, et deux pour un enfant.



Le gori.

Ces esclaves sont conduits aux marchands portugais de Mozambique, d'Iboé et de Quilimané.

Il arrive quelquefois qu'une partie de la tribu, entraînée par l'appât du gain, se met à capturer ses compatriotes et à les vendre. Ce procédé fait des victimes dans toutes les classes, bien que ce soit principalement sur le bas peuple que tombent les ravisseurs. Il en résulte une guerre civile; le parti le plus faible est chassé du canton; les fugitifs se démoralisent, vivent de maraude, s'emparent des gens qu'ils rencontrent, les vendent aux marchands, et finissent par trafiquer les uns des autres sans le moindre scrupule. C'est précisément dans cette position que nous avons trouvé les Ajahouas.

Les Manganjas sont plus défiants et moins hospitaliers que les riverains du Zambèse. Ils ont eu de la peine à croire que nous n'avions pas d'autre but que celui que nous déclarions. Ils nous

jugent d'après eux, et nous supposent les mobiles qui les font agir. Un chef, que nos Makololos ont surnommé Kitlabolaoua (*je serai tué*), à cause de son air d'épouvante, nous faisait observer que des bandes étrangères venaient quelquefois chez eux, donnant de leur passage des motifs non moins plausibles que les nôtres; et que cependant au bout de quelques jours, elles se jetaient sur le monde et faisaient de nombreux captifs.

Il est certains villages de la vallée du Chiré où l'on n'a même pas voulu nous vendre d'aliments. Chez Zimika, par exemple, les hommes gardaient l'ouverture du rempart d'euphorbe, et nous déclarèrent que nous ne passerions pas. Nous allâmes nous asseoir sous un arbre voisin. Un jeune homme prit la parole et fit un discours plein de colère, sautant ça et là en brandissant son arc et ses flèches, dont on voyait le poison, et en nous adressant des gestes féroces. Il fut arrêté au milieu de sa harangue par un vieillard qui lui ordonna de s'asseoir, et lui défendit de parler ainsi à des étrangers. Il lui fallut obéir; mais il le fit avec répugnance, en grondant d'un air soupçonneux, et en projetant ses grosses lèvres d'une manière significative.

Nous avions vu les femmes quitter le village; craignant qu'il n'arrivât quelque malheur, nous partîmes au grand déplaisir de nos Makololos. Ils étaient furieux contre les habitants de leur manque d'hospitalité, et nous en voulaient de ce que nous ne leur permettions pas de les battre. « Voilà ce que c'est que d'être avec des blancs, grommelaient-ils; si nous étions conduits par un de nos chefs, nous aurions mangé ce soir les chèvres de ces gens-là, et demain matin ils auraient porté nos fardeaux. »

Comme au retour nous avions pris un chemin qui laissait ce village sur notre gauche, Zimika nous envoya ses excuses, nous faisant dire qu'à cette époque il était malade dans un hameau voisin; que ce n'était pas par ses ordres qu'on nous avait éconduits; que son peuple ignorait alors que nous étions des gens tranquilles, aimant la paix et ne voulant pas la troubler.

Pressés de rejoindre *le Ma-Robert*, nous ne pouvions pas entrer dans les bourgades de ce chef; mais les habitants nous suivirent; ils étaient chargés de grain, de farine, de volailles

à vendre, et nous suppliaient de nous arrêter, et de passer la nuit avec eux.

« Serons-nous obligés de dire que les blancs ont traversé notre pays, et que nous ne les avons pas vus? » répétaient-ils avec instances. Nous fîmes halte auprès d'un ruisseau pour les satisfaire. Aux yeux des gens de ce pays-ci, notre peau est plutôt rouge que blanche; et bien qu'ils admirent beaucoup les teints de nuance claire, ils nous trouvent d'une laideur bizarre. Nos vêtements les choquent; les yeux bleus leur paraissent durs, et la barbe rousse une monstruosité.

D'après le nombre de vieillards que nous avons rencontrés dans la montagne, et par la vigueur physique et morale que nous avons vue s'accroître à mesure que nous nous élevions, nous pensons que le pays est salubre, que nos compatriotes y jouiraient d'une bonne santé, et que leur présence pourrait être un grand bienfait pour la population. Ils amèneraient cette multitude d'hommes laborieux à cultiver le coton, le bouazé, la canne à sucre, et d'autres plantes précieuses, de manière à en échanger les produits contre les objets de fabrique européenne, en même temps qu'ils leur inculqueraient, par leurs préceptes et leur exemple, les vérités de notre sainte religion.

Notre séjour au bord du lac fut nécessairement de courte durée. Nous avons trouvé que le meilleur moyen de détruire les soupçons qui peuvent naître dans l'esprit des gens, dont les seuls visiteurs sont des marchands d'esclaves, est de ne faire que passer; puis de leur laisser le temps de comprendre que le but de notre voyage, si différent de celui des autres, n'a rien de dangereux pour leur repos, et que nous n'avons à leur égard que de bonnes dispositions.

Un autre motif nous faisait revenir en toute hâte; la moindre imprudence des hommes que nous avions laissés au *Ma-Robert* pouvait nous compromettre, et devenir fatale au succès de l'entreprise.

Les caravanes qui viennent du pays de Cazembé, de celui de Katanga et d'autres parties de l'intérieur, traversent le Nyassa et le Chiré, pour se rendre aux ports de Quiloa, de Mozambique et d'Iboé. Les esclaves, les ornements de cuivre, l'ivoire et la malachite sont à présent les seuls objets du commerce de ces

provinces. D'après les informations que le colonel Rigby s'est procurées à Zanzibar, et les renseignements tirés d'ailleurs, presque tous les esclaves qui sont embarqués dans les trois ports cités plus haut viennent de la province du Nyassa. En ayant un petit vapeur sur le haut Chiré, qui à partir des cataractes présente avec le Nyassa une côte de six cent milles au moins, et en achetant l'ivoire des populations riveraines, on paralyserait le commerce d'esclaves dans toute cette région; car ce n'est qu'en rapportant de l'ivoire, dont ils chargent les captifs, que les marchands trouvent dans leur odieux négoce un bénéfice réel.

On acquerrait ainsi de l'influence sur une aire d'une immense étendue. Les Mazitous, qui habitent vers la partie nord du lac, ne permettraient pas aux raccoleurs d'esclaves de traverser leur territoire. Ils deviendraient, pour la répression de la traite, les alliés les plus actifs de l'Angleterre, et pourraient en profiter pour accroître leur commerce. Dans l'état actuel, les indigènes qui vendent de l'ivoire et de la malachite sont indignement exploités. Si nous leur donnions ici le prix qu'ils reçoivent maintenant sur la côte, après avoir fait trois cents milles pour y porter leurs marchandises, ils s'abstiendraient de faire cette course inutile; et ce n'est qu'en empêchant les produits de l'intérieur d'arriver aux établissements côtiers, que nous parviendrons à réprimer la traite. Le moyen que nous proposons la supprimerait depuis le Zambèse jusqu'à Quiloa; il ne laisserait en dehors de ces limites que l'établissement portugais d'Inhambane, au sud; et au nord, une portion des États du sultan de Zanzibar que surveilleraient nos croiseurs.

Les riverains du Nyassa produisent du coton en assez grande quantité, et peuvent le vendre moins d'un penny la livre. On peut le transporter par eau jusqu'en Angleterre, au moyen du Chiré et du Zambèse, à la seule exception d'un portage, d'à peu près trente-cinq milles, occasionné par les cataractes de Murchison.

Une route d'une quarantaine de milles, longeant la rivière en cet endroit, serait d'une faible dépense; et il est probable qu'avant peu un commerce légitime et florissant remplacerait l'odieux trafic des hommes.

Le colonel Rigby, les capitaines Wilson, Oldfied et Chapman,

tous les officiers intelligents que nous avons vus sur la côte, ont reconnu avec nous qu'un petit navire sur le lac Nyassa ferait plus pour la répression de la traite que six vaisseaux de guerre sur l'Océan. Par des opérations judicieuses, faites dans l'intérieur et sur une petite échelle, la politique anglaise obtiendrait ainsi, à peu de frais, dans l'est de l'Afrique, les mêmes résultats que sur la côte occidentale.

CHAPITRE VI.

Retour du lac. — Empoisonnement par la cassave. — Conservation de la viande par le suc du manioc. — Le docteur Kirk se rend directement du village de Chibisa à Tété. — Observations magnétiques de Charles Livingstone. — Biscuit du Chiré. — Nécessité du froment pour les Européens. — Départ pour la côte. — Éléphants. — Le senhor Ferrâo. — Kongoné. — Arrivée du *Lynx*. — Perte de la malle. — Départ pour Tété. — Le gouverneur de Choupanga. — Aveux d'un ancien marchand d'esclaves. — Paul Mariano. — Arrivée à Tété, le 2 février 1860. — Mine d'argent fabuleuse de Chicova. — Exactions des Banyaïs. — Prix des denrées. — Portugais de Tété. — Funérailles. — Noces. — Or et charbon de terre. — Nouveau départ pour le Kongoné. — Retour. — Canal secret employé pour la traite. — Le gouverneur de Quilimané envoie à la recherche du Kongoné. — Essai commercial de M. Sunley à la rivière d'Angoxe. — Le major Sicard à Mazaro. — Changement de noms. — Mauvais état du *Ma-Robert*. — Départ de M. Rae pour l'Angleterre. — Le Kouakoua. — Créatures comiques. — Souris. — Les Zoulous à Senna. — Cochons rayés de Senna. — Fièvre. — Arrivée à Tété, le 25 avril. — Manque d'irrigation. — Une branche de l'industrie de Tété.

6 *octobre* 1859. Après un voyage à pied de quarante jours, nous arrivons au *Ma-Robert*, à peu près exténués, mais plutôt par un empoisonnement que par les fatigues de la route. Nous avions pris un peu de pâte de *mulligatawney*, pour nous faire de la soupe, dans le cas où nous n'aurions pas le temps d'accommoder autre chose. Un soir qu'après une marche d'une longueur exceptionnelle nous étions à Mikéna, près du mont Njongoné, situé au nord du Zomba, il fut dit au cuisinier de se servir de notre pâte. Mais au lieu des deux cuillerées qu'on lui disait de prendre, il mit tout le pot dans la soupe. Celle-ci emportait la bouche ; on y ajouta du riz, et comme nous étions affamés, on ne l'en mangea pas moins. Toutefois, la dose avait été trop forte, et nous fûmes retenus pendant plusieurs jours par de cruelles souffrances ; quelques-uns même d'entre nous ne se rétablirent qu'à bord du *Ma-Robert*.

Il est possible qu'autre chose ait contribué à nous rendre malades. On sait qu'une espèce de manioc est vénéneuse (le *Jatropha maligna*), mais qu'en lavant avec soin la farine qu'on en retire, et en jetant les deux eaux dans lesquelles elle a bouilli, cette farine, qui est la cassave, perd son principe délétère et devient comestible. L'espèce maligne se reconnaît facilement à son amertume; il suffit d'enlever un morceau de l'écorce de la racine, et d'y poser la langue pour être sûr de ne pas se tromper. Néanmoins, il est probable que le manioc à saveur douce contient également un principe vénéneux.

Bien qu'il soit nuisible, comme celui de nos pommes de terre, le suc du manioc est employé dans les Indes occidentales sous le nom de *casserip*. Mélangé avec de l'eau, dans laquelle on a mis du piment, il conserve la viande, et cela, dit-on, pendant des années. Si l'on touche ce mélange avec du fer, ou de l'acier, il devient aigre; aussi, en pareil cas, fait-on usage d'un vase de terre. Ce procédé, que nous a fait connaître l'archevêque Whately, et qui est fort économique, est précieux dans les pays chauds. Tout ce qui reste du dîner, bœuf, mouton, porc ou volaille, se garde à merveille dans cette poivrade, à laquelle on ajoute alors un peu de casserip nouvellement fait. Autrement la chaleur ou les mouches auraient bientôt gâté vos reliefs.

Toujours est-il que notre cuisinier faisait bouillir son manioc de la même façon que la viande : il en emplissait la marmite, y versait de l'eau, mettait sur le feu, et laissait réduire jusqu'à ce qu'il n'y eût plus une goutte de liquide. La racine conservait ainsi toute ses propriétés délétères; et malgré le soin que nous avions de ne jamais acheter que l'espèce inoffensive, nous souffrions journellement des effets de cette méthode pernicieuse, qui ne fut découverte qu'à la fin de l'excursion.

Soit dans la montée des basses terres aux Highlands, à trois mille pieds au-dessus du fond de la vallée, soit dans la descente du même point au bord de la rivière, le changement de climat fut très-sensible.

En bas, une chaleur étouffante, avec une température de 29 à 39 degrés et demi à l'ombre, chaleur qui nous rendait aussi mous, aussi abattus, que nous nous sentions vigoureux et réjouis sur les plateaux, où nous avions dix ou douze degrés de moins. L'eau de la rivière était quelquefois à vingt-neuf degrés,

et même plus, tandis que celle des ruisseaux de la montagne n'était qu'à dix-huit degrés.

Ayant eu besoin d'envoyer deux d'entre nous à Tèté, le docteur Kirk et Mister Rae, notre mécanicien, conduits par des gens de Chibisa, accomplirent cette mission. Nous avions trouvé à l'est et au nord le pays si bien arrosé, que nous ne pensions pas que le manque d'eau fût à craindre pendant ce trajet qui était de moins de cent milles. C'était une erreur: nos amis souffrirent cruellement de la soif. Le peu d'eau qu'ils se procuraient, en creusant le lit des rivières desséchées, ne pouvait que les altérer davantage, tant elle était saumâtre (quelques indigènes en retiraient même du sel); et quand, à de longs intervalles, les voyageurs en trouvaient de moins saline, c'était une eau fangeuse, qui, profondément troublée par la visite des grands animaux, était nauséabonde.

Le chemin qu'ils suivaient traversait des plaines, où la tsétsé pullule : de grands espaces couverts de bauhinias, dont le feuillage donnait si peu d'ombre au terrain grillé, que c'était à peine si l'on y voyait quelques touffes d'herbe. Un soleil d'une telle ardeur que les guides s'éloignaient du sentier en bondissant, dans le vain espoir, en marchant sous ces bois sans ombre, de rafraîchir un instant leurs pieds brûlés. Celui qui était chargé de la provision de porc salé, s'étant perdu, n'arriva que deux jours après les autres; il n'apportait que les fibres de la viande : toute la graisse avait fondu, et lui avait coulé sur les épaules. Peu de temps après, ce sentier fut transformé en chemin de razzia par le capitaine Raposo. Nos deux amis, jeunes et vigoureux, avaient manqué d'y périr; que l'on se figure, s'il est possible, tout ce que les esclaves y ont souffert depuis lors. Probablement que cet abominable commerce ne peut avoir lieu sans d'horribles tortures, et un énorme sacrifice de vie humaine.

Une série d'observations magnétiques, au sujet de l'inclinaison et de la déclinaison de l'aiguille, ont été faites à l'île de Dakanamoio par Charles Livingstone, qui en avait fait d'autres à Tèté, ainsi qu'à l'île de l'Expédition. *Le Ma-Robert*, après cela, partit pour le Kongoné.

Nous avions épuisé tous nos vivres, à l'exception du thé et du porc salé; mais on peut acheter aux indigènes de la volaille, des

fèves et de la farine de sorgho. Celle-ci, toutefois, ne convient pas à l'estomac des Européens; le froment, sous une forme ou sous une autre, est indispensable, en Afrique, à la santé des blancs. L'ingénieux Rowe, notre premier chauffeur, employa la farine de mapira de diverses manières; il en fit d'abord une pâte où elle entrait seule, et qu'il mit au four; puis il essaya d'y mêler du jus de porc; il la mélangea ensuite à des bananes, et finit par y ajouter des clous de girofle. Mais de quelque façon qu'il fût préparé, cet affreux biscuit n'en donnait pas moins des aigreurs qui duraient tout le temps de la digestion.

Nous conseillons donc aux missionnaires et aux marchands qui viendront ici, de ne pas négliger la culture du froment. Il ne leur sera pas plus difficile qu'aux Portugais d'avoir leur provision de blé, pourvu que les semailles se fassent dans la saison convenable, c'est-à-dire en avril et en mai, époque où l'hiver commence. Pendant ces deux mois, il ne faut pas compter sur la pluie; on doit alors recourir aux irrigations, comme dans la colonie du Cap; ce qui, dans le pays, n'offre pas de difficulté. Si vous attendiez la saison pluvieuse le froment ne vous donnerait que de la paille. Dans cette région tout homme courageux pourra se nourrir sans rien tirer d'ailleurs.

Nous descendons le Chiré. Mankokoué nous a fait dire qu'il souhaitait que notre bande s'arrêtât dans son village. Il vient à bord du *Ma-Robert*, nous apporte un beau présent, et nous assure que s'il ne nous a pas fait de visite l'autre fois, ce sont ses jeunes gens qui l'en ont dissuadé; mais qu'enfin il a voulu voir ce que tout le monde avait vu. Un homme chauve, à tête carrée, qui, lors de notre passage, remplissait les fonctions de premier ministre, est remplacé par un vieillard qui accompagne Mankokoué.

Dans la traversée du marais des Éléphants nous avons compté neuf grandes troupes de ces animaux; quelques-unes de ces bandes formaient une ligne de deux milles de longueur.

26 *octobre*. Un violent orage éclate; il tombe des grêlons volumineux, à la grande surprise de nos hommes de Senna, pour qui la grêle est chose inconnue, bien qu'elle ne soit pas rare dans les contrées plus éloignées de la côte. Nous l'avons vue à Kuruman tuer des chevaux, des poules, des antilopes, et briser, à Kolobeng, tous les carreaux des fenêtres de la mission.

2 *novembre*. Après avoir jeté l'ancre à la hauteur de Chamoara, nous envoyons à Senna pour y prendre du biscuit et d'autres denrées. Avec sa générosité habituelle, le senhor Ferrão nous donne un bœuf. Voulant savoir s'il peut en offrir un second, il cherche dans son dictionnaire portugais-anglais, et demande à notre matelot s'il veut *an other*, ce qui signifie *un autre;* mais il prononce le *th* en portugais, et Jack lui répond : « Non, monsieur, je vous remercie, je ne veux pas d'*otter* dans le bateau (c'est-à-dire de loutre), ces bêtes-là mordent trop fort. »

Tous les soirs il nous faut échouer *le Ma-Robert* sur un banc de sable. Il prend l'eau si rapidement que sans cela il coulerait dans la nuit; ce n'est qu'en manœuvrant la pompe toute la journée qu'on peut le maintenir à flot.

Les averses qui tombent chaque jour produisent leur effet habituel dans la cabine. Impossible d'attendre ceux de nos compagnons qui sont allés par terre du Chiré à Têté; et nous nous rendons à la côte pour faire réparer notre malheureux vapeur.

Nous étions depuis peu de temps à l'embouchure du Kongoné, lorsque le lieutenant Berkeley, commandant *le Lynx*, de la marine britannique, vint pour nous ravitailler. La barre, qui avait été parfaitement unie jusque-là, est devenue mauvaise précisément à l'arrivée du *Lynx*, au point que celui-ci n'a pu communiquer avec nous qu'au bout de deux ou trois jours. Deux de ses chaloupes ont essayé de nous rejoindre ; mais ayant pris à côté de la passe, elles ont chaviré sur les brisants qui sont situés devant l'île. Mister Hunt, l'officier commandant la seconde chaloupe, s'est noblement conduit ; et grâce au sang-froid et à l'habileté dont il a fait preuve, les deux équipages ont été sauvés.

Tout ce qu'on apportait fut naturellement perdu ; entre autres choses les sacs où étaient renfermées les dépêches du gouvernement et les lettres de nos amis.

Cette perte est d'autant plus cruelle que nous allons commencer une expédition dans l'intérieur ; le voyage durera près d'un an ; ces lettres perdues étaient déjà de l'année dernière ; et vingt mois sans nouvelles de ceux qu'on aime, c'est bien long !

Le lieutenant Berkeley, nous ayant prêté son concours efficace pour la réparation de notre misérable vapeur, celui-ci fut en état de quitter la côte ; et nous repartîmes pour Têté le 6 décembre.

Chemin faisant nous rencontrâmes le gouverneur de Quilimané qui descendait le fleuve en bateau. Il avait reçu, nous dit-il, l'ordre du cabinet de Lisbonne de choisir, après examen personnel, les ports les plus sûrs du delta du Zambèse. Nous lui indiquâmes le moyen d'arriver au Kongoné. Il ajouta qu'il était persuadé que les Portugais de son district connaissaient une embouchure d'où ils faisaient partir leurs esclaves; mais que les traitants refuseraient de lui donner des renseignements à cet égard, et que c'était pour cela qu'il s'adressait à nous.

Son Excellence prit malheureusement la fièvre le lendemain, et retourna à Quilimané avant d'avoir atteint l'embouchure du fleuve.

Plus tard, un officier de la marine portugaise fut envoyé par son gouvernement pour explorer les différents bras du Zambèse. Il se contenta de regarder les lieux, fit son rapport d'après nos sondages, dont nous avions publié les résultats, mais oublia de reconnaître cet emprunt. Ses compatriotes eux-mêmes souriaient de cet enfantillage de leur gouvernement, qui envoyait à la recherche de ce qui était découvert, et prétendait savoir d'ancienne date ce qu'il ignorait la veille.

A peine étions-nous en face de l'île de l'Expédition que le pont du foyer du *Ma-Robert* s'écroula, comme cela lui était arrivé mainte et mainte fois. Heureusement que la place était giboyeuse : ce qui nous permit de nous procurer de la venaison, tandis que le vapeur se réparait.

Le 31 décembre, nous arrivions à Choupanga ; il fallut y rester huit jours pour attendre la cotonnade que l'on nous envoyait de Quilimané. La toile de coton écrue, celle dont on fait les draps, est la monnaie courante de l'Afrique orientale ; et le ballot que nous attendions devait nous servir de numéraire pendant le voyage que nous allions entreprendre.

Le gouverneur et ses deux charmantes filles habitaient la maison de Choupanga. Il est rare que les Portugais éprouvent de la répugnance à être servis par les noirs. Mais le gouverneur aimait mieux l'être par ses filles, qui s'acquittaient de leur charge avec infiniment de grâce. La chose était d'autant plus agréable pour nous que c'est une rareté, dans ce pays-ci, de rencontrer des femmes à table.

Son Excellence nous dit avec franchise, et d'une façon nullement confidentielle, que les Portugais de cette région formaient une misérable espèce, avilie par la débauche et sans la moindre initiative. « S'il leur restait un peu d'énergie, disait-il, quelques-uns des plus riches pourraient envoyer chacun une cinquantaine d'esclaves, voire une centaine, à Maurice, au Cap et en Angleterre pour y apprendre différents métiers; de cette façon ils utiliseraient les produits du pays, et fabriqueraient eux-mêmes leur cotonnade et leur sucre au lieu de faire venir ces articles du dehors.» Son Excellence ne voyait même pas pourquoi le Mozambique n'aurait pas bientôt son chemin de fer, traversant le continent africain pour rejoindre Angola.

Ces observations trahissaient chez le gouverneur un défaut assez commun parmi les Portugais, et qui ressemble à la manie qu'ont certains de nos compatriotes de décrier tout ce qui vient d'Angleterre. L'usage est ici de vous entretenir de vérités lamentables sur tout ceux qui vous entourent. Si j'en juge par nos propres impressions, les étrangers, quand ils ne le méprisent pas, regrettent d'entendre un homme couronner sa tirade par ces mots : « Je suis affreusement honteux d'être Portugais. »

Les paroles de Son Excellence montraient encore les idées grandioses que l'on se plaît à caresser, au mépris des choses pratiques et d'une réalisation facile. L'indigo croît spontanément dans les rues; il y atteint six pieds de hauteur, et s'y trouve en abondance. Un coton d'excellente qualité se rencontre à un mille à peine; il s'y propage de lui-même, en dépit du feu qui le détruit tous les ans; et la canne à sucre, nous a-t-on dit, est facile à cultiver dans la plus grande portion du delta. Au lieu de profiter de ces avantages, nos amis rêvent de fonder ici, avec les capitaux anglais, une nouvelle Compagnie des Indes; et, tout en songeant à ce projet magnifique, ils se hâtent d'exporter leurs travailleurs à l'île de la Réunion. Le programme de cette Compagnie anglaise, soigneusement tracé par le ministre d'État de Lisbonne, impose, avec une louable rigueur, la condition de bâtir des écoles, de faire des routes, de construire des ponts, de creuser des ports dans ce pays du Prêtre-Jean : tout cela devant appartenir aux Portugais après un laps de vingt années.

Son Excellence nous rappela à cette occasion que les établisse-

ments du Mozambique, le fait est notoire, sont pour la métropole une charge qui se traduit par un déficit annuel de cent vingt mille francs; qu'il n'en résulte aucun avantage pour Lisbonne, dont le commerce avec ce point de la côte africaine est à peu près nul; et que jamais un Portugais n'est revenu dépenser au pays natal la fortune qu'il a faite ici. Il est vraiment à regretter que des hommes d'État, dont les actes nous ont prouvé les lumières, fassent servir leur puissance à perpétuer la condition misérable de ce pays, en fermant aux étrangers, sous prétexte de domination absolue, des lieux où ils sont eux-mêmes sans force pour le bien. Après avoir été le premier à faire le commerce transatlantique d'esclaves, n'est-ce pas pour le Portugal payer trop cher une simple fanfaronnade que d'être le dernier peuple chrétien à abandonner ce trafic abominable?

Un vieux traitant malade, presque aveugle et misérablement usé, avait coutume de nous raconter sans détours les épisodes de son ancienne carrière. Évidemment l'esclavage ne lui apparaissait pas sous le même jour qu'à nous autres. Ses compatriotes connaissaient tous sa libéralité; ils savaient que sa pitié ne s'invoquait jamais en vain; et certes on n'est pas plus généreux et plus serviable qu'il ne le fut à notre égard. Un jour que nous lui disions combien nous étions surpris de voir qu'un homme aussi humain avait pu se livrer à l'exportation de l'esclave, il repoussa cette accusation avec chaleur, nous affirmant qu'il n'avait jamais arraché d'esclaves à leurs maîtres. C'étaient seulement des *brutos do mato*, des bêtes des champs qu'il avait exportées, c'est-à-dire des indigènes sauvages, nouvellement pris à la chasse; et, toujours au même point de vue, il ajouta gravement, que lorsque sa femme était morte, il avait fait, pour émousser son chagrin, une descente chez les tribus voisines de l'embouchure du Chiré, d'où il avait ramené un grand nombre de captifs.

C'était à Angola qu'il avait débuté dans la carrière commerciale; il s'était créé plusieurs fortunes qu'il avait dissipées rapidement à Rio-Janeiro dans des orgies de toute espèce. « L'argent qu'on gagne à vendre des noirs, disait-il, est mauvais, et retourne vite au diable. » Il était parti de Quilimané, il y a quelque douze ans, avec une cargaison d'ivoire; son navire avait

été saisi comme négrier, puis amené au Cap. On lui en avait pris d'autres en différentes occasions; on était alors dans son droit. C'était juste, disait-il, puisque ceux-là étaient chargés d'esclaves; mais cette fois il s'agissait d'un commerce licite; et les croiseurs avaient eu tort. Les officiers anglais l'avaient reconnu eux-mêmes, et voulaient lui rendre ce qui lui avait été pris. Ils l'auraient fait sans aucun doute, car c'étaient des hommes d'honneur; mais un de ses compatriotes, qui était alors au Cap, un franc coquin, s'y était opposé, et la restitution n'avait pas eu lieu. Longtemps après, un officier de marine, qui, lors de la capture, se trouvait à bord du croiseur, remontait le Zambèse avec nous; il reconnut notre ami, et l'informa que le gouvernement anglais, ayant acquis la certitude que le navire en question avait été saisi d'une façon illégale, avait payé au gouvernement portugais la valeur entière du bâtiment et de la cargaison.

Le senhor Vianna, un settler, venait d'acheter une ferme de trois milles carrés, dont l'une des lisières était formée par le champ de bataille de Mazaro; le prix de cette ferme était de neuf cents dollars, payables en trois ans. M. Vianna s'est rendu en outre fermier d'un espace de quarante milles, situé sur les bords du Chiré et du Zambèse. Ce terrain, qui faisait partie du domaine de Mariano, appartient à l'État. Celui-ci a également affermé à M. Azévédo, et pour un nombre d'années considérable, une étendue de quatre-vingts milles du territoire qui borne Mazaro du côté de l'est. Les quelques centaines de dollars qui constituent le loyer de la terre sont fournis au fermier par les colonos, ou serfs, qui lui donnent annuellement un ou deux sacs de grain, et lui rendent certains services, à peu près comme cela se passe avec nos cottagers écossais.

Les Landines, Cafres-Zoulous qui demeurent sur la rive droite du Zambèse, vinrent alors réclamer leur tribut. Le Senhor Vianna leur fit remettre un petit cadeau, et les pria d'attendre que le gouverneur fût parti. Il envoya pendant ce temps-là toutes ces marchandises de l'autre côté du fleuve, et disparut avec le gouverneur sans payer les Landines. Le principal objet que les marchands ont en vue, lorsqu'ils acquittent la taxe que leur imposent les Zoulous, est d'obtenir la permission de couper les goundas gigantesques dont on fait les *coches*, ou grands canots du Zambèse, et qui croissent à une vingtaine de milles dans

l'intérieur des terres. M. Vianna avait abattu assez de bois pour assurer des canots à tous ses domaines au moins pendant dix ans; et il espérait qu'avant l'expiration de ce terme sa fuite serait depuis longtemps oubliée. Il ne s'en plaignit pas moins amèrement du peu de respect que ces Cafres lui témoignèrent, ainsi qu'au gouverneur.

Tandis que nous étions à Choupanga, nous vîmes passer Paul Mariano, que l'on conduisait à Senna pour y être jugé. Il était accusé d'avoir tué quelques pauvres diables de noirs, dont un charpentier qui appartenait au senhor Azévédo. Un officier, assisté de plusieurs soldats, avait fait chez Mariano une descente nocturne et s'était emparé de sa personne. La sœur du prisonnier était allée trouver le gouverneur, et lui avait demandé en termes clairs et précis, devant un certain nombre de senhors, quelle somme il exigeait pour mettre le prévenu en liberté. Son Excellence, cela va sans dire, avait été blessée de tant d'audace, et avait rejeté avec indignation l'offre qui lui était faite. Mais, chose singulière, quelques jours après Mariano s'échappa de prison et retourna dans son île, où depuis lors il n'a pas été troublé. En apprenant cette fuite nous avons demandé si l'on se doutait de la route que l'accusé avait prise. « Celle de sa propre demeure, ce n'est pas douteux, » nous répondit un gentleman qui connaissait les habitudes du pays; et ce gentleman avait raison.

C'était l'époque où il pleut fréquemment; la crue du fleuve était considérable; nous n'avancions qu'avec une lenteur désespérante; et ce ne fut que le 2 février que nous atteignîmes Tété. Le même jour M. Thornton revenait d'une tournée géologique; cette tournée avait fait espérer aux Portugais la redécouverte d'une mine d'argent fabuleuse, dont, suivant la tradition, les Jésuites auraient autrefois exploité un filon précieux à Chicova.

Après avoir dépassé Zumbo, en compagnie d'un marchand métis, M. Thornton avait bientôt quitté le Zambèse; il s'était joint à l'expédition du baron Van der Decken, et avait exploré la montagne neigeuse du Kiliman-jaro, située au nord-ouest de Zanzibar.

Le métis qui accompagnait M. Thornton avait trouvé de l'ivoire en abondance; il en rapportait une grande quantité qu'on ne lui avait pas vendu cher; mais il avait été contraint de payer de

lourdes taxes aux Banyaïs, ainsi qu'à d'autres peuplades; et cela dans une région que les Portugais prétendent posséder d'une manière exclusive. Pendant les six mois que dura cette excursion, il fut livré par ce traitant, aux différents chefs dont il traversa le territoire, deux cents pièces de cotonnade de seize yards chacune, sans parler des grains de verre et du fil de laiton. A cet impôt, suffisamment lourd, se joint l'habitude qu'ont prise les chefs de cette province d'imposer des amendes aux négociants pour des crimes que ces derniers ont pu commettre à leur insu. Les marchands subissent ces exactions plutôt que de courir les risques d'un combat. L'ivoire d'ailleurs est assez bon marché pour qu'ils y gagnent encore.

Chaque négociant de Tété est, dit-on, obligé de pourvoir à l'entretien d'un certain nombre de soldats de la garnison; celui qui arrive de l'intérieur doit payer la somme nécessaire pour en entretenir cinq, bien qu'il ne soit nullement protégé par la force publique.

De Zumbo à Chicova le transport de l'ivoire se fait ordinairement en canot; arrivé là on abandonne les pirogues, et les défenses sont portées à dos d'homme jusqu'en aval du Kébrabasa. Le marchand dont nous parlons avait loué des Banyaïs pour ce dernier trajet; ceux-ci étaient convenus de lui déposer son ivoire de l'autre côté des rapides moyennant trois yards de calicot par homme et par tournée. Mais une fois partis ils jetèrent à plusieurs reprises leurs fardeaux sur la route, exigeant pour les reprendre qu'on leur donnât davantage; et ils finirent par élever leurs prétentions à dix yards. « J'aurais pu en venir aux mains, et les battre avec mes hommes, ajoutait le négociant; mais en arrivant à Tété, j'aurais été mis à l'amende par le gouverneur pour avoir troublé la paix publique. Toute ma cargaison aurait été prise par les Banyaïs; et pour tout dédommagement j'aurais eu la mortification d'apprendre que, sur ma plainte, nos autorités avaient acheté mon ivoire aux détrousseurs, et l'avaient eu à bon compte. »

C'était un administrateur de singulière espèce que ce senhor officier qui, en même temps, commandait le fort par intérim; depuis cette époque il est mort. Peu de temps après son arrivée au pouvoir il avait fait une loi pour fixer la valeur des denrées. En raison des guerres qui désolaient le pays depuis longtemps,

les provisions coûtaient alors le triple de ce qu'on les payait jadis. Il fut donc décidé par Son Excellence que les choses seraient remises sur l'ancien pied; qu'on aurait à l'avenir vingt-quatre poulets, au lieu de huit, pour deux yards de calicot; et que le prix des chèvres, des moutons et de l'huile serait réduit dans la même proportion.

Le premier indigène qui vint au marché refusa de céder ses volailles au prix du nouveau tarif. On le traîna immédiatement devant le gouverneur, qui, pour le punir, lui fit attacher au cou sa marchandise gloussante, et le condamna à remonter et à descendre la rue jusqu'au soir, sous la surveillance d'un argousin, puis ensuite à passer la nuit en prison. Un autre malheureux, ayant apporté de l'huile d'arachide, et n'ayant pas non plus consenti à la vendre aux conditions légales, fut condamné à en boire une large dose. Cela servit d'exemple; et la seule difficulté que rencontra la réforme vint de ce que les indigènes attendirent, pour reparaître au marché, qu'on eût abrogé la taxe.

Les vins et les liqueurs, dus à l'importation, payant une entrée assez forte, Tété, pour un simple village, doit avoir un revenu respectable. Le climat y est pour beaucoup; on l'accuse généralement d'une foule de choses. Ainsi les marchands, y étant d'humeur sociable, se réunissent et passent la soirée les uns chez les autres; c'est alors qu'on peut observer l'effet de ce climat débilitant. Ils ne sont pas rassemblés depuis une heure qu'un certain nombre de ces messieurs, devenus trop faibles pour rester sur leurs chaises, tombent sous la table sans en avoir conscience; tandis que les autres parlent et gesticulent, chantent d'une voix forte, se jettent dans les bras de leurs voisins en leur jurant une amitié éternelle, et perdent peu à peu la direction de leurs mouvements et le fil de leurs discours. Des esclaves, assis à l'entrée de la salle, comprenant ces symptômes, s'approchent alors de leurs maîtres, et les rapportent à la maison. Nous n'hésiterions pas à qualifier cela d'ivresse, si pour désigner cet état on ne disait pas ici : « Il parle anglais, » ce qui signifie il est ivre; de telle sorte que notre accusation aurait l'air d'un *tu quoque*.

Les Portugais de Tété poussent l'intempérance et les autres vices tellement loin, que nous sommes surpris, non pas de ce qu'ils ont la fièvre, mais de ce que la fièvre ne les a pas déjà

tous emportés. Leurs habitudes seraient mortelles sous n'importe quel climat. C'était pour les Africains un sujet d'étonnement plus encore que pour nous-mêmes. Nos Makololos, par exemple, regardaient avec effroi ces réunions bachiques; et Sininyané les décrivait de manière à servir de leçon aux acteurs de ces tristes scènes. « Un Portugais se lève, disait-il, et crie: Viva! c'est-à-dire je suis content; un autre crie: Viva! à son tour, puis ils crient: Viva! tous ensemble. Ainsi donc, pour les contenter, il ne faut qu'un peu de bière! » Un soir, il vit trois officiers qui, dans leur contentement, se querellaient au sujet d'un faux rapport. L'un de ces officiers se jeta sur son supérieur, s'efforça de le mordre, l'entraîna dans sa chute, et roula avec lui sur le plancher, tandis que le troisième, prenant une chaise, les frappait tous les deux. Dans son horreur d'une pareille conduite, Sininyané s'écria: « De quelle espèce sont donc ces blancs, qui traitent leurs chefs de la sorte! »

Un enterrement, ou un mariage, vient quelquefois rompre la monotonie de l'existence des habitants de Tété. Lorsque le défunt est un personnage important, la quantité de poudre brûlée par ses esclaves est énorme; et la dépense, toute proportion gardée, n'est pas moins grande que celle des funérailles follement fastueuses que l'on voit en Angleterre.

Quand nous étions à Tété, nous avons toujours essayé d'adoucir les chagrins de la famille en assistant aux cérémonies funèbres, et en nous joignant au cortége avec une véritable sympathie pour les survivants. Ils l'auraient fait pour nous si nous avions été à leur place. Jamais ils n'ont manqué d'hospitalité à notre égard; et l'extrême bienveillance qu'ils nous ont témoignée restera dans notre mémoire jusqu'à notre dernier jour. Leurs fautes nous attristent; quand nous en parlons, c'est avec chagrin, non pas avec colère. Leur trafic d'esclaves est une méprise énorme. En les retranchant du reste du monde, leur gouvernement les place dans une fausse position; ils le sentent et le disent avec une amertume qui ferait changer de langage aux hommes d'État de Lisbonne, si ces derniers pouvaient les entendre. Mais il n'y a pas de journaux à Tété, pas de libraire, à peine un maître d'école. Si nous étions nés dans un pareil milieu.... Nous tremblons d'y penser!

Les mariages sont célébrés ici avec autant de gaieté que par-

tout ailleurs. Notre ami le padre maria sa filleule ; la noce se fit chez lui ; il nous invita gracieusement à partager sa joie : ce qui nous fournit l'occasion d'assister à une fête nuptiale. Tout se passa avec convenance et bon goût. C'est à cette noce que nous avons fait connaissance avec la vieille doña Eugenia, qui était déjà mère de famille lorsque les esclaves vinrent de Cassangé, à une époque où pas un de nous n'avait vu le jour.

Un autre mariage excita notre intérêt par un incident qui nous rappela une coutume écossaise. L'un de nos amis, le capitaine Terrazao, devait épouser une jeune fille portant l'illustre nom de Victoria-Alexandrina. Celle-ci avait une sœur qui se mariait également, et les deux noces devaient avoir lieu le même jour. Le père des deux fiancées était l'un des plus riches négociants de la province ; mais leur mère n'avait jamais été qu'une concubine, et les parents se marièrent d'abord pour légitimer leurs filles. Avec nos lois, qui n'admettent point la réversibilité des crimes, n'est-il pas fâcheux de voir les enfants qui ont le malheur de naître en dehors du mariage porter toute leur vie la souillure d'une faute dont ils sont innocents[1] ?

Dans le cortége nuptial, les mariés sont portés dans des machillas, c'est-à-dire dans des hamacs suspendus à des perches. La partie féminine des esclaves, parée de ses plus beaux atours, fait éclater la joie qu'elle éprouve du bonheur de ses maîtres. Les hommes portent les hamacs, ou témoignent leur allégresse en déchargeant leurs mousquets. Derrière les machillas, viennent les amis du jeune couple ; ils ont ordinairement l'habit noir et le chapeau en tuyau de poêle, qui nous paraît ici plus hideux que nous ne l'avons jamais trouvé en Europe.

Les femmes, ainsi qu'on le voit dans la gravure, regardent les toilettes de leurs voisines, en balançant avec grâce les cruches d'eau qu'elles portent sur la tête. Pendant ce temps-là, pour se nettoyer la gorge de la poussière que soulève la foule, les invités font de copieuses libations. Vient ensuite le repas, qui est suivi de la danse, et d'autres divertissements.

L'objet le plus important des environs de Tété, à peu près le

1. Nous comprenons fort bien que cette injustice ait frappé l'esprit droit et généreux du docteur ; mais comment se fait-il qu'il admette le péché originel, et prête à Dieu cette réversibilité qu'il déplore chez les hommes, et que repousse la loi humaine ? (*Note du traducteur*.)



Un cortége nuptial à Tété. — Dessin de Émile Bayard, d'après le Dr Livingstone.

seul qui soit intéressant, est la houille que l'on rencontre au nord du village, à une distance de quelques milles. Elle y apparaît dans les berges rocheuses des ruisseaux qui alimentent le Révouboué. Les veines ont une puissance de quatre à cinq pieds; nous en avons trouvé une de vingt-cinq pieds d'épaisseur. Prise à la surface, cette houille contient beaucoup de schiste; mais ayant sondé horizontalement, à une profondeur de huit ou dix yards, nous avons obtenu un charbon meilleur, et qui a produit de bons résultats pour le chauffage du *Ma-Robert*. On voit, par les racines des plantes empâtées dans la couche, que cette houille est d'ancienne formation. Elle repose sous une strate de grès grossier de couleur grise, qui porte souvent la marque des rides et des bouillonnements de l'eau, ainsi que des empreintes de plantes, et que recouvre du bois silicifié.

L'or également se trouve dans beaucoup de rivières situées au midi de Tété; mais, aussi longtemps que durera l'esclavage, on n'exploitera ici ni l'or ni la houille; et ces richesses ne profiteront qu'aux générations futures.

Apprenant qu'au-dessus du Kébrabasa nous aurions de la peine à nous procurer des vivres, tant que la récolte n'aurait pas été faite; sachant, en outre, combien il est difficile dans la saison pluvieuse d'approvisionner de gibier une aussi grande quantité d'hommes, nous convînmes de remettre au mois de mai notre départ pour l'intérieur. Il fut résolu qu'en attendant nous retournerions à la côte afin d'y prendre les dépêches que nous devons recevoir en mars; et nous partîmes le 10 février pour l'embouchure du Zambèse.

Chemin faisant, nous apprîmes que la malle qui nous était destinée, et qui s'était perdue en franchissant la barre, avait été recueillie à l'ouest de Milambé par des indigènes qui l'avaient portée à Quilimané. On l'avait envoyée à Senna, d'où on l'avait dirigée sur Tété; et nous nous étions croisés avec elle. Le gouverneur de Choupanga nous dit qu'elle était fort grande: ce qui n'était pas fait pour nous consoler, puisqu'elle remontait le fleuve pendant que nous le descendions.

Jamais les moustiques ne nous ont plus tourmentés qu'ils ne l'ont fait près de la côte, surtout quand une légère brise du nord soufflait sur les mangliers. Nous passâmes plusieurs semaines près du rivage dans de petites cases que nos hommes nous

avaient construites. Nos chasseurs, toujours mouillés, furent pris par la fièvre; mais en général ils se remettaient assez vite pour nous entretenir de viande.

Nul vaisseau n'ayant apparu, nous repartîmes le 15 mars. Il fallut s'arrêter sur le Louabo afin d'y prendre du bois. Des chasseurs d'hippopotames, campés dans les environs, nous confirmèrent l'existence du bayou qui va de cet endroit à Quilimané; mais ils refusèrent de nous en indiquer la place. Le gouverneur de Quilimané s'était déjà plaint de ce que les marchands d'esclaves, dans l'intérêt de leur commerce, ne voulaient montrer ce passage à personne, pas même à lui. Masakasa était persuadé qu'on pouvait tirer ce secret de nos chasseurs d'hippopotames, et se flattait d'y parvenir. « Douceur de langue, disait-il, fondra leur réserve; » malheureusement ils décampèrent tous pendant la nuit.

Nous nous sommes assurés plus tard qu'on entre dans ce bayou par une ouverture appelée Kouchichoné, ouverture située en amont du canal du Kongoné, à deux ou trois milles de celui-ci, mais sur l'autre rive du Zambèse. Ce conduit, ne pouvant à certaines époques livrer passage qu'à de petites pirogues, est sans aucune importance.

Le gouvernement de Lisbonne s'est efforcé depuis lors, avec une gravité amusante, de prouver que ces parages lui sont connus depuis longtemps. Peu importe au reste du monde, qui n'en a pas moins à découvrir ce que le Portugal lui laisse ignorer. Et n'est-il pas étrange que, possédant une connaissance des lieux aussi parfaite, un ministère n'en fasse pas profiter ses agents, alors que ces notions géographiques leur seraient indispensables. Le gouverneur de Quilimané, par exemple, ayant reçu l'ordre d'examiner le Kongoné, avouait franchement qu'il ne savait pas où était celui-ci. Notre ami, le major Sicard, ayant reçu de nous l'assurance que les Landines ne pouvaient pas traverser les criques dont ce port est entouré, eut l'idée prévoyante d'acquérir en cet endroit une large bande de terre; il envoya des esclaves y établir un jardin, et fit bâtir une maison qui donna de la valeur au port de Kongoné.

Cela nous fit comprendre que les vues des Portugais différaient totalement des nôtres. Servir l'intérêt de tous, celui des blancs et des noirs, en établissant des relations commerciales parfaite-

ment libres, était le seul but que nous nous proposions. Nos amis, au contraire, n'avaient d'autre désir que de nous voir décider les Anglais à former une compagnie dont le Portugal recueillerait tous les avantages, en s'appuyant sur des droits fictifs.

Cette politique bornée était si transparente que nous avons toujours dit aux négociants d'Angleterre de ne risquer aucune entreprise dans ces régions, tant que la navigation du Zambèse ne serait pas entièrement libre. Aujourd'hui, à l'exception de la traite, nul commerce n'est toléré. Mister Sunley, consul à Johanna, avait, sur la recommandation de l'amiral Wyvil, porté des marchandises à la rivière d'Angonsh, ou d'Angoxe, afin d'amener les indigènes à un trafic légal. Le succès ayant répondu à ses espérances, il fut attiré à Mozambique sous de faux prétextes par deux agents de l'autorité. A peine était-il sous les canons du fort qu'il se vit déclarer prisonnier, confisquer son navire et sa cargaison, pour s'être livré à un commerce défendu sur le territoire portugais. S'il avait fait la traite, une faible somme, à raison de tant par tête de nègre, lui aurait assuré la table et le logement dans le palais du gouverneur.

A Mazaro nous trouvâmes le major Sicard avec des pics, des pelles, des claies et des esclaves : il allait bâtir un fort et une douane à l'embouchure du Kongoné. Comme loin d'avoir un motif pour cacher cette embouchure, nous en avions beaucoup pour la faire connaître, nous donnâmes au major une carte des branches tortueuses, qui, en se ramifiant parmi les mangliers, rendent la recherche du port assez embarrassante; et nous y joignîmes les indications qui pouvaient faciliter la route.

Le major nous apportait le reliquat des dépêches qui couraient après nous. Ce fut une vive déception: tout avait été perdu, excepté un paquet de vieux journaux, deux photographies, et trois lettres qu'on nous avait écrites avant notre départ d'Angleterre.

Sininyané avait échangé son nom contre celui d'un Landine qu'il avait trouvé à Choupanga. Le lendemain matin on l'appelle : il ne répond pas; on recommence deux fois sans plus de succès. A la fin un de ses camarades nous dit : « Ce n'est plus Sininyané, c'est maintenant Mochochoma. »

L'échange des noms entre hommes de tribus différentes est une chose assez commune; il constitue un lien étroit entre les deux échangeurs, et leur impose certaines obligations vis-à-vis

l'un de l'autre. Ainsi quand le dénommé passe dans le village de son camarade, il trouve de droit chez celui-ci la nourriture, le logement, et l'appui dont il peut avoir besoin. Étant au Kébrabasa pendant la saison pluvieuse, Charles Livingstone avait rencontré un voyageur nègre, affamé et transi; il était devenu son camarade, non pas en changeant de nom avec lui, mais en lui donnant quelques vivres et un bout de calicot. Dix-huit mois après, comme nous voyagions dans l'intérieur, un homme se rendit à notre camp; il apportait de la farine, de la bière, du riz et une volaille qu'il nous priait d'accepter, nous rappelant ce qui avait été fait pour lui. Charles Livingstone l'avait oublié; mais le camarade s'en souvenait, et nous dit que maintenant qu'il nous voyait en route il ne voudrait pas nous laisser dormir avec la faim ou la soif.

Plusieurs de nos hommes quittèrent leurs propres noms et adoptèrent ceux des chefs; d'autres firent mieux encore, et prirent le nom des cataractes ou des montagnes que nous avions rencontrées. Il y eut alors dans notre bande un Chibisa, un Morambala, un Zomba, un Kébrabasa, qui continuèrent à se faire appeler ainsi, même après leur retour dans leurs foyers.

Le Ma-Robert, surnommé *l'Asthmatique*, a été pour nous la cause de tant d'ennuis et d'embarras que, bien que nous n'en ayons pas cité la dixième partie, le lecteur doit se dire que nous en avons déjà trop parlé. L'individu qui avait le plus contribué à nous faire imposer ce malheureux navire n'est plus de ce monde. Avec lui a disparu l'amertume que nous avions au cœur; mais il est triste de penser qu'il y a des gens auxquels l'appât du gain fait commettre des actes que l'on doit taire après leur mort.

Toujours est-il que la perspective d'explorer le lac Nyassa au moyen d'un vapeur qui pourrait se démonter, et qui, arrivé aux cataractes, serait porté au delà des chutes, était si belle, l'exécution de ce projet devait porter un coup si funeste au misérable système qui est la plaie de cette région depuis deux siècles, que nous envoyâmes à Londres M. Rae, notre mécanicien, pour surveiller la construction d'un nouveau steamer. M. Rae n'avait plus aucun emploi sur *l'Asthmatique*, puisque celui-ci était complétement incurable, et il pouvait partir sans retard. Nous expédiâmes en même temps cinq caisses d'échantillons recueillis et préparés avec soin par le Dr Kirk; mais, à notre vive

douleur, et à notre grand préjudice, les jardins de Kew, auxquels nous les adressions, ne reçurent jamais qu'une de ces caisses.

Nous conduisîmes tous notre mécanicien à un petit cours d'eau qui se jette dans le Kouakoua, ou rivière de Quilimané; c'était de Quilimané, où il se rendait, que M. Rae devait s'embarquer pour l'Angleterre.

La distance de Mazaro, sur le Zambèse, à Nterra, sur le Kouakoua, est d'environ six milles, que l'on fait sur une terre brune d'une richesse étonnante. Nous passâmes la nuit sous un hangar construit à Nterra pour abriter les voyageurs; car ils sont souvent obligés d'attendre plusieurs jours les canots qui doivent les emmener. Nous essayâmes de dormir, mais les rats et les moustiques rendirent la chose impossible.

Les rats de cette région, ou plutôt de grandes souris qui ressemblent exactement au *mus pumilio* de Smith, sont d'humeur facétieuse, et ont un grand fond de gaieté. Ils nous réveillaient sans cesse en nous courant sur le visage, et riaient aux éclats de cette prouesse agaçante. Le ridicule paraît les frapper vivement et leur causer un extrême plaisir; ils criaient de joie en voyant les efforts que notre colère faisait dans l'ombre pour mettre un terme à leurs rires déplacés.

Contrairement à leurs cousins d'Europe, qui, dit-on, abandonnent les vaisseaux en péril, une bande de ces rats vint s'établir dans *le Ma-Robert*, qui prenait l'eau de toute part, et menaçait de couler bas. Pendant le jour ces mauvais plaisants ne se faisaient ni voir ni entendre; mais, à la nuit close, ils quittaient leur retraite et commençaient leurs cabrioles. A peine étions-nous endormis qu'ils se précipitaient dans la cabine, nous passaient sur la figure, éclataient de rire tous ensemble, et montraient par leurs hi! hi! hi! hi! hi! hi! retentissants combien cette farce les amusait. Puis ils reprenaient leur course, et trottaient sur les hommes de l'équipage avec non moins de délices. Ils gambadaient ainsi toutes les nuits, passant de l'avant à l'arrière, réveillant d'un pied impartial tout dormeur sans distinction de race, et riant avec mépris des coups tombant dans le vide, des grognements irrités, et des courses vaines de ceux qu'ils outrageaient.

Nous vîmes ailleurs une espèce de grande souris, proche pa-

rente de l'*euryotis unisulcatus* de Cuvier; elle se sauva en gravissant un mur raboteux, légèrement penché, et emporta avec elle ses petits, qui, au nombre de six, la tenaient solidement par le périnée. Ils étaient déjà bien couverts de poils, et un coup violent, dont leur mère fut estropiée, ne fit pas lâcher prise à quelques-uns d'entre eux, Cette adhérence était-elle produite par l'action involontaire des muscles? Nous n'avons pas pu le décider; mais une pareille solidité d'attache, avec le poids des souriceaux, paraissait exiger un état cataleptique des muscles de la mâchoire.

Des scorpions, des mille-pieds, des araignées venimeuses étaient souvent introduits dans le navire avec le bois qu'on y apportait, et se glissaient parfois dans nos lits; mais nous avons toujours eu la chance de les découvrir et de les tuer avant qu'ils aient fait aucun mal. Suivant des officiers de marine, qui ont séjourné sur cette côte, les mille-pieds et les scorpions que l'on apportait de cette manière à leur bord perdaient presque tout leur venin après quelques semaines de résidence : nous n'avons pas vérifié le fait.

Il y avait aussi des serpents dans les tas de bois; mais le plus souvent ces reptiles nous arrivaient d'eux-mêmes; ils gagnaient la rivière en amont du navire, nous rejoignaient en se laissant aller au fil de l'eau, et se hissaient à bord avec aisance au moyen du câble-chaîne. Quelques-uns, d'espèce venimeuse, furent pris dans la cabine. Un serpent vert demeura avec nous plusieurs semaines; il se cachait dans le jour derrière le revêtement, et ne sortait que la nuit. Se sentir réveillé par cinq pieds de long d'un serpent glacial qui vous passe sur la figure, est déplaisant, si rapide que soit la chose.

Des myriades de blattes infestaient *le Ma-Robert;* nous en avions deux variétés. Non-seulement elles dévoraient et souillaient nos vivres, nos chaussures, nos flanelles, mais elles nous rongeaient le tour des ongles. Et pas moyen de les détruire; si vous en tuez une, disent les matelots, il en vient cent à ses funérailles. On lit dans l'ouvrage du commodore Owen que les blattes pilées et réduites en pâte forment un puissant carminatif : cela n'a pas été confirmé. Toutefois lorsque des singes sont nourris de ces insectes ils maigrissent tellement, la chose est certaine, qu'il est tout simple de penser que le pâté de blattes ne serait pas

moins bon contre l'obésité qu'un plat de banting (*bibos sondaicus*)[1].

Nous nous trouvâmes à Senna en même temps que les Landines, venus en force pour la perception du tribut annuel.

Ces Cafres sont bien disciplinés, et ne volent jamais les habitants. Ils réclament l'impôt au nom du droit de conquête, ayant autrefois battu les gens de Senna, qu'ils obligèrent à se réfugier sur les îles du Zambèse. Cinquante-quatre Portugais furent tués dans cette affaire; et malgré sa forteresse, bâtie en pisé, jamais le village n'a recouvré sa puissance.

A l'époque où nous y rencontrâmes ces Cafres, la fièvre y régnait depuis quelque temps, et avait attaqué la plupart des Portugais. Il y a dans le village une quantité de mares remplies d'une vase fétide et verte, où d'horribles cochons à long groin, et ressemblant à des lévriers, se vautrent avec délices. La majeure partie de l'espace enfermé dans l'estacade, un millier de mètres de longueur sur environ cinq cents, est couverte d'indigo, de casse, de buissons de grande taille, parmi lesquels s'élèvent des éminences qui portaient autrefois des couvents et des églises. Il en résulte que l'air ne circule pas dans l'enceinte, et que la fièvre y est commune, ce qui n'a rien d'étonnant. La nourriture des cochons qui s'y promènent est d'un révoltant indescriptible; ces animaux n'en forment pas moins un aliment favori; et l'on peut entendre à Senna, comme à Tété, leurs propriétaires les rappeler au milieu de leurs courses vagabondes, et leur crier, d'un ton affectueux, João, Manoël, Antonio, koudia! koudia! (manger! manger!)

Parmi ces bêtes, qui autrement nous offrirent peu d'intérêt, nous vîmes une variété curieuse et tout accidentelle : une portée tout entière superbement rayée de blanc et de brun jaunâtre, et dont les rayures, d'un pouce de large, au lieu d'être disposées comme celles du zèbre, s'étendaient le long du corps. La robe tigrée se montre de temps à autre chez les chevaux et les mulets; on suppose qu'elle annonce un retour vers l'état sauvage, et rappelle le type primitif; de même que certains pigeons de noble race manifestent quelquefois une tendance à reprendre

1. La chose est possible; nous rappellerons seulement qu'au dire de Fabricius les Égyptiennes mangent la blatte sillonnée pour devenir grasses.
(*Note du traducteur.*)

le plumage du pigeon de roche, dont la queue est barrée de noir. Les rayures de nos cochons de Senna pouvaient être le signe de liens de famille avec le sanglier, qui porte la livrée dans son enfance, bien qu'il la perde en grandissant.

Pour mieux voir les environs nous gravîmes la montagne de Baramouana qui se trouve derrière le village. On nous dit que probablement nous le payerions d'un accès de fièvre, et que nous le devrions à une plante qui croît près du sommet. Le docteur Kirk découvrit que cette plante est le *pædevia fœtida,* qui effectivement donne le mal de tête et la fièvre à ceux qui la respirent. Elle a, comme son nom l'indique, une odeur repoussante. C'est un exemple de coïncidence entre la fièvre et la fétidité; mais, en mainte occasion, la fièvre n'a aucun rapport avec des effluves blessants pour l'odorat.

Grâce aux pluies copieuses de la saison, les récoltes de Senna étaient abondantes : fait d'autant plus heureux qu'elles avaient manqué presque totalement dans les deux dernières années.

Nous n'avions pas encore gagné Tété le 25 avril; là aussi les moissons étaient luxuriantes : on n'avait pas eu pareille abondance depuis 1855. Pour quiconque a vu les travaux d'irrigation des autres pays, tels que l'Égypte ou la colonie du Cap, il est étonnant que rien n'ait été fait dans cette région pour arroser les terres au moyen du Zambèse, ou de l'un de ses affluents. On n'a rien tenté même pour élever le niveau du fleuve; et l'on supporte la sécheresse et la famine comme si elles étaient des châtiments de la Providence que l'homme est incapable de mitiger.

Toutefois, cette population, qui ne se doute pas des avantages dont toute autre s'empresserait de profiter, n'a pas de rivaux dans une certaine branche d'industrie. Il est bizarre que l'animal qui se rapproche le plus de l'espèce humaine par sa structure et ses fonctions n'ait avec nous aucun rapport de travail ou d'amitié; mais ici le génie du singe a été mis au service de l'homme : on y emploie ce quadrumane à chasser des insectes aptères plus connus qu'estimés. Ayant assisté à l'une de ces chasses, nous pouvons affirmer que le singe s'y livrait avec ardeur, et que cette poursuite paraissait profitable aux deux intéressés.

CHAPITRE VII.

Préparatifs de départ pour le pays des Makololos. — Jardin. — Froment. — Départ de Tété, le 15 mai. — Tiédeur et désertion. — Fâcheux effet du contact des esclaves. — Lion-homme et homme-lion. — Croyance populaire. — Nouveau sentier dans les montagnes de Kébrabasa. — Sandia. — Chasse à l'éléphant. — Loi sur la chasse. — Viande d'éléphant. — Traversée du Zambèse près de Moroumboua, et nouvel examen du Kébrabasa. — Encore les Banyaïs. — Vue du Kébrabasa. — Plaines de Chicova. — Rapport de Sandia sur le Kébrabasa.

Sentant que nous devions à nos fidèles compagnons de 1855 de les reconduire chez eux, de les protéger pendant la route, et de leur rendre tous les services qui seraient en notre pouvoir, nous nous préparâmes à ce voyage, qui était pour nous une dette d'honneur, et que les Portugais de Tété regardaient comme impossible.

Le vapeur fut conduit à l'île de Kanyimbé, située en face de Tété, et confié à deux matelots anglais, qui devaient le garder pendant notre absence. Avant de partir nous obtînmes, pour ces matelots, un coin de terre dont ils voulaient faire un jardin; nous leur donnâmes des graines, et ils prirent la pioche avec une ardeur qui méritait de réussir. Ils échouèrent néanmoins tout d'abord, et par une cause totalement imprévue : chacune des graines qu'ils avaient semées fut déterrée par les souris, qui en dévorèrent l'intérieur. « Cela devait être, » leur dit, le lendemain matin, un vieil indigène, en regardant les débris des semences dont il ne restait que l'enveloppe; « cela devait être, car nous sommes dans le mois des souris; vous auriez dû faire vos semailles le mois dernier, en même temps que je faisais les miennes. » Cependant nos matelots ne se découragèrent pas; ils recommencèrent leurs semis le jour suivant; et cette fois ils les mirent à l'abri des rongeurs en les couvrant avec de l'herbe.

C'est ordinairement dans les premiers jours d'avril, afin de pro-

fiter de la saison fraîche, que les Portugais sèment les oignons et autres plantes annuelles. Le blé est mis en terre un peu plus tard, et pour le même motif. Semé en novembre, au début de la saison pluvieuse, il ne donne que de la paille, ainsi que nous l'avons dit précédemment. On attend donc la fin des pluies, qui sont presque terminées en mai ; et l'on profite des terrains bas qui ont été recouverts pendant l'inondation. Un trou est fait dans le sol détrempé ; on y met quelques grains de froment, et du pied on recouvre la semence. Quand les bruines, qui suivent le cours du Zambèse, viennent à manquer, on arrose les champs avec l'eau qu'on va puiser au fleuve dans des vases de terre; et quatre mois environ après les semailles l'épi est mûr.

Le froment de Têté s'exporte comme étant le meilleur qu'il y ait dans tout le pays; mais on en récolte de très-bon dans un terrain creux, situé à Marourou, tout près de Mazaro, terrain qui, cependant, est au niveau de la mer, comme le prouve la marée qui s'y élève de quelques pouces.

Nous fîmes activement nos préparatifs de voyage. La cotonnade, les grains de verre, le fil de laiton furent empaquetés dans de vieilles voiles; et on imprima sur chaque ballot, dûment cousu, le nom du porteur auquel il devait être confié. Ceux des Makololos qui avaient pris part aux travaux de l'expédition, touchèrent le prix de leurs services; et leurs camarades, à qui l'on voulut montrer qu'ils n'étaient pas venus pour rien, reçurent de la toile de coton, afin qu'ils n'eussent pas à souffrir de la température plus fraîche de leur pays. Enfin des ornements complétèrent ce présent d'étoffe.

On les appelait Makololos parce qu'ils en étaient fiers; mais c'était pure politesse; car il n'y avait dans toute la bande que le chef principal, nommé Kanyata, qui fût un vrai Makololo; et c'était en vertu de son origine qu'il avait succédé à Sékouébou. Le reste appartenait aux tribus conquises des Batokas, des Bashoubias, des Baséléas et des Barotsés.

Quelques-uns n'avaient fait qu'ajouter à leurs propres défauts les vices des esclaves de Têté. Les autres, qui, pendant les deux premières années, avaient mené les pirogues et chassé l'éléphant, s'étaient vus possesseurs de petites épargnes qu'ils avaient eu l'espoir de rapporter au pays. Mais la famine était venue; ils avaient tout dépensé pour nourrir leurs camarades,

avaient fini par prendre les habitudes imprévoyantes de l'esclave; et dans les derniers temps, ce qui leur restait du gain de la journée passait en bière et en eau de feu.

Le 15 mai, ayant achevé tous nos préparatifs, nous nous mîmes en route à deux heures de l'après-midi. Une partie de nos hommes ne s'éloignaient pas d'aussi bon cœur que nous aurions pu le croire, d'après les discours qu'ils avaient tenus jusque-là. On leur dit qu'ils n'étaient pas forcés de venir. Cette assurance en détermina plusieurs à nous suivre; les autres ne voulurent pas bouger. Ils s'étaient épris de femmes esclaves qu'ils secondaient dans leurs travaux agricoles, et qui partageaient avec eux les produits de leurs jardins. Quatorze enfants étaient nés de ces alliances. Enfin, n'ayant dans le pays aucun chef qui leur donnât des ordres, et réclamât leurs services, nos hommes pensaient qu'ils feraient bien d'y rester. Ils savaient, il est vrai, que leurs femmes et leurs enfants appartenaient à un maître, que celui-ci en réclamait la possession; et c'était pour eux un véritable chagrin; mais ils n'avaient pas la force de briser les liens qui les retenaient dans ce village, tant ces liens étaient puissants.

D'après la loi portugaise, l'enfant né d'une mère esclave est libre dès qu'il est baptisé. Malheureusement la coutume zambésienne ne reconnaît pas cette loi; quand on en réclame le bénéfice, les fonctionnaires auxquels on s'adresse vous répondent en riant : « Ces lois faites à Lisbonne sont excellentes; mais d'une manière ou de l'autre, ici elles n'ont plus de force : cela tient peut-être au climat. »

Toujours est-il qu'un seul de nos hommes, un Batoka, put emmener sa femme. Elle appartenait à Chisaka; mais celui-ci l'avait donnée au mari en considération du plaisir que ledit époux lui avait fait en dansant devant lui.

Un négociant de Tété envoyait avec nous trois de ses esclaves, chargés de présents pour Sékélétou, chef des Makololos. Le major Sicard nous donna également trois des siens; et deux gentlemen Portugais eurent la complaisance de nous prêter deux ânes.

Partis à deux heures, comme nous l'avons dit plus haut, nous nous arrêtâmes à quatre milles de Tété. Apprenant que les Banyaïs, ces gens qui rançonnent les Portugais, habitent

principalement la rive droite, et n'ayant pas grande confiance dans notre escorte, nous traversâmes le Zambèse et suivîmes la rive gauche. Si les Banyaïs s'étaient présentés d'un air menaçant, nos hommes auraient fort bien pu déposer leurs fardeaux et s'enfuir, d'autant plus volontiers qu'ils étaient près du gîte.

Il n'y eut pas même besoin de cela pour faire déguerpir deux d'entre eux, qui, le lendemain, reprirent la route de Tèté. Un troisième appelé Monga, de la tribu des Batokas, avait bien envie de les suivre. Il avait donné, trois ans auparavant, un coup de lance à Kanyata, le chef de la bande; c'est un crime capital chez les Makololos, et notre homme avait grand'peur d'être mis à mort en arrivant dans son pays. Il tâchait de se consoler en se disant « qu'il n'avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur; que personne ne déplorerait sa perte; qu'on ne mourait jamais qu'une fois; qu'il avait été bon, et s'en irait dans les étoiles retrouver le doux Jésus : il ne craignait donc pas de mourir. » Malgré ces réflexions, il eut l'oreille très-basse jusqu'au moment où Kanyata lui assura qu'il ne parlerait pas de son méfait. La preuve qu'il ne lui en voulait guère, c'est qu'il n'avait jamais conté l'affaire au docteur, et il n'y aurait pas manqué, disait-il, s'il en avait gardé rancune. Tout le monde fut bien aise de conserver Monga; c'était un bon compagnon, d'humeur joyeuse, et de caractère égal. Dans le péril, sa taille souple et mâle se voyait toujours à l'avant-garde; et comme il était gaucher, on le reconnaissait bien lorsqu'on était aux prises avec les éléphants.

Nous fîmes d'abord de courtes étapes, allant sans nous presser jusqu'à ce que les hommes fussent rompus à la marche. Ceci est de la plus haute importance; on obtiendrait beaucoup plus des soldats, nous en avons la certitude, si on les faisait marcher doucement pendant les premiers jours, augmentant peu à peu la longueur et la rapidité des courses.

Les nuits étaient froides, accompagnées de fortes rosées, quelquefois d'une averse; il en résulta plusieurs cas de fièvre.

Chaque matin la bande était diminuée de quelques hommes. Nous nous attendions à voir partir tous ceux qui laissaient des enfants là-bas; car l'affection qu'on a pour ces petits êtres est le plus fort de tous les liens, même chez l'esclave. Nous leur

disions vainement que s'ils voulaient retourner à Tété, ils pouvaient l'avouer sans crainte ; que nous ne leur en voudrions pas s'ils préféraient ce village à leur pays natal. Le contact de la race servile avait détruit chez eux tout sentiment d'honneur ; ils ne partaient pas dans le jour, et attendaient la nuit pour décamper. Toutefois ils ne dérobaient rien, du moins pour la plupart. Il n'y eut que trois vols : l'un des fugitifs nous emporta des marchandises ; les autres prirent les effets de leurs camarades.

Lorsque nous atteignîmes le Kébrabasa, trente hommes (à peu près le tiers de la bande) nous avaient tourné le dos. Pour peu que la chose eût continué, il est évident que nous n'aurions pas eu assez de monde pour transporter les bagages. Mais quand le rebut nous eût quittés, il ne se fit plus de désertion.

Un jour que nous étions arrêtés près d'une bourgade du Kébrabasa, un homme vint nous faire une visite. On avait déchargé un fusil, notre homme s'en aperçut ; il passa de l'autre côté, pour n'être pas sous le vent de cette arme à feu, et se mit à trembler de la façon la plus habile, bien que d'une manière exagérée. Les Makololos nous expliquèrent que c'était un *pondoro*, c'est-à-dire un individu ayant la faculté de changer de forme lorsque bon lui semblait. Ils ajoutèrent qu'un pondoro ne supporte pas l'odeur de la poudre : « Voyez donc comme il tremble. » Nous les priâmes de demander à cet homme de se transformer en lion, et de lui dire que pour sa peine on lui donnerait assez d'étoffe pour se faire un vêtement. « Oh ! non, répliquèrent nos Makololos ; il pourrait y consentir, et il viendrait nous tuer quand nous serions endormis. »

Comme il y a chez eux de semblables superstitions, ils avaient cru tout de suite au pouvoir du pondoro, et non moins fermement que les natifs du village où cette croyance est répandue.

On nous assura que notre visiteur prenait souvent la forme d'un lion, et s'en allait dans la forêt où il passait plusieurs jours ; quelquefois même son absence durait un mois. L'épouse attentionnée de ce personnage avait construit une cabane, ou pour mieux dire un antre, où elle déposait de la bière et des aliments pour son seigneur et maître, dont la métamorphose n'avait pas modifié les appétits humains. A l'exception du pondoro et de sa femme, personne ne pouvait mettre le pied dans

cette case; il était même défendu à tous les étrangers de poser leurs fusils contre le baobab qui s'élevait près de la porte.

Le *mfoumo*, ou chef d'un petit village, voulut mettre nos gens à l'amende, parce qu'ils avaient appuyé leurs mousquets à la muraille d'une vieille hutte, qui se trouvait être la case du pondoro. Celui-ci, habile chasseur, emploie quelquefois son habileté au profit du village. Quelques jours après le départ du pondoro, sa femme évente le lion; elle prend une certaine drogue, va la placer dans la forêt, et s'enfuit bien vite, de peur d'être saisie par le terrible animal. Grâce au médicament qu'il a trouvé, le pondoro recouvre la forme humaine; il revient au village, et dit à ceux qu'il rencontre: « Allez et prenez, j'ai tué du gibier pour vous. » Les gens obéissent, et rapportent le buffle ou l'antilope, que le pondoro a tué quand il était lion, ou pour mieux dire qu'il a découvert, tandis qu'il poursuivait dans le bois le cours de ses supercheries.

Nous vîmes le pondoro d'un autre village; il était habillé d'une manière fantastique, avait des talismans de tous les côtés, et traînait à sa suite une foule de gamins, qui le saluaient de cris joyeux.

On croit également dans ces parages qu'après la mort d'un chef, l'âme de celui-ci entre dans le corps d'un lion, ce qui rend cet animal sacré. Une fois que nous avions tué un buffle, — c'était au delà du Kafoué, — un lion, attiré par l'odeur de la bête, s'approcha de l'endroit où nous passions la nuit, et nous réveilla tous par ses rugissements.

Touba Mokoro, imbu de l'idée populaire que le lion était un chef déguisé, l'apostrophait ainsi dans ses moments de silence: « Vous un chef! C'est vous qui le dites; quel genre de chef êtes-vous donc pour venir dans l'ombre essayer de nous dérober notre viande? N'êtes-vous pas honteux! Un joli chef, vraiment! vous ne pensez qu'à vous, et ressemblez à un scarabée croque-mort. Pourquoi ne tuez-vous pas votre buffle vous-même? Vous n'avez pas le cœur d'un chef. C'est une pierre que vous avez dans la poitrine. »

Les remontrances de Mokoro n'ayant produit aucun effet, l'un des plus calmes de la bande, un homme qui parlait rarement, envisagea la question sous un autre jour; et s'adressant au lion avec sa tranquillité ordinaire, il lui fit sentir ce qu'une pareille

conduite avait d'injuste à l'égard d'étrangers qui ne lui avaient fait aucun mal. « Nous voyageons paisiblement, disait-il, passant dans le pays pour aller retrouver notre propre chef. Nous n'avons jamais tué personne, ni dérobé quoi que ce soit. La chair de ce buffle est à nous; elle ne vous appartient pas; c'est inconvenant pour un grand chef comme vous de rôder la nuit à la façon des hyènes, et de chercher à voler la viande des étrangers. Il y a beaucoup de gibier dans la forêt; allez à la chasse, et ne devez votre nourriture qu'à vous-même. »

Le pondoro ne faisant que rugir un peu plus fort, nos hommes se fâchèrent, et le menacèrent de lui envoyer une balle s'il ne s'éloignait pas. Chacun prit son fusil; mais le lion se retira prudemment, à quelques pas du cercle de lumière que répandaient nos feux. On lui jeta un morceau de buffle où nous avions mis de la strychnine; il partit presque aussitôt, et ne se fit plus entendre.

Les gens du Kébrabasa étaient alors plus gras qu'à notre première visite. La récolte avait été abondante; ils avaient de la bière à profusion, et jouissaient de la vie tant qu'ils pouvaient.

Au village de Défoué, près de l'endroit où *le Ma-Robert* s'était arrêté lors de notre première course, nous trouvâmes deux mfoumos : le fils et le gendre de l'ancien chef. Ordinairement ce n'est pas le fils, mais le neveu du chef (ligne féminine) qui a le plus de chance d'hériter du pouvoir, attendu qu'on ne peut pas douter que l'enfant de la sœur ne soit bien de la famille.

Ici les hommes sont tous marqués de lignes horizontales, ou de cicatrices qui leur traversent le nez et le haut du front. Ils ont en outre, comme les habitants de l'ancienne Égypte, une seule boucle d'oreille, formée d'un anneau de cuivre jaune qui a deux ou trois pouces de diamètre. Il en est qui portent les cheveux longs, et de la même manière que les Égyptiens et les Assyriens. Quelques-uns ont les yeux relevés des Chinois.

Après avoir passé à pied la rapide Louia nous quittâmes le sentier que nous avons suivi autrefois sur les bords du Zambèse; et nous dirigeant au nord-ouest, nous prîmes derrière l'un des chaînons de la montagne, dont l'extrémité orientale s'appelle Mongoua, du nom d'un acacia excessivement fétide que l'on y rencontre. Notre chemin, qui remontait une vallée, serpenta

d'abord le long d'un gave à peu près tari, puis franchit les éperons rocailleux de quelques-unes des hautes montagnes. C'était le moment de la sécheresse; on ne trouvait d'eau nulle part, si ce n'est dans les puits creusés de loin en loin au fond des rivières, ou lorsque par hasard on découvrait une source. Les habitants étaient pauvres, et s'efforçaient de nous en convaincre. Ces montagnards passent à la chasse une grande partie de leur temps, ce que ne font pas les hommes des plaines. Cela tient peut-être à ce qu'ils ont peu de terres qui soient propres à la culture, et peu de certitude de voir réussir chez eux les plantes de la vallée.

Pas une femme du hameau où nous avons passé la nuit, à l'est du Chipérizihoua, n'est venue à notre rencontre. Quelqu'un des nôtres, à peu de distance du village, avait tiré deux coups sur une pintade; et les femmes, saisies de frayeur, s'étaient sauvées dans les bois. Les hommes vinrent nous demander si c'était une déclaration de guerre; quelques vieillards seulement rentrèrent chez eux lorsqu'ils apprirent que nos intentions étaient paisibles. Kambira, le chef du hameau, ne nous apportait rien, et nous en fit ses excuses. Il nous envoya ensuite un peu de farine, un pot de bière, et un daman rôti; son désir était de nous faire croire à sa pauvreté : la bière, disait-il, ne venait pas de chez lui; on la lui avait envoyée, car il n'en faisait pas.

De même que les Manganjas, les habitants de cette région vous saluent en frappant dans leurs mains. Quand un homme arrive dans un endroit où il y a des gens assis, il va claquer dans ses mains devant chacun des assistants, qui lui rend son salut; puis il s'assied à son tour.

L'individu que le chef nous avait donné pour nous servir de guide salua ainsi chacun de ses camarades avant de venir avec nous.

S'il y a quelque chose à dire, celui qui parle et celui qui l'écoute frappent dans leurs mains après chaque paragraphe; et les claquements redoublent quand le discours est fini.

Il y a si peu de différence dans le langage des peuplades de cette région que toutes ces tribus ne forment virtuellement qu'une seule et même famille.

Nous poursuivîmes notre route dans la même direction, et ne rencontrâmes que deux petits hameaux dans la journée. En

dehors du bruit que nous faisions en marchant, le plus grand silence régnait autour de nous. On voyait peu d'oiseaux. L'apparition d'une veuve nous montra que cette espèce était encore en toilette de noce. Nous trouvâmes sur notre passage une immense quantité de gaïac et de bois d'ébène; l'arbre, dont l'écorce amère et lisse est employée par les indigènes pour faire ces vases cylindriques où ils serrent leurs grains, abondait également. En général, le pays était couvert de forêts composées d'arbres de moyenne taille.

Nous passâmes la nuit près de Sindaboué, dans une petite bourgade où nos hommes, s'étant procuré de la bière à profusion, se montrèrent d'une turbulence peu commune. On déjeuna le lendemain matin à l'ombre de dattiers sauvages, sur le bord fleuri d'une eau limpide qui traverse la charmante vallée de Zibah. Ayant pris vers le nord, pour éviter les obstacles que nous avions rencontrés la première fois, nous avions alors le M[t] Chipérizihoua entre nous et la portion du Zambèse qui avoisine le Moroumboua. C'est là que le dernier de nos déserteurs, un fripon avéré, nous brûla la politesse. Il laissa sur la route, à deux cents pas de l'endroit où nous étions, le ballot de cotonnade dont il avait la charge; mais il emporta le mousquet et la plus grande partie du fil de laiton et des grains de verre de Chirimba, qui plein de confiance lui avait remis son avoir.

Remontant cette jolie vallée de Zibah, qui nous conduisait au sud-ouest, nous atteignîmes le village de Sandia après une marche d'environ une heure. Le Mfoumo était à la chasse; on ignorait quand il serait de retour. Cette réponse est faite si souvent aux étrangers, qui, en arrivant demandent à parler au chef, que nous supposons qu'elle exprime, non pas la vérité, mais le désir de connaître les intentions des voyageurs avant d'exposer le Mfoumo à leurs mauvais desseins.

Nous avions quelques malades, ce qui nous fit séjourner. Les sujets de Sandia se montrèrent pleins de courtoisie. Dans la soirée, un parent du chef vint nous faire une visite; et n'aimant pas, disait-il, à nous voir manger sans boire, il nous apportait de la bière dont il nous faisait présent. Une fois qu'on s'éloigne des tribus, qui ont des rapports avec les marchands d'esclaves, on trouve dans les manières et dans les paroles des naturels beaucoup de choses qui rappellent les patriarches.

Les habitants de la vallée de Zibah appartiennent à la tribu des Badémas; ils sont plus riches, ont plus de cotonnade, d'ornements et de vivres que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors. Ils nous offraient des œufs, de la volaille, des patates, des arachides, des cannes à sucre, des tomates, du piment, du curcuma, du riz, du sorgho, du maïs, et apportaient ces produits en très-grande quantité.

Le sorgho, qu'ils appellent *mapira*, peut être nommé le blé du pays. C'est le *blé cafre* et le *blé de Guinée* du sud et de l'ouest de l'Afrique, le *doura* des Égyptiens, le *badjéry* des Hindous. Le grain en est rond et blanc, quelquefois d'un blanc rougeâtre; son volume est celui du chènevis. L'épi massif, composé de plusieurs centaines de grains, est porté par un chaume de la grosseur du doigt, et qui a de huit à dix-huit pieds de haut.

Le tabac, le chanvre et le coton sont cultivés également dans la vallée de Zibah; ils le sont, d'ailleurs, par tous les habitants du Kébrabasa, où dans presque tous les villages, comme dans les hautes terres des Manganjas, les hommes sont occupés à filer et à tisser du coton d'excellente qualité.

Il nous fut impossible de partir le lendemain; et six des Makololos, voulant essayer leurs mousquets, allèrent à la recherche d'un éléphant. Au bout de quelques heures, certains d'entre eux, fatigués de ne rien voir, proposèrent de se rendre à un village et d'y acheter des vivres. « Non pas, dit Mantlanyané, nous sommes à la chasse, allons toujours. » Peu de temps après ils rencontrèrent une bande de femelles avec leurs éléphanteaux. Dès que la première de la troupe eût découvert les chasseurs qui se trouvaient sur les rochers, d'où ils la dominaient, elle plaça, avec un instinct vraiment maternel, son petit entre ses jambes de devant, afin de le protéger. Nos hommes voulaient se disperser, et tirer sur la bande, sans s'inquiéter de ce que feraient leurs camarades. « Vous n'y êtes pas, cria Mantlanyané; il faut tous envoyer nos balles à celle qui a le petit dans ses jambes. » La pauvre bête reçut une volée d'artillerie, et s'enfuit dans la plaine où elle fut achevée par une nouvelle décharge. Quant à l'éléphanteau, il s'échappa et disparut avec les autres.

Nos chasseurs, ivres de joie, dansèrent autour du corps de la reine des forêts en poussant des acclamations, mêlées à des chants de triomphe. Ils prirent la queue, plus un morceau

de la trompe, et revinrent au camp, où ils entrèrent le front haut, d'un pas militaire, et se sentant grandis de plusieurs coudées.

La femme de Sandia fut immédiatement informée de leur succès, attendu que, suivant la loi du pays, la moitié de l'éléphant appartient au chef du district où l'animal est tombé. Les Portugais se soumettent toujours à cette loi; fût-elle d'ailleurs de création indigène qu'on ne pourrait guère la taxer d'injustice. Il faut qu'un chef ait des revenus; et comme ici beaucoup de mfoumos n'ont d'autre moyen de s'en créer qu'avec de l'ivoire ou des esclaves, cet impôt de chasse est encore le meilleur que puissent frapper ces noirs potentats. Il paraît, néanmoins, que ce sont les Portugais qui, les premiers, ont établi cette coutume dans leur province, d'où elle s'est répandue chez les tribus voisines. MM. les gouverneurs veillent avec une extrême attention à ce qu'il ne soit pas tué d'éléphants sur les terres de la couronne sans qu'on les en instruise, et réclament à leurs vassaux l'une des défenses de la bête. Nous n'avons trouvé cette loi en vigueur que dans le parcours des négociants portugais, ou dans celui des Arabes, qui, pour leur commerce, ont pris les habitudes portugaises. En 1855, les chefs des bords du Kafoué nous achetaient la venaison des bêtes que nous avions abattues, et n'en réclamaient rien. Il en a été de même sur les bords du Chiré, dans les visites que nous y avons faites pendant ce voyage.

Les esclaves, que les Portugais envoient à la chasse, s'entendent probablement pour répandre cette coutume. C'est un moyen de gagner les bonnes grâces des chefs; ils leur conseillent de prendre la moitié des éléphants qu'ils tuent; et cet avis officieux leur vaut de la bière en abondance. Quand nous eûmes découvert que les Portugais tenaient à propager cette loi, nous dîmes aux chefs qu'ils feraient bien de leur retenir une portion de l'ivoire de la bête; mais que les Anglais, étant d'esprit tout différent, préféraient la coutume du pays. Ce fut là le motif qui fit hésiter Sandia, comme nous le dirons tout à l'heure, à prendre la moitié de notre éléphant. Néanmoins, il n'entrait pas dans nos goûts d'insister pour qu'on nous dispensât de cet impôt, dans un endroit où la coutume en justifiait la demande.

La femme de Sandia avait fait prévenir son mari, et nous dit qu'il reviendrait bientôt; elle ajouta qu'elle allait envoyer plu-

sieurs de ses gens pour aider nos hommes à dépecer l'animal, et qu'ils recevraient la part que nous voudrions bien leur donner.

Nous accompagnâmes nos chasseurs à l'endroit où ils avaient laissé la bête. C'était une belle vallée, située au nord de celle de Zibah, et couverte de grandes herbes, chargées de graines que les éléphantes mangeaient tranquillement quand on les avait attaquées. On trouva l'animal intact : une masse énorme de viande.

Le partage d'un éléphant, en pareil cas, est un spectacle des plus curieux. Les hommes, rangés autour de la bête, gardent un profond silence, tandis que le chef des voyageurs déclare, qu'en vertu d'une ancienne coutume, la tête et la jambe de devant, du côté droit, appartiennent à celui qui a tué l'animal, c'est-à-dire qui l'a blessé le premier; que la jambe gauche est à celui qui a fait la seconde blessure, ou qui, le premier, a touché la bête après que celle-ci est tombée; que le morceau qui entoure l'œil se donne au chef des étrangers; et que certaines parts reviennent aux chefs des feux, c'est-à-dire des différents groupes qui forment le camp. Il recommande surtout de réserver la graisse et les entrailles pour une seconde distribution.

Dès que ce discours est terminé, les indigènes fondent sur la proie en criant, et, s'animant de plus en plus, jettent des clameurs sauvages, tout en découpant la bête avec leurs grandes lances, dont les longues hampes s'agitent dans l'air au-dessus de leurs têtes. Enfin, leur exaltation, plus forte de moment en moment, arrive au comble lorsque la masse énorme est ouverte, ainsi que l'annonce le rugissement des gaz qui s'en échappent. Quelques-uns s'élancent dans le coffre béant, s'y roulent çà et là, dans leur ardeur à saisir la graisse précieuse; tandis que leurs camarades s'éloignent en courant, chargés de viande saignante, la jettent sur l'herbe, et reviennent en chercher d'autre : tous parlant et hurlant sur le ton le plus aigu qu'il leur soit possible d'atteindre. Trois ou quatre, au mépris de toutes les lois, saisissent le même morceau qu'ils se disputent brièvement. De temps à autre s'élève un cri de douleur : un homme, dont la main a reçu un coup de lance d'un ami frénétique, surgit de la masse grouillante qui remplit la bête et qui la recouvre. Il faut alors un morceau d'étoffe, et de bonnes paroles, pour évi-

ter la querelle. Toutefois l'œuvre continue, et, dans un espace de temps incroyablement court, plusieurs tonnes de viande sont détaillées, et les morceaux rangés en différents tas.

Peu de temps après la division de la bête, arriva Sandia : un vieillard portant une perruque de filasse d'ifé, teinte en noir et d'un lustre brillant. L'ifé (*sanseveria*) est une plante de la famille des aloës ; ses feuilles charnues, dont la forme rappelle un peu celle de nos iris de marais, fournissent, quand on les broie, une filasse abondante et fine, bien que très-forte, avec laquelle on fait ici des cordes, des filets et des perruques. Cette filasse prend facilement la teinture, et pourrait former un bon article de commerce. Les perruques d'ifé, ainsi que nous l'avons vu plus tard, ne sont pas rares dans cette région ; cependant, elles y sont peut-être moins communes que les perruques de cheveux ne le sont en Angleterre.

Sandia avait au cou son mosaméla, qui lui pendait dans le dos, et ressemblait exactement à celui des Égyptiens d'autrefois. Le mosaméla, espèce de petit tabouret en bois sculpté, qui sert d'oreiller, s'emporte ordinairement dans les expéditions de chasse, de même que la natte où l'on s'étend pour dormir.

Le chef visita les feux de nos hommes, et accepta la viande que ceux-ci lui donnèrent ; mais il se réserva de la manger avec ses anciens ; il voulait les consulter, ne sachant pas trop s'il devait recevoir la moitié de notre éléphant. Ses ministres ne voyant pas de motif pour se départir de la règle établie, décidèrent qu'il fallait traiter les payeurs blancs sur le même pied que les noirs, et prendre la part qui revenait au trésor. Sandia revint dans l'après-midi avec ses conseillers ; il était accompagné de son épouse, et suivi de plusieurs femmes qui apportaient cinq pots de bière : trois dont il nous faisait présent, et deux qui étaient à vendre. Ces femmes se tenaient remarquablement droites : ce qui venait probablement de l'habitude de porter leurs fardeaux sur la tête. Les personnes qui, chez nous, ont de la faiblesse dans la colonne vertébrale, pourraient se livrer avec avantage à cet exercice qui met en jeu tous les muscles du dos. Entre leur crâne et le vase qu'elles portaient, ces femmes avaient un morceau de bois, peut-être par élégance.

Nous eûmes pour nous le pied de la bête que l'on nous accommoda à la mode du pays. Un grand trou fut creusé dans le sol,

on y fit du feu; quand l'intérieur eut le degré de chaleur voulu, on y plaça l'énorme pied, que l'on recouvrit de cendres chaudes, ensuite de terre, et l'on fit sur le tout un bon feu qui brûla toute la nuit. Le lendemain matin, le pied nous fut servi à déjeuner : il était parfait. C'est une masse blanchâtre, un peu gélatineuse, et qui ressemble à de la moelle. Après un repas de pied d'éléphant, il est sage de faire une longue course pour éviter un mouvement de bile.

La trompe et la langue sont aussi de bons morceaux; mises à l'étuvée, et cuites à point, elles se rapprochent beaucoup de la langue de bœuf et de la bosse de bison. Tout le reste est coriace et d'un tel fumet que, pour le manger, il faut avoir grand'-faim.

La quantité de viande que nos gens consomment en pareille occasion est vraiment prodigieuse. Ils en font bouillir autant qu'il peut en tenir dans leurs marmites, et en avalent jusqu'à ce qu'il leur soit physiquement impossible d'en loger davantage. Vient ensuite une danse tumultueuse, accompagnée de chants de stentors. Dès qu'ils ont secoué le premier service, et lavé la sueur et la poussière dont la danse les a revêtus, ils s'occupent du rôti, et le font disparaître. Ils se couchent, se relèvent bientôt pour remplir la marmite; et la nuit tout entière se passe à faire bouillir et à manger, à faire rôtir et à dévorer, sans autre intervalle que de courts instants de sommeil.

Ainsi que tous les carnivores, nos hommes supportent la faim beaucoup plus longtemps que les simples mangeurs de soupe. Ils accommodent la viande aussi bien que peut le désirer tout voyageur raisonnable. Bouillie dans leurs vases de terre, qui ont la forme des chatties hindous, elle est beaucoup meilleure que lorsqu'on la fait cuire dans une marmite de fonte.

Quant à leur polenta, elle est détestable, du moins pour un estomac écossais que la fièvre a dérangé. En route, lorsqu'il n'y a pas de femme, ce potage est fait de la sorte : dès que l'eau est bouillante, nos hommes y font tomber de la farine par poignées qui se succèdent rapidement. Quand ce mélange est d'une épaisseur qui ne permet plus de le remuer, on le retire du feu; un aide maintient le pot, tandis que le cuisinier, prenant le bâton à deux mains, emploie toute sa force pour y imprimer un mouvement circulaire, afin de battre un peu la masse, et d'empêcher

qu'elle ne brûle, en s'attachant au fond du vase. Ce résultat, difficilement obtenu, la préparation est achevée. L'artiste nous la présente alors, et profite de tout ce qu'il a pu faire adhérer au bâton. Par cette méthode, la farine est humectée et chauffée, mais elle n'a pas bouilli; elle est restée crue dans une proportion considérable; et cette pâte indigeste nous donne toujours des aigreurs.

C'est la seule manière dont les indigènes emploient la farine de sorgho. Il est très-rare, si jamais cela leur arrive, qu'ils en confectionnent des galettes, comme on en fait ailleurs avec du gruau d'avoine. Bien qu'elle soit extrêmement blanche, et moulue très-fin, il est malaisé d'en obtenir de la pâte; car elle se lie moins promptement et moins bien que la farine de maïs, déjà très-inférieure sous ce rapport à la farine de froment, et même à celle d'avoine.

Il nous a été difficile de persuader à nos hommes d'apporter plus de soin à la préparation de notre potage; lorsque la fièvre, ayant affaibli nos facultés digestives, nous obligea de surveiller la cuisine, nos gens devinrent railleurs, et nous assimilèrent aux femmes, trouvant qu'il était au-dessous de notre dignité de descendre à de pareils détails. Ils regardent la bouillie des habitants de cette région du même œil que les Anglais envisageaient autrefois les fricassées de grenouilles, et appellent les consommateurs de ce brouet : « gens de la bouillie à l'eau claire, » tandis que la polenta au lait des Makololos prend à leurs yeux la même supériorité que le rosbif à ceux d'un indigène de la Grande-Bretagne.

Sandia nous procure deux guides, et, le 4 juin, nous quittons la vallée de l'Éléphant, pour nous diriger vers l'ouest. Après avoir franchi quelques rampes, nous entrons dans la vallée de Chingéréré ou de Pagourougourou, qui, dans la saison pluvieuse, est traversée par un ruisseau nommé Pajodzé. Les montagnes qui s'élèvent à notre gauche, entre le Zambèse et nous, portent, suivant nos guides, le même nom que la vallée ; mais celle-ci, à l'embouchure du Pajodzé, prend à son tour le nom de Moroumboua.

Nous rejoignons le Zambèse à moins d'un demi-mille au nord de la cataracte. En gravissant le Moroumboua ua Pajodzé, nous découvrons qu'il n'y a que l'épaisseur de la montagne entre

nous et les rapides. Lorsque nous avons mesuré la chute de Moroumboua, nous étions sur le flanc méridional ; nous sommes aujourd'hui sur le versant nord, et nous reconnaissons immédiatement cette montagne en forme d'oignon qui nous avait frappés : montagne qu'on appelle ici Zakavouma, et dont la surface unie et convexe domine les eaux tumultueuses du fleuve. Sa situation, relevée au moyen de la boussole, et prise à une distance de sept à huit cents yards, est absolument sur la même ligne que le point du Moroumboua où nous nous trouvons actuellement. De ce point, dont par cela même la position est fixée, nous complétons notre examen de la passe du Kébrabasa, et nous embrassons du regard un ensemble qui n'a jamais été vu par des Européens, autant, du moins, qu'il est permis de le croire d'après les renseignements qu'on possède.

Entre le Pajodzé et Tété, la différence de niveau est d'environ cinquante yards. Il faut se rappeler toutefois que les observations barométriques, qui nous ont donné ce chiffre, n'ont pas été faites simultanément dans les deux stations. Le Zakavouma, dont la masse légèrement conique s'élève à droite, et le Moroumboua, qui dresse à gauche ses créneaux et ses tours, constituent le porche où bondit la cataracte. Une auge étroite, aux parois verticales, formées par les contre-forts de ces deux portants, dont les talus se dirigent vers le nord, sans s'éloigner l'un de l'autre, s'étend de la cataracte au Pajodzé. Les eaux vertes du fleuve tournoient dans cette gorge parmi des rochers massifs, anguleux et noirs. En aval de la passe, jusqu'à Chicova, le Zambèse a un lit de débordement où il s'est creusé un chenal profond, pareil à celui qu'il occupe près de l'extrémité inférieure du Kébrabasa. Ce lit, qui est à sec en dehors des temps d'inondation, n'a qu'une largeur de deux ou trois cents yards ; et le canal rocheux auquel se borne le fleuve quand les eaux sont basses, est émaillé de l'écume blanche d'une quantité de petits rapides.

Ayant jeté dans l'eau des morceaux de bois dont nous avons suivi le trajet, montre en main, nous avons acquis la certitude que la rapidité du courant est de trois nœuds trois quarts à quatre nœuds et quart dans les parties où il a le plus de vitesse.

Nous déjeunons un peu au-dessus du Pajodzé. Près de là, toujours en remontant, dans un endroit où le Zambèse est d'un calme relatif, et où les marchands le traversent quelquefois, nous som-

mes accostés par un chef banyaï qui, à la tête d'une douzaine de guerriers, nous demande avec insolence de lui payer un droit de passage. Nos hommes lui répondent que ce n'est pas notre habitude de payer des amendes pour quoi que ce soit; et, voyant son insuccès, il retourne dans ses foyers.

Un autre chef banyaï de la rive droite, un nommé Zuda, que les Portugais appellent Judas en raison de sa cupidité, disait en parlant de nous à quelques-uns de nos hommes : « Ces gens-là, quand ils ont descendu la rivière, ont passé auprès de moi sans me rien donner; l'étoffe anglaise est bonne, et cette fois j'en enverrai chercher de quoi me vêtir. » Son messager vint, en effet; il eut l'impudence de s'asseoir à côté de nous pendant que nous déjeunions, et commença un discours qu'il adressa aux hommes de son escorte. Nos Makololos, irrités de ses paroles, lui répondirent sèchement : « L'étoffe anglaise est bonne; et les Anglais payent tout ce qu'ils mangent. Nous voyageons en paix sur la terre de Dieu, ne faisant aucun mal ni au pays, ni aux jardins, bien que les petits canons anglais aient six bouches, et que les balles anglaises portent loin et frappent fort. » L'affaire n'eut pas d'autre suite. En restant sur la rive gauche nous évitons toute collision avec ces Banyaïs avides et tracassiers.

Le chemin, à partir du Kébrabasa jusqu'à Chicova, longe immédiatement le lit rocailleux où le fleuve est comprimé. Des chaînes de montagnes couvertes de grands arbres, traversées de vallées étroites et profondes que sillonnent des lits de torrents desséchés, ou des ruisseaux d'eau vive, partent du nord-ouest, et se prolongent de l'autre côté du fleuve en se dirigeant au sud-est.

Le Kébrabasa, que nous regardons une dernière fois, nous offre un spectacle grandiose : remarquables par leurs formes et leurs versants abrupts, les deux piliers géants du porche de la cataracte se distinguent parmi les hautes montagnes. Les vastes forêts ont encore leur parure d'automne; et l'écorce grise des troncs éloignés fait ressortir les nuances jaunes, vertes, rouges, violettes et brunes dont ces forêts sont brillamment revêtues. Au milieu de ces tons splendides, apparaît la fraîche livrée de quelques arbres ayant déjà leurs feuilles nouvelles, comme si l'hiver des autres était pour eux le printemps. Les rayons du soleil qui se jouent dans ces forêts alpestres, et l'ombre changeante des nuages qui, en passant, fait opposition à cette lumière éclatante,

ajoute de nouveaux charmes à ces tableaux déjà d'une beauté sans égale.

D'après ce que nous avons vu du Kébrabasa, il nous semble très-évident que ses rapides arrêteront toujours la navigation pendant la saison sèche; mais à l'époque des crues, l'eau s'élevant dans la gorge à quatre-vingts pieds au-dessus de l'étiage, il est probable qu'un steamer pourrait alors franchir la passe, et gagner le haut Zambèse. La cataracte la plus redoutable, celle de Moroumboua, n'a que vingt pieds de chute sur une distance de trente yards (vingt-sept mètres), et doit avoir complétement disparu quand la surface de l'eau est à quatre-vingts pieds au-dessus d'elle.

Ceux de nos hommes qui ont été de service sur *le Ma-Robert* ne regrettent pas que nous ayons quitté ce malheureux navire. Ils étaient cordialement las de couper du bois pour l'insatiable foyer de cet asthmatique. L'un d'eux, le plaisant Mbia, s'écrie dans son mauvais anglais : « Oh ! Kébrabasa, good, very good ; no let shippee up to Sékélétou ; too muchee work : cuttee woodyee, cuttee woodyee ; Kébrabasa good[1]. »

On rapporte, et le fait n'est pas contesté, qu'une fois un Portugais, nommé Jose Pedra, et que les indigènes appelaient Nyamatimbira, un homme entreprenant et dur, qui était chef ou capitão mor de Zumbo, voulant savoir si l'on pouvait franchir le Kébrabasa, fit attacher deux esclaves dans une pirogue, et lança l'esquif dans le Zambèse à Chicova. N'ayant vu reparaître à l'extrémité de la passe, ni pirogue ni esclaves, Son Excellence en tira la conclusion que les rapides du Kébrabasa n'étaient pas navigables. Toutefois, un négociant eut un grand canot emporté par une crue subite, et le retrouva sain et sauf en aval des rapides. Mais le témoignage le plus satisfaisant est celui du vieux Sandia qui nous a certifié que, pendant l'inondation, la surface des eaux était complétement unie dans toute l'étendue de la gorge; il affirmait l'avoir vue souvent ainsi.

1. Oh ! Kébrabasa, toi bon, très-bon; ne laisse pas navire remonter chez Sékélétou; trop d'ouvrage : coupi bois, coupi bois; Kébrabasa bien bon.

CHAPITRE VIII.

Plaines de Chicova. — Nous y entrons le 7 juin 1860. — Procédé des indigènes pour se procurer du feu. — Disposition du camp. — Noms que les indigènes donnent aux étoiles. — Cécité causée par la lune. — Discussion politique entre Africains. — Système de marche. — Le civilisé résiste mieux à la fatigue que le sauvage. — Politesse de Chitora. — Préférence des femmes indigènes pour l'eau filtrée. — Croquemitaines blancs. — Crainte que l'homme inspire aux animaux sauvages. — Impression causée par les facultés vocales de l'âne.

Des montagnes de Kébrabasa, dont le massif a trente-cinq ou quarante milles d'épaisseur, nous entrons dans les plaines de Chicova le 7 juin 1860; nous n'avons fait, jusqu'à présent, que des marches peu sérieuses. La fraîcheur des nuits a gravement enrhumé plusieurs de nos hommes, et dans ce pays-ci les rhumes se changent presque toujours en fièvre.

A Chicova le Zambèse se déployant tout à coup, prend l'étendue et l'aspect qu'il a en face de Tété. Un peu plus haut nous voyons apparaître une large couche de houille dans la berge de la rive gauche.

De temps en temps on rencontre des voyageurs indigènes. Ceux qui ont une longue route à faire sont chargés d'une natte à coucher, d'un oreiller de bois, d'une marmite et d'un sac de farine. Ils ont une pipe, une blague à tabac, un couteau, un arc et des flèches; enfin deux bâtonnets de deux à trois pieds, avec lesquels ils se procurent du feu quand ils sont obligés de camper loin de toute habitation. Le bois sec est abondant partout; ils l'embrasent de la manière suivante : une entaille est faite à l'un des bâtonnets dont l'extérieur est d'un grain serré, et qui renferme de la moelle. Ce bâton est placé horizontalement sur une lame de couteau, posée elle-même sur le sol. L'opérateur s'accroupit, maintient la baguette en appuyant sur les deux bouts avec ses gros orteils; et prenant l'autre bâton, qui est d'un bois très-dur, il en ajuste la pointe dans l'entaille du

précédent. Le bâton dressé, qui forme avec l'autre un angle droit, est tourné rapidement entre les deux mains qui le font aller en avant et en arrière, tout en le pressant avec force sur la baguette où il est introduit. Le frottement, au bout d'une minute, ou guère plus, embrase la moelle du bâton entaillé; les parcelles ardentes roulent sur la lame de fer ; elles sont mises dans une poignée d'herbe fine et sèche, que l'on balance vivement pour attiser la menue braise qu'elle contient, et qui doit l'enflammer. C'est une rude besogne que de se procurer du feu par cette méthode; le mouvement rapide qu'il faut imprimer à la baguette, tout en appuyant sur elle d'une façon vigoureuse, a bientôt fait d'écorcher les mains délicates.

Les lions sont nombreux dans les plaines de Chicova, et nos gens dressent le camp du soir avec plus d'attention. Ils nous mettent au centre, où ils ont l'habitude de placer leurs chefs. Kanyata, ses hommes et les deux ânes sont à notre droite; Touba-Mokoro et ses Bashiubas en face de nous; Màsakasa, Sininyané et son corps de Batokas se trouvent à notre gauche; enfin derrière nous sont les six hommes de Tété.

Ils ont soin, en arrangeant leurs feux, de les placer de manière que la fumée ne nous vienne pas dans la figure. Dès que nous nous arrêtons ils choisissent l'endroit où nous devons être installés, distribuent les places dans l'ordre que nous venons de dire, et chacun dépose son fardeau. Ils vont tour à tour couper de grandes herbes sèches, et nous en font un lit dans un endroit qu'ils aplanissent si le terrain est inégal. Les porteurs qui sont chargés de notre couchage déposent nos karosses, et déroulent nos tapis sur ce lit d'herbe : le nôtre au milieu; à droite celui du docteur Kirk; à gauche celui de Charles Livingstone. Nos sacs, nos rifles, nos revolvers sont placés à notre tête; et un feu est établi près de nos pieds.

Nous n'avons pas de tente, pas d'autre abri que la cime d'un arbre lorsque nous en trouvons. Il est charmant de voir les branches, les feuilles, les ramilles, qui se déploient au-dessus de nous, se détache sur le ciel parsemé d'étoiles, et baigné de la clarté de la lune.

Ici les astres les plus apparents portent des noms dont le sens se conserve chez un grand nombre de tribus largement dispersées : Vénus, quand elle apparaît le soir, est nommée

Ntanda, c'est-à-dire l'aîné; au point du jour on l'appelle *Manjika*, ou premier né du matin. Elle est tellement lumineuse qu'à l'heure où elle brille seule les corps projettent de l'ombre. Sirius est nommé *Kouéhoua Ousiko*, traîneur de la nuit, parce que l'on suppose qu'il entraîne la nuit tout entière.

La lune, dans ce pays-ci, n'a pas d'influence maligne, du moins à notre connaissance. Nous l'avons regardée sans en souffrir jusqu'à ce qu'un doux sommeil nous ait fermé les yeux. A Têté, au contraire, elle aveugla quatre ou cinq de nos hommes. Bien que ces malheureux n'eussent pas couché dehors, ils perdirent la vue complétement; leurs camarades étaient obligés de leur guider les mains vers la gamelle, qu'ils n'apercevaient même pas. Cette affection est inconnue dans leur pays. Quand notre postérité aura découvert le principe qui, en étant distinct des mauvaises odeurs, est la cause de la fièvre; quand elle saura ce qui, en dehors de la lune, rend les hommes lunatiques, ou paraît les soumettre à l'influence de cet astre, elle prendra en pitié notre manque de pénétration.

Nos gens ne se procurent pour eux qu'une très-petite quantité d'herbe, et couchent dans des sacs nommés *foumbas* : deux nattes en feuille de palmier, qui chacune ont six pieds de long sur quatre de large, et sont réunies par une couture. Ils entrent là dedans comme nous le ferions entre des draps qui seraient cloués au bois de lit sur trois côtés, et s'y trouvent à l'abri du froid, de l'humidité et des moustiques. Lorsque toute la bande est couchée, on ne voit plus rien que des sacs autour des feux. Il arrive parfois que deux personnes occupent le même foumba; on y est alors très-serré.

Matonga, l'un de nos Makololos, s'est chargé de faire notre feu, d'y pourvoir et de l'entretenir. Il reçoit pour cela le cou et la tête des animaux que nous abattons, ce qui est le prix habituel de ce service, et gagne ainsi des rations copieuses; excepté, toutefois, quand la chasse se borne à une pintade. Il supporte notre régime de volaille avec résignation pendant deux ou trois jours; puis s'il n'est pas tué de grosse bête, il vient nous trouver, et nous parle du même ton sérieux dont il s'adressait au lion qui avait envie de notre buffle : « Moréna, monseigneur, dit-il, un homme affamé ne peut pas se remplir l'estomac avec une tête d'oiseau. Il va mourir faute de viande; la faim le tue ; bientôt

il n'aura plus la force de porter le bois et de faire le feu; c'est un oiseau tout entier qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. » Sa demande étant raisonnable, et la pintade abondante, on fait droit à sa requête.

Les pintades sont communes sur les bords du Zambèse pendant la saison sèche. A cette époque elles se rassemblent par troupes nombreuses, viennent chaque jour boire au fleuve, et passent la nuit sur les acacias des deux rives. Nous en rencontrons ordinairement deux ou trois bandes dans la journée; elles sont toutes grasses et d'une excellente chair. Dans quelques endroits, comme à Choupanga, on en voit une variété qui a sur la tête une jolie huppe de plumes noires, et qui est tachetée de bleu clair d'une teinte fine. Elle est bien plus belle que la pintade commune. Les indigènes l'appellent Khanga Toré; les naturalistes *Numida cristata.*

Chaque soir douze feux sont allumés dans le camp, et sont entretenus jusqu'au point du jour par nos hommes, que le froid réveille de temps à autre. Il est facile de se procurer du bois sec et dur qui brûle admirablement. Quand la grande affaire du souper est finie, tous nos gens prennent place autour des feux. Ils se mettent à causer ou bien à chanter. L'un des Batokas joue de la *sansa*, et continue jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il accompagne ses accords d'un chant qu'il improvise, et dans lequel il raconte ce qui a été fait par eux tous dans ces trois dernières années.

Quelquefois une question politique surgit, les paroles s'animent, et la somme d'éloquence dépensée par les orateurs est vraiment surprenante. L'excitation est générale, on s'interpelle d'un feu à l'autre. Des voix qu'on n'entend jamais, quand il s'agit d'autre chose, éclatent en discours passionnés. La mauvaise administration des chefs est le thème inépuisable: « On se gouvernerait mieux soi-même, s'écrient-ils; à quoi servent les chefs, et pourquoi en avoir? Il ne fait rien, et cependant le chef est gras. Il a des épouses nombreuses; et nous, qui faisons le rude travail, nous avons faim, nous ne possédons qu'une femme, souvent même nous n'en avons pas. Cela est mauvais; c'est injuste, bien à tort! » A ces paroles un bruyant *èhè!* qui équivaut à notre écoutez! écoutez! s'élève de toutes parts. La discussion continue. Kanyata, le capitaine de la bande, et Touba Mokoro sont fidèles

au pouvoir : « Le chef est le père du peuple; une nation peut-elle vivre sans père? C'est Dieu qui a fait le chef. Qui ose dire que le chef est incapable? Il est toute sagesse; mais ses fils sont des insensés. » Touba en général conserve la parole jusqu'à ce qu'il ait fait taire l'opposition. Si les arguments qu'il donne ne sont pas toujours les meilleurs, sa voix est la plus forte, et c'est lui qui a le dernier mot.

La veillée finie, tout le monde s'endort. Nous nous levons au point du jour (il est à peu près cinq heures). Tandis que nous prenons du thé avec un morceau de biscuit, nos couvertures sont pliées, et mises dans les sacs par les hommes qui nous servent. Chacun ayant roulé son foumba, l'attache au bout d'un bâton qui se porte sur l'épaule, et dont la marmite occupe l'autre extrémité. Le cuisinier réunit la vaisselle dont il se charge; et quand le soleil est levé toute la bande est en route.

Vers neuf heures, si l'on trouve un endroit convenable, on s'y arrête pour déjeuner. Le repas en général a été préparé la veille, afin de ne pas perdre de temps; on n'a plus qu'à le réchauffer.

Après le déjeuner on se remet en marche; on se repose au milieu du jour, et l'on s'arrête dans l'après-midi, pour recommencer le lendemain.

Nous franchissons en moyenne, à vol d'oiseau, de deux milles à deux milles et demi par heure; il est rare que nous marchions plus de cinq ou six heures par jour. Dans un pays chaud c'est autant qu'un homme peut faire sans s'épuiser; et nous désirons que le voyage soit plutôt un plaisir qu'une fatigue. Presser le pas, lancer des regards furieux à ses gens, leur dire des injures pour se vanter plus tard de la rapidité avec laquelle on a fait le chemin, est une sottise où l'odieux le dispute à l'absurde. Tandis que la bienveillance que l'on témoigne à ses compagnons, les égards qu'on a pour eux, alors même que ce sont des nègres, le plaisir de regarder le pays, d'observer tant de choses nouvelles, que l'on voit bien mieux quand on marche d'un pas ordinaire, enfin le charme des instants de repos, rendent le voyage délicieux.

Bien que nous ne soyons pas des marcheurs exceptionnels, nous avons été surpris de voir que nous pouvions fatiguer nos hommes. Leur chef lui-même, dont le fardeau n'était guère plus lourd que le nôtre, et qui ne chassait jamais dans l'après-midi,

comme cela nous arrivait souvent, se lassait plus vite que nous. Notre expérience tendrait à prouver que l'Européen est plus robuste et résiste mieux à la fatigue, même dans la zone torride, que les Africains les plus vigoureux.

Lorsqu'on a préparé le camp, nous allons à la chasse l'un ou l'autre, quelquefois deux d'entre nous, et moins pour notre plaisir que par nécessité ; mais il faut se procurer de la viande. Il nous serait fort agréable d'avoir un homme pour rapporter le gibier, ou pour guider ceux qui doivent aller le chercher. Cependant comme ils grognent quand on leur en parle, et qu'ils se plaignent de la fatigue, nous consentons à partir seul. Nous n'y voyons d'autre inconvénient que d'être obligés de faire une seconde fois le chemin pour conduire auprès de la bête ceux qui doivent s'en charger. Pour peu que cela soit à une couple de milles cela devient fatigant, surtout quand c'est au profit exclusif de ceux qui se reposent que l'on prend cette fatigue. Ainsi que les âmes charitables qui se livrent en Angleterre aux œuvres de bienfaisance, le chasseur exténué, tout en s'efforçant de rester bon pour son prochain, est vivement tenté de revenir quand il s'est procuré assez de gibier pour les trois blancs, et d'envoyer coucher sans souper ces mendiants ingrats et paresseux, comme on dit ailleurs. Cependant ce n'est qu'en persistant à faire le bien, en allant même jusqu'à ce que les sages de ce monde appellent faiblesse, que nous finissons par les convaincre de la pureté de nos intentions, et par leur faire sentir que notre but est assez élevé pour nous mériter le respect.

Les plaines de Chicova, d'un sol gras et brun, sont extrêmement fécondes ; elles nourrissaient jadis une population nombreuse; mais la guerre et l'esclavage en ont balayé la plupart des habitants. Malgré les hautes herbes qui les ont envahies, le coton y croît toujours dans les jardins déserts.

Un fourré de mimosas, d'ébéniers et d'attends-un-peu (*acacia detinens*) se déploie entre les plaines de Chicova et le territoire cultivé où sont les villages de Chitora. Celui-ci nous apporte de la bière et des aliments, « parce que, nous dit-il avec la politesse innée des Africains, il ne veut pas que nous nous endormions sans avoir été rassasiés. Il avait entendu parler du docteur à l'époque où ce dernier descendit le Zambèse, et il avait eu grand désir de le voir et de causer avec lui ; mais alors il n'était qu'un

enfant, et n'osait rien dire en présence des grands hommes. Il est heureux, cette fois, d'avoir vu l'Anglais, et regrette que ces gens soient partis; s'ils étaient là, il leur ferait faire la cuisine pour les hommes blancs. » Toute sa conduite prouva plus tard que ses paroles étaient sincères.

Beaucoup d'Africaines sont scrupuleuses à l'égard de l'eau qu'elles emploient, non-seulement comme breuvage, mais encore pour la cuisine. Afin d'en avoir de plus pure elles font des trous dans les bancs sableux qui longent le courant, et recueillent avec soin l'eau qui a filtré lentement à travers le sable, plutôt que de puiser dans la rivière, où l'eau est tout aussi limpide. Cet usage est commun sur les bords du Zambèse, de la Rovouma et du lac Nyassa. Quelques-uns des Portugais de Tété ont même pris cette coutume indigène, et envoient des pirogues chercher de l'eau dans une île basse qui est au milieu du fleuve. Les gens de Chitora prennent également leur eau dans des puits qu'ils ont creusés au fond du lit sableux d'un ruisseau qui passe auprès du village. Cette habitude peut venir de l'insalubrité des eaux du fleuve en temps d'inondation. Pendant à peu près neuf mois de l'année des ordures sont déposées autour des bourgades sans nombre qui se trouvent sur les milliers de milles drainés par le Zambèse. Quand viennent les grandes pluies, cette accumulation d'immondices fétides est balayée dans les torrents et les rivières, qui les charrient dans le fleuve; et sans la précaution dont nous venons de parler, nos Africains se montreraient aussi peu délicats que les habitants de Londres qui boivent les abominations versées dans la Tamise près de Reading et d'Oxford. Il n'était pas étonnant que les marins souffrissent tant de la fièvre quand ils buvaient l'eau des rivières d'Afrique avant qu'on eût adopté dans notre marine l'admirable système d'épuration qui s'y trouve aujourd'hui.

Il faut qu'il y ait dans l'aspect des blancs quelque chose qui, au premier abord, soit effroyable pour les nègres. Quand nous entrons dans un village qu'un Européen n'a pas encore visité, le premier enfant qui aperçoit les hommes « cousus dans des sacs » prend ses jambes à son cou, et s'enfuit avec autant de frayeur qu'en aurait un gamin de Londres s'il voyait une momie sortir vivante du British Museum. Alarmée par les cris sauvages du bambin, la mère s'élance hors de sa case; mais elle

s'y rejette précipitamment dès qu'elle voit l'effrayante apparition. Les chiens nous tournent le dos; et la queue entre les jambes, se sauvent tout éperdus. Les poules abandonnent leurs poussins, et se réfugient sur les toits en criant. Le village, naguère si paisible, n'offre plus que désordre et vacarme jusqu'au moment où nos Makololos, se mettant à rire, affirment que les blancs ne mangent pas les noirs; car en Afrique une plaisanterie a souvent plus d'influence que les paroles les plus graves. Quelques-uns de nos fashionables perdraient peut-être un peu de leur bonne opinion d'eux-mêmes, s'ils voyaient toutes les jolies filles d'un bourg s'enfuir à leur approche, ainsi qu'à la vue d'horribles cannibales; ou s'ils entendaient, comme cela nous est arrivé, les mamans les transformer en croquemitaines, et dire à leurs marmots: « Si vous n'êtes pas sages, j'appellerai l'homme blanc pour qu'il vous morde. »

Pour les animaux sauvages la senteur de l'homme est infiniment plus effrayante que sa figure et produit sur eux une impression terrible. Un troupeau d'antilopes, arrêté à cent mètres, nous regardait d'un air curieux; elles virent défiler la moitié de la bande, sans penser à bouger de place; mais elles disparurent comme l'éclair, dès que leur parvinrent les effluves des hommes qui venaient de passer. En Afrique tout est fini pour le chasseur qui est sous le vent que reçoit la bête; car celle-ci, même de très-loin, ne supporte pas l'odeur humaine.

Est-ce l'effet de la terreur dont tous les animaux doivent être frappés devant l'homme, suivant les paroles que le Tout-Puissant a dites à Noé? Certes, un lion à l'affût pourra se jeter sur une créature humaine, aussi bien que sur une autre. Il se peut qu'une lionne, quand elle a des petits, attaque un individu qui lui fait craindre pour ses lionceaux; que des buffles se précipitent sur une bande de voyageurs qui leur paraissent menaçants; mais en général ni bête marchante, ni bête rampante, ne se jette sur l'homme, excepté par méprise, ou bien pour se défendre[1]. Si le gorille, sans y avoir été provoqué, vient à la ren-

1. Ou pressée par la faim. Malgré la promesse que valut à Noé la bonne odeur de ses holocaustes, toutes les bêtes de la terre et des eaux ne tremblent pas devant l'homme, quand le jeûne leur fait oublier la prudence. Le crocodile, auquel le poisson manque, attaque sans vergogne la créature humaine. Le requin en est avide. Une fois que le lion a goûté de cette chair fine, il sait très-bien la

contre du chasseur, et se frappe la poitrine en signe de défi, c'est là une exception. A la manière dont se sauve l'éléphant dès qu'il vous aperçoit, on peut supposer que ce colosse, qui est bien le roi des animaux, s'enfuirait devant un enfant.

Nos deux ânes ne causent pas moins de surprise que notre couleur. Et quel effet quand l'un d'eux se met à braire! Les timides bondissent, et détalent plus vite que si un lion rugissait à leurs oreilles. Les autres demeurent confondus, stupéfiés, jusqu'à ce que le dernier raclement de cette voix rauque ait retenti. Voyant alors qu'il n'en résulte rien de fâcheux, ils se regardent, et se mettent à rire de leur commune surprise. Quand un de nos ânes, entonnant sa cantate, excite l'autre à donner la mesure de sa puissance vocale, l'intérêt des auditeurs frémissants égale celui que l'hippopotame éveillait naguère chez les habitants de Londres.

rechercher ; le tigre encore mieux. Le loup affamé n'est pas d'une bonne rencontre; enfin l'hyène, trop lâche pour attaquer l'homme éveillé, lui dévore la figure quand elle le trouve endormi. Nous ne parlons pas de cette gent menue qui depuis l'acare, le moustique et autre vermine, jusqu'au vampire, s'abreuve de sang humain. Quant au ruminant, on peut s'étonner de voir chez lui la curiosité plus forte que la crainte ; mais il est naturel que les effluves des carnassiers lui fassent prendre la fuite; il n'a pas attendu que Noé l'ait offert au Dieu de Moïse pour flairer un ennemi dans les émanations du chasseur.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE IX.

Couches de houille sous le grès gris de Tété. — Usage de la houille inconnu aux indigènes. — Mbia tue un hippopotame. — Piéges. — Sagacité des éléphants à l'égard des trappes. — Fourmis blanches. — Fourmis guerrières. — Langage des fourmis. — Fourmis mordantes. — Singe respecté. — Fabrication du sel. — Les montagnes. — Chikouanitséla. — Afflictions des bêtes. — Mpendé. — Chilondo. — Meurtre de Monahin. — Pangola. — Destinée des empires africains. — Arrivée à Zumbo. — Résultat de l'absence de gouvernement. — Meurtre de Mpangoué. — Séquasha.

Nous traversons le Nyamatarara, petit ruisseau qui forme la limite du Chicova, et nous nous trouvons au milieu de roches du même grès que celles qui dominent entre les monts Lupata et la gorge de Kébrabasa. Dans cette dernière, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les roches ignées, les masses syénitiques ont été bouleversées par quelque grande convulsion de la nature; les couches disloquées s'entassent pêle-mêle dans un désordre indescriptible; et naturellement la houille disparaît; mais on la retrouve dans le Chicova. Le grès de Tété, un grès de nuance grise, est commun aux environs du Sinjéré. Dans tous les endroits où on le rencontre, portant du bois fossile, la houille existe à l'étage inférieur. Ici effectivement, comme à Chicova, elle se montre sur les rives du Zambèse.

Au midi s'étend une vaste plaine, dont une portion est en forêt. On y voit des collines détachées; puis l'horizon est fermé par des montagnes, qui sont trop loin, nous disent les indigènes, pour qu'on sache comment elles s'appellent.

Quand nous regardons en amont de la rivière, les plus hautes montagnes que nous ayons à notre droite se trouvent à une distance de six à douze milles; de temps en temps leurs éperons descendent jusqu'à la berge avec les ruisseaux qui baignent leurs étroites vallées.

Deux terrasses bien distinctes forment les rives du Zambèse :



Forgerons manganjas. — Dessin de A. de Neuville, d'après le Dr Livingstone.

la première, c'est-à-dire la moins haute, est généralement peu large, et d'une grande fertilité; la seconde est un plateau aride, tantôt couvert d'une herbe maigre, tantôt d'une jongle épineuse ou d'une forêt de bauhinia. Près du Kafoué les arbres sont pétrifiés.

Nous avons passé deux jours au bord du Sinjéré, un cours d'eau limpide qui vient des monts Chiroby-roby situés au nord, à huit milles environ du Zambèse. De nombreux morceaux de houille, entraînés par le courant, gisent dans le lit de cette rivière torrentielle. Les indigènes ne savaient pas que la houille fût combustible. Quand nous leur avons dit qu'on en faisait du feu ils ont secoué la tête, ont souri d'un air incrédule, en répondant *kodi!* (vraiment)! et leur surprise a été grande lorsqu'ils ont vu ces pierres noires brûler dans notre feu de bois. Ils nous ont dit alors qu'il y en avait beaucoup dans les montagnes. Sachant depuis longtemps que nous étions sur un immense terrain houiller, nous n'avons pas cru nécessaire de nous en occuper davantage.

En 1856, nous avons découvert la houille de l'autre côté du Zambèse, au sud de l'endroit où nous sommes aujourd'hui; plusieurs veines ont été examinées à cette époque sur les bords du Révouboué, à quelques milles de Tété. Ces veines étaient évidemment la prolongation de la couche que nous avions trouvée plus haut. Toutefois la houille en était plus bitumineuse. Brûlée à feu découvert, elle se boursouflait et répandait du gaz comme de bonne houille de ménage.

Un dike, ou filon de basalte nommé Kakololé, traverse le Zambèse près de l'embouchure du Sinjéré. La muraille que forme le basalte est rompue en deux endroits; chacune de ces ouvertures a de soixante à quatre-vingts pieds de large; et l'eau y est très-profonde.

En aval de ce dike, une bande d'hippopotames se reposait sur un banc de sable, où elle se prélassait dans une fausse sécurité. Les petits jouaient entre eux comme de jeunes chiens, sautaient sur le dos de leurs mères, cherchaient à se prendre les uns les autres par le museau, et tombaient dans la rivière. Mbia, l'un de nos Makololos, s'approcha de la bande; il tua un vieux mâle, qui, étant très-gras, ne tarda pas à flotter, et fut pris au premier village qui se trouva au bord du fleuve. Ce

matin, pendant que nous déjeunions, nous avons eu la visite du chef de cette bourgade. Il portait une perruque d'ifé teinte en noir, et une chemise d'indienne. Après un instant de silence, il dit à Masakasa : « Vous suivez les hommes blancs, pourquoi ne leur dites-vous pas de me faire un présent d'étoffe ? — Nous sommes étrangers, répondit Masakasa, pourquoi ne nous apportez-vous pas de nourriture ? » Il profita du conseil et revint avec deux poulets, afin qu'on ne pût pas dire que nous avions passé chez lui sans y avoir reçu d'aliments. Quant à l'hippopotame, le brave homme nous dit qu'il n'en réclamait rien, mais qu'il accepterait volontiers le morceau que nous voudrions bien lui donner.

Nos gens se sont gorgés de viande depuis deux jours, et en ont taillé une masse énorme en longues bandes étroites qu'ils ont fait à demi sécher, à demi rôtir, sur des cadres de bois, placés au-dessus du feu.

Il y a dans ces parages beaucoup de fosses destinées à prendre le gibier. Des pieux aigus sont fichés en terre au fond de ces trappes, et la bête s'empale en tombant sur ces pointes. Les habitants ont le soin de prévenir les étrangers de l'existence de ces piéges, non moins que de celle des poutres à dard empoisonné, qui sont suspendues aux branches, à l'intention des éléphants et des hippopotames. Il n'est pas difficile de découvrir ces trappes quand vous êtes averti. Mais dans les endroits où la terre que l'on a retirée de la fosse a été emportée au loin ; quand rien ne vous indique l'existence de ces piéges, et que vous ne vous y attendez pas, la descente imprévue de neuf pieds que vous faites dans ces trous perfides, est une chose qui s'oublie difficilement.

C'est une série de sensations particulières : tout d'abord vous n'avez pas conscience de ce qui arrive. Le crépitement d'une cascade de sable et d'herbes sèches vous tire de votre stupeur, et l'idée vague de l'endroit où vous êtes traverse votre cerveau ébranlé. Vous commencez à comprendre pourquoi vous vous trouvez dans les ténèbres ; le raisonnement s'éveille, il vous assure que vous avez dû entrer là, par ce petit jour qui perce la nuit au-dessus de votre tête ; et vous savez enfin que vous êtes à la place que devrait occuper un hippopotame.

Ainsi que dans l'Averne, il est aisé de tomber au fond de

ces trappes ; mais pour en sortir c'est autre chose : les parois en sont unies et croulantes ; les roseaux qui soutiennent la couverture se brisent dès que vous les empoignez ; vos cris ne s'entendent pas ; et ce n'est qu'après des efforts désespérés et soutenus que vous finissez par reparaître au jour. On nous a raconté qu'un Portugais, d'une taille bien au-dessous de la moyenne, était tombé dans une de ces fosses, en voulant surprendre une pintade qu'il voyait sur un arbre. Il lui fallut travailler toute une après-midi pour se tirer de l'abîme ; et il se félicitait d'avoir pu en sortir, lorsqu'il fut englouti de nouveau par une seconde trappe qui se trouvait, comme il arrive souvent, tout à côté de la première. Cette fois, la nuit était venue avant qu'il se fût arraché de ce nouveau gouffre.

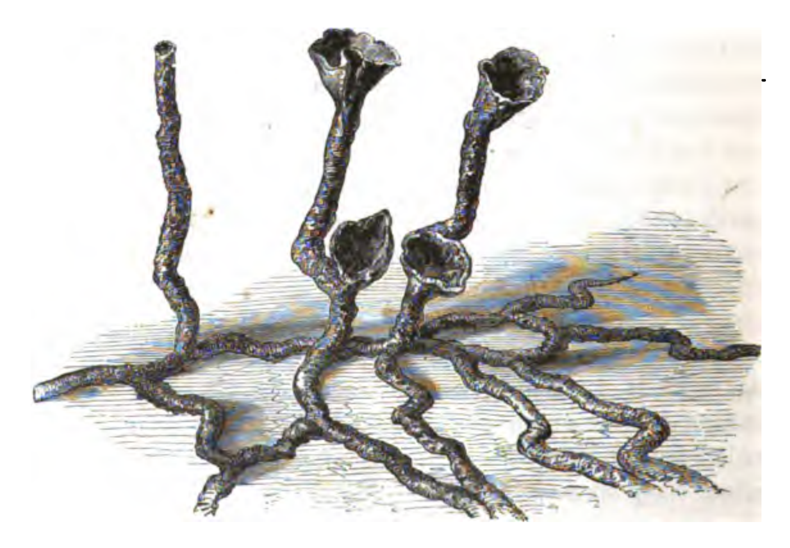
Les éléphants et les buffles appréhendent tellement le danger auquel les expose l'art des trappeurs, qu'ils passent rarement deux fois de suite par le même chemin pour se rendre à la rivière. Celui qui est à la tête de la bande, un vieux mâle expérimenté, prend l'avance et découvre les fosses avec sa trompe pour que les autres puissent voir les piéges et les éviter. Les femelles y sont généralement prises. Plus timides, et toujours inquiètes pour leurs petits, elles flairent le vent dans la crainte d'un péril imaginaire, et ne s'aperçoivent pas de celui qui est à leurs pieds. Les mâles, plus rassurés, vont la trompe basse ; et averti par cet organe d'une sensibilité exquise, ils prennent garde à leur chemin.

Nous campons au bord du Sinjéré, sous un figuier sauvage, à la cime largement étendue[1]. Le nombre des gros arbres de

1. *Wild-fig-tree*, figuier sauvage. Nous avons traduit littéralement cette épithète dont l'auteur se sert partout pour désigner son figuier à cime horizontale. Cela nous paraît néanmoins une faute, puisque cette désignation appartient au figuier des parties chaudes de l'ancien monde, *ficus sylvestris*, que l'on cultive de temps immémorial, et qui sous le nom de *ficus carica* donne les figues que nous mangeons. Nous ne sommes pas sûrs non plus de la justesse du nom de *banian*, appliqué plus bas au *Wild-fig-tree* qui nous occupe. Nous ne voyons pas qu'il soit question des arceaux formés par la reprise des jets de *l'arbre des Banians*, ou *figuier du Bengale*, caractère que l'on ne passe guère sous silence. Tandis que la grande cime étalée appartient au *figuier religieux*, qui tient également une grande place dans le culte des Hindous. Sa large ramée, le murmure de ses feuilles mobiles, presque toujours agitées par le vent, et son ombre épaisse en lui prêtant l'influence mystérieuse des temples, en ont fait un objet de vénération. (*Note du traducteur.*)

cette famille que l'on voit disséminés dans le pays, ferait croire qu'à une époque des plus anciennes, le figuier banian a été tenu en Afrique pour un arbre sacré.

Autour de nous, le sol abonde en termites ; leurs galeries d'argile destinées à les cacher aux yeux des oiseaux, rampent sur la terre, s'appuient contre les arbres, et courent le long des branches, que les petits architectes débarrassent de tout le bois mort. Très-souvent la forme exacte des rameaux est restée aux galeries qui gisent sur le sol, et dans lesquelles ne se trouve pas une miette de bois. La première nuit, les termites se sont ouvert un passage dans notre lit d'herbe, et ont rongé nos couvertures.



Galeries de termites.

En outre, de grosses fourmis à tête rouge nous ont grignoté la chair.

Il y a des jours où l'on ne voit pas une fourmi blanche; il en est d'autres où à certaines heures elles sortent par myriades, et travaillent avec une incroyable énergie à transporter des brins d'herbe sèche au fond de leur retraite. Les lézards et les oiseaux profitent de ces jours de récolte pour faire un bon repas, et avalent des milliers de ces moissonneuses.

Au moment de l'essaimage, les fourmis blanches sont ramassées en nombre incalculable par les indigènes, qui les mangent

grillées, et nous disent d'une voix émue : « Elles ressemblent à des grains de riz bien tendres, qu'on a fait frire dans une huile délicieuse. »

Une armée de grosses fourmis noires, partie en maraude, attaqua une forteresse de termites qui est située près de notre camp. La lutte ayant été souterraine, nous n'avons pas pu voir le combat; mais il parut bientôt que les noires avaient gagné la bataille, car elles retournèrent chez elles triomphalement, chargées d'œufs de termites, et de morceaux friands pris aux corps des vaincus.

Un don analogue à celui du langage à été octroyé aux fourmis. Si une partie de leur édifice est détruite, on voit sortir un fonctionnaire qui va examiner les dégâts. Lorsqu'il a soigneusement visité les ruines, il fait entendre quelques sons clairs et distincts, et aussitôt une foule de travailleurs se mettent à réparer la brèche. L'œuvre terminée, le chef des travaux donne un nouvel ordre, et les ouvriers se retirent; on peut s'en assurer en enlevant une portion de la bâtisse qui vient d'être refaite.

Un soir, comme il pleuvait très-fort, nous avons accepté le gîte que nous offrait un indigène. Impossible de dormir dans cette case, en raison des tourments que nous causèrent de petites fourmis, dont la taille n'excédait pas un seizième de pouce. Elles étaient évidemment soumises à une discipline rigoureuse, et s'efforçaient d'exécuter les ordres d'un habile capitaine. Nos mains et nos cous furent l'objet du premier assaut. Des corps nombreux avaient été massés en silence autour des points attaqués. Une minute s'écoule; nous entendons le mot bref du commandement, jeté d'une voix aiguë et stridente. Jusqu'alors nous n'avions pas cru aux facultés vocales des fourmis; cependant l'ordre est répété. L'instant d'après, nous sentons les assaillants nous fondre sur la tête, sur la gorge, nous mordre les chairs aux endroits les plus sensibles; nous prendre aux cheveux, et y laisser leurs mâchoires plutôt que de lâcher prise. Nous nous recouchons, espérant les avoir mises en fuite. A peine avons-nous éteint la lumière, que l'attaque recommence. Des ordres précis frappent notre oreille, et l'assaut est renouvelé. Il n'était pas moins difficile de dormir dans cette case que dans les tranchées de Sébastopol.

Les termites, qui ne sont pas carnivores, ne détruisent que les objets d'origine végétale ; cependant ils rongent le cuir tanné, où ils retrouvent la saveur de l'écorce. « Riche aujourd'hui, vous pouvez être pauvre demain par les ravages des fourmis blanches, nous disait un négociant portugais. Si vous tombez malade, et que vous ne puissiez pas veiller sur vos marchandises, elles sont bientôt détruites par ces insectes. »

Nous rencontrons journellement les fourmis rougeâtres, que dans l'ouest on appelle *conducteurs*. Elles traversent le chemin en colonnes serrées, larges d'un pouce. Jamais l'humeur batailleuse n'a été portée plus loin, ni chez l'homme, ni chez la bête. Approcher d'elles, même par hasard, est un *casus belli* : quelques-unes sortent des rangs, elles se dressent, les mandibules ouvertes, se jettent sur vous, les mâchoires tendues, et vous mordent avec férocité. Nous avons souvent, à la chasse, mis le pied au milieu d'elles. Absorbés par la recherche du gibier, et ne pensant pas aux fourmis, nous étions tout à coup envahis des pieds à la tête par ces pestes rongeuses qui vous saisissent la peau, et tournent sur elles-mêmes pour emporter la pièce. Leur morsure est tellement douloureuse, que l'homme le plus brave est obligé de s'enfuir, et de se déshabiller entièrement pour arracher ces bourelles, dont les mandibules tiennent à sa chair ainsi que des crocs d'acier.

Nous n'avons pas entendu dire que ces fourmis eussent jamais tué d'autre animal que le python, lorsqu'elles le surprennent dans son état d'engourdissement; mais elles font bientôt disparaître tout ce qui a cessé de vivre, et semblent essentiellement carnivores. Le rôle qu'elles jouent dans la nature rentre donc dans celui des nettoyeurs du globe.

Nous quittons le Sinjéré le 12 juin. Nos hommes sont chargés de viande d'hippopotame, dont ils espèrent bien vendre une partie. Le déjeuner a lieu en face du dike de basalte qui confine au chenal, à l'ouest du mont Manyéréré.

Un singe errant, très-gras, très-peu farouche, et beaucoup plus grand que tous ceux que nous ayons encore vus, sort tranquillement d'un jardin près duquel nous passons. Pour les habitants de cette région, le singe est un animal sacré ; jamais ils ne le tuent ou ne l'inquiètent, persuadés qu'ils sont que les âmes de leurs ancêtres habitent ces corps dégradés, et qu'un

jour ou l'autre, eux-mêmes revêtiront cette forme : avenir aussi peu attrayant pour les noirs, que le paradis des spirites pour les blancs.

Les jardins sont séparés les uns des autres par une seule rangée de petites pierres, quelques poignées d'herbe ou un sillon légèrement tracé à la houe. Quelques-uns sont entourés d'une palissade de roseaux, tout ce qu'il y a de plus fragile. Cela suffit néanmoins pour éloigner les hippopotames qui se méfient de cette barrière, et s'abstiennent de la franchir dans la crainte de tomber dans un piége.

Les femmes profitent de l'extrême prudence de ces animaux pour défendre leurs récoltes à peu de frais : elles suspendent à une perche, en guise de poutrelle, un fruit de kigélia où elles ont planté une bûchette. Il n'en faut pas davantage pour préserver le maïs, dont l'hippopotame est cependant très-friand.

Ici les femmes font leurs affaires elles-mêmes; elles accompagnent les hommes lorsqu'ils viennent à notre camp, nous offrent leurs marchandises, en débattent le prix, et paraissent aussi loyales que modestes et sensées. Ailleurs, elles s'agenouillent à distance respectueuse de l'endroit où nous sommes, et attendent que leurs maris ou leurs pères, qui ont pris l'avance, aillent chercher ce qu'elles apportent, et veuillent bien nous le vendre pour elles.

A cet égard, les femmes de ce pays-ci tiennent le milieu entre les humbles épouses des Manganjas et celles des Zaggas, les fières habitantes des montagnes voisines du Kilimandjaro, qui font, à ce que l'on dit, tout le commerce de leurs villages, ont des marchés à jour fixe, et ne permettent à aucun homme de mettre le pied dans l'endroit où elles vendent.

Plusieurs de nos gens sont malades; ils ont trop mangé d'hippopotame; et nos étapes sont nécessairement plus courtes. Le 13, nous nous arrêtons après trois heures de marche; nous passons le reste du jour au village de Chasiribéra, situé sur un ruisseau qui se dirige au nord, en traversant une belle vallée, bornée par de magnifiques montagnes. Le *Pinkoué*, *Mbingoué* ou *Mohéou*, forme l'angle sud-est de la chaîne.

Le 16 juin, nous sommes à Senga, village florissant, bâti au pied du mont Motémoua, et administré par Manyamé.

Presque toutes les montagnes de cette région sont couvertes

de forêts éclaircies et d'herbe verte ou jaune, suivant l'époque de l'année où l'on se trouve. Beaucoup de ces montagnes ont de deux à trois mille pieds de hauteur; leurs sommets sont boisés. La roche paraît suffisamment pour qu'on puisse en observer la stratification ou la forme granitique. Bien qu'elles ne soient pas chargées de masses épaisses de lianes, comme sous le climat plus humide de l'est, la plupart des pentes sont fertiles, même les plus abruptes; pas une n'offre aux regards cette nudité qui, dans le Nord, accuse la maigreur de la terre, et vous fait penser que les os lui percent la peau.

Nous suivons, au dire des villageois, la même route qu'un métis portugais venu dernièrement à Senga pour y acheter des dents d'éléphant. Comme il avait tué, près de Zumbo, un chef et une vingtaine d'hommes, les gens de Senga refusèrent de trafiquer avec lui. Il menaça de prendre l'ivoire si on ne voulait pas le lui vendre; mais le soir même l'ivoire et les femmes avaient disparu du village, où il ne restait qu'un nombre imposant de guerriers. Notre homme craignit d'être battu, et déguerpit immédiatement.

Quelque cinquante milles de la rive nord du Zambèse ont ici pour chef suprême Chikouanitséla ou Sékouanangila. Celui-ci demeure sur l'autre rive, où il possède un territoire encore plus étendu. Nous lui avons envoyé notre présent dès notre arrivée à Senga. Ce matin, il nous a fait dire qu'il avait un gros rhume, et ne pouvait pas nous rendre visite. « Est-ce que son cadeau est enrhumé aussi, qu'il ne vient pas nous voir? a demandé l'un de nos Makololos. Voilà comment votre chef accueille les étrangers? Il reçoit leurs présents, et ne rend pas la moindre chose? » Tous nos gens ont trouvé Chikouanitséla d'une avarice peu ordinaire; mais comme il est possible qu'ils repassent par ici, ils n'en ont pas dit davantage: c'était du reste bien suffisant.

Hommes et femmes préparent la terre pour les semailles de novembre, et le font avec ardeur. La grosse bête abonde; des troupes d'éléphants et de buffles se rendent au Zambèse pendant la nuit; au point du jour, ils sont déjà bien loin. C'est une habitude qu'ils prennent très-vite dans les endroits où on leur fait une chasse active.

Les plaines que nous traversons varient continuellement de largeur, suivant que les montagnes approchent ou s'éloignent

du Zambèse. Nous voyons sur la rive droite le mont Boungoué, ainsi que la grande chaîne unie et boisée du Nyangombé, qui forme la première rampe d'un massif, allant du sud-est au nord-ouest, et qui franchit la rivière.

Un pallah a été tué le jour même de notre arrivée à Senga. La pauvre bête avait été plus éprouvée que les animaux ne le sont ordinairement; elle était aveugle, portait plusieurs tumeurs, et avait à la jambe une fracture qui ne paraissait pas en voie de guérison. Parfois les animaux sauvages ont de cruelles maladies, et traînent une misérable existence, jusqu'à ce qu'ils en soient délivrés par quelque bête de proie. Un jour nous avons fait partir un lion sans crinière qui venait d'achever avec sa lionne un buffle arrivé au dernier terme de l'âge. Le couple avait aperçu la pauvre bête comme elle se rendait à la rivière d'un pas chancelant, et avait fondu sur elle au moment où elle rampait sur la berge qu'elle essayait de remonter. L'un avait sauté à la gorge, l'autre sur l'échine saillante qui avait été brisée; et la lutte, si toutefois il y en avait eu, n'avait pas été longue.

Au moment où ils prirent la fuite, les deux lions n'avaient mangé que les intestins. Il est curieux que les entrailles soient la partie que les carnassiers dévorent toujours la première, et qu'elles soient également le premier morceau que nos hommes choisissent.

S'il n'était pas d'une sage prévoyance que les plus forts puissent seuls perpétuer la race, on plaindrait le pauvre buffle qu'une maladie, une blessure, un défaut physique quelconque, ou l'approche de la vieillesse, fait chasser du troupeau. Banni de la société des femelles, privé de la douce influence qu'elle exerce, il devient naturellement sombre et farouche. Le soin de sa propre défense, que ne partagent plus les autres, l'inquiétude, l'ennui qu'il en éprouve le dégoûtent et l'irritent. Il ne ressent plus que de la haine; il tombe dans un état de guerre chronique avec tout ce qui respire; et plus tôt la griffe d'un lion, ou la dent des chiens sauvages, termine son existence, plus c'est heureux pour le pays et pour lui-même. Bien que nous n'aimions pas à faire la leçon aux autres, la pensée d'un vieux célibataire ombrageux, ou d'un mari violent et grognon nous vient malgré nous à l'esprit. Il nous est impossible de donner un atome de pitié à ce buffle humain dont l'arrivée oppresse et

fait trembler ceux qui l'entourent : femme, enfants ou parents pauvres. On ne peut pas même accorder à ce butor la circonstance atténuante de l'infirmité de caractère, puisque, dans le troupeau de ses pareils, il est toute politesse, et qu'il n'exerce sa tyrannie que lorsqu'il est avec ceux qui ne peuvent pas le contraindre à agir décemment.

20 *juin*. Nous campons à l'endroit où Mpendé nous a menacé en 1856. Aucune injure ne lui avait été faite; mais il avait des armes à feu, et il voulait nous attaquer pour montrer sa puissance. Toutefois ses ministres ayant découvert que nous étions d'une tribu qui aimait les noirs, et ne faisait pas d'esclaves, il passa tout à coup de l'inimitié à l'affection; et comme l'endroit où il était retranché offrait de grands avantages, peut-être fût-il heureux qu'il eût changé d'avis. Hier nous avons eu la visite de trois des conseillers de ce même Mpendé, auxquels nous avons remis un beau présent pour leur chef. Celui-ci est venu nous voir ce matin, et nous a donné une chèvre, un panier de fèves et une corbeille de maïs bouilli.

A quelques milles de là, nous voyons arriver Chilondo, chef de Nyamasousa. Il vient s'excuser de ne pas nous avoir prêté de canots en 1855. « Il n'était pas chez lui; ses enfants ont eu tort de ne point l'avertir de notre passage : il n'aurait pas refusé les pirogues, etc. »

La vue de nos hommes, qui cette fois ont tous des fusils, produit une vive impression. Il n'est pas besoin de menaces : les armes à feu commandent le respect; et des gens qui auraient eu des velléités belliqueuses, deviennent tout à coup raisonnables. Cependant, à l'exception de notre querelle avec Mpendé, jamais voyage n'a été plus paisible que notre traversée de ce pays-ci de 1855 à 1856. Nous n'avions rien qui pût éveiller la cupidité des indigènes. Nos hommes pourvoyaient à leurs besoins en tuant des éléphants dont ils vendaient la viande, ou en exécutant les pas les plus remarquables des danses de leurs tribus. Dans la plupart des villages on nous faisait bon accueil, et l'on se montrait généreux.

Mais plus près de Tèté que nous ne le sommes à présent, les Banyaïs nous arrêtèrent par une danse pleine de menaces. Terrifié par cette démonstration, l'un de nos hommes, appelé Monahin, prit la fuite, et ne fut pas retrouvé, malgré des recher-

ches minutieuses qui durèrent plusieurs jours. On présuma qu'il avait été pris d'un accès de folie, ou dévoré par un lion; et les Banyaïs, touchés de notre douleur, ne s'opposèrent plus à notre passage[1]. Un indigène que nous avons rencontré dans une île, un peu au-dessus du village de Mpendé, nous a appris dernièrement que le pauvre Monahin s'était réfugié dans cette même île, et avait été mis à mort par le chef, sans motif aucun, si ce n'est qu'il était sans défense. Depuis lors ce chef est devenu odieux à ses compatriotes, qui l'ont exterminé.

Notre chemin traverse fréquemment de vastes solitudes d'où la vie paraît absente. Un calme étrange enveloppe ces lieux: pas un oiseau, pas un animal, pas un insecte ne se fait entendre. Aucun village dans les environs; l'air est immobile; le ciel et la terre sommeillent. Notre caravane fatiguée, se traînant sur la plaine brûlante, dont l'éclat nous aveugle, ressemble à un navire flottant sur la mer déserte. On n'est pas seul pourtant au milieu de ce silence; des formes vivantes vous entourent, des regards curieux épient tous vos mouvements. Vous entrez dans un bois, et vous apercevez une troupe de waterbucks ou de pallahs, tellement immobiles et silencieux que vous croiriez qu'ils font partie du paysage. En passant près d'un massif d'épines, vous entrevoyez dans les buissons la vague silhouette des buffles, qui, tête baissée, vous guettent de leurs yeux farouches. Enfin, un brusque détour vous fait tomber sur un indigène qui vous a vu de loin, et qui s'est approché sans bruit pour vous regarder de plus près.

23 *juin*. Arrivés au principal village de Pangola, situé à plus d'un mille du Zambèse. Les débris d'un mur en terre montrent qu'on a voulu imiter le genre de bâtisse des Portugais.

Nous campons sous un figuier majestueux dont le corps est entouré d'amulettes, ayant pour but de protéger le miel d'une ruche que des abeilles sauvages ont établie dans l'une des branches. Ce moyen est fréquemment employé. Le talisman, qui consiste en une bande de feuille de palmier, barbouillée de quelque chose, et décorée d'un petit morceau de bois, d'une racine ou de quelques brins d'herbe, s'achète au docteur ès dés; on l'attache autour de l'arbre, et l'on est persuadé qu'il peut

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 677. Paris, 1859.

infliger une maladie, voire la mort, au voleur qui le franchirait en grimpant. Ainsi, dans certaines sociétés, la superstition n'est pas sans avantage : elle prévient une foule de délits qui auraient lieu sans la crainte qu'elle inspire.

Pangola est venu nous voir ; il était ivre et babillard. « Nous sommes amis, très-bons amis, nous dit-il. Je vous apporte du maïs vert : le voilà. » Nous l'avons remercié, et lui avons donné deux brasses de cotonnade qui valaient quatre fois plus que son maïs; mais ce n'était pas assez. « Non! il ne prendrait pas un aussi mince présent; il lui fallait un *fusil* à deux coups : justement celui-là; nous sommes amis, bons amis, tous amis ensemble. » Nous ne demandions pas mieux que de le croire; mais nous ne pouvions nous dessaisir de notre meilleur Dixon; et l'exigeant compère s'éloigna fort mécontent.

Il est arrivé le lendemain matin au moment où nous commencions l'office. Cette fois il n'avait pas bu. Nous lui avons dit que nous voulions adorer Dieu, et l'avons prié de rester. Mais il aura eu peur, car il a pris la fuite. Il est revenu après le service, et a renouvelé ses instances à l'égard du fusil. En vain lui a-t-on expliqué que nous avions une longue route à faire, et qu'il nous faudrait tuer du gibier pour nous et pour nos hommes. « Lui aussi, a-t-il répondu, avait besoin de viande pour lui et pour ses gens, qui parfois souffraient de la faim. » Nous n'avons pas cédé; il est parti, comme la veille, de très-mauvaise humeur; et ses sujets nous ont fait leurs denrées des prix extravagants. Sachant que nous n'avions pas de vivres, ils espéraient nous prendre par la famine. Mais au lever du soleil, deux de nos jeunes gens ayant tué un waterbuck, les provisions nous furent offertes à bas prix. Nos hommes n'en ont pas voulu, et les vendeurs ont eu la figure très-longue.

L'avidité noire s'était dupée elle-même, ainsi qu'il arrive souvent à la cupidité blanche. Ce n'est pas seulement ici que l'avide Africain nous a rappelé l'Anglo-Saxon. Le penchant à profiter des embarras d'autrui, penchant qui se rencontre partout, prouve que les passions sordides sont largement répandues dans toutes les races. On peut contester que le même sang coule dans les veines de tous les hommes, et qu'ils descendent tous du même couple ; mais il est évident pour le voyageur, qui le sait

par expérience, que les fripons blancs et les aigrefins noirs sont frères.

Pangola est vassal de Mpendé. Sandia et Mpendé sont les seuls chefs indépendants qu'il y ait dans cette région, depuis le Kébrabasa jusqu'à Zumbo; ils sont tous les deux de la tribu des Manganjas.

La contrée située au nord des montagnes que nous voyons est appelée Senga. Les habitants portent le nom d'Asengas ou de Basengas, mais ils paraissent de la même famille que les Maravis et que le reste des Manganjas.

Autrefois tous les Manganjas étaient réunis sous l'autorité d'Oundi, leur grand chef, dont la puissance s'étendait du lac Chiroua aux bords de la Loangoua. Après la mort d'Oundi l'empire tomba en lambeaux; et la vaste province qui touchait au Zambèse fut absorbée par les Banyaïs.

Les empires africains ont toujours eu pareil sort, ce qui était inévitable. Un chef, d'une capacité plus qu'ordinaire, subjugue une partie des peuplades voisines, et fonde un royaume qu'il gouverne plus ou moins bien. Son successeur, n'héritant pas de ses qualités guerrières, défend mal les conquêtes qui lui ont été léguées. Les vassaux les plus habiles en profitent pour se partager le pouvoir, et quelques années après il ne reste plus du royaume qu'un souvenir plus ou moins vif.

Cet état de choses, qu'on peut regarder comme l'état normal de la société africaine, donne lieu à des guerres fréquentes; et les populations, décimées et ruinées, aspirent en vain après un gouvernement assez fort pour leur donner la paix. A ce point de vue, une colonie européenne serait considérée dans cette région comme un bienfait inestimable. Des milliers de naturels laborieux s'établiraient avec joie autour de ce groupe pivotal, et, n'étant plus troublés par la guerre, pourraient prêter l'oreille aux vérités sublimes et purifiantes de l'Évangile. De même que leurs compatriotes du Chiré, les Manganjas du Zambèse sont passionnés pour l'agriculture. Outre les produits alimentaires, qui chez eux sont variés, ils font venir plus de tabac et de coton qu'ils n'en consomment. Quand on leur demande s'ils travailleraient volontiers pour les Européens, ils répondent que oui, si toutefois les Européens sont assez riches pour payer le travail des autres, et non pas des aventuriers qui auraient besoin qu'on leur donnât de l'ouvrage.

Depuis la résidence de Sandia jusqu'à celle de Pangola tous les indigènes sont bien vêtus; et leur étoffe, nous l'avons remarqué, a été filée et tissée de leurs propres mains, avec des métiers fabriqués dans le pays. A Senga le fer est tiré du minerai en quantité considérable, et très-habilement travaillé.

Ainsi qu'il arrive toujours quand une bande armée séjourne dans le village, Pangola est allé coucher prudemment dans l'un des hameaux extérieurs. En pareil cas, personne ne sait, ou du moins ne veut dire à quel endroit le chef va passer la nuit.

Le lendemain matin Pangola ne paraissant pas, nous nous mettons en route sans lui faire nos adieux. Un instant après nous le voyons venir à notre rencontre avec quelques hommes armés. Quittant le sentier avant de nous rejoindre, il se met sous un arbre avec sa suite, comptant bien que nous allons nous arrêter, et lui fournir l'occasion de nous redemander le fusil. Mais nous suivons notre chemin sans détourner la tête. Notre homme demeure stupéfait, et ne peut en croire ses yeux. A la fin, cependant, il recouvre la parole : « Vous passez devant Pangola; est-ce que vous ne le voyez pas? » s'écrie-t-il. Mbia, qui justement passait avec l'âne, et qui saisit avec joie toutes les occasions de montrer son peu d'anglais, lui crie à son tour : « *All right! then get on. Click, click, click*[1]. » S'il avait eu affaire à un traitant, Pangola l'aurait tourmenté jusqu'à ce que le pauvre homme eût cédé à ses instances.

26 *juin*. Déjeuné à Zumbo, sur la rive gauche de la Loangoua, près des ruines de quelques maisons portugaises.

La Loangoua est trop profonde pour être passée à gué. Il ne se trouve pas de canots de ce côté-ci; mais il y en a deux sur l'autre bord, près de quelques huttes récemment construites par deux métis de Tété; et nous hélons ces deux pirogues. Les bateliers sont ivres; nous les attendons, ils ne viennent pas. Comme nous avons un manteau dont on peut faire une nacelle, il suffit pour cela de le gonfler avec de l'air, nous envoyons chercher les canots par Mantlanyané. Trois esclaves, pris de boisson, nous amènent alors deux mauvaises pirogues que nous attachons l'une à l'autre, et que nous faisons conduire par nos propres rameurs. On ne peut y mettre que cinq hommes à la fois; après le

1. Parfaitement! continuez votre chemin. Click, click, click.

quatrième tour, les esclaves font du bruit, et demandent à boire. Ils ne reçoivent pas de bière, puisque nous n'en avons pas; leur insolence augmente, et ils nous déclarent que personne ne passera plus aujourd'hui. Tandis que Sininyané leur fait des observations, la gueule d'un mousquet lui est présentée par l'un de ces drôles. L'esclave est désarmé en un clin d'œil, une grêle de coups lui tombe sur le dos, et lui fait piquer une tête dans la rivière.

Un instant après le plongeur se retrouvait sur la berge, confus et dégrisé; nos trois bravaches passaient de la menace hautaine à l'abjection servile; et à huit heures du soir nous étions tous sains et saufs sur la rive droite de la Loangoua. On trouva dans le mousquet une charge énorme, qui aurait mis en pièces notre pauvre Sininyané, sans la promptitude avec laquelle ses compagnons désarmèrent l'agresseur, et se firent justice à eux-mêmes, ainsi qu'on y est forcé où la loi n'existe pas.

Les deux métis, à qui appartiennent ces trois hommes, voulant acheter de l'ivoire et chasser l'éléphant, sont partis de Tété avec quatre cents esclaves, ayant tous d'anciens fusils qui armaient autrefois les cipayes. Quelque temps après leur arrivée à Zumbo, l'un de ces métis, que les indigènes appellent Séquasha, s'entendit avec Namakousourou, le capitaine du village, pour tuer Mpangoué, le chef du pays, dont le capitaine ambitionnait la place. Namakousourou promit dix grosses défenses, et le traité fut conclu.

Séquasha, suivi d'une bande d'esclaves choisis parmi ceux dont il était le plus sûr, alla faire une visite à Mpangoué. Il fut accueilli avec joie, et de la façon hospitalière dont on reçoit, en général, les étrangers importants. Les femmes s'empressèrent de faire cuire ce qu'elles avaient de meilleur; le repas fut largement arrosé de bière, et le traître prit sa part du dîner qu'on lui offrait cordialement. Après le repas, il demanda qu'il fût permis à ses hommes de tirer des coups de fusils pour amuser l'assemblée. N'ayant aucun soupçon, et curieux d'entendre la fusillade, le chef y consentit avec plaisir. Les gens du métis se levèrent, une grêle de balles fondit sur les spectateurs; et Mpangoué, frappé de mort, tomba au milieu de vingt autres qui étaient foudroyés comme lui. Les survivants prirent la fuite; on s'empara des enfants et des femmes, dont on fit des esclaves; et le village fut saccagé.

Le traître expédia alors ces paroles à son complice : « J'ai tué le lion qui vous gênait ; arrivez, et nous causerons de la chose. » Namakousourou vint aussitôt, apportant l'ivoire promis. « Non, lui dit Séquasha, nous allons partager la terre. » Il se tailla la plus large part, contraignit l'usurpateur, ou du moins celui qui avait désiré l'être, à lui livrer ses bracelets en témoignage de subordination ; et les dépouilles du vassal furent envoyées en triomphe au gouverneur de Tété. Celui de Quilimané nous a dit avoir reçu de Lisbonne l'ordre de profiter de notre passage pour rétablir Zumbo. C'est en conséquence de ces ordres que Séquasha et son associé ont élevé une petite estacade sur la rive droite de la Loangoua, à un mille de l'ancienne église des Jésuites. Mais pour cela il n'était pas besoin de répandre le sang. Le district de Zumbo a été jadis acheté aux indigènes, qui, d'eux-mêmes, ont toujours reconnu les droits des Portugais. Ils nous faisaient remarquer, en 1856, que bien que cette terre fût cultivée par eux, elle n'était pas leur propriété, car elle appartenait aux blancs.

Les deux métis, dont le fait qu'on vient de lire n'est pas l'unique scélératesse, et dont on nous a raconté les violences dans tous les endroits où ils ont pénétré, ont laissé leur ivoire à la garde d'un petit nombre d'esclaves, et sont en tournée au moment où nous passons. Lesdits esclaves profitent de leur absence pour se donner du bon temps, et s'enivrent tous les jours avec ce qu'ils prennent dans les villages qu'ils pillent. Leur chef est venu réclamer le fusil que nos gens ont enlevé à l'agresseur de Sininyané; nous le lui avons rendu. Il trouve que son maître a eu raison d'assassiner Mpangoué, puisqu'on le payait pour le faire; et il justifie cette conduite en disant : « Lorsqu'on vous offre à manger, est-ce que vous n'acceptez pas? »

CHAPITRE X.

Situation de Zumbo. — Ruines de l'église. — Missions catholiques. Ma-Mbourouma. — Jujubes. — Tsétsé. — Maladie du docteur Kirk. — Exploits de nos chasseurs. — Hyènes. — Oiseau du miel. — Un serpent. — Village abandonné. — Abondance de gibier. — Différence de saveur. — Paysage. — Fumée des herbes qui brûlent. — Le Chongoué. — Bazizoulous. — Mis en péril par un rhinocéros. — Cynhyène. — Familles déménageant. — Tombanyama. — Embouchure du Kafoué.

Passé tout un jour près des ruines de Zumbo. Les traitants qui, sans doute guidés par les jésuites, se sont établis ici dans l'origine, ont fait à la fois preuve de goût et de sagacité. Ils ont choisi l'endroit le plus pittoresque, le plus charmant du pays, et ont eu raison de compter, pour s'enrichir, sur les avantages d'une pareille situation. Elle les plaçait au confluent du Zambèse et de la Loangoua qui leur amenaient les produits du nord et de l'ouest, et les mettait en face du Manica, la contrée de l'or et de l'ivoire. Les Portugais d'aujourd'hui ont le droit, assurément, d'être fiers de leurs ancêtres; mais si dans les Champs-Élyséens ces hommes honorables, qui ont tant fait pour le christianisme, s'entretiennent parfois de leurs descendants, ce n'est certes pas avec un sentiment d'orgueil qu'ils doivent parler de ceux qu'ils ont en Afrique.

De l'église, près de laquelle gît une cloche brisée, on domine les deux rivières. Le paysage est splendide : des champs de verdure, une forêt onduleuse, des collines charmantes, enfin de belles montagnes se dessinant au loin. Cette église n'est plus maintenant qu'une ruine, et la désolation est descendue sur elle. L'oiseau sauvage, effrayé du bruit de nos pas, s'envole en poussant un cri aigu. Des buissons épineux, ravagés par les termites, de mauvaises herbes, de grandes plantes, aux capsules hérissées et barbelées ont envahi la place. L'hyène immonde a souillé le sanctuaire, et le hibou dégorge sur les murailles croulantes les restes non digérés de son repas nocturne. Il est difficile de ne

pas s'attrister à la vue de cet abandon complet d'un endroit où l'Être suprême était adoré en commun; à l'idée qu'en ce lieu où des voix humaines s'unissaient pour chanter ces paroles « Tu es le roi de gloire, ô Christ! » les indigènes ignorent même le nom du Sauveur. Une étrange superstition leur fait éviter ce lieu sacré; ils s'en éloignent avec effroi, comme les autres fuient la peste.

A part les ruines qui s'y rencontrent, rien ici ne rappelle qu'une nation chrétienne y a eu jadis un comptoir important. Les indigènes sont aujourd'hui ce qu'étaient leurs pères au temps de Vasco de Gama. Leur langage, à moins qu'il n'y en ait des traces dans les archives du Vatican, n'a pas encore été écrit; et l'art de distiller les alcools, au moyen d'un canon d'arme à feu, est la seule chose que les naturels aient apprise des Européens. Si tous les descendants de la race étrangère disparaissaient de la contrée, l'unique témoignage de l'occupation portugaise se bornerait aux débris de quelques murailles de pierre et de boue, et à la croyance qu'il est permis à un homme de vendre son frère: croyance qui n'est pas indigène, car on ne la trouve que dans les lieux où les Portugais ont passé.

Puisque les missionnaires qui étaient venus s'établir ici ne manquaient ni de zèle, ni d'intelligence, il serait du plus haut intérêt de savoir ce qui les a fait échouer dans la propagation de leur foi. D'après ce que nous avons observé dans cette région, nous croyons pouvoir dire que tout système qui sanctionne l'esclavage perpétue la barbarie. Les razzias d'hommes que font les Séquasha, et tant d'autres, tels que Simoëns qui a étendu ses courses sur le Zambèse jusqu'à la hauteur de Kariba, ont le même effet que les guerres provenant de l'ambition des chefs. Un district est dévasté; le lendemain c'en est un autre; le chasseur d'esclaves s'enrichit, et acquiert de l'influence. Pereira, le fondateur de Zumbo, se glorifiait d'être surnommé la Terreur.

Si ce fléau des villages n'est pas dépouillé par un gouverneur avide, sa fortune est dispersée par ceux qui lui succèdent; et la chasse recommence d'autant mieux qu'il faut se réenrichir. Les missionnaires d'autrefois, ainsi qu'une foule d'honnêtes gens le faisaient à leur époque, toléraient ces enlèvements d'esclaves, qui amènent infailliblement la guerre. Ne serait-ce pas

là le motif du peu de sympathie qu'ils ont trouvé chez les indigènes, et du peu d'effet qu'a produit leur parole?

28 *Juin*. Départ de Zumbo. Le gibier est d'une extrême abondance, et les lions sont nombreux. L'un de ces derniers, en train de dévorer un cochon sauvage, est mis en fuite par Mbia, qui s'empare des reliefs du repas, et en fait son profit. Les lions ont un goût particulier pour la chair du porc et du zèbre, et détruisent beaucoup de ces animaux.

Arrivés dans l'après-midi au village de Ma-Mbourouma, chef féminin qui demeure actuellement de l'autre côté du Zambèse. On nous dit qu'elle a pris la fuite en voyant son fils et d'autres enfants mis à mort par Séquasha. « Mais quand son cœur sera guéri, ajoutent ceux qui nous parlent, elle reviendra dans son village habiter parmi son peuple. » Elle demande toujours aux traitants noirs dont les canots remontent le Zambèse s'ils n'ont pas de nouvelles de l'homme blanc qui a passé avec des bœufs. « Il est tombé dans la mer, lui répondent-ils; mais nous appartenons à des gens de la même race. — Oh! non, réplique-t-elle; inutile de me dire cela; il ne prend pas d'esclaves, et il désire la paix : vous n'êtes pas de sa tribu. »

Cette réputation d'être opposé à l'esclavage produit tant d'effet sur eux tous, qu'il est certain qu'un missionnaire dont les yeux se fermeraient sur les maux résultant de la vente de l'homme n'acquerrait aucune influence.

Ici, nous quittons le Zambèse, et nous remontons la vallée qui conduit à la passe de Mbourouma, autrement dit de Mohango.

Les nuits sont froides; aujourd'hui, 30 juin, au lever du soleil, il n'y avait pas 4° de chaleur.

Nous traversons un village qui comptait vingt grandes cases. Séquasha y est venu après avoir tué Mpangoué; il a fait main basse sur les femmes et les enfants, et pris tous les vivres, excepté un énorme panier de son, qui avait été mis de côté, suivant l'usage, pour servir en cas de disette. La bande du ravisseur a brisé toute la vaiselle, les grandes cruches à eau, et les pierres à moudre le grain.

Le bouazé et le bambou se voient maintenant sur les collines; mais le jujubier, sans aucun doute apporté de l'Inde, ne s'étend pas plus loin. Depuis Tété, nous avons mangé partout de ses

fruits, qui ont un peu la saveur des pommes, d'où le nom de maçaas que leur donnent les Portugais. Ils sont ici plus gros qu'à l'ordinaire, bien qu'à deux pas le jujubier disparaisse. Pas de manguiers non plus à partir de cet endroit, Zumbo étant la dernière station que les Portugais aient eue sur le Zambèse.

Jamais les tsétsés n'ont été plus nombreuses, ni plus fatigantes. Elles nous suivent quand nous sommes en marche, et nous bourdonnent autour de la tête comme un essaim d'abeilles. Pleines de ruse, elles se posent sur vous si doucement que vous ne vous doutez de leur présence qu'au moment où elles vous dardent leur suçoir aigu. La douleur est vive; mais elle passe bientôt, et ne laisse après elle que la démangeaison désagréable produite par les cousins. On se rappelle que la tsétsé tue invariablement tous les animaux domestiques, à l'exception de la chèvre et de l'âne, et que sa piqûre est sans danger pour l'homme et pour les animaux sauvages. Nous avons été lardés tous ces jours-ci par cette mouche, ainsi que nos baudets, sans qu'il en soit résulté rien de fâcheux ni pour les uns ni pour les autres.

L'eau est rare dans la passe de Mbourouma, excepté à l'époque des pluies. Nous avons cependant rencontré de belles sources dans le lit, maintenant à sec, du Podébodé, qui descend toute la gorge, et renferme de distance en distance de petits bassins où l'eau séjourne. Le docteur Kirk s'étant trouvé gravement malade, il nous a fallu passer deux jours au bord de ce lit desséché. Notre compagnon avait déjà eu plusieurs accès de fièvre, et il avait observé que quand nous étions sur les hauteurs il allait bien, tandis que lorsque nous descendions dans la plaine il grelottait, malgré la différence de température qui se trouvait alors plus chaude de treize ou quatorze degrés. Il a essayé ces jours-ci de divers médicaments, dont on vante l'efficacité, afin de s'assurer par lui-même de l'effet qu'ils pouvaient produire. En s'arrêtant près de l'un des bassins du Podébodé, il est devenu aveugle tout à coup, et a été pris d'une telle faiblesse qu'il a été obligé de s'asseoir. Nos gens ont fait promptement un lit d'herbe; et nous y avons couché notre pauvre ami avec la tristesse poignante que peut seul se figurer celui qui a eu des malades dans un pays sauvage. Nous craignions qu'il ne se fût superdrogué en faisant ses expériences. Cependant nous lui avons administré nos pi-

lules. Le troisième jour il monta celui de nos ânes qui voulut bien le permettre; le sixième il avait repris ses forces, et marchait aussi vite que les autres. Nous avons souvent observé que le changement de lieu est un bon moyen d'amener la guérison; et que plus un homme a d'énergie, plus il a de chance de ne pas mourir.

Approvisionnés d'eau par les mares du Podébodé, nous avons descendu celui-ci jusqu'à son embouchure, où nous avons rejoint le Zambèse.

Quand un chasseur indigène traverse un lieu aride, il sait, par les bêtes qu'il rencontre, où il peut espérer de trouver de l'eau. La présence de l'oryx, du springbok, du duiker, ou de l'éléphant, ne prouve pas du tout qu'elle soit prochaine; ces animaux ont un parcours immense, et il est possible qu'ils soient à des vingtaines de milles de l'endroit où ils s'abreuvent. Il en est autrement du pallah, du buffle, du rhinocéros et du zèbre; leur piste donne toujours l'assurance qu'il y a de l'eau dans les environs, car ils ne s'en éloignent jamais de beaucoup. Mais lorsqu'au milieu du calme solennel des bois, le chant joyeux des oiseaux frappe votre oreille, soyez sûr que l'eau est voisine Pendant les deux jours que nous avons passés dans la gorge de Mbourouma, sous un grand tamarinier, nous avons entendu une quantité de petits oiseaux dont les chants agréables, et tout nouveaux pour nous, se mêlaient au roucoulement des pigeons, et partaient des branches qui se déployaient au-dessus de l'eau vive.

En chassant, nos hommes sont tombés sur un immense troupeau de buffles, qui reposaient dans les grandes herbes sèches, et ils ont attaqué la bande avec furie. Jusque-là ils avaient chassé à la lance; dans leur ardeur quelques-uns oublièrent de mettre des balles dans leurs mousquets, et s'étonnèrent de ce que les buffles ne tombaient pas. Celui qui a tué l'éléphant que nous avons partagé avec Sandia logea ses quatre balles dans autant de buffles, et tira ensuite avec du plomb qu'il avait pour chasser la pintade. Les remarques originales, et pleines de gaieté, auxquelles donnent lieu ces petites aventures nous produisent l'effet du joyeux babil des enfants. Toujours est-il que Mbia et Mantlanyané ont tué chacun leur buffle. Les deux bêtes sont dans le meilleur état de graisse; la viande ressemble

vraiment à d'excellent bœûf, auquel s'ajoute un fumet de venaison.

Une troupe affamée d'hyènes gémissantes, alléchées par l'odeur, ont vagué toute la nuit autour du camp avec l'extrême desir de mordre à nos buffles. Ces animaux sont heureusement d'une insigne lâcheté, et n'attaquent jamais ni hommes ni bêtes, excepté quand ils les surprennent endormis ou malades, ou dans toute position qui les empêche de se défendre. Avec un bon feu nous ne sommes nullement inquiets de la présence de ces hyènes. Un morceau de viande, suspendu assez haut, est attaché au-dessus d'une lance très-courte, solidement fichée en terre; l'hyène veut saisir la viande, elle saute et s'empale en retombant sur le fer de lance.

Quel oiseau extraordinaire que le coucou indicateur! Où a-t-il appris, ainsi que tous les autres membres de sa famille, que tous les hommes, blancs et noirs, aiment le miel? Dès que le cher petit vous aperçoit, il accourt et vous invite de tout son cœur à venir auprès d'une ruche. Il s'envole dans la direction voulue, se perche sur un arbre, regarde en arrière pour voir si vous le suivez, repart quand il en est sûr; et d'arbre en arbre vous guide jusqu'à l'endroit où il y a du miel. Si vous n'acceptez pas son invitation, il renouvelle ses instances, et met autant d'ardeur à vous entraîner au logis des abeilles, que les autres oiseaux en déploient pour l'éloigner de leurs nids. Si ce n'est en marche, nos hommes ne manquent pas d'écouter son appel, et le lui expriment par un sifflement spécial, qui signifie, d'après eux : « Fort bien; pars devant; nous te suivons. » Jamais il ne les trompe; c'est toujours à une ruche qu'il les conduit; bien que, parfois, elle soit assez mal approvisionnée.

Cette habitude singulière prend-elle sa source, comme le dévoûment du chien, dans une profonde affection pour l'homme, ou n'a-t-elle d'autre motif que de profiter des reliefs que lui abandonne le preneur de miel? En général c'est l'intérêt qui, chez les bêtes, est la cause des services rendus, comme par exemple chez le gardien du buffle et du rhinocéros. L'herbe est tellement haute qu'on s'approcherait toujours de ces animaux sans en être aperçu. L'oiseau qui est perché sur la bête, voit le danger; il bat des ailes, jette des cris perçants, et fait prendre la fuite au colosse, qui de la sorte échappe à l'ennemi dont il

n'avait pas soupçon. Mais le petit guetteur est payé de sa vigilance par les insectes que lui fournit la peau de son protégé. Dans d'autres cas c'est le chasseur lui-même qui avertit sa proie, et lui donne ainsi une chance de salut. Le serpent à sonnettes, excité par la vue de sa victime, ne peut pas plus se défendre d'agiter sa crécelle, que le chat de remuer la queue à l'approche d'une souris, ou le naja de se faire un goître démesuré quand il songe à donner la mort.

Les serpents sont nombreux dans la gorge de Mbouroıma Nous les voyions se chauffer au soleil; mais ils se glissaient au milieu des feuilles, et disparaissaient à notre approche. Un matin, nous avons observé un de ces reptiles d'une espèce horriblement venimeuse, qu'on appelle ici Kakoné. Il était de petite taille, placé au bord du chemin sur un buisson où il reposait horizontalement, et digérait le lézard dont il avait déjeûné. Bien que très en vue, la couleur, et les lignes de son corps le faisaient tellement ressembler à une petite branche, que plusieurs de nos hommes, à qui nous demandions pourtant s'ils ne voyaient pas là quelque chose, ne le distinguaient pas des broussailles.

Quelques-uns de nos gens entrevirent aussi dans ce défilé un autre serpent, d'espèce très-rare, et d'allure tellement rapide que les indigènes vous disent en en parlant : « Qui le voit passer a sa fortune faite. »

Campé la nuit dernière près du village de Mpangoué, le malheureux hôte de Séquasha. L'endroit est délicieux : en face de vous se déploie le Zambèse; derrière le bourg dévasté sont de grands jardins, ayant pour fond un demi-cercle de collines, qui s'éloignent en s'échelonnant, et vont rejoindre les montagnes bleuissant à l'horizon.

Notre sentier laisse ces montagnes sur la droite, et franchit plusieurs petits cours d'eau, entr'autres le Séloli, qui suivant toute apparence, va plus loin que le pic dominant du Chiarapéla. Ces petites rivières, qui nous semblent permanentes, ont souvent des huttes sur leurs rives. Malgré cela on ne peut guère dire que le pays soit habité.

La quantité de gibier va toujours croissant. Comme exemple de ce que l'on rencontre dans les endroits où l'arme à feu est inconnue, nous citerons ce que nous avons vu aujourd'hui, 3 juil-

let 1860. Au point du jour des éléphants ont passé à moins de cinquante yards de nos feux; ils suivaient le lit desséché d'une petite rivière, et se rendaient au Zambèse. Partis quelques minutes avant le gros de la caravane, nous sommes tombés sur une bande de pintades; nous en avons abattu plus qu'il n'en faut pour le dîner; et laissant à notre chef de cuisine et à ses aides le soin de les ramasser, nous avons continué notre route. Des francolins partaient devant nous; des tourterelles, que nous faisions lever par centaines, s'envolaient à grand bruit et se réfugiaient sur les arbres. Les pintades, les francolins, dont nous voyons trois variétés, les tourterelles, les canards et les oies forment le gibier plume de cette région. Au lever du soleil, de nombreux pallahs permirent à la longue file de nos hommes d'approcher d'eux à une distance d'environ cinquante pas. Mais ayant assez de viande, nous les avons laissés partir, sans même les inquiéter. Peu de temps après nous étions en présence d'une troupe de waterbucks, dont ici la chair est plus sèche, et le pelage beaucoup plus foncé que près de la côte. Notre bande et la leur se sont regardées mutuellement; et nous les avons quittés pour voir courir vers le flanc brûlé des collines une troupe de coudous femelles, où se trouvaient un ou deux mâles aux cornes magnifiques. Nous ne tirons plus sur les antilopes. Nos gens ont tant mangé de viande qu'ils ont engraissé. Maintenant ils sont difficiles; la venaison leur déplaît, c'est trop sec; ils n'en veulent plus, et nous demandent des pintades, qui sont autrement savoureuses.

Sur les huit heures la tsetsé est venue bourdonner autour de nous, et a commencé à nous piquer le cou et les mains. Comme nous pensions à déjeuner nous avons rencontré des buffles, qui paissaient au bord du sentier. Ils ont pris le galop; nous avons tiré tous les trois. Celui qui était en avant, ayant été frappé, s'est séparé de la troupe, et s'est arrêté au milieu des arbres; mais il est dangereux de poursuivre un buffle en pareil cas, et nous avons passé notre chemin.

C'est la perte des animaux blessés qui rend les armes à feu si destructives, et qui avec le temps leur fera anéantir les bêtes sauvages. La petite balle conique est, à ce point de vue, plus meurtrière que l'ancienne balle ronde; tout animal chez qui elle pénètre, et qui souvent n'est pas tué sur le coup, meurt plus

tard sans aucun profit pour le chasseur, qui dès lors cherche une autre victime.

Après le déjeuner on s'est dirigé vers un étang; deux éléphants étaient au bord de l'eau. Derrière ces monarques de la solitude se voyaient, à distance respectueuse, une troupe de zèbres et une de waterbucks. Aussitôt qu'ils nous eurent éventés les éléphants décampèrent; mais les Zèbres ont laissé venir la tête de notre colonne à quatre-vingts pas de leur bande. Vieux et jeunes ont alors pris le petit galop, et se sont éloignés avec grâce. La curiosité du zèbre lui est souvent fatale. Loin de ressembler à l'antilope plongeuse, qui part comme un trait, sans regarder derrière elle, sitôt qu'elle a flairé ou vu le danger, le zèbre a l'habitude d'examiner le chasseur. Il n'est pas rare que le plus beau de la troupe soit tué par nos hommes qui, tout à coup, se sont épris de la chair de cet animal, et nous déclarent que c'est la reine des viandes.

Sur les plaines gazonnées qui se déploient entre nous et la rivière, des antilopes d'espèces différentes paissent tranquillement ou se reposent. Les cochons sauvages abondent[1] et vont et viennent pendant le jour; mais ils sont tellement farouches qu'il est rare qu'on puisse les approcher. A la moindre alarme, ils dressent leur petite queue mince, prennent le trot, et s'enfuient droit devant eux, le corps aussi ferme qu'une locomotive sur des rails.

Nous n'avions pas fait un mille depuis la rencontre des éléphants et des zèbres, quand trois bufflions, accompagnés de leurs mères, sortirent du fourré et se promenèrent dans la plaine. Des singes, qui se tenaient à la lisière de la forêt, se replongèrent dans l'épaisseur du bois en entendant les chants sonores de Singéléka; et de vieux mâles hargneux, apercevant notre bande, l'insultèrent de leurs aboiements irrités. Toute l'après-midi nous avons revu des buffles et d'autres animaux; et nous campons sur un terrain sec et élevé, d'où un éléphant, un vieux solitaire, est parti à notre approche.

Les nuits sont chaudes, et n'offrent guère moins d'intérêt que les jours. Un nouveau monde s'éveille, et se répand au dehors, plus nombreux que l'autre, à en juger par le bruit

1. *Wild pigs*. Probablement des chœropotamos. (*Note du traducteur*.)

qu'on entend. Les lions et les hyènes rugissent autour de nous; quelquefois même d'assez près pour que cela soit désagréable, bien que jamais ils n'aient pénétré dans notre cercle. Des oiseaux inconnus chantent avec douceur, tandis que les autres crient d'une voix aigre et perçante, comme sous l'impression de la crainte ou de la colère. Des bruits d'insectes arrivent à l'oreille : des sons d'une étrangeté surprenante. L'un de ces chants, attribué par les indigènes, à un grand coléoptère, ressemble à des coups harmonieux et rhythmés frappés sur une enclume. Quant aux autres ils sont indescriptibles. Une fois nous avons vu un petit lémur sauter de branche en branche avec l'agilité d'une grenouille; il gazouillait comme un oiseau, et n'était pas plus gros qu'un rouge-gorge.

Bien qu'ils soient nombreux, il est rare que les reptiles nous inquiètent; nous n'avons eu dans tout le voyage que deux hommes qui en aient été blessés, encore d'une façon bénigne; l'un a été mordu, à ce que l'on croit, par un serpent, l'autre piqué par un scorpion.

L'incendie des herbes a commencé, et produit cette atmosphère brumeuse et bleue qui porte le nom de *fumées* dans l'Afrique occidentale, et caractérise ce qu'on appelle en Amérique l'été indien. Pendant toute la soirée des torrents de feu couvrent les flancs des montagnes sur des milles d'étendue. La hauteur où elle est placée ferait croire que cette ligne ardente flamboie dans le ciel. Tout s'éteint pendant la nuit.

6 *juillet*. Nous campons sur la rive gauche du Chongoué, petite rivière d'une largeur de vingt yards qui traverse les montagnes que nous avons à notre droite. Une fraction des Bazizoulous du sud, conduite par Dadanga, sont venus s'établir ici tout récemment, et paraissent en bons termes avec les Makoas, propriétaires du sol. Ces nouveaux venus se sont bâti un village, où il y a plusieurs maisons carrées[1]. Ils cultivent le coton, ainsi

1. Observation plus intéressante qu'elle ne le paraît. On sait qu'en Afrique toutes les cases des indigènes sont rondes. On n'avait pas encore trouvé d'exception à cette règle jusqu'au Londa, où Livingstone a vu les premières maisons quadrangulaires (*Explorations dans l'Afrique australe*, p. 323. Hachette, Paris, 1859). Le capitaine Burton a retrouvé la ligne droite sous le parallèle de Zanzibar; mais il est possible qu'elle y soit d'importation arabe. Chose curieuse : de tous les nids d'oiseau, le seul qui soit carré, celui de l'ombrette, se rencontre précisément dans le midi de l'Afrique, où la demeure de l'homme est exclusivement circulaire. (*Note du traducteur*).

que tous les habitants de cette province; mais d'une variété que nous n'avons pas encore vue en Afrique; la soie en est très-longue, la capsule beaucoup plus grosse que dans les espèces que nous rencontrons ordinairement, et les graines sont adhérentes comme dans le coton de Fernambouc.

Les nouveaux venus ont apporté ce cotonnier de leur pays. dont les montagnes s'aperçoivent du point élevé où nous sommes. Ils se disent enfants du grand chef Kouanyakarombé, dominateur de tous les Bazizoulous. Les géographes portugais ont désigné cette tribu sous le nom de Morusurus; et les montagnes qu'elle habite aujourd'hui, ont été, à ce que l'on présume, le pays de Changamira, ce vaillant chef dont, suivant l'histoire, aucun Portugais n'osa jamais approcher.

D'après ce que l'on raconte, les Bazizoulous semblent être de braves montagnards; ils ont beaucoup de bétail, et se servent de boucliers. Plus près du Zambèse, les Sidimas habitent la plaine. De ce côté-ci, de même que sur l'autre rive, les Babimpés occupent les hauteurs, à deux jours de marche du fleuve, dont les Makoas possédent le bord ou les environs.

Nous avons été bien reçus par le chef de ces Bazizoulous, qui s'est montré affable et hospitalier. Pendant la nuit un troupeau de buffles a parcouru les jardins, et a mis nos gens en émoi; triomphe que les lions n'ont pas souvent obtenu.

La course du lendemain nous a fait franchir la terrasse supérieure, et traverser une jongle épineuse. Si la marche est difficile dans les endroits où il n'y pas de sentier, elle est encore plus embarrassante quand des pistes d'animaux coupent la forêt dans tous les sens. Hier, nous avons été pris dans un de ces labyrinthes. Comme nous étions séparés les uns des autres, un rhinocéros poussa un renâclement furieux, et chargea le docteur Livingstone au moment où il ramassait un fruit qu'on appelle *morula*. Il n'y avait pas entre eux la longueur de la bête, quand cette dernière s'arrêta brusquement. Dans sa fuite, le docteur eut sa montre accrochée par une branche; il se détourna pour la ressaisir, et vit son rhinocéros, qui était une femelle, toujours à la même place. Elle demeurait là, avec son petit, comme si une main invisible l'eût arrêtée au milieu de sa course. Lorsqu'il fut à cinquante pas de la bête, supposant que ses compagnons venaient derrière lui, le docteur leur cria de prendre

garde à eux. Sur quoi l'animal proféra un grondement sonore, et s'enfuit d'un autre côté. Jusqu'ici le docteur allait et venait sans arme, désormais cela ne lui arrivera plus.

Un jappement particulier venait d'une partie de la jongle; Charles Livingstone voulut savoir ce que c'était, et découvrit une bande de chiens sauvages, qui après avoir tué un buffle, s'en disputaient les restes. Le chien sauvage des colons du Cap, l'*hyæna venatica*, ou cynhyène, a la tête forte et les mâchoires puissantes, les oreilles longues, la robe noire tachetée de jaune, et la queue terminée par une touffe de poils blancs. Il chasse de compagnie, forme des meutes, et poursuit la bête avec persévérance, jusqu'au moment où elle est forcée.

Les Balalas du Kalahari ont autrefois apprivoisé le cynhyène, et l'ont employé comme chien courant. Un homme intelligent de Kolobeng se rappelait avoir vu dans son enfance une meute de ces animaux revenir de la chasse avec leurs maîtres, qui les conduisaient comme un troupeau de chèvres, et les mettaient dans une fosse par mesure de sûreté.

Un élan a été abattu cette après-midi par le docteur Kirk; c'est le premier que nous ayons tué. Il était en parfaite condition, et remarquablement gras; mais bien que d'un excellent aspect, la viande a sérieusement incommodé ceux qui en ont mangé beaucoup, surtout les parties grasses. Les indigènes des contrées giboyeuses, qui connaissent bien les animaux sauvages, ont mauvaise opinion de la graisse d'élan, de pallah, de zèbre, de cochon et d'hippopotame. Ils ne la rejettent pas néanmoins, le climat faisant naître un appétit très-vif pour tout ce qui est nourriture animale; mais ils prétendent qu'elle occasionne des ulcères et donne la lèpre, tandis que la graisse du bœuf ou de mouton est complétement inoffensive, à moins qu'elle ne provienne d'une bête malade.

Nous rencontrons souvent des familles qui changent de domicile, et dont les membres s'en vont comme nous à la file les uns des autres : le mari en tête, ne portant guère que son arc et ses flèches, son sac, sa hache, et sa lance. Derrière lui viennent ses fils, également armés, et joignant à leurs armes quelques menus paquets. Ensuite la femme et les filles, pesamment chargées des ustensiles de ménage qu'elles portent sur leurs têtes. Ces gens nous regardent sans crainte, et n'ont aucune des manières

rampantes que l'on voit communément dans les pays à esclaves. Quand nous avons tué quelque gros animal nous leur donnons avec plaisir un quartier de venaison.

Dans chaque village de superbes trophées de chasse, cornes de buffle et d'antilopes, sont accrochés aux branches, ou mis au pied de l'énorme figuier de la place publique. Nous avons trouvé là quelques-unes des plus belles têtes de buffle que nous ayons jamais vues : après avoir complété le cercle, les cornes en recommençaient un second. Ce pays-ci offrirait des trésors à un amateur de ce genre d'objets.

9 *juillet*. Après avoir passé près de quatre villages, nous déjeûnons chez Tombanyama, un de nos anciens amis qui occupait jadis une île du Zambèse, et qui habite maintenant la terre ferme. Les buffles avaient pris l'habitude de lui manger ses récoltes, et de provoquer ses hommes; il a trouvé plus sage de leur céder la place. Il a maintenant une basse-cour bien montée : des pigeons en nombre considérable, et de fins chapons gras. dont il nous a donné l'un des plus beaux, auquel il a joint un panier de farine.

Les habitants de cette région ont du sel en abondance que leur fournit la plaine, et qu'ils extraient par la méthode qu'on emploie au bord du Chiré.

Le métis, qui chasse l'éléphant et l'esclave de compte à demi avec Séquasha, est actuellement dans les environs. Il a eu grand'peur en nous voyant, et nous a parlé d'une voix si émue, que nos hommes l'ont remarqué, ainsi que les habitants du lieu. Ses craintes venaient de la conscience de ses crimes; car nous n'avons rien dit qui pût motiver sa frayeur; et ce n'est qu'au moment de partir que nous avons fait allusion au meurtre de de Mpangoué. Il a défendu son associé en disant que Séquasha avait soutenu la bonne cause, et remis le pouvoir à qui de droit, Mpangoué n'étant qu'un usurpateur. Il a éprouvé néanmoins un grand soulagement quand il nous a vus partir.

Cette après-midi nous sommes arrivés à l'une des bourgades frontières de Kambadzo, qui habite ordinairement l'île de Nyampungo ou Nyangaloulé, située à l'embouchure du Kafoué. Précisément Kambadzo est ici; il est venu voir ses sujets, et tout le monde s'est mis en goguette pour lui faire honneur. Il y a eu festin, musique, danse et libations. Les hommes et les

femmes ont pris un peu trop de bière; mais n'ont point excédé la mesure qui permet d'être poli.

Après nous avoir regardés, l'épouse du chef a dit à ceux qui l'entouraient : « Des marchands noirs sont venus dans ce pays, disant qu'ils étaient Bazoungous ; mais voici la première fois que nous voyons des hommes blancs. »

Kambadzo a bientôt apparu ; il nous a exprimé ses regrets de ce que nous arrivions quand il n'y avait plus de bière; cependant il allait voir s'il n'en restait pas une petite potée quelque part. C'était pure politesse ; il savait parfaitement qu'on avait tout avalé. Nous sommes donc partis pour le Kafoué ou Kafoujé, où nous accompagne le plus intelligent des lieutenants de Kambadzo.

D'une rampe élevée, située immédiatement en aval de l'embouchure du Kafoué, la vue des deux rivières et de la riche contrée qui se déploie à vos regards, est d'un effet splendide. En se retournant, on voit au nord et à l'est, la grande chaîne de montagnes, dont nous avons suivi la base. Elle est partout couverte d'arbres qui se montrent même sur le Chiarapéla, le Morindi et le Chiava, sommets élancés qui dominent tous les autres. Au dernier de ces pics, c'est-à-dire au Chiava, la rampe se détourne vers le nord-ouest, et nous apercevons au loin les montagnes où Sémalemboué gagna nos cœurs en 1855.

CHAPITRE XI.

Sémalemboué. — Nchomokéla. — Oui-dire de la mission de M. Moffat chez Mosilikatsi. — Loi sur la chasse. — Montagnes. — Ancien état du pays. — Puissance des anciens miracles. — Les Bahoués et les Baendaspezis. — Leur hospitalité. — Ancien plateau des Batokas. — Sébitouané. — Un cairn. — Batokas. — Arboriculteurs. — Cimetières. — Mouavi. — Charme contre la tsétsé. — Désir de la paix. — Sorgho largement cultivé. — Ménestrel. — Instruments de musique. — Fumeurs de tabac. — La traite suit nos pas. — Tentative du gouverneur général du Mozambique pour fermer la Rovouma. — Séabenzo. — Nombre des éléphants tués chaque année. — Météore. — Chutes de Victoria visibles à une distance de plus de vingt milles. — Fièvre. — Moshobotouané. — Makololos rencontrés près des chutes.

9 *juillet.* Nous voudrions envoyer un présent à Sémalemboué ; mais impossible de trouver quelqu'un qui le lui porte, c'est une responsabilité que personne ne veut prendre. Nous autres, qui possédons l'écriture, nous ne pouvons pas nous imaginer à quel point il est facile d'être accusé de détournement, lorsqu'on n'a pas de reçu des objets dont on était porteur, et combien cette accusation est difficile à détruire.

On nous dit qu'une razzia aurait été faite par les Makololos, ou par les Batokas, et qu'elle se serait étendue jusqu'à la jonction des deux bras du Kafoué. Nos gens sont furieux, à la pensée que les maraudeurs vont fermer le pays qu'ils cherchent à ouvrir au prix de tant de fatigues et d'efforts.

En aval du confluent des deux rivières, sur un banc de sable, gisent de nombreux hippopotames qui apparaissent au-dessus de l'eau, et produisent l'effet d'une masse de rochers noirs.

L'île de Kambadzo, appelée Nyangaloulé (un nom qui se retrouve à l'embouchure du Zambèse), renferme de magnifiques *trachélias;* ces arbres, que les indigènes appellent motsikiris, y sont en grande quantité. On remarque aussi quatre palmiers d'un aspect majestueux qui proviennent d'une seule et même souche

Coulant entre des rives escarpées, bordées de terrains fertiles, le Kafoué nous rappelle un peu le Chiré, bien qu'il ait moins de largeur et que le courant en soit moins rapide. Il paraît ici venir de l'ouest.

Le chef du village, près duquel nous sommes campés, nous envoie de la farine, de la volaille et des patates. Ils ont ici les deux variétés de patates douces, la rouge et la blanche. Plusieurs fois pendant ce voyage, nous avons éprouvé un besoin de nourriture végétale, une certaine faim pénible que ne pouvaient satisfaire ni la viande, ni la farine des indigènes, et qui allait toujours croissant jusqu'au jour où un plat de patates la rassasiait tout à coup. Il y a extrêmement peu de légumes dans cette partie de l'Afrique; les habitants vont chercher dans les bois diverses plantes dont l'usage leur est certainement nécessaire pour calmer ces espèces de faims-valles, que nous-mêmes avons ressenties.

11 *juillet*. Par suite du vent et du mauvais état des pirogues, notre passage du Kafoué a été beaucoup plus long qu'il n'aurait dû l'être. Ce n'est qu'à une heure avancée de l'après-midi que tout notre monde a été de l'autre côté de l'eau. Une fois sur la rive droite, nous nous sommes trouvés chez les Bahoués. Les hameçons, de fabrique indigène, sont ici barbelés comme les nôtres; ailleurs la pointe du crochet est tout bonnement repliée vers la tige.

Nous avons passé la nuit dans un village situé à peu de distance de l'endroit où l'on franchit la rivière. Les habitants sont d'origine batoka, ainsi qu'une grande partie de nos hommes. Ils se donnent le nom de Balengis ou de Batongas, qui signifie indépendants, et parlent un dialecte qui diffère très-peu de celui des Bakoas, dont le territoire est placé entre le Kafoué et la Loangoua. Le chef du district, que l'on appelle *nchomokéla* (un titre héréditaire) demeure à l'ouest du village, où nous avons couché. Près de ce dernier endroit est une colline sur laquelle sont enterrés les membres de la famille régnante.

Chaque fois que nous entrions dans le village, ou que nous en sortions, les femmes nous saluaient en battant des mains, et en murmurant un chant monotone et doux. Les hommes nous témoignaient leur respect en se frappant les hanches avec les mains.

Ces Batongas ou Balengis, cultivent le sorgho sur une très-grande échelle; ils en ont une espèce dont le chaume se courbe naturellement, de sorte que l'épi massif est incliné vers la terre. La récolte faite, le grain est empilé sur des échafaudages en bois, où l'on met également d'autres produits. Les hommes sont d'habiles chasseurs, et tuent les éléphants et les buffles avec des lances à la fois longues et pesantes.

12 *juillet*. Fait une halte de quelques minutes en face de l'île étroite de Sikakoa, dont l'extrémité inférieure porte un village. Cet îlot, d'après ceux qui l'habitent, serait à un mois de la principale résidence de Mosilikatsi. On leur a conté qu'un Anglais avait été voir ce chef des Matébélés, et lui avait dit qu'il était mal de tuer des hommes; que Mosilikatsi avait répondu qu'il était né pour cela; mais qu'il en perdrait l'habitude; et que depuis lors il envoyait ses guerriers, non pas pour tuer comme autrefois; mais pour recueillir le tribut qui se composait d'ivoire et de cotonnade.

L'Anglais dont ils parlent est le révérend Moffat de Kuruman, qui a fondé une mission chez les Matébélés. Ce rapport offre de l'intérêt en ce qu'il montre avec quelle promptitude le sens des paroles du missionnaire, bien qu'imparfaitement rendu, a été transmis à une distance de trois cents milles. On ne sait pas en Europe combien la connaissance des efforts que l'on fait sur la côte pour la répression de la traite, s'est répandue dans l'intérieur de l'Afrique.

A la hauteur de l'île boisée de Kalabi, nous avons trouvé une loi sur la chasse, dont l'origine remonte à une époque des plus reculées, et à laquelle nous avons dû nous soumettre. Un vieux buffle avait traversé le chemin à quelques pas de notre colonne. Il avait reçu la petite lance de notre guide dans la hanche, et s'éloignait à peine blessé, quand les balles de nos trois fusils l'ont tué roide. « Il est à moi, » s'écria le guide. En effet, c'était lui qui l'avait touché le premier; et suivant la coutume, l'animal appartient à celui qui a fait couler le premier sang. La même loi nous accordait l'épaule et le cuisseau d'un même côté, pour avoir achevé la bête.

Ce buffle était borgne et galeux. Ses cornes, réduites à l'état de moignons, n'avaient pas un pied de longueur; elles avaient dû s'atrophier quand les années lui avaient fait perdre la force

qui caractérise son sexe ; dix-huit ou vingt pouces d'une corne aussi épaisse, ne se seraient pas usées par le simple frottement contre les arbres[1].

Le lendemain nous vîmes beaucoup de buffles rester paisiblement dans le fourré au milieu duquel nous passions. Il arrive souvent à ces animaux de ne prendre la fuite que lorsque nous ne sommes plus qu'à cinquante ou soixante pas de l'endroit où ils se trouvent.

Toujours des montagnes à l'horizon ; quelquefois la rampe descend jusqu'à la rive, et nous avons des pentes à gravir. Parfois même l'éperon se relève, après avoir traversé le lit du fleuve, ainsi que le fait le chapelet de collines qui porte le nom de Moio. Ces montagnes sont généralement composées de roches ignées ou métamorphiques : schiste argileux ou trapp, avec porcellanite et zéolithe. Dans la partie centrale du pays, où il n'a été soulevé ni syénite, ni gneiss, la roche dominante paraît être le grès grossier de couleur grise, que nous avons désigné sous le nom de grès de Tété. Cette roche y repose encore par grandes masses horizontales ou légèrement inclinées. Aux endroits où l'action vulcanienne a puissamment agi, ce grès a été dressé par l'éruption des roches ignées ; il s'est durci, ou bien fondu, au point de contact avec ces dernières ; et la houille, qui se trouve ailleurs sous la strate non tourmentée, a cristallisé ou brûlé complétement. Ces roches pyrogènes forment souvent des dikes pareils à celui qui se déploie devant l'entrée occidentale de la gorge de Kariba, et qu'on appelle Nakabélé. Nous avons rencontré fréquemment, dans le voisinage des roches d'éruption, un tuf calcaire tendre, comme si après l'action du feu, des sources brûlantes avaient déposé la chaux qu'elles renfermaient.

Il est probable néanmoins qu'avant cette période éruptive, le grès dont nous parlons formait le bassin de grandes mers intérieures, dont les plages étaient couvertes des plantes qui ont composé la houille, et qui, à mesure que la terre s'est élevée, ont disparu pour faire place aux arbres silicifiés que nous voyons à la

1. La corne du buffle, d'un grain serré, plus solide que toute autre, a une épaisseur de deux centimètres, et une largeur de trente centimètres à la base. « Vingt coups d'une bonne hache, portés par un homme exercé, dit Delegorgue, suffisent à peine pour la trancher. » (*Note du traducteur.*)

surface du sol. Peut-être à une époque où il y eut affaissement du terrain, par suite d'une convulsion volcanique, ces arbres ont-ils été submergés et soumis, par une haute température, à l'action d'une eau chargée de silice. Toujours est-il qu'un banc de houille, dont nous ignorons l'étendue, existe dans cette contrée, puisque le charbon apparaît près de la lave, ou du basalte qui est la principale roche du district de la chute du Zambèse, et qu'on le retrouve jusqu'à l'est de Tèté.

Enfin, nous l'avons vu dans la Rovouma, et toujours sous le grès de couleur grise, avec ce trait caractéristique des arbres silicifiés. La quantité de beau minerai de fer que l'on y rencontre, et l'existence de ce prodigieux lit de houille présagent à cette région un avenir important.

14 *juillet.* Nous quittons le Zambèse à l'endroit où il traverse la gorge de Kariba, formée par une chaîne de montagnes qui va du nord-est au sud-ouest. Près de l'extrémité supérieure des rapides du Kariba se trouve l'embouchure du Sanyati qui vient du sud, et qui, dit-on, arrose de ses sources les principaux Kraals à bétail de Mosilikatsi.

L'extrémité nord des montagnes ayant été doublée, nous avons établi notre camp près du village de Moloï. Cet homme généreux nous a donné deux pots de bière, deux volailles, trois énormes paniers de belle farine de sorgho, et a reçu notre présent avec gratitude. Il s'est levé, a fait quelques gestes, appartenant à la danse, et nous a dit, ou plutôt chanté, cette parole : « Motota ! motota ! motota ! » que nos gens nous ont traduite par un mot qui signifie je vous rends grâces. Il est allé, il y a quelques mois, faire une visite à Mosilikatsi, et nous a raconté qu'il avait vu les missionnaires : « Ces hommes, a-t-il ajouté, demeurent dans des wagons; ils ont dit à Mosilikatsi qu'ils étaient de sa famille; qu'ils laboureraient la terre, et pourvoiraient à leurs propres besoins. Mosilikatsi a répondu : La terre est devant vous; j'irai vous voir et vous regarderai labourer. »

Telle est effectivement la substance de l'entretien qui eut lieu quand M. Moffat présenta les missionnaires à son vieil ami. Le rapport de Moloï était donc exact; et il prouve que la crainte de perdre leur territoire, en y admettant les étrangers, ne vient pas tout d'abord à l'esprit des indigènes. Au contraire,

un chef qui a la bonne fortune d'en voir se fixer près de lui éveille plutôt l'envie des autres. Le ressentiment jaloux qu'inspire la présence de l'étranger est plus dans le caractère de l'Arabe que dans celui de l'Africain; et tout voyageur qui respecte les femmes n'a rien à craindre, excepté dans les tribus qui font le commerce d'esclaves ; encore est-il bien rare qu'il y soit en péril.

On se figurerait que les païens, vivant dans une entière ignorance de la mécanique, doivent être frappés d'admiration par les effets merveilleux des machines, ou par le spectacle imposant d'un vaisseau de guerre ; et l'on croirait que les prodiges de la science et de l'industrie modernes font naître chez eux l'étonnement, le respect mêlé de terreur que les miracles ont inspirés jadis; on aurait tort. Nous entendons bien les indigènes s'écrier, à la vue de ce que la science nous permet d'obtenir : « Vous êtes des dieux, non des hommes, » mais le cœur n'est pas touché[1]. Si l'on veut entreprendre leur amélioration, il sera plus facile d'arriver au but que l'on se propose en venant à eux dépourvu de tout ce qui peut exciter la crainte ou la convoitise. Les païens, qui ne connaissent pas la cupidité et la haine, développées trop souvent par le flot montant de l'émigration, prêtent mieux l'oreille au message du divin amour, quand il leur est apporté par des hommes qui partagent leur dénûment.

Nous voyons des troupes considérables de belles grues de Numidie. Les pintades sont toujours nombreuses; mais plus farouches, en raison de la guerre que leur font les indigènes, qui les tuent à coups de flèches, ou en leur jetant leurs massues, qu'ils lancent avec beaucoup de précision.

Hier le Mambo, ou chef de l'île Mochoué, a fait courir après nous; il voulait nous offrir un présent, et « entendre les pa-

1. C'est parce que ces prodiges, qu'ils attribuent à une main divine, sont en dehors de leur existence, qu'ils en sont peu émus. « Pour eux, dit Darwin (et Bougainville avait fait la même remarque), un vaisseau de guerre est de la même espèce que les montagnes ; ils ne s'en préoccupent pas plus que des œuvres de la nature qui ne les affectent pas directement. » Pour être ému d'une chose il faut en sentir la grandeur ou l'utilité. C'est pour cela que tout ce qui répond à leurs besoins, tout ce qui apaise leurs souffrances ou diminue leur effroi les touche profondément; les seuls thaumaturges dont les religions aient consacré les miracles sont les guérisseurs de malades, les exorcistes, ceux dont la voix commande à la tempête ou ressuscite les morts. (*Note du traducteur.*)

roles qui feront que le pays se reposera. » Nous nous sommes excusés de ne pas lui avoir fait de visite en disant que les étrangers ne savaient point où ils passaient. Il nous proposa de nous adjoindre une députation qu'il veut envoyer à Sékélétou pour rétablir les bons rapports qui ont existé entre eux, et qu'une guerre récente a détruits. Nous lui avons répondu que nous ne savons pas si Sékélétou gouverne sagement, ou s'il écoute les vieux guerriers qui désirent lui voir suivre les traces de son père; et nous avons refusé sa proposition.

Le soir, comme nous étions campés en face de l'île, des gens se sont présentés pour jouer du marimba, avec accompagnement de bâtons frappant des cornes de buffle. Sachant que la musique monotone et la danse peu gracieuse de ces parages ne tardent pas à nous fatiguer, nos Makololos ont renvoyé ces musiciens.

Depuis l'embouchure du Kafoué, la rive gauche et les îles du Zambèse ont une population nombreuse. La rive droite, au contraire, bien qu'elle soit également fertile, est entièrement déserte. Mosilikatsi ne permet pas qu'on s'y établisse, afin qu'il n'y ait là personne qui puisse donner l'alarme quand il envoie ses guerriers faire une razzia au delà du fleuve.

A partir du village de Moloï, les habitants, quoique Batokas d'origine, sont appelés Bahoués et Ba Séléas. Les riverains de la petite rivière du Losito se livrent en grand à l'extraction du sel, qui est pour eux l'objet d'un commerce important, et qu'ils vendent très-bon marché.

Nous traversons un pays fertile, couvert d'une forêt dépourvue de sous-bois, où nous accompagnent les Bahoués, dont nous recevons le meilleur accueil. Beaucoup d'entre eux sont appelés par leurs compatriotes Baenda pézi ou Va-tout-nu, parce qu'un badigeon d'ocre rouge forme leur unique vêtement. Quand nous nous arrêtons dans leurs villages ils nous saluent avec respect; les femmes nous adressent leur chant monotone et doux, et l'on nous régale de *liting*, bière nouvelle, qui n'ayant pas encore fermenté n'est pas enivrante; on l'appelle aussi *makondé*. Tous les hommes que nous voyons sont armés de lances massives; quelques-uns portent de grands boucliers en peau de buffle.

Les alentours des villages sont ordinairement défrichés et cultivés par place; mais on ne peut dire nulle part que le pays

soit populeux. On voit dans chaque bourg des estrades sur lesquelles le sorgho en épi est amoncelé. Quand il est battu, le grain est empaqueté avec de l'herbe, et ces paquets oblongs sont empilés dans des cadres de bois.

Nous avons traversé plusieurs petites rivières, telles que la Mandora, la Lofia, la Manzaia, dont l'eau est saumâtre; le Rimbé, le Chiboué, la Chésia, la Chiloa, où se voient des fragments de houille, simples ruisseaux qui ne font à peu près que nous servir de bornes milliaires.

L'île et le rapide de Nankasalo, dont on nous avait parlé autrefois, n'ont aucune importance. Le rapide n'existe que d'un côté de l'île, et a tout au plus huit cents yards de longueur. L'île de Kalouzi est l'un des nombreux endroits où nous nous sommes arrêtés pour faire des observations astronomiques. Un poëte, qui nous accompagnait, nous a quittés à Mozia. Enfin nous avons trouvé l'île de Mochénya; puis celle de Mpandé, à l'embouchure du Zoungoué, où nous nous sommes éloignés du Zambèse.

Nous avons tâché de savoir si la nudité des Baendas Pézis était le signe d'un ordre particulier; on nous a répondu que c'était leur habitude. Ils ont toujours aimé cela, sans pouvoir dire pourquoi. La pudeur semble chez eux complétement endormie; rien n'a pu la réveiller, ni les rires, ni les bons mots qu'ils inspiraient à nos hommes. Il est évident qu'ils ne se sentaient pas plus indécents que nous tous; mais quoi qu'on puisse dire en faveur de la nudité des statues, nous sommes frappés d'une chose : c'est que l'homme déshabillé est un animal très-laid. Si l'on voyait les gens dégradés de nos basses classes dans le même état, et sans la couleur noire qui produit l'effet d'une sorte de vêtement, il est probable que ce serait encore pis.

Dans leurs querelles entre gens de la même bourgade, les Bahoués ont soin de ne pas tuer leurs adversaires; mais de village à village, ils sont moins scrupuleux. On dit que les vainqueurs se partagent le corps de l'un des ennemis restés sur le champ de bataille, et accomplissent certains rites sur ces fragments. Les vaincus réclament une portion du même trépassé, accomplissent sur elle les mêmes cérémonies, et de plus se lamentent de la perte de leur camarade; après quoi la paix est conclue, et les deux partis peuvent se visiter sans crainte.

Quelquefois la tête du partagé est placée dans une fourmilière où elle demeure jusqu'à dissection complète. Celui qui a tué l'individu prend alors la mâchoire inférieure et la porte en souvenir de sa victoire. Mais nous n'avons jamais vu cette pratique, dont le récit ne nous a été fait que par l'intermédiaire de notre interprète.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, nous avons quitté le Zambèse à l'embouchure du Zoungoué, qu'on appelle encore Mozama ou Déla. Remontant le cours de cette petite rivière, nous avons pris à l'ouest, puis ensuite au nord-ouest. Le lit sableux du Zoungoué dans cette saison est complétement à sec pendant les huit ou dix premiers milles. Des saules croissent néanmoins sur ses bords; l'eau commence bientôt à paraître dans les creux; et l'on trouve à quelques milles plus loin une eau courante d'une fraîcheur délicieuse. Comme dans beaucoup de rivières, à partir de Chicova jusqu'à Sinamané, le schiste et la houille se montrent dans la tranche de la berge; et l'on voit çà et là de grosses racines de stigmaria, ou de plantes de la même famille.

Nous avons suivi le cours du Zoungoué jusqu'aux highlands des Batokas; et gravissant les pentes rapides et rocailleuses de ces montagnes, formées de quartz rouge et blanc, nous nous sommes arrêtés à plus de trois mille pieds d'élévation. La fraîcheur de l'air, son action fortifiante, le bien-être physique et moral dont nous avons joui en cet endroit était quelque chose de délicieux; d'autant plus qu'en jetant ses regards dans la plaine on la voyait couverte d'une atmosphère épaisse, d'un éclat aveuglant, qui augmentait le prix de nos jouissances.

De ce point on a une vue magnifique de la vallée du Zambèse : comme une immense forêt parsemée de clairières, tant les parties cultivées sont peu de chose en comparaison du domaine sauvage.

29 *juillet*. La nuit s'est passée à une grande hauteur audessus de la mer, au bord du Tyotyo, près du Chirébouéchina ou Tabachéou, noms qui signifient tous deux montagne blanche. Ce matin, le sol était couvert de givre, et il y avait une feuille de glace sur les étangs.

Côtoyant la pente méridionale du Tabachéou, nous avons bientôt passé des montagnes sur le vaste plateau du Mataba. Regardant en arrière, nous avons vu de l'autre côté de la vallée

du Zambèse, à une distance de quelque trente milles, la grande chaîne qui, au sud-est, vient du Machona, se dirige au nord-ouest, pour rejoindre la rampe dont les chutes de Victoria forment l'angle, puis se détourne et va se perdre au nord-est.

Il y a seulement quelques années ces vastes highlands étaient peuplées de Batokas; elles nourrissaient de nombreux troupeaux, et leur fertilité récompensait largement le cultivateur. Aujourd'hui les zèbres, les antilopes et les buffles profitent seuls de ces gras pâturages; et l'on ne voit plus un homme sur cette terre où il y avait des multitudes. Depuis mardi matin, jusqu'à samedi soir, allant du Tabachéou à Moachemba, qui n'est plus qu'à vingt et un milles des chutes, nous avons traversé constamment des villages en ruine et pas vu un seul individu.

Les Batokas ont été chassés de leur riche territoire par les invasions de Sébitouané et de Mosilikatsi. Plusieurs tribus de Béchuanas et de Basoutous, qui fuyaient devant les Matébélés, atteignirent le Zambèse au-dessus des chutes. Venant d'un pays où il n'y a pas de rivière, aucun d'eux ne savait nager. Une de ces tribus, celle des Bamangouatos, voulut traverser le fleuve, et demanda des pirogues à l'un des chef batokas. Celui-ci donna l'ordre de passer les hommes et les femmes dans des canots distincts, et de les déposer dans des îles différentes, où les hommes furent condamnés à mourir de faim, tandis que les femmes étaient réduites en esclavage.

Sékomi, chef actuel des Bamangouatos, et qui alors n'était qu'un petit enfant, parvint à s'échapper, grâce à la pitié d'un Batoka. Cette action généreuse paraît avoir fait sur lui une impression ineffaçable; car bien que d'une nature peu sensible, il ne manque jamais de s'enquérir de la prospérité de son bienfaiteur.

Avec son habileté ordinaire, Sébitouané déjoua les projets des traîtres, en insistant de la façon la plus polie pour avoir leur chef à ses côtés, et en l'y conservant jusqu'à l'instant où le dernier de ses hommes et de ses bœufs furent déposés sur l'autre rive. Le passage terminé, il donna au chef plusieurs têtes de gros bétail, et les anneaux de ses propres épouses.

Une fois le Zambèse franchi, les Makololos, qu'on appelait alors Basoutos, se trouvaient en face de tous les Batokas. Aujourd'hui ils nous montrent avec orgueil l'endroit où, sur les bords du Lékoné, leur chef ayant groupé ses guerriers, mis derrière eux

les enfants, les femmes et le bétail, résista, avec une poignée d'hommes, à l'attaque des hordes nombreuses qui l'entouraient.

Les Batokas prirent la fuite devant cette phalange aguerrie par des années de combat; et plus tard, Sébitouané justifiait les conquêtes qu'il avait faites chez eux, en disant qu'ils avaient attaqué un fugitif qui ne leur avait fait aucun mal.

Selon toute apparence, les Batokas n'ont jamais été une race guerrière. Il y a quelques jours, comme nous traversions leur pays, nos yeux tombèrent sur un grand cairn dont l'origine nous fut expliquée de la manière suivante par notre guide : « Une fois, nos ancêtres allaient pour se battre avec une tribu des environs; mais arrivés là, ils s'arrêtèrent; et s'étant assis, ils se mirent à délibérer. Après de longs discours, ils furent tous d'avis qu'au lieu d'aller tuer leurs voisins, et de se faire tuer eux-mêmes, il serait plus sage d'élever un grand tas de pierres comme protestation contre le tort qui leur avait été fait; puis quand le tas de pierres fut achevé, ils revinrent tranquillement chez eux. »

Des gens d'humeur aussi pacifique ne pouvaient pas résister à Sébitouané, encore moins aux Matébélés, qui finirent par éloigner les Makololos. Toutefois, ayant voulu poursuivre ces derniers, les Matébélés furent vaincus à leur tour. Attirés dans une île du Zambèse par des chèvres que Sébitouané y avait mises, ils ne surent pas en sortir; et, affaiblis par le jeûne, après qu'ils eurent mangé les chèvres, ils ne purent se défendre contre les Makololos, qui adoptèrent les femmes et les enfants. Une armée considérable et pourvue de canots fut alors envoyée par Mosilikatsi pour venger cette défaite; mais Sébitouané, ayant réuni tout son peuple et tout son bétail dans une île, les défendit si bien que personne ne put en approcher. Démoralisés par cette tactique, affaiblis par la fièvre et la faim, les Matébélés redescendirent près des chutes; et de cette armée nombreuse, cinq hommes seulement retournèrent dans leur pays.

Mais si les Batokas n'ont jamais aimé la guerre, ce sont de braves chasseurs de buffles et d'éléphants. Ils s'approchent sans crainte de ces animaux formidables, et les tuent à coups de lance. Les Banyaïs, qui pendant longtemps ont intimidé les traitants portugais, étaient stupéfaits de l'audace avec laquelle nos Batokas se jetaient sur l'éléphant. Chisaka, un métis rebelle,

ayant autrefois engagé un corps de cette tribu, ravagea toutes les villas des environs de Tété. Ces maraudeurs portaient le nom de Basimilongoués; plusieurs de nos hommes ont trouvé parmi eux quelques-uns de leurs parents.

Sininyané et Matenga, deux des nôtres, firent également partie d'une expédition portugaise contre Mariano; on les avait entraînés en leur disant que nous étions arrivés, et que nous les appelions à Senna. Mais ils prirent la fuite quand ils eurent découvert qu'on les avait trompés, et vu tuer à côté d'eux un officier, plus un grand nombre d'esclaves.

Les Batokas se sont élevés jusqu'à certains usages qui appartiennent à l'état civilisé. Ils cultivent les arbres fruitiers, et ceux dont la graine est oléagineuse. Non-seulement nulle tribu voisine n'a jamais planté ni les uns ni les autres, mais il n'en est pas qui s'abstienne d'abattre les arbres dont ils récoltent les fruits. Nous avons vu au contraire dans l'ancien pays des Batokas des vergers plantés en lignes, et où les arbres n'avaient pas moins de deux pieds de diamètre. Le grand *Mosibé*, qui porte une fève recouverte d'une pellicule rouge, et qui, dit-on, engraisse ceux qui la mangent, y avait probablement passé deux cents étés. Il a paru d'autant plus curieux à notre botaniste qu'il est allié à une espèce que l'on ne trouve qu'aux Indes occidentales. Nous avons rencontré là le Motsikiri, qu'on appelle quelquefois Mafouta; il donne une sorte de graisse concrète, et une huile qui s'exporte d'Inhambané.

On raconte que deux voyageurs batokas descendirent anciennement jusqu'à la Loangoua; qu'ils y trouvèrent l'arbre au maçao, c'est-à-dire au jujube, et qu'ils en rapportèrent des noyaux jusqu'aux chutes du Zambèse, où ils ne manquèrent pas de les planter. On voit encore deux jujubiers en cet endroit, les seuls qui existent dans cette région.

Enfin les Batokas ont des cimetières permanents, établis à l'ombre des grands arbres touffus, ou sur le flanc des montagnes, qui alors deviennent sacrées. Ils révèrent les tombeaux de leurs ancêtres, en décorent le chevet en y plantant les plus grandes dents d'éléphant, et parfois les entourent du plus bel ivoire.

Quelques tribus jettent leurs morts dans la rivière pour qu'ils soient mangés par les crocodiles; ou bien les cousent dans des nattes, et les placent sur les branches d'un baobab. Il en est

d'autres qui les portent dans un lieu retiré, que défend une végétation épaisse, et où ils deviennent la proie des hyènes; mais les Batokas les enterrent respectueusement, et tiennent désormais pour sacré l'endroit où ils ont creusé leurs fosses.

Ainsi que toutes les tribus de cette contrée, les Batokas ont recours à l'épreuve du mouavi; mais chez eux elle peut être subie par procuration, et un coq prend souvent la place du prétendu sorcier. Nous avons reçu, près de l'embouchure du Kafoué, la visite du Mambo, ou chef de l'endroit, qui venait nous apporter un présent. Il voyageait avec quelques-uns de ses vassaux; ses compagnons et lui avaient le front barbouillé de farine, et une gravité exceptionnelle se remarquait dans leurs manières. Accusés de sortilége peu de temps avant notre passage, ils avaient accepté le jugement de Dieu, et se disposaient à boire le mouavi. C'était dans ce but qu'ils se rendaient á la montagne sacrée de Nchomokéla, où leurs ancêtres avaient reçu la sépulture. Après avoir adjuré les esprits invisibles de venir attester l'innocence de leurs enfants, ils avalèrent le poison; et l'ayant vomi, ils furent déclarés non coupables.

Il est évident qu'ils croient à la vie future; la persuasion que l'esprit du défunt sait parfaitement ce que font ceux qui lui survivent, et qu'il est satisfait ou irrité de leurs actes, est générale parmi eux. Le propriétaire d'un grand canot refusa de nous le vendre parce qu'il appartenait à l'esprit de son père, qui l'aidait à chasser l'hippopotame. Un autre, au moment où l'affaire allait être conclue, vit un gros serpent sur une branche, et retira sa parole, en disant que son père venait protester contre la vente du canot.

Il a fallu que certains chefs batokas fussent doués d'initiative. Le territoire de l'un d'eux, situé à la partie occidentale du pays, était défendu au sud par le Zambèse; à l'est et au nord par un marais impraticable, où il y avait de l'eau toute l'année. La frontière du couchant était la seule qui permît l'invasion sur une étendue d'un mille; le chef conçut le projet de creuser un canal profond et large qui partirait du marécage, et aboutirait au Zambèse. Notre homme exécuta son plan et se trouva enfermé dans une île, où ses bestiaux purent tondre l'herbe en toute sécurité, et ses grains mûrir à l'abri des maraudeurs.

Un autre chef, mort il y a déjà longtemps, chercha le moyen de guérir les bœufs et les vaches piqués par la tsétsé, et crut l'avoir découvert. Moyara, son fils, nous a montré la plante dont il faisait usage (plante inconnue à notre botaniste), et nous a dit la manière de préparer la drogue. On prend l'écorce de la racine de cette plante, on y ajoute (ce qui fera la joie des homœopathes) une douzaine de tsétsés qu'on a préalablement fait sécher, on pile ensemble l'écorce et les mouches, et on les réduit en poudre. Celle-ci est administrée à la bête, qui en outre est fumiguée par le reste de la plante qu'on lui brûle entre les jambes. Il faut continuer ce traitement jusqu'à ce que les derniers symptômes du mal aient disparu. Moyara nous a dit avec franchise que tous les bestiaux traités par ce moyen ne guérissaient pas; « car, a-t-il ajouté, il y a des animaux, ainsi que des hommes, qui meurent en dépit de toute médecine. Mais quand par malheur un troupeau a été piqué par la tsétsé, le remède de mon père Kampa-Kampa sauve quelques-unes des bêtes; tandis que si on ne l'emploie pas, elles meurent toutes infailliblement. »

Avant de nous communiquer son moyen, il nous a fait promettre de ne le donner à personne, de ne pas même nous en servir tant que nous serons dans le pays; en cas de malheur, c'est lui qui doit soigner nos bœufs. Une fois au loin nous pourrons faire usage du remède; puis en voyant la guérison, nous devrons penser à Moyara, et lui adresser un présent.

Dans tous les lieux où nous passons nos gens proclament que nous désirons que les tribus vivent en paix, et que nous ferons tous nos efforts pour que Sékélétou empêche ses sujets de faire des razzias chez leurs voisins. Les gens d'ici ont beaucoup souffert de ces maraudes. A tous les reproches qu'ils ont adressés à Moshobotouané, qui est leur compatriote, mais rallié à Sékélétou, celui-ci a toujours répondu : « Les Makololos m'ont donné une lance; pourquoi ne m'en servirais-je pas? » C'est lui qui, d'une vitesse remarquable, a servi de guide à Sébitouané quand il a fait la conquête du pays.

Cette réputation de pacificateurs nous vaut partout une hospitalité généreuse. Depuis l'embouchure du Kafoué, nos gens vivent tous dans l'abondance. Les indigènes nous apportent leur plus belle farine; ils y joignent des chapons gras, destinés à lui donner du goût; d'énormes pots de bière et du tabac « pour nous

réjouir le cœur; puis des citrouilles et des fèves, pour que nous soyons rassasiés avant de nous endormir. »

Il nous est arrivé souvent, depuis le Kafoué jusqu'au Zoungoué, de passer en un jour auprès de plusieurs villages. Les habitants de ces bourgades nous envoyaient le soir des députations chargées d'aliments qui nous étaient offerts. « Ils ne pouvaient pas permettre à des étrangers de passer devant leur demeure sans rien prendre. » Il n'est pas rare qu'on nous hèle d'une case dont les gens nous aperçoivent; on nous prie d'attendre un instant, et l'on s'empresse de nous apporter de la bière.

Notre voyage ressemble à une marche triomphale; nous entrons dans les bourgades et nous en sortons au milieu des acclamations des villageois. Les hommes frappent dans leurs mains; les femmes nous saluent en chantant, et répètent de leurs voix aiguës : « La paix! la paix! » ou bien : « Nous dormirons! »

Un jour que nous entrions dans un hameau d'où l'on n'était pas venu à notre rencontre, notre guide appela les habitants : « Pourquoi, leur dit-il, ne battez-vous pas des mains, et ne saluez-vous pas quand il vous arrive des hommes qui vous apportent la paix? »

A la fin de la journée, c'est une chose commune de voir les gens du village venir travailler à notre camp. Les uns, armés de houe, aplanissent la terre; les autres vont chercher de l'herbe sèche, et l'étendent soigneusement où l'on mettra nos lits; tandis que leurs camarades abattent des buissons avec leurs petites haches, et nous en font rapidement une clôture pour nous abriter du vent. Si l'eau est un peu loin, ils vont nous en chercher, et profitent de l'occasion pour nous rapporter du bois.

Les Batokas ont la passion de l'agriculture. Nous avons trouvé près de leurs villages des séries ininterrompues de champs de sorgho d'une grande largeur, dont la traversée nous prenait des heures de marche. Nous voudrions déterminer d'une manière plus positive l'étendue de ces champs; mais c'est impossible : le cadre où ils sont placés est tellement vaste que, dès l'instant où vous les voyez d'assez haut pour en saisir l'ensemble, ils se noient dans le paysage, et n'y forment plus que des mouchetures. Toutefois, relativement à la population, leur étendue fait le plus grand honneur à ceux qui les cultivent.

Les Batokas ont de nombreux greniers qui font paraître leurs villages plus considérables qu'ils ne le sont réellement. Quand les eaux du fleuve se sont retirées, ils emballent leur grain avec de l'herbe, qu'ils enveloppent d'une couche d'argile, et vont cacher ces ballots dans les îles sableuses, afin de les protéger contre les attaques des souris et des hommes. Il leur est difficile de le conserver longtemps à cause des charançons; et quelque abondante que soit la récolte, il faut tout consommer dans l'année. Cela explique l'énorme quantité de bière qui se brasse dans le pays.

La bière de ces Batokas n'a pas l'aigreur, ni les propriétés enivrantes de la boala ou du pombé qu'on fait en d'autres endroits; elle est douce, très-nutritive, et n'a que le degré d'acidité voulue pour être agréable. Tous les gens du pays sont potelés; et bien qu'ils fassent copieusement usage de ce *liting* ou bière douce, nous n'avons jamais vu un seul cas d'ivresse parmi eux.

Les hommes et les enfants recherchent avec ardeur l'occasion de gagner quelque chose, et travaillent pour le moindre salaire. Nos gens leur font porter leurs fardeaux pour quelques grains de verre par jour; et à ce prix-là ils en trouvent plus qu'ils n'en veulent. Notre ex-cuisinier, aussi avare que sale, avait un pantalon de matelot qui n'était pas neuf quand on le lui avait donné. Après s'en être servi jusqu'à le mettre en guenilles, il a loué un homme qui, pour une de ses jambières trouées, lui a porté son lourd bagage du matin jusqu'au soir. Le lendemain, un autre porteur a fait le même travail pour la seconde jambière; et ce qui restait de la vieille culotte, sans les boutons, a payé la troisième corvée.

Ainsi que dans les autres portions de l'humaine famille, des hommes d'une capacité remarquable ont surgi de temps en temps parmi les Africains. Il s'en est trouvé dont la sagesse et les lumières ont excité l'admiration de vastes provinces; d'autres qui, par la ventriloquie, par leur adresse à lancer le javelot ou à tirer de l'arc, ont fait l'étonnement de leurs compatriotes. Mais, en l'absence de toute espèce d'écriture, la notion des faits antérieurs s'est effacée, et l'expérience acquise n'a pas pu se transmettre aux générations nouvelles.

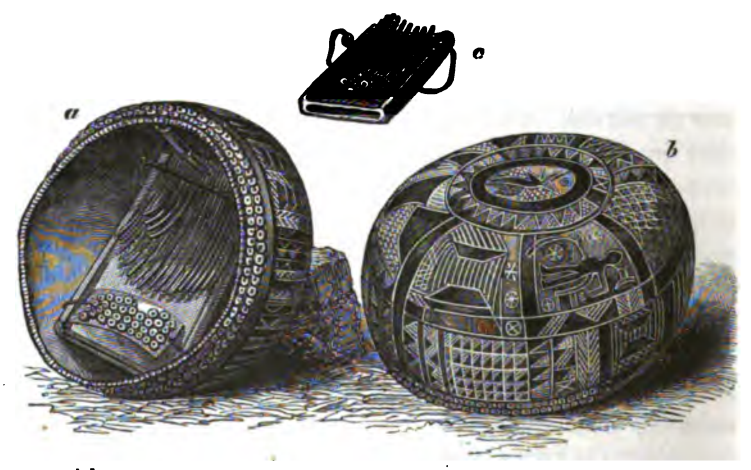
Eux aussi ont eu leurs bardes, ils en ont même encore; mais

la tradition ne conserve pas leurs épanchements. L'un de ces ménestrels, un véritable poëte, autant que nous pouvons en juger, nous a suivis pendant plusieurs jours. Dans tous les endroits où nous avons fait halte, il a chanté nos louanges en des strophes faciles et harmonieuses, formées de vers blancs composés de cinq syllabes. Tout d'abord le chant n'avait que quelques lignes; mais chaque jour, l'auteur recueillant de nouveaux détails sur nous, allongeait son poëme; et notre éloge a fini par devenir une ode d'une assez belle longueur. Quand la distance où il était de chez lui l'obligea de nous quitter, il nous en exprima tous ses regrets; et il retourna dans ses foyers, après avoir touché, bien entendu, le prix de ses louanges, non moins utiles qu'agréables.

Un autre enfant d'Apollon, moins bien doué il est vrai (encore un Batoka), fait partie de notre escorte. A la veillée, pendant que les autres jasent, font la cuisine ou dorment, il redit ses poëmes, ou il raconte tout ce qu'il a vu chez les blancs, et ce qu'il a remarqué sur la route Il en résulte que tous les soirs quelque chant nouveau s'ajoute à son odyssée. L'improvisation d'ailleurs lui est facile : jamais il ne reste court; si le mot lui échappe, il ne s'arrête pas pour cela, il remplit la mesure d'un son particulier qui n'a pas de sens, mais qui conserve le rhythme. En récitant ses poëmes, il s'accompagne sur la *sansa* (*c*), instrument pourvu de neuf touches en fer, que l'on frappe avec le pouce, tandis que les doigts en maintiennent la boîte. La partie creuse et décorée fait face à l'artiste. Les gens qui ont le goût de la musique et ne sont pas assez riches pour acheter cet instrument, le remplacent, ou plutôt s'en font un avec de grosses tiges de sorgho dont ils forment la caisse; ils fabriquent les touches avec des éclats de bambous. Le son est faible mais n'en paraît pas moins ravir l'exécutant. Quand on ajoute à la sansa une calebasse, en guise de table d'harmonie (*a*), elle est naturellement plus sonore. On y met des fragments de coquille et des morceaux d'étain qui joignent leur cliquetis aux accords du virtuose; enfin la calebasse est ornée, comme on peut le voir dans la gravure suivante (*b*).

En réfléchissant à la nudité qui a valu aux Baendas-Pézis le nom qu'ils portent, nous avions pensé qu'elle pouvait être le signe d'un ordre analogue à celui des Francs-maçons. Ce devait

être une erreur; les Africains n'ont pas de société secrète. Il existe, il est vrai, dans l'Angola des espèces de frères que les Portugais désignent sous le nom d'*Empacasseiros;* mais cette association ne donne à ses membres que le droit de manger les uns chez les autres, quand l'occasion s'en présente. Pour y être admis, il faut avoir tué un *empacasso* (buffle ou gnou), et l'avoir fait avec adresse. Cette condition est à peu près la même que celle qui est exigée pour entrer dans les bandes où les jeunes Makololos sont formés et circoncis. A partir de leur admission, tous les individus qui composent ces bandes sont entre eux sur le pied



a, calebasse servant de table d'harmonie; *b*, extérieur de la calebasse décoré d'arabesques et de figures; *c*, sansa proprement dit.

d'une égalité parfaite; ils restent soumis à la discipline du corps dont ils ont fait partie, et seraient punis dans le cas où ils feraient preuve de couardise[1]. D'après ce que nous avons vu dans cette région nous ne croyons pas que la franc-maçonnerie pût y produire aucun bien.

Un noble échantillon des Baendas-Pézis vint un jour nous voir, et gagna notre estime, bien qu'il n'eût pour tout vêtement que sa pipe dont le tuyau, de deux pieds de long, était entouré d'un fil de fer poli. Il nous apportait un présent qui té-

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 166.

moignait de sa générosité. Dieu l'avait fait nu, disait-il; c'était pour cela qu'il n'avait jamais voulu mettre aucun habit. Ce raisonnement est le même que celui de certaines gens de notre connaissance qui mangent avec leurs doigts, et qui justifient leur malpropreté en disant que les mains ont précédé les fourchettes. Notre Baenda revint le jour suivant, et cette fois avec sa femme et sa fille. Elles apportaient chacune un pot de bière afin que nous pussions boire avant de partir. Aussi avenantes, aussi modestes que pas une de celles que nous avons vues en Afrique, ces femmes étaient bien vêtues, même parées, comme le sont d'ailleurs toutes les femmes des Batokas. Il en est dont les oreilles sont entourées d'anneaux d'étain, souvent jusqu'à neuf à chaque oreille.

Les Baendas-Pézis, nous l'avons dit plus haut, se frottent le corps avec de l'ocre rouge. Quelques-uns prennent de l'écorce intérieure de différents arbres, et en tressent des bandelettes d'environ deux pouces de large. Après s'être rasé le derrière de la tête ainsi que le tour des oreilles, qui se trouve dénudé sur une largeur d'un pouce, ils enduisent d'un mélange d'ocre rouge et d'huile les cheveux qu'ils ont sur le crâne, et les entourent de leur bandelette, ce qui produit l'effet d'un joli petit bonnet de police.

Quelques rangs de perles communes, un peu de fil d'archal autour des bras, l'indispensable pipe, et la petite pince de fer avec laquelle il tient le charbon, quand il veut l'allumer, forment tout le costume du plus élégant des Va-tout-nu.

Les autres facultés semblent assez développées chez ces Baendas-Pézis; mais ni les remontrances, ni les sarcasmes ne les font rougir de leur état. Il est probable que le moindre vêtement éveillerait leur pudeur. Des fillettes d'une dizaine d'années, qui jusqu'alors avaient été peu vêtues, ayant été choisies à Kolobeng pour garder nos enfants, on les habilla de pied en cap. Au bout d'une quinzaine elles se couvraient bien vite la poitrine si l'on traversait la pièce où elles couchaient. Parmi les Zoulous, plus le tablier est petit plus la honte est grande quand par hasard il se dérange.

Le tabac est largement cultivé, pendant l'hiver, sur la rive gauche du Zambèse; et peut-être n'y a-t-il pas au monde de plus grands fumeurs que les habitants de cette région. La pipe ne

leur sort guère des lèvres; mais jamais fumeurs plus polis ne se sont rencontrés en chemin de fer. Quand ils viennent nous apporter leurs présents, bien qu'ils soient chez eux, pas un n'allumerait sa pipe avant de nous avoir demandé si cela ne nous déplaît pas.

Ils ont une manière de fumer qu'ils prétendent supérieure à toute autre, et que nous soumettons au jugement de nos amateurs de tabac. Après avoir aspiré la fumée, comme tout le monde, ils en rejettent la partie la plus grossière; puis une brusque inhalation leur en fait ressaisir et avaler, comme ils disent, la véritable essence, l'esprit même de la plante qui, par la méthode habituelle, est complétement perdu.

Le tabac batoka jouit dans le pays d'une extrême faveur; il est certain qu'il est à la fois d'une très-grande force et d'un prix très-minime. Pour quelques grains de verre on en donne une charge qui doit approvisionner tout fumeur raisonnable au moins pendant six mois. Il est tellement fort qu'il occasionne des maux de tête au seul fumeur que nous ayons dans notre bande; mais cette qualité le fait rechercher des naturels qui viennent de très-loin pour en acheter[1].

Aucun voyageur ne semble avoir pénétré chez les riverains du Zambèse au delà du Kariba. Nous avons demandé au chef de Koba, si quelque tradition ne mentionnait pas la visite d'un étranger. « Non, m'a-t-il répondu; nos pères sont morts sans nous avoir dit qu'ils avaient vu des hommes comme vous. C'est pour moi un grand honneur de voir aujourd'hui ce qu'ils n'ont jamais contemplé. » Quelques autres, faisant allusion à l'habitude qu'ont les vieillards de raconter des faits surprenants, se sont écriés : « Nous sommes les véritables anciens. Nous savons maintenant des choses plus merveilleuses que nos ancêtres ; car nous vous avons vus. »

Le seul récit où il soit question de la venue d'un étranger dans ces parages, se rapporte à Simoëns, qui a remonté le Zambèse jusqu'à Sanyati, mais s'est arrêté à la gorge du Kariba. Sui-

1. Cette prédilection pour le mal de tête n'est pas exceptionnelle, comme on pourrait le croire; le capitaine Burton l'a retrouvée sur la route de Zanzibar au Tanganyika. Dans certaines parties du midi de l'Afrique on ajoute à la bière diverses racines qui la rendent détestable, mais lui communiquent cette précieuse faculté d'alourdir le cerveau. *(Note du traducteur.)*

vant les indigènes, et d'après ce que nous a dit lui-même le compagnon de ce brigand, le voyage de Simoëns fut une razzia continuelle, dans le genre des tournées de Séquasha. Ainsi que les Boers, et tant d'autres que nous avons connus, cet homme, dont le souvenir est toujours vivant à Têté, se prévalait de ses conquêtes en représentant ceux qu'il avait pillés comme étant des Landines, avec qui les Portugais se trouvaient alors en guerre. Quand on lui eut dit que c'étaient des Bahoués, de la nation des Batokas, il répondit simplement : « Ils étaient nus, ce qui me les a fait prendre pour des Matébélés. » Après avoir amassé, avec l'aide de ses bandes, d'énormes quantités d'ivoire et d'esclaves, Simoëns fut tué sur les bords du Zingési, près du village de Mpendé, où l'attaquèrent les forces combinées des vassaux de Chisaka.

Mais si avant nous les trafiquants n'avaient jamais pénétré jusqu'ici, des esclaves, appartenant à Séquasha et à son associé, ont suivi la trace de nos pas, et sont venus chez les Bahoués peu de temps après notre passage. Ces misérables, ayant dit qu'ils étaient nos enfants, ont acheté une grande quantité d'ivoire au prix infime de quelques grains de verre par défense. Ils ont en outre fait l'acquisition de dix grandes pirogues neuves, qu'ils ont payées chacune six rangs de perles rouges ou blanches, ou bien deux brasses de calicot écru; enfin ils ont emmené un lot de belles jeunes filles qui ne leur ont pas coûté plus cher.

Nous étions convaincus depuis longtemps que le cabinet de Lisbonne s'était rendu coupable, peut-être sans intention, de duplicité à notre égard. Des ordres officiels, ainsi que nous l'avons dit, avaient été envoyés de Portugal aux fonctionnaires de la province pour qu'ils eussent à nous seconder de tout leur pouvoir; mais ces ordres ne devaient pas être exécutés sans réserve. D'après ce que nous avons observé il est évident que des instructions particulières sont venues en contrecarrer l'effet. Il est possible que ces instructions aient dit tout simplement qu'il fallait nous surveiller; mais dans un endroit où presque tout le monde, depuis le gouverneur jusqu'au déporté, fait le commerce d'esclaves, de tels ordres ne pouvaient se traduire que de cette façon : « Veillons à ce que nos agents les suivent de près, afin d'étendre le cercle de nos affaires. » Nous étions tellement persuadés qu'en ouvrant cette région, où pas un Portugais n'a-

vait osé pénétrer jusqu'alors, nous nous faisions les instruments involontaires de la traite, que si notre parole n'avait pas été donnée de reconduire chez eux nos anciens compagnons nous aurions quitté le Zambèse, et gagné la Rovouma, ou pris toute autre voie qui nous aurait menés dans l'intérieur. Ce fut avec un amer chagrin que nous vîmes exploiter par les traitants le bien que nous aurions voulu faire.

Nous avons su plus tard qu'aussitôt qu'il fut décidé que nous nous rendrions à la Rovouma, le gouverneur général du Mozambique, le senhor d'Almeida, partit pour Zanzibar, et s'efforça d'obtenir du sultan qu'il prît cette rivière pour ligne de démarcation entre ses États et les possessions portugaises. Mais cette tentative, qui avait été faite d'après les renseignements que nous avions donnés dans une note lue à la Société géographique de Londres, fut heureusement déjouée par le colonel Rigby, consul des États britanniques à Zanzibar; et le gouverneur général dut se contenter du cap Delgado pour frontière nord de la province portugaise.

La brise vivifiante du plateau des Batokas nous dispose mieux que jamais à écouter la voix des oiseaux. Il est possible que cela tienne à la fraîcheur de la température, mais leurs accents nous paraissent plus variés qu'ils ne le sont d'ordinaire. Un joli petit oiseau noir, à épaules blanches, que nous n'avons pas vu ailleurs, probablement un tisserin, se pose sur les brindilles les plus élevées des grands arbres, et nous jette sa mélodie, comme si au milieu de ces villages déserts il était joyeux de revoir la figure de l'homme. Il va d'un arbre à l'autre, et chante en volant, bien qu'il ne s'élève pas comme l'alouette. Résistant à la gelée, il pourrait être une acquisition intéressante pour les amateurs d'oiseaux et les sociétés d'acclimatation.

L'indicateur n'est pas le seul oiseau du pays qui soit attaché à l'homme. En différents endroits, où la veuve et la lavandière sont tenues pour sacrées par les indigènes, elles s'approchent de nous sans crainte. Si nos petits oiseaux étaient moins persécutés par nos gamins, l'affection qu'ils ont pour l'homme se montrerait davantage.

Séabenzo, le chef que nous avons trouvé près du Tyotyo, est venu avec nous sur les plateaux ondulés des highlands. Comme il n'avait pas de vivres, nos hommes non plus, nous avons tué un

éléphant. A moins que la viande ne fasse réellement défaut, ou qu'on n'ait la fièvre de l'ivoire, on ne peut y songer sans regret. Ces nobles animaux, qui à l'état domestique pourraient être si utiles, sont, je le crains bien, destinés à disparaître avant qu'il soit long-temps. Mais dans l'entraînement de la chasse on oublie tout; et nous avons pris part à l'attaque avec non moins d'ardeur que ceux qui ne pensaient qu'à la graisse et à la chair de la bête.

Les ouvrages du capitaine Harris et de Gordon Cumming renferment tant de détails sur ces massacres d'animaux qu'on s'étonne de voir presque tous les livres, qui depuis lors ont paru sur l'Afrique, souillés de pâles imitations des récits de ces grands chasseurs. Les uns nous disent avoir échappé à des périls qui, d'après la connaissance que nous avons des animaux de cette région, exigent de nous beaucoup de charité pour croire que celui qui en parle les a jamais courus, même en rêve; les autres vous racontent des faits qui vous amèneraient à conclure que la proportion des bouchers de naissance est aussi grande dans le Royaume-Uni que celle des cabaretiers dans la ville de Glascow.

D'après la quantité d'ivoire que l'on amène sur les différents points d'où il s'exporte, on a estimé à trente mille le nombre d'éléphants qui sont tués chaque année[1].

1. Dans la note suivante, que nous devons à l'obligeance de M. Simmonds, il n'est question que de l'ivoire importé dans les îles Britanniques; celui qu'on exporte de l'Inde et du royaume de Siam, et qu'on envoie en Chine; celui qui, de Zanzibar et de la côte orientale d'Afrique est vendu dans l'Inde et aux États-Unis, enfin l'ivoire des possessions françaises n'est pas compris dans ce tableau :

Ivoire de tout genre (dents d'éléphant, de morse et d'hippopotame) importé dans le Royaume-Uni de 1856 à 1863.

	Quintaux.	Valant.	Livres.
1856.......	9,866	....	343,517
1857.......	9,890	....	421,318
1858.......	12,279	....	410,608
1859.......	10,821	....	336,147
1860.......	10,854	....	332,166
1861.......	11,163	....	297,491
1862.......	11,605	....	262,962
1863.......	9,290	....	256,059
	85,768		2,660,268
Moyenne pour chaque année.	10,721		332,533

L'importation des dents de morse et d'hippopotame est à peine de dix à douze tonnes par an; il n'y a donc pas lieu de s'en occuper relativement au calcul

Les grandes oreilles des éléphants que retracent les anciennes médailles romaines, prouvent que les animaux représentés sur ces médailles étaient originaires d'Afrique. Or il est probable qu'ils avaient été apprivoisés par les nègres de l'intérieur; on ne voit nulle part qu'un Européen de cette époque ait osé l'entreprendre; et chose singulière, depuis les Romains et les Carthaginois, l'éléphant africain n'a plus été domestiqué, bien qu'on lui croie plus d'intelligence qu'à l'espèce asiatique.

Celui, ou plutôt celle que nous avons tuée dernièrement, faisait partie d'une troupe d'éléphantes placées à la lisière d'une forêt située près de Motouta. La femelle dont il s'agit était la plus rapprochée de nous. Trois balles, dont une explosible, lui furent logées dans le corps. Une de ses compagnes, de moins grande taille, se retourna, et se mit à nous charger; mais elle rebroussa chemin en se voyant tant d'ennemis, et s'éloigna avec les autres. La bande s'arrêta à deux reprises différentes pour attendre la blessée, qui n'était plus capable de la suivre, et ne l'abandonna à son triste sort que lorsque la fuite devint d'une nécessité impérieuse. Notre éléphante, malgré ses trois balles, franchit un mille et demi (plus de deux mille quatre cents mètres), puis s'arrêta et s'appuya contre un arbre. Quelques-uns de nos hommes s'en étant approchés, lui envoyèrent toute la charge de leurs mousquets. Elle agita sa trompe, se posa doucement sur un genou, puis sur l'autre, courba lentement les deux jambes de

que nous avons à faire. La difficulté est de savoir à quel poids nous devons réduire la moyenne de la dent d'éléphant. Si les cargaisons de différentes provenances ne nous donnent qu'un chiffre de 20 ou 25 livres, celles de Zanzibar et du Mozambique s'élèvent à 60 ou 80. En portant la moyenne à 30 livres, ce chiffre nous donne environ 40 000 défenses, ou 20 000 éléphants. Si maintenant on y ajoute l'exportation des autres marchés on peut largement estimer à 30 000 le nombre des éléphants détruits chaque année pour leur ivoire.

Nous avons cité plus haut ce chiffre de trente mille; mais, règle générale, les éléphants ne perdent pas leurs défenses; nous n'en avons jamais trouvé que des morceaux qui provenaient de dents brisées en arrachant des racines d'arbre. Ainsi toute défense apportée au marché appartenait à un éléphant qui a cessé de vivre; et si l'on pense au nombre d'éléphanteaux détruits avant que leurs dents soient d'aucune valeur, il est probable que le nombre des éléphants tués chaque année s'élève à 40 000. Nous avons bien vu qu'en certains endroits la moyenne du poids des défenses est de 60 livres; nous ne parlons pas des dents monstrueuses qui en pèsent de 130 à 150, on en a cité de plus de 200 livres; mais nous rappellerons que le marché de Zanzibar, dont l'exportation ne fait pas partie du tableau que nous avons donné, reçoit annuellement 20 000 défenses.

derrière, et tomba morte. C'est maintenant avec douleur que nous écrivons ces lignes [1].

Un cri de joie partit de la bouche de nos hommes. Le reste de la bande accourut; et poussant des cris sauvages, ils dansèrent une ronde triomphale autour de la victime.

N'ayant pas eu de viande depuis trois ou quatre jours, ils croyaient pouvoir manger à eux seuls tout l'éléphant, et n'étaient pas disposés à en donner la moindre part aux gens de Seabenzo. Mais après s'être gorgés toute la nuit, et bien qu'en reprochant au docteur d'avoir assez peu de sens pour ne pas rester là jusqu'à ce que la dernière bouchée fût dévorée, ils abandonnèrent plus des trois quarts de la bête à Seabenzo, auquel nous fîmes présent des deux défenses.

La trompe de l'éléphant d'Afrique est tellement massive à son point d'insertion, placé à la partie supérieure de la face,

1. Cette femelle était d'une taille ordinaire; nous l'avons mesurée avec soin, elle nous a donné les chiffres suivants :

	Pieds.	Pouces
Hauteur prise au garot	8	2 1/2
Circonférence du pied de devant	3	7
Longueur de la trompe depuis la pointe jusqu'à l'œil	6	10
D'un œil à l'autre	1	2 1/2
De l'œil au conduit auditif	1	3 1/2
De l'œil à la mâchoire inférieure	1	4 3/4
De l'œil à l'insertion de la queue	9	10
Longueur de la queue	3	4 1/2
Demi-circonférence, prise au milieu de la poitrine	6	0
Demi-circonférence de l'abdomen	7	1 1/2
Du cou au pied de devant	5	1
De l'abdomen au pied de derrière	3	3 1/2
Du méat auditif au bord externe	2	9
Largeur de l'oreille prise diagonalement	4	3
Du pied de derrière à la croupe	7	6

Dimensions d'un fœtus d'éléphant arrivé à terme, ayant quatre placentas, pourvus de cotylédons :

	Pieds.	Pouces.
Hauteur prise au garot	2	6
Circonférence du pied de devant	1	1
Du pied de derrière à la croupe	2	5
Du bout de la trompe à l'extrémité de la queue	6	0
Du bout de la trompe jusqu'à l'œil	1	7 1/2
De l'œil au méat auditif	0	7 1/2
Du méat auditif au bord externe de l'oreille	1	3 1/2
Demi-circonférence de la poitrine	1	7
Demi-circonférence de l'abdomen	1	8 1/2
Longueur du cordon	3	7

qu'elle en fait paraître le front convexe. Tranchée à sa naissance elle est assez lourde pour, que d'après nos compagnons, il n'y ait dans leur tribu que deux ou trois hommes qui puissent la soulever.

Les éléphants commettent d'affreux ravages parmi les bouquets d'arbres que nous trouvons sur le plateau. Ils cassent les grosses branches aussi aisément que nous rompons un brin de céleri; et souvent ils arrachent des arbres de belle taille pour l'unique plaisir d'employer leur force.

Pendant notre séjour à Motounta, un splendide météore éclaira la totalité du ciel. L'observateur, qui l'avait derrière lui, se retourna, et vit persister les raies lumineuses, pendant plusieurs secondes, sur la ligne qu'avait suivie le météore. On attribue ordinairement cet effet à l'impression produite sur la rétine par le corps étincelant; mais dans le cas actuel cette impression n'avait pas eu lieu, puisque le météore avait passé derrière l'observateur; et cependant les raies ont été nettement aperçues. Le rayonnement des planètes et des étoiles réclame aussi une explication différente de celle qu'on en donne habituellement.

Des arbres fruitiers, des figuiers banians gigantesques, des meules plus ou moins usées, des cercles de pierres, sur lesquelles étaient posées les caisses de sorgho, indiquent la place où il y avait autrefois des villages. Le seul motif que l'on assigne à l'abandon de cette belle contrée est la peur de la voir envahie de nouveau par les Matébélés.

Le terrain s'incline maintenant à l'ouest, et descend peu à peu vers la vallée des Makololos.

A deux jours de marche du village batoka le plus rapproché des Highlands, nous avons rencontré des chasseurs qui mettaient le feu à l'herbe sèche, afin d'attirer le gibier par la végétation nouvelle, qui paraîtra dès que l'incendie aura fait la place nette. Ici, nous en avons déjà fait la remarque, l'herbe est excellente pour le gros bétail. Nous voyons nos hommes manger une de ces plantes herbacées, dont les feuilles d'un brun rougeâtre, sont finement dentées en scie. Elle a exactement la même saveur que la racine de réglisse, et porte dans le pays le nom de *Kézou-Kézou*.

La tsétsé, que les Batokas appellent *ndoka*, n'existe pas

sur ce plateau, bien que les buffles et les éléphants y abondent.

Un petit piége, amorcé avec une souris, et destiné à prendre la genette, est d'ordinaire la première chose qui nous annonce que nous approchons d'un village. Mais c'est le chant du coq, le bruit du pilon à farine, ou les cris joyeux des enfants qui nous apprennent que les cases ne sont plus qu'à une distance de quelques pas, tant elles sont bien cachées par les arbres.

4 *août*. Nous arrivons à Moachemba, le premier des villages batokas soumis à l'autorité de Sékélétou; et nous apercevons distinctement les colonnes de vapeur qui s'élèvent des chutes, bien que nous en soyons encore à plus de vingt milles. On nous dit que les pluies ayant manqué cette année, la récolte est perdue, et que de Séshéké à Linyanti la faim est très-grande. Nos hommes reçoivent ici la confirmation de quelques-uns des rapports qui leur ont été faits sur leurs familles par les Batokas des montagnes. La femme de Takelang a été exécutée pour crime de sorcellerie, comme toujours, par Mashotlané, le chef du village de la Cataracte. Les deux épouses d'Inchikola, croyant qu'il était mort, se sont remariées; et Masakasa apprend avec un vif déplaisir qu'il y a deux ans, sur la nouvelle qu'il avait été tué, ses amis ont jeté son bouclier dans le gouffre des chutes, ont exterminé ses bœufs, et ont fait une orgie funéraire en son honneur. Il a l'intention de les renier. « Quand ils viendront me saluer, dit-il, je leur répondrai : Masakasa est mort; il appartient à l'autre monde, et n'est pas ici. S'il était là, vous le sentiriez bien; car il puerait maintenant. »

Les tristes nouvelles qu'on nous avait données du résultat de la mission fondée à Linyanti par le révérend Helmore nous sont également confirmées. Plusieurs des missionnaires, ainsi que les indigènes qu'ils avaient amenés de Kuruman en qualité de domestiques, ont succombé à la fièvre; et les autres sont partis.

Nous avons passé toute la journée du 7 près du village du vieux chef batoka, appelé Moshobotouané, l'homme le plus corpulent que nous ayons vu en Afrique. C'est un accès de fièvre très-grave de Charles Livingstone qui nous a retenus. Le malade a pris une dose de nos pilules fébrifuges; le lendemain il a pu marcher pendant trois heures; et le neuf, après avoir fait les

huit milles qui nous séparaient des chutes, il s'est livré jusqu'au soir à l'exercice fatigant d'admirer ce qu'il avait sous les yeux. Nous étions déjà dans la même vallée que Linyanti ; et la fièvre de Charles était la même que celle qui traitée seulement, ou plutôt mal traitée avec un peu de poudre de Dover, fut si fatale au pauvre Helmore; fièvre dont les symptômes, pour les personnes étrangères à la médecine, ont tout à fait l'apparence de ceux d'un empoisonnement.

Nous avons fait un cadeau à Moshobotouané, et lui avons dit en même temps ce que nous pensions de ses razzias sanglantes chez les Batokas, dont il est le frère. Une remontrance produit plus d'effet quand elle est précédée d'un acte bienveillant. Moshobotouané ne prit certainement pas la nôtre en mauvaise part, ainsi que l'a témoigné le présent qu'il nous a fait à son tour, et qui consistait en un bœuf accompagné d'une abondante provision de farine et de lait. Il possède un troupeau considérable de bêtes bovines, et de vastes herbages sur les bords du Lékoné. On se figure être chez soi, même ici, en voyant ces bœufs et ces vaches pâturer dans les prés. La tsétsé habite les arbres qui forment, au couchant, la lisière des prairies de Moshobotouané ; que le bouvier se relâche un instant de sa surveillance, et le troupeau, en s'égarant de ce côté, serait entièrement perdu.

Les femmes, dans ce village, sont plus nombreuses que les hommes; conséquence inévitable des expéditions du chef. L'épouse de Sima, une Batoka, est venue à la rencontre de son mari ; elle lui apportait les meilleurs fruits de la contrée pour lui témoigner la joie qu'elle avait de son retour. Sima est justement le seul de la bande qui ramène une femme de Tètè, celle qu'il a obtenue de Chisaka par son talent de danseur. D'après nos idées, l'ancienne épouse aurait dû être peu satisfaite en se voyant une rivale, et surtout plus jeune qu'elle ; mais elle lui a fait bon accueil, et l'a emmenée chez eux, tandis que le mari restait avec nous.

Comme nous allions au village des Cataractes nous avons rencontré plusieurs vrais Makololos. Ils sont d'une teinte moins foncée que les autres ; ont la peau brune, mais d'un ton chaud et riche. Ils parlent lentement, d'une manière délibérée, et prononcent distinctement chaque parole.

A peine étions-nous arrivés, que Mashotlané, le chef du vil-

lage, s'est dirigé vers le hangar où nous nous trouvions. Un petit garçon portait devant lui son tabouret, siége bas, et à trois pieds, sur lequel il s'est assis d'un air digne. Il a promené ses regards autour de lui pendant quelques secondes, les a arrêtés sur nous, et a prononcé le mot *rouméla* (bonjour ou salut). Puis il nous a offert de la viande bouillie d'hippopotame, en a pris un morceau, et a passé le reste aux gens de sa suite qui ont tout mangé. Quant à ses razzias chez les voisins, il les a excusées en disant que les Batokas, lorsqu'il était allé chez eux pour recueillir le tribut, l'avaient attaqué, et lui avaient tué quelques hommes. Les motifs qu'ils allèguent pour justifier leurs maraudes sont très-souvent les mêmes que ceux que donne César dans ses Commentaires. Il en est peu qui avouent, comme le vieux Moshobotouané, qu'ils attaquent leurs voisins parce qu'ils en ont le pouvoir et qu'ils espèrent être vainqueurs.

Nous avons retrouvé ici Pitsané, qui en 1854 est venu avec nous à Saint-Paul de Loanda. Il est chargé par Sékélétou d'acheter trois chevaux à des marchands griquas qui sont venus de Kuruman, et qui voudraient avoir neuf grosses défenses pour chacune de leurs misérables bêtes.

Dans la soirée, au moment où régnait le calme le plus profond, Takelang, celui dont la femme a été exécutée comme sorcière, a déchargé son mousquet et s'est écrié : « Je pleure mon épouse; ma cour est déserte; je n'ai plus de foyer. » Puis il a poussé des cris lamentables.

CHAPITRE XII.

Mosi-oa-tounya ou chutes de Victoria. — Ile du jardin. — Les paroles manquent pour décrire les chutes. — Deux fois la profondeur du Niagara. — Aucun récit des Portugais ne les mentionne. — Traversée de l'Afrique par deux esclaves. — Mashotlané et son prisonnier.

9 *août* 1860. Nous nous rendons aux chutes de Victoria. Leur nom makololo est *Mosi-oa-Tounya*, dont le sens littéral est fumée retentissante. Elles s'appelaient autrefois Séongo, ou Chongoué, qui veut dire Endroit de l'arc-en-ciel. Nous montons dans des canots appartenant à Touba Mokoro, un nom de sinistre augure qui signifie briseur de pirogues. Mais il paraît que Touba est le seul qui possède le charme avec lequel on est assuré de ne pas rouler dans l'abîme.

Pendant quelques milles, à partir de l'endroit où nous nous embarquons, la rivière est paisible ; nous glissons agréablement sur ses eaux qui ont la transparence du cristal ; et nous passons auprès d'îles charmantes, couvertes d'une épaisse végétation. Dominant la foule des autres arbres, s'élèvent majestueusement l'hyphénée et le borassus. A côté d'eux se remarquent le dattier sauvage, aux grappes de fruits dorés, et le mokononga touffu (le motsouri du premier voyage), qui a la forme d'un cyprès, les feuilles d'un vert foncé, et des fruits écarlates. Une quantité de fleurs se montrent près de la rive ; quelques-unes sont entièrement nouvelles pour nous ; les autres, telles que les convolvulus, sont d'anciennes connaissances.

Mais notre attention est vivement détournée de ces îles délicieuses par les rapides où Touba peut nous jeter sans le vouloir. Le seul aspect de ces effroyables écueils, leur voix rugissante, ne peut manquer de produire quelque malaise à ceux qui ne les ont jamais vus. C'est seulement quand la rivière est très-basse, comme aujourd'hui, qu'on peut se hasarder à gagner l'île vers laquelle nous nous dirigeons. Si l'on y abordait au moment de l'inondation, en supposant que la chose fût praticable, il fau-

drait y rester jusqu'à ce que les eaux se fussent complétement retirées. On a vu des éléphants et des hippopotames être lancés dans l'abîme et réduits à l'état de pâte.

Dès que nous arrivons à la hauteur des rapides, on nous recommande de garder un profond silence, attendu que nos paroles pourraient diminuer la vertu du talisman; et personne, à la vue de pareils tourbillons, ne songe à désobéir au Briseur de pirogues. Il est bientôt évident que la recommandation de Touba est des plus sensées, bien que le motif sur lequel il l'appuie ressemble beaucoup à celui d'un autre Makololo qui priait un jour un de nos hommes de ne pas siffler parce que cela ferait venir le vent. Ici, le pilote ayant à diriger la manœuvre en prévenant le timonier chaque fois qu'il découvre un rocher, un tronc d'arbre, une saillie quelconque, Touba se dit sans aucun doute que nos paroles pourraient détourner l'attention de l'homme qui tient le gouvernail; et la moindre négligence, la plus légère méprise nous ferait infailliblement chavirer. En certains endroits les hommes de l'équipage ont à déployer tout ce qu'ils possèdent de vigueur et d'énergie pour faire entrer la pirogue dans la seule portion praticable du rapide, et pour l'empêcher d'offrir le travers au fil de l'eau, ce qui nous enverrait à l'instant même avec les plotus et les cormorans qui plongent autour de nous.

Parfois il semble que rien ne pourra nous sauver des écueils, dont la tête, maintenant que l'eau est basse, apparaît au-dessus du fleuve; mais juste au moment voulu Touba prévient le timonier, détourne un peu le canot avec sa gaffe, et nous passons comme une flèche à côté du récif. Jamais embarcation ne fut plus adroitement conduite. Une seule fois le talisman sembla perdre un peu de son efficacité: nous filions à toute vitesse; un rocher noir, sur lequel bondissait l'écume blanche, se trouvait en face de nous; la perche y fut appliquée avec la promptitude ordinaire; mais elle glissa au moment où le pilote y pesait de tout son poids. Nous ressentîmes une violente secousse, et la pirogue fut à demi remplie d'eau. Touba, que sa présence d'esprit n'avait point abandonné, éloigna l'esquif, et le lança dans un endroit où la rivière étant calme, on put le vider sans crainte. Pendant ce temps-là il nous fut donné à entendre que ce n'était pas le charme, ou la médecine, comme

on dit dans le pays, qui était en défaut; le talisman n'avait rien perdu de sa vertu; et la mésaventure provenait tout simplement de ce que Touba n'avait pas déjeuné. Inutile de dire que depuis lors nous avons veillé à ce que le pilote ne partît plus à jeùn.

Toutefois nous abordons sains et saufs à Garden-Island (l'île du Jardin) qui est située au milieu du fleuve, et qui s'étend jusqu'au bord du gouffre. Nous en gagnons l'extrémité, nous nous penchons au-dessus de l'abîme, d'une profondeur vertigineuse; et le caractère unique et merveilleux de la cascade apparaît à nos regards.

Il n'est pas de paroles qui puissent donner l'idée d'un pareil spectacle; un peintre accompli n'y parviendrait pas, même avec une série de tableaux. Peut-être en décrivant la manière dont la cascade s'est probablement formée arriverons-nous à faire comprendre ce qui la caractérise. Le saut du Niagara provient de l'usure des rochers sur lesquels tombe la rivière; il a reculé graduellement pendant une longue suite de siècles, et a laissé devant lui une auge profonde et large, dont la ligne est assez droite. Il continue tous les jours son mouvement de recul, et décharge néanmoins dans le Saint-Laurent l'eau des lacs dont celui-ci est composé. Les chutes de Victoria ont été formées par une déchirure transversale du basalte qui constitue le lit du Zambèse. Les bords de la faille sont toujours à vive arête, si ce n'est du côté où l'eau se précipite, et où la rampe est rongée sur l'espace d'un mètre. La falaise est perpendiculaire et descend jusqu'au fond de l'abîme sans présenter de saillie, sans offrir de stratification, sans paraître disloquée. Le puissant effort qui, en produisant cette fissure a déchiré le lit du fleuve, n'en a pas dérangé le niveau. Il en résulte qu'arrivé à l'extrémité de l'île du Jardin, le Zambèse disparaît tout à coup, laissant voir de l'autre côté de la crevasse les arbres qui s'élèvent à l'endroit où il coulait jadis, et qui croissent sur le même plan que celui où nous avons navigué.

La crevasse dépasse de quelques mètres la largeur du fleuve, qui est ici d'un peu plus de 1860 yards. Nous avons négligé les quelques mètres d'excédant pour conserver ce chiffre, qui indique l'année où les chutes du Zambèse ont été l'objet d'une étude exacte. En amont de l'abîme le courant principal va direc-

tement du nord au sud; la crevasse qui le traverse se dirige à peu près de l'est à l'ouest. Nous en avons mesuré la profondeur au moyen d'une ligne à laquelle nous avions attaché quelques balles, plus un bout de calicot d'une longueur d'un pied. L'un de nous a posé la tête sur un rocher, qui se projette au-dessus du gouffre, et a suivi du regard la descente du calicot. Trois cent dix pieds de corde avaient été fournis par celui qui tenait la ligne, quand les balles rencontrèrent un plan incliné de la falaise, et s'y arrêtèrent; elles avaient encore, selon toute probabilité, cinquante yards à descendre pour gagner la surface de l'eau. Le morceau de cotonnade blanche ne paraissait plus que de la dimension d'une pièce de cinq schellings.

Mesurée de l'île du Jardin, au moyen du sextant, la crevasse nous a présenté une ouverture de quatre-vingts yards; c'est là son minimum; ailleurs elle a quelques mètres de plus. Dans cette faille deux fois plus profonde que la cascade du Niagara n'a de hauteur, se précipite avec un fracas étourdissant, une rivière de plus d'un mille de large : voilà ce qu'on appelle la Fumée tonnante, ou les chutes de Victoria.

Toujours placé dans l'île du Jardin, si vous regardez au fond de l'abîme, vous voyez la nappe d'eau qui tombe à votre droite, c'est-à-dire au couchant, nappe d'eau d'une largeur d'un demi-mille, recueillie par un canal ayant tout au plus une ouverture de vingt ou trente yards, où elle fuit exactement à angle droit de son cours primitif. Elle se dirige donc au levant, tandis que la portion orientale du fleuve, tombe dans ce même gouffre, et se précipite au couchant. Ces deux masses tumulteuses se réunissent à moitié chemin dans un vortex effroyable, et s'échappent en bouillonnant par une crevasse, qui forme à son tour un angle droit avec la fissure des chutes. Cette crevasse est à peu près à 1170 yards du bout occidental de l'abîme, et à 600 yards de l'extrémité orientale. C'est à son entrée que les deux torrents se rejoignent et forment le tourbillon. Réduit maintenant à une largeur apparente de vingt ou trente yards, le Zambèse se rue vers le sud en suivant ce canal étroit sur un espace de cent trente yards. Arrivé là, il se trouve en présence d'une seconde crevasse plus profonde, et presque parallèle à la première. Abandonnant alors la partie orientale de ce nouveau gouffre à de grands arbres qui en tapissent le fond, il se détourne

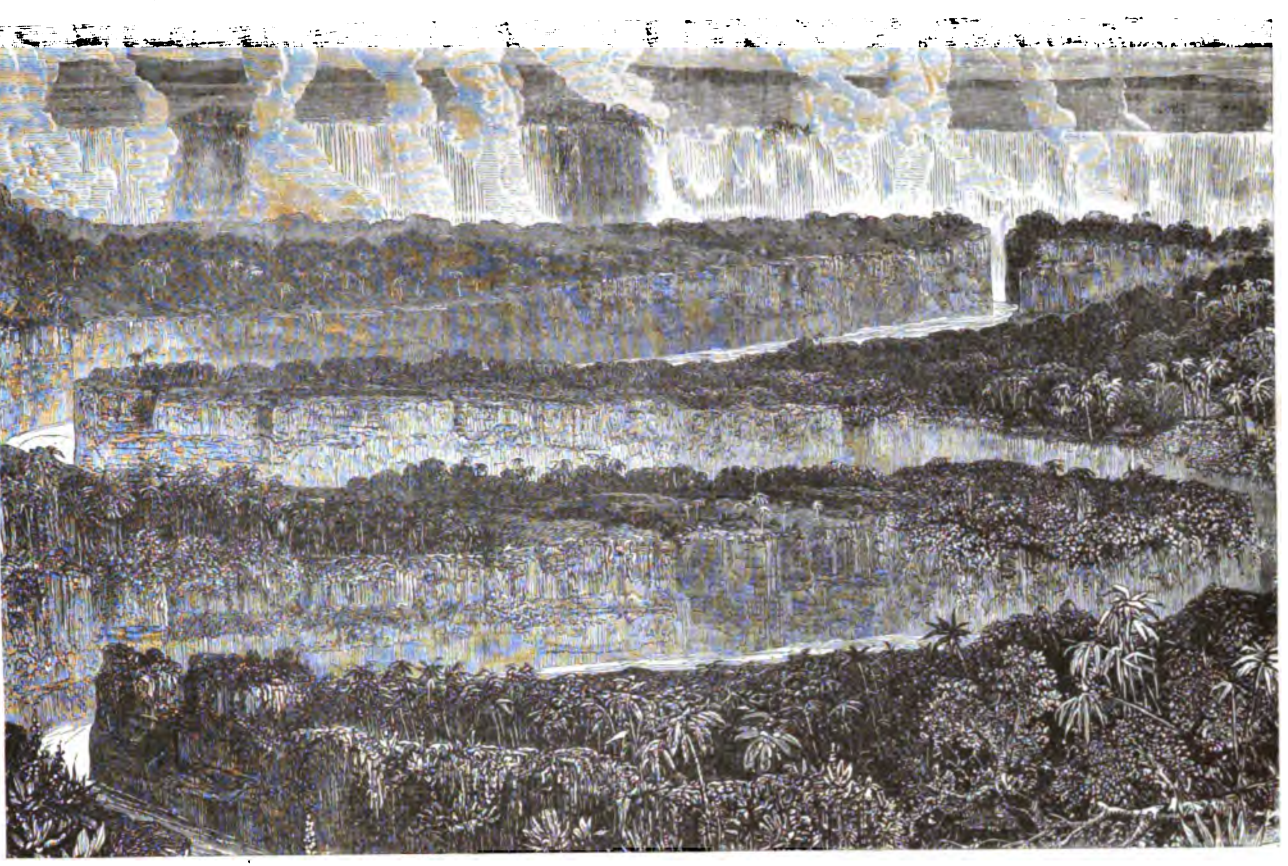
brusquement pour courir à l'ouest, et découpe ainsi un promontoire de 1170 yards de longueur, sur une base qui en a 416.

Après avoir entièrement descendu le second côté de ce triangle, les eaux doublent tout à coup la pointe d'un autre cap, et vont se jeter à l'est dans un troisième abîme. Elles glissent autour d'un nouveau promontoire, beaucoup plus étroit que les autres, reviennent au couchant, où elles se versent dans un quatrième gouffre; et nous les voyons au loin décrire un nouvel angle, puis se diriger à l'est vers un nouvel abîme. Dans ce prodigieux zigzag, les parois sont si nettement tranchées, les saillies, les pointes des angles sont tellement vives, que l'on ne peut s'empêcher de croire que le trap basaltique, dont cette auge est formée, a été fendu subitement, et disposé ainsi par une force souterraine, sans doute à l'époque où les anciennes mers intérieures se sont écoulées par des fissures analogues, plus rapprochées de l'Océan.

Au midi des chutes, de l'autre côté du gouffre, le sol ainsi que nous l'avons dit, a conservé le niveau qu'il avait jadis.

Supposez que la grande auge qui est au bas du Niagara décrive plusieurs lignes alternativement à droite et à gauche, avant d'atteindre le pont du chemin de fer; le sol qui se trouverait entre ces lignes supposées étant au même niveau que celui qui est en amont de la chute, permettrait d'avoir entre chacun de ces détours des points de vue du même genre que celui que vous avez du pont du railway; avec cette différence qu'au lieu d'être à deux milles de la cascade, ainsi qu'il arrive pour le pont du Niagara, le premier seuil que vous avez ici n'est qu'à soixante-treize mètres de la cataracte.

Le sommet des promontoires du Mosi-oa-tounya est généralement plat et parsemé d'arbres. A partir des chutes, le premier que l'on rencontre a sa base du côté de l'est, et devient tellement étroit qu'il serait dangereux d'aller jusqu'à la pointe. Sur le second nous avons trouvé une piste de rhinocéros et une cabane; mais à moins que le constructeur de cette case ne soit un ermite, et n'ait un rhinocéros pour compagnon, nous ne devinons pas ce que jamais bête ou homme a pu venir faire ici. De l'extrémité de ce second promontoire, également oriental, nous voyons le fleuve horriblement comprimé, et d'un vert de



Une vue des chutes Victoria. — D'après le Dr Livingstone.

mer foncé, glisser au moins à quatre cents pieds au-dessous de l'endroit où nous sommes[1].

Quand la rivière est basse et qu'on peut y arriver, c'est de l'île de Jardin qu'on a la meilleure vue du gouffre, ainsi que du bord opposé, avec ses grands arbres verts et ses brillants arcs-en-ciel, décrivant trois quarts de cercle. Parfois, au nombre de quatre, ces arcs lumineux reposent sur la face de cette grande muraille, que de minces filets d'eau descendent sans cesse pour remonter toujours, balayés qu'ils sont par les tourbillons de vapeur qui s'échappent de l'abîme. Mais pour bien voir les chutes, il faut se rendre au milieu des arbres verts qui couronnent ce grand mur, et qui se trouvent chez Mosilikatsi; de même que pour jouir de la principale merveille du Niagara, on doit passer sur la rive canadienne.

Nous trouvant alors en face de la cataracte, nous avons à l'extrémité occidentale du gouffre une première nappe d'eau de 36 yards de large, tombant comme les autres à une profondeur de plus de 400 pieds. A côté de cette première chute se trouve l'île de Boarouka; vient ensuite une cascade dont la largeur est de 573 yards. Une pointe de rocher la sépare d'une autre nappe de 325 yards : au total une chute permanente de plus de 900 yards d'étendue. Ici nous avons l'île du Jardin; le fleuve étant plus bas que jamais, une grande partie des rochers qu'il renferme sont à découvert, d'où il résulte une vingtaine de petites cascades qui, à l'époque des grandes eaux, ne forment plus qu'une énorme cataracte d'un autre demi-mille. Près de l'extrémité orientale du gouffre se voient deux chutes maintenant insignifiantes, mais qui, à l'époque où le fleuve est débordé, sont encore plus larges que celles de l'ouest.

1. Nous avons employé deux fois le mot *glisser* en parlant du cours des eaux, et l'avons fait à dessein; car le fleuve, bien qu'affreusement brisé dans sa chute, convulsé et tordu au fond du gouffre où il s'abîme, coule sans résistance le long des promontoires, et présente une surface unie, rompue seulement au détour des caps, où elle subit un mouvement de rotation. Il faut que la crevasse soit d'une profondeur excessive pour que le fleuve tout entier y passe avec autant de calme. Nous ferons observer que dans la gravure que nous donnons des cascades, gravure faite d'après un croquis dessiné sur les lieux, et envoyé à sir Roderick Murchison, en 1860, les promontoires sont nécessairement déprimés afin de montrer les chutes; ce qui n'existe pas dans la nature. Le fond du paysage présente aussi plus de végétation qu'il n'y en a dans la réalité. En dehors de l'influence des colonnes de vapeur les rochers sont plutôt nus.

La totalité des eaux roule dans l'abîme en nappe unie et transparente; mais après une chute de 10 à 12 pieds, cette nappe cristalline se transforme tout à coup en une masse de neige, des éclats s'en détachent sous forme de comètes échevelées; puis l'amas neigeux se dissout en des myriades de ces comètes liquides et bondissantes, dont les chevelures ruissellent. Charles Livingstone n'a pas vu cet effet particulier se produire au Niagara. Il est possible qu'il résulte ici de la sécheresse de l'atmosphère, ou de la cause, quelle qu'elle puisse être, qui fait que chaque goutte de l'eau du Zambèse paraît jouir d'une sorte d'individualité. Ces gouttes singulières perlent au bout des pagaies, s'en détachent, et roulent à la surface du bois[1] ainsi que du mercure sur une table. Dans l'abîme, où elles s'agglomèrent, nous les voyons former des groupes, ayant chacun une traîne vaporeuse d'un blanc pur, et que nous suivons dans leur course jusqu'au moment où ils nous sont cachés par un nuage d'écume. Une pierre jetée dans le gouffre diminue graduellement et finit par disparaître au milieu de cet épais brouillard. Charles Livingstone a vu le Niagara et donne la palme aux cataractes du Zambèse, bien que ce dernier fleuve n'ait jamais été plus bas qu'aujourd'hui. Certaines gens se sont trouvés déçus tout d'abord en voyant la grande chute américaine; celle de Mosi-oa-Tounya est d'un caractère si étrange qu'elle devra toujours surprendre. La quantité d'eau que roule le Niagara est sans doute plus importante que celle du Zambèse pendant la saison sèche; mais non pas au moment de l'inondation.

En se précipitant dans le gouffre, où nous la voyons tomber, cette nappe d'eau entraîne nécessairement un volume d'air considérable, qui arrive à une profondeur inconnue, rebondit, chargé d'une masse de vapeur, et forme au-dessus de l'abîme les colonnes que nous avons aperçues d'une distance de vingt milles. Parvenue à trois cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, cette vapeur se condense, et retombe en une pluie fine et perpétuelle. Une grande partie du nuage qui s'élève à l'ouest de l'île du Jardin arrose le massif d'arbres verts, situé vis-à-vis

1. *Along the smooth surface*, nous ne savons pas au juste quelle est cette surface unie; nous supposons qu'il s'agit de la pagaie, et non pas de la surface de l'eau; mais rien ne l'affirme. (*Note du traducteur*).

des chutes. La pluie coule sur les feuilles, d'où elle glisse en larges gouttes, et forme ces ruisseaux, qui toujours descendent et toujours remontent leur lit perpendiculaire, refoulés ou aspirés qu'ils sont par les colonnes vaporeuses d'où ils proviennent.

Le soleil du matin revêt ces panaches humides des riches couleurs d'un triple arc-en-ciel. Les rayons du soir, émanant d'un ciel tout ruisselant d'or, leur communiquent une teinte sulfureuse qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer. Pas un oiseau ne perche dans le sombre massif où retombe la pluie de ces colonnes; pas un n'y chante, pas un n'y fait son nid. Nous avons vu des calaos et des bandes de tisserins noirs passer de la terre ferme dans les îles, et retourner à la pointe des caps; mais tous évitaient la région des pluies perpétuelles, où sont les arbres verts. Le soleil même, qui partout ailleurs est si accablant, ne pénètre jamais sous cette voûte ténébreuse. En présence de cette ombre épaisse, de ce déchirement du sol, de ce fleuve qui s'engouffre et rejaillit en fumée, nous comprenons les êtres qui, dans l'enfance du globe, peuplaient l'air, la terre et les eaux; réunion de formes étranges où celle de l'homme n'existait pas.

A quels dieux furent consacrés ces bois obscurs, et cet abîme terrifiant sur lequel planent sans cesse des colonnes de nuées? Les anciens chefs batokas avaient choisi, pour y aller rendre hommage à leur divinité, les deux îles qui sont au bord du gouffre. Il n'est pas étonnant que sous le dais nuageux de ces colonnes gigantesques, à la vue de ces brillants arcs-en-ciel, au rugissement de la cataracte, au roulement continu de ces eaux tombant toujours comme de la main du Tout-Puissant, leur âme fût saisie d'un effroi religieux.

Le Mosi-oa-Tounya fait l'étonnement de toutes les tribus de cette vaste zone. Nous en avons entendu parler à plus de deux cents milles du Zambèse. L'une des premières questions que Sébitouané nous adressa fut celle-ci : « Y a-t-il chez vous de la fumée qui tonne? Qu'est-ce qui peut faire sortir de l'eau tant de fumée, la faire sortir sans cesse, et monter à une si grande hauteur? »

Cette même année (1851), MM. Livingstone et Oswell s'approchèrent de la cataracte jusqu'à n'en être plus qu'à deux jours

de marche; mais ce ne fut qu'en 1855 qu'elle fut visitée par le docteur Livingstone, le premier Européen qui l'ait jamais contemplée. Il était alors accompagné de Sékélétou et d'une suite de deux cents hommes, ce qui rendit nécessairement très-court le temps qu'il put consacrer à l'examen de cette merveille. Les deux jours qu'il y passa furent employés à fixer la position géographique du lieu, et à faire servir la pluie, qui, des colonnes, vient parfois tomber en amont du gouffre, à l'arrosement d'un verger destiné à éveiller le goût de l'arboriculture chez les Makololos. Ce verger fut établi dans l'île que l'on nommait autrefois Kazérouka, et que les indigènes appelèrent désormais l'île du Jardin. A cette époque, le docteur, qui se rendait avec sa suite à la côte orientale, n'ayant pas pu visiter l'autre bord de la crevasse, ne vit pas le zigzag prodigieux que le fleuve décrit au delà des chutes.

Les hippopotames ont détruit le verger de Kazérouka; et bien que, cette fois, nous ayons entouré d'une forte estacade les orangers, les caféyers et les anacardiers que nous y avons plantés de nouveau, il est à craindre que la même cause ne produise le même résultat, en dépit de la clôture que nous avons faite[1]. Des missionnaires résidents pourront seuls cultiver ici des arbres fruitiers. La floraison des abricotiers et des pêchers a lieu vers la fin de la saison sèche, et l'irrigation devient alors nécessaire. Les Batokas, nous l'avons dit plus haut, se livrent bien à la culture des arbres; mais ils n'ont que ceux du pays : le mosibé, le motsikiri, le boma et quelques autres. Une tribu qui fait une plantation, et qui s'y intéresse, s'attache au sol qui

1. Les chutes de Victoria ont été visitées en 1863, par sir Richard Glyn, et les frères Bart, qui faisaient alors une excursion de chasse. Comme nous, ils abordèrent à l'île du Jardin, et virent que nos craintes s'étaient réalisées : les hippopotames avaient tout détruit. Sir Richard eut la bonté de graver plus profondément les initiales que nous avions tracées sur un arbre, lors de la découverte de l'île, en 1855, la seule fois où nous ayons inscrit notre chiffre dans le cours de nos voyages. Des trafiquants et d'autres individus ont visité le pays qui est au sud du Mosi-oa-Tounya; mais nous n'avons pas vu qu'ils aient rien décrit de nouveau sur la région qu'ils ont traversée. Personne enfin ne paraît s'être rendu sur l'autre bord de la crevasse, et en avoir examiné la partie orientale. Le Lonkoué ou Qouaï, qui dit-on rejoint le Zambèse entre le Mosi-oa-Tounya et le village de Sinamané, et qui porte canot, pourrait être le sujet d'une exploration intéressante. Mosilikatsi, chef suprême des tribus qui vivent sur les bords de cette rivière, est, comme on sait, favorable aux Anglais.

porte les arbres qu'elle a plantés, d'où l'influence civilisatrice de l'arboriculture.

Avant de nous éloigner de ces cataractes, les plus merveilleuses que l'on connaisse, qu'il nous soit permis de rappeler que malgré l'impression qu'elles ont faite sur l'esprit des indigènes, les Portugais n'en avaient jamais entendu parler avant 1856. Vers 1809, deux esclaves noirs, Pedro Baptiste et André José, furent envoyés de Cassangé (trois cents milles de la côte occidentale) à Tété, qui se trouve à la même distance de l'océan Indien. Une dame qui habite encore Tété, dona Eugenia, se rappelle parfaitement ces esclaves, leur chevelure laineuse arrangée à la mode du Londa, le séjour qu'ils firent dans le village jusqu'à l'arrivée des lettres du gouverneur général, dépêches qu'ils reportèrent à Cassangé. C'est à ce propos que les Portugais prétendent qu'ils ont possédé un chemin traversant l'Afrique d'orient en occident. Ils n'ont pas d'autre fait à l'appui de leurs prétentions. Sur leurs cartes la source du Zambèse est placée au S. S. O, de Zumbo, à peu près sous le méridien où sont les chutes de Victoria; et c'est d'après cette autorité qu'un géographe anglais, qui n'a jamais voyagé, affirme avec un aplomb amusant, qu'au delà des chutes, le Zambèse se dirige vers le sud, et va se perdre sous le Kalahari.

Dès qu'un Anglais a été quelque part, on est sûr que d'autres ne tarderont pas à le suivre. M. Baldwin, parti de Natal, a réussi à gagner le Mosi-oa-Tounya sans autre guide que sa boussole. Ce gentleman est le second sujet de Sa Majesté Britannique qui ait vu la plus grande des merveilles africaines. Nous l'avons rencontré au village des Chutes où il était prisonnier sur parole. Ayant appelé un batelier qui lui fit passer le Zambèse, il lui arriva de sauter dans le fleuve pendant la traversée et de gagner le bord à la nage. « Si un crocodile l'avait dévoré, nous disait Mashotlané, les Anglais nous auraient reproché sa mort. Il a failli nous causer un grand dommage; c'est pour cela qu'il a dû payer une amende. » Comme M. Baldwin n'avait pas ce qu'on lui demandait, on l'a retenu jusqu'à ce qu'il eût fait venir des grains de verre de son wagon, qui se trouvait à deux jours de marche.

Mashotlané a fait son éducation dans les camps de Sébitouané, où l'on respectait peu la vie de l'homme. Bien qu'il ne

soit pas de la première jeunesse, sa figure ouverte et belle ne nous offrait aucun indice des mauvaises influences qu'il a subies. L'œil de ses compatriotes a été plus pénétrant que le nôtre. L'impression qu'il a faite sur nos gens s'est traduite par ces mots : « Il a bu le sang des hommes, vous le voyez dans ses yeux. » Les perles arrivées, il n'a mis aucun obstacle au départ de M. Baldwin; mais huit jours après il a frappé sur la tête une de ses femmes avec sa massue de corne de rhinocéros, et l'a grièvement blessée. La pauvre femme, étant d'une bonne famille, est partie dès qu'elle a pu le faire; nous l'avons rencontrée plus tard avec une autre épouse de son mari; elles se dirigeaient toutes deux vers la vallée des Barotsés.

En amont des chutes, le sol est jonché d'agates sur un espace considérable; la plupart sont altérées, du moins à l'extérieur, par le feu qui détruit l'herbe sèche. Nos hommes ont été dans la joie en apprenant qu'elles pouvaient leur servir de pierre à fusil. Cette circonstance, et les idées nouvelles qu'ils ont acquises à Tètè sur la valeur de la malachite et de l'or, qu'ils appellent dalama, font qu'ils ne s'étonnent plus de nous voir ramasser des pierres et les examiner avec soin.

CHAPITRE XIII.

Condition des fugitifs et des captifs chez les indigènes. — Village de Molélé. — Disette. — Tianyané. — Pokou. — Consulté sur la valeur des chevaux. — Mparira, village de Mokompa. — Abeille sans aiguillon. — Les voyageurs prennent un canot pour aller à Séshéké. — On essaye de leur faire faire quarantaine. — Messagers. — Éducation des indigènes. — Poste au bétail. — Ville ancienne et ville neuve de Séshéké. — Sékélétou. — Rien de tel que le bœuf. — Visiteurs. — Lèpre de Sékélétou et ses conséquences. — Thé et conserves venus de Benguéla. — Pas d'ivoire, pas de commerce d'esclaves. — Effet des ordres de Sékélétou. — Mode. — Commerce de chevaux. — Courses particulières. — Cavalerie domestique. — Grain. — Pas de légumes. — Pas de fruits. — M. Helmore. — Démembrement de la mission.

Côtoyant le Zambèse, que nous remontons toujours, nous traversons le Lékoné à son embouchure, située à peu près à huit milles de l'île de Kalaï, et nous nous arrêtons à une bourgade qui se trouve en face de l'île de Choundou. Namboué, le chef de ce village, est l'un des Matébélés qui ont eu à fuir la colère de Mosilikatsi, et se sont réfugiés chez les Makololos. Pendant la visite qu'il nous a faite, ses jolies épouses, au nombre d'une demi-douzaine, sont venues et se sont assises derrière lui. Nous les avons beaucoup amusées en demandant à leur mari si elles ne se querellaient jamais; à quoi le monstre a répondu : « Oh! oui, elles se disputent sans cesse. »

Chez les peuplades de la côte un fugitif est presque toujours vendu. Ici, l'homme qui vient chercher asile conserve le rang qu'il avait dans son pays. Les enfants des captifs jouissent même de tous les priviléges des enfants du vainqueur. Le révérend Thomas, qui est établi près de Mosilikatsi, a trouvé le même système chez les Matébélés.

« Celui, dit-il, qui a été capturé dans une razzia, jouit dès son arrivée dans la tribu des priviléges de l'enfant, il en prend le titre et considère, à tous égards, son maître et sa maîtresse comme ses nouveaux parents. Non-seulement il est presque

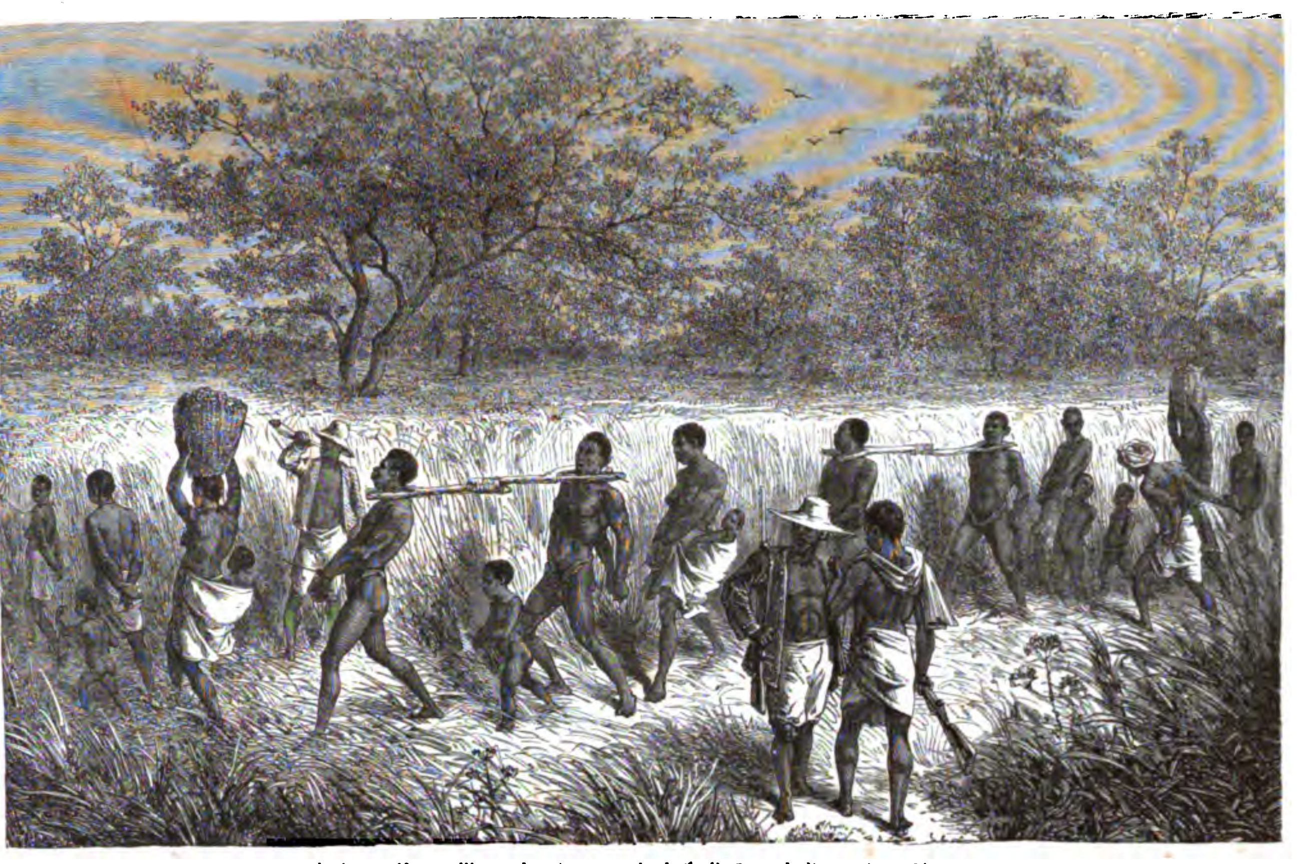
leur égal, mais il peut les quitter, et aller où bon lui semble, pourvu qu'il ne sorte pas du royaume. Sa qualité est celle de serf; toutefois la position qu'il occupe, surtout dans le pays de Mosilikatsi, n'éveille pas l'idée d'esclavage. Avec de l'ordre et de l'activité, il peut devenir maître à son tour, et acquérir plus de richesse et de puissance que celui qui l'avait fait captif. »

L'habitude qu'ont les guerriers de ces tribus, au retour d'une razzia, de troquer leurs prisonniers pour du grain ou du bétail, pourrait faire croire que l'esclavage existe dans toute sa rigueur chez les peuplades du centre. Mais M. Thomas, après avoir observé, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, l'état social de ces tribus, dit avec raison. « Le maître africain ne demande pas la ponctualité, la promptitude, l'adresse, le travail, la perfection qu'exige le maître civilisé. En Europe la grande affaire est le bon emploi du temps; ici, à quoi peut-il servir? »

A part l'affreux gaspillage de vie humaine qui se fait dans les razzias, la servitude qui en résulte n'a pas ce cachet odieux, qu'elle prend tout de suite chez les Européens. C'est peut-être un défaut d'éprouver ce genre de nostalgie qui vous porte à comparer la situation des pauvres que l'on a sous les yeux, avec celle des déshérités du pays natal; mais on ne peut pas s'en empêcher. Quand nous voyons avec quelle facilité les classes les plus humbles trouvent ici leur subsistance, il nous est impossible de ne pas nous rappeler toute la peine que nos pauvres se donnent pour arriver à ne pas mourir. Avec quelle ardeur et quelle timidité ils recherchent le plus dur travail! combien chez nous le combat de la vie est rude; tandis qu'une si belle portion de la terre est déserte, et n'a pas l'emploi auquel le Créateur l'a destinée.

Dimanche, 12 *août* 1860. La journée se passe au village de Molélé, un grand vieillard batoka, qui est très-fier d'avoir été l'ami de Sébitouané. Pour venir chez lui, nous avons traversé des bois où abonde le gibier de toute espèce. On laisse se détruire les dents d'éléphants qui décorent les tombeaux; et les crânes que les anciens chefs batokas mettaient sur des pieux pour orner leurs villages, n'ayant pas été renouvelés, tombent maintenant en poussière[1].

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe* (Hachette, Paris, 1859), p. 580.



Bande de captifs au village Mbamé. — Dessin de Émile Bayard, d'après le Dr Livingstone.

Nous commençons à voir les signes de la disette dont on nous a parlé ; les sujets de Molélé vont dans les endroits marécageux, arracher les racines de tsitla, et se nourrissent du cœur des jeunes palmiers.

Le village, situé au versant d'une rampe boisée, domine une grande étendue de prairies et de marais qui se déploient au bord du fleuve. Des troupeaux de buffles et d'antilopes aquatiques[1], pâturent dans le jour en toute sécurité, sachant qu'ils ont dans les roseaux des marécages un abri où ils peuvent se réfugier en cas de péril. Un peu plus loin abonde le charmant petit ourébi ou tianyané[2]; et des troupeaux de gnous bleus ou gnous rayés (*catoblepas gorgon*) nous amusent par leurs cabrioles fantastiques. Ces gnous ont l'air beaucoup plus féroces que le lion lui-même, et n'en sont pas moins très-timides. Nous n'avons jamais pu en faire approcher un seul en agitant un mouchoir rouge, suivant la prescription. Il est possible que le rouge n'excite leur fureur que lorsqu'ils sont blessés ou chaudement poursuivis. Des bandes de léchés ou léchoués animent la prairie; et de concert avec les gracieux pokous, dont la taille est plus petite, et les formes plus rondes, ils courent vers les parties herbeuses du marécage.

Nous nous sommes aventuré à nommer le pokou *antilope Vardonii* en souvenir du major Vardon, un homme de grand cœur qui a voyagé en Afrique; mais nous pensons que quelque

1. Waterbucks, *egocerus ellipsiprymnus*.

2. Cette antilope n'étant pas connue dans le pays des Béchuanas, nous avions cru, en la voyant ici, découvrir une espèce nouvelle; mais la description que M. Webb a donnée de l'ourébi, qu'il a trouvé dans le Natal, ne laisse aucun doute sur l'identité de cette antilope et du tianyané : même aspect, même allure, mêmes habitudes, même cri d'alarme. Ayant commis cette méprise, nous sommes tout disposé à l'indulgence; cependant nous demanderons en toute humilité s'il convient de multiplier les noms au sujet d'animaux qui ne se distinguent des variétés connues que par une légère différence dans la courbure des cornes ou dans la teinte du pelage. Un élan, par exemple, qui fut tué en 1853 dans les plaines même où nous sommes actuellement, a été signalé comme ayant encore à l'âge adulte, la livrée que portent les jeunes dans le désert du Kalahari ; dix ans plus tard on l'a redécouvert sous le nom de *djikijounka* dans l'ouest de l'Afrique. Pareille chose est arrivée pour un nakong ou nzoé, dont on a fait une variété nouvelle sous prétexte qu'il est « faiblement tacheté. » Une tête de jeune waterbuck, apportée de l'Afrique occidentale a eu le même honneur ; et le bushbuck ordinaire[4] (*antilope sylvatica*) a reçu le nouveau nom d'*antilope Roualeyni*, bien qu'il ait été découvert et décrit avant la naissance de pas un de nous.

Nemrod en herbe éprouvera le besoin de faire aller son nom à la postérité sur le dos de cette antilope.

A moitié de la distance qui sépare le Tabachéou de la grande cataracte du Zambèse, les eaux commencent à se diriger vers l'ouest. Elles coulaient avant dans la direction opposée. De grandes masses de granit, ressemblant un peu à d'anciens châteaux forts, se dressent dans les airs aux environs de Kalomo. Le pays est un plateau élevé, dont nos hommes connaissent les différentes parties; ils nous désignent par leurs noms les plaines et autres lieux près desquels nous passons.

13 *août*. Rencontré des gens que Sékélétou nous envoie. Il a dit à ces hommes : « Allez à la rencontre du docteur, demandez-lui combien un cheval doit coûter, et ne donnez pas davantage. » C'est à propos de bêtes qu'ont amenées les Griquas. Nous avons répondu qu'ayant acheté un des chevaux avant notre arrivée, et l'ayant payé neuf grosses défenses, ils avaient donné aux marchands le droit de supposer qu'ils payeraient les autres le même prix.

Rien de plus drôle que de voir ces Makololos imiter l'air d'importance d'un certain blanc avec lequel ils ont fait du négoce, et qui aurait voulu paraître ne pas se soucier de la chose: tenant la tête haut, et se grattant le menton, « moins par indifférence qu'à cause de la vermine, » insinuent les bonnes langues. Il est heureux que nous ne sachions pas toujours ce que les Africains disent de nous; leurs remarques sont souvent peu flatteuses, et ressemblent beaucoup à ce que certains voyageurs écrivent sur le compte des noirs.

Notre camp est en face de la grande île de Mparira, située elle-même vis-à-vis du confluent du Chobé et du Zambèse. Les cailles, les francolins et les pintades abondent, ainsi que le gros gibier. Mokompo, chef makololo, nous apporte un présent considérable, et nous dit, ce qui est une politesse d'usage, combien il regrette de n'avoir pas de lait à nous offrir; mais que ses vaches sont taries.

On nous donne ici du miel, provenant d'une très-petite abeille que les Batokas appellent *moandi*, les autres *kokomatsané*, et qui n'a pas d'aiguillon. Ce miel est d'un goût aromatique et légèrement acide. L'abeille qui le produit est facile à reconnaître à l'habitude qu'elle a de vous bourdonner autour des

yeux, et de vous chatouiller la peau en vous la suçant comme le fait la mouche domestique. Elle habite généralement le creux d'un arbre, et place à l'entrée de sa ruche un tube en cire de la grosseur d'un tuyau de plume.

Sékélétou a la lèpre. De grands malheurs en ont été la conséquence. Mokompa se lamente; il craint de voir la tribu se démembrer, et ne sait pas ce qui peut advenir. Il nous prête deux pirogues pour nous rendre à Séshéké. Son grand canot est parti avec un chargement d'ivoire qu'il dirige sur cette ville, et qui doit y être échangé contre des marchandises apportées de Benguéla par des trafiquants indigènes.

Sur le haut Zambèse, c'est-à-dire en amont de la cascade, tous les rameurs se tiennent debout dans les pirogues. Ils se servent de grandes pagaies de dix pieds de long, et changent alternativement de côté sans que la précision et le rhythme de leurs mouvements aient à en souffrir.

Mochokotsa nous rencontre dans la journée du 17. Il vient de la part de Sékélétou, qui nous fait dire de prendre de l'ivoire et de lui acheter un cheval. Nouveau refus de notre part d'intervenir dans cette affaire. Le message porte en outre, que personne, excepté le docteur, ne doit se présenter devant le chef; et que tous ceux qui ont eu la petite vérole à Tété (il y a de cela trois ans), doivent retourner auprès de Moshobotouané pour se faire asperger d'une médecine qui les purifiera du mal, et empêchera qu'ils ne le répandent dans la tribu. Mochokotsa est renvoyé à Sékélétou avec mission de lui répondre, « que la petite vérole est connue des blancs depuis une longue suite d'années; qu'ils savent comment on la prévient, et que s'il y avait aujourd'hui le moindre danger, nous serions le premier à l'en avertir. Pourquoi lui-même ne va-t-il pas trouver Moshobotouané, et se faire asperger de médecine, pour se délivrer de sa lèpre? Nous n'avons pas, quant à nous, peur de sa maladie ni de la fièvre qui a tué les missionnaires, ainsi que beaucoup de Makololos. » Comme cette idée de quarantaine vient évidemment des docteurs du pays qui l'ont formulée pour accroître leur influence, nous ajoutons que nous n'avons pas de vivres; que nous irons demain à la chasse, encore le jour suivant; et que si après cela on nous reparle de purification nous retournerons dans notre pays.

Ce message n'est pas entièrement de notre crû; nos gens l'ont même entrelardé de protestations violentes, et d'injures assez fortes, à l'égard de ces animaux de docteurs qui veulent les empêcher de voir leur père. Toutefois, ils se servaient prudemment du dialecte de Têté pour épancher leur bile, quand, à leur grande surprise, Mochokotsá leur a dit qu'il n'avait pas perdu une seule de leurs paroles; « attendu qu'il était de la tribu des Baziloulous, et qu'il les défiait de les tromper dans n'importe quel langage : que ce fût la langue des Mashomas, qui demeurent au levant, ou celle des Mambaris qui sont au couchant. » Il répéta ensuite, deux fois notre message pour savoir s'il en possédait bien les termes, et retourna vers Sékélétou.

Ces courriers ont une mémoire excellente; ils portent souvent à des distances considérables des messages d'une grande longueur, et les délivrent presque mot pour mot. Habituellement quand la route est longue, ils vont deux ou trois ensemble, et chaque soir, ils se répètent ce qu'ils ont à dire, afin d'être bien sûrs de n'y rien changer. Lorsqu'on parle aux indigènes de la nécessité d'apprendre à écrire, ils vous répondent que pour eux c'est inutile; « que leurs messagers portent les nouvelles tout aussi bien qu'une lettre; et que si l'on a quelque chose à dire à une personne d'un village voisin, la meilleure manière est de l'envoyer chercher ou de se rendre auprès d'elle. Quant à correspondre avec des amis qui sont à une grande distance, c'est très-bien pour les blancs; mais les noirs n'ont pas d'amis loin d'eux. » Le seul argument qui produise quelque effet en faveur de la lecture, c'est qu'il est de leur devoir de connaître la révélation du père céleste, et dans les termes où elle est écrite dans la Bible.

Notre messager est revenu aujourd'hui même : « Vous avez dit vrai, nous répond Sékélétou ; la maladie est ancienne, et les blancs doivent la connaître; venez tout de suite, ne dormez pas dans le sentier, car j'ai grand désir de vous voir. »

Après le départ de l'émissaire, nous avons rencontré les hommes de Mokompa; ils rapportent les dents d'éléphants. On achètera les chevaux, qui sont préférés aux articles de Benguéla. Ces hommes sont en outre porteurs d'instructions pour leur chef, et voici à quel propos : Mashotlané n'a pas accueilli M. Baldwin avec tous les égards qu'il devait avoir pour un

Anglais, suivant la recommandation qu'avait faite Sékélétou; de plus il a été fort incivil pour les émissaires de Mossilikatsi, qui nous apportaient des lettres de M. Moffat. Il les a reçus comme s'ils avaient été des espions, leur a fait déposer leurs dépêches, et a refusé de prendre le sac avant qu'ils se fussent éloignés. Aux remontrances que nous lui avions faites à ce sujet, il a répondu qu'il n'avait été placé aux Chutes que pour veiller sur les Matébélés, ennemis des Makololos : « Pouvait-il savoir que les gens en question venaient de la part de M. Moffat ? » Là-dessus nos hommes ont fait courir le bruit que Mashotlané nous avait insultés; d'où il résulte que Sékélétou envoie à Mokompa le message suivant : « Allez trouver Mashotlané, et dites-lui qu'il a eu de grands torts. Ce n'est pas à Monaré (le docteur Livingstone), mais à Sébitouané qu'il a fait injure; car Monaré occupe maintenant la place de notre père, et nous le révérons comme Sébitouané lui-même. Vous lui direz aussi que l'amende qui a été imposée à M. Baldwin doit être restituée sur-le-champ; car M. Baldwin n'est pas un Boer, mais un Anglais. Sékélétou est fort irrité ; et Mokompa ne doit rien cacher du message. »

Quand il connut les maraudes que Mashotlané se permettait de faire chez les Batokas, Sékélétou lui fit dire de quitter sa résidence, et de venir habiter Séshéké. Il voulait simplement l'avoir sous les yeux; mais craignant que cet ordre ne fût suivi d'une condamnation à mort, Mashotlané répondit qu'il était trop malade pour supporter le voyage. Sékélétou a essayé de nouveau de l'éloigner des Batokas ; mais sans aucun succès. En théorie le chef est absolu; dans la pratique son autorité est restreinte. Il ne se fait obéir de ses vassaux qu'en faisant mettre à mort de temps en temps quelques-uns des insoumis.

A l'exception des petits rapides de l'île de Mparira, près de l'embouchure du Chobé, nous ne trouvons que des eaux calmes jusqu'à Séshéké. Des bœufs et des vaches, de deux ou trois variétés, paissent dans les herbages des îles. Les Batokas possédaient autrefois des bêtes bovines de très-petite espèce, mais joliment faites, et d'une douceur remarquable ; il en reste beaucoup dans le pays. On voit en même temps deux autres races; l'une de taille moyenne offre de nombreux exemples de cornes pendantes et flottantes; l'autre, plus grande et plus forte a des

cornes d'une dimension exceptionnelle, qui paraissent être un fardeau pour l'animal qui en est chargé. Cette dernière race est très-commune sur les bords du lac Ngami[1].

Nous faisons halte, au milieu du jour, à l'un des postes à bestiaux de Mokompa, où l'on nous sert du lait en abondance. Les hommes de cette position ont ordinairement plusieurs troupeaux établis en différents endroits. Ils vont passer quelque temps dans chacun de ces Kraals, tout en faisant leur principale résidence des villages qu'ils gouvernent. En l'absence de Mokompa, son fils, âgé de dix ans, est chef de la station que nous voyons aujourd'hui. Le Kraal aux bêtes bovines, suivant les Makololos, est une école où tous les garçons doivent être élevés; ils y reçoivent le genre d'instruction qui leur est nécessaire, y apprennent à connaître les pâturages et à soigner le bétail.

Des vents d'est violents soufflent tous les jours de midi à minuit, et continueront jusqu'au début de la saison pluvieuse; c'est-à-dire jusqu'au mois d'octobre ou de novembre. Ils entraînent la fumée qui provient de l'incendie des hautes herbes, et la font tournoyer et courir sous forme d'immenses colonnes. Une de ces trombes, qui sont fréquentes dans l'après-midi, a passé devant nous à une vingtaine de mètres, et a failli nous saisir. Le vent semblait attiré vers elle de tous les points de l'horizon. Tournoyant dans sa course, elle balayait la poussière noire du sol, emportait l'herbe dans les anneaux de sa spirale, et soulevait à des centaines de pieds dans l'air le nuage épais et sombre qu'elle renouvelait sans cesse.

Des troupes de zèbres, de léchés, de gnous, de pokous nous regardent passer. Il y a des instants où le mirage les fait paraître suspendus entre ciel et terre, et leur donne, ainsi qu'aux palmiers, les formes les plus fantastiques. Les vastes plaines, au sol uni et riche, qui bordent les deux rives, pourraient alimenter une population nombreuse. En les arrosant, ce qui serait

1. M. Oswell a possédé un bœuf de cette espèce dont les cornes mesuraient d'une pointe à l'autre, huit pieds huit pouces en ligne droite, treize pieds cinq pouces, le long de la courbure; et qui avaient un pied six pouces six lignes de circonférence à la base; ces chiffres sont quelquefois dépassés.

(*Note du traducteur*).

facile au moyen du Zambèse, elles produiraient toute l'année, et seraient à l'abri de la sécheresse.

Deux hommes, montés dans un léger canot, viennent de se glisser auprès d'un hippopotame qu'ils croyaient endormi. L'animal au contraire était sur le qui-vive; et nos chasseurs battent rapidement en retraite. Aujourd'hui les hippopotames sont rares entre Séshéké et le Mosi-oa-Tounya, comparativement à ce qu'ils étaient autrefois; ils sont devenus en même temps d'une prudence excessive; attendu que le moindre somme en plein jour les voue à une mort certaine. On les tue ici avec de grandes lances pareilles à des javelots.

18 *août*. Arrivés à Séshéké. L'ancienne ville est presque détruite; les habitants l'ont quittée après l'exécution de Moriantsiané leur gouverneur, qui fut mis à mort pour avoir jeté un sort au chef; et ils ont été s'établir (toujours sur la rive gauche du fleuve), à quatre ou cinq cents yards en amont de la ville abandonnée. Sékélétou est maintenant sur la rive droite, auprès de quelques huttes provisoires. Il nous a fait crier par un de ses hommes de nous reposer sous l'arbre de l'ancienne place publique. Un jeune Makololo, aux cuisses volumineuses qui distinguent la plupart des gens de sa tribu, ainsi que les Zoulous, a passé le Zambèse pour aller recevoir les ordres du chef. Il est revenu prendre Mokélé, le gouverneur de la ville nouvelle. Mokélé après s'être entendu avec Sékélétou, qui ne s'est pas montré au peuple depuis qu'il a la lèpre, nous a installés dans une case un peu étroite, mais en bon état; et nous a fait amener un excellent bœuf comme présent du maître. « Nous sommes dans un temps de disette, a-t-il ajouté, et nous n'avons pas de farine; mais nous en attendons de la vallée des Barotsés. »

Ce présent nous est venu fort à point, car nous n'avions plus de vivres. Jamais viande n'a été plus parfaite; cela vaut bien mieux que toute espèce de venaison. A l'exception du crocodile, nous avons mangé de tous les animaux comestibles d'Afrique, et souvent avec une faim qui aurait pu influer sur notre jugement; mais tout ce que l'on peut dire au sujet du meilleur de ces quadrupèdes, c'est que la chair en est presque aussi bonne que du bœuf. Il est possible qu'on pût tirer parti de ces animaux sauvages en leur faisant pâturer des marais et des landes que nos troupeaux ne sauraient utiliser; mais nous dirons

aux sociétés d'acclimatation : multipliez le nombre des bœufs; et l'humanité y aura plus de bénéfice qu'à l'introduction d'un animal sauvage quelconque, depuis le crocodile jusqu'à l'hippopotame ou l'éléphant[1].

Toutefois, pour celui qui n'en a pas l'habitude, il faut avouer que cela produit un singulier effet de se trouver à table devant du bœuf tout sec; les yeux et les mains cherchent involontairement quelque chose qui accompagne la bouchée de viande, sous forme de pain, de pommes de terre ou d'autres légumes; et si parfait que soit le bœuf qu'on mange, cette absence de ce que les Écossais appellent *kitchen* (οψον), vous cause une sensation désagréable. C'est avec le gras que nous accompagnons la viande.

Les Makololos commencent par dévorer la graisse, qu'ils tiennent pour ce qu'il y a de meilleur; ils avalent ensuite le maigre, et finissent par le potage ou par le pain, quand ils en ont. Les peuplades qui mangent comme eux beaucoup de viande et de laitage, résistent bien autrement à la fatigue et aux privations que toutes celles dont le régime se compose surtout de farine et de légumes. Dans les expéditions des Makololos, razzias qui se font parfois à une distance d'un mois de marche, beaucoup de gens des tribus soumises, qui n'ont que de la bouillie, meurent de simple fatigue; tandis que les mangeurs de bœuf ne songent pas même à se plaindre de lassitude.

Le lendemain de notre arrivée un flot constant de visiteurs s'est pressé autour de nous. Plusieurs d'entre eux, qui ont fait des pertes cruelles pendant notre absence, ont paru très-émus en nous revoyant. Tous d'ailleurs sont profondément tristes: une sécheresse exceptionnelle a fait périr les grains, et détruit les herbages de Linyanti. La population est dispersée; chacun

1. Ce n'est pas aux sociétés d'acclimatation à multiplier les bœufs. Leur tâche est la même que celle des gens qui nous ont donné la poule, la brebis et tant d'autres; et sans aller chercher le crocodile, qui est un monstre à détruire, ou l'éléphant qui ne convient pas à nos terres morcelées, les acclimateurs nous rendraient grand service en nous dotant de nouvelles bêtes de chasse ou de boucherie. La différence qui se remarque entre le gibier de tel ou tel canton prouve que la chair s'améliore comme le reste. Nos prairies, nos coteaux ou nos bois pourraient affiner la venaison africaine, modifier son fumet, ou lui enlever ce qu'il a de trop sauvage. Notre bœuf lui-même n'a pas la saveur de ses ancêtres; et la mauvaise qualité que lui donne l'engraissement au tourteau démontre une fois de plus que la viande est modifiable. (*Note du traducteur*).

est à la recherche des fruits et des racines, et va demander l'hospitalité à ceux qui ont récolté des arachides. La lèpre du chef a entraîné des maux sans nombre. Sékélétou, supposant qu'on lui avait jeté un sort, a soupçonné les hommes les plus importants du royaume, et en a fait exécuter plusieurs, ainsi que leurs familles. D'autres ont pris la fuite, et sont encore en exil. Ponhouané, qui avait été jusqu'alors la « tête et les yeux » de Sékélétou, vient de mourir. Celui-ci y a vu la preuve des maléfices employés par ses ennemis contre ceux qui l'aimaient; il s'est mis à l'écart, et ne veut plus recevoir que Mamiré, l'un de ses oncles.

Le pays souffre cruellement; et l'empire de Sébitouané s'écroule. De jeunes Barotsés, formant un corps nombreux, ont donné le signal de la révolte; ils se sont enfuis vers le nord, et ont tué en route un Makololo pour mettre l'inimitié du sang entre Sékélétou et Masiko, le chef du pays où ils allaient s'établir. Les Batokas de Sinamané se sont déclarés indépendants; ceux de Mouemba ont suivi leur exemple; et Mashotlané, le chef des Chutes, brave l'autorité de Sékélétou.

La sage politique de Sébitouané qui mettait les tribus conquises sur le même pied que les Makololos, et en regardait tous les membres, non-seulement comme ses enfants, mais comme pouvant arriver aux plus grands honneurs, a été abandonnée par son fils. Sékélétou n'a épousé que des femmes de sa tribu, et n'a pris de fonctionnaires que parmi les Makololos. Il s'est ainsi aliéné les peuplades noires que son père avait conquises par sa bravoure, et subjuguées d'une manière plus sûre par la justice et la sagesse de son gouvernement.

Des bruits étranges courent dans la ville sur l'invisible Sékélétou. On dit qu'il a les ongles crochus comme ceux d'un aigle, et la figure si horriblement déformée que personne ne pourrait le reconnaître. Certaines gens commencent à faire entendre qu'il pourrait bien ne pas être le fils du grand Sébitouané, si fort dans la bataille, si habile dans le conseil.

« Au temps du Grand-Lion, nous dit sa sœur, la veuve de Moriantsiané, qui a été mis à mort par son neveu Sékélétou, nous avions des chefs, des sous-chefs, des anciens pour administrer les provinces et les villages. Sébitouané, le Grand-Chef, les connaissait tous; il n'ignorait aucun de leurs actes, et le pays était

sagement gouverné. Mais Sékélétou ne sait rien de ce que font ses agents; ceux-ci le méprisent; et la puissance des Makololos ne tardera pas à être détruite[1]. »

Les docteurs indigènes ont abandonné Sékélétou; ils n'ont pas su le guérir, et déclarent qu'il est incurable. Une vieille femme, de la tribu des Manyétis, a entrepris de le soigner. C'était sur l'habileté de cette vieille que reposait le dernier espoir du malade quand il apprit notre arrivée. Il ne pouvait recevoir que sa mère et son oncle; la vieille doctrice lui avait imposé la séquestration absolue, comme condition essentielle du succès. Sékélétou nous a cependant envoyé chercher; et nous avons eu tous les trois la permission de le voir. Il était dans un wagon couvert, entouré d'une haute palissade faite avec des roseaux étroitement joints. Sa figure n'est que légèrement déformée par l'épaississement de la peau, dans les endroits attaqués de la lèpre. Quant à ses ongles, ils n'ont rien de particulier, si ce n'est leur dimension, qui néanmoins ne dépasse pas beaucoup la mesure ordinaire; car tous les gentilshommes makololos les portent d'une longueur peu commune.

Sékélétou a les manières simples et calmes de son père; il parle bas, distinctement, d'une voix agréable, et paraît être un homme de sens, toutes les fois qu'il ne s'agit pas des maléfices dont il se croit victime. Sa conviction, à cet égard, est inébranlable; c'est une monomanie. « Moriantsiané, le mari de ma tante, nous a-t-il répondu, a d'abord essayé sur sa femme : elle est devenue lépreuse. La même chose est arrivée pour son premier serviteur. Voyant que la drogue réussissait, il m'en a fait prendre une dose plus forte dans un plat de viande de chèvre; et depuis lors j'ai eu la lèpre. Ils ont tué dernièrement Ponhouané; à présent ils sont en train de me faire mourir. »

Sékélétou a réclamé nos soins. Toutefois nous ne voudrions

1. Cette prédiction qui nous a été faite en 1861 s'est en effet réalisée. Sékélétou est mort au commencement de 1864. La guerre a éclaté entre ceux qui convoitaient le pouvoir. Une portion des Makololos qui s'opposaient à la régence d'Impololo, oncle du défunt, ont emmené leur bétail, et sont allés se fixer au bord du lac 'Ngami. Après leur départ les tribus noires se sont insurgées; Impololo a été tué; et ce royaume, dont une mission habile aurait pu tirer si grand parti, a subi le sort ordinaire des États africains. Nous le déplorons profondément; car les Makololos, quelles que soient les fautes qu'ils aient commises, n'étaient pas de ceux qui trafiquent les uns des autres, ainsi que le font les tribus qui les remplacent.

pas le retirer des mains de sa doctrice. Il est d'une mauvaise politique d'entrer en lutte avec un membre de la corporation médicale; et cette femme a le vif désir de continuer le traitement. « N'ayant pas abandonné le malade elle voudrait, dit-elle, le soigner encore un mois. Si après cela il ne va pas mieux, elle le remettra aux mains des docteurs blancs. » Mais comme dans un mois nous serons partis, Mamiré et les autres ont décidé la vieille à nous céder la place au moins pour quelques jours. Nous avons stipulé qu'elle resterait près du chef, et recevrait ses honoraires comme si nous n'étions pas là.

Avant de rien entreprendre nous avons dit à Sékélétou que le mal dont il est affecté n'existe pas dans notre pays, et que nous le croyons fort rebelle à toute espèce de drogue; que nous avons la certitude qu'il n'y a pas eu de sortilége, et que nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour améliorer son état. C'est de notre part une œuvre de charité; car nous n'avons pas de salaire à attendre, et nous courons de grands risques.

En l'absence de tous les médicaments employés d'ordinaire dans les maladies de peau, nous avons essayé d'une application de pierre infernale, puis administré à l'intérieur de l'hydriodate de potasse. Le succès a dépassé nos espérances; au point que Mamiré voudrait voir badigeonner le malade sur tout le corps avec une solution de nitrate d'argent. Il croit que ce remède est de la même nature que le liquide vésicant dont M. Oswell lui a fait autrefois une application sur le genou; et il le considère comme ayant des vertus souveraines.

Cette lèpre débute par une légère décoloration de la peau, et n'attaque d'abord que l'épiderme. Les taches, comme si c'était une fongosité, se propagent à la manière des lichens, dont elles ont un peu l'aspect. De petites vésicules en entourent le bord extérieur; et la sérosité qui s'en échappe forme des croûtes. Le derme s'épaissit; il constitue des nodosités sur le front, sur le nez et les oreilles. Quand la maladie est avancée, on voit se produire sur les orteils et sur les doigts des fissures d'un mauvais caractère. Dans certains cas les doigts et les orteils se détachent; et parfois le mutilé guérit.

Suivant les indigènes cette maladie serait héréditaire, et non contagieuse; mais pendant que nous nous en occupions nous avons eu aux mains, le docteur Kirk et moi, quelque chose qui

lui ressemblait très-fort, et qui n'a cédé qu'à un large emploi de nitrate d'argent.

L'état général de Sékélétou, et celui de son esprit, s'améliore à mesure que l'épaisseur de la peau diminue, et que disparaissent les difformités du visage. La vieille doctrice, voulant s'attribuer une part de cette amélioration, avait commencé à gratter la peau dans les endroits malades, et à la frotter avec une poudre astringente; mais Mamiré lui ayant fait entendre que peut-être la médecine des blancs ne s'accordait pas avec celle des noirs, elle a renoncé à ses frictions.

Malgré la disette, Sékélétou nous traite avec sa générosité ordinaire. Il nous fait servir du thé chaque fois que nous allons le voir; y ajoute d'excellents biscuits américains, et des conserves qui lui viennent de Benguéla. Parmi ces dernières, celles de fruits confits dans leur jus sont les plus estimées : des prunes, des poires, des fraises, des pommes et des pêches, que nous n'avons trouvées que chez les Portugais et les Espagnols. Cela nous fait désirer plus que jamais de planter les noyaux que nous avons apportés; l'idée qu'ils pourraient avoir chez eux des fruits pareils à ceux-là, enchante tous ceux à qui nous en parlons.

Les femmes de Sékélétou, dont ce serait la mission, se trouvant à Linyanti, Mokélé, chef de Séshéké, et Manchounyané, la tante de notre malade, ont été chargés de pourvoir à notre nourriture.

Nous avons trouvé ici des Griquas du sud, et un trafiquant indigène de la côte occidentale; les uns et les autres viennent acheter des dents d'éléphants. L'ivoire est cher à Séshéké; mais dans le pays des Batokas, depuis le village de Sinamané jusqu'aux rives du Kafoué, il est à plus bas prix que partout ailleurs. Le négociant de Benguéla prend la commande des marchandises qu'il doit fournir l'année prochaine; il offre d'apporter du café, du thé et du sucre à cent pour cent de bénéfice.

Les Makololos, profitant d'un avis qui leur a été donné autrefois, se sont assuré tout l'ivoire des Batokas, en l'achetant pour des houes en fer. Il en résulte que les marchands de Benguéla n'ont plus d'avantage à courir dans l'est pour s'y procurer des esclaves. Ils nous ont dit eux-mêmes que sans le commerce d'ivoire, le trafic de l'homme ne faisait pas ses frais. De cette manière un vaste marché à esclaves a été fermé par

Sékélétou. Jamais les ordres qu'il a donnés à cet égard n'ont été enfreints, si ce n'est par contrebande; et deux ou trois fois seulement.

La mode n'est pas moins despotique à Séshéké et à Linyanti qu'à Paris et à Londres. Ces dames ne voudraient pas qu'on les vît avec des grains de verre démodés, quelque jolis qu'ils fussent d'ailleurs.

Sékélétou a la passion des chevaux; c'est pour lui une cause de grandes dépenses; d'autant plus qu'il est malheureux : à peine achetées, ses bêtes meurent presque toutes. Il a envoyé l'année dernière à Benguéla une caravane nombreuse chargée d'ivoire, avec mission de lui ramener cinq chevaux qui venaient de Lisbonne. Tous les cinq moururent pendant le trajet. Leurs conducteurs désolés en prirent les queues et les déposèrent piteusement aux pieds du chef, disant qu'au village de Bihé, l'un des endroits où ils avaient passé la nuit, un métis portugais avait jeté un sort aux pauvres bêtes. « Ils ont vu cet homme regarder les chevaux, puis les toucher; c'était bien sûr un sortilége, car ils sont morts peu de jours après. »

Cette croyance à la sorcellerie, dont la disparition chez nous est toute récente, croyance qui est universelle en Afrique, est un grand obstacle à la civilisation. Les deux chevaux que nous avons laissés à Sékélétou, en 1859, vivent toujours malgré le terrible exercice auquel on les soumet. D'après les indigènes cela tient à ce que nous aimons leur chef; tandis que les gens qui ont vendu les autres chevaux ne l'aimant pas, les lui ont ensorcelés.

Les pauvres bêtes n'avaient pas besoin de cela; il suffisait du traitement qu'on leur a fait subir. De singuliers jockeys, que les gardes du corps de Sékélétou! et des courses d'un genre non moins étrange. L'un de ces écuyers s'élance sur le cheval, qui n'a ni selle, ni bride; il étend les bras et part à toute vitesse. Quand il est démonté, au grand amusement des spectateurs, un autre s'empare de la bête, et la fait courir de plus belle, tandis que le jockey tombé se ramasse et se frictionne. Chacun à son tour, voulant prouver qu'il est plus solide que les autres, ne descend de cheval que quand il y est forcé; et la pauvre bête est prise et reprise jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Ces courses, jointes au manque de grain et à l'absence de pansage, tueront infailliblement tous leurs chevaux.

A l'époque où nous étions dans l'Angola, ayant monté le cheval d'un Portugais, il nous arriva de dire à l'un de nos compagnons, voilà une bête qui conviendrait à Sékélétou. Celui-ci, dès qu'il l'a su, a envoyé une députation à Pungo Andongo (un millier de milles de Séshéké); on lui a ramené le cheval qui vit encore, mais qui n'est plus reconnaissable. La pauvre bête n'a, comme les autres, qu'un peu d'herbe sèche, et pas une poignée de grain.

Les produits cultivés dans cette partie de l'Afrique sont le mapira ou mabili (*holcus sorghum*), le labéléhélé ou meshouera (*pennisetum*), le millet, le maïs, l'arachide, la fève souterraine (*voandzeia*), le concombre, le melon, la citrouille, le sorgho sucré, la patate, le coton, le tabac et le chanvre. Les Barotsés y ajoutent le manioc, le bananier et la canne à sucre. Le froment, le riz et l'igname sont inconnus des habitants de cette région; ils n'ont pas d'herbes potagères, ni aucun des fruits que l'on rencontre dans les districts plus voisins de la côte, où ils sont d'importation étrangère, tels que les mangues et les oranges.

Nous avons dit que le triste sort des missionnaires de la société de Londres nous avait été confirmé en arrivant aux Chutes. M. Baldwin les avait trouvés dans le Kalahari auprès d'une citerne, où ils souffraient de la faim. Ils n'avaient pas de chevaux, sans lesquels, en pareil endroit, il est difficile de se procurer du gibier; et ils avaient manqué les rhinocéros qui étaient venus boire pendant la nuit. L'intrépide chasseur leur avait tué une couple d'antilopes; toutefois il se demandait ce qu'ils avaient pu devenir, et il craignait qu'ils n'eussent pas pu arriver chez les Makololos. Ces messieurs avaient néanmoins gagné Linyanti, mais dans un état d'épuisement qui les prédisposait à la fièvre.

La grande sécheresse a mis à découvert le fond des vastes marais qui entourent le village, et la fièvre n'a jamais été plus virulente. Connaissant l'extrême insalubrité de Linyanti, par la description qne nous en avons faite, M. Helmore exprima le désir d'aller se fixer au nord-est des Chutes. Sékélétou lui offrit de l'emmener à Séshéké. Il accepta, et fit le projet d'aller voir la cascade; mais au moment de partir, les conducteurs du wagon furent pris de la fièvre. Mme Helmore tomba malade, et mourut peu de temps après. Le bon missionnaire dit aux Makololos qu'il n'en resterait pas moins chez eux, et, malgré son état de fai-

blesse, malgré sa profonde douleur, l'excellent homme, qui savait déjà la langue du pays, commença à prêcher l'Évangile. Nous avons entendu des jeunes gens de Séshéké chanter les psaumes qu'il leur avait appris. Tous les habitants l'aimaient et parlent de lui en termes affectueux; il est probable qu'il aurait exercé une heureuse influence sur la population; mais le mois suivant il était enlevé par la fièvre.

Ces détails nous ont été donnés par des membres des diverses tribus qui forment la nation des Makololos. Ils sont généralement véridiques, à moins qu'un intérêt direct ne les pousse à manquer de franchise; dans ce cas même il leur est impossible de combiner et de soutenir un véritable mensonge. D'après ce qu'ils nous ont rapporté, et ce qui doit être vrai, la petite colonie comptait vingt-deux personnes : neuf Européens et treize individus de couleur. En moins de trois mois la fièvre emporta cinq de ces Européens, et quatre de leurs domestiques.

Le successeur de M. Helmore se trouva dans une cruelle position. Sa femme était malade; il habitait l'Afrique depuis peu de temps, et connaissait à peine la langue des indigènes. Dès lors, ne pouvant avoir qu'une action très-bornée, il se décida à partir, la seule chose qu'il eût à faire. Malheureusement c'était trop tard : il perdit sa femme avant d'avoir gagné la région salubre.

Les serviteurs, qui venaient du sud, et qui n'avaient jamais vu la fièvre dans leur pays, supposèrent qu'on avait empoisonné leurs maîtres, ainsi que leurs camarades. Mais bien que ce soient des païens, et qu'ils aient peu de respect pour la vie humaine, les Makololos ne sont pas aussi perfides : c'est la lance, et non le poison qui est leur arme. Il n'y a pas eu ici d'autre virus que la malaria; c'était plus que suffisant. Nous avons été mille fois témoin des effets de ce poison, et d'après ce que les survivants eux-mêmes ont raconté des symptômes du mal, nous sommes convaincu que la fièvre a été la seule cause de ces pertes douloureuses. C'est pour nous un vif regret de n'avoir su la maladie de M. Helmore et de ses compagnons, que lorsqu'il n'était plus temps de leur porter secours. N'est-ce pas la preuve que chaque mission devrait être accompagnée d'un médecin?

CHAPITRE XIV.

Sékélétou et nos présents. — Premiers cas de fièvre chez les Makololos. — Intelligence des Makololos. — Hommes d'autrefois et jeunesse actuelle. — Femmes Makololos. — Polygamie. — Passe-temps des femmes. — Matokouané. — Le chanvre et ses effets. — Nouvel usage de la cuiller. — Beurre cru. — Revenus du chef. — Justice. — Droit au travail. — Instruction religieuse. — Idées sur le mariage. — Le chef et ses vassaux. — Peine capitale. — Un vieux guerrier. — Ancien costume des Makololos. — Maisons bâties par les femmes. — Jeux des enfants. — Confiance des Makololos dans la médecine. — Visite à Linyanti. — Proclamation indigène. — Lieu de sépulture de M. Helmore et de ses compagnons. — Fidélité des Makololos. — La santé de Sékélétou s'améliore. — Son désir de voir un établissement anglais se former sur le plateau des Batokas. — Enlèvement des bestiaux non considéré comme un crime. — Service divin à Séshéké. — Doutes des indigènes relativement à la résurrection.

Les divers objets que nous avons apportés à Sékélétou lui ont fait grand plaisir. Il a voulu savoir si un vaisseau ne pourrait pas lui amener le moulin à sucre et les différentes marchandises que nous avons laissés à Tété. Sur la réponse que nous lui avons faite, qu'il serait possible à un grand vapeur de remonter jusqu'au village de Sinamané, mais qu'il ne passerait jamais au-dessus des chutes, il a demandé avec une simplicité charmante, si un canon ne ferait pas sauter le mur de la cascade, de manière à permettre au navire de gagner Séshéké.

Il n'y a qu'un moyen de sauver la tribu, qui s'épuise par la perte continuelle des vrais Makololos; c'est de la transporter immédiatement près du Kafoué, dans les montagnes des Batokas. Sékélétou ne l'ignore pas, et nous disait qu'à l'exception de deux individus, tous les gens de sa race étaient persuadés que s'ils demeuraient dans les basses terres quelques années encore, il ne resterait plus aucun des leurs.

Originaires du sud, les Makololos viennent des environs du confluent de la Likoua et du Namagari, où la fièvre est pour

ainsi dire inconnue; et les ravages qu'elle a faits parmi eux sont aussi effrayants que ceux qu'elle exerce sur la côte, parmi les Européens. La sœur de Sébitouané se rappelle toujours la première visite du fléau; c'était peu de temps après que son frère se fût établi dans la vallée Barotsé. « Beaucoup de gens se mirent à trembler, nous disait-elle, comme s'il avait fait un froid excessif. Jamais personne n'avait vu pareille chose. On fit de grands feux; on posa devant la flamme les malheureux qui tremblaient; mais on eut beau y jeter des branches, on ne put jamais avoir assez de chaleur pour faire sortir le froid de leur corps; et ils tremblèrent jusqu'au moment où ils moururent. »

Mais bien qu'ils préfèrent tous les highlands, les Makololos ne veulent pas s'y établir, dans la crainte que les Matébélés ne viennent leur enlever leur bétail. Sébitouané, avec ses vétérans, n'a pas pu triompher de cet ennemi; comment lui résisteraient-ils maintenant que ces braves guerriers sont morts? Les jeunes bandes se disperseraient et prendraient la fuite dès qu'elles verraient les Matébélés; car elles en ont autant d'effroi que les tribus conquises ont peur des Makololos. « Mais si le docteur et sa femme y venaient avec nous, disent le chef et ses conseillers, nous irions là-bas tout de suite; car Mosilikatsi n'attaquerait pas l'endroit où serait la fille du bon Moffat. »

De toutes les tribus que nous avons rencontrées, celle des Makololos est de beaucoup la plus brave et la plus intelligente. Il n'était resté près de Sébitouané que des hommes d'un courage et d'une audace à toute épreuve. Sa discipline sévère avait fait disparaître de l'armée toute couardise. D'une vitesse prodigieuse à la course, voyait-il un homme prendre la fuite dans le combat, il le rejoignait aussitôt et le frappait de mort; ou bien il attendait qu'il fût de retour à la ville. Faisant alors venir le fuyard, il lui disait : « Tu n'as pas voulu être tué sur le champ de bataille; c'est chez toi que tu veux mourir, n'est-ce pas? tu vas être satisfait. » Et l'exécution du lâche avait lieu à l'instant même.

La génération actuelle ne vaut pas la précédente. Autrefois les Makololos avaient de nobles vertus; ils étaient pleins de franchise et de loyauté, et ne volaient jamais, si ce n'était du bétail dont l'enlèvement à main armée, fait au grand jour, dans un combat honnête, leur paraissait légitime. On ne peut guère

en dire autant de leurs fils : élevés au milieu des tribus sujettes, ils ont pris certains défauts de la race servile. Quelques anciens nous ont donné le conseil de ne rien laisser traîner, car, suivant eux, les noirs sont de grands voleurs. Nos gens à leur tour nous ont recommandé d'être sur nos gardes, attendu que les Makololos pourraient bien nous voler. Un jeune homme des leurs nous a effectivement pris diverses bagatelles ; et sur l'observation qui lui en a été faite, il s'est excusé par un ingénieux mensonge.

Les pères étaient de rudes ouvriers, qui s'honoraient du travail. Les fils ne font jamais rien, et regardent tout labeur comme le lot des Makalakas et des Mashonas qui les servent. Quand Sébitouané vit l'avantage que la navigation donnait aux tribus rivales, il fit apprendre à ses guerriers le maniement de la pagaie, et son propre fils ramait à bord de sa pirogue. Aujourd'hui tout est l'ouvrage des serfs. Les paniers, les outils, les plats, les canots sont fabriqués par les tribus noires des Manyétis et des Matlotloras; et ce sont les femmes et les servantes qui bâtissent les maisons.

Les femmes des Makololos sont infiniment supérieures à toutes celles que nous avons vues en Afrique. Leur teint est d'un brun clair, d'un ton riche ; leur physionomie agréable, leur intelligence très-vive. Elles s'habillent avec soin, d'une petite jupe et d'un manteau, et sont couvertes d'ornements. La sœur de Sébitouané, la plus grande dame de Séshéké, porte à chaque jambe dix-huit anneaux d'airain massifs de la grosseur du doigt ; trois anneaux de cuivre au-dessous du genou ; dix-neuf bracelets d'airain au bras gauche, huit d'airain et de cuivre à l'autre bras; un large anneau d'ivoire au-dessus des deux coudes ; un beau collier de perles, et une ceinture pareille. Le poids de ces anneaux brillants la gêne pour marcher, et lui fait mal aux chevilles, mais c'est la mode, et l'inconvénient disparaît. Quant à la souffrance, elle est diminuée par un petit chiffon qui entoure les anneaux inférieurs.

Bien que la polygamie ait pour but d'accroître la population, elle tend au contraire à la diminuer. Les vieillards opulents, dont le bétail est nombreux, épousent toutes les belles filles. Un bonhomme hideux, mais très-riche, tellement aveugle qu'on est obligé de le conduire, a les deux plus jolies femmes de la

ville. L'une de ces belles personnes est la fille du gouverneur. Nous lui avons demandé si elle aimait cet affreux mari, qui a au moins cinquante ans de plus qu'elle. « Oh! non, a-t-elle répondu; je le déteste; il est si désagréable. »

Les jeunes gens dépourvus de bétail, c'est-à-dire sans fortune, sont obligés de se passer d'épouse, ou de se contenter de laidrons qui ne trouveraient pas d'homme riche. Cet état de choses est probablement la source d'une grande immoralité; et les enfants sont en petit nombre. En s'adonnant à ce genre d'étude et en posant des questions précises, on arriverait sans doute à pouvoir en dire davantage; mais quand on a ici la même réserve que chez les peuples civilisés, et qu'on s'abstient de toute question indiscrète, on n'entend pas, même dans la bouche des femmes, d'allusion inconvenante aux mœurs des voisines.

La polygamie, signe d'un ordre social inférieur, et source de tant de maux, est ici fort commune; et chose étrange, elle est approuvée par les femmes. Quand on leur dit qu'en Angleterre on ne peut avoir qu'une seule épouse, elles s'écrient qu'elles ne voudraient pas habiter ce pays-là. Elles ne peuvent pas comprendre que les Européennes s'arrangent d'un pareil usage. Suivant elles un homme bien posé doit avoir plusieurs femmes comme preuve de sa fortune. De semblables idées prévalent dans toute la région du Zambèse, et jusqu'au bord de la mer. Pas d'estime des voisins pour celui qui n'a qu'une femme.

C'est probablement parce qu'ayant le produit du jardin que cultive l'épouse, le mari est d'autant plus riche que ses femmes sont plus nombreuses.

Bien que chez les Makololos, le mariage ait l'air d'une vente, la femme n'est ni vendue, ni achetée. Le beau-père reçoit, il est vrai, un certain nombre de vaches, proportionné à la fortune du mari; mais ce n'est pas le prix de la jeune fille; c'est le rachat du droit que les parents de la femme ont sur ses enfants. Sans cela tous ceux qu'elle pourrait avoir, appartiendraient à la famille de son père. Le mari a sur sa femme une autorité complète, alors même qu'il n'a rien payé en se mariant; mais en pareil cas les enfants lui échappent. Comme en donnant sa fille le père sacrifie une portion du cercle familial, le mari doit

à son tour sacrifier une partie de sa fortune pour réparer cette brèche[1]. La séparation entre l'épouse et les siens n'est pas complète, car si elle vient à mourir, le mari donne encore un bœuf pour obtenir de la famille qu'elle renonce entièrement à la défunte.

Les dames makololos ont de petits pieds, de petites mains délicates et douces, le front bien fait et de bonne dimension; le nez pas désagréable, bien que les narines soient fortes; la bouche, le menton, les dents, les yeux, la taille, d'une beauté réelle; bref de véritables ladies, comparées aux négresses de la côte occidentale. Ayant des femmes qui les servent et qui prennent soin du ménage, ces dames ont de grands loisirs, dont elles sont parfois embarrassées. Elles n'ont pas, comme leurs sœurs d'Europe, la ressource de l'aiguille, du crochet ou du piano pour occuper leurs doigts; pas de livre pour se distraire, ou pour s'instruire, pas d'enfants à soigner; et la journée leur paraît lourde. Les hommes prétendent que pour tuer le temps, elles boivent de la bière et fument du matokouané, c'est-à-dire du chanvre. Bien que ces messieurs fassent grand usage de celui-ci, ils n'aiment pas que leurs femmes suivent leur exemple, et beaucoup de maris le défendent. Néanmoins quelques-unes se le permettent; elles fument en secret l'herbe prohibée, et se font venir ainsi de petits boutons sur la peau; maladie qui ne peut guérir que par l'abandon de la pratique qui l'occasionne. Le chef lui-même est esclave de cette habitude malsaine, et il a été difficile d'obtenir qu'il y renonçât pendant la durée du traitement.

Nous avons souvent observé les effets du chanvre sur les fumeurs de notre escorte; il augmente la force physique et affai-

1. Il y a là une subtilité que nous avons de la peine à comprendre; nous ne voyons pas la différence qu'il peut y avoir entre acheter un objet, et donner une somme en échange de cet objet livré. Pour nous une vente est précisément le sacrifice d'une chose que l'on possède, à quelqu'un qui vous sacrifie une partie de sa fortune, et à qui on ne la donnerait pas sans cela. Le retour des enfants à la famille, quand le mari a eu l'épouse gratis, prouve seulement que la mère n'étant pas vendue, ses descendants appartiennent à ceux qui l'avaient prêtée et non cédée. « C'est virtuellement une vente, disait le docteur Livingstone (Missionary travels, p. 623); mais les acteurs ne l'envisagent pas ainsi. » Preuve de l'aptitude des Makololos à la civilisation; en France non plus, quand une jeune fille prend un mari qu'elle n'aurait pas épousé sans la fortune que ui assure le contrat, cela n'est pas regardé comme une vente. (*Note du traducteur.*)

blit le moral. Deux des plus beaux jeunes gens que nous ayons avec nous, en sont devenus presque idiots.

Un groupe de ces fumeurs de chanvre forme un tableau assez grotesque. Ils sont pourvus d'une calebasse remplie d'eau pure, d'un éclat de bambou de cinq pieds de long, et d'un narghilé muni d'une calebasse, ou d'une corne de coudou, renfermant l'eau que traverse la fumée avant d'arriver à la bouche. Chaque fumeur, à tour de rôle, aspire quelques bouffées, dont la dernière est extra-longue, et passe la pipe à son voisin. Il avale probablement cette fumée, car s'efforçant de lutter contre les mouvements convulsifs de la poitrine et de l'estomac, il boit une gorgée d'eau, puisée dans la calebasse, la retient pendant quelques secondes, et la rejette dans la rigole de bambou, ainsi que la fumée qu'il a prise d'abord. Le résultat de cette opération est un accès de toux violente ; et, pour quelques-uns, une espèce de délire qui se traduit par un flot rapide de mots n'ayant aucun sens, ou par de courtes phrases telles que celles-ci : « L'herbe pousse. Le bétail gras prospère. Le poisson nage. » Pas un des fumeurs n'accorde la moindre attention à l'éloquence ou à la stupidité de l'oracle, qui s'arrête brusquement, et a l'air un peu sot dès qu'il recouvre la raison.

Notre arrivée a fait diversion à la monotonie de Séshéké ; et il nous vient une foule de visites, principalement à l'heure des repas, où l'on a le double plaisir de voir manger les blancs, et de goûter à ce qu'ils mangent. Les hommes font de la cuiller que nous leur donnons un singulier emploi : ils en usent pour verser le potage ou la viande dans le creux de leur main gauche, qui porte ensuite à la bouche ce qu'elle vient de recevoir. Nous blessons la délicatesse de ces dames en mettant du beurre sur notre pain. « Regardez-les, regardez-les ! s'écrient-elles ; les voilà qui mangent du beurre *cru !* fi ! que c'est sale ! » Ou bien, une excellente femme, à qui nous faisons pitié, nous dira : « Passez-le-moi ; je vais vous le fondre ; vous pourrez alors y tremper votre pain d'une manière décente. » Elles ne sont pas moins dégoûtées que nous le serions nous-mêmes en voyant des Esquimaux dévorer crue de la graisse de phoque ou de baleine. Dans leur opinion, le beurre n'est mangeable que dans les mets qu'il assaisonne, ou quand il est fondu. Mais c'est surtout en guise de pommade qu'elles l'emploient; elles s'en frottent

le corps, et trouvent avec raison qu'il leur assouplit la peau et la rend unie et brillante.

Hommes et femmes demandent sans scrupule tout ce qui leur fait envie, et ne se fâchent pas quand on le leur refuse. Ils pensent sans doute qu'il n'y a pas de mal à demander ; cela ne coûte pas d'effort à leur langue bien attachée, et ne nous blesse aucunement. Mamiré ambitionnait un paletot-sac dont la couleur l'avait séduit ; nous lui avons répondu qu'il l'aurait en échange de son beau manteau neuf en peau de jeune léché. Il s'est mis à sourire, et a parlé d'autre chose. Une plaisanterie arrête presque toujours leur mendicité.

Le chef a droit aux côtes et à la bosse de tous les bœufs qui sont tués par les Makololos ; il reçoit en outre des Barotsés, des Manyétis, des Batlotloras et des autres peuplades qui lui sont soumises, un tribut composé de grain, de bière, de miel, de fruits sauvages, de houes, de pagaies et de pirogues. Néanmoins, c'est l'ivoire qui forme son principal revenu. En droit, tout celui de la contrée lui appartient ; et chaque fois qu'on tue un éléphant, on en met les dents à sa disposition. A première vue, cette loi paraît plus dure que celle des Portugais, et de leurs voisins, chez qui le gouvernement ne prend qu'une défense et abandonne l'autre au chasseur. Mais ici on compte sur la générosité du chef, qui ordinairement partage avec ses sujets le produit de la vente de l'ivoire. Les enfants, disent les Makololos, ont besoin d'être guidés par leurs pères ; car les marchands pourraient les attraper ; et ce motif leur fait accepter la loi.

Toutefois ce partage n'a lieu qu'avec les gens des classes supérieures ; les notables reçoivent ainsi la part du lion dans les profits de la chasse, dont ils n'ont pas eu les fatigues, ni couru les dangers. La chair de l'animal est donnée aux tribus soumises qui n'ont jamais eu autre chose ; et personne ne paraît désirer qu'on modifie la coutume. Néanmoins, il est souvent arrivé à nos hommes, ainsi qu'on l'a vu plus haut, de discuter le soir les droits des travailleurs. Toujours payés de ce que nous leur avons fait faire, ils ont acquis certaines idées nouvelles qui se heurtent contre cette loi du pays. Ils ne trouvent pas juste d'abandonner au chef tout l'ivoire, lui qui n'a pas tué la bête. « Si méchants, disent-ils, que soient les Portu-

gais, ils laissent au moins une défense au chasseur. La loi de Sékélétou est mauvaise; elle a besoin d'être changée. » Cet usage, bien qu'il n'ait pas été institué pour cela, conserve les éléphants. Pitsané en tua quelques-uns en revenant du Londa; et renonça bientôt à cette chasse qui ne lui rapportait rien.

Mosilikatsi réclame également tout l'ivoire des animaux qu'on tue dans ses États; et ne permet à aucun étranger d'y chasser l'éléphant. Un Anglais, qui n'en savait rien, était venu du Natal pour se livrer à cette chasse; il fut bientôt pris et amené devant le chef. Mosilikatsi lui permit de tuer autant de buffles, de girafes, de rhinocéros et d'antilopes qu'il lui plairait; mais, dès qu'il voulait suivre la piste d'un éléphant, ceux qui avaient mission de le garder, prenaient son cheval par la bride et le tournaient dans l'autre sens.

Nous avons eu la visite de Séroké, celui qui est revenu dernièrement de Benguéla, où il était allé acheter les chevaux dont il n'a rapporté que les queues. Ses compagnons étaient de l'entrevue; et chacun de nous dire combien il avait été heureux de trouver les pays qui sont au bord de l'Océan, tels que nous les avions dépeints. « Ils ont vu la mer, les vaisseaux, les merveilles du rivage; tout cela comme il est écrit. Il n'y a que les voyageurs pour tout savoir; les autres, qui ne connaissent pas les livres, et qui restent dans leur pays ne sont que des enfants pour la science. »

Les marchands de Benguéla ont eu pour eux mille bontés, et leur ont donné à chacun un habillement complet dans l'espoir de nouer des relations avec les Makololos. Nos visiteurs avaient leurs habits neufs; et assurément ils étaient mieux vêtus que pas un de nous: chemises bien lavées, bien empesées; habit et pantalon, chaussettes blanches, bottines en cuir brévetés, capuchon rouge sur la tête, surmonté d'un feutre mou à large bord. Ils ont causé longtemps avec nos hommes des merveilles qu'ils ont vues de part et d'autre; et, tous sont d'accord sur ce point: « que les gens qui restent dans leurs cases ne sont vraiment que du gibier, » c'est-à-dire des animaux sauvages. Mais le gibier en question, composé des plus riches de la tribu, n'est pas disposé à reconnaître la supériorité des voyageurs. « Ils ont vu la mer: qu'est-ce que c'est? rien que de l'eau. Il n'en manque pas au pays; on en a plus qu'on en veut pen-

dant l'inondation; et, puisque les blancs viennent visiter nos villes, à quoi bon se déranger pour en voir? »

La justice paraît en somme assez bien rendue chez les Makololos. Un chef de village avait pris une couverture et quelques grains de verre à l'un de ses sujets, qui a fait partie de notre escorte. L'affaire a été portée devant Sékélétou, qui a ordonné de restituer immédiatement les objets saisis, et a déclaré, en outre, qu'il n'est permis à aucun chef de mettre la main sur la propriété des gens qui reviennent dans leur village.

En droit, tous les objets rapportés au pays appartiennent au suzerain. Les hommes que nous avons ramenés ont conséquemment déposé tout leur avoir aux pieds de Sékélétou, et lui en ont fait hommage. Il a examiné les objets qui lui étaient offerts, puis a dit à nos hommes de les reprendre, ce qui arrive presque toujours. Cependant Touba Mokoro, ayant peur que le chef n'eût envie de ses richesses, n'a pas montré ce qu'il avait de plus précieux. Masakasa avait peu de chose à offrir; il a commis quelque infraction à la loi dans l'un des villages que nous avons traversés, et il a mieux aimé payer une grosse amende que de laisser venir le fait à nos oreilles.

Chacun des porteurs a droit à une partie des marchandises qu'il a dans son ballot, bien qu'elles aient été payées avec l'ivoire de Sékélétou. Pas un d'eux n'a hésité à faire valoir ses droits; mais aucun salaire n'aurait pu être exigé si la première requête fût restée sans réponse.

Nos gens, accoutumés à notre façon d'agir, pensent que le système anglais, qui consiste à payer à chacun la besogne qu'on lui a fait faire, est le seul qui soit équitable. Quelques-uns même disent qu'il vaudrait mieux vivre dans un pays où la vie est plus en sûreté, et où le travail a plus de valeur que dans celui-ci.

Depuis qu'ils sont avec nous, ils se sont toujours bien comportés pendant le service divin; non-seulement ils s'y tiennent d'une manière décente; mais ils veulent que les autres fassent de même. Moshobotouané, le vieux chef batoka, et plusieurs de ses hommes, étant venus assister à l'office, écoutèrent en silence un chapitre de la Bible, dont nous faisions la lecture dans la langue du pays. Quand ils nous virent mettre à genoux, ils frappèrent vigoureusement dans leurs mains, ce qui est leur

façon d'implorer une faveur. Mais nos Makololos eurent bientôt fait d'arrêter ce tapage, et regardèrent avec mépris ceux qui donnaient une pareille marque d'ignorance. Presque tous nos compagnons savent par cœur, et dans leur propre langue, le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale. Ils en sont fiers, et c'est pour eux un plaisir que de les réciter au milieu d'un auditoire frappé d'admiration.

Leurs idées, à l'égard du bien et du mal, ne diffèrent pas des nôtres, si ce n'est relativement à la polygamie. Impossible de leur faire comprendre combien il est indécent d'avoir plusieurs épouses.

Il y a un an ou deux, quelques-unes des femmes dont les maris étaient avec nous, sollicitèrent du chef la permission de se remarier. Elles pensaient que leurs maris étaient morts, et qu'il n'y avait plus besoin d'attendre. Sékélétou refusa l'autorisation; il avait parié un certain nombre de bœufs que nous reviendrions avec nos hommes, et il avait promis aux absents de leur conserver leurs femmes. Les épouses impatientes furent obligées de se soumettre. Mais plusieurs s'en allèrent avec ceux qu'elles aimaient; la femme de Mantlanyané, par exemple, prit la fuite, laissant son petit garçon à des étrangers. A cet nouvelle, Mantlanyané est entré dans une vive colère; non pas qu'il tînt beaucoup à sa femme; il avait lui-même deux épouses à Tété; mais il était indigné de l'abandon de son enfant.

Un crocodile a tué l'autre jour un bœuf; un homme a trouvé celui-ci flottant dans la rivière, et se l'est approprié. Le maître a sommé l'autre de se présenter devant le chef pour entendre la plainte qui serait portée contre lui; mais le délinquant a mieux aimé arranger l'affaire, et a donné un de ses bœufs à la place de celui qu'on réclamait .

Un chef des environs de Linyanti est venu se plaindre de ce que ses sujets, étant affamés, avaient pris la fuite. Sékélétou lui a répondu: « On ne doit pas vous laisser maigrir tout seul; quelques-uns d'entre eux doivent retourner près de vous. » Et il a autorisé le chef à rappeler ses gens, et à les faire revenir s'il en avait le moyen. Des familles entières quittent souvent leur bourgade pour aller dans une autre. Quelquefois même tout un village décampe pendant la nuit, et abandonne son chef qui se trouve seul au réveil. Comme c'est toujours la faute de

celui-ci, quand ces sujets désertent, Sékélétou laisse aux villageois la liberté d'aller où bon leur semble, et ne se mêle pas de la querelle, trouvant que les uns sont dans leur droit, et que l'autre est assez puni par la solitude qu'il s'est faite.

La désobéissance flagrante aux volontés du chef entraîne la peine capitale. Moshiouba avait reçu l'ordre d'aller couper des roseaux pour Sékélétou. N'en voulant rien faire, il partit et resta caché pendant deux jours. Pour cela il fut condamné à mort, placé dans une pirogue, conduit au milieu du fleuve, et livré au courant, après avoir été étranglé. Les spectateurs accablèrent d'injures les bourreaux du malheureux, leur criant qu'à leur tour on les étranglerait bientôt. Il arrive quelquefois que l'individu qui est chargé d'aller battre un coupable, en avertit celui-ci, et revient dire au chef qu'il a presque tué son homme. Le condamné disparaît pendant quelque temps, et l'affaire est oubliée.

Des crocodiles monstrueux abondent ici dans le Zambèse; il n'est pas rare que des femmes qui vont puiser de l'eau soient emportées par ces monstres.

Nous venons de rencontrer un vieux guerrier, sans doute l'unique survivant de l'armée des Mantatis qui, en 1824, menaça d'envahir la colonie du Cap. Il a gardé un vif souvenir de leur rencontre avec les Griquas, et nous en a parlé ainsi :

« Tandis que nous examinions les hommes et les chevaux, il s'éleva de petits nuages de fumée, et plusieurs d'entre nous tombèrent; on les regarda; ils étaient morts. Jamais on n'avait rien vu de pareil : la cervelle à un endroit, le corps dans un autre. Qu'est-ce qui les avait tués? on n'y comprenait rien. Une balle frappa un bouclier, y laissa une brûlure, disloqua le bras de celui qui portait ce bouclier, et tua un homme qui se trouvait à côté. »

Sébitouané assistait au combat; et depuis cette époque il eut une haute idée de la puissance des blancs.

Le costume des Makololos se composait anciennement d'une peau d'agneau, de chevreau, d'ocelot, de chacal ou d'autre petit quadrupède, dépouille qui s'attachait à la taille et pendait sur les reins. Quand il faisait froid un kaross, ou manteau de fourrure, se jetait sur les épaules. Le kaross est maintenant mis de côté; les jeunes gens à la mode ont une veste en peau de singe,

et une espèce de jupe, c'est-à-dire une peau drapée autour des hanches; mais pas de pantalon, et ni chemise, ni gilet.

Presque toutes les tribus qui habitent le bord des lacs ou des rivières se baignent plusieurs fois par jour, et dès lors sont très-propres. Toutefois les dames makololos font peu usage des bains; au lieu de se laver elles se frottent le corps avec du beurre fondu. Ce procédé éloigne les parasites, mais communique à leurs habits une odeur rance. Chaque degré de la civilisation conduit nécessairement à un autre; le vêtement réclame le savon; donnez une aiguille à un homme, il reviendra pour avoir du fil.

La maladie de Sékélétou a mis toute la ville en deuil; les hommes ne font plus de toilette; ils se négligent, laissent croître leurs cheveux, sortent sans armes, sans bouclier, et ne se livrent plus à la danse.

La femme de Pitsané est en train de se bâtir une grande hutte, et y déploie beaucoup d'ardeur. Elle nous dit que ces messieurs ont complétement abandonné la construction des cases à leurs femmes et à leurs servantes. Ces cases se font ainsi : des pieux sont plantés en cercle, on y enlace des roseaux que l'on crépit d'une couche épaisse de terre, et l'on a une tour de neuf à dix pieds de hauteur. Un mortier formé de tuf, ou des débris d'une fourmilière, gâchés avec de la bouse de vache, est soigneusement étendu sur le sol, et ne permet pas aux tampans de se loger dans les crevasses qu'il aurait présentées sans cela. On sait que les tampans sont des insectes venimeux dont la morsure donne la fièvre à certaines personnes, et produit chez tout le monde des plaies très-douleureuses.

La case une fois parquetée, on s'occupe de la toiture, dont le diamètre est beaucoup plus grand que celui du corps de logis. C'est en bas que se fait la charpente; on la met à sa place avec l'assistance des voisines, puis on la couvre en chaume. Une palissade de roseaux, également crépie, va rejoindre la toiture qui la dépasse encore, et se place à trois pieds de la muraille; on a ainsi une galerie couverte qui embrasse tout le bâtiment. C'est dans cette galerie que nous couchons et non pas dans la tour. La porte de cette dernière a des dimensions peu commodes: dix-neuf pouces de haut, vingt-deux à la base, dix-sept au milieu, et douze au sommet. Il est difficile d'y passer; et la chambre,

n'ayant pas d'autre ouverture, est à la fois sans jour et sans air. Nous avons demandé à ces dames pourquoi elles font leurs portes si petites; l'une d'elles a répondu que c'est pour se préserver des souris.

Les enfants s'amusent entre eux, surtout le soir à la fraîcheur. Une petite fille, par exemple, se fait porter par deux autres; elle est assise sur leurs épaules et a les bras tendus. Pendant qu'on la promène, les petites compagnes qui lui font cortége, frappent dans leurs mains, s'arrêtent vis-à-vis des huttes, devant lesquelles elles passent, et chantent de jolis airs. Quelques-unes battent la mesure sur leur petite jupe de peau de vache; tandis que les autres produisent un bourdonnement curieux, qui sert de ritournelle aux chansons.

Quelquefois elles sautent à la corde; mais en dehors de cet exercice, et du jeu précédent, les petites filles n'ont pas de plus grand plaisir que d'imiter les travaux de leurs mères. Elles construisent de petites cases, pétrissent de petits pots, font la dînette, broient du grain dans de petits mortiers, ou cultivent des jardins minuscules. Leurs frères ont pour joujoux des lances de roseaux à lame de bois, de petits boucliers, de petits arcs et de petites flèches. Ils s'amusent à faire de petits parcs à bétail, à modeler des vaches et des bœufs avec de l'argile, et reproduisent très-habilement les différentes variétés de cornes. Quelques-uns ont, dit-on, des frondes; mais dès qu'ils peuvent surveiller les chèvres, on les leur fait garder. Nous en voyons souvent monter les veaux qui leur sont confiés; cela n'arrive que depuis l'époque où nous avons introduit le cheval dans le pays.

L'une de ces dames, nous voyant faire des observations avec différents thermomètres, supposa que c'était pour nous amuser. Il était difficile de lui répondre, dans une langue qui n'a aucun terme scientifique; et ne recevant pas d'explication, elle s'éloigna en disant, avec un rire malicieux : « Le pauvre homme ! il joue comme un petit enfant ! »

Ainsi que tous les Africains, les Makololos ont une foi pleine et entière dans la médecine. Ils croient fermement qu'il existe un remède pour tous les maux, un talisman pour tous les vœux : charme et spécifique, pour eux sont synonymes. Mamiré voudrait avoir une nombreuse famille; il a six femmes, n'a qu'un pe-



Femmes des bords du Zambèse bâtissant des huttes. — Jeux enfantins. — Dessin de E. Riou.

tit garçon, et demande avec instance de la drogue à enfants. La mère de Sékélétou est venue faire une visite à son fils. Elle croit avoir maigri dans ces dernières années, et veut de la médecine qui l'engraisse. Un léger embonpoint, aux yeux des Makololos, est nécessaire à la beauté féminine; mais l'obésité excessive dont on est charmé sur les bords du lac Victoria serait trouvée hideuse dans ce pays-ci. Nous avons entendu dire à nos hommes, en parlant d'une femme simplement grasse, qu'elle en était laide.

Deux ballots à notre adresse, partis de Kuruman, et contenant des journaux et des lettres, ont été déposés à Linyanti, quelques jours avant notre arrivée. Sékélétou, ne sachant pas quand nous viendrions, les y a laissés; mais dès qu'il nous a vus, il les a envoyé chercher. Le messager est revenu le septième jour, ayant fait deux cent quarante milles géographiques. Il ne rapportait que l'un des paquets, le second étant trop pesant pour qu'il pût s'en charger.

Comme nous avions besoin de différentes choses qui se trouvaient dans le wagon que nous y avons conduit en 1853, nous sommes partis pour Linyanti. Sékélétou nous a prêté son cheval, qui a maintenant une douzaine d'années, et nous a donné quelques hommes pour nous servir d'escorte. Nous avons retrouvé notre wagon à la place où nous l'avions laissé. Les chefs de de Linyanti, Mosalé et Pékonyané, nous ont fait bon accueil, et nous ont exprimé leurs regrets d'avoir si peu à nous offrir. « Si vous étiez seulement venus l'année dernière, où le grain, la bière et le lait étaient en abondance! » nous disaient-ils.

Le lendemain matin, avant le jour, Ma-Poulényané, le crieur public, a fait de lui-même une proclamation qui, dans le silence de la nuit, a été d'un effet saisissant: « J'ai rêvé! j'ai rêvé! j'ai rêvé! Toi Mosalé, et toi Pékonyané, ne soyez plus abattus, n'ayez plus le cœur malade. Nous revoyons Monaré; croyez toutes ses paroles; car son cœur est blanc comme le lait pour les Makololos. J'ai rêvé qu'il arrivait; et que la tribu sera sauvée si vous priez le seigneur, et si vous écoutez les paroles de Monaré. »

Ma-Poulényané nous a conduits à l'endroit où reposent M. Helmore, et sept autres personnes de la mission, nous désignant les individus qu'il a enterrés lui-même, et ceux auxquels Mafalé a rendu les derniers devoirs. Rien, toutefois, n'indique les tom-

bes; et les indigènes, avec leur idée de cacher les trépassés, nous disent en nous montrant ce cimetière : « ce sera bientôt couvert de broussailles, car personne ne le cultivera. » Ma-Poulényané est le seul qui en approche; les autres s'en éloignent. Ici on évite invariablement tout ce qui rappelle la mort; et la coutume de prendre telle ou telle partie du corps humain pour en faire des charmes, coutume en usage plus près de l'équateur, n'a jamais existé chez les Makololos.

Divers objets, tels que la caisse de médicaments, la lanterne magique, des outils et des livres que nous avions laissés également en 1853, avaient été confiés par Sékélétou à ses propres épouses. Nous avons retrouvé chacun de ces objets en bon état. Le wagon est assez bien conservé pour que nous ayons pu y dormir; néanmoins la couverture a pourri dans un endroit; et pendant un voyage que Sékélétou a fait chez les Barotsés, les fourmis blanches ont détruit l'une des roues. Mantou et Séiponé, femmes du chef, nous avaient fait cuire de très-bon bœuf, qu'elles nous ont servi en abondance, et de leur propre mouvement. Elles y ont joint une quantité de petits gâteaux, faits sur le modèle que les gens de notre suite ont rapporté de Loanda. Toutes les deux nous ont reproché avec grâce de ne pas avoir amené Ma-Robert (Mistress Livingstone); et nous répétant dans leur langue le babil de nos enfants, elles ont ajouté : « Ne devons-nous jamais les revoir, et ne plus connaître de leurs personnes que leurs noms ? » C'est avec une profonde gratitude que nous rapportons ces témoignages d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie, et dont nous avons reçu tant de preuves. Mais il ne faudrait pas se figurer que la confiance d'où provient ce bon vouloir, puisse être inspirée tout d'abord, et par le premier venu. On ne peut acquérir d'influence sur ces peuplades que lorsqu'elles vous ont vu bien agir, et cela pendant longtemps; enfin les bonnes manières ne sont pas moins utiles chez ces barbares que chez les civilisés.

Parmi les objets qui nous appartiennent, et que Sékélétou avait remis à ses femmes pour plus de sécurité, se trouvaient deux volumes de notes manuscrites, qu'au moment de partir pour la côte occidentale nous aurions voulu faire passer en Angleterre. L'un de ces volumes contenait des détails sur la découverte du lac 'Ngami, et sur le Kalahari; l'autre des notes sur

l'histoire naturelle. Une lettre y était jointe, et priait un voyageur quelconque, de faire parvenir ces papiers à M. Moffat. Les Makololos, qui nous rendaient tout le reste, n'avaient plus ces volumes, et déclaraient les avoir remis à un marchand dont ils avaient eu la visite. En apprenant que cet homme niait les avoir reçus, l'une des femmes de Sékélétou s'écria : « Il en a menti, c'est moi-même qui les lui ai donnés. » La conscience se sera réveillée chez le dépositaire ; car nous avons retrouvé l'un de ces volumes dans le sac de dépêches qui nous est venu du sud, et dont la serrure a été enlevée par une main habile.

Après nous être munis d'une portion des médicaments qui se trouvaient à cent pas de l'endroit où les missionnaires ont péri faute de secours, nous sommes repartis pour Séshéké. Le chemin traversant un district infesté par la tsétsé, il nous a fallu voyager de nuit dans cet endroit, afin de préserver les chevaux de la piqure de cette mouche. Nous avons mis trois jours pour aller, et trois jours pour revenir; nous arrêtant le soir dans un poste à bétail.

On nous a dit, à l'un de ces postes, qu'un lion avait été tué par un serpent. Nous avons souvent entendu parler d'animaux tués de la sorte; mais pendant nos vingt-deux années de résidence en Afrique nous n'avons vu qu'un seul cas où cette morsure ait amené la mort chez l'homme. Des frictions faites avec un mélange d'ipécacuanha et d'ammoniaque passent dans l'Inde pour être très-efficaces. Une clef, dont on applique la partie forée sur la morsure, et qu'on y laisse quelque temps, en extrait le venin. Quand on n'a pas d'ipécacuanha, on le remplace par un peu de poudre que l'on brûle sur la plaie.

En route nous avons vu dans la plaine, de grands troupeaux de kualatas, et beaucoup de harrisbucks, bien qu'en général ils habitent les montagnes [1].

1. Une femelle de kualata (*égoceros equina*), tuée dans ces plaines, nous a donné les mesures suivantes :

	Pieds.	Pouces.
Hauteur, prise au garrot	4	8
Longueur entière	6	3
Longueur des cornes	2	2
Demi-circonférence, prise à la poitrine	2	8

Ces chiffres peuvent intéresser les personnes qui s'occupent d'acclimatation. En Angleterre, les élans sont de petite taille. En Afrique nous en avons mesuré un

La santé de Sékélétou s'est beaucoup améliorée; les tristes pressentiments l'ont quitté, la joie lui est revenue; mais il refuse toujours de sortir de sa retraite, et ne veut se montrer à ses sujets, que quand il aura recouvré ce qu'il nomme ses avantages physiques. En outre il a peur qu'il n'y ait dans la foule quelques-uns de ceux qui l'ont ensorcelé au début; et que l'effet de nos médicaments ne soit neutralisé par eux[1].

Comme nous attendions un nouveau steamer qui devait se trouver à la côte au mois de novembre, il nous était impossible de rester plus d'un mois à Séshéké. Avant notre départ Sékélétou,et les hommes les plus importants de la tribu, nous ont exprimé de la manière la plus formelle leur désir de voir des Anglais se fixer dans les montagnes des Batokas. Une fois ils nous ont même proposé de venir avec nous jusqu'à Phori pour y choisir l'endroit on l'on s'établirait. Ne voulant pas bouger avant que sa guérison fût complète, Sékélétou remit ce voyage à plus tard; et donna l'ordre de ne pas nous laisser remonter jusqu'à Séshéké, dans le cas où nous reviendrions. Il suffirait de l'avertir et il nous rejoindrait avec toute sa tribu. Le docteur Kirk étant du même âge que lui, Sékélétou désirait particulièrement le voir s'établir auprès d'eux. Il détacherait, disait-il, une partie de son territoire qu'il abandonnerait aux Anglais. Comme on lui faisait observer que leurs descendants pourraient causer des troubles dans le pays, il répondit que ces troubles ne seraient jamais que des querelles domestiques, n'ayant pas d'importance. Il suffit de voir l'étendue de ces terres incultes pour se convaincre de la fa-

qui avait six pieds quatre pouces au garrot, et qui ne paraissait pas sortir de la moyenne. La facilité avec laquelle cet animal prend la graisse, et la quantité d'eau qu'on lui trouve dans l'estomac pendant la plus grande sécheresse nous ont toujours étonnés. Il se nourrit principalement de feuillage.

1. C'est avec chagrin que nous avons appris par M. Moffat que le pauvre Sékélétou est mort en 1864. Ainsi qu'on le verra plus loin, nous avions emmené quelques-uns de ses hommes pour leur donner des médicaments qui lui étaient nécessaires. Mais au lieu de reporter bien vite à leur chef le paquet que nous leur avions donné, et qui, entre autres choses, contenait de l'iode, ces hommes s'établirent sur les bords du Chiré. Il n'y avait parmi eux que deux véritables Makololos qui ne pouvaient pas retourner seuls au pays, ni contraindre leurs serviteurs à quitter un endroit où ils vivaient dans l'aisance, et où ils étaient indépendants. Sékélétou vécut toutefois assez longtemps pour recevoir les articles d'une valeur de cinquante livres, que leur porta le fils de M. Moffat à la place des objets que nous avions laissés à Tété. Robert Moffat est mort également depuis cette époque.

cilité avec laquelle y vivrait une population bien autrement nombreuse que celle qui de nos jours pourrait s'y réunir.

Les tribus agricoles sont plus pacifiques que les tribus pastorales. A la fois pasteurs et agriculteurs, les Makololos ont pour les razzias de bêtes bovines une passion qui les entraîne souvent à de grandes distances. Ces maraudes n'ont rien de déshonorant quand elles sont approuvées par le chef. Dites aux maraudeurs qu'ils ont volé du bétail, ils se mettront à rire, et vous répondront qu'ils n'ont fait que l'enlever. Chez les peuplades qui sont près de la côte, si la traite des esclaves est le grand mal qu'il faut attaquer, ici l'enlèvement du bétail est le tort qu'il faut combattre, et dont on doit signaler les résultats fâcheux.

Ayant trouvé Sékélétou en possession d'un wagon sur lequel était le nom de M. Helmore, nous lui avons exprimé le doute que la personne qui lui en avait fait présent eût le droit de disposer d'une chose qui appartenait à un orphelin; et nous avons ajouté que si M. Moffat, à qui nous en avions écrit, partageait nos doutes à cet égard, le prix du wagon devrait être soldé en ivoire. Sékélétou reconnut que cette décision était juste, et y souscrivit immédiatement. S'il était venu chez les Makololos un homme ayant l'expérience, la sagesse, l'esprit conciliant de M. Moffat, il aurait trouvé en eux des gens tout disposés à la droiture; et pas du tout les sauvages qu'on nous a dépeints sous leur nom[1]. Il y a de bien grandes qualités au milieu de leurs défauts; la chose est incontestable; et nous ne connaissons pas de champ qui puisse offrir plus d'avantages à un missionnaire actif et sensé.

Nous leur avons souvent montré que ces expéditions barbares, telles que les razzias qu'ils ont faites l'an dernier chez les Damaras, produisaient fatalement chez eux tous les maux qu'ils allaient semer ailleurs. Cette idée que le mal qu'ils ont fait rejaillit sur leur tribu leur est déplaisante; ils n'aiment pas qu'on leur dise ouvertement que ceux qui ont répandu le sang des autres peuples, et qui, rentrés dans leurs villages, tuent leurs

1. Allusion au tollé qui s'éleva en Angleterre contre les Makololos après les désastres de la mission de Séshéké. Non-seulement on les accusait d'avoir empoisonné M. Helmore et ses compagnons; mais on attribuait à leur brutalité l'insuccès des missionnaires; et l'indignation était d'autant plus grande qu'on avait fondé plus d'espoir sur cette entreprise religieuse. (*Note du traducteur.*)

compatriotes sous prétexte de magie, sont les seuls qui fassent usage de maléfices; que d'assassiner les enfants du Père céleste pour s'emparer d'un bétail qui ne vous appartient pas, est se charger d'un crime aux yeux du Seigneur; enfin que ceux qui ne donnent pas la paix aux autres ne peuvent en espérer aucune de la part du Chef Suprême. Tout cela leur paraît juste; ils ne le contestent pas; et se bornent à vous répondre que les noirs n'ont pas le cœur pareil à celui des blancs; qu'il y a de vrais sorciers dans leur pays; que si les choses qu'ils font d'après la coutume sont des crimes, ce n'est pas leur faute; mais celle des blancs qui ne leur ont pas donné le Livre; et de Jésus qui les a moins favorisés que nous autres. Pas un n'essaye de justifier le sang versé; mais quand on parle de l'enlèvement du bétail, il en est qui vous disent: « Pourquoi ces Makalakas (terme de mépris qui désigne les tribus noires) ont-ils des bœufs, s'ils ne savent pas les défendre? » La mère de Sékélétou affirme que c'est Mosilikatsi qui a rendu les Makololos avides, ou, suivant ses propres expressions, qui leur a fait jaunir le cœur. « Il leur a pris leur bétail; et la faim qu'ils ont eue, dit-elle, leur a fait convoiter celui des autres. » D'après ces paroles on peut se figurer le genre d'éducation qu'elle a donné à son fils.

Néanmoins ils cherchent parfois à rétablir la paix entre eux. Un jour des hommes se disputaient; ils en étaient venus à se colleter, lorsqu'un Makololo se leva, et pour empêcher un malheur, alla sans bruit enlever les lances du coin où elles étaient; puis revenant à côté de nous: « Il est dans la nature des taureaux, dit-il, de s'entre-déchirer. » Le même instinct est probablement au fond des muscles barbares, sinon des muscles civilisés.

La dernière fois que nous avons officié à Séshéké, nous avons, après le service, invité les hommes à causer des différents points qui ont été l'objet de nos prédications. La mort avait fait tant de vides parmi eux en notre absence, qu'il y avait beaucoup de probabilités pour que nous ne nous revissions plus. Cette pensée nous conduisit à parler de la vie future. Ils répondirent qu'ils seraient désolés d'offenser l'orateur, mais qu'ils ne pouvaient pas croire à la résurrection des morts. « Ceux qui ont été tués dans le combat et dévorés par les vautours; ceux dont les hyènes et les lions ont fait leur proie, ou qu'on a jetés dans la rivière et qui ont été mangés par plusieurs crocodiles, comment

pourraient-ils ressusciter? » Nous leur avons dit que certains hommes prenaient une balle de fusil, et la changeaient en un sel (acétate de plomb); qu'ils faisaient fondre ce sel dans l'eau, de même que nos corps dans l'estomac des hyènes ou des vautours, et qu'après avoir été complétement fondu, le sel était rechangé en plomb ; ou bien qu'avec cette balle on faisait le rouge et le blanc dont sont peints nos chariots, et que cette peinture redevenait ensuite le plomb dont la balle avait été formée. Que si des hommes, d'une nature exactement pareille à la leur, faisaient de semblables choses, que ne pouvait pas accomplir Celui qui a créé l'œil pour voir, et l'oreille pour entendre. Nous avons cependant ajouté que nous croyons à la résurrection des morts, non pas parce que nous en comprenons la possibilité; mais parce que le Père céleste nous l'a dit dans son Livre. Citer la Bible et son auteur paraît toujours avoir sur eux plus d'influence que les démonstrations les plus ingénieuses. Ils savent peu de choses; mais en général dans tout ce qui ne sort pas du cercle de leurs connaissances, ils raisonnent avec précision et clarté.

CHAPITRE XV.

Départ de Séshéké. — Ambassade envoyée à Sinamané. — Leshoré et son équipage. — Mobita et ses rameurs. — Deux poissons du Zambèse. — Renouvellement du jardin de Mosi-oa-tounya. — Chutes de Kalounda et de Moamba. — Désir de plaire des indigènes. — Hospitalité des Batokas. — Fruits indigènes. — Arbre oléifère. — Arbres de l'Inde au centre de l'Afrique. — Golongoué. — Grande chaleur. — Cors aux pieds. — Le Longkoué. — Soufflets des bohémiens en Afrique. — Étain. — Ilot de Chilombé. — Costume des indigènes. — Sinamané et ses grandes lances.

17 *septembre* 1860. Départ de Séshéké. Nous descendons le Zambèse dans les canots de Pitsané et de Leshoré. Pitsané est chargé par Sékélétou de planter une haie autour du verger de l'île, et de recueillir une partie du tabac que doivent les tribus situées en aval de la cataracte. Leshoré nous sert de garde d'honneur, et en même temps remplira une mission diplomatique auprès de Sinamané. Celui-ci ne paye aucun tribut à Sékélétou; mais comme il lui a juré foi et hommage, on lui demande de servir d'avant-garde contre les Matébélés, dans le cas où ils franchiraient le Zambèse pour attaquer les Makololos. D'autre part, ayant dit que nous voulions acheter des canots pour descendre le fleuve, Leshoré doit nous recommander à Sinamané, et le prier de nous rendre tous les services qui seront en son pouvoir.

Il faut avouer que les rameurs de Leshoré, qui appartiennent sans exception aux tribus serves, ont besoin de toute notre charité pour être considérés avec indulgence. Dans chacun des villages où nous entrons, leur maître commence par crier aux habitants : « Ayez l'œil sur ce que vous possédez, et veillez à ce que mes larrons ne vous le prennent pas. »

Deux jeunes Makololos, accompagnés de leurs serviteurs, viennent avec nous pour voir si le Kébrabasa peut être franchi, et pour rapporter les médicaments dont Sékélétou a besoin.

Nous avons en outre une demi-douzaine d'habiles rameurs, commandés par Mobita, l'un de ceux qui faisaient partie de notre escorte en 1853; ils nous aideront à manœuvrer nos pirogues, et nous suivront jusqu'à Tété. Enfin quelques hommes, partis par la voie de terre, conduisent six bœufs que nous a donnés le chef des Makololos. La disette est grande, nous l'avons déjà dit, et si l'on pense à la cherté des vivres, on voit que Sékélétou nous a généreusement traités.

Pendant le jour, les canotiers ont l'habitude de ramer près de la rive, dans la crainte de heurter les hippopotames; mais la nuit, ces animaux se rendant au pâturage, on les rencontre généralement près du bord, et nos hommes tiennent le milieu du fleuve.

Le vent qui, dans cette saison, commence sur les huit heures du matin et remonte le Zambèse toute la journée, en soufflant avec force, retarde singulièrement notre marche. Nos pirogues sont dans un piètre état; elles prennent l'eau et sont si peu profondes que, lorsque le chenal se porte d'une rive à l'autre, les rameurs n'osent pas le suivre de peur d'être submergés. Tous ces canotiers de l'intérieur s'effrayent dès que la houle est un peu forte; mais quoique timides, ils sont loin d'être maladroits. Les nôtres ont été bien surpris quand, plus tard, ils ont vu la mer; et bien étonnés de l'admirable façon dont les riverains du Nyassa manœuvrent leurs pirogues sur les flots agités du lac, et parmi des brisants où nul bateau ne résisterait.

18 *septembre.* — Campé hier au soir sur la rive gauche du Majilé. On a tué un bœuf; ce matin il n'en restait pas une once.

Ramakoukané et Moloka, nos deux jeunes Makololos, n'ayant jamais voyagé, tiennent à leurs douces habitudes. Au moment de s'endormir, ils ont appelé leurs domestiques et ont fait étendre leurs couvertures sur leurs augustes personnes, n'oubliant pas surtout de se faire couvrir les pieds. Ce service paraît être l'un de ceux que l'épouse makololo doit rendre à son mari; et les étrangers reçoivent parfois cet honneur. L'un des nôtres, s'étant éloigné du camp, se rendit au village de Nambohoué pour y passer la nuit. A peine était-il couché, qu'à sa grande surprise, les deux femmes du chef vinrent déployer son kaross, et l'étendre soigneusement sur lui.

Le ngouési, un beau poisson aux écailles argentées, aux nageoires rougeâtres, est fort commun dans le Zambèse. Il pèse de quinze à vingt livres quand il a toute sa taille; ses dents sont découvertes et disposées de telle sorte que, quand elles se rejoignent, l'hameçon est tranché comme avec des pinces. D'un appétit vorace, il avale souvent le kono-kono, poisson dont les nageoires dorsales et pectorales sont armées de véritables scies de plus d'un pouce de longueur, et qui paraissent couvertes d'une sécrétion mordante, car la blessure qu'elles font est excessivement douloureuse. Ces épines dentelées sont mobiles dans la cavité où elles s'enchâssent; mais redressées par celui qui les porte, elles ne peuvent se replier qu'avec son consentement : on les brise avant de les faire céder. Le nom de kono-kono, qui signifie *coude-coude*, a été donné à ce poisson en raison de la ressemblance que ses nageoires déployées auraient avec les coudes d'un homme qui se les éloigne du corps. Il arrive fréquemment au kono-kono d'étendre ses nageoires dans l'estomac du ngouési, et de percer les flancs du rapace dont il n'est pas rare de voir flotter le cadavre. Le kono-kono aboie distinctement quand on le retire du fleuve.

Nos canotiers ne manquent jamais de ramasser le poisson mort qu'ils aperçoivent, quel que soit l'état dans lequel ils le rencontrent. La mauvaise odeur n'y fait rien; le poisson est mangé; et l'eau qui a servi à le faire cuire est avalée comme bouillon. C'est une chose curieuse que, dans maintes parties de l'Afrique, on garde le poisson comme nous le faisons des bécasses; et qu'il ne soit trouvé mangeable que quand il est faisandé.

D'après nos rameurs, les iguanes font leur ponte en juillet et en août; et les crocodiles en septembre. Les œufs restent pendant un mois ou deux dans le sable où ils ont été déposés; et les jeunes sortent de la coquille lorsque la saison des pluies est sérieusement engagée. Les canotiers nous affirment qu'il arrive souvent aux crocodiles d'étourdir leur proie à coups de queue, et de se poser sur elle jusqu'à ce qu'elle soit noyée. Un jeune crocodile que nous avons pris s'est, en effet, servi de sa queue pour se défendre, et de manière à nous faire penser que l'opinion des indigènes est exacte. Ces derniers croient aussi qu'en bouchant les yeux du monstre on lui fait lâcher prise. On a vu

des crocodiles se réunir pour tuer un individu de leur propre espèce, et le dévorer ensuite.

Quelques pêcheurs jettent les arêtes de poisson dans la rivière ; mais dans la plupart des villages de pêche, on en voit des tas en différents endroits. Les habitants de ces bourgades marchent impunément sur ces débris; les Makololos, dont la plante des pieds est moins dure, ne le feraient pas sans se blesser. Ils nous expliquent le fait en nous disant que les pêcheurs ont un charme qui les protége contre les arêtes, et qu'ils ne veulent pas le leur donner[1].

Nous avons campé dans l'île de Mparira, dont l'étendue est de quatre milles de long sur un de large, et qui a pour chef Mokompa. Celui-ci était à la chasse depuis la veille; sa femme l'a envoyé chercher, et il est arrivé le lendemain avant notre départ. Profitant de la grande sécheresse, il avait fait mettre le feu aux roseaux, entre le Chobé et le Zambèse, de manière à refouler le gibier dans l'endroit où ses gens étaient à l'affût, la lance au poing. Il avait tué trois buffles, cinq éléphants, et en avait blessé plusieurs qui lui avaient échappé.

Nos bouviers nous dirent le soir que les bœufs avaient été piqués par la tsétsé. A les entendre, il y avait déjà une grande différence dans la mine des pauvres bêtes. Il fallut donc tuer un bœuf; c'était le second. Un troisième tomba le jour suivant dans une fosse à prendre les buffles; et le troupeau fut réduit de moitié.

L'un de nos compagnons est grand amateur de femmes. Chaque jolie fille qu'il aperçoit le met en extase. « Oh! qu'elle est belle! jamais je n'en ai vu de pareille! Je voudrais savoir si elle est mariée. » Et il la regarde avec amour jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Il a déjà quatre épouses, et il compte bien en augmenter le nombre avant peu ; mais il n'a qu'un enfant. Ce mormonisme ne paraît pas rassasier ceux qui le pratiquent; il

1. Les espèces de poisson, toujours au dire de nos rameurs, sont plus variées en amont des chutes de Victoria qu'en aval. Parmi ceux qu'on trouve au-dessus de la cataracte, ils citent le mpofou, le mô, le nijnjé, le ngouési, la moshona, le nemboué, le séio, le lobotou, la lobangoua, le motomé, le nimbélé, le litoré, la léshouala ou ndombé, la linyonga, la mpala, le joroungo, la likeya, la moshiba, le boundo, le sito, la minga, le lisinjé. Ils ajoutent le moumbo, qui est le mohoumboué des Bashoubias, et qui paraît être une espèce de scie; enfin la likala, ou ñala, le lépidosirène de la vallée des Barotsés.

conduit à un état qui, s'il n'est pas maladif, est vraiment méprisable.

Moshobotouané, le chef batoka, nous a reçus de nouveau avec son hospitalité ordinaire; il nous a donné un bœuf, de la farine et du lait. Nous sommes allés revoir la cataracte; et nous avons planté une quantité de noyaux dans l'île; mais la haie ne sera pas entretenue et les hippopotames détruiront notre plantation. Mashotlané nous accompagnait et a pris part au travail. La puissance de ce sous-chef est tellement grande qu'il paraît ne plus reconnaître l'autorité souveraine. Au lieu de donner des vivres aux messagers de Sékélétou, ainsi que la coutume l'exigeait, nous lui avons vu prendre devant eux de la viande dans un pot, et la passer aux gens de sa suite. C'est pour cela probablement que Sékélétou lui avait ordonné de se rendre à Linyanti. Il n'a pas seulement insulté M. Baldwin, il a renvoyé les marchands griquas; mais l'impunité lui est acquise.

Ici, comme à Séshéké, les habitants n'ignorent pas quelques-unes des menues fraudes de la civilisation. L'autre soir, nous avons eu du lait qui tenait plus du Zambèse que d'une vache. Le dessus du panier s'est trouvé quelquefois d'une belle farine, et l'autre moitié remplie de son. Acheter des œufs est toujours une opération chanceuse. L'idée que les indigènes se font d'un bon œuf est d'ailleurs si opposée à la nôtre, qu'il est difficile de s'entendre. Pour que ces gens-là mangent un œuf avec plaisir, il faut que le poulet y soit déjà formé.

27 *septembre*. — Partis de Mosi-oa-tounya, nous allons camper à côté de Bakouini. Cette bourgade est construite sur une crête de terre meuble et rouge, où l'on fait d'énormes récoltes de sorgho et d'arachides. Il y a près du village beaucoup de magnifiques mosibés. Machimisi, le chef de l'endroit est riche en bétail, et possède un grand cœur. Il nous a tenu compagnie pendant deux jours pour nous servir de guide.

Nous suivons le Zambèse de beaucoup plus près que nous ne l'avons fait en venant; d'aussi près, à vrai dire, que ses bords rocailleux nous le permettent. Cependant, nous l'avons quitté à deux reprises différentes avant d'arriver chez Sinamané; la première fois pour aller visiter Kalounda, une forteresse naturelle, située à quelques milles au-dessous de la grande cataracte, et dont on nous avait beaucoup parlé; la seconde, pour aller

voir une autre chute du Zambèse que l'on appelle Moômba ou Moamba. Les Makololos ont délogé autrefois les Batokas de leur retraite de Kalounda; mais la fissure, ou toute autre chose, qui paraissait faire de ce point un lieu inattaquable, se trouvant sur la rive droite, nous n'avons pas pu la voir.

La crevasse qui produit les Chutes de Victoria se continue jusqu'ici; les roches y sont de la même nature; mais peut-être moins usées par le temps, et présentent des parties stratifiées par masses d'une énorme puissance. Le pays que nous traversons est couvert d'un tuf volcanique, ayant l'aspect scoriacé, et pourrait être appelé Katakauména.

D'après la description qu'on nous avait faite des cascades de Moamba, nous pouvions nous attendre à quelque chose de saisissant. On nous avait dit que pendant la saison pluvieuse, il s'en élevait des colonnes de fumée, comme aux grandes cataractes. Mais en regardant au fond de l'abîme, où le fleuve comprimé roulait ses eaux d'un vert sombre, les deux cascades que nous avons aperçues à quelque mille pieds de profondeur nous ont paru bien insignifiantes après celles de Mosi-oa-tounya. Il est évident que Pitsané, voyant l'enthousiasme que nous causait les Chutes de Victoria, a voulu accroître notre plaisir par une seconde merveille; mais un Mosi-oa-tounya suffit à un continent.

Les Africains ont un aimable désir de plaire, et disent souvent ce qu'ils supposent devoir vous convenir plutôt qu'une vérité dépourvue d'intérêt. Que l'on demande à un Makololo si les montagnes qui entourent les lieux où il a passé son enfance sont élevées, le désir de vous être agréable, joint au vague souvenir qu'il a conservé de la chose, lui dictera une réponse affirmative. Il en sera de même à l'égard de l'or, de la licorne, ou des hommes ayant une queue.

Les sportsmen anglais, bien que tireurs de premier ordre dans leur pays, manquent de prime abord tous les animaux qu'ils chassent en Afrique; le fait est notoire. L'horizon est tellement vaste, l'air si pur, le soleil si éblouissant, qu'il faut du temps pour apprendre à juger les distances. « Est-elle blessée? » demandait un gentleman à son noir compagnon, après avoir tiré sur une antilope. « Oui; la balle lui a été droit dans le cœur. » Ces blessures mortelles n'ayant jamais de fâcheux résultats pour la bête qui les recevait, le chasseur pria un

ami d'expliquer à son homme que, dans tous les cas, il préférait la vérité. « Il est mon père, répondit l'indigène, et je pensais qu'il aurait été mécontent s'il avait su que jamais il ne touche l'animal. » Mais si grand que soit ce défaut chez les hommes libres, il est bien autrement grave dans toute la race servile. C'est à peine si l'on peut décider un esclave à traduire fidèlement une phrase quelconque. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans le voyage de MM. Speke et Grant, c'est qu'il ait pu être accompli avec des esclaves.

La route que nous suivons actuellement nous fait rencontrer plus de Batokas que celle que nous avions prise à travers les highlands, et nous fait avoir avec eux des rapports journaliers. Il n'est pas besoin que l'heure du souper soit venue pour qu'ils nous offrent des aliments. Une fois nous nous reposions, vers midi, à l'entrée d'un hameau; la vieille femme du chef alluma bien vite du feu, et mit de l'eau chauffer pour nous faire de la bouillie.

Hommes et femmes se distinguent par des traits plus arrondis que ceux des tribus voisines; et l'habitude qu'ils ont de se faire arracher les incisives supérieures donne à leur visage un caractère particulier. La nuance de leur peau, qui est assez claire, témoigne de l'élévation du pays que beaucoup d'entre eux habitaient jadis. Quelques-uns, cependant, sont aussi foncés que les Barotsés et les Bashoubias de la vallée du haut Zambèse.

Si étrange que cela paraisse, il n'en est pas moins vrai que, dans toutes les peuplades que nous avons visitées, nous n'avons jamais vu une seule personne qui fût réellement noire. Partout c'est le brun qui domine; il est de nuance différente, et souvent d'une teinte de bronze, à reflets brillants, que pas un peintre, excepté M. Angus, ne paraît avoir le don de saisir.

La couleur foncée de la peau vient probablement en partie du soleil, en partie d'une propriété du climat, ou du sol, qui jusqu'à présent nous est inconnue. Un fait analogue se produit chez la truite et chez d'autres poissons, dont la couleur se modifie suivant les cours d'eau ou les étangs dans lesquels ils séjournent. Les blancs de notre petite caravane ont été beaucoup moins brunis, dans cette zone, par des années d'exposition au soleil, que nous ne l'avons été jadis, ainsi que notre famille,

par le voyage de Kuruman au Cap, voyage qui n'avait duré que deux mois.

On ne sait pas encore ce qui, dans le climat, favorise le développement de la matière colorante de la peau et des cheveux; mais la couleur n'est pas toujours un effet de la race; car on a vu chez des personnes qui habitaient depuis longtemps un pays chaud, des cicatrices provenant de blessures, ou de furoncles, être beaucoup plus foncées que le reste du corps.

La chevelure des Africains, d'après les micrographes, n'est pas de la véritable laine; elle est composée de poils de la même nature que les nôtres, avec cette différence que la quantité de pigment qu'elle renferme est bien plus considérable. Il n'est pas rare de trouver en Europe des cheveux plus noirs que ceux des Africains, ni de rencontrer en Afrique des individus à cheveux roussâtres, et qui ont le tempérament nerveux-sanguin des variétés de race jaune.

On voit peu de femmes agréables dans les villages batokas, situés près de la frontière; car toutes les jolies filles épousent des Makololos.

Nous avons trouvé une de ces bourgades ornée d'une tête de crocodile, plantée au bout d'une perche. Le monstre avait pénétré dans l'enceinte où les femmes vont puiser de l'eau, et en avait saisi une. Bien vite accourus, les hommes avaient tué le crocodile, et mis sa tête au bout d'un pieu comme ils y mettaient jadis la tête d'un criminel ou celle d'un étranger.

De même que chez toutes ces tribus, l'amour du clan est très-prononcé parmi les Batokas. En route, ceux de nos hommes qui appartiennent à cette peuplade restent toujours ensemble, et ne manquent jamais de s'entr'aider.

L'art de suivre la piste des animaux blessés fait partie de l'éducation des Batokas; ils n'y excellent pas moins que les Bushmen, et grimpent également bien aux arbres, habitués qu'ils sont dès l'enfance à la cueillette des fruits sauvages.

Nous traversons un pays rocailleux, pays de montagnes où abondent les cours d'eau permanents, parmi lesquels se fait remarquer le Sindi, qui conviendrait entre tous pour les irrigations. Arrivés au bord de cette rivière, comme nous revenions de la cascade de Moamba, nous n'avons plus trouvé nos hommes, qui étaient partis en avant. C'était un dimanche; mais le chrono-

mètre étant dans les bagages, il fallut absolument les rejoindre; et nous nous en sommes cruellement ressentis toute la semaine. Commandement divin à part, le repos hebdomadaire est de toute nécessité pour l'homme.

1er *octobre*. Campés sur la rive du Kalomo. La chaleur est beaucoup plus grande que lorsque nous avons franchi cette rivière au mois d'août dernier. A trois heures, le thermomètre placé à l'ombre, et à quatre pieds du sol, a marqué 38° centigrades et 3/9. La cuvette mouillée n'en a donné que 16 1/9; ce qui fait vingt-deux degrés de différence. Cependant, malgré l'extrême sécheresse de l'atmosphère, bien que depuis plusieurs mois il ne soit pas tombé une goutte d'eau et qu'il y ait à peine de rosée pendant la nuit, une quantité d'arbres se parent de feuilles nouvelles, aux teintes diverses, tandis que les autres se couvrent littéralement de fleurs.

Le mosibé, le motsintséla, le mochenjé milo, le boma, et d'autres arbres fruitiers du pays, se voient toujours près des anciens villages batokas. Notre botaniste reconnaît dans le milo, et le mamosho-mosho deux arbres de la famille des cinchonas. Il ne fait aucune différence entre le mosibé et le *copaifera hymenæfolia* de Cuba, dont on ne sait que fort peu de chose. Le mosibé ne se trouvant pas sur le versant maritime des ghattes qui entourent l'Afrique, ni sur la côte orientale, la rencontre que nous en faisons dans cette région lointaine, ainsi que de différents arbres originaires de l'Inde, est très-intéressante en ce qu'elle montre combien les migrations des plantes offrent encore d'inconnu. Le boma, qui est un vitex, est proche parent d'un arbre de Madagascar. Il porte des noix [1] dont on extrait une huile d'excellente qualité, et croît abondamment dans ces parages, ainsi qu'auprès du lac Nyassa. Le mamosho-mosho est le meilleur fruit du pays; mais comme tous les fruits nous plaisent, nous ne saurions dire si, en général, les Européens l'estimeraient autant que le font les indigènes. La partie comestible est peu développée, ainsi qu'il arrive pour tous les fruits sauvages.

1. *Oil-nut*, littéralement *noix oléagineuse*. C'est probablement une drupe analogue à celle des autres vitex; sans doute un fruit dont la portion charnue est insignifiante relativement au noyau, et dont la chaire coriace peut en effet prendre le nom de brou. Nous avons conservé le mot noix parce qu'il indique l'aspect du fruit, et la prédominance très-marquée du noyau sur la partie pulpeuse. (*Note du traducteur.*)

L'un de nos hommes a tué, à coups de lance, un congre de quatre pieds sept pouces; le cou a dix pouces et demi de tour ; cette énorme anguille est appelée ici mokonga.

3 *octobre*. Deux vieux buffles d'une humeur féroce ont été tués aujourd'hui. Nos volontaires apprendront peut-être avec plaisir que les balles produisent par fois peu d'effet. L'un de ces buffles ayant reçu une balle explosive de Jacob, tomba sur le coup; deux autres balles l'atteignirent et lui firent perdre une grande quantité de sang; néanmoins il se releva d'un bond, et chargea l'un de nos hommes avec tant d'impétuosité que celui-ci n'eut que le temps d'escalader un arbre, où il arriva bien juste, grâce à l'extrême vitesse de sa course. L'animal furieux se mit à frapper l'arbre à coups redoublés, et avec tant de force qu'il semblait devoir le briser, ou tout au moins se fendrea l tête. Il s'arrêta, fit quelques pas en arrière, attacha sur l'homme ses yeux étincelants, et se rua de nouveau contre l'arbre, comme s'il avait eu l'espoir d'en faire tomber son ennemi. Il fallut deux autres balles explosives, et cinq grosses balles de nos fusils rayés, pour qu'il mourût.

Ces deux vieux buffles avaient associé leurs misères, et vaguaient de compagnie. Ils avaient le cuir malade, dénudé par endroits, une sorte de lèpre; et leurs cornes atrophiées ou usées n'offraient plus que des moignons. Le premier fut tué raide par une balle explosive; tandis que son camarade eut tant de peine à mourir. Il y a une si grande différence dans la ténacité de la vie chez les animaux de même espèce, qu'on se demande où peut se trouver le point vital. Nous avons vu un buffle, dont une balle de gros calibre avait traversé le cœur, vivre assez longtemps pour que les deux trous fussent bouchés par des caillots solides et adhérents à la plaie.

On dit que près de chez Sinamané, à une journée en amont de son village, le Zambèse traverse un massif de montagnes appelé Gorongué ou Golongoué; et l'on nous dépeint la crevasse par où s'écoule le fleuve comme effrayante à voir. Le pays est tellement rocailleux que nos compagnons ont peur du surcroît de fatigue qui résulterait de cette course; nous ne pouvons pas le leur reprocher, si, comme il est probable, le chemin qu'il faudrait prendre est encore pis que l'endroit où nous sommes.

Ce n'est pas seulement la difficulté de se traîner sur ces rochers

noirs, pareils à des scories; mais les arbres étant presque sans feuilles, ne préservent pas du soleil, et la chaleur atteint les dernières limites de ce qu'un blanc peut supporter. Il y a trente neuf degrés à l'ombre; un thermomètre placé sous la langue, ou sous l'aisselle, marque chez nous 37° 5/9, presqu'un degré de plus que chez nos hommes où il indique 36° 6/9. Toutefois, grâce à nos souliers, nous marchons plus facilement qu'eux sur le terrain brûlant. Parmi ceux qui portent des sandales, un grand nombre ont des cors au talon et sur les côtés du pied, à la place où frottent les courroies. Nous avons trouvé également des durillons à la plante des pieds, chez des individus qui n'avaient aucune espèce de chaussure. Enfin il n'est pas rare de voir des orteils retroussés ou déviés, comme s'ils avaient été luxés par une pression violente. En Europe nous aurions attribué cela, sans hésiter, aux modes vicieuses que nous imposent des cordonniers pervertis.

Le Longkoué ou rivière du Quaï (rivière du tabac), comme l'appellent les Makololos, vient du pays de Mosilikatsi, et va se jeter dans le Zambèse, au-dessus du Golongoué. C'est la confirmation de ce qui a été dit par M. Thomas; à savoir, qu'une partie des cours d'eau qui prennent leur source chez les Matébélés se dirigent à l'est vers le Chaché, qui est un affluent du Limpopo; tandis que les autres descendent à l'ouest, et de là vont au nord pour rejoindre le Zambèse. Avant la déchirure qui s'y est produite, le massif de Golongoué formait probablement le batardeau qui convertissait toute la vallée de Linyanti en un grand lac.

Maintenant, depuis les Chutes de Victoria jusque chez Sinamané, le pays est en pente; et la surface du sol y est plus bas qu'à Séshéké. Mais une différence considérable de niveau a dû se produire par le dépôt de tuf qui a recouvert les fonds plats de Séshéké et de Linyanti, dépôt dont la masse tendre n'a pas été troublée. Le cours des rivières qui descendent du territoire des Matébélés, ainsi que des hautes terres des Batokas, et qui ont leur embouchure à droite du Kalomo, prouve que, relativement à ces contrées, la grande vallée des Makololos forme toujours une dépression. Par la route que nous avons prise, aucune différence de niveau n'est appréciable au moyen du baromètre.

5 *octobre*. Après avoir franchi plusieurs côtes, nous nous arrê-



Forgerons à Simariango, sur la rive du Zambèse. — Dessin de A. de Neuville d'après le Dr Livingstone.

tons au village de Simariango. Les soufflets qu'emploient ici les forgerons diffèrent un peu des sacs de peau de chèvre que nous voyons ordinairement, et ressemblent davantage à ceux qu'on trouve à Madagascar. Ils se composent de deux caisses en bois, de forme circulaire et de petite dimension, dont la partie supérieure est couverte de cuir. Ils auraient l'air de tambours si la peau, au lieu d'être tendue, ne constituait au contraire un véritable sac. Le soufflet comprend deux de ces tambours, un tube est adapté à chacune des caisses, et l'air y est chassé par la pression du cuir que l'on fait mouvoir au moyen d'un bâton, placé au milieu de la poche. Le forgeron, que nous voyons travailler, nous dit que l'étain qu'on emploie dans ces parages, et dont on fait des bracelets, vient de chez les Marendis, peuplade qui demeure au nord. Jusqu'à présent nous n'avions jamais entendu dire qu'il y eût de l'étain dans cette région.

Notre chemin nous fait descendre le lit d'un ruisseau appelé Mapatizia, dans lequel se trouve beaucoup de carbonate de chaux lamellaire, et de schiste calcaire; vient ensuite le grès gris de Tété, qui ordinairement recouvre la houille.

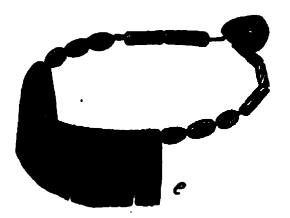
6 *octobre*. Arrivés à l'îlot de Chilombé, qui appartient à Sinamané. Le Zambèse forme ici une large nappe, et son cours est tranquille. Nous sommes reçus par Sinamané lui-même, qui nous fait bon accueil. Jamais dimanche n'a été plus agréable à des gens exténués.

Sinamané est un homme actif, de couleur peu foncée ; à la fois le plus énergique et le plus habile des chefs batokas que nous ayons vus. Il était indépendant il y a peu de temps encore ; mais il a envoyé son adhésion à Linyanti ; et comme Sékélétou ne lui demande pas autre chose que de refuser des pirogues aux Matébélés, dans le cas où ceux-ci voudraient attaquer les Makololos, il est probable qu'il ne trahira pas son serment. Léshoré, ainsi que nous l'avons dit, a pour mission de ratifier cet offre de vassalité; de demander pour nous à Sinamané les pirogues qu'il pourra nous fournir, et de lui donner l'assurance que jamais Sékélétou n'a autorisé, et n'autorisera Moshobotouané à enlever les bestiaux des populations dont Sinamané est le chef. Ce message a été également communiqué au chef agressif des Chutes, sur lequel il produira bon effet.

Nous voyons maintenant beaucoup de gens des deux sexes

d'un physique avantageux. Le costume des femmes est absolument pareil à celui des Nubiennes de la haute Égypte ; il se compose d'une frange de six à huit pouces de haut, attachée à la ceinture et formant jupon. Les matrones y ajoutent une peau taillée comme les pans de l'ancien frac des dragons anglais. Les toutes jeunes filles portent le tablier dont nous donnons la gravure ; il est orné de coquillages, et n'a de franges que par devant.

Des Batokas, se disant Makololos, et parmi lesquels se trou-



Ceinture de jeune fille.

vait notre ami Masakasa, vinrent ici autrefois avec l'intention d'enlever quelques jeunes femmes. Mais le chef, à leur grande surprise, les attaqua avec une telle furie, que les survivants ont été fort heureux de pouvoir s'enfuir, et ont gardé une crainte salutaire des grandes lances de Sinamané. Pour son compte Masakasa dut jeter ses armes, son bouclier, ses vêtements, afin de courir plus vite ; et revint chez lui moins fier, mais plus sage qu'il n'en était parti.

CHAPITRE XVI.

Sinamané. — Navigation. — Moemba. — Générosité des Batokas. — Achat d'une pirogue. — Fourmis-lions. — Troupeau d'hippopotames. — Albinisme chez l'homme et chez l'hippopotame. — Entrevue avec Séquasha. — Manière de saluer. — Kari o ua. — Déjeuner interrompu par Mambo Kazaï. — Dîner gâté. — Banyaïs. — Rapides de Kébrabasa. — Danger couru par le docteur Kirk. — Manuscrits perdus. — Mort de l'un de nos ânes. — Délicatesse des Makololos. — Dîner chez Panzo. — Arrivée à Tété.

6 *octobre*. Les sujets de Sinamané paraissent avoir des vivres en abondance; car ils sont tous en très-bonne condition. Ils cultivent beaucoup de tabac, et en font des pelotes qu'ils expédient aux Makololos. Vingt de ces balles, pesant chacune trois quarts de livre, s'échangent contre une houe. Ce tabac est semé dans les endroits bas et humides que l'on trouve au bord du Zambèse; il est maintenant en fleur.

Sinamané ne peut nous vendre que deux pirogues; mais il nous en prête trois autres qui nous conduiront jusque chez Moemba, où il suppose que nous trouverons à compléter notre flottille. Ses trois pirogues sont conduites par ses canotiers qui les lui ramèneront.

Le Zambèse a ici une largeur de deux cent cinquante yards; il coule paisiblement entre des berges élevées, et se dirige au nord-est. En aval de l'île de Chilombé ses rives ont fréquemment une hauteur de seize à dix-sept yards, et se composent de galets et de gravier de roches ignées, quelquefois retenus par un ciment ferrugineux. Le lit du fleuve présente exactement la même composition. Comment se sont formés tous ces galets? Nous ne pouvons le comprendre; à moins que ce ne soit dans les puisards des failles profondes que nous avons vues plus haut. En amont de la cataracte, excepté les quelques roches qui sont près de la cascade, le fond du Zambèse est généralement sableux, ou bien formé d'un tuf tendre.

Pas un endroit humide qui ne soit couvert de maïs, de tabac,

de citrouilles, de chanvre ou de pastèques. La population, composée de Batokas, est assez nombreuse sur les deux rives du fleuve. Lorsque nous passons, les habitants nous saluent en frappant dans leurs mains. Un chef nous a même hélés, et, nous priant d'attendre, nous a fait apporter du sorgho et des citrouilles.

Moemba est propriétaire d'un îlot fécond, appelé Mosenga. Le village se trouve dans cet îlot, dont la longueur est d'un mille.

On cite Moemba comme l'un des guerriers les plus braves du pays; dans tous les cas c'est un grand parleur. Mais il donne aux étrangers plus que des paroles; pour notre part nous en avons reçu du grain en quantité considérable, et la chèvre la plus grasse que nous ayons jamais vue; on en aurait pris la viande pour du mouton. Les sujets n'ont pas été moins généreux; ils nous ont apporté deux grands paniers de sorgho et du tabac, comme tribut du village donné aux voyageurs.

L'un des canotiers de Sinamané, après avoir réclamé son salaire, est parti avant la fin de son engagement, et a fait courir le bruit que les Anglais avaient gardé les pirogues. Ce matin donc au point du jour Sinamané est entré dans le village avec cinquante de ses grandes lances, tout décidé à s'en servir pour rentrer dans son bien. Moemba l'a raillé de cette fausse alerte. « Voici vos pirogues, lui a-t-il répondu; vos gens ont été payés, et les Anglais vont acheter mes canots. » Sinamané s'excusa brièvement : « On l'avait trompé, » nous dit-il; et sur l'observation qu'il adressa au menteur, celui-ci, qui avait l'oreille très-basse, se hâta de disparaître. Néanmoins, comme Sinamané avait été généreux pour nous, et qu'il regardait les présents que nous donnions à Moemba, nous avons ajouté quelques perles à celles que nous lui devions; et nous nous sommes quittés bons amis.

Ayant su que nous avions réuni les gens de Sinamané pour leur parler du Sauveur, et pour prier avec eux, Moemba s'est imaginé que la célébration du dimanche faisait partie du cérémonial de nos visites, et a réclamé la faveur d'être *dimanché* comme ses voisins. Il nous a demandé ensuite un peu de froment pour semence, et quelques graines d'arbres à fruits. Nous nous sommes empressés de répondre à ses désirs. L'idée de s'adresser directement à l'Être suprême, bien qu'elle ne leur soit

pas tout à fait étrangère, les impressionne assez vivement pour qu'ils ne l'oublient pas. Sinamané nous a dit qu'il priait Moroungo (c'est ainsi qu'il appelle Dieu), et qu'il lui donnait de la bière comme offrande. Il avait entendu parler de nous ; mais jamais il n'avait vu d'hommes blancs.

Nous avons remarqué avec plaisir la loyauté qu'a déployée Moemba dans le marché que nous avons fait avec lui. « Le prix qu'on lui offrait était élevé, disait-il; mais il ne pouvait se défaire que de deux pirogues. De ces deux-là, une seule était bonne, et il voulait bien nous la céder; quant à l'autre, il ne pouvait pas la vendre, parce qu'elle avait la malice de chavirer et de jeter dans la rivière tout ce qu'on y avait mis. Seulement il nous prêterait ses deux grandes pirogues, jusqu'à ce que nous pussions en acheter d'autres.

Les meilleurs canots sont faits avec une espèce d'acacia épineux. Cet arbre est maintenant à graine; les indigènes en font bouillir les gousses, et en mettent la décoction dans leur bière, dont elle accroît les propriétés enivrantes. Bien que les fèves que contiennent ces gousses soient très-astringentes, on les mange dans les temps de disette.

Nous abordons au village de Makondé pour y acheter une pirogue. Toute la population est en fête : dansant et buvant de la bière extra-forte. Un pot de cette bière enivrante nous est immédiatement apportée. Le chef est silencieux: il a un orateur qui parle, qui trafique pour lui, et qui s'en acquitte avec zèle; le brave homme paraît très-désireux de montrer son habileté dans les deux genres.

On voit au bord du fleuve une quantité de petites estacades; elles ont pour but de mettre les femmes à l'abri des crocodiles, lorsqu'elles vont puiser de l'eau. Les Portugais n'ont pas encore eu cette précaution, bien que tous les ans beaucoup de femmes de Senna et de Tété soient saisies par les monstres. La vie de ces malheureuses est si peu de chose pour leurs maîtres que l'idée ne viendrait pas à ceux-ci d'élever une palissade pour les soustraire à cette horrible mort. Nous en avons parlé au curé de Senna, offrant de lui donner vingt dollars s'il voulait, après la messe, faire une quête à cette intention. Pour toute réponse il a haussé les épaules en souriant; et la chose en est restée là.

Nous voyons tous les jours de belles grues couronnées que les indigènes appellent *mahouang*, d'après le cri qu'elles font entendre Elles commencent à s'apparier. Des oies dont l'aile est armée, et qu'on nomme ici *machikoué*, sont très-communes, et vont par bandes nombreuses ; leur ponte a lieu, dit-on, au mois de mars. On voit aussi des couples d'oie égyptienne, et quelques-unes à protubérance sur le bec, de celles qui dans l'Inde portent le nom d'*oie à crête*. L'oie d'Égypte a maintenant des petits ; ces oisillons suivent leur mère avec tant d'exactitude qu'ils ont l'air de faire partie de sa queue. A terre, le mâle et la femelle font semblant d'être blessés, à l'instar des pluviers et des vanneaux, et se traînent avec effort devant le chasseur pour le détourner des jeunes. L'autruche a recours au même moyen; mais pas un des quadrupèdes ne l'emploie; c'est en combattant qu'ils défendent leurs petits.

En quelques endroits, les berges sont parsemées de trous qui conduisent à des nids de guêpiers. A notre passage, il en sort des oiseaux par centaines. Quand l'espèce à poitrine rouge est perchée sur les arbres, ceux-ci ont l'air d'être couverts de feuilles de corail.

11 *octobre*. Ceux de nos hommes qui font la route à pied sont arrivés ce soir. Des gens du pays leur portaient leurs fardeaux. Un villageois leur avait donné une chèvre, un autre des volailles et du maïs. Ils commencent à croire que ces gens-là ont un cœur. Au début, comme toutes les personnes qui ont des torts à se reprocher envers ceux dont ils parlent, nos hommes avaient mauvaise opinion des Batokas; ils les blâmaient de leur haine pour les Makololos, et les accusaient de tuer ceux-ci chaque fois qu'ils le pouvaient. Autrefois des bandes de Batokas soumis et de Makololos se sont abattues sur les villages que nous traversons, et l'inimitié des victimes pour les auteurs de ces razzias n'aurait rien d'extraordinaire. Il y a quelques jours, nous voyons accourir Moloka dans un grand désespoir : Ranyeu, son domestique, avait disparu la veille, et il était sûr que les Batokas l'avaient tué. Quelques minutes après, ledit Ranyeu se présente, accompagné de deux Batokas, qui, l'ayant rencontré à la nuit close, vaguant à l'aventure et ne pouvant retrouver son chemin, lui avaient donné à souper, à coucher, et nous le ramenaient, en lui portant son fardeau.

12 *octobre*. Un pays sauvage et montagneux, magnifiquement boisé; des forêts sur les deux rives, mais fort peu d'habitants. Les plus grands arbres sont en général des acacias épineux, d'une taille élevée et d'une forme superbe. Dans les bourgades près desquelles nous passons sans nous arrêter, l'alarme se répand, et les hommes courent sur la berge, la lance au poing. Aujourd'hui nous avons prié l'un de ces coureurs d'aller dire à Mpendé que nous arrivions. Cela a suffi pour apaiser toutes les craintes. Mettant pied à terre nous sommes allés déjeuner près d'une grande île qui renferme deux villages, et se trouve en face de l'embouchure du Zoungoué. C'est là qu'il y a deux mois nous avons quitté le Zambèse.

Mpendé n'a pas de canots à vendre ; il le regrette, et nous en prêtera deux avec plaisir. Il nous envoie une citrouille cuite et une pastèque. L'homme qui nous les apporte a une déviation latérale de l'épine dorsale. Nous avons souvent rencontré des bossus; mais c'est la première fois que nous remarquons ce genre de difformité.

Monté dans son propre canot, Mpendé est venu avec nous jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'occasion d'acheter une belle pirogue. Nous avions donné pour celle-ci douze rangs de perles bleues à facettes (perles à collier), douze autres rangs de grosses perles bleues du volume d'une bille, et deux yards de calicot écru. C'était largement payé, du moins nous le supposions. Mais nos perles n'étaient plus de mode ; celles que l'on porte maintenant, bien qu'elles soient moins jolies et moins fines, auraient été préférées. Bref, au moment de conclure, le propriétaire nous dit que ses entrailles étaient émues au sujet du canot, et qu'il fallait ajouter quelque chose pour calmer leur émotion. Il n'y avait pas moyen de résister.

Les agents de Séquasha, que nous rencontrons ici, font de bien meilleures affaires ; ils ont acheté dix grandes pirogues neuves au prix chacune de six rangs de perles blanches de qualité inférieure, ou de quatre yards de calicot; et avec une bagatelle ont eu assez d'ivoire pour les remplir. Enfin, ils ont commencé leur achat d'esclaves, opération à peu près neuve dans cette contrée, et qui ne tardera pas à changer le caractère des habitants. Ces agents sont d'un embonpoint exceptionnel ; on voit qu'ils vivent dans l'abondance. En tournée commerciale, pas un esclave ne

s'épargne la bière, ni aucune des bonnes choses que peuvent acheter les marchandises du maître.

Les fourmis-lions abondent dans les endroits sableux, sous les arbres touffus, alors même que l'on ne voit pas de fourmis. Toujours en embuscade, ces patientes créatures ont beaucoup à faire dans cette saison où les vents soufflent avec violence. A peine le piége est-il en état, qu'une bouffée le remplit de sable; l'ouvrier répare le désastre, la tempête revient; et ainsi de suite jusqu'à l'heure où tombe le vent.

La température du Zambèse s'est accrue de 5° 5/9 depuis le mois d'août; elle est maintenant à 26° 6/9. Celle de l'air, après le coucher du soleil, est encore de 35° 5/9; et le voisinage de l'eau étant l'endroit le plus frais, nous y plaçons nos lits, malgré les crocodiles. La différence qu'il y a entre le climat de l'Afrique et celui de l'Inde, c'est que dans ce pays-ci l'air se rafraîchit et devient vivifiant longtemps avant que le jour reparaisse; c'est là sans doute ce qui nous permet de rester impunément au soleil, chose qui dans l'Inde serait fatale. La sécheresse de l'air doit aussi contribuer pour beaucoup à la rareté des coups de soleil; nous avons dit ailleurs qu'en vingt-deux ans de séjour en Afrique, nous n'en avions jamais rencontré un seul cas, bien qu'on y voie rarement les coiffures protectrices qui sont en usage dans l'Inde.

Dans les endroits où l'eau est au plus bas, nous trouvons parfois de petits rapides, qui probablement n'existent pas pendant le reste de l'année.

19 *octobre*. Campés le 16 en face de l'embouchure du Boumé, petite rivière qui vient du sud, nous avons passé le jour suivant près de l'île de Nakansalo, descendu les rapides du même nom, et gagné ce matin les rapides plus sérieux de Nakabélé, qui se trouvent à l'entrée de la gorge du Kariba.

Les Makololos ont admirablement conduit les pirogues, et nous ont fait traverser avec beaucoup d'adresse l'ouverture du filon de basalte. Il y avait à l'entrée de la passe plus de trente hippopotames; un banc transversal occupe en cet endroit les deux tiers du lit du fleuve, déjà fort rétréci. Les hippopotames nageaient dans la portion d'eau tranquille située en amont de la muraille. Plusieurs de ces animaux étaient dans le goulet; et nos canotiers n'osaient pas s'aventurer parmi eux, affirmant

qu'il y a toujours dans la bande un mauvais coucheur qui se fait un malin plaisir de renverser les canots.

En face de nous, deux ou trois gamins, postés sur les rochers, lançaient des pierres aux hippopotames, et les atteignaient parfois à la tête. Il paraissait facile d'exterminer toute la troupe. Nous avons tiré dessus dans l'espoir de l'éloigner; mais les balles rebondissent souvent sur le crâne de l'hippopotame, et ne lui produisent pas plus d'effet qu'une tape sur le nez d'un collégien. L'une des bêtes a néanmoins été tuée, et a suivi le fil de l'eau, accompagnée d'une quantité de gens qui couraient le long du bord. Un indigène se trouvant sur la rive gauche, nous a hélés pour nous dire qu'un homme de son village savait comment on invoque les dieux du Kariba; il nous conseillait de louer cet homme, afin qu'il priât pour nous pendant que nous franchirions les rapides; car sans cela nous étions sûrs d'être noyés tous. Pas un d'eux ne s'aventurerait dans cette gorge périlleuse sans avoir fait son offrande au docteur des eaux, c'est-à-dire au prêtre du fleuve pour en obtenir des prières. Nos gens ont demandé à cet homme s'il y avait une cataracte à la sortie de la passe. Il a refusé de répondre, disant qu'on était trop loin, qu'il fallait venir de son côté pour qu'il pût se faire entendre. Les canots se sont dirigés vers lui; mais au moment où nous arrivions, il a pris la fuite.

Nous avons abordé et franchi la montagne pour jeter un coup d'œil sur le Kariba avant d'y engager nos pirogues. Le courant y était très-fort; à différentes places on y voyait des brisants; mais le canal est presque droit et n'offre pas de cataracte; il fut donc décidé que nous risquerions l'entreprise.

Pendant ce temps-là nos hommes se sont rendus au village, où on leur a donné de la bière et du tabac. Le prêtre qui sait invoquer le dieu des rapides est venu les reconduire avec plusieurs de ses amis, et a témoigné quelque surprise de nous voir franchir impunément ce pas difficile sans son intervention.

Ceux des indigènes que nous avions laissés à la poursuite de l'hippopotame avaient fini par le rejoindre, et s'en étaient emparés à une couple de milles au-dessous de la gorge; ils l'avaient fixé à une roche, et nous attendaient sur la rive, assis à côté de la bête. Comme le courant était d'une grande force, et la berge trop rocailleuse pour que nous pussions y camper,

nous avons pris l'hippopotame à notre remorque et dit aux villageois de nous suivre ; que nous leur donnerions de la viande. Mais les crocodiles mordaient si fort à la bête, que nous avons été forcés de la livrer au courant pour ne pas voir chavirer le canot. Il a fallu descendre tellement loin avant de trouver un endroit où l'on pût s'arrêter, que les indigènes ont supposé que nous ne voulions pas partager l'animal ; et ils ont repris le chemin de leur village.

Nous avons passé deux nuits à l'endroit où l'hippopotame a été dépecé[1]. Grande occupation pour les crocodiles qui n'ont cessé de happer dans l'ombre ce qui était resté dans la rivière, et de fouetter l'eau avec furie au moyen de leurs queues puissantes.

Des deux côtés de la gorge, les montagnes ressemblent beaucoup à celles du Kébrabasa : même dislocation des strates, qui sont redressées et tordues dans tous les sens ; pas un endroit où la couche soit plane. Bien que le Zambèse soit resserré entre ces montagnes sur une assez grande longueur, on n'y trouve pas d'autres rapides que ceux dont nous avons parlé, et qui sont à l'entrée de la passe. L'eau est unie à la surface, et paraît très-profonde. Nous n'avons rencontré dans tout ce défilé qu'un seul individu ; le sol y est trop pierreux pour être mis en culture.

Quelques rochers qui émergent de l'eau près de la sortie du Kariba ressemblent de loin à un fort. L'entier bouleversement de pareilles masses atteste à première vue une effroyable convulsion, à laquelle sont dues probablement les failles du Kébrabasa, du Kariba et du Mosi-oa-tounya. Ce bouleversement est postérieur à la formation du terrain houiller, puisque celui-ci a été soulevé et redressé en même temps que les autres. Rien de semblable ne se produira sans doute avec le calme actuel des opérations de la nature.

Sortis de la montagne, nous nous sommes arrêtés auprès du Pendelé, petit cours d'eau qui a son embouchure à quelques milles au-dessous de la gorge. A l'extrémité inférieure de la

1. C'était une femelle, et une bête grasse. Elle avait dix pieds de long et quatre pieds un pouce de hauteur. Un jeune mâle que nous avons tué il y a quelque temps mesurait quatre pieds trois pouces au garrot, et neuf pieds sept pouces du muffle à la naissance de la queue.

passe du Kariba, du côté du couchant, s'élève le mont Palabi; la chaîne à laquelle il appartient se continue sur l'autre rive du fleuve et se dirige au sud-est.

Un vieux chef hospitalier, nommé Chikoumboula, et qui est vassal de Nchokoméla, souverain d'un district étendu, nous a apporté ce matin de la bière, un grand panier de farine, quatre volailles, et une brique de sel, « pour leur donner bon goût, » suivant sa propre expression. Il nous dit que les éléphants désespèrent ses villageois en mangeant les cotonniers. Mais ses sujets ont l'air fort à leur aise.

La semaine dernière, le même jour, ils ont pris trois buffles dans des fosses ; comme ils n'ont pas pu tout manger, le reste de la viande est tombé en pourriture. Cette nuit, le vent ayant tourné, a soufflé de cette charogne vers notre camp. Un lion, plus affamé que délicat, remuait cette masse putride, et tout en se gorgeant de cette proie immonde, a grondé jusqu'au jour, au grand détriment de notre sommeil. Le gibier est d'une abondance extraordinaire, surtout à partir d'ici jusqu'en aval du Kafoué. Il en est de même sur l'autre rive, où il n'y a pas d'habitants.

La sécheresse oblige tous les animaux à venir boire au Zambèse. Une heure de promenade sur la rive, soir ou matin, nous montre un pays littéralement couvert de bêtes sauvages : des troupeaux immenses de pallahs, des quantités de waterbucks, de zèbres, de buffles, de coudous, de potamochéros, d'élans et de singes. Des francolins, des pintades, des légions de tourterelles attirent le regard dans les endroits boisés ; et des pistes fraîches indiquent le nombre d'éléphants et de rhinocéros qui se sont abreuvés pendant la nuit. A peine si quelques milles séparent les troupeaux d'hippopotames que nous voyons dormir sur les hauts-fonds, le corps presque entièrement sorti de l'eau, et ressemblant à des rochers noirs groupés dans la rivière. Dans les endroits où on les chasse beaucoup, ces animaux deviennent d'une méfiance proportionnelle aux dangers qu'ils redoutent; mais ici personne ne les inquiète, et ils reposent en toute sécurité. Ils ont cependant la précaution de ne jamais s'endormir qu'au ras de l'eau profonde dans laquelle ils se précipitent à la moindre alarme. Un coup de fusil tiré au milieu de ces dormeurs fait surgir toute la bande ; ils regardent devant

eux avec un air de surprise et d'hébêtement qui leur est particulier, et ne plongent qu'après la seconde détonation.

A quelques milles au-dessous du village de Chikoumboula nous avons rencontré un hippopotame blanc ; nos hommes n'en avaient jamais vu. Il était d'un blanc rosé, tout à fait de la nuance des albinos, et paraissait être le père d'une nombreuse famille ; car un grand nombre des individus qui composaient le troupeau étaient marqués de larges taches de couleur claire. L'éléphant blanc n'est pas autre chose qu'un albinos, présentant dans son espèce la même particularité que cet hippopotame. Un peu au-dessus du Kariba, nous avons observé pareille affection de la peau chez beaucoup d'habitants de deux petites bourgades. La même influence paraît avoir agi sur l'homme et sur la bête.

Un hippopotame de couleur sombre se tenait à l'écart comme s'il avait été chassé de la bande, et mordait la rivière en secouant la tête horizontalement avec frénésie. Mordre l'eau de cette façon équivaut chez l'hippopotame aux claquements de porte d'un homme en colère. Quand la femelle a deux petits de la même portée, on prétend qu'elle tue l'un d'eux.

Nous avons touché à l'île de Kalabi, située en face de l'endroit où Touba Mokoro a sermonné le lion qui voulait manger notre buffle. Les ancêtres des habitants de cette île, qui est admirablement boisée, avaient du bétail; la tsétsé, disent les insulaires, s'est emparée du pays depuis que les bœufs ont été enlevés par les maraudeurs. Personne ne peut dire où cet insecte éclôt ; à une certaine époque il disparaît complétement, et revient tout à coup sans qu'on sache d'où il arrive. Nous sommes d'autant plus surpris de cette ignorance que les indigènes observent la nature de très-près.

Un hippopotame solitaire a choisi pour demeure la baie où nous avons débarqué, et où les femmes de l'île vont puiser de l'eau. De jolis petits lézards, dont la queue est rouge et bleu clair, courent parmi les rochers, prenant çà et là des mouches et d'autres insectes. Ces créatures inoffensives, mais qui inspirent de la répulsion à qui n'y est pas habitué, rendent service à l'homme en détruisant beaucoup de termites.

24 *octobre*. Nous trouvons Séquasha au-dessous du Kafoué, dans un village où il est avec le gros de sa bande. D'après ce

qu'il nous dit, ses gens, parmi lesquels sont d'excellents chasseurs, lui ont tué deux cent dix éléphants dans cette tournée. Le nombre des animaux que nous voyons tous les jours rend la chose très-possible. Il nous raconte qu'après avoir atteint le Kafoué, il est allé au nord dans le pays des Zoulous, dont les ancêtres vinrent autrefois du sud, et fondèrent une sorte de république.

Séquasha est le plus grand voyageur portugais que nous ayons rencontré; il se vante de parler douze dialectes différents. Le malheur veut qu'il ait peu de chose à dire sur les pays et sur les peuples qu'il a visités; et qu'on ne puisse pas avoir une grande foi dans ses paroles. Mais quand on songe à la manière dont il a été élevé, à l'impossibilité d'acquérir la moindre instruction dans le milieu où il a toujours vécu, on est étonné de l'intelligence dont il fait preuve, et des saillies qui parfois lui échappent.

Au nombre de ses marchandises se trouvent plusieurs horloges américaines d'un prix fort minime. L'article est peu avantageux dans une région où personne ne s'inquiète de la valeur du temps. Mais chose plus grave, il avait remonté ses malheureuses horloges devant un chef banyaï, qui, tout effrayé des sons mystérieux qu'elles produisaient, vit dans ces machines autant d'engins de maléfices mis en œuvre pour attirer une foule de maux sur son peuple et sur lui-même. Le pauvre marchand fut accusé de sortilége, et condamné à payer une forte amende en cotonnade et en grains de verre.

Séquasha prétend qu'il n'est pas l'auteur du meurtre de Mpangoué. D'après lui cette affaire se serait passée entre ses esclaves et Namakousourou, qui, en buvant de la bière avec ses hommes, les aurait décidés à tuer le chef. C'est parce que, dit-il, le meurtre a été commis par ses gens, que son nom s'y est trouvé mêlé; mais il était absent quand la chose a eu lieu. Cette version n'est pas venue à l'esprit de son associé. Celui-ci a cherché, au contraire, à justifier le crime en disant qu'ils n'avaient fait que remettre le pouvoir à celui qui le méritait.

A partir de chez Tombanyama, le Zambèse est plein d'îles, où une quantité de buffles sont attirés par l'herbe tendre et par les jeunes roseaux. L'un de ces buffles a été tué le 27. Il a tonné pendant la nuit, et, comme il arrive en cas d'orage, bien que

celui-ci fût éloigné, la viande s'est gâtée si vite qu'au matin elle n'était plus mangeable. La faim, quand il n'y a pas à choisir, fait paraître doux ce qui est amer; et cette venaison faisandée a néanmoins servi. Une décomposition rapide de la viande se produit également si l'on attache celle-ci aux branches d'un papayer; quatre ou cinq heures suffisent pour la corrompre ; une heure ou deux l'attendrissent.

28 *octobre*. Campés dans une île voisine du Podibodi. Trois hommes de Ma-Mbourouma nous ont apporté de la farine et des volailles. Voulant faire preuve de savoir-vivre, et nous témoigner leur respect, ils se sont frappé la cuisse d'une main tandis que de l'autre ils nous tendaient leur présent. Puis, s'asseyant en face de nous, ils ont battu des mains, ont recommencé à se frapper la cuisse, en faisant leur cadeau à nos hommes; et ont répété les mêmes claquements en recevant le nôtre, ainsi qu'à leur départ. Tout cela avec le plus grand sérieux. On voit les mères enjoindre à leurs enfants de battre des mains, et leur montrer comment il faut s'y prendre, de même que chez nous on enseigne les bonnes manières.

29 *octobre*. Ce matin, après trois heures de navigation, nous sommes arrivés aux montagnes de Mbourouma, où le Zambèse se rétrécit de nouveau, et présente un rapide vaguement accusé: deux courants contraires formés par des rochers, situés au milieu du canal.

Impossible d'agir plus noblement que ne l'ont fait ici les hommes de Sékélétou. Nous étions entrés dans la passe sans l'avoir préalablement examinée, et les vagues du courant central commencèrent à nous envahir. Avec le plus grand sang-froid, n'hésitant pas une seconde, deux Makololos sautèrent dans le fleuve pour alléger les pirogues, et donnèrent l'ordre à un Batoka de faire de même, « attendu, disaient-ils, qu'il fallait sauver les blancs. — Je ne sais pas nager, répondit le Batoka. — Tu te tiendras au canot, » reprirent les autres; et immédiatement l'homme sauta dans l'eau. Restant à côté des pirogues, les nageurs les guidèrent jusqu'au bas du rapide, et les amenèrent près de la rive, où elles furent vidées. Un bateau aurait passé là sans accident; mais notre plat-bord ne s'élève pas à un pied au-dessus de la ligne de flottaison. Grâce au courage de nos braves compagnons, rien n'a été perdu.

Ce rapide est presque en face de l'extrémité occidentale des montagnes de Mbourouma ou de Karivoua. Il s'en trouve un second bientôt après ; on dit qu'ils n'existent ni l'un ni l'autre lorsque les eaux sont grandes. Cette fois l'écueil étant plus fort, nous avons fait décharger les pirogues, et transporter leur contenu à environ cent yards. Mesuré au moyen d'un bâton, qui a franchi un espace de cent pieds, le courant nous a donné une vitesse de six nœuds, rapidité qui dépasse de beaucoup celle des autres endroits du Zambèse dont nous avons pris note.

Au rapide de Karivoua, lorsque les nageurs avaient amené le dernier canot, celui-ci ayant fait une pirouette, fut ressaisi par le courant. Tous les hommes à l'exception d'un seul, lâchèrent le bord afin de n'être pas entraînés Le malheureux qui tenait toujours, fut porté au milieu du fleuve, et descendit plus vite qu'il n'aurait voulu. Aujourd'hui ce fut le contraire : il lâcha quand il aurait dû tenir, et devint aussitôt la proie d'un tourbillon qui l'engloutit. Ses camarades ayant lancé une pirogue un peu plus bas, le rattrapèrent au moment où il reparaissait pour la troisième fois. On le sauva, bien qu'il fût déjà glacé.

Très-inférieure comme scènerie à la gorge du Kébrabasa, celle-ci néanmoins nous la rappelle. Une bande noire et brillante y court également sur les rochers à deux pieds environ au-dessus de l'eau. Quelques-unes des montagnes ne portent pas un brin d'herbe ; nous sommes, il est vrai, à la fin de la saison sèche, succédant elle-même à une sécheresse excessive ; mais de beaux arbres verts émaillent les autres versants. On voit quelques antilopes sur les pentes rocailleuses, ainsi qu'un petit nombre d'hommes qui sont couchés, et qui boivent de la bière.

Les défilés de Karivoua ont une longueur d'environ trente milles, et finissent au mont Roganora. Deux rochers, qui aujourd'hui s'y élèvent à douze ou quinze pieds au-dessus de l'eau, doivent être submergés à l'époque des crues, et peuvent alors être dangereux. Quant à nous, c'est le vent qui nous met en péril, attendu que la moindre vague entre dans nos pirogues.

1er *novembre*. Nous revoici à Zumbo. Nos gens traversent à gué la Loangoua, et n'ont d'eau que jusqu'aux genoux.

Un buffle a été tué dans l'île, située en face du village de

Pangola; notre balle s'est logée dans la rate. Il avait déjà été frappé au même endroit; car ledit organe renfermait une balle de fer. La blessure était entièrement guérie.

Une grande quantité de *pistia stratiotes*, cette lentille d'eau que nous avons vue sur le Chiré, flotte sur la Loangoua. Beaucoup d'habitants sur la rive droite de cette rivière; et malgré cela du gibier en abondance.

2 *novembre*. Ce matin, pendant que nous déjeunions, le Mambo Kazaï, que nous ne connaissions pas, est venu avec un certain nombre d'hommes, ayant des mousquets et de grandes cornes remplies de poudre, nous demander le prix du bois qui avait fait cuire nos aliments. Nous lui avons dit que nous étions Anglais. « Vraiment! a-t-il répondu, je croyais que vous étiez Bazoungous » (c'est-à-dire Portugais), et il s'excusa de sa méprise.

Le nom de Bazoungous ou d'Azoungous, s'applique à tous les étrangers de nuance claire, ainsi qu'aux Arabes, voire aux esclaves commerçants lorsqu'ils sont habillés. Ce terme qui doit venir de *Zounga*, visiter ou errer, signifie probablement visiteurs, et désigne les Portugais, seuls étrangers que ces peuplades aient jamais vus. Comme nous ne désirions nullement passer pour des gens de cette nation, bien au contraire, nous avons ajouté pour faire sentir la différence, que les Anglais n'ont pas d'esclaves, qu'ils ne vendent et n'achètent personne, et font tous leurs efforts pour qu'on ne trafique pas des noirs.

De là nous sommes allés faire une visite à notre ami Mpendé. Il a mis une case à notre disposition, et en a fait couvrir le sol de nattes complétement neuves. Quand nous avons dit que nous étions pressés par l'approche de la saison des pluies, un vieux conseiller nous a demandé si la pluie allait venir, et si on en aurait beaucoup. Voici l'époque où elle commence d'ordinaire, avons-nous répondu; cette masse de nuages qui se dirigent du côté de l'ouest annonce habituellement sa venue prochaine; mais nous ne savons pas plus que vous la quantité d'eau qui tombera. Il est des gens qui profitent de la crédulité qu'ils supposent aux indigènes pour obtenir un succès provisoire. Mais les Africains ont en général assez de pénétration pour savoir à quoi s'en tenir; et le voyageur qui s'imagine les tromper ne fait d'autre dupe que lui-même.

Lors de la dernière sécheresse, on a accusé Mpendé, d'avoir éloigné les nuages; il a été condamné pour ce fait à payer au Pondoro une amende considérable.

4 *novembre*. Il y a eu tempête cette nuit, après quoi, le vent ayant tourné subitement, a descendu le cours du fleuve; et nous avons eu de la pluie, accompagnée de tonnerre. Ce matin la température de l'air et celle de l'eau avaient baissé. Le Zambèse s'était refroidi de 4° 4/9; il se trouvait encore à 25° 5/9. Le tonnerre a duré toute la journée; l'eau est devenue très-bourbeuse et a grandi de plusieurs pouces.

Ici les hippopotames sont d'une extrême défiance, vu qu'on les chasse avec des armes à feu. Nous en avons tué un qui était sur un banc de sable; et nos hommes l'on conduit près de la rive pour le dépecer plus aisément. C'était une jeune bête, en parfaite condition; chacun de nous se réjouissait à l'idée d'en étendre la graisse, en guise de beurre, sur sa galette de sorgho, lorsque notre cuisinier, auquel nous avions donné l'ordre d'aller nous couper un morceau de choix, vint nous apprendre que la bête avait disparu.

Voici ce qui était arrivé. Des Banyaïs avaient aidé nos gens à faire échouer l'hippopotame, et leur avaient assuré que l'eau était basse partout. Croyant à cette assertion, et se trouvant gênés par la corde qui retenait l'animal, nos hommes la détachèrent. Ils parlaient et criaient le plus fort possible, quand tout à coup le festin rêvé glissa dans un trou profond, ce qu'avaient espéré les Banyaïs. Tous nos gens s'étaient mis à l'eau pour rattraper la bête; l'un avait saisi la queue, un autre un pied, un troisième avait pris la gigue. Mais, « par Sébitouané! » rien n'avait pu la retenir. Au lieu de viande grasse, et de tartine savoureuse, il fallut se contenter d'un poulet maigre; et nous fûmes bien heureux de l'avoir.

Cependant l'hippopotame se retrouva le lendemain matin à un mille au-dessus de l'endroit où il avait glissé. Les Banyaïs s'assemblèrent sur la rive, et nous contestèrent l'animal: « il pouvait avoir été tué par un autre. » Bref, nos hommes en prirent un morceau, et leur abandonnèrent le reste pour n'avoir pas à se disputer avec eux.

Un beau waterbuck a été tiré dans la gorge de Kakololé, au pied du mont Manyéréré. Il roula au bord de la crique près de

laquelle il passait; un énorme crocodile placé en embuscade le saisit, et le plongea dans l'eau qui était profonde. Bien que frappée mortellement, l'antilope fit un effort désespéré, traîna le crocodile sur un espace de quelques yards, et s'arracha de la gueule du monstre. Au lieu de regagner la rive, elle se jeta dans le fleuve, et le traversait à la nage quand un nouveau crocodile se mit à sa poursuite; mais une balle envoya celui-ci au fond de l'eau. Le waterbuck nagea encore quelque temps; puis il inclina sa belle tête; son corps se retourna : il avait cessé de vivre; l'une des pirogues le traîna jusqu'à terre.

Nous remarquons au-dessous du Kakololé, toujours à la base du mont Manyéréré, plusieurs filons de houille qui apparaissent sur la rive droite du Zambèse, et que nous n'avions pas vus en venant.

Chitora, le chef de Chicova, nous reçoit avec son hospitalité ordinaire. Sa douce bonté enchante nos hommes, qui, assurément, ne la considèrent pas comme une preuve de faiblesse. « Quand ils viendront en maraude manger les moutons des Banyaïs, pour les punir de leur conduite dans l'affaire de l'hippopotame, ils se promettent bien de faire dire à Chitora de ne pas prendre la fuite; car ils sont ses amis, et ne voudraient pas faire de mal à un homme qui a si bon cœur. »

Voici quelques renseignements recueillis sur le Zambèse en en descendant le cours. Du village de Sinamané à Kansalo, ce fleuve, qui n'a souvent dans ce trajet qu'une largeur de 250 à 300 yards, celle de la Tamise au pont de Londres, est bien plus navigable que de Tété à Senna. Il y est profond, et son cours est paisible. Au Kariba, un peu au-dessous de Kansalo, un dike de basalte, appelé Nakabélé, traverse le fleuve, et présente une ouverture qui n'est dangereuse que pour les pirogues. En aval du défilé de Kariba, et à partir du Kafoué, le Zambèse a au moins un demi-mille de large; il est calme et renferme beaucoup d'îles sableuses. Vient ensuite le rapide du Karivoua, d'une longueur d'environ cent yards, avec une vitesse d'à peu près six nœuds à l'heure. Excepté à l'endroit des cataractes, c'est la partie la plus vite du Zambèse. De Zumbo au Chicova, le fleuve est large et d'une navigation facile.

Le Chicova, dont on a fait quelquefois un royaume, quelquefois une cataracte, est tout simplement un district de la rive gauche

du Zambèse; il comprend une plaine fertile, située sur la rive droite. Autrefois les deux rives étaient bien cultivées; aujourd'hui elles n'ont plus d'habitants.

Sortis du district de Chicova, nous sommes entrés dans le Kébrabasa, où nos pirogues ont descendu nombre de milles, jusqu'à ce que la gorge se fût réduite à une largeur de cinquante à soixante yards. La navigation devint alors difficile et dangereuse Depuis l'époque où nous avons examiné les rapides, une baisse de quinze pieds dans les eaux du fleuve a développé de nombreuses cataractes. Au centre d'un canal étroit apparaît aujourd'hui une cloison rocheuse qui divise le courant, et forme un horrible écueil, dont les cavernes tournoyantes s'ouvrent tout-à-coup, et se referment de même. Deux de nos pirogues avaient passé là sans accident. Celle du docteur Livingstone venait ensuite; et prise en flanc malgré tous les efforts des pagayeurs, était poussée droit à l'abime dont la gueule était ouverte. « Voyez où ils vont! Voyez! » s'écriaient les autres qui se préparaient à nous secourir, quand un craquement se fit entendre: le canot du docteur Kirk venait d'être jeté contre un éperon de la gorge par un bouillonnement soudain et mystérieux du fleuve, bouillonnement qui se produit à intervalles irréguliers. Cramponné à une saillie du roc, mister Kirk luttait contre l'action aspirante de l'eau, qui devait avoir quinze brasses de profondeur; tandis que, se tenant aux mêmes rochers, le timonnier sauvait la pirogue. Pendant ce temps-là celle du docteur Livingstone dérivait toujours vers la gueule tournoyante, qui heureusement se referma comme la pirogue y arrivait.

Quelques-uns des objets qui étaient dans le canot du docteur Kirk y sont restés; mais ce qu'il y avait de plus précieux est perdu: un chronomètre, un baromètre; et, à notre grand chagrin, son livre de notes, plus les dessins qu'il avait faits des plantes et des fruits de l'intérieur.

Nous avons quitté le fleuve, malheureusement trop tard; et le reste de la gorge a été franchi à pied. Jamais nos hommes n'avaient rien vu de si périlleux; leur frayeur était au comble ; Ils porteraient, disaient-ils, tous les bagages plutôt que de s'aventurer dans cet affreux Kébrabasa. Mais la fatigue d'un jour de marche sur les rochers brûlants les a fait changer de ton; et le soir ils regrettaient les pirogues. Ils pensaient qu'on aurait pu

les traîner au-dessous des points dangereux, puis les relancer et continuer la route par eau.

L'un de nos ânes est mort de lassitude près de la Louia. Bien que nos hommes mangent du zèbre et du couagga, qui appartiennent à la même famille, ils ont été choqués à l'idée de manger notre baudet. « Ce serait, disaient-ils, comme si on mangeait l'un de nous autres; car un âne vit avec l'homme; et il est son intime compagnon. »

Nous venons de rencontrer deux groupes des esclaves de Tété qui se rendent à Zumbo. Ils y conduisent un certain nombre de femmes manganjas qu'ils vont échanger contre de l'ivoire. Chacune de ces femmes est liée par le cou; et toutes sont attachées à une longue et même corde.

Panzo, le chef du village qui est à l'est du Kébrabasa, nous a fait le meilleur accueil. Après les saluts ordinaires, il a gravi la montagne, et d'une voix forte a donné l'ordre aux femmes des hameaux du vallon de nous faire immédiatement à souper. Vers huit heures, il est revenu, suivi d'une procession de cuisinières qui apportaient leurs œuvres: huit écuelles de *nsima*, c'est-à-dire de bouillie; six plats de très-bons légumes sauvages, chacun d'espèce différente; puis des fèves et des volailles. Tout cela délicieux, et d'une propreté scrupuleuse; des sebiles en bois presqu'aussi blanches que la farine qui s'y trouvait. Enfin nos hommes reçurent de quoi souper.

Le 21 novembre nous avons trouvé des mangues, fruit qui annonce ordinairement les stations portugaises; et le 23 nous arrivions à Tété, après six mois d'absence.

Les deux matelots anglais, chargés du *Ma-Robert*, ont joui pendant tout le temps d'une santé parfaite, et se sont fort bien conduits. Quant à leur essai d'agriculture, il a complétement échoué. Nous leur avions laissé quelques moutons et deux douzaines de poules, afin qu'ils eussent de temps en temps de la viande fraiche. Ils avaient acheté d'autres volailles, en avaient doublé le nombre, et comptaient sur les produits de leur basse-cour; mais ayant en même temps fait l'acquisition de deux singes, ceux-ci avaient gobé tous les œufs. Un hippopotame avait détruit le jardin. Les moutons avaient mangé les cotonniers; les crocodiles avaient mangé les moutons; et les indigènes avaient enlevé les poules.



Le monstre lui avait coupé la jambe. — Dessin de Ém. Bayard.

L'état d'armurier ne leur avait pas mieux réussi. Un Portugais, les croyant fort habiles était venu avec un rifle à deux coups, et leur avait demandé s'ils pouvaient le lui rebronzer. « C'est très-facile, avait répondu l'un de nos marins, dont le père était forgeron; il suffit de le mettre dans le feu. » Un grand feu de bois ayant été fait sur la rive, notre homme y avait déposé les malheureux canons, tout rongés par la rouille; et à sa grande surprise les deux canons s'étaient séparés. Son compagnon et lui n'avaient rien trouvé de mieux que de recoller les deux pièces avec de la résine, et de renvoyer le fusil au Portugais, en lui disant qu'ils ne demandaient rien pour leur peine.

Ils ont découvert une façon originale de terminer promptement leurs marchés. Après s'être enquis des prix courants, ils prennent ce qui leur convient, payent ce qui est dû; mais pas une perle avec. Si les gens demandent davantage, et refusent de quitter le navire, nos matelots vont dans la cabine et en font sortir un caméléon. A peine les indigènes ont-ils vu cet animal, dont ils ont une frayeur mortelle, qu'ils sautent par dessus bord et s'éloignent au plus vite. Le caméléon apaise également toutes les disputes en un clin d'œil.

Ils n'ont pas seulement témoigné d'un bon caractère, ils ont fait preuve d'humanité. Un soir, émus par un cri terrible, ils se jetèrent dans le bateau et volèrent au secours de l'infortuné qui était en détresse. Un crocodile avait saisi une pauvre femme, et la traînait sur un banc de sable. Comme ils arrivaient près d'elle, la malheureuse poussa de nouveau un cri déchirant: le monstre lui avait coupé la jambe. Nos matelots ramenèrent la pauvre créature à leur bord; ils la pansèrent, lui firent avaler du rhum, estimant qu'ils n'avaient rien de meilleur, et la portèrent dans l'une des cases du village. Le lendemain matin, quand ils allèrent la voir, ils la trouvèrent dans le plus entier abandon; on avait arraché les compresses qu'ils lui avaient mises, et la pauvre femme était mourante. Le bon Rowe, l'un de ces matelots, nous disait: « Je crois que son maître, voyant qu'elle n'avait plus qu'une jambe, nous en voulait de lui avoir sauvé la vie. »

On nous avait beaucoup parlé d'une colonie militaire et agricole fondée par le dernier roi de Portugal, Don Pedro V, un homme au cœur droit et généreux; et nous nous intéressions vi-

vement à une expérience commencée sous de pareils auspices. Dès notre arrivée nous sommes allés faire une visite au nouveau gouverneur, et l'avons questionné à cet égard. Son Excellence nous a répondu froidement que le roi avait été trompé d'une façon grossière par les personnes qui avaient choisi les colons. L'idée de prendre des soldats pour fonder une colonie rurale le faisait sourire de pitié. « Des gens, nous dit-il, qui n'entendent rien aux travaux de la campagne, et ne savent que nettoyer leurs armes. A quoi bon envoyer un attirail agricole à des hommes qui ne pourront pas s'en servir ? Le gouvernement connaît bien peu l'Afrique. »

CHAPITRE XVII.

Voyage à la côte. — Dernier bulletin de l'Asthmatique. — Arrivée à Senna. — Peu de bénéfice du commerce fait au moyen d'esclaves. — Cherté de la houille par le travail servile. — Yacht de Son Excellence. — Kongoné. — Oiseaux, poissons et crabes harmonieux des forêts de mangliers. — Bousoungou. — La scie.

Le Zambèse étant exceptionnellement bas, il nous a fallu attendre qu'il eût un peu grandi; et ce n'est que le 3 décembre que nous sommes partis pour la côte. Une rude besogne que de maintenir à flot notre asthmatique : tous les jours de nouvelles avaries; la pompe était désorganisée, le pont s'effondra; le soir trois compartiments s'inondèrent; il ne restait plus qu'une partie de l'avant qui ne fût pas remplie d'eau; et peu de temps après le départ, le brave Rowe nous assurait « que le navire était au plus mal. »

Pendant notre absence nos deux matelots s'étaient ingéniés à raccommoder leur steam-boat. Ils en avaient rapiécé le fond, tamponné les trous avec de l'argile, étayé les parties les plus malades; et c'était surtout pour leur plaire que nous avions essayé de nous en servir; car il y avait long-temps que nous connaissions le mauvais effet des plaques d'acier. Le 21 décembre dans la matinée, le pauvre asthmatique échoua sur un banc de sable, et l'eau s'y introduisit de toute part. On ne put ni le démarrer, ni le vider. Une crue survint pendant la nuit; et le jour suivant on n'apercevait plus du navire que six pieds des deux mâts. La majeure partie des objets qu'il renfermait avait été sauvée.

C'est dans l'île de Chimba que nous avons passé le jour de Noël en 1860. Des pirogues que nous avions fait demander à Senna arrivèrent; et le 27 nous étions dans ce village, où nous avons retrouvé l'hospitalité généreuse du senhor Ferrão.

Une bande considérable d'esclaves appartenant à celui-ci

était revenue la veille d'une tournée commerciale qu'elle avait été faire chez les Matébélés, et qui avait duré près d'un an.

Elle avait porté là-bas un millier de mousquets et une grande quantité de poudre, seuls articles, dit-on, que Mosilikatsi veuille acheter. Les affaires terminées, la caravane était repartie avec de l'ivoire, des plumes d'autruche, un millier de moutons et de chèvres, et trente bœufs. Enfin, comme preuve de la satisfaction qu'il avait éprouvée de l'envoi des mousquets, Mosilikatsi avait ajouté aux bêtes d'échange un magnifique taureau blanc pour le senhor Ferrão. Mais en route, le feu avait pris dans le camp, et les plumes d'autruche, avaient été brûlées. On avait passé dans un endroit qu'habitait la tsétsé, et les bœufs et les vaches étaient morts de leurs piqûres. Le taureau blanc avait péri à deux jours de Senna; et des mille bêtes ovines ou caprines, six cents avaient été abattues parce qu'elles boitaient, ou parce que les conducteurs avaient eu besoin de viande.

Pris d'un accès de fièvre à l'arrivée de sa caravane, le commandant n'avait pas encore fait le calcul de ses pertes au moment de notre départ; mais il se proposait de mettre en prison tous ses gens, qui s'étaient, suivant l'usage, beaucoup plus occupés de bien vivre, que de soigner les intérêts de leur maître. Le travail servile est des plus chers. Avec deux wagons et dix serviteurs, un Anglais parti du Cap, ou du Natal, ce qui est beaucoup plus loin, aurait retiré de son expédition chez Mosilikatsi bien d'autres bénéfices que le commandant avec ses centaines d'esclaves.

A l'époque où nous avons rencontré Séquasha, il avait déjà recueilli, nous dit-il, huit cents *arrobas*, ou vingt-cinq mille livres d'ivoire, qu'il avait eues presque pour rien, du moins en grande partie; et son associé en avait douze mille huit cents livres. Quand il revint l'année suivante, on le jeta dans le fort de Tété, sous prétexte de le punir des méfaits qu'il avait commis dans son voyage. Mais ce voyage avait été fructueux, et au bout de quelques jours Séquasha était libre. On avait simplement usé à son égard de ce procédé par lequel, en pisciculture, un saumon est contraint de déposer le frai dont il est pourvu, et remis en pleine eau dès qu'il est délesté.

Nous sommes loin d'envier aux Portugais leurs possessions africaines; mais nous regrettons qu'une politique déraisonnable

empêche nos colons du Cap de pénétrer dans un pays qui leur appartiendrait, au moins par droit de découverte, et où ils porteraient à la fois l'amour de la liberté et leurs habitudes loyales. Qu'il nous soit permis de rappeler à ce sujet combien il est fâcheux que Robert Moffat, le fils du célèbre missionnaire, ait été enlevé dans la force de l'âge, au moment où il entreprenait de faire pénétrer le commerce honnête chez les tribus du centre.

Il ne sera pas sans intérêt pour les habitants du midi de l'Afrique, d'apprendre que malgré les plaintes souvent fondées que leur inspire le travail des Cafres, ces mauvais ouvriers valent encore mieux que des esclaves. On sait que dans ce pays-ci la houille se montre à la surface des sections rocheuses et des berges des rivières, d'où il serait facile de la transporter avec des alléges. Voyons pourtant quel en serait le prix de revient. Don Pedro V avait envoyé pour la navigation du Bas-Zambèse un petit vapeur exactement pareil au nôtre; et le gouverneur de Tété avait reçu l'ordre de faire tirer du charbon à la place où nous en avons pris nous-mêmes. Ce travail fut confié à des esclaves; or, d'après les renseignements que nous a donnés l'officier qui dirigea l'opération, nous voyons que la tonne de houille est revenue à une livre (vingt cinq francs), deux fois au moins ce qu'on la vend en Angleterre, prise à la mine. Si bien, qu'arrivée à l'embouchure du fleuve elle aurait coûté plus cher que ne se paye dans l'Inde le charbon des Iles-Britanniques, venu par la voie du Cap.

Le rapport détaillé des faits nous apprend que c'est la nourriture des mineurs qui a été la plus grande dépense; car le prix donné aux maîtres pour le loyer des esclaves se réduisait à fort peu de chose. Avec ce système, la houille des mines de Tété, rendu à la côte, ne pourrait guère se vendre au-dessous de dix livres par tonne. La différence nous paraîtra encore plus frappante si nous nous rappelons à quelle profondeur on va chercher la houille anglaise.

Nous avons vu, en 1864, dans le port de Mozambique, le vapeur qui devait naviguer sur le Zambèse, et qui n'avait pas encore fait le service auquel il était destiné, bien qu'il fût arrivé d'Europe depuis près de trois ans. Quel bruit n'aurait-on pas fait dans toute la colonie si le gouverneur du Cap avait gardé

pour son usage personnel un steam-boat envoyé d'Angleterre pour servir au développement du commerce colonial!

Nous arrivâmes au port du Kongoné le 4 janvier 1861. Depuis notre dernière visite, on y avait érigé une douane, un mât de pavillon, et construit une case où logeaient un caporal noir et ses trois hommes, tous les quatre armés de lances. Avec la permission de ce caporal, qui vint nous voir sitôt qu'il eut passé sa chemise et son pantalon, nous nous sommes installés à la douane qui, au demeurant, n'est qu'une hutte carrée sans parquet ni dallage, et construite de même que toutes les autres, avec des pieux de mangliers recouverts de roseaux.

Les trois soldats et leur chef, n'ayant pour toutes rations qu'un peu de sorgho, criaient famine, et se fabriquaient du vin de palme pour émousser leur appétit.

Jusqu'à l'arrivée du vaisseau que nous attendions, nous eûmes tout le loisir de prendre connaissance des journaux et des revues que nous avions trouvés dans nos dépêches, à notre retour du centre. Plusieurs de ces papiers avaient dix-huit mois de date.

Nos provisions diminuaient rapidement; et vers la fin de janvier, il ne nous restait plus qu'un peu de mauvais biscuit et quelques onces de sucre. Toutefois, l'absence de café et de thé se faisait peu sentir, nos matelots ayant découvert dans le grain de sorgho torréfié un assez bon succédané à ces deux substances.

Quant à la viande, les antilopes d'une grande île, formée par une crique située entre le Kongoné et le Louabo oriental, nous en fournissaient abondamment. De grands troupeaux de water-bucks (*aigocerus ellipsiprymnus*) s'y réunissent dans les plaines herbeuses. Quand ils veulent changer de pâturages, ils attendent sur la rive jusqu'à la marée basse, et traversent alors des criques d'un demi-mille, et même plus, avec beaucoup d'aisance.

Il est difficile de tuer ces animaux, qui parfois ont la vie aussi dure qu'un chat. Une balle dans le cou leur est généralement fatale; mais nous les avons vus fréquemment s'éloigner, comme s'ils n'avaient pas eu la moindre blessure, avec deux ou trois balles coniques dans la poitrine, ou dans les autres parties du corps. Leurs poumons semblent renfermer un grand nombre

de cloisons fibreuses, distribuées dans leur substance de manière à former un agrégat de petits lobes, dont l'un peut être déchiré sans grand préjudice pour les autres. Ceci expliquerait pourquoi une blessure dans les poumons ne tue pas le waterbuck; mais nous n'avons eu ni le temps, ni les moyens de nous assurer du fait par une dissection minutieuse.

Un beau mâle, dont une portion du cœur avait été détachée par une balle explosive, a encore franchi à toute vitesse plus de deux cents yards. Nous avions espéré que les balles-obus de Jacob foudroyeraient les animaux, et ne les feraient pas souffrir; mais souvent elles éclatent sur un os peu recouvert, ou même sur la peau, et n'ont pas répondu à notre attente. La balle conique également; bien qu'animée d'une prodigieuse vitesse, elle est beaucoup trop petite pour que la mort soit rapide. La grosse balle ronde, de deux onces, est la meilleure de toutes, quand elle frappe au bon endroit.

Près de la mer, la venaison du waterbuck est toujours savoureuse, et d'un goût agréable qui rappelle celui du bœuf; mais dans l'intérieur elle est sèche et coriace, au point que nos hommes, qui sont loin d'être difficiles, refusaient d'en manger. Nous avions même renoncé à toute espèce d'antilopes. On assure que les moutons de l'île de Halki fournissent une viande parfaite, et l'on attribue la qualité de leur chair à ce qu'ils ne boivent que de l'eau salée. En général, ici la végétation est couverte d'un beau sel efflorescent, et l'on y trouve beaucoup d'eau saumâtre; on pourrait attribuer à ce fait l'excellence du waterbuck. Toujours est-il que nous n'avons compris le peu d'estime que le capitaine Harris avait pour la chair de cette antilope qu'après en avoir mangé dans l'intérieur.

Le reedbuck, ou antilope de roseaux (*redunca eleotragus*), se couche ordinairement dans les grandes herbes pendant les heures brûlantes du jour, et laisse arriver le chasseur tout près de lui, avant de bondir et de jeter son sifflement d'alarme. Si l'on connaissait mieux les mœurs des animaux, on pourrait les classer par habitat, et les grouper tels qu'ils apparaissent dans la nature : animaux des hauteurs, des plaines, et des marais. Ainsi le coudou, le pallah, le sauteur de rochers, le harrisbuck se voient généralement dans les montagnes, ou s'y précipitent dès qu'on les chasse. L'oryx, le caama, le tsessébé, le gnou,

l'élan, le steinbuck, l'antilope plongeante[1], la girafe, le blesbuck, le springbuck et l'ourébi ne quittent pas la plaine; tandis que le waterbuck, le reedbuck, le léché, le pokou, le nakong et le bushbuck, habitent les lieux humides, et vont chercher asile dans l'eau, ou dans les marécages, lorsqu'ils sont poursuivis.

Matin et soir, le bushbuck (*tragelaphus sylvatica*), jolie antilope à robe tachetée, se hasarde à sortir des mangliers pour aller paître, et s'en éloigne bien peu. Son cri d'alarme est un aboiement sonore, dont l'onomatopée a fourni à la plupart des tribus indigènes le nom dont elles l'appellent : *mpabala* ou *mpsouare*. Le waterbuck reste, au contraire, dans la plaine, et se couche rarement pendant le jour.

Quand le ciel est pur et qu'il fait du vent, tous les animaux sont d'une extrême défiance et ne peuvent être chassés qu'à la rampée, encore avec beaucoup de peine; tandis qu'on les approche aisément lorsque le temps est calme et la chaleur étouffante.

Quelques léopards, que les Portugais appellent *tigres*, et des bandes de singes verts, nommés *pusi*, habitent les mangliers, où ils trouvent à la fois un asile et des vivres. Nous n'y avons jamais vu le guépard (*felis jubata*), dont la robe est parsemée de petites taches rondes et noires.

Au milieu de cette masse de végétaux qui se décomposent et entretiennent un foyer de pestilence, rien n'est plus redoutable que l'inaction. Nous avons donc cherché, en regardant autour de nous, ce qui, en dehors de la chasse, pouvait nous distraire et nous donner du mouvement. Errer sans but, l'esprit inoccupé, nous eût fait prendre la fièvre sous sa forme la plus grave; et il est probable que nous serions morts.

Un curieux petit poisson, de la famille des blennies, pullule dans le réseau de criques de la forêt de mangliers. A la moindre alarme, ce petit poisson se jette à la surface de l'eau et la traverse par des bonds successifs. On peut le considérer comme

1. *Antilope mergens, duiker des colons du Cap.* Cette qualification de plongeante ne veut pas dire que cette antilope soit aquatique. Habitante des plaines de l'Afrique australe, c'est dans les lieux arides que se rencontre l'antilope *mergens* qui a été nommée ainsi parce qu'elle plonge dans les buissons, où elle s'élance tête baissée. (*Note du traducteur*).

amphibie; car il ne vit pas moins à terre que dans l'eau, et c'est à la marée basse qu'il montre le plus d'activité. On le voit alors sur le sable ou sur la vase, près des petites mares que le flot laisse en se retirant Il se dresse sur ses nageoires pectorales, et, de ses grands yeux saillants, il guette la mouche de couleur claire, dont il fait sa pâture. Si la mouche se pose trop loin pour qu'il puisse l'atteindre en deux bonds, il se traîne lentement vers elle, comme un chat vers sa proie, ou bien en sautant comme certaines araignées. Arrivé à deux ou trois pouces de l'insecte, il bondit tout à coup, de manière que sa bouche, placée au-dessous de la tête, retombe directement sur sa victime. C'est, en outre, une petite créature batailleuse, et qui parfois soutient des combats prolongés contre ses semblables. L'une de ces blennies, fuyant un danger, sauta dans une flaque d'eau qui pouvait avoir un pied carré, et dont un poisson de même espèce se regardait évidemment comme unique possesseur. Le propriétaire, l'œil en feu, la nageoire dorsale hérissée, se jeta immédiatement sur l'intrus. Jamais tempête dans un verre d'eau n'a égalé celle qui assaillit cet océan minuscule. Tantôt les combattants étaient dans l'eau, tantôt dehors, et le duel n'était pas moins furieux sur terre que sur mer. Ils frappaient et se mordaient avec rage. Épuisés par la lutte, ils se saisirent réciproquement à la mâchoire, comme deux boule-dogues, et s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Puis ils recommencèrent à se battre avec plus de férocité que jamais, jusqu'à ce que tout à coup le duel finit par la fuite précipitée de l'envahisseur.

Le terrain fangeux qu'abritent les mangliers est couvert de crabes-soldats qui, à la moindre alarme, se glissent vivement dans leurs trous. Dès que le flot se retire, des myriades de crabes tout menus s'échappent de leurs demeures souterraines; ils se mettent à l'œuvre, comme autant d'abeilles, et la plage est bientôt bouleversée sur une immense étendue. C'est ainsi qu'ils cherchent leur pain quotidien : une boulette de sable humide apparaît à la bouche du petit ouvrier, qui la rejette vivement d'un coup de patte; une seconde boulette suit la première, puis une troisième, et ainsi de suite, avec autant de vitesse que la patte peut les balayer. A mesure que les boulettes s'accumulent, le crabe avance latéralement et continue la même

manœuvre. Au début, on s'imagine qu'il a avalé beaucoup de sable, et qu'il s'en débarrasse. L'habitude qu'il a de rentrer chez lui de temps à autre, comme pour y chercher des provisions, vous confirme dans cette idée. Mais la grosseur des tas qu'il forme en quelques secondes détruit cette hypothèse. Il est probable, car à la distance où le petit crabe se tient de vous, il est impossible d'en rien voir, qu'au lieu d'être dégorgé par la petite créature, le sable est porté à sa bouche, que la proie qu'il renferme en est habilement séparée, et que le surplus est rejeté comme nous l'avons décrit.

Quelquefois l'autre espèce de crabes fait entendre une sorte de concert : de chaque demeure souterraine s'élèvent des sons étranges, comme une imitation de la voix des oiseaux, car c'est la joie même que respirent ces chants. Le sanglier à verrues (*phacochœrus africanus*) paraît assez friand de ces grands crabes musiciens, qu'il déterre pendant la nuit.

Des bancs de petits poissons abondent dans les eaux basses qui sont entre le Kongoné et la terre ferme, et servent de pâture à une troupe considérable de pélicans, dont cet endroit est la station de pêche favorite, pendant tout le temps qu'ils passent sur la côte. Ces oiseaux font leur ponte en avril, dans des îlots peu élevés, situés en face du Kongoné et du Louabo oriental. Leurs œufs ont un goût de poisson tellement prononcé qu'une sauce aux anchois leur est nécessaire pour les rendre mangeables.

Les tortues viennent à des époques fixes dans l'île du Louabo déposer leurs œufs, qui ont une membrane résistante à la place de coquille, et dont la saveur est bonne.

Le manglier lui-même vaut bien qu'on l'examine ; enfin le docteur Kirk a trouvé dans les végétaux dont les semences, venues de pays lointains, ont échoué sur ces rivages, un sujet d'étude des plus intéressants. A la marée basse, une espèce de manglier, monté sur des racines fantastiques, est bien au-dessus du sol, tandis qu'à l'heure du flux sa tige paraît plantée à la surface de l'eau. Un autre enfonce dans la bourbe le tranchant de ses larges racines plates et tortueuses, qui, même dans ce terrain mou, lui composent une assiette solide. Les semences de l'un de ces palétuviers ont la forme d'un fer de flèche ; en tombant dans la vase, elles s'y enfoncent par leur propre

poids, et se plantent d'elles-mêmes. Le fruit d'un autre est presque aussi gros que la tête d'un enfant, et se brise dans sa chute. Nous ne croyons pas que les fruits des mangliers soient utilisés par l'homme ou par les animaux. Mais ces arbres fournissent un excellent bois de chauffage, qui a la précieuse qualité de flamber dans le fourneau, alors même qu'il est vert. On en fait aussi des chevrons qui, extrêmement droits et d'une grande longueur, sont très-estimés des Portugais.

Nous avons vu des indigènes broyer les tiges d'une liane vénéneuse (*dirca palustris*) qu'ils appellent bousoungou, c'est-à-dire poison, et qui croît abondamment parmi les mangliers. Les tiges, écrasées en grand nombre, étaient réunies en bottes. Des fagots de broussailles barraient le courant en deux endroits, et le bousoungou, agité dans ce canal restreint, lui communiquait ses propriétés vénéneuses. L'effet ne tardait pas à se produire. Beaucoup de poissons nageaient vers la rive, et mouraient en peu de temps; les autres n'étaient qu'engourdis. Cette liane porte des fleurs roses, ayant la forme d'un pois; elle a les feuilles lisses, pointues et lustrées, l'écorce brune et couverte de petits points blancs. Des naufragés pourraient tirer parti de ses propriétés stupéfiantes pour se procurer du poisson.

Il serait, dit-on, dangereux de boire de l'eau qui a été imprégnée de bousoungou; mais le poisson qu'on a pris de la sorte peut être mangé sans crainte, pourvu qu'on l'ait fait cuire. Le bousoungou est antipathique à certains insectes et les éloigne; on en barbouille les racines des palmiers pour empêcher les fourmis d'atteindre les vases suspendus à la cime de ces arbres, et où se recueille le vin de palme.

Nous avions l'habitude de nous plonger dans la mer au saut du lit, c'est-à-dire au lever du soleil; mais un énorme crocodile s'étant montré à l'endroit où nous nous baignions, nous avons, à partir de ce moment, pris notre bain loin du port, et vers le milieu du jour. On dit qu'il est mauvais de se baigner le matin : nous ne nous en sommes pas aperçus; toutefois il vaut mieux attendre que l'air se soit échauffé; car si le froid vous saisit en sortant du bain, vous risquez de prendre la fièvre.

On trouve beaucoup de scies à l'embouchure du Kongoné. Rowe, l'un de nos matelots, ayant vu un de ces poissons pen-

dant qu'il se baignait, l'empoigna par la queue et le poussa jusqu'au rivage. La longueur de la scie était de quinze à dix-huit pouces. Nous n'avons pas entendu dire que ce poisson ait jamais blessé personne; et bien qu'il remonte le Zambèze à des centaines de milles, nous ne croyons pas qu'il soit mangé par aucun indigène.

Les hippopotames passaient toute la journée au milieu des brisants, et avaient l'air de s'y trouver aussi bien que nous.

Pendant notre séjour à la côte, il y eut plusieurs tempêtes qui firent périr beaucoup de petits oiseaux de mer, des *prions banksii*, de Smith. La plage était jonchée de leurs cadavres; nous en avons même trouvé à des centaines de mètres du rivage. Beaucoup de ces oiseaux étaient si maigres qu'ils se desséchèrent sans se putréfier.

Les moustiques nous ont fait trouver la vie dure, et nous avons eu quelques mouvements de fièvre. Toutefois nos compagnons, natifs des régions insalubres du centre, en ont souffert autant que nous. Cela nous confirme dans cette persuasion que l'homme civilisé résiste mieux que les autres aux influences morbides des climats étrangers. Quand après avoir habité une région saine, les noirs retournent dans leur pays, ils n'y sont pas moins éprouvés que s'ils n'y étaient jamais venus.

CHAPITRE XVIII.

Arrivée du *Pionnier*. — Missionnaires conduits à Johanna. — L'évêque Mackensie nous rejoint à l'embouchure de la Rovouma. — Iles Comores. — Johanna. — Nous remontons le Chiré. — Efforts de Charles Livingstone pour développer la culture du coton. — Pénurie d'agents sur la côte orientale d'Afrique. — Travaux de l'Angleterre sur la côte occidentale. — Succès de l'expédition. — Esclaves sauvés. — L'Évêque accepte les offres du chef de Magoméro. — Visite aux Ajahouas. — Mission de l'évêque Mackenzie à Magoméro. — Responsabilité du docteur Livingstone. — Retour au navire.

Le 31 janvier 1861, *le Pionnier*, notre nouveau steamboat, arriva d'Angleterre et jeta l'ancre en vue du rivage. Le vent soufflait avec tant de violence qu'il ne put se hasarder à franchir la barre que le 4 février.

Deux croiseurs de la marine anglaise amenaient en même temps l'évêque Mackenzie, et les missionnaires envoyés d'Oxford et de Cambridge aux riverains du Chiré et du lac Nyassa. Ce groupe était composé de six Européens et de cinq hommes de couleur, pris au Cap. Que faire de tant de monde ? L'estimable évêque, impatient de se mettre à l'œuvre, demandait à être conduit, avec les membres de sa mission, au village de Chibisa. Mais il y avait à cela de graves empêchements. Le gouvernement portugais refusant d'ouvrir le Zambèse à la navigation étrangère, *le Pionnier* avait reçu l'ordre d'explorer la Rovouma, et ne devait pas se rendre au Chiré. Nous étions déjà en retard de deux mois; en supposant qu'il fût possible de transporter les missionnaires, il aurait fallu les abandonner sans secours dans un pays insalubre, au début de la saison la plus malsaine de l'année, et sans moyens de gagner les montagnes, ou de revenir à la côte. Non-seulement ils n'auraient pas eu de médecin; mais eux-mêmes ignoraient le traitement de la fièvre, et il était à craindre que leur mission ne se terminât comme celle de Linyanti. Il est bien heureux que notre opposition ait

été assez vive pour que ce projet n'ait pas eu de suite ; car nos pilules, que l'Évêque avait achetées au Cap, et dont il se croyait sûr, avaient dû être faites avec de la *saleté* au lieu de médicaments ; nous l'avons reconnu plus tard.

Enfin l'Évêque se laissa persuader ; il fut convenu que le vaisseau de guerre *la Lyre* transporterait les missionnaires à Johanna, et qu'ils y resteraient auprès du consul d'Angleterre, pendant que leur chef viendrait avec nous pour voir si le pays où la Rovouma prend sa source (on croyait alors qu'elle sortait du Nyassa), pouvait convenir à l'établissement d'une mission.

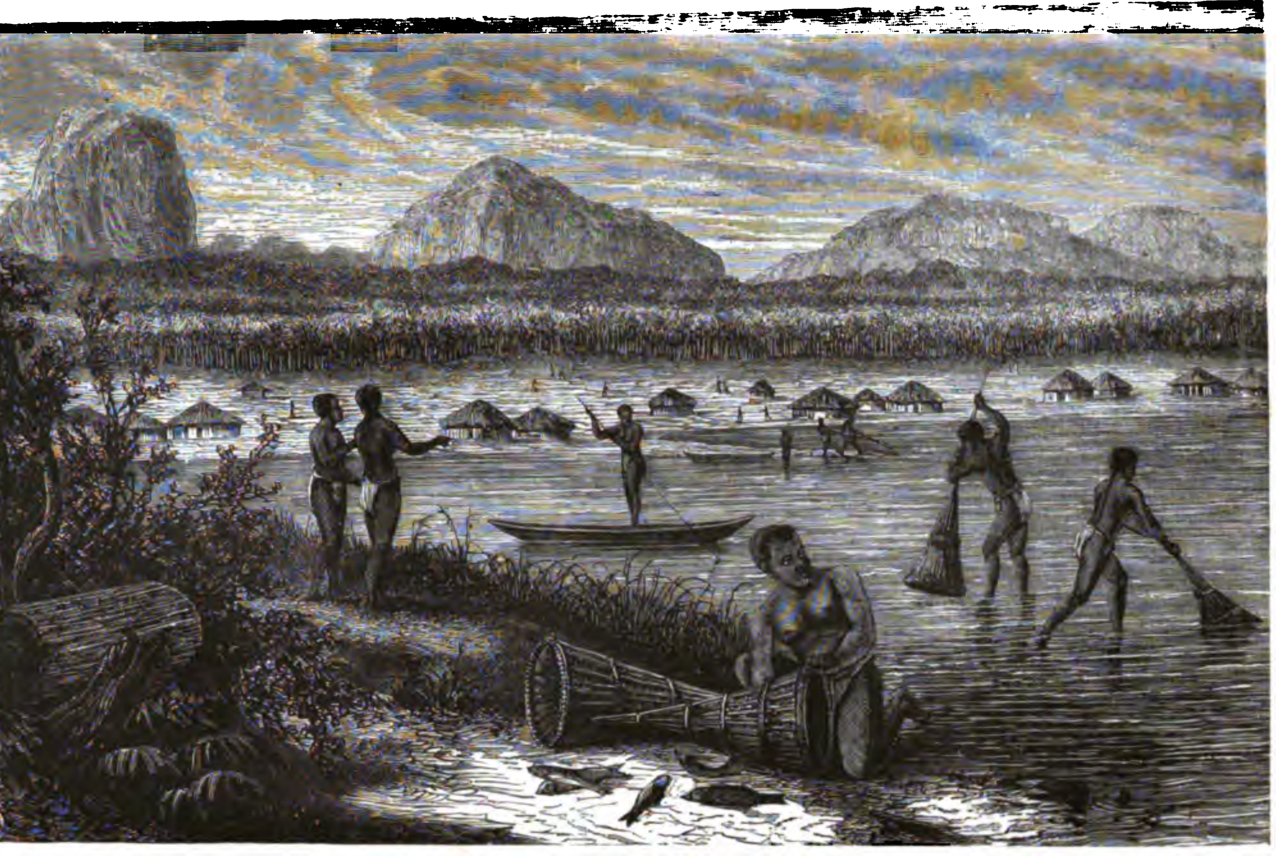
Le 25 février, *le Pionnier* jetait l'ancre à l'embouchure de la Rovouma, qui, loin de ressembler à la majorité des rivières africaines, se verse dans une baie magnifique, et n'a pas de barre. Nous fîmes provision de bois en attendant l'Évêque, qui n'arriva que le 9 mars.

Le 11 nous remontions la rivière, qui pendant que nous étions à l'ancre avait baissé de quatre ou cinq pieds.

Tout d'abord la scènerie est bien supérieure à celle du Zambèse ; car de la mer on aperçoit les montagnes. A huit milles de l'embouchure, vous êtes sorti des mangliers ; et sur les deux rives s'élève une belle chaîne de collines couvertes de forêts. Un arbre qui ressemble au bois noir d'Afrique, et a le grain plus fin que l'ébène, croît en abondance sur ces rampes, où il atteint de grandes dimensions.

Très-peu d'habitants : les quelques personnes que nous avons vues étaient de race arabe, et ne paraissaient pas riches. Le courant de la Rovouma, à cette époque, était aussi fort que celui du Zambèse ; mais le volume d'eau était bien inférieur. En différents endroits, notre petit navire, dont le tirant était de cinq pieds, avait de la peine à rester à flot.

Quand nous fûmes à trente milles de la côte, la rivière diminua de sept pouces en vingt-quatre heures. A partir de ce jour, les eaux ne pouvaient que baisser ; la crue de mars est la dernière de la saison ; et pour ne pas courir la chance de rester là jusqu'à l'année suivante, il fut jugé prudent de regagner la mer en toute hâte. Si nous avions été seuls, nous aurions continué la route en barque ou à pied, et nous aurions poussé notre exploration aussi loin qu'il nous aurait été possible. Mais bien que l'entreprise des missionnaires fût une œuvre privée,



Près des cataractes de la Rovuma. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

totalement distincte de la nôtre, le but que nous nous proposions étant le même, nous avions le plus vif désir de seconder nos compatriotes dans leur noble dessein. Il fut résolu que nous repartirions pour le Chiré. Une fois la mission établie, nous irions explorer le Nyassa et la Rovouma, que nous descendrions alors dans toute son étendue. Ramenés à l'embouchure de cette rivière, nous avons jeté l'ancre auprès d'une crique sortant des mangliers, et la fièvre se déclara à bord. Elle y resta jusqu'à ce que nous eussions complétement isolé la chambre où se trouvait la machine. La poussière de la houille, en se décomposant, répandait de fortes exhalaisons qui entretinrent la maladie pendant plus d'une année.

Peu de temps après notre départ, la fièvre ayant attaqué ceux qui conduisaient le navire, ce fut entre nos mains que retomba la direction du *Pionnier*, et il nous fallut bientôt naviguer sur l'Océan. Pour qui a l'habitude de s'orienter et de relever les positions géographiques, il n'est pas bien difficile de gouverner un steamer qui n'a que trois ou quatre voiles, surtout quand il n'y a là personne pour constater vos fautes, et qu'on peut toujours invoquer la présence d'un courant pour excuser une bévue

Ayant touché à Mohilla, l'une des Comores, nous y avons trouvé une race mélangée d'Arabe, d'Africain et de Malgache. Le Madécasse est le conquérant du pays. Cette population, qui est musulmane, a des mosquées et des écoles, où nous avons vu avec plaisir qu'on apprenait aux filles à lire le Koran aussi bien qu'à leurs frères. L'instituteur nous a dit qu'il était payé à forfait, et recevait dix dollars pour montrer à lire à un enfant. Les élèves qui ont de l'intelligence apprennent en six mois ; il en est d'autres qui ont besoin d'une couple d'années[1].

Nous nous rendîmes ensuite à Johanna pour y prendre les

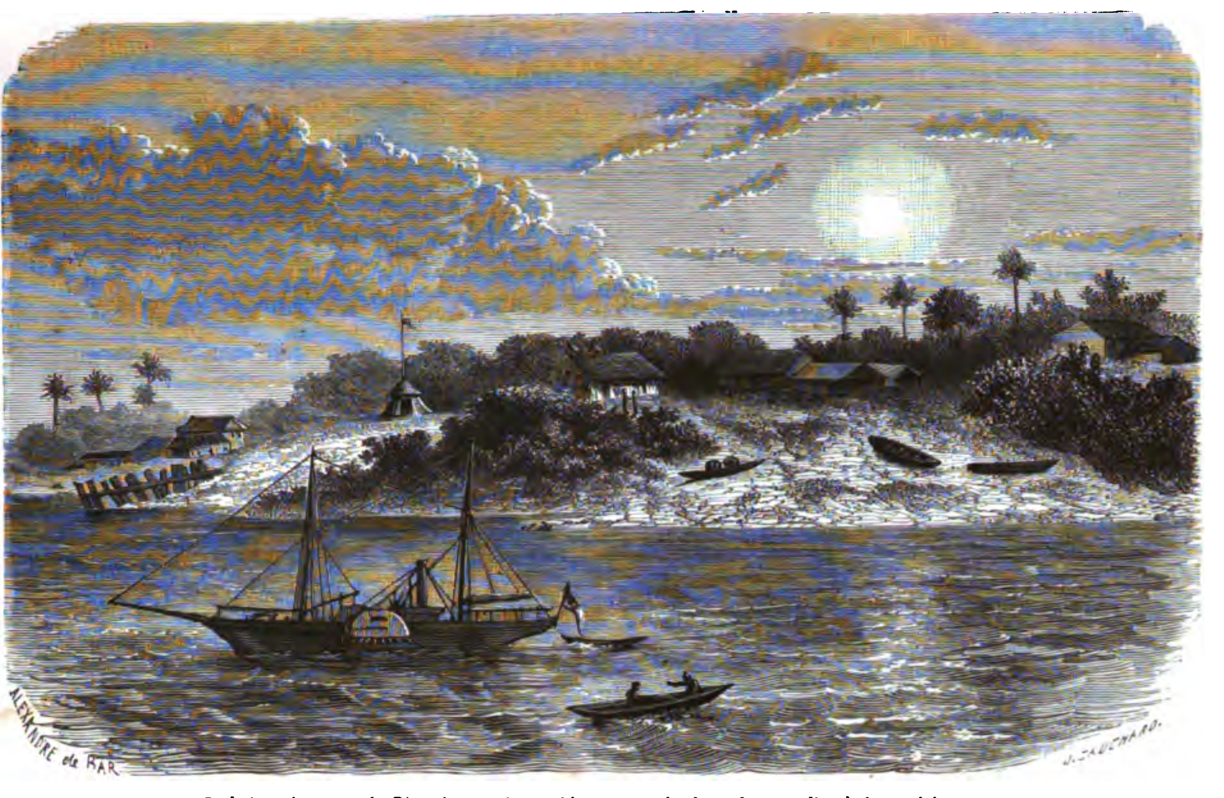
1. Nous recommandons à qui de droit ce système qui ne peut qu'engager l'instituteur à perfectionner le mode d'enseignement. Est-ce parce que chez nous il a intérêt à multiplier les mois d'école, est-ce parce que la méthode est vicieuse, nous l'ignorons; mais nous sommes loin d'obtenir d'aussi beaux résultats que les gens des îles Comores. Ce sont les plus habiles qui, dans nos villages, ne mettent que deux ans pour apprendre à lire ; les petits Français n'ont cependant pas moins d'intelligence que les petits Comorois. On a parlé d'une méthode appelée statilégie, par laquelle les plus réfractaires apprendraient à lire en six semaines; on dit qu'elle existe depuis 1822; nous demandons qu'on l'envoie, par Mayotte, aux instituteurs de Mohilla qui, très-aises de gagner leurs dix dollars en un mois, sauront bien en faire usage. *(Note du traducteur.)*

missionnaires; et après une halte de quelques jours aux îles Comores, nous nous dirigeâmes vers le Kongoné avec l'Évêque et ses compagnons. Sept jours après nous avions gagné la côte et nous remontions le Zambèse pour nous rendre au Chiré.

Le Pionnier, construit sous la surveillance éclairée des amiraux Washington et sir Baldwin Walker, tous les deux sincèrement dévoués à notre expédition, est un excellent navire, parfaitement adapté au genre de service auquel il est destiné; mais qui par malheur tire cinq pieds d'eau, ce qui lui rend impossible la navigation du Haut-Chiré. D'après le plan primitif, il ne devait tirer que trois pieds d'eau; mais la force qu'il a fallu lui donner pour qu'il pût tenir la mer, a fait descendre de deux pieds sa ligne de flottaison; et c'est une rude besogne et un grand ennui à chaque banc de sable dont il faut l'arracher. La peine ne serait rien encore; c'est le temps que cela fait perdre, un temps précieux qu'on pourrait employer d'une façon plus agréable, et surtout plus fructueuse. Il nous est arrivé de passer quinze jours sur un sable mouvant, parce qu'il nous manquait deux ou trois pouces d'eau. Nous avions chassé sur nos ancres; le courant nous avait portés sur le banc de sable, et celui-ci avait glissé derrière nous, ce qui ne manque pas d'arriver dès que nous touchons. Quitter le navire en cet endroit, c'était exposer l'équipage à tous les dangers de la malaria; puis comment transporter les effets des missionnaires?

Tous les jours une foule d'indigènes nous apportaient des vivres en quantité beaucoup plus grande que nous ne pouvions en consommer. L'Évêque, ainsi que MM. Horace Waller et Scudamore mettait la main à l'œuvre et nous aidait avec courage à démarrer le navire. Si *le Pionnier* n'avait tiré que trois pieds d'eau, nous aurions parcouru la rivière en toute saison avec la plus grande facilité. Dans l'état des choses, il devenait impossible de regagner le Zambèse avant la crue de décembre. Remonter un banc de sable se pouvait encore; mais quand nous le descendions, le sable s'accumulait immédiatement à l'arrière, tandis que sous l'avant du navire le courant le faisait disparaître.

Depuis notre retour au Chiré, tous les efforts de Charles Livingstone, qui déployait à cet égard le plus grand zèle, tendaient à persuader aux tribus riveraines de cultiver assez de coton pour l'exporter au loin. Avec *le Ma-Robert*, qui prenait l'eau partout,



Le bateau à vapeur *le Pionnier*, sur le Zambèse. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

nous n'avions pu en acheter qu'une quantité insignifiante, encore n'était-ce que pour faire naître dans l'esprit des indigènes l'idée qu'en en cultivant davantage ils pourraient le vendre aux Anglais; car nous savions d'avance que celui que nous prenions serait avarié dans le navire. Toutefois, il en parvint assez en Angleterre pour qu'on y déclarât que c'était précisément le genre de coton dont le Lancashire avait le plus besoin. Le fil de fabrique indigène que nous avions envoyé en même temps, et qui nous avait coûté environ un penny la livre, excita l'admiration des manufacturiers de Manchester.

Ayant, cette fois, un navire qui nous permettait des achats plus sérieux, Charles Livingstone essaya, comme nous l'avons dit plus haut, de tourner l'activité des indigènes vers la production du coton, et le fit avec succès. La bourre fut achetée, nettoyée au batteur ; et bien que nous ayons été restreints à une aire de moins de sept milles, par le tirant d'eau du *Pionnier*, Charles Livingstone en trois mois put recueillir trois cents livres de coton en laine parfaitement propre, qui ne revint pas à un penny la livre. C'est peu de chose assurément si on le compare aux milliers de balles qui viennent des autres pays; mais cela prouve néanmoins que du coton de qualité supérieure peut être produit dans cette région par le seul travail des indigènes. Et sans la chasse à l'esclave, qui peu de temps après balaya tous les habitants, il est probable qu'avant peu le coton de cette province aurait figuré avec avantage sur les marchés du monde.

Il n'a jamais été dans nos vues de transformer en opération commerciale un voyage fait au compte de l'État; ce n'était donc pas à recueillir du coton que devaient se borner nos efforts. Nous avons cherché par des observations attentives à nous éclairer sur tout ce qui concernait ce produit; et nous avons acquis la certitude que cette partie de l'Afrique est l'une des régions qui conviennent le mieux au cotonnier; qu'on y possède déjà deux espèces étrangères produisant d'excellent duvet; qu'elles y sont assez répandues pour qu'il soit inutile d'y porter de nouvelles semences, et que la culture de l'espèce indigène est exceptionnelle dans le pays.

Le climat n'est pas moins favorable à la production du coton que la qualité du sol; et il n'est pas à craindre que jamais la récolte soit détruite par la gelée. Enfin, autant qu'il est permis

de le croire, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, le travail libre est aussi productif dans cette contrée que dans aucun autre pays du globe. Mais les avantages si précieux que l'Angleterre a conférés à la côte occidentale n'existent pas ici; on n'y trouve pas un seul de ces chrétiens indigènes que l'on compte par milliers à Sierra-Leone; et qui malgré les défauts qu'ils peuvent avoir, sont au moins de fidèles agents commerciaux. Après avoir examiné avec soin, et comparé la situation des deux côtes, après avoir vu que dans l'ouest la sollicitude anglaise a eu surtout pour objet le plus infime des êtres, l'esclave libéré; après avoir entendu les doléances des marchands qui se plaignent, et souvent très-haut, de ce qu'on les empêche de traiter les indigènes comme des brutes, nous devons dire que la conduite de l'Angleterre sur la côte occidentale d'Afrique est généreuse, et paraîtra grande aux yeux de la postérité.

Ce que nous voyons ici forme avec cet état de choses un contraste frappant: l'ignorance la plus profonde, sans aucun moyen d'en sortir; nul agent dans lequel on puisse avoir confiance; et des esclaves que l'on ne peut envoyer au loin qu'en leur promettant le pillage. Espérons que les missionnaires que nous allons installer feront poindre l'aurore de jours meilleurs, dont profiteront à la fois les Portugais et les indigènes.

En dépit des circonstances qui avaient contrarié sa marche, l'expédition avait donc été assez heureuse jusqu'alors pour atteindre le but qu'elle s'était proposé. On verra plus tard que nous avions ouvert à la culture du coton un champ qui, comprenant le bassin du Chiré et du lac Nyassa, n'avait pas moins de quatre cents milles de longueur. La confiance de toutes les tribus chez lesquelles nous avions passé nous était acquise; et en supposant que la mission d'Oxford et de Cambridge n'ait eu qu'un succès ordinaire, comme le désir des indigènes était de se livrer au commerce, nous pouvions croire qu'une ère nouvelle commençait pour cette région, qui surpasse en étendue la partie cotonnière des États américains.

Mais nous étions arrivés au terme de nos succès. Nous allions nous trouver en contact avec les marchands d'esclaves, et il n'en fallait pas davantage pour que notre espoir fût déçu. Si l'on réfléchit à ce que font souffrir à un pays quelconque les lois qui seulement entravent la liberté du commerce, on comprendra ce

qui doit résulter d'un système qui fomente la guerre civile, et fait de l'agriculture un danger, même en temps de paix, pour celui qui s'y adonne.

Au village de Chibisa, que nous avions fini par atteindre, on nous apprit que la guerre était dans le pays des Manganjas, et que le trafic des esclaves y était des plus actifs. Un chef des environs du mont Zomba venait d'envoyer une députation à Chibisa, qui alors était dans une bourgade éloignée, pour le supplier de venir, ou de lui donner un charme qui le protégeât contre les Vouaiaos, Vouaiaous, ou Ajahouas dont les bandes armées désolaient le pays. Enfin une troupe considérable de Manganjas, récemment capturés, et que l'on dirigeait sur Tété, avait traversé la rivière peu de jours auparavant.

L'ancien, qui administrait le village pendant l'absence de Chibisa, nous fit bon accueil, et nous donna immédiatement la permission de louer autant d'hommes qu'il en faudrait pour porter les bagages de l'Évêque. Suivis d'une escorte suffisante, nous partîmes donc le 15 juillet pour les highlands, afin de montrer à M. Mackenzie la contrée qui, par son altitude et sa température, convenait le mieux à l'établissement d'une mission.

Notre première étape fut longue et fatigante. Les quelques hameaux qui se trouvaient sur notre passage étaient pauvres, et n'avaient pas de vivres à nous fournir. Il fallut aller jusqu'à la petite bourgade de Chipindou; et il était plus de quatre heures quand nous y arrivâmes. Les habitants criaient famine; à les en croire, ils n'avaient rien à vendre, et pas de case à nous prêter pour la nuit. « Marchez encore, disaient-ils, vous trouverez un village où il y a beaucoup à manger. »

Mais la course avait été assez longue; et il fut décidé que nous n'irions pas plus loin. Avant le coucher du soleil, on nous apportait des vivres autant que nous voulions en acheter; et comme la pluie menaçait, on nous donna des cabanes pour nous tous.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous nous arrêtions au village de Mbamé, notre ancienne connaissance, afin d'obtenir de nouveaux porteurs. Les hommes de Chibisa, qui n'avaient jamais été loués, et ne savaient pas s'ils devaient avoir confiance en nous, voulaient retourner chez eux.

Au bout de quelques instants, Mbamé nous dit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser le village pour se rendre à Tété. Devions-nous intervenir? Telle était la question que nous nous posions réciproquement. Tous nos bagages personnels, ayant quelque valeur, se trouvaient entre les mains des habitants de Tété. Si nous délivrions les esclaves, il était possible qu'en revanche on s'emparât de notre avoir, et même des objets qui nous avaient été confiés pour les besoins de l'expédition. Mais ces faiseurs d'esclaves, pénétrant grâce à nous dans un lieu où jusqu'alors ils n'osaient pas s'aventurer; ces chasseurs d'hommes fomentant la guerre civile pour se procurer des captifs, et se disant nos enfants pour mieux atteindre leur but, s'opposaient tellement à la mission dont nous étions chargés, mission qu'avait approuvée le gouvernement portugais, que nous ne pouvions pas nous dispenser d'agir. Il fut donc résolu que nous essayerions d'arrêter ce commerce odieux qui profitait de nos découvertes pour s'étendre.

Il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, quand une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline, et prit le sentier du village. Armés de fusils, et parés d'une toilette pimpante, les noirs agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs, et à l'arrière de la bande marchaient d'un pas délibéré. Quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer-blanc; tous prenaient des airs de gloire, comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action. Néanmoins dès qu'ils nous aperçurent; ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite, que nous ne fîmes qu'entrevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds.

Le chef demeura seul au poste; il était en avant, l'un de nos hommes le reconnut et lui serra vivement la main. C'était un esclave de l'ancien commandant de Tété; nous l'avions eu nous-même à notre service, et nous le reconnûmes à notre tour. Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il nous dit qu'il les avait achetés; mais les captifs, interrogés ensuite répondirent tous, à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en combattant. Pendant que nous faisions cette enquête, le chef avait disparu. Les prisonniers, restés seuls avec nous, s'age-

nouillèrent et battirent des mains avec énergie pour exprimer leur gratitude.

Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants; mais il était plus difficile de délivrer les hommes. Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche de six à sept pieds de long, que maintenait à la gorge une tige de fer solidement rivée aux deux bouts. Cependant, au moyen d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans les bagages de l'Évêque, la liberté leur fut rendue. Nous dîmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants. Tout d'abord elles n'en voulurent rien croire; c'était trop beau pour être vrai. Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu, et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses, et de tant de journées pénibles.

Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans; il y en avait de plus jeunes. Un petit garçon disait à nos hommes avec la simplicité de son âge : « Les autres nous attachaient et nous laissaient mourir de faim : vous nous avez détachés, vous; puis vous nous donnez à manger; qui donc vous êtes? et d'où venez-vous? »

Deux femmes avaient été tuées la veille pour avoir essayé de détacher leurs courroies. Il fut dit à tous les captifs qu'il leur en arriverait autant s'ils cherchaient à s'évader. Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle au pauvre petit. Un homme accablé de fatigue, et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache. L'intérêt, à défaut d'humanité, aurait dû prévenir ces meurtres; mais nous avons toujours vu que dans cet affreux commerce le mépris de la vie humaine, et la soif du sang parlaient plus haut que la raison.

L'Évêque ayant été se baigner dans un petit ruisseau qui coule au-dessous du village, n'était pas présent à l'arrivée des captifs. Il avait eu d'abord quelque doute au sujet de notre intervention; mais à son retour il approuva chaudement tout ce que nous avions fait; et s'il avait été là, il nous aurait prêté main forte. La prudence est bien vite oubliée quand la question qui

se pose à un homme de cœur est celle-ci : Faut-il oui ou non sauver son semblable ?

Quatre-vingt-quatre esclaves, femmes et enfants pour la plupart, furent ainsi délivrés. On leur dit qu'ils étaient libres, et pouvaient aller où ils voudraient ; ils aimèrent mieux rester avec nous. L'Évêque eut la sagesse de se les attacher avec l'espoir d'en faire les membres d'une famille chrétienne. Ainsi disparaissait la plus grande difficulté que ces messieurs auraient eu à vaincre. Ce n'est ordinairement qu'après plusieurs années que les indigènes ont assez de confiance dans les missionnaires pour se laisser guider par des étrangers dont les usages ne ressemblent en rien aux leurs, et qui ne donnent, pour expliquer leur conduite, que des motifs complétement en dehors de tout intérêt personnel.

Nous partîmes le lendemain matin pour le village de Soché, avec nos libérés ; les hommes portaient gaiement les bagages de l'Évêque. Ayant commencé, nous ne pouvions faire la chose à demi ; huit autres captifs, rencontrés sur notre chemin furent donc mis en liberté. En apprenant cela, des marchands qui se trouvaient dans le village, décampèrent aussitôt avec une centaine d'esclaves. Le docteur Kirk, appuyé de quatre Makololos, courut à leur poursuite ; mais en dépit de leurs efforts et de l'énergie qu'ils déployèrent, le docteur et ses hommes ne purent rejoindre les traitants qui arrivèrent sans encombre à Tété.

Six esclaves furent encore délivrés à notre passage chez Mongazi ; et deux traitants furent mis en fourrière pour les empêcher d'aller avertir les chefs d'une bande nombreuse qui était sur le point d'arriver. Nos prisonniers nous dirent d'eux-mêmes que cette bande était dirigée par les hommes du gouverneur, et nous proposèrent de nous conduire près des agents de Son Excellence ; mais il nous convenait mieux de les tenir sous bonne garde que de les avoir pour guides. Parmi les gens du Cap, formant la suite de l'Évêque, il se trouvait deux noirs, qui, ayant été esclaves, se montraient fougueux émancipateurs, et se chargèrent de garder nos prisonniers. Dans leur désir de ne pas les perdre de vue, au lieu de faire le guet alternativement, ils veillèrent de compagnie, et s'endormirent tous les deux vers quatre heures du matin. Les prisonniers, qui ne dormaient pas, s'enfuirent naturellement. L'un des gardiens s'étant aperçu

de l'évasion, se précipita hors de la case en criant : « Ils sont partis! ils ont emmené les femmes, et emporté mon rifle; tirez sur eux, tirez sur eux! » Le fusil et les femmes se retrouvèrent à leurs places; nos fugitifs étaient trop contents de sauver leurs personnes pour s'embarrasser d'autre chose.

Le jour suivant, cinquante nouveaux esclaves furent encore relâchés; et tous, sans exception, étant nus comme la main, reçurent assez d'étoffe pour se vêtir, mieux sans doute qu'ils ne l'avaient été de leur vie. Le chef de cette bande, un homme connu pour être l'agent des principaux marchands de Tété, nous assura qu'il n'avait agi, ainsi que tous les autres, qu'avec l'autorisation du gouverneur. Il n'avait pas besoin de nous le dire; il est matériellement impossible qu'une entreprise quelconque ait lieu à Tété sans que le gouverneur le sache, et sans qu'il y y prête les mains.

La partie des hautes terres que voulait visiter l'Évêque avant de choisir l'endroit où il fonderait son établissement, appartenait à Chihouaha ou Chibaba, le plus généreux et le plus noble des chefs Manganjas que nous eussions rencontrés à notre précédent voyage. En arrivant chez Nsambo, près du mont Chiradzourou, nous apprîmes que Chibaba était mort et que Chigounda, l'avait remplacé.

Soit qu'il eût connaissance des projets de l'Évêque, soit que de lui-même il en ait eu la pensée, le nouveau chef, engagea M. Mackenzie à venir se fixer avec lui à Magoméro, ajoutant qu'ils y auraient tous les deux assez de place. Cette invitation cordiale influa énormement sur l'Évêque, et parut le décider. Il aurait choisi un terrain plus près de la rivière, s'il avait pu compter sur celle-ci pour faire arriver ses approvisionnements; mais les Portugais ayant réclamé la possession du Chiré, bien que jamais ils n'en eussent occupé même l'embouchure, avaient fermé ce cours d'eau, ainsi que le Zambèse, à la navigation étrangère.

Nos regards se tournèrent donc vers la Rovouma, qui devait nous faire pénétrer jusqu'au lac Nyassa, et nous ouvrir les vastes régions du centre. Un vapeur était déjà commandé pour la navigation du lac; et voyant la salubrité des Highlands qui s'étendent bien loin vers le nord, l'Évêque aima mieux se rapprocher du Nyassa et de la Rovouma que du Chiré.

Dès que la mission devait s'établir à Magoméro, il devenait important d'empêcher le pays de se dépeupler. Pour cela il fallait persuader au chef des Ajahouas de renoncer aux razzias d'hommes et d'enfants, et de tourner l'activité de ses sujets vers une industrie paisible.

Le 22 au matin, on nous dit que les Ajahouas approchaient, et qu'ils avaient brûlé un village à quelques milles de celui où nous étions. Laissant derrière nous les captifs libérés, nous partîmes aussitôt pour rejoindre cette armée dévastatrice. Le chemin était couvert de Manganjas qui fuyaient en masse devant les chasseurs d'hommes; ces malheureux, abandonnant tout leur avoir, n'avaient d'autres provisions que ce qu'ils portaient sur leurs têtes.

Les champs se succédaient sur notre passage; le maïs et les fèves y étaient mûrs, mais personne n'était là pour les cueillir. Tous les villages étaient déserts; l'un d'eux où nous avions vu à notre dernière visite tant d'hommes occupés à tisser le coton de leurs jardins, et que nous appellions entre nous le Paisley des montagnes, avait été brûlé. Des monceaux de grain étaient épars dans la plaine et le long des routes : les vainqueurs, pas plus que les fugitifs, n'avaient pu les emporter.

Vers deux heures, éclatèrent de nouveaux incendies; et nous entendîmes les chants de triomphe se mêler aux gémissements des femmes qui pleuraient ceux qu'on avait tués. L'Évêque nous fit agenouiller, et prononça une fervente prière. Au moment où nous nous relevions une longue file d'Ajahouas, suivis de leurs captifs, descendaient la montagne. Déjà les premiers de la bande avaient gagné leur village; car on entendait leurs femmes les saluer de cris joyeux. Le chef quitta le sentier pour nous voir, et monta sur une fourmilière afin de compter nos hommes. Nous lui criâmes que nous étions venus avec l'intention de lui parler; mais quelques-uns des Manganjas qui nous suivaient, ayant fait entendre ces paroles : « Voilà notre Chibisa, » l'Ajahoua prit la fuite en hurlant; et cria d'une voix perçante : « Nkondo ! nkondo ! » (Guerre ! guerre !)

Nous ne savions pas alors que Chibisa, ayant la réputation d'être un capitaine habile, et un puissant magicien, les paroles des Manganjas démentaient notre langage pacifique. Les prisonniers jetèrent leurs fardeaux, et se sauvèrent dans la mon-

tagne. Un corps nombreux d'Ajahouas sortit du village en courant, et nous entoura presqu'aussitôt, bien que la plupart de ses membres fussent cachés dans l'herbe, ou derrière les saillies du roc. En vain leur disions-nous que ce n'était pas pour nous battre, mais pour leur parler que nous venions à leur rencontre; ils ne nous écoutaient pas.

Encore enivrés de la victoire qu'ils avaient remportée sur trois villages, et croyant avoir facilement raison d'une simple poignée d'hommes, les Ajahouas commencèrent à lancer leurs flèches empoisonnées, qui, décochées avec une grande force, arrivaient à plus de cent yards. L'un de nos gens ayant eu le bras traversé, nous nous dirigeâmes lentement vers le haut de la montagne.

Ce mouvement de retraite, qu'ils attribuèrent à la peur, fit craindre aux Ajahouas que nous ne vinssions à leur échapper; et ils se rapprochèrent de nous par un élan furieux. Quelques-uns, n'étant plus qu'à une cinquantaine de pas, exécutèrent une danse hideuse, tandis que le cercle dont les autres nous entouraient se rétrécissait de plus en plus; et que la réserve emmenait les femmes et les esclaves. Quatre de leurs guerriers avaient des mousquets, et nous obligèrent de répondre à leur feu. Lorsqu'ils virent à quelle distance portaient nos balles, ils prirent la fuite; mais, du haut de la montagne, quelques-uns nous crièrent qu'ils allaient nous suivre, et qu'ils nous tueraient pendant notre sommeil.

Deux seulement de leurs captifs nous rejoignirent. Il est probable, toutefois, qu'à la faveur de l'alerte qui venait d'avoir lieu, la majeure partie des esclaves avaient pris la fuite.

Affamés et n'en pouvant plus, nous revînmes au village que nous avions quitté le matin. Jamais nous n'avions passé de journée plus désolante. Bien que nous n'eussions pas de reproches à nous faire, nous étions profondément tristes de ce qui était arrivé. C'était la première fois que nous étions attaqués par les indigènes, et qu'il nous avait fallu tirer sur eux. Nous n'étions nullement préparés au combat; la possibilité d'avoir à nous défendre un jour ou l'autre avait bien été reconnue; mais cette fois notre démarche étant toute pacifique, et le pays n'offrant pas de gibier, nos hommes n'avaient reçu chacun qu'une seule cartouche. Nous-même, nous n'avions pas notre revolver;

et le fusil rayé que nous portons ordinairement était resté dans le navire, où nous l'avions laissé à cause de l'humidité de la saison. Si les effets de cette chasse à l'esclave sur le caractère de ceux qui la pratiquent nous avaient été mieux connus, nous aurions envoyé aux Ajahouas un message et des présents, avant de chercher à les voir.

Le lendemain de cette malheureuse affaire, nous eûmes la visite du vieux Chinsounsé qui venait conjurer l'Évêque de s'établir auprès de lui. « Chigounda, lui dit-il, n'est qu'un enfant; c'est avec le père, non avec le fils, qu'il faut vivre. » Mais il était évident que le brave homme ne tenait à la mission que pour s'en faire un bouclier contre les Ajahouas; et sa demande ne fut pas écoutée. Pendant qu'il nous suppliait de chasser les maraudeurs, il avait recours à un moyen qui, pensait-il, nous ferait engager le combat; il expédiait dans les villages où nous devions passer des émissaires qui, arrivant hors d'haleine, répandaient le bruit que les Ajahouas nous poursuivaient; et qu'ils allaient nous rejoindre. Il lui fut rappelé qu'à moins d'avoir à nous défendre, ainsi qu'on nous y avait obligés la veille, nous ne nous battions jamais; que nous étions venus chez eux pour empêcher la guerre, pour leur apprendre à adorer le Seigneur, à ne plus trafiquer des enfants du Père céleste, et à cultiver des produits qu'ils pourraient échanger, au lieu de se vendre les uns les autres. « En ce cas, répondit-il avec aigreur, je suis un homme perdu. »

L'Évêque, éprouvant ce qu'eût ressenti la plupart des Anglais à la perspective de voir les gens dont il prenait la direction, capturés par ces voleurs d'hommes, proposa immédiatement d'aller délivrer les esclaves qui étaient encore aux mains des Ajahouas, et de chasser ces derniers du pays. Tous les membres de l'expédition applaudirent à ce projet, excepté le docteur Livingstone. Mieux valait, pensait celui-ci, que l'Évêque attendît, et vît le résultat de l'échec que venaient de subir les traitants.

Évidemment les Ajahouas étaient poussés par les marchands de Tété. Peut-être, si on leur montrait les avantages qu'ils pourraient retirer d'un autre commerce, en changeraient-ils, bien que ce fût peu probable; car la chasse à l'esclave, qu'ils avaient faite pendant longtemps pour le marché de Quilimané,

était passée dans leurs habitudes. Mais ce qu'il y avait de certain, c'est qu'on ne trouverait aucun appui chez les Manganjas. De vieilles querelles de village à village, les faisaient se réjouir des calamités qui affligeaient leurs voisins les plus proches; et leur morcellement les rendait une proie facile pour quiconque voudrait s'emparer d'eux. Suivant nous, il fallait leur prêcher l'union contre l'ennemi commun; et leur faire comprendre que, sous aucun prétexte, la mission n'interviendrait dans leurs disputes.

L'Évêque ayant demandé si, au cas où les Manganjas réclamaient de nouveau son appui contre les Ajahouas, il devrait faire droit à leur requête, « Non, lui avons-nous répondu, vous en souffrirez; mais n'intervenez pas dans les querelles des indigènes. » Le digne pasteur a honnêtement inscrit ces paroles dans son journal. Si nous entrons dans ces détails, c'est parce que l'avis qu'on vient de lire n'ayant pas été suivi, nous avons été blâmé des faits qui ont eu lieu, comme si les missionnaires n'étaient pas responsables de leur actes. M. Makenzie avait trop de dignité pour permettre qu'il en fût autrement.

A dater de cette époque, l'expédition du Zambèse n'eut plus aucun rapport avec la mission de l'Évêque. Elle regagna le navire, et se mit en mesure de se rendre au lac Nyassa.

Nous nous déclarons de grand cœur responsables de tout ce qui s'est fait jusqu'alors; et sans nous joindre au parti qui l'approuve, si plus tard l'Évêque s'est fourvoyé dans certaines collisions avec les chasseurs d'esclaves, nous qui connaissons les circonstances dans lesquelles il était placé, et la nature sensible et dévouée de cet excellent homme, nous excusons la faute qu'il a commise.

La mission fut provisoirement établie sur un promontoire, formé par un détour du Magoméro, petite rivière limpide, et tellement froide, qu'on a les membres tout engourdis quand on se les lave dans ses eaux par un matin de juillet.

Cet endroit, d'un aspect agréable, complétement entouré d'arbres feuillus et majestueux, devait être occupé par les missionnaires jusqu'à ce que l'Évêque eût acquis des connaissances positives sur le pays, les habitants, leurs relations politiques; et pût choisir un lieu salubre, situé de manière à devenir un centre de civilisation chrétienne.

Tout semblait promettre le succès, le temps était délicieux, pareil à celui des plus beaux jours d'Angleterre ; les vivres arrivaient en abondance, et ne coûtaient presque rien. L'Évêque étudiait le langage du pays avec ardeur ; M. Waller commençait à bâtir ; et M. Scudamore improvisait une sorte d'école primaire, le meilleur de tous les moyens pour apprendre une langue qui n'a jamais été écrite.

CHAPITRE XIX.

Nouveau départ pour le lac Nyassa. — Portage du canot au delà des cataractes. — Orateur bossu. — Petit lac de Pamalombé. — Indices de Malaria. — Lac Nyassa. — Profondeur, étendue, forme, baies, montagnes et orages de ce lac. — Population nombreuse. — Gâteaux de moucherons. — Poisson. — Indolence apparente des habitants. — Engourdissement de la peau. — Filets de Bouazé. — Étoffe d'écorce. — Pélélé. — Générosité de Marenga. — Atrocités du commerce d'esclaves. — Premier vol qu'on nous ait fait en Afrique. — Tombeaux. — Mazitous. — Quatre jours de séparation. — Chemins rocailleux. — L'homme ennemi de l'homme. — Notre devin. — Éléphants. — Arabes de Katanga. — Géographie arabe du Tanganyika et du Nyassa. — Le commerce d'esclaves. — Cases en papyrus. — Jeunes filles élevées pour être vendues. — Une vieille femme sensée. — Rencontre d'une bande d'Ajahouas. — Jeux athlétiques.

6 *août* 1861. Revenus de Magoméro depuis quelques jours, nous partons pour le lac Nyassa dans une guigue légère, menée par quatre avirons. L'un des matelots anglais, et une vingtaine de serviteurs nous accompagnent. Chemin faisant nous louons des hommes pour transporter la guigue, dont les cataractes de Murchison rendent le portage nécessaire sur un espace de quarante milles. Nos porteurs reçoivent par jour, une coudée de cotonnade ; cet aunage étant considéré comme une très-forte paye, il se présente deux fois plus d'hommes que nous n'en demandons. La difficulté est d'en réduire le nombre ; ils nous suivent en foule, et si le matin nous ne prenions pas par écrit le nom de ceux que nous avons engagés, nous serions exposés le soir à payer des gens qui n'auraient travaillé que pendant les dernières minutes. Les hommes d'un village portent le bateau jusqu'au village suivant ; dès notre arrivée, nous faisons dire au chef que le lendemain matin de nouveaux porteurs nous seront nécessaires. Il nous voit payer les autres ; et le lendemain, à l'heure dite, ses gens sont prêts à partir ; nous n'avons pas besoin de les attendre. Ils font beaucoup de

bruit, lorsque le fardeau est lourd; toutefois parler ou crier ne leur fait pas perdre haleine.

Le pays est rocailleux, le sol peu profond, mais tapissé d'herbe, et couvert de forêts éclaircies. De temps à autres on abat de petits arbres pour faciliter le passage de nos porteurs, qui ont la bonté de considérer notre bateau comme une preuve de nos intentions pacifiques.

Nous traversons plusieurs rivières, dont les plus larges sont le Moukourou-Madsé et le Lésoungoué. Les habitants des deux rives, cette fois, sont polis et obligeants. Notre bateau, qui nous donne la faculté de passer d'un bord à l'autre sans avoir recours à leurs pirogues, a fait apparaître leur courtoisie qui ne s'était pas montrée lors de notre première visite.

Il y a souvent une énorme différence d'un village à l'autre. Dans celui-ci tout annonce la prospérité : les cases sont grandes et bien faites, les vivres abondent, on y fabrique de l'étoffe; les habitants ont la figure ouverte, ils sont généreux, honnêtes, et vendent leurs denrées avec plaisir. Tandis qu'à côté, les gens sont défiants, mal nourris, mal logés, à peine vêtus, n'ont aucune obligeance, et rien à vendre, bien que leurs terres ne soient pas moins fertiles que celles de leurs voisins.

Nous côtoyons le Chiré afin de mettre à profit tous les intervalles navigables; mais en s'éloignant de la rivière on trouve un pays comparativement plat, sur lequel on pourrait faire une bonne route.

Du commencement à la fin des rapides, la chute est de douze cent pieds, répartis, comme nous l'avons dit plus haut, sur un trajet de quarante milles; et plusieurs des cinq principales cataractes sont d'une grandeur imposante. Après avoir passé la dernière de ces cascades, nous lançons définitivement notre guigue sur les eaux du haut Chiré, dont le courant est si faible, qu'il indique peu de différence de niveau entre la rivière et le lac, sur lequel en réalité nous sommes dès à présent. Le lit, que nous remontons, est profond et large; d'abord un peu tortueux, et décrit une longue courbe vers l'est jusqu'au moment où il n'est plus qu'à cinq ou six milles du Mont Zomba.

Les indigènes considèrent le haut Chiré comme un prolongement du lac Nyassa; car à la place où la rivière approche du lac Chiroua, un peu au nord des montagnes, ils disent que les hip-

popotames, qui sont de grands voyageurs nocturnes, passent *d'un lac dans l'autre*. A cet endroit le terrain est plat, et il faudrait peu de temps pour franchir la distance qui sépare les deux lacs.

Il est rare que la vitesse du courant soit ici de plus d'un nœud à l'heure ; tandis que pour le bas Chiré elle est de deux nœuds à deux nœuds et demi.

Nos Makololos, qui font la route à pied, suivent la rive droite; ils y trouvent des milliers de Manganjas campés dans des huttes provisoires. Ces malheureux habitaient les montagnes de l'autre rive, et ont quitté leurs villages pour fuir les Ajahouas.

Le pays est âpre, le sol aride et couvert de bauhinias. Cependant quelques-uns des fugitifs ont commencé à piocher la terre, et sèment le peu de grain qu'ils ont apporté. Les effets du jeûne se font déjà remarquer sur ceux dont les vivres ont été saisis ou brûlés par les chasseurs d'esclaves.

Un nain difforme, orateur et premier ministre de Kalonjéré, l'un des chefs de ces Manganjas, a fait de grands efforts pour nous décider à combattre les Ajahouas, et à les expulser du pays. Mais il n'a pas pu nier, qu'en vendant ses sujets, Kalonjéré n'ait engagé ces maraudeurs à venir chasser sur ses terres. C'est le second nain bossu auquel nous voyons remplir ces importantes fonctions; l'autre était premier ministre d'un chef batoka des rives du Zambèse.

Nous dérangeons sur notre passage une foule de cormorants à poitrine blanche. Nous avions déjà rencontré cette espèce entre les cataractes, où nous l'avons vue pêcher. Ces cormorants vivent ici avec beaucoup d'autres oiseaux d'eau ; ils prennent leur poisson pendant la nuit, et passent la journée à dormir sur les arbres, ou au milieu des herbes aquatiques.

Les hippopopotames abondent; l'un d'eux est arrivé sur nous, et a ouvert une si large bouche, qu'il semblait vouloir avaler notre guigue. Il en était si près, qu'en écartant les mâchoires, l'eau qu'il a fait jaillir, est retombée sur nos cordages; toutefois il ne nous a fait aucun mal.

Pour éviter les bandes des Ajahouas qui maraudent sur la rive gauche, nous poursuivons notre route sur la rive droite, et nous côtoyons le Pamalombé. Ce petit lac a dix ou douze milles

de long, sur cinq ou six de large. Il est presque entièrement entouré d'une ceinture de papyrus, tellement épaisse que nous avons eu beaucoup de peine à nous y frayer un passage. Ces roseaux, d'une hauteur de dix à douze pieds, croissent si près les uns des autres qu'ils interceptent l'air; et il se dégage tant d'hydrogène sulfuré du milieu de cette clôture, que le fond de notre bateau est devenu tout noir pour y avoir été exposé pendant une nuit. Des myriades de moustiques y annoncent la malaria, comme ils le font probablement toujours.

Profitant de cette révélation, nous avons quitté ce lieu malsain, et nous sommes allés en toute hâte chercher une résidence plus salubre et plus agréable sur les bords du Nyassa.

Le 2 septembre nous étions sur le lac, où nous nous sentions vivifiés par un air plus frais et plus pur. La profondeur était d'abord ce qu'il fallait examiner. Elle est indiquée par la teinte des ondes, qui, sur une largeur de quatre cent cinquante à neuf cents yards, à partir du rivage, est d'un vert clair, auquel succède le bleu indigo de l'océan Indien; couleur qui est celle de tout le Nyassa.

Le haut Chiré nous a donné une profondeur de neuf à quinze pieds. A un mille du bord occidental du lac, nous avons trouvé cette profondeur augmentée de neuf à quinze brasses. Ayant ensuite doublé le grand promontoire, que nous avons nommé cap Maclear, en l'honneur de notre excellent ami, l'astronome du cap de Bonne-Espérance, nous n'avons pas rencontré le fond avec une sonde de trente-cinq brasses. Au couchant, le bord du lac présente une série de baies dont le fond est sableux près du rivage; et dont la profondeur, à un mille de la côte, varie de six à quatorze brasses.

Dans une baie rocheuse, située environ par 11° 40′ latitude sud, nous avons eu des sondages de cent brasses, et n'avons pas trouvé le fond, à l'extérieur de la baie, avec une ligne de pêche de cent seize brasses. Toutefois ce dernier coup de sonde n'a pas été satisfaisant, la ligne s'étant rompue comme on la remontait. Jusqu'à présent nous croyons pouvoir dire que ce n'est qu'auprès du rivage qu'un vaisseau pourrait jeter l'ancre.

Le bras d'où sort le Chiré, au midi du lac, a environ trente milles de long sur dix ou douze de large. Quand on a doublé le cap Maclear, si l'on regarde au sud-ouest, on voit un autre bras

qui se dirige vers le sud, et a une longueur de quelque dix-huit milles, sur une largeur de dix à douze.

Ces deux branches donnent à la partie méridionale du Nyassa la forme d'une fourche, qui rappelle un peu la botte de l'Italie. La portion la plus étroite, qui se trouve près de la cheville, a dix-huit ou vingt milles. A partir de cet endroit le lac se développe en s'étendant vers le nord; et dans son dernier tiers ou son dernier quart, n'a pas moins de cinquante à soixante milles de large. Sa longueur est de plus de deux cents milles. Il se déploie exactement du nord au sud, ou à très-peu de chose près. Ni avec la boussole, ni avec un excellent chronomètre, nous n'avons pu découvrir la moindre trace de cette déviation vers l'ouest, indiquée sur les cartes précédentes, où elle est fort prononcée.

La saison nous est très-défavorable; l'air est obscurci par la fumée; et les vents d'équinoxe empêchent la traversée du lac; il nous est impossible de nous rendre à la côte orientale. Nous avons fait l'esquisse des montagnes de l'est, et relevé leur situation, chaque fois que nous avons pu voir le soleil au moment où, sortant de derrière ces montagnes, il commence à paraître. Opérés sous différentes latitudes, ces relèvements nous ont permis d'estimer la largeur du lac en plusieurs endroits, au moins d'une façon approximative. Les mesures que nous avons obtenues par ce moyen, s'accordent avec le temps que les indigènes mettent pour franchir le Nyassa aux différents points où ils vont d'un bord à l'autre, tels que Tsenga et Molamba. Vers le commencement du tiers supérieur ils profitent de l'île de Chizoumara pour traverser le lac. Au nord de cette île, dont le nom veut dire *fin*, *terminaison*, ils suivent la côte pour gagner l'autre rive, bien que ce détour allonge la route de plusierus journées.

Le lac nous parut tout d'abord enfermé dans un cercle de montagnes; mais la belle rampe, couverte d'arbres, que l'on voit à l'ouest, est simplement la tranche d'un plateau élevé.

Comme toutes les mers étroites, et profondément encaissées, le Nyassa a des tempêtes subites et d'une incroyable fureur. Nous y avons passé, il est vrai, les mois de septembre et d'octobre, peut-être les plus mauvais de tous; et l'ouragan nous a surpris plusieurs fois. Nous voguions tranquillement sur l'eau bleue, avec une légère brise; tout à coup, sans que rien nous

eût averti, on entendait rugir le vent, et il accourait traînant derrière lui des masses de flots irrités. Un matin, pris subitement par les vagues qui déferlaient autour de nous, et dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer, nous avons dû jeter l'ancre à un mille du rivage, par sept brasses de profondeur. Il y avait à la côte un ressac tellement fort, que notre bateau, d'ailleurs si mince, aurait été mis en pièces si nous avions voulu atterrir.

Les vagues les plus effrayantes se précipitaient trois par trois, avaient leurs crêtes écumeuses réduites en poudre, et rejetées derrière elles. Un apaisement de courte durée suivait chacun de ces triples élans. Si l'une de ces lames à crinière blanche avait frappé notre esquif, nous étions perdus; car elles arrivaient avec une force irrésistible, venant du rivage et s'y pressant, roulant à droite et à gauche, accourant de toutes parts, sans cependant nous atteindre.

Six mortelles heures s'écoulèrent en face de ces horribles trios, dont chacun d'eux pouvait emporter la fin de notre expédition dans sa crête neigeuse. Un nuage bas, sombre, isolé, de forme étrange, descendu lentement des montagnes, demeura pendant tout ce temps là directement au-dessus de nous. Une bande d'engoulevents (*cometornis vexillarius*), qui, dans nulle autre occasion ne se montrent dans le jour, planaient dans la tempête comme des oiseaux de mauvais présage.

Nos rameurs, saisis du mal de mer, se couchaient et ne pouvaient plus maintenir le bateau devant la lame. Les riverains du lac et les gens de notre suite, debout sur les rochers, s'écriaient à chaque vague qui semblait devoir nous engloutir : « Ils sont perdus! Ils sont morts! » Lorsqu'enfin la tourmente se modéra, et que nous pûmes gagner le rivage, ils nous acclamèrent avec chaleur comme après une longue absence.

A partir de ce moment, nous nous en sommes rapportés à l'avis de John Neil, notre matelot, qui, ayant été pêcheur sur la côte d'Irlande, sait ce que c'est que de naviguer sur une côte orageuse. Souvent, par son conseil, nous avons évité de ces grains furieux qui nous forçaient de rester cois pendant plusieurs jours; mais il n'avait jamais vu de pareilles vagues. Nous étions obligés tous les soirs d'atterrir la guigue pour l'empêcher de sombrer à l'ancre; et si nous ne pensions pas que ces coups

de vent ne se produisent qu'à une époque de l'année, nous appellerions le Nyassa le lac des Tempêtes.

Aucun affluent de grande importance ne vient tomber dans le Nyassa du côté de l'ouest. Les cinq rivières que nous avons vues en longeant la côte occidentale, ne versaient pas alors toutes ensemble autant d'eau qu'il s'en écoule par le Chiré. Elles ont une largeur de quinze à vingt yards; quelques-unes sont trop profondes pour être passées à gué; mais l'évaporation doit être considérable.

Toutefois ces cours d'eau, joints à ceux de même volume qui descendent des montagnes du nord, et de celles de l'est, peuvent motiver la crue du lac pendant la saison des pluies, sans qu'il y ait besoin pour cela d'aucune rivière importante. Les riverains de la partie septentrionale assurent qu'il n'y a pas de grosse rivière dans leurs parages. Néanmoins, pour expliquer le cours permanent du Chiré, il paraît nécessaire qu'un affluent considérable ait existé jadis. Des marques blanches, tracées distinctement sur les rochers, montrent que les eaux du lac s'élèvent, pendant la saison pluvieuse, à trois pieds au-dessus de l'étiage. Les pluies commencent ici en novembre; et le Chiré ne déborde qu'au mois de janvier.

En surplus du grand havre, situé au couchant du cap Maclear, la côte occidentale du Nyassa présente, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une série de petites baies, ayant toutes à peu près la même forme, un seuil sableux et une plage couverte de galets; elles sont séparées les unes des autres par des pointes rocheuses, et des rocs détachés qui s'avancent assez loin du côté de la pleine eau. La grande baie, qui se trouve au sud-ouest, formerait un port magnifique, le seul véritablement sûr que nous voyions au couchant.

Le territoire adjacent est bas et fertile, bien qu'il soit coupé en différents endroits par des marais peuplés de hérons, de grues couronnées, de bandes de canards et d'oies sauvages, ainsi que d'autres oiseaux. On trouve dans la partie méridionale des plaines fécondes de dix ou douze milles, bordées autant qu'on peut le croire à première vue, par des chaînes de grandes collines bien boisées, et presque parallèles à la direction du lac.

En s'avançant vers le nord les montagnes deviennent plus hautes; les gradins se succèdent, les sommets s'élèvent et

s'échelonnent jusqu'à ce que la crête supérieure se dessine vaguement sur le ciel, et ferme l'horizon ; la vue est magnifique. Toujours plus au nord, la plaine se rétrécit, elle disparaît, et les montagnes surgissent directement du lac. Ces dernières forment, nous a-t-on dit, la limite du vaste plateau qu'elles bornent au nord-est ; plateau fertile, offrant de bons pâturages, convenant à l'agriculture, et dont une partie seulement est habitée par des Zoulous, venus du midi il y a quelques années. Ces Cafres possèdent de grands troupeaux de bêtes à cornes, et augmentent constamment leur tribu en s'incorporant les peuplades voisines.

Jamais nous n'avons rencontré en Afrique de population aussi compacte que sur les bords du Nyassa. Dans la partie méridionale, les villages forment une chaîne presqu'ininterrompue. La rive de chacune des petites baies, dont nous avons parlé, est couverte d'une foule épaisse chaque fois qu'y apparaît notre bateau à voile, qui, pour les riverains, est un spectacle nouveau ; et, quel que soit l'endroit où nous abordions, nous sommes immédiatement entourés d'hommes, de femmes et d'enfants qui se pressent par centaines pour regarder les *chirombos*, c'est-à-dire les animaux sauvages.

Mais le grand plaisir, est de voir manger les bêtes ; jamais les lions et les singes du jardin zoologique n'ont attiré plus de spectateurs. Il n'y a que l'effet produit par l'hippopotame sur les civilisés des bords de la Tamise qui puisse se comparer au succès que nous obtenons ici. La foule émerveillée forme autour de nous une forêt de têtes noires, dont les regards expriment le plus vif intérêt. Néanmoins ils veillent les uns sur les autres, afin que pas un d'eux ne franchisse la ligne que nous avons tracée sur le sable ; et ils nous laissent nos coudées franches.

Deux fois les curieux allèrent jusqu'à soulever le bord de la voile qui nous abritait, de même que nos gamins écartent les rideaux d'une ménagerie ambulante ; mais au total ils sont polis. S'ils nous appellent chirombos, ainsi qu'ils nomment les animaux sauvages dont ils mangent la chair, non pas les bêtes immondes, c'est qu'ils sont persuadés que nous ne les comprenons pas. Aucune amende, aucune taxe ne nous a été imposée. Il n'y a eu qu'un village où ils se sont montrés impudents ; et la bière leur avait monté la tête.

Le sol, cultivé sur une assez grande étendue, produit du maïs, du riz, des patates, du sorgho et du millet en quantité considérable. Au nord du lac, c'est le manioc qui obtient la préférence; et la cassave, unie au poisson faisandé, constitue le fond de la nourriture des habitants.

Il se joint à cela un aliment bizarre, que ces tribus septentrionales récoltent pendant une certaine saison. Comme nous arrivions au point où nous nous sommes arrêtés, nous vîmes des nuages qui se dirigeaient vers le sud-est, et ressemblaient à la fumée s'élevant des herbes auxquelles on a mis le feu. Nous supposâmes qu'une terre invisible, cachée précisément par ces masses fumeuses, se trouvait dans le voisinage, et que nous approchions de l'extrémité du lac. Toutefois, le lendemain matin, ayant traversé l'une de ces nuées épaisses, nous découvrîmes que ce n'était ni fumée, ni brouillard; mais des myriades de moucherons, que les riverains appellent *Koungo*, c'est-à-dire nuage, ou brume. Ils remplissaient l'air jusqu'à une immense hauteur, et fourmillaient sur le lac où ils n'enfonçaient pas, grâce à leur légèreté. Obligés de fermer les yeux et la bouche en traversant cette nuée vivante, nous nous sentions frapper la figure comme par une neige très-fine que fouette le vent. A la sortie du nuage, notre bateau renfermait des milliers de ces moucherons.

Les habitants recueillent ces menus insectes pendant la nuit; ils les font bouillir, et en confectionnent de grosses galettes dont ils sont très-friands. Un de ces gâteaux épais d'un pouce, et de la dimension du bonnet bleu des laboureurs d'Écosse, nous fut offert; il était brun, et avait un peu le goût du caviar, ou des sauterelles salées.

D'excellents poissons, dont la plupart nous sont inconnus, abondent dans les eaux du Nyassa. Le *sanjika* ou *mpasa*, qui, d'après le docteur Kirk, est de la famille des carpes, se rend dans les rivières pour y frayer, ainsi que font les saumons. Le plus gros mpasa que nous ayons vu mesurait deux pieds et quelque chose. Ce poisson, qui est d'un éclat éblouissant, est le meilleur que nous ayons mangé en Afrique. C'est aux mois d'août et de septembre qu'il remonte les affluents du lac; à cette époque il fournit une pêche abondante aux riverains, qui s'inquiètent peu de savoir si le temps de le prendre est passé.

Dans tous les cours d'eau s'installent des pêcheries remplies d'écluses, et renfermant de grands paniers d'où le poisson, une fois entré, n'a guère de chance de sortir. En outre, au-dessus de chacun de ces établissements, sont placés des filets qui s'étendent d'une rive à l'autre; si bien qu'on se demande avec surprise comment le sanjika le plus sagace peut remonter la rivière. Il est possible que pendant la nuit il trouve moyen de passer; mais dans ce pays-ci le poisson, pas plus que celui qui le prend, n'a ni fête, ni dimanche.

C'est principalement avec des filets que se pêche le poisson du lac; on voit cependant des hommes, même des femmes, leurs bébés sur le dos, pêcher à la ligne du haut des rochers.

Un filet à petites mailles est employé pour prendre le frétin d'un poisson argenté qui ressemble au brocheton, et qui peut avoir deux ou trois pouces quand on le pêche. On en ramène souvent des milliers d'un coup de filet. Nous en avons mangé une fois; ils étaient amers, comme si on les eût assaisonnés d'un peu de quinine; cela venait probablement de ce qu'on ne leur avait pas enlevé le fiel.

Quelques espèces, vivant dans l'eau profonde, sont prises avec des paniers en forme de nasse, auxquels sont attachés des flotteurs. On entoure souvent ces paniers d'une couche d'herbe pour attirer le poisson qui vient y chercher de l'ombre.

La pêche du Nyassa occupe de véritables flottilles, composées de belles pirogues; les rameurs s'y tiennent debout, et se hasardent quelquefois à prendre le large par une très-forte houle. Nos Makololos avouent qu'ils ne sont pas de force à lutter avec ces canotiers habiles, eux qui n'ont pas voulu traverser le Zambèse parce qu'il faisait grand vent.

Tout d'abord les riverains du Nyassa vous font l'effet d'être peu laborieux, disons même d'une franche paresse. On les voit dans le jour dormir d'un profond sommeil sous les arbres touffus du rivage, et ils semblent mener une vie facile. Mais quand on les connaît mieux l'impression est différente. Ces gens, qui dorment la grasse matinée, ont fait un rude travail depuis la veille.

Dans l'après-midi ils commencent à se remuer, examinent leurs filets et les réparent, puis les transportent dans les canots, et enroulent les cordes et les lignes. Le soir venu, ils se

dirigent, à force de rames, vers les meilleures stations de pêche; et les voilà posant leurs filets, et les relevant à grand'peine, jusque vers la fin de la nuit.

La fièvre ne les épargne pas; on remarque autour de leurs bouches l'éruption qui en indique souvent la fin; et nous avons vu le frisson les saisir et se manifester, bien que les fonctions de la peau soient chez eux beaucoup moins actives que chez nous.

Faisons remarquer à ce sujet que, pour être adoptés par les Européens, comme le recommandent certaines personnes, les usages des naturels auraient besoin d'être appropriés à l'extrême sensibilité de notre peau, éminemment excitable. Nos barbes croissent autant d'une semaine à l'autre, que celles des indigènes le font en un mois.

Bien que les crocodiles soient nombreux dans le lac, et y atteignent parfois des proportions extraordinaires, on nous a dit qu'il était rare que quelqu'un fût emporté par ces monstres. Quand ils se procurent facilement du poisson, qui est leur aliment naturel, les crocodiles ne sont guère à craindre pour les hommes. Mais lorsque l'eau est bourbeuse, ainsi qu'il arrive à l'époque des crues, ils ne distinguent pas leur proie, sont affamés, et deviennent très-dangereux.

Depuis notre arrivée sur les bords du lac nous voyons beaucoup d'hommes et d'enfants récolter le bouazé, en préparer les fibres, et en confectionner des filets d'une grande longueur. Leur maille n'est pas nouée comme la nôtre; ils font pour l'arrêter, et cela invariablement, ce que les marins appellent un nœud plat; mais leur navette est la même que celle dont nous nous servons.

A en juger par la quantité de cotonnade qui se porte dans les nombreux villages de la rive méridionale, il est évident que beaucoup de bras actifs, et de mains patientes, doivent être employés à la culture du coton, et aux divers travaux qu'exige celui-ci, depuis la cueillette jusqu'au tissage.

Il se prépare, en outre, avec l'écorce d'un arbre qui n'a pas encore été décrit, mais qui appartient au groupe des *cisalpiniées*, une étoffe dont la fabrication est très-active d'un bout à l'autre du lac. Il faut à la fois beaucoup de travail et beaucoup de temps pour se procurer cette écorce, et pour arriver,

par le rouissage et le battage, à la rendre douce et flexible. La prodigieuse consommation qui se fait de ce cuir végétal annonce qu'il se détruit tous les ans un nombre immense des arbres qui le fournissent; cependant les forêts voisines ne paraissent nullement dégarnies.

La population est loin d'être belle sur les rives du Nyassa; les femmes sont fort laides, pour ne rien dire de plus, et se rendent littéralement hideuses par les moyens qu'elles adoptent pour s'embellir. Toutes sans exception, portent le pélélé, cet ornement qui transforme la lèvre supérieure en un véritable bec.

Les plus chers de ces bijoux sont en étain; ils ont la forme d'un petit plat. Quelques-uns sont en quartz blanc, et donnent à la beauté qu'ils décorent l'air de s'être planté dans la lèvre un morceau de bougie diaphane, qui lui dépasse le bout du nez. Des élégantes, exagérant la mode, comme il arrive partout, ne se contentent pas d'un pélélé, et s'en insèrent un autre au-dessous de la lèvre inférieure. Un petit nombre de ces horribles machins sont en argile d'un rouge sanglant; c'est ce qu'il y a de plus nouveau, le suprême du genre; et c'est tellement hideux que, malgré l'habitude, nous ne pouvons le regarder sans horreur.

Toute cette population est tatouée des pieds à la tête; chaque tribu a son dessin qui la caractérise. Les Matoumbokas ou Atimbokas, par exemple, se font sur le visage de petits reliefs arrondis, qui leur donnent l'air d'avoir la peau couverte de verrues ou de boutons. Avant d'être défigurées par cette affreuse coutume, qui leur grossit les traits et les fait paraître vieilles, les jeunes filles ont le visage agréable. Leurs dents sont magnifiques; mais entaillées, ou bien limées en pointes, comme celles des chats. Quant à leur vêtement, l'extrême exiguïté de son étoffe le rend indescriptible.

Au moral, les tribus du Nyassa diffèrent peu des autres peuples. On rencontre chez elles de fort braves gens; et beaucoup d'individus qui ne sont pas meilleurs que ne le permettent les circonstances. Ils ont la main généreuse; nous ne sommes jamais allés voir tirer un filet, ce qui nous arrivait souvent, sans qu'un poisson nous fût offert. Un jour que nous naviguions sur le Pamalombé, des hommes, qui venaient de déposer sur la rive le produit de leur pêche, nous appelèrent, et nous firent

présent d'une quantité de poissons magnifiques. Arrivés une fois assez tard dans un petit village des bords du lac, nous vîmes des gens démarrer deux pirogues, prendre leur seine, la traîner, et revenir en toute hâte nous offrir la totalité de leur coup de filet.

Marenga, un chef de la rive septentrionale, grand et bel homme, ayant un beau nez aquilin, et demeurant à cette époque dans une forêt, où il s'était fortifié par une estacade, à une vingtaine de milles du mont Kovouiroui, se conduisit à notre égard en véritable gentleman. Son territoire s'étendait à partir de Dambo, jusqu'au nord du mont Makousa. D'une extrême libéralité, il ne se borna pas à nous donner de la bière et des provisions abondantes. « Avez-vous de ces choses-là dans votre pays? » nous demanda-t-il, en désignant son bracelet de fer, orné de cuivre, l'un de ses bijoux les plus précieux. Notre réponse ayant été négative, il le défit aussitôt, et nous pria de l'accepter. Sa femme, à son tour, nous donna celui qu'elle portait.

Le 7 octobre, en revenant des montagnes qui avoisinent l'extrémité nord du lac, nous repassâmes chez Marenga. Il fit tous ses efforts pour nous retenir au moins un jour; sa bière, disait-il, était prête; et il voulait nous la faire boire. Enfin quand il nous vit décidés à partir pour profiter du vent qui nous était favorable, il nous chargea de provisions qu'il envoya chercher, avant même que nous lui eussions donné la moindre chose.

Notre bateau à voile était pour son peuple un sujet d'admiration. Nous n'avons pas de Bazimo, disaient les pauvres gens, ou si nous en avons ce n'est pas la peine d'en parler, puisque nous n'avons pas su nous inventer cela.

Mankambira, nous a également fort bien traités. Mais dans tous les lieux où se pratique la vente de l'homme, on est déshonnête et insolent. Ce trafic maudit ne laisse sur sa route que ruine et corruption. La première parole qui nous est adressée dans tous les endroits où les traitants passent le lac, est celle-ci : « Venez-vous acheter des esclaves? » Sur notre réponse, que nous sommes Anglais, et n'achetons jamais personne, les questionneurs prennent un air d'arrogance, et refusent quelquefois de nous vendre des vivres. Cette conduite a dû

leur être inspirée par les Arabes, dont les barques négrières ont été saisies à diverses reprises par les croiseurs anglais. Nous avons trouvé chez ces gens-là beaucoup de perles, de fil de laiton, et de cotonnade de fabrique étrangère ; quelques-uns avaient des armes à feu.

C'est aux environs de l'un des ports fréquentés par les marchands d'esclaves que nous avons été volés pour la première fois depuis que nous sommes en Afrique. Nous savons maintenant par expérience qu'il y a chez ces peuplades des voleurs non moins habiles que parmi les civilisés. Peut-être est-ce un hasard ; mais nous n'avons jamais rien perdu, jamais rencontré de gens insolents, ou couru de dangers de la part des hommes, que dans les lieux où s'exerce la traite.

Le jour dont il est question, nos gens, voulant faire une orgie de bière, s'étaient éloignés d'une trentaine de yards afin que nous n'entendissions pas les propos qu'ils tiendraient après boire. Deux d'entre-nous avaient eu un léger accès de fièvre. Vers quatre heures du matin quelques personnages aux doigts subtiles se glissèrent entre nos lits pendant notre sommeil, et nous débarrassèrent de la majeure partie de nos effets. La voile de notre bateau, sous laquelle nous dormions, flanqués lâchement de nos rifles et de nos revolvers, était ouverte ; et l'exploit n'avait rien de difficile. L'un de nous sentit bien qu'on remuait son oreiller, mais dans l'état de douce somnolence où il était plongé, il supposa que l'un de nos serviteurs lui arrangeait ses couvertures ; et il le laissa faire.

A l'heure habituelle, chacun de nous s'éveilla l'esprit tranquille, ainsi que font les honnêtes gens. « Mon sac, qui n'est plus là ! et mes bottes ! et mes habits ! s'écria le premier qui ouvrit les yeux. — Et les miens ! dit le second. — Les miens aussi ! cria le troisième ; et le sac de riz ! et le sac de perles ! — Est-ce qu'on a pris la cotonnade ? » Heureusement que l'un de nous s'en était servi comme de traversin ; et le ballot était sauvé. Perdre notre étoffe aurait été perdre notre bourse.

Les voleurs nous avaient laissé le baromètre anéroïde, et une paire de bottes, qui sans doute ne leur avaient pas fait envie. Des poissons et des plantes séchés qu'ils avaient tirés d'un sac, y avaient été remis à la hâte ; mais beaucoup d'autres échantillons avaient disparu.

Tous nos vêtements se bornaient à ce que chacun portait sur soi. L'un de nous devait à la curiosité féminine d'avoir conservé ses habits de fête. La veille, qui se trouvait un dimanche, il s'était éloigné avec l'intention de prendre un bain et de changer de costume. Entré dans les roseaux, il regarda autour de lui avant d'ôter son pantalon, et aperçut une foule de dames, les yeux braqués sur sa personne. Il remit prestement l'habit qu'il avait sous la main, et s'éloigna sans se baigner. Ici vous avez honte de la pâleur de votre peau; vous vous semblez contre nature : comme un brin de céleri ou comme une souris blanche. De retour au camp notre baigneur reçut des visites qui se prolongèrent; et bref, s'étant couché en toilette, il ne perdit que ses effets de tous les jours.

Ce n'étaient pas les gens de la bourgade voisine qui avaient dû commettre ce vol. Il est probable que nous avions été suivis par des voleurs qui attendaient l'occasion de nous dévaliser.

Nos soupçons tombaient sur quelques individus qui venaient de la côte orientale; mais n'ayant aucune preuve, pensant en outre, que si nos effets étaient mis en vente dans le voisinage, nous l'entendrions dire, nous ne fîmes aucun bruit de cette aventure; et chacun de nous se confectionna des habits neufs. Qu'on nous eût laissé nos rifles et nos revolvers, était très-heureux sans aucun doute. Mais nous trouvions fort humiliant, pour des gens armés, d'avoir été dépouillés de la sorte par deux ou trois peaux-noires.

Quelques-unes des meilleures pêcheries semblent être des propriétés particulières. Un matin nous avions cherché un abri contre la tempête dans une lagune spacieuse, qui communiquait avec le lac par un étroit passage. En travers de ce goulet était une rangée de pieux, ne laissant de l'un à l'autre que l'intervalle nécessaire pour y placer les paniers qui servent de nasse. Quinze ou vingt hommes recueillaient le poisson que les paniers renfermaient. Ils refusèrent de nous en vendre, disant que la pêche ne leur appartenait pas, et nous offrirent d'aller chercher le propriétaire. Celui-ci, arrivé peu de temps après, nous céda tout le poisson dont nous avions besoin.

Plusieurs villages ont des cimetières parfaitement disposés, et fort bien entretenus. Nous l'avons remarqué à Chitanda; mais

surtout près du cap Maclear, au sud de la grande baie dont nous avons parlé. Des sentiers assez larges, et tracés avec soin bordent le cimetière au levant et au midi. Un énorme figuier s'élève au nord-est, et répand son ombre épaisse sur le champ de repos. D'autres arbres magnifiques entourent ce lieu sacré. Les tombes forment des tertres herbus, de même que dans nos cimetières; mais elles sont orientées du nord au sud, avec le chevet probablement au nord.

Le sexe du défunt est indiqué par les objets dont celui-ci a fait usage dans ses divers travaux; on les a brisés pour montrer qu'ils ne doivent plus servir. Un lambeau de filet, et les débris d'une rame annoncent qu'ici repose un pêcheur. Sur les tombes féminines se trouvent les mortiers de bois et les pilons qu'emploient les femmes pour moudre le grain, ainsi que le panier qui leur sert de blutoir; enfin des calebasses et des vases brisés sont rangés avec ordre autour de la fosse.

L'idée que la vie future ressemble à la vie présente ne paraît pas exister chez ces peuplades; cependant il y a des bananiers au chevet de quelques-unes des tombes. Est-ce un ornement pur et simple; ou faut-il y voir une offrande à ceux, qui dans l'autre monde, ont conservé les goûts d'ici-bas?

Les habitants des villages voisins de ces cimetières nous ont fait bon accueil; ils sont polis, obligeants, et n'ont pas mieux demandé que de nous vendre des provisions.

La partie septentrionale des bords du lac est souvent le théâtre d'agressions violentes où le sang est répandu. Les Mazités ou Mazitous, qui habitent les hauteurs, fondent subitement dans la plaine, et se jettent sur les villages. Zoulous d'origine, ainsi que les Cafres du Zambèse, auquel les Portugais payent tribut, ils sortent de la région qui se trouve à l'ouest de Sofala et d'Inhambané. Toutes les bourgades situées au nord du 11° 44' latitude sud ont été récemment détruites par ces terribles maraudeurs, qui néanmoins se sont vus repousser chez Mankambira, ainsi que chez Marenga. Protégés par l'épaisseur des bois, et par les estacades qui entourent leurs villages, les archers de ces deux chefs pouvaient tirer sans péril sur les assaillants; tandis que ceux-ci craignaient de s'aventurer dans les couverts, où ils n'auraient pas pu se servir de leurs boucliers.

Nous avons trouvé au nord du territoire de Mankambira, les

huttes incendiées, et les cadavres de nombreux villageois, tombés peu de jours avant sous les lances des Mazitous.

A la vue de pareils tableaux, qu'ils rencontraient à chaque pas, ceux de nos hommes qui voyageaient par terre, ne voulurent pas aller plus loin sans avoir l'un de nous avec eux; d'autant plus qu'on supposait que les bandes qui avaient dévasté le pays rôdaient encore dans les environs. Il était évident que s'ils se trouvaient seuls en face des maraudeurs, nos gens pouvaient être attaqués. Leur demande étant juste, nous l'accueillîmes favorablement; mais cette concession faillit avoir pour nous les plus graves conséquences.

Partis dès le matin, nous nous dirigeâmes vers le nord, après avoir dit à ceux qui restaient embarqués, et dont la direction était la même que la nôtre, d'aller nous attendre dans une baie qui se trouvait alors en vue. Arrivés au bout d'une heure au pied des montagnes qui surgissent du lac, il fallut nécessairement nous enfoncer dans les terres. Ceux du bateau, pensant que nous allions tourner l'obstacle qui nous barrait le passage, continuèrent leur course. Mais bientôt le vent souffla tellement fort, qu'ils furent obligés de gagner la rive pour se mettre en sûreté. Pendant qu'ils étaient là, ils envoyèrent sur la montagne, afin de savoir où nous pouvions être. Les envoyés n'aperçurent aucun de nous; et le bateau remit à la voile dès que la chose fut possible. On y était persuadé que nous avions pris de l'avance, et que nous rejoindrions la côte au-dessus du point indiqué.

Peu de temps après la barque passa à côté d'une île, ou plutôt d'un massif de rochers, sur lesquels étaient des Mazitous armés en guerre, et accompagnés de jeunes femmes qui semblaient leur appartenir. Le capitaine de cette bande dit à nos amis que, blessé au pied par Mankambira, il attendait sa guérison pour retourner dans son village, qui était sur le plateau. Mais il y avait là plusieurs grandes pirogues; et il était évident que ces rochers formaient un nid de pirates, d'où la bande sortait la nuit pour aller en maraude. Toujours est-il que ces Mazitous affirmèrent qu'un sentier doublait la montagne; et rassurés sur notre compte nos amis repartirent de plus belle.

A quelques milles de là d'autres pirates furent rencontrés; leur bande était beaucoup plus nombreuse; et des centaines de

milans et de corneilles volaient au-dessus des rochers qui servaient de repaire à ces brigands. Le Dr Kirk et Charles Livingstone furent sommés d'une voix impérieuse d'approcher du rivage ; ils poursuivirent leur course ; une quantité de pirogues s'élancèrent du milieu des récifs et leur donnèrent la chasse. L'une d'elles, surtout, montée par neuf rameurs vigoureux, persista alors que toutes les autres avaient renoncé à la poursuite. Néanmoins, un bon vent permit à la guigue de les distancer avec aisance.

Arrivés de la sorte à douze ou quinze milles de l'endroit où nous les avions quittés, nos amis pensèrent avec raison que nous étions derrière eux ; et ils virèrent de bord pour venir au devant de nous. Mais à peine se dirigeaient-ils vers le sud, qu'un nouveau coup de vent les forçait à se réfugier dans une baie. Ils trouvèrent sur la côte de nombreux fugitifs, venus de l'autre rive pour échapper à la traite. Quant aux habitants du lieu, ils en avaient été chassés l'année précédente par les Mazitous. Dans les champs abandonnés se voyait de très-beau coton, dont la soie avait généralement un pouce et demi de longueur. Quelques-uns des cotonniers avaient de telles proportions qu'ils méritaient d'être classés parmi les arbres. Nos amis voulurent acheter des vivres ; ils ne trouvèrent chez ces fugitifs qu'un petit lot de racines de manioc, et le reste d'une faible pêche, le tout d'un prix fabuleux : deux yards de calicot pour la tête d'un gros poisson.

La bourrasque s'apaisa, et nos amis reprirent le large. Quand ils repassèrent devant les pirates qui les avaient poursuivis, ceux-ci cherchèrent à les attirer, en leur criant qu'ils avaient à vendre une masse d'ivoire. Bref les coups de vent s'étant succédé d'une manière désolante, ce ne fut que vers la fin du quatrième jour que le bateau nous rencontra.

Voici quant à nous ce qui nous était arrivé.

Après avoir suivi pendant quelque temps le sentier où l'on nous avait perdus de vue, nous avions appris qu'il nous faudrait plusieurs journées de marche pour tourner la montagne ; et nous étions revenus à la baie, où nous espérions trouver le le bateau, qui, au lieu de nous attendre, filait rapidement vers le nord.

Nous pressâmes le pas autant que possible; mais la pente abrupte, qui, en cet endroit, forme la côte, ne nous permettait

d'avancer qu'avec une extrême lenteur; et nous n'avions fait que cinq milles à vol d'oiseau quand arriva la nuit.

Le lendemain nous étions en marche au point du jour. Au premier roc habité on nous dit que la barque avait été vue la veille, allant toujours au nord. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner. On venait de tuer l'une des quatre chèvres qui nous suivaient, lorsqu'à la grande frayeur des gens qui étaient là, apparurent sept Mazitous armés de lances, et de boucliers, et coiffés de plumes disposées d'une manière bizarre. Moloka, un de nos Makololos qui savait le zoulou, vint avec moi afin de parlementer; nous n'avions d'armes ni l'un ni l'autre. A notre approche les Mazitous nous ordonnèrent de nous arrêter, au soleil, tandis qu'ils s'assiéraient sous un arbre. « Non pas, leur fut-il répondu; si vous vous mettez à l'ombre nous nous y placerons également. »

Ils frappèrent alors sur leurs boucliers avec leurs massues; procédé qu'ils emploient pour inspirer la terreur. Mais Moloka leur dit avec calme: « Ce n'est pas la première fois que nous entendons retentir les boucliers; » et nous allâmes nous asseoir à côté d'eux. Ils nous demandèrent un présent pour montrer à leur chef qu'ils avaient rencontré des étrangers; quelque chose qui prouvât que les gens qu'ils avaient vus n'étaient pas des Arabes. Nous leur demandâmes à notre tour de nous conduire à notre barque, ou bien à leur chef, attendu que nous n'avions là aucun des objets qui pouvaient leur convenir; et pour qu'ils en fussent bien sûrs, nous vidâmes nos poches devant eux.

Voyant notre livre de notes, ils crurent que c'était un pistolet, se levèrent tous, et nous dirent de remettre cela où nous l'avions pris. Les jeunes gens commencèrent alors à faire du tapage, et voulurent avoir une chèvre. Nous ne pouvions pas nous dessaisir de nos bêtes qui étaient notre seule ressource. Ils insistèrent; mais on leur demanda combien des nôtres ils avaient déjà tués qu'ils se partageaient le butin; et ces paroles les firent rentrer en eux-mêmes. Leurs compagnons se montrèrent plus raisonnables; ils craignaient un piége, et n'avaient pas moins peur que nos hommes; car, en nous quittant, ils se sauvèrent et gravirent la montagne avec la prestesse de daims effarouchés. L'un d'entre eux, probablement le chef de la bande, était marié, ainsi que l'indiquait sa chevelure, dont certaines

portions étaient coupées de manière à former des anneaux. On voyait à leurs dents que c'étaient des gens du pays, incorporés dans la tribu des Mazitous.

Notre chemin nous obligea de nouveau à franchir une série de crêtes, divisées par des gorges étroites d'une profondeur de cinq cents à mille pieds. Quelques-uns des versants ne pouvaient être escaladés qu'en se traînant sur les genoux; et, à peine avait-on gagné le faîte, qu'on rencontrait la descente. Au fond de chaque ravin coulait un ruisseau d'eau vive; mais, bien que tourmenté et déchiré à l'excès, tout le massif avait été largement peuplé. Le moindre coin de terre y avait été mis en culture, ainsi que l'attestaient les nombreux bananiers, les buissons de fève du Congo, et les grains que personne ne récoltait. Toute la population avait été chassée ou détruite. Des villages en ruines, des ustensiles brisés, des squelettes rencontrés à chaque pas, faisaient le triste récit de la cruauté de l'homme pour l'homme. Les morts étaient si nombreux que le massacre avait dû être motivé par les razzias des habitants. Il fallait, pour expliquer cette boucherie, qu'ils eussent touché aux bestiaux de leurs redoutables voisins; car les Zoulous, d'ordinaire, épargnent les femmes et les enfants; ils les emmènent et en grossissent leur tribu.

Le système qu'ils suivent à cet égard semble offrir toutes les conditions dont on se prévaut pour soutenir l'esclavage. Les membres de petites communes, n'ayant entre elles aucun lien, sont ainsi réunis sous un gouvernement fort, et capable de les défendre. Ils trouvent des maîtres généreux qui leur permettent d'en choisir d'autres parmi les gens de la tribu; et leurs enfants, élevés comme ceux des vainqueurs, ne grandissent que pour être libres. Mais en dépit de tous les arguments, nos yeux et notre odorat, blessés par ces cadavres, nous disent que c'est un triste système; bien meilleur, néanmoins, que la traite qui, faisant plus de victimes, condamne les survivants à un perpétuel esclavage. Les Zoulous, dit-on, ne vendent jamais leurs captifs.

Nous avions parmi nous quelques hommes de Senna, dont un devin qui prédit l'avenir en interrogeant les dés. Les Mazitous lui ont fait tellement peur qu'il en a pris la fuite. Au moment de partir. ses camarades l'ont appelé, ont crié, ont déchargé

leurs mousquets à plusieurs reprises; mais rien n'a pu le décider à nous rejoindre.

Il était nuit quand nous nous arrêtâmes; et n'ayant pas allumé de feu, de peur d'attirer les Mazitous, nous couchâmes sans le savoir au bord d'un précipice. Le lendemain matin la plupart de nos hommes prétendaient ne pouvoir marcher. Il est probable que la rencontre de la veille augmentait leur boiterie. Cependant quand il leur fut dit qu'ils pouvaient retourner chez Mankambira, à l'exception de Moloka et de Charlie, qui viendraient avec nous, ils n'y consentirent qu'après s'être assurés qu'ils ne seraient pas traités de lâches. Nous leur donnâmes une de nos chèvres, afin qu'ils eussent des provisions. On en tua une autre, et la découverte d'une pirogue nous décida à continuer par eau la recherche de nos amis.

Mais cette pirogue était fort petite, et la chèvre cabriola de telle façon, malgré tous nos efforts, qu'elle manqua de nous faire chavirer; si bien qu'il fallut revenir à terre. Enfin après une nuit passée de nouveau sans feu, nous eûmes la joie de voir apparaître notre bateau.

Remontés dans la guigue, nous nous rendîmes chez Mankambira où nous nous arrivâmes le soir, ayant refait en quelques heures le trajet qui nous avait pris trois jours, et nous avait donné tant de peine.

C'est au village de Mankambira, par 11° 44′, que nous avons pris notre dernière latitude. Le bateau avait pénétré environ à 24′ plus au nord.

Ainsi le docteur Kirk et Charles Livingstone se sont avancés jusqu'à 11° 20′, et ont pu voir à vingt minutes au delà, c'est-à-dire dans le dixième degré de latitude méridionale. Il est probable que dans la marche que nous avons faite avec nos gens, nous nous sommes arrêtés à 11° 36′. Mais de la route que nous suivions alors, et qui nous plaçait au moins à mille pieds au-dessus de la nappe d'eau, nos regards ont dû porter aussi loin que ceux de nos amis. Or, de ce point élevé, comme de l'endroit ou a pénétré la guigue, on voit se rejoindre les massifs montagneux qui s'élèvent de chaque côté du lac; et nous croyons que l'extrémité du Nyassa est à la limite du dixième degré de latitude sud, ou au commencement du onzième.

Mankambira pensait que notre devin mourrait de faim dans

la montagne; toutefois il nous promit que si le malheureux venait le trouver, il lui donnerait des vivres et nous le renverrait.

Huit jours après, arriva notre sorcier à la grande satisfaction de tous nos hommes, qui coururent à sa rencontre, le saluèrent de cris joyeux, dansèrent autour de lui, et déchargèrent leurs mousquets en signe de fête.

Il avait bien entendu l'appel de ses camarades, ainsi que leurs coups de feu; mais il avait pensé que nous nous battions avec les Mazitous, et il avait gardé le silence. La faim cependant lui avait fait quitter sa retraite; et il s'était rendu chez Mankambira. Celui-ci avait tenu sa promesse, lui avait donné des vivres, et nous l'avait renvoyé.

Chemin faisant, notre sorcier avait rencontré des bandits qui s'étaient emparés de sa personne, l'avaient dépouillé, et lui avaient mis la fourche au cou avec l'intention de le vendre. Mais l'un des brigands, plus âgé que les autres, fit observer que les Anglais allaient chercher leur compagnon, qu'ils le trouveraient parmi eux et ne manqueraient pas de punir les voleurs; sur quoi notre homme fut mis en liberté. Il alla chez Marenga, qui lui donna des provisions, un vêtement d'écorce, lui dit la route que nous avions prise; et c'est ainsi qu'il put nous rejoindre.

Les éléphants sont nombreux sur les rives du Nyassa, et tellement peu sauvages qu'on les rencontre souvent près des habitations. Les hippopotames, également peu farouches, abondent dans les criques et les lagunes, et s'avancent quelquefois dans le lac, où on les voit par bandes. La confiance de ces animaux vient de ce qu'ils n'ont rien à craindre des flèches empoisonnées, qui ne produisent aucun effet sur eux. Pendant notre séjour au bord du lac nous avons tué cinq hippopotames et autant d'éléphants, dont deux femelles, qui n'avaient qu'une seule défense chacune; elles moururent toutes les deux du premier coup de fusil.

Quand pour vivre il faut compter sur la chasse, on passe continuellement de la disette à la satiété; le plus souvent on fait maigre chère, à moins que le pays ne soit très-giboyeux, comme certaines parties des rives du Zambèse. Mais en général on va d'un extrême à l'autre. Nous avons eu un matin deux hip-

popotames et un éléphant: quelque huit tonnes de viande; deux jours après, le dîner se composait d'une sardine.

Une fois, étant sur le lac, nous passions dans un endroit où la côte est assez peuplée; neuf beaux éléphants mâles se tenaient près de la rive, et s'éventaient tranquillement avec leurs grandes oreilles. Désireux d'avoir de la viande fraîche, nous prîmes terre, et l'un des éléphants reçut nos trois coups de fusil. Tous les neuf se retirèrent dans un marais situé entre deux villages. Nos hommes les y poursuivirent; de la butte où nous étions montés, nous pûmes voir les bêtes saignantes se jeter sur le corps des masses d'eau avec leurs trompes. La bande nous fut bientôt renvoyée, et nous choisîmes l'un des blessés pour point de mire. Cependant ni celui-là, ni les autres, ne pensèrent à courir sur nous. Il eut une jambe brisée; nous tirâmes sur lui d'une distance de quarante yards, ne prenant que le temps de recharger nos rifles. A chaque coup il secouait simplement la tête; et reçut au moins soixante balles coniques avant de tomber. Quelques minutes après, un millier d'indigènes entouraient l'animal abattu.

Lorsque nos gens eurent pris la quantité de viande dont nous avions besoin, les villageois furent engagés à profiter du reste. Ils se précipitèrent sur la bête comme des hyènes affamées; et le dernier pouce de chair fut enlevé en un clin-d'œil. La certitude de voir utiliser la totalité de cette masse de viande pouvait seule nous justifier du meurtre de la noble créature. Chacune de ses défenses pesait soixante-deux livres.

Les riverains du Nyassa pourraient fournir de l'ivoire en quantité considérable; on nous a souvent dit qu'ils en avaient dans leurs cases[1].

1. Pour qu'il y ait de l'ivoire dans les villages du Nyassa, il faut que les riverains aient tué un certain nombre d'éléphants. Ce n'est donc pas à la sécurité dont ils jouissent qu'il faut attribuer le peu de sauvagerie de ces animaux et leur extrême douceur. Cette question est assez intéressante; il y a dans le caractère des éléphants d'Afrique des différences très-marquées, et pour ainsi dire nationales. Dans telle région il a suffi des premières chasses pour leur faire évacuer le pays. Ailleurs on les poursuit depuis nombre d'années, et l'on en trouve encore. Leur intelligence est plus grande, la tendresse même des femelles pour leurs petits est plus ingénieuse, plus dévouée dans telle province que dans telle autre. En certains lieux on est surpris du peu de dégâts fait par ces colosses, tandis qu'il est des endroits où ils se plaisent à massacrer les arbres. Sur les bords du Chobé, de la Zouga, du Limpopo, et dans bien d'autres localités, ils se retournent sur le

Retenus le 17 octobre, par une tempête, à l'embouchure du Kaombé, nous y avons reçu la visite de plusieurs individus appartenant à un Arabe, qui depuis quatorze ans, demeure chez Katanga, au sud du territoire de Cazembé. Ces gens arrivaient de l'intérieur d'où ils rapportaient de l'ivoire, de la malachite, et des anneaux de cuivre; ils ramenaient en outre des esclaves qu'ils devaient échanger, pour de l'étoffe, à des traitants venus de la côte. D'après ce qu'ils nous ont dit, la malachite dont ils étaient chargés avait été prise au versant d'une montagne où il en existe une veine importante, et qui est située près du village de Katanga. Ils ignoraient l'existence du Zambèse, n'en avaient pas même entendu parler; mais ils connaissaient bien le Tanganyika, et nous affirmèrent que les eaux de ce lac débouchaient par l'extrémité opposée à celle du Nyassa[1]. Comme ils n'avaient vu, ni les uns ni les autres, l'effluent en question, nous avons pris ce dernier pour un trait de géographie arabe. Le lendemain nous passions devant l'établissement de nos voyageurs; il se compose de longues baraques dont l'importance nous a fait penser que le négoce de leur maître devait être lucratif.

Il est difficile d'arriver au fait, et d'obtenir des indigènes aucun renseignement digne de foi sur la région qui s'étend au nord du lac. Chez les uns la défiance à l'égard des étrangers est poussée

chasseur, fondent sur lui, et rendent leur poursuite excessivement dangereuse. Parfois au contraire, ainsi que nous venons de le voir, ils se laissent tuer sans chercher à se défendre. Est-ce à la nourriture, au climat, au souvenir des luttes qu'ils ont soutenues qu'il faut attribuer ces différences notables? On sait qu'il est un fruit qui les enivre; et que cette ivresse qu'ils aiment, et qu'ils savent se procurer en cueillant, dit-on, d'avance le fruit d'où elle résulte, les pousse à la fureur. La disposition des lieux, qui leur fait chercher soit dans la fuite, soit dans l'immobilité un moyen de salut; les sons qu'ils entendent et qui agissent sur eux d'une manière remarquable; la situation des eaux qui modifie leurs ablutions; les vents qui prédominent, l'aspect du paysage; enfin certains insectes qui savent fort bien les tyranniser, et qui parfois les obligent à changer d'habitat, peuvent influer sur leur moral. Dans tous les cas ces différences de mœurs prouvent une grande souplesse intellectuelle; et rapprochées des causes qui ont pu les produire, elles fourniraient un sujet d'études pleines d'intérêt, non pas seulement au point de vue de l'éléphant. (*Note du traducteur.*)

1. *That the water of lake Tanganyika flowed out by the opposite end to that of Nyassa.* Nous avons traduit littéralement cette phrase peu explicite; elle veut dire sans doute que le Tanganyika se décharge par le nord, puisque le Nyassa, dont le Chiré est tout au moins le principal effluent, s'écoule par le sud. Voir, dans le *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, du capitaine Burton, Paris, Hachette, 1862, les pages 458-59, où il est parlé de cet écoulement du Tanganyika. (*Note du traducteur.*)

tellement loin, qu'ils craignent de se compromettre, et ne font que des réponses évasives ; chez les autres, l'imagination domine la crainte, et ils vous racontent de ces faits merveilleux comme en rapportent les anciens voyageurs; ou bien ils vous répondent ce qu'ils croient vous être agréable.

« Combien y a-t-il d'ici à l'autre bout du lac? demandions-nous à un riverain du sud, dont la figure annonçait une vive intelligence.

— L'autre bout du lac! reprit-il avec un étonnement réel, ou fort bien simulé; jamais personne n'a entendu parler de cela? Un enfant qui partirait tout petit pour aller au bout du lac serait un vieillard à tête blanche avant d'y arriver. Je ne crois pas qu'on ait jamais entrepris ce voyage. »

On nous avait dit, sur les bords de la Rovouma, que cette rivière s'échappait du Nyassa; et tous les riverains de la moitié méridionale du lac nous affirmèrent qu'on passait de l'un dans l'autre. Plus au nord, on différa d'avis. Suivant les uns, la Rovouma ne sortait pas du Nyassa, mais coulait tout auprès; tandis que leurs compatriotes, non moins positifs, assuraient qu'entre la rivière et le lac il y avait plusieurs jours de marche.

Mankambira n'avait jamais entendu dire qu'il y eût dans le nord aucune rivière importante. Il soutenait même qu'il n'y en avait pas; il en était bien sûr. Pour nous prouver qu'il connaissait les lieux, il nous donna les noms des différentes stations qui bordent la partie septentrionale du lac, et nous dit combien il fallait de jours pour gagner le point de l'autre rive situé en face de son village. Ce dernier renseignement s'accorde assez bien avec la distance à laquelle nous avons placé l'extrémité du Nyassa.

Lors de notre séjour sur les rives de celui-ci, la traite s'y faisait avec une effroyable activité. Deux Arabes, d'humeur entreprenante, avaient construit une *daou*[1], et traversaient le lac à des époques régulières, ayant chaque fois leur embarcation gorgée d'esclaves. Ils étaient passés la veille du jour où nous arrivâmes à leur établissement. Ce dernier est situé sous la même latitude que la ville portugaise d'Iboé, l'un des centres d'exportation de la traite, et approvisionne en partie cet ignoble

1. Barque arabe dont l'arrière est ponté.

marché; toutefois le plus grand nombre des esclaves de ces Arabes sont dirigés sur Quiloa[1].

Nous n'avons pas vu qu'on témoignât beaucoup d'ardeur pour les autres branches de trafic. Un peu d'ivoire était en vente; mais le bétail humain restait le principal objet de commerce.

Que ne pouvons-nous faire le récit exact des horreurs de la traite de l'homme, et donner un total approximatif des existences qu'elle détruit chaque année ! Car nous le sentons, si la moitié de ces horreurs pouvaient être connues, l'indignation et la pitié qu'elles éveilleraient seraient telles que ce trafic infernal disparaîtrait bientôt, quelques sacrifices qu'il dût en coûter pour l'anéantir. Mais nous n'avons pas les matériaux nécessaires pour un ouvrage de ce genre ; les chiffres manquent; et personne ne les possède plus que nous. Disons seulement ce que nous savons de cette partie de l'Afrique : le lecteur pourra faire le calcul des misères qui nous échappent, d'après le compte de celles que nous lui aurons exposées.

Nous tenons du colonel Rigby, consul anglais et chargé d'affaires de S. M. britannique à Zanzibar, qu'il passe à la douane de cette île, venant de la seule région du Nyassa, dix-neuf mille esclaves par an. Il est bien entendu que les esclaves ex-

1. Le *Wasp*, l'un des croiseurs de la marine britannique, ayant touché au port d'Iboé, y fut pris une fois pour un négrier qu'on attendait. On se hâta d'amener tous les esclaves baraqués dans le voisinage; et la ville en était remplie, quand M. Stirling, capitaine du *Wasp*, y aborda. Le major Sicard, remplissait alors provisoirement, et bien malgré lui, les fonctions de gouverneur d'Iboé. Il était connu de tout le monde que son prédécesseur avait laissé, dans certaines caisses, des sommes considérables provenant du commerce d'esclaves, ce qui, dit-on, blessait vivement le gouverneur général. A cette époque le major Sicard venait de recevoir les remercîments du ministère anglais pour la façon généreuse dont il avait secondé nos efforts (remercîments accompagnés de notre fervente gratitude) et le gouverneur général le désigna pour aller administrer Iboé pendant le temps nécessaire pour que le scandale produit par le dernier gouverneur de la ville fût apaisé. Le major Sicard protesta contre cette nomination, qui le plaçait à la tête d'un nid de traitants, et lui donnait un poste d'où il était difficile de sortir avec une réputation intacte. Mais le gouverneur ayant insisté, notre ami, en sa qualité de soldat, ne put qu'obéir. Ses regrets étaient d'autant plus vifs que la position que venaient de lui donner les remercîments du ministère anglais devait être compromise par ce poste équivoque. Lorsqu'il reçut la visite du capitaine Stirling, le major Sicard fut tellement troublé de sa situation, rendue plus fausse encore par la foule d'esclaves dont la ville était remplie, qu'il put à peine articuler un mot; et qu'oubliant sa politesse ordinaire, il n'offrit pas même un siége au capitaine.

pédiés dans les rades portugaises ne sont pas compris dans ce nombre.

Et qu'on ne se figure pas que ce chiffre de dix-neuf mille représente toutes les infortunes créées par cet envoi annuel au marché de Zanzibar. Les captifs qu'on arrache du pays ne forment qu'une légère fraction des victimes de la traite. Nous n'avons pu nous faire une idée réelle de ce commerce atroce qu'en le voyant à sa source; c'est bien là que demeure Satan.

Pour quelques centaines d'individus que procurent une de ces chasses, des milliers d'hommes sont tués ou meurent de leurs blessures, tandis que les autres, mis en fuite, expirent de faim et de misère, ou périssent dans les guerres civiles et de voisinage, tués, qu'on ne l'oublie pas, par les demandes des acheteurs d'esclaves de Cuba et d'ailleurs.

Les nombreux squelettes que nous avons trouvés dans les bois ou parmi les rochers, près des étangs, le long des chemins qui conduisent aux villages déserts, attestent l'effroyable quantité d'existences sacrifiées par ce trafic maudit.

D'après ce que nous avons vu de nos propres yeux, nous avons la ferme conviction, et jamais opinion ne fut plus consciencieuse, que l'esclave ne représente pas le cinquième des victimes qu'on a faites pour l'avoir. Si nous prenions même la vallée du Chiré pour base de nos calculs, nous dirions que, terme moyen, il n'y a pas un dixième des victimes de la traite qui àrrivent à l'esclavage.

En face d'une perte d'hommes aussi effrayante, d'une perte de travail aussi grande, dirons-nous à ceux qui ne savent que compter ; et lorsque le système qui fait cette monstrueuse dépense, perpétue la barbarie dans les lieux où il règne, osera-t-on donner comme argument en sa faveur que les esclaves peuvent rencontrer de bons maîtres? Ce raisonnement, s'il n'est pas dû à l'ignorance, est au moins d'une absurde philantrophie.

Il suffirait d'un petit vapeur, croisant sur le Nyassa, et, qui, à l'exercice d'un contrôle sévère, joindrait l'apport des marchandises voulues en échange de l'ivoire, et des autres produits indigènes, poùr faire disparaître ce commerce infâme de cette région; car la plupart des collecteurs d'esclaves traversent le lac, ou bien le haut Chiré.

Arrivés au Nyassa, le 2 septembre, nous l'avons quitté le

27 octobre. La perte que nous avions faite de nos grains de verre, et la dépense que notre séjour avait nécessitée, nous obligeaient à regagner le navire. Près de la rive méridionale on nous apprit qu'une bande considérable d'esclaves venait de franchir le lac pour se rendre à la côte. Dans la soirée nous entendîmes trois coups de feu; d'après la détonation, les armes qui l'avaient produite devaient porter des balles de près de trois onces. Ces esclaves appartenaient, dit-on, à un chef ajahoua appelé Moukata.

Sortis du Nyassa, nous trouvons au milieu des papyrus qui entourent le petit lac de Pamalombé, où s'épanche la rivière, un certain nombre de familles qui ont fui leurs villages pour échapper aux Ajahouas. Ces papyrus sont tellement serrés, qu'une fois abattus, ils ont pu servir de plancher aux cases provisoires des fugitifs. Quand on marche sur ce parquet élastique il cède sous le pied, et se relève, comme la glace peu épaisse de nos étangs.

Les cases sont séparées de la terre ferme par une ceinture impénétrable de ces roseaux; et personne, en passant sur la rive, ne se douterait que des hommes habitent ce fourré. Ces pauvres gens y sont venus du midi au moyen de leurs pirogues; et vivent du poisson qui abonde dans les eaux du lac. Ils ont emporté avec eux beaucoup de sel, de très-bonne qualité, qu'ils conservent dans des sacs d'écorce, et dont ils ont bien voulu nous céder une portion, le nôtre ayant fondu.

Nous avons jeté l'ancre près de ce village flottant; et des légions de moustiques nous ont tyrannisés. Il faut terriblement tenir à un endroit pour rester dans un lieu pareil. Quelques-unes de ces tribus ont l'amour du pays natal poussé aux dernières limites. Nous avons vu dans les rochers de la partie nord du Nyassa, des fugitifs qui mouraient de faim et s'exposaient à être tués par les Mazitous, plutôt que de quitter les lieux où s'était passée leur enfance.

A quelques milles au-dessous du Pamalombé se trouve le dernier point où les grandes chaînes d'esclaves traversent la rivière. Depuis l'invasion des Ajahouas les habitants de la rive gauche l'ont quittée pour aller sur la rive droite. Nous les y avons rencontrés en nous rendant au lac; et nous les revoyons à la même place.

En face de la belle pêcherie de Movoungouti, un jeune homme, appartenant à quelque tribu de la côte, s'est approché de l'endroit où nous nous reposions. Ce jeune homme, à l'air efféminé, marchait languissamment à l'ombre d'un parasol. Il était suivi de cinq jolies filles, vêtues de couleurs voyantes. L'une d'elles portait la pipe du maître, celle qu'on nomme ici *chamba*, et dans laquelle on fume le *bang*, c'est-à-dire le chanvre; la seconde était chargée de l'arc et des flèches; la troisième de la hache d'armes; la quatrième de l'un des vêtements du jeune homme; et la cinquième se tenait prête à recevoir l'ombrelle, quand le maître en serait fatigué. Cet étalage de sa marchandise avait pour but d'éveiller la cupidité d'un chef ayant de l'ivoire, et peut s'appeler une manière honnête de pratiquer la traite. Dans quelle proportion diffère-t-elle des autres? Nous n'avons pas été à même d'en juger.

Le maître s'étant assis, les jeunes filles se mirent à genoux derrière lui, à distance respectueuse; il nous regarda pendant quelques minutes; puis voyant que nous n'étions pas des acheteurs, il se leva et partit avec sa suite.

La première fois que nous avons remonté le Chiré, il y avait sur la rive gauche, en face de l'endroit où nous sommes actuellement, une femme d'une extrême intelligence, et qui connaissait le pays beaucoup mieux que pas un homme. C'est à elle que nous avons dû le premier renseignement clair et net qu'on nous ait donné sur le lac. Nous voyant prendre des notes, elle nous dit qu'elle était allée au bord de la mer, et avait trouvé là des blancs qui écrivaient. Elle avait eu aussi l'occasion de voir des chameaux, qui sans doute appartenaient à des Arabes. De toutes les femmes que nous avons rencontrées dans ce pays, c'est la seule qui se soit montrée confuse du *pélélé*. Elle se retira dans sa case, enleva cet affreux objet, et pendant tout le temps qu'elle passa avec nous, elle garda la main devant sa bouche, afin de nous cacher l'horrible trou qu'il y avait dans sa lèvre. Tout le village avait pour elle le plus profond respect; le chef lui-même lui cédait la première place. Aujourd'hui, nous avons demandé de ses nouvelles, on nous a dit qu'elle était morte.

Nous ne possédons pas les renseignements nécessaires pour établir la différence qu'il peut y avoir entre les habitants de la

vallée et ceux des highlands, sous le rapport de la longévité; mais d'après le nombre de vieillards que nous avons rencontrés sur les hauteurs, nous pensons que la vie, même pour les indigènes, est d'autant plus longue que leur résidence est plus élevée.

Arrivés à l'endroit où demeurait Mikéna, nous avons fait de nouvelles observations astronomiques, pour vérifier la longitude qui a été prise il y a deux ans. Le village est abandonné; Mikéna et ses sujets ont fui sur l'autre rive. Aujourd'hui quelques-uns de ces derniers ont passé la rivière, pour se rendre



Vieille femme manganja, parée du pélélé, et de cicatrices en relief.

à leurs jardins. Nos observations faites, nous avons déjeuné. Au moment où nous remettions dans le bateau les derniers objets qui nous avaient servi, l'un des cultivateurs courut à sa pirogue, en criant que les Ajahouas venaient de tuer son camarade; et nous avons gagné le large.

Deux minutes après, l'avant-garde d'un corps nombreux arrivait, le fusil à la main, juste à l'endroit que nous venions de quitter. Fort surpris de nous voir, ces Ajahouas s'arrêtèrent; le gros de la bande, qui les suivait, en fit autant; il y avait là peut-être un millier d'hommes. Tuez-les, nous criaient les

Manganjas; ils vont dans la montagne pour assassiner les Anglais; désignant ainsi les missionnaires que nous avons laissés à Magoméro. Mais n'ayant pas l'espoir de nous entendre avec cette bande, et ne croyant pas à ce que disaient les autres, nous avons poursuivi notre route, laissant les Ajahouas assis à l'ombre d'un énorme baobab; et les Manganjas leur jetant des injures par-dessus la rivière.

Les sujets de Zimika s'étaient réfugiés dans une île du Chiré, où ils avaient placé leurs grains pour les soustraire aux maraudeurs. C'est là que nous les avons trouvés en nous rendant au lac. Supposant qu'ils n'avaient plus rien à craindre, ils sont revenus sur la rive gauche, où ils vivent dans une fausse sécurité.

En approchant de leur principal village, qui est bâti au milieu d'un bouquet de palmiers et de figuiers magnifiques, nous avons entendu le bruit du tambour, accompagné de cris joyeux. Les pauvres gens étaient en fête; ils dansaient, buvaient et se réjouissaient, tandis qu'un ennemi puissant était à deux pas, leur apportant la mort ou la servitude. Quelques-uns étant venus sur la rive, un de nos hommes leur a crié que les Ajahouas étaient au village de Mikéna, et qu'ils allaient arriver; mais ces malheureux, étourdis par la bière, n'ont pas tenu compte de l'avertissement.

Comme nous passions devant un village provisoire, habité par des fugitifs, l'un de nous aperçut un pauvre homme qui avait la fourche au cou. Nous avons pris terre à quelque cent pas de là; à notre arrivée le captif avait disparu; et chacun nous affirma qu'il n'en existait pas dans les environs.

Malgré tout ce qu'ils ont à souffrir de cet horrible commerce, ces Manganjas le protégent. Campés au milieu d'un groupe d'individus qui fuyaient les chasseurs d'hommes, nous avons vu l'un de ces fugitifs partir avant le jour pour aller vendre un enfant à l'un des agents portugais qui se trouvaient dans le voisinage. Le hasard de la guerre avait fait tomber ce pauvre petit en son pouvoir; et le misérable, qui avait tout perdu par cet indigne trafic, le pratiquait à son tour, nous amenant à penser que lui et sa race n'ont pas de cœur.

Ils meurent d'inanition, et se vendent les uns les autres, non pas pour des aliments, mais pour de l'étoffe dont ils n'ont

guère besoin. C'est tellement contre nature qu'il nous sembla tout d'abord que les noirs pouvaient seuls être capables d'un tel crime. Comment l'idée de s'approprier un être humain aurait-elle pu germer dans un cerveau comme le nôtre? A cette question nous nous sommes rappelé avoir vu un homme, que l'on disait généreux, et qui n'avait pas de sang nègre dans les veines, céder pour vingt dollars une belle fille qui lui tenait de plus près que le petit prisonnier au méchant noir dont nous parlons. Cette pauvre fille, en outre, était la nourrice de l'enfant de celui qui la vendait; et tous les deux, enfant et nourrice, eurent tant de désespoir de leur séparation, que le marchand, un mulâtre pourtant peu sensible, en fut touché; il pria le maître de reprendre son esclave; mais le blanc ne voulut pas. La communauté d'infortune n'engendre pas toujours la sympathie, comme on pourrait le supposer; nous en avons assez d'exemples parmi nous pour ne pas croire que c'est un fait particulier à la race nègre.

Plus tard les acheteurs d'esclaves apportèrent du sorgho, et n'en firent que de plus brillantes affaires. On pourrait regarder cela comme une bonne action, puisqu'ils empêchaient ainsi de nombreuses créatures de mourir de faim; mais c'est comme l'argument des bons maîtres. Ces marchands secourables ne font diminuer que la misère qu'ils ont produite; et en venant sauver des gens, qui, sans eux, n'auraient pas besoin de l'être, ils perdent ceux qu'on tue pour alimenter leur commerce.

Des éléphants étaient arrêtés près de l'endroit où nous avions laissé le bateau; l'un d'eux s'amusait à rompre des arbres. Il n'en mangeait pas la moindre partie : c'était le plaisir de briser, de faire usage de sa force. Quatre balles lui furent envoyées dans la tête; il se jeta dans l'épais fourré, et le traversa avec autant de facilité que s'il avait passé dans l'herbe. Ces colosses détruisent une énorme quantité d'arbres, dont ils mâchent souvent les branches pour en avoir l'écorce et la séve.

Arrivés aux cataractes, nous n'avons pas manqué de porteurs. Ils venaient en foule nous offrir leurs services. Plusieurs escouades ont poussé la confiance jusqu'à ne pas vouloir être payées à la fin de la première étape; elles avaient demandé à en faire une seconde, et préféraient toucher leur salaire des deux jours, c'est-à-dire leur étoffe, en un seul morceau.

Un jeune chef, dont le village est tout neuf, a voulu venir avec ses gens. La marche était longue; en route, l'un des porteurs proposa de mettre bas les fardeaux, et de les laisser à côté d'une hutte qui se trouvait là. Mais le chef gronda vivement notre homme; lui disant que c'était une indignité de se décharger dans un endroit où nous ne pouvions pas nous procurer d'autres porteurs; et il lui ordonna de continuer sa route.

Le village qui est au pied des cataractes a pris beaucoup d'importance depuis que nous y avons passé; on y a construit une quantité de grandes huttes; et les habitants sont riches en cotonnade et en grains de verre. Cette fortune subite nous paraissait inexplicable, lorsque de magnifiques pirogues, remplaçant les deux coquilles toutes fendues qu'il y avait auparavant, nous donnèrent le mot de l'énigme : les conducteurs d'esclaves, qui traversaient la rivière un peu plus bas, ont eu peur de notre petit navire stationné à sept milles environ des rapides, et ont choisi cet endroit pour lieu de passage.

Rien de plus désolant que de voir ces Manganjas profiter de la ruine de leur pays. C'est presque aussi honteux que la conduite de ces Anglais qui vendaient des armes aux Chinois pendant que nos soldats se battaient contre ceux-ci, ou qui fournissaient des munitions aux Cafres dans des circonstances pareilles, et attribuaient froidement leur ignoble trafic aux missionnaires.

CHAPITRE XX.

Perspective encourageante. — Débordement du Chiré. — Mariano reprend son métier de chasseur d'hommes. — Le gouverneur joue à cache-cache avec lui. — Capitaine Alvez. — Arrivée au Zambèse. — Opinion d'un maître sur ses propres esclaves. — Sagesse et humanité de Napoléon III. — Au Louabo. — Arrivée du Gorgon. — Le Pionnier hors de service. — Le capitaine Wilson remonte le Chiré. — Mission de Magoméro. —L'évêque Mackenzie. — Bonté des Makololos. — Mort de M. Burrup. — Retour du capitaine Wilson à Choupanga. — Examen de la contrée par le révérend James Stewart. — Ignorance de la responsabilité personnelle. — Mort de Mistress Livingstone.

Nous sommes arrivés au navire le 8 novembre 1861, dans un état d'épuisement complet. Jamais nous n'avons souffert autant de la faim que dans cette dernière excursion.

De grandes pluies ont commencé le 9; elles ont duré plusieurs jours; la rivière a monté rapidement; et l'eau est devenue très-bourbeuse.

Le 14 nous avons eu la visite de M. Mackenzie; il nous ramenait quelques hommes de l'équipage du Pionnier, qui étaient allés à Magoméro pour aider les missionnaires, et se remettre en même temps des influences de la malaria.

M. Burrup, jeune homme rempli d'énergie, qui a remonté le Chiré en canot, et qui était arrivé la veille, accompagnait l'Évêque. Celui-ci nous a paru très-content. Il voit dans l'avenir des jours paisibles, et un travail efficace. Les Ajahouas, ayant éprouvé un échec pendant notre séjour au bord du Nyassa, lui ont fait dire qu'ils désiraient vivre en bonne intelligence avec les missionnaires. Beaucoup de Manganjas sont venus s'établir autour de Magoméro pour être sous sa protection.

L'excellent homme espère qu'avant peu le commerce d'esclaves cessera dans les highlands, et que les habitants pourront se livrer à leurs travaux en toute sécurité. On cultivera certaines plantes alimentaires, comme le font les Portugais de Senna et

de Quilimané; et la mission ne tardera pas à se suffire à elle-même, du moins en grande partie. Enfin un médecin doit arriver d'ici à quelques jours, avec un laïque, frère de M. Burrup; ils sont maintenant sur la rivière qu'ils remontent en pirogue. Bref, le bon Évêque est dans une heureuse disposition d'esprit.

Nous avons parlé de notre retour; le vapeur tirant trop d'eau pour naviguer sur le haut Chiré, il a été décidé que nous le laisserions à l'embouchure du Ruo. L'Évêque, qui a le projet d'explorer le pays jusqu'à cette rivière, doit nous y rejoindre au mois de janvier prochain, et venir à la rencontre de ses sœurs et de mistress Burrup que nous devons amener. Tout cela ayant été convenu, ces messieurs ont quitté le navire. Nous les avons salués de nos hourras quand ils ont touché la rive; et nous nous sommes éloignés avec l'espérance de bientôt les revoir.

Ce même jour, 14 novembre, la pluie cessa, et la rivière décrut rapidement : plus vite encore qu'elle n'avait grandi. Il en résulta qu'à vingt milles, au-dessous du village de Chibisa, notre course fut arrêtée par un haut-fond, où nous avons été retenus jusqu'à l'arrivée des grandes eaux. Pendant ce temps d'arrêt, qui n'a pas duré moins de cinq semaines, entre deux rives couvertes de marécages, nous avons eu le premier décès qui se soit produit parmi nous depuis trois ans et demi que nous sommes dans cette région. Notre second charpentier, un beau jeune homme, plein de vigueur, fut pris de la fièvre. On lui appliqua le traitement habituel, mais sans aucun résultat; et il mourut tout à coup, pendant la prière du soir.

Nous l'avons enterré sur la rive. Il était venu d'Angleterre avec le Pionnier; et à part un léger accès de fièvre, qu'il avait eu à l'embouchure de la Rovouma, il avait joui d'une santé parfaite depuis qu'il était en Afrique. Suivant les Portugais, l'Européen qui échappe à l'influence de la malaria pendant un certain temps, court beaucoup plus de risque d'être emporté par la fièvre, quand elle vient à le saisir, que celui qui tout d'abord lui a payé tribut.

Vers la fin de décembre la pluie tomba d'une manière continue, ou à peu près, et la rivière déborda au commencement de janvier. A un mille en amont de l'embouchure du Ruo, elle s'élevait à trois pieds au-dessus du niveau qu'elle avait au mois de juin. Dans la nuit du 6 elle monta encore de dix-huit pou-

ces; et transporta une énorme quantité de broussailles et de troncs d'arbres, chargés de coléoptères, ainsi que de deux espèces de coquillages communs dans toute l'Afrique. Des indigènes, parcourant en pirogue les prairies et les criques, tuaient le poisson à coups de lance, et paraissaient en prendre beaucoup. Des oies à aile éperonnée, d'autres à protubérance sur le bec, profitaient de l'inondation des jardins pour aller manger les fèves.

Le 7 janvier nous étions à l'embouchure du Ruo. N'y voyant pas l'Évêque, nous pensâmes qu'il avait appris le contre-temps que les eaux-basses nous avaient fait éprouver, et qu'il avait différé son voyage. Il arriva cinq jours après; malheureusement nous ne l'avions pas attendu.

On nous dit au village de Mboma, que l'affreux Mariano, ce voleur, ce rebelle, cet assassin, était revenu de Mozambique; qu'il avait repris son ancien métier de chasseur d'hommes, et qu'il était alors chez les Manganjas, où il faisait des captifs qu'il envoyait à Quilimané. Il avait déjà désolé une partie de la rive droite; et les gens de Mboma, s'attendant à la visite de ce rapace, vivaient dans des transes continuelles.

En arrivant au Zambèse, nous avons trouvé les Portugais établis dans l'île qui est en face du Chiré. Le capitaine Alvez, que les indigènes appellent Mozinga, c'est-à-dire le Gros canon, commandait le poste et se rendit à notre bord dès que nous eûmes jeté l'ancre. Il était prié par le gouverneur de nous donner l'assurance que l'occupation de cette île n'était que provisoire, et n'avait eu lieu qu'en raison de la fuite et des actes de Mariano.

On n'a pas oublié que ce rebelle avait été envoyé à Mozambique pour y être jugé. Il paraît qu'il s'était vu condamner à trois ans de prison; et qu'on lui avait imposé une amende dont nous ignorons le chiffre. La sentence était douce à l'égard d'un homme pris en révolte ouverte contre le gouvernement, et dont personne n'ignorait les meurtres et les rapines. Toujours est-il que n'ayant pas sur lui de quoi payer son amende, le rebelle avait obtenu la permission d'aller à Quilimané toucher certaines créances. Arrivé dans cette ville, notre homme ne rencontra pas ses débiteurs, qui avaient quitté la côte; mais il y trouva des créanciers qui adressèrent une pétition au gouvernement, pour

qu'il fût permis au dit Mariano de se rendre dans l'intérieur, afin qu'il se procurât l'ivoire nécessaire pour payer son amende et ses dettes.

La permission fut accordée; et Mariano partit avec plusieurs centaines de mousquets, et une charge énorme de munitions. Au lieu de recueillir de l'ivoire, il est allé rejoindre ses bandes, leur a donné des armes, a repris avec elles ses tueries et ses rapts, et brave de nouveau les autorités portugaises.

Le gouverneur de Quilimané lui a déclaré la guerre ; il a envoyé contre lui tout ce qu'il avait de soldats et d'esclaves. Une flottille de bateaux et de pirogues a remonté le Chiré pour aller prendre le rebelle; mais elle ne l'a pas trouvé, et a redescendu la rivière.

Pour que Mariano ait pu sortir, avec des centaines de mousquets, d'un village où tout le monde connaît les affaires des autres, il a fallu que cela convînt au gouverneur. Le jugement est peu charitable; mais il nous paraît impossible qu'il n'en soit pas ainsi. Il est vrai qu'on a poursuivi le rebelle; mais comme un enfant avec lequel on joue; et naturellement on ne l'a pas attrapé.

Un capitaine, envoyé par terre avec un détachement, a été plus heureux que la flottille du gouverneur; il a rencontré Mariano. Toutefois au lieu de prendre le coupable, c'est lui qui a été fait prisonnier, avec un certain nombre de ses soldats; en outre ses munitions ont été saisies.

D'après ce que racontent ses collègues, notre capitaine a pu s'évader presqu'aussitôt, emportant une masse d'ivoire que Mariano lui avait donnée. Cela nous paraît incroyable; mais nous rapportons le fait pour montrer comment ces officiers, qui ont été des convicts, parlent les uns des autres.

Le Senhor Alvez avait la fièvre depuis qu'il était dans l'île. « Celle-ci est tellement basse, nous disait ce pauvre capitaine, qu'elle serait entièrement couverte, si le fleuve montait seulement de deux pieds; ce qui sans doute arrivera. » L'existence d'un homme, jeté seul au milieu d'une soldatesque ignoble, et dans un endroit pareil, est quelque chose d'effrayant; autant la prison cellulaire.

C'était néanmoins le sort d'un brave officier d'artillerie, déporté pour affaire politique, et dont on se servait depuis des

années pour vaincre les rebelles, chaque fois qu'on voulait enfin les soumettre.

Pendant que celui qui avait écrasé la révolte se voyait détenu dans cette île malsaine, Mariano, le bandit, avait passé les trois ans de sa prétendue réclusion dans la capitale de la province, où il avait mené, disait-on, une vie somptueuse, et dîné à la table de ce qu'il y avait de plus élevé dans le pays. Il n'est pas étonnant après cela que de mauvaises langues attaquent le gouverneur général, et disent qu'il y a eu corruption; bien qu'on n'en ait pas la preuve matérielle. Nous ne savons rien de plus à cet égard que les bruits qui circulaient alors; ils pouvaient être faux; mais on conviendra qu'ils étaient vraisemblables.

Quant au capitaine Alvez, la fièvre l'emporta quelques mois après notre passage.

Nos hommes de Senna ayant témoigné le désir de rentrer chez eux, nous les avons débarqués ici, après leur avoir payé leur salaire. Ils ont tous le goût du commerce; et ont acheté, pour les revendre, une quantité de haches, de houes en fer et d'ornements de fabrique indigène. Un grand nombre des houes et des lances qu'ils rapportent ont été prises aux chasseurs d'esclaves, dont nous avons libéré les captifs. En pareille circonstance ils déployaient un zèle et une activité peu ordinaires. Le reste de leur cargaison a été payé soit avec de vieux habits, soit avec leur part de viande d'hippopotame.

Ils ne craignent pas de se voir enlever leurs marchandises, ou d'être punis pour nous avoir prêté main-forte. La manière dont ils ont toujours vécu a détruit chez eux toute idée de responsabilité personnelle. « Ce sont les Anglais, disent-ils, qui seront blâmés par les marchands d'esclaves; nous étions leurs serviteurs, et cela ne nous regarde pas. »

Un soir, comme il était fort enrhumé, nous avions donné à Scissors une petite courte-pointe qui avait fait un long usage. Quelques jours après il déchira son très-petit couvre-pied en douze morceaux, et en acheta douze belles et bonnes houes.

Leur habileté commerciale est étonnante; jamais nous n'avons pu rien avoir à aussi bas prix que ces gens-là. Ils ont obtenu mainte fois pour une guenille, des objets qu'on nous avait refusés l'instant d'avant, et dont nous offrions le double en calicot tout neuf.

Entrés dans le Zambèse le 11 janvier, nous nous sommes dirigés sur la côte, en prenant la ligne que nous avions suivie l'année précédente ; mais comme cela arrive quelquefois, le chenal s'était porté vers l'autre rive ; et nous n'avons pas tardé à nous engraver. Un Portugais, ancien officier, qui habite aujourd'hui l'île de Sangouisa, est venu à notre aide avec tout son monde, et nous avons démarré le navire. Il nous a dit franchement tout d'abord que ses esclaves étaient de francs voleurs, et qu'il ne fallait rien laisser traîner. Puis s'adressant à ses larrons, il les a suppliés de ne pas nous voler, ajoutant que nous leur ferions un cadeau lorsqu'ils auraient fini. « Les gens de ce pays-ci, nous disait-il, ne pensent qu'à trois choses : à manger et à boire, à augmenter le nombre de leurs femmes, et à piller leur maître, quand toutefois ils ne songent pas à le tuer. » Le pauvre homme ne se couche jamais sans avoir un fusil chargé à côté de lui.

Cette opinion peut être juste à l'égard des esclaves ; mais nullement à celui des hommes libres ; notre expérience nous en donne la certitude. Même au sujet des premiers, elle n'est pas toujours vraie. Nous avons payé aux hommes du lieutenant le service qu'ils nous avaient rendu ; et ces voleurs ne nous ont rien dérobé.

Leur maître cultive une partie assez considérable de la grande île de Sangouisa, que lui a prêtée gratuitement le Senhor Ferrâo. Il y récolte une grande quantité de sorgho, et de fèves, ainsi que du riz blanc, de très-belle qualité, dont la semence a été apportée, il y a quelques années, de la Caroline du Sud ; et nous en a fait remettre une petite provision qui a été reçue avec joie. Bien que nous ne fussions pas dans un complet dénûment, puisqu'il nous restait des fèves, du porc salé et des volailles, nous avons été fort aises, n'ayant plus ni farine ni biscuit, de trouver quelque chose qui les remplaçât.

Il était présumable que les propriétaires des captifs que nous avions relâchés nous témoigneraient leur déplaisir, tout au moins en paroles ; mais en nous voyant ils ont semblé plutôt confus qu'irrités ; et n'ont pas soufflé mot de cette affaire. Un seul nous a dit en souriant, à propos d'autre chose :

« N'avez-vous pas pris les esclaves du gouverneur ?

— C'est possible, avons-nous répondu ; car nous avons délivré

plusieurs bandes de captifs qui passaient auprès de nous; » et tout s'est borné là.

A cette époque, tous les gens de Tété, à commencer par le gouverneur, faisaient la traite sur une grande échelle. Leur commerce suivait deux routes opposées : une partie de leurs esclaves remontaient le Zambèse; nous en avons rencontré plus d'une fois que l'on expédiait dans l'intérieur, où les jeunes femmes étaient troquées pour de l'ivoire. D'un mérite ordinaire, elles se vendaient deux arrobas, qui font soixante-quatre livres; une beauté se payait le double.

On gardait les hommes pour rapporter les dents d'éléphant; ou bien on les plaçait dans les fermes situées au bord du Zambèze, où ils attendaient l'arrivée d'un négrier. Quand approchait le moment où celui-ci devait venir, les esclaves étaient enchaînés, placés dans de grands canots, et envoyés à la côte.

Cela se faisait ouvertement, surtout depuis que le système français de l'émigration libre était en pleine activité. Ce double courant d'affaires donnait plus de bénéfices que l'exportation pure et simple. Nous avons vu un marchand de Tété expédier trois cents femmes manganjas dans l'intérieur; un autre en envoya cent cinquante; et tous deux recueillirent en échange une énorme quantité d'ivoire.

Le genre de traite qui approvisionnait d'ouvriers l'île de la Réunion s'exerçait encore plus effrontément que les razzias du Chiré. Ayant appris qu'une femme, perdue de réputation, conduisait à la côte une cargaison d'esclaves, le commandant de Tété la fit poursuivre; mais simplement pour la forme; l'officier chargé de courir après cette femme la rejoignit et revint sans elle.

Nous avons parlé de cette affaire au commandant qui nous a répondu d'un air de triomphe : « Les Anglais n'ont plus rien à dire; nous sommes couverts par le pavillon français; » et ce pavillon a protégé la traite jusqu'en mai 1864.

De tous les actes bienfaisants du règne de Napoléon III, il n'en est pas qui lui fasse plus d'honneur que celui qui a mis un terme à cet odieux commerce. Il avait bien fait tout ce qui dépendait de lui pour régulariser l'exportation des travailleurs africains, en nommant des fonctionnaires chargés de prévenir les abus qui pourraient s'y glisser; mais en dépit de toutes les mesures

préventives, le système des *engagés* n'était ni plus ni moins que la traite de l'homme avec toutes ses horreurs. Tant que la lumière n'aura pas été répandue parmi ces populations, toute entreprise de ce genre ne sera jamais qu'une prime offerte au commerce d'esclaves.

Ayant descendu le Zambèse, nous avons jeté l'ancre à celle des bouches du fleuve qui porte le nom de *Grand Louabo*, attendu que le bois y est beaucoup plus facile à obtenir qu'à l'embouchure du Kongoné.

Le 30 arriva *le Gorgon*, vaisseau de la marine anglaise, qui avait à sa remorque le brick où se trouvaient mistress Livingstone, quelques parentes des missionnaires de Magoméro, et les vingt-quatre parties d'un vapeur en fer, destiné à la navigation de Nyassa. Notre *Pionnier* sortit du grand Louabo, et remorqua le brick jusque dans le port du Kongoné.

Le vapeur qui arrivait reçut les noms de *Lady Nyassa* et de *Dame du Lac*; on mit sur le *Pionnier* et sur les deux grandes chaloupes de *la Gorgone* tout ce qu'on pouvait transporter en une fois de ses vingt-quatre sections; et nous partîmes le 10 février pour le Ruo, ayant à notre bord le capitaine Wilson, et plusieurs des officiers et des matelots de son équipage.

Le Zambèse était débordé; nous avions à lutter contre un courant qui, en beaucoup d'endroits, avait une vitesse de trois nœuds; et nous marchions avec une lenteur désespérante. La machine du *Pionnier*, fort bien construite d'ailleurs, avait été complétement négligée par le mécanicien; la garniture n'en avait pas été renouvelée; et c'était la même qui servait depuis vingt mois. Bref toutes ces causes de retard nous firent rester six mois dans le delta, au lieu des six jours que nous pensions mettre à le franchir. Impossible de porter notre cargaison à l'embouchure du Ruo, sans perdre un temps énorme; on pensa donc qu'il valait mieux s'arrêter à Choupanga, monter la coque du *Lady Nyassa*, et la remorquer ensuite jusqu'aux cataractes du Chiré.

Quelques jours avant d'atteindre Choupanga, le capitaine Wilson, voyant l'état désespéré de notre machine, résolut généreusement de conduire ces dames à Magoméro, où l'on devait être fort inquiet de ne pas les voir arriver. Il prit alors sa guigue, et partit pour le haut Chiré avec misses Mackenzie, Mis-

tress Burrup et le docteur Ramsay, chirurgien de *la Gorgone*. Le docteur Kirk et mister Sewell, comptable du même vaisseau, les accompagnaient dans la baleinière du *Lady Nyassa*. Notre asthmatique, dont la marche avait toujours été fort lente, ayant autrefois gagné les cataractes en neuf jours, on supposa que les deux canots ne mettraient pas plus d'une semaine pour arriver à destination. Mais les eaux du Chiré avaient débordé; la vitesse du courant était à son maximum; et les canots mirent plus de temps pour franchir la moitié de la distance que ne devait en prendre la totalité du voyage.

Ils atteignirent enfin l'embouchure du Ruo : c'était le lieu du rendez-vous. Cependant le chef de l'île Malo, qui est au confluent des deux rivières, disait n'avoir vu personne : « Jamais aucun blanc n'était venu dans son village. » Nos voyageurs remontèrent jusqu'à celui de Chibisa, et souffrirent horriblement des moustiques. Les difficultés que leur opposa le courant, les détours qui en résultèrent leur firent estimer à plus de deux cent cinquante milles la route qu'ils avaient faite.

Au village de Chibisa, les Makololos, que nous y avions laissés, leur apprirent la mort du bon Évêque, et celle de M. Burrup. D'autres détails leur ayant fait concevoir de vives inquiétudes à l'égard des survivants, le capitaine Wilson et le docteur Kirk partirent pour Magoméro dans l'espoir de s'y rendre utiles, et rencontrèrent quelques-uns des membres de la mission au village de Soché.

L'extrême fatigue de la route qu'ils venaient de faire n'empêcha pas nos amis d'aller au secours de leurs compatriotes; mais cette nouvelle entreprise, tentée avec des rations insuffisantes : une poignée de fèves, et parfois une volaille, était bien au-dessus de leurs forces. Ils eurent tous les deux la fièvre; et le capitaine fut si malade, que son compagnon de souffrance perdit tout espoir de le sauver. Le patron de la chaloupe, un homme d'une vigueur exceptionnelle, prit son chef bien-aimé sur ses épaules, le rapporta à la guigue, suivi du docteur Kirk; et ils revinrent à Choupanga, ramenant leurs compagnes, si cruellement éprouvées.

L'Évêque, désirant avoir un chemin plus court pour se rendre au Chiré, avait envoyé deux de ses hommes explorer le pays jusqu'à l'embouchure du Ruo. Peu de temps après, MM. Proctor

et Scudamore, accompagnés de porteurs manganjas, avaient quitté la mission pour se livrer à la même recherche ; c'était au mois de décembre.

Leur projet était de quitter le mont Choro, de laisser à leur gauche le mont Clarendon, et d'arriver au marais des Éléphants. Il paraît que leurs guides, qui devaient prendre au sud, les conduisirent à l'est. Bref, au lieu d'atteindre l'embouchure du Ruo, ils se trouvèrent dans la vallée du Chiroua, sur les bords du Ruo supérieur.

Là, ils entrèrent chez des Angouros, qui font le commerce d'esclaves. Les habitants commençaient à leur inspirer des soupçons, lorsque, vers la fin du jour, une femme leur dit que s'ils passaient la nuit dans le village, on ne manquerait pas de les tuer. Ils s'éloignèrent au plus vite, mais les Angouros les poursuivirent. M. Proctor reçut une flèche dans la crosse de son fusil. Deux porteurs furent capturés; l'ennemi s'empara de tous les bagages; et ces messieurs, après avoir traversé la rivière à la faveur de l'obscurité, reprirent le chemin de la mission, où ils arrivèrent accablés de fatigue, et à demi morts de faim.

Les femmes des porteurs que les Angouros avaient faits prisonniers vinrent trouver l'Évêque. Tout en larmes, elles le supplièrent de délivrer leurs maris, et renouvelèrent tous les jours leurs instances. Ces porteurs avaient été pris à son service; nul autre que lui ne pouvait les défendre; il n'y avait là ni force publique, ni pouvoir qu'on pût invoquer, si ce n'était le sien.

Il représentait à la fois l'Église et l'État : ne devait-il pas secourir les membres d'une famille qui l'avait reconnu pour chef? Il crut que c'était son devoir; et invita les Makololos à le seconder dans cette opération hasardeuse. Rien ne pouvait être plus agréable à nos vétérans, qui partirent avec joie pour aller manger les moutons des Angouros; n'ayant qu'un regret, c'était qu'au lieu de ce menu bétail, l'ennemi n'élevât pas des bœufs.

S'ils avaient été seuls, la distance eût été vite franchie, et un coup de main aurait vidé la querelle. Mais l'Évêque s'efforça de les retenir; il marcha à découvert, disant que l'équité exigeait qu'il en fût ainsi; et recommanda les mesures loyales[1].

1. On dit que pendant cette marche l'Évêque a eu l'occasion de rectifier une

C'était donner aux délinquants le moyen de leur échapper. Toutefois l'expédition fut heureuse; les Makololos mirent le feu au village, et s'emparèrent d'un petit lot de chèvres et de moutons; châtiment qui n'avait rien de sévère, eu égard à l'offense commise. N'osant pas après cela retenir les captifs, Mouana Somba, le chef des Angouros, les mit en liberté; et ils retournèrent chez eux.

Tout cela se passait comme nous arrivions à l'embouchure du Ruo. C'était l'époque des pluies, et la santé des missionnaires subit de cruelles épreuves. Leurs vêtements étaient toujours imprégnés d'eau; et ils n'avaient guère pour nourriture que du maïs grillé.

M. Scudamore ne s'en est pas rétabli. A peine de retour à la Mission l'Évêque et M. Burrup, qui avaient la diarrhée par suite de l'humidité, du jeûne et de la fatigue, n'en partirent pas moins pour l'embouchure du Ruo, qu'ils voulaient gagner par le Chiré. Les moindres ruisseaux étaient tellement gonflés, que nos voyageurs mirent cinq jours pour faire un trajet qui, d'habitude, n'en demande que deux et demi. Pas un Manganja qui voulût s'embarquer pendant l'inondation; toutefois trois Makololos, habitués à manier la rame, prirent une pirogue et conduisirent les missionnaires. Au moment où le soleil allait se coucher, on aborda afin de passer la nuit sur la rive; mais les moustiques étaient si nombreux que les compagnons de l'Évêque insistèrent pour continuer la route. L'époque du rendez-vous qu'il nous avait donné était passée depuis huit jours; il souffrait de ce retard; et, bien qu'avec répugnance, l'Évêque consentit à repartir. Un de ces tourbillons, comme il s'en produit tout à coup dans les rivières débordées, ne fut pas aperçu dans l'ombre; le canot chavira, et les médicaments, le thé, le café, le sucre, les habits et le linge, tout fut perdu.

Ruisselants d'eau, fatigués, torturés par les moustiques, les voyageurs restèrent dans leur pirogue. Au jour, ils se rendirent à l'île Malo, située comme nous l'avons dit au confluent du Ruo et du Chiré; et l'Évêque prit la fièvre.

légère méprise que nous avons faite lors de notre découverte du lac Chiroua. Une vapeur blanche, qui alors couvrait la vallée dans l'endroit où est située la partie méridionale du lac, nous a fait croire que celui-ci avançait un peu plus vers le sud qu'il ne le fait réellement.

En santé ils auraient assurément rejoint le navire, ou même seraient descendus jusqu'à Choupanga; mais cette fièvre abat rapidement les forces, et plonge le malade dans une torpeur, d'où, s'il n'est pas réveillé par une médication active, il passe graduellement à la mort. Cependant toujours préoccupé de sa mission, l'Évêque se consolait en pensant qu'il pourrait gagner l'amitié du chef de l'île Malo, dont l'appui lui serait d'un grand secours. Mais cet homme, sans cœur, prévenu contre les étrangers, probablement par l'expérience qu'il avait des marchands d'esclaves, voulut mettre le malade à la porte, sous prétexte qu'il avait besoin de la case où était celui-ci pour serrer du grain. Il y renonça pourtant, grâce aux prières des Makololos.

Pendant trois semaines ces fidèles compagnons restèrent nuit et jour à côté de la natte, où sans médicamments, sans même de nourriture convenable, expira le bon Évêque. Ils creusèrent sa tombe à la lisière d'une forêt épaisse, où les indigènes enterrent leurs morts. Épuisé lui-même par la dyssenterie, M. Burrup se traîna jusque-là; et vers la chute du jour, tandis que les Makololos déposaient l'Évêque dans la fosse, il prononça de mémoire quelques fragments de notre bel office des morts : « Que la terre retourne à la terre, la cendre à la cendre, la poussière à la poussière, avec l'espoir certain de la résurrection, par l'entremise de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Telle fut la triste fin d'un homme, dont la bonté, la douceur, l'oubli de soi-même, l'entier dévouement à la noble tâche qu'il avait entreprise, peuvent être loués par ses amis, sans que leurs éloges dépassent jamais la vérité. L'endroit où repose son corps est à cent pas de l'embouchure du Ruo, sur la rive gauche du Chiré.

Le lendemain des funérailles, les Makololos déposèrent M. Burrup dans la pirogue, et remontèrent le Chiré aussi loin que possible. Arrivés aux cataractes, ils firent une litière avec des branches, et portèrent le malade jusqu'à Magoméro, profitant des occasions où ils pouvaient se faire relayer, afin d'aller plus vite. Ils craignaient que le missionnaire ne mourût entre leurs mains, et qu'on ne leur fît des reproches. Peu de temps après, M. Burrup fut emporté par la dyssenterie qu'il avait déjà, lorsqu'il s'était mis en route pour aller au-devant de sa femme.

Le capitaine Wilson arriva le 11 mars à Choupanga, après une

absence de trois semaines. Le 15, nous nous dirigions vers la côte. *La Gorgone,* poussée au large par un coup de vent, était allée à Johanna chercher des vivres, et ne fut de retour que le 2 avril. Il était fort heureux pour nous qu'elle se fût ravitaillée, car nous n'avions plus de provisions d'aucun genre.

Le 4 avril, *la Gorgone* partit pour le Cap, ayant à bord mistress Burrup et misses Mackenzie qu'elle avait amenées à la fin de janvier.

Qu'il nous soit permis d'exprimer au brave capitaine Wilson, et à ses officiers, notre profonde gratitude pour les nombreux services qu'ils nous ont rendus, et la part active qu'ils ont prise à nos travaux. Nous remercions également de toute notre âme le capitaine Oldfield, ainsi que toutes les personnes qui nous ont donné tant de preuves de bienveillance ; et nous les prions d'être assurés qu'au milieu des difficultés et des épreuves que nous avons eues à vaincre ou à subir, rien ne nous a donné plus de courage que de savoir que leur sympathie nous était acquise.

Le révérend James Stewart, de l'Église libre d'Écosse, était arrivé par *la Gorgone.* Il débuta sagement par examiner le pays avant de se décider à établir une mission dans l'intérieur; et consacra plusieurs mois à cet examen. Son projet étant de fonder un établissement à la fois religieux et industriel, nous lui avions conseillé de visiter le pays des Manganjas et ses alentours. Par le Chiré et le Zambèse les communications avec la côte sont faciles; la région salubre des highlands n'est qu'à deux jours de la rivière, et s'étend vers le centre à des profondeurs inconnues. Il n'y avait à craindre aucune rivalité de la part de l'Évêque, il était trop généreux pour cela; d'ailleurs la place était assez grande pour contenir des centaines de missions.

Ce fut donc avec joie que nous prêtâmes notre concours à un envoyé du révérend Stewart; mais en recommandant à celui-ci d'aller sur les lieux et de voir les choses par lui-même. Le révérend partit pour cette tournée pendant que nous étions à Choupanga, et remonta le Chiré jusqu'à la hauteur des dernières cataractes. Il ne vit plus que les débris de cette population nombreuse que nous avions trouvée à notre premier voyage, vivant en paix au sein de l'abondance. Les chasseurs

d'esclaves n'avaient laissé que des membres épars de ces tribus compactes, et les avait réduits à une horrible misère.

Le pays si riche encore la dernière fois que nous l'avions traversé, était maintenant brûlé par la sécheresse. Il était impossible de le voir sous un plus mauvais jour.

Avec l'énergie qui le caractérise, M. Stewart regagna le Zambèse; malgré la fièvre, qui le prenait de temps à autre, il remonta le fleuve jusqu'au Kébrabasa; et, ce qui n'est pas sans intérêt, en compara certaines parties au Danube. L'estime qu'il a faite des Highlands du Chiré est naturellement inférieure à la nôtre. Il est toutefois d'avis que les principaux obstacles que rencontrerait l'établissement qu'il projette seraient le commerce d'esclaves et la fermeture du pays, qui n'est ouvert qu'à une poignée de convicts.

Son voyage se faisait à une malheureuse époque; les désastres que l'inexpérience avait attirés sur la mission de l'Évêque avaientjeté le découragement dans beaucoup d'esprits, et l'on ne croyait pas devoir renouveler cet essai. Il est cependant très-probable que si le nouveau missionnaire fût allé à Magoméro, son caractère énergique aurait suffi pour ranimer le zèle de ceux qui s'y trouvaient encore; et il est à peu près certain que la désertion n'aurait pas eu lieu. Toujours est-il que M. James Stewart descendit le Zambèse au commencement de l'année suivante, et repartit pour l'Angleterre, où il fit le triste tableau de ce qu'il avait vu sur les rives du Chiré.

Il ne se trouvait, le 7 avril, qu'un seul de nos hommes qui pût faire son service; tous les autres avaient la fièvre, ou étaient abrutis par l'eau-de-vie que le chef de la douane leur avait secrètement vendue, malgré notre défense la plus expresse.

Le 11, nous partions pour Choupanga, emportant de nouvelles fractions de la Dame du lac. En traversant le Delta, nous vîmes beaucoup d'indigènes qui avaient sur eux des bandes de feuilles de palmier, signe de maladie et de deuil; car les natifs eux-mêmes ne sont pas à l'abri de la fièvre. Cette époque est celle de la malaria; les pluies sont terminées, et le soleil aspire les effluves des plantes en décomposition. La fièvre, cette année-là, paraissait être d'une gravité exceptionnelle.

Chemin faisant nous rencontrâmes M. Walker qui allait chercher des vivres. La famine était grande à Magoméro ; on y souf-

frait cruellement de la privation de nourriture. Les anciens captifs, couverts de plaies affreuses, mouraient de faim et de diarrhée. Les Ajahouas, stimulés par la cotonnade, la poudre et les balles que leur vendaient les Portugais, avaient détruit les riches moissons de l'année précédente. La sécheresse était venue, et la récolte avait péri. M. Walker, avec son énergie habituelle, avait loué des canots, et descendu le Zambèse; c'est alors que nous l'avons rencontré. Ses provisions faites, il en chargea ses pirogues, qu'il remonta péniblement jusqu'au village de Chibisa. Comme il allait se rendre à Magoméro, il apprit que ses collègues avaient quitté la mission pour s'établir dans la vallée du Chiré inférieur.

Nous qui savons le danger que l'on court dans les lieux bas, quand on y est sédentaire, nous déclarons que c'était la plus grande faute qu'ils pussent commettre; et c'est eux seuls qu'on doit en accuser; car ils n'ont agi que de leur propre mouvement.

M. Walker se hâta de les rejoindre; il voulait qu'on regagnât tout de suite les hauteurs; mais des obstacles de différente nature firent remettre le départ; MM. Scudamore et Dickinson prirent la fièvre; et leur perte augmenta les regrets que nous avions déjà de ce que les Highlands n'eussent pas été le siége d'une entreprise mieux dirigée.

Quand la nouvelle des combats de l'Évêque avec les natifs parvint en Angleterre, on y blâma sévèrement ces collisions fâcheuses. La politique de M. Mackenzie, étant contraire à nos opinions, surtout à l'assurance que nous avions donnée aux gens du pays du caractère pacifique des missionnaires, nous l'avions désapprouvée; et lors de la visite que nous fit l'Évêque au mois de novembre, nous l'engageâmes fortement à ne pas entrer en lutte avec les indigènes. Mais quand nous avons vu ceux qui restaient dans leurs foyers le juger avec tant d'amertume, soit penchant naturel à prendre le parti des vaincus, soit connaissance plus exacte du caractère de l'homme, ainsi que du milieu dans lequel il se trouvait, nous avons regardé sa conduite avec plus d'indulgence. Il croyait faire son devoir; et avec d'autant plus de certitude qu'il avait l'approbation de tous ses collègues.

Un de ceux-ci, dans un moment de faiblesse, a rejeté le blâme sur nous; et le gentleman désigné pour remplacer l'Évêque, a



Tombes de mistress Livingstone et de Kirkpatrick sous un baobab, à Shoupanga House (voy. p. 119).

déclaré publiquement à Cambridge et ailleurs, que c'était d'après nos conseils que l'on s'était battu ; le journal de M. Mackenzie donne la preuve du contraire.

Quant à savoir si le chef de la mission pouvait prendre les armes pour délivrer les membres du troupeau qui s'était confié à lui, cela vaut qu'on y réfléchisse. Toute la question est celle-ci : un chrétien peut-il employer l'épée pour se défendre ? Nous ferons toujours, quant à nous, tout ce qui sera en notre pouvoir pour éviter une collision avec les indigènes ; mais en cas d'attaque, notre sang bout à la seule pensée de voir toucher du doigt nos femmes, nos sœurs ou nos filles ; en notre qualité d'homme, ayant des sentiments humains, nous n'hésiterions pas à nous battre jusqu'à la mort, et avec toute la furie dont nous serions capable.

Avant de se trouver en face des chasseurs d'esclaves, le bon Évêque avait autant de répugnance à faire usage des armes que qui que ce soit en Angleterre. Il est possible qu'il ait eu tort de s'en servir ; mais à la vue de malheureux captifs, ou à la pensée de gens de leurs maisons traînés en esclavage, il est peu d'Anglais qui n'eussent pas commis la même faute.

Pendant le mois d'avril, toujours malsain dans ce pays-ci, la fièvre prit à Choupanga et à Mazaro plus de malignité qu'à l'ordinaire. Il y en eut à bord plusieurs cas qui furent bientôt guéris ; mais qui ne tardèrent pas à se reproduire. Vers le milieu du mois mistress Livingstone fut attaquée, et la maladie s'accompagna de vomissements opiniâtres. On ne connaît pas de remède contre cet effroyable symptôme, qui d'ailleurs rend toute médication inutile, puisque rien n'est pris qui ne soit immédiatement rejeté.

Le docteur Kirk prodigua à la malade tous les soins qu'il était possible de lui donner ; mais elle perdit connaissance, et ferma les yeux pour toujours le dimanche 27 avril 1862, au moment où le soleil se couchait. On fit un cercueil pendant la nuit ; le lendemain on creusa une fosse à l'ombre du grand baobab ; et le petit groupe de ses compatriotes, qui se trouvaient là, aidèrent le pauvre mari à enterrer la morte. Le révérend James Stewart lut l'office des morts ; et les matelots passèrent volontairement plusieurs nuits à l'endroit où elle avait été déposée.

Ceux qui ne savent pas combien cette brave et bonne épouse

avait su rendre agréable sa maison de Kolobeng, en faire un séjour délicieux, à un millier de milles du Cap, au fond des terres; quelle heureuse influence elle exerçait sur les rudes tribus de l'intérieur, non-seulement comme fille de M. Moffat, mais par ses vertus personnelles, pourront ne pas comprendre qu'elle ait bravé les fatigues et les dangers d'un pareil séjour. Elle les connaissait tous; et dans son désintéressement, elle venait reprendre sa tâche; mais au lieu de ce pénible labeur, c'est le repos qu'elle a trouvé. *Fiat, Domine, voluntas tua !*

CHAPITRE XXI.

Départ du Dr. Kirk et de Ch. Livingstone pour Têté.— Guerre de Belchior. — Connivence du gouverneur-général avec les traitants. — Maîtres et esclaves. — Le *Lady Nyassa*. — Réflexions des indigènes sur la pesanteur du fer. — Liberté de discussion. — Jeux d'oiseaux. — Notre nouveau quartier-maître. — Le départ du *Lady Nyassa* est retardé. — La Rovouma. — Ses riverains. — Nattes. — La tsétsé. — Chenal tortueux. — Poisson bizarre. — L'Anglais en Afrique. — Hommes portant le pélélé. — Mabihas. — Makoas. — Route de la traite pour se rendre à Quiloa. — Sur un banc de sable. — Hostilité. — Ruches et miel. — Houille. — Passes rocailleuses. — Sources de la Rovouma. — Crocodiles. — Leurs œufs. — Chasse au senzé. — Retour au Pionnier.

Le 5 mai, le docteur Kirk et Charles Livingstone partirent pour Têté, avec la guigue, afin de prendre les effets et les marchandises qui appartenaient à l'expédition, et de les rapporter à Choupanga. Ils choisirent pour rameurs quatre hommes de Mazaro, et emmenèrent un de nos marins qui devait les servir. Malheureusement celui-ci prit la fièvre le lendemain du départ, et fut malade presque tout le temps du voyage; de sorte que ces messieurs eurent non-seulement à faire leur cuisine, mais encore à soigner le cuisinier.

Les gens de Mazaro se conduisirent parfaitement; ils étaient d'une propreté remarquable, et se baignaient tous les soirs, bien qu'il fît assez frais après le coucher du soleil. Si l'on donnait quelque chose à l'un d'eux, ce qui arrivait souvent, si petit que fût le morceau, il le partageait avec les autres.

Pour remonter ils préféraient la gaffe à la pagaie, et choisissaient les parties du fleuve où il n'y avait que deux ou trois pieds d'eau, au lieu de s'engager dans le chenal, dont le courant était rapide. Tous les quatre avaient le sentiment du rhythme porté au plus haut degré : ils levaient leurs gaffes, les abattaient, poussaient la barque, et donnaient le coup final avec un ensemble d'une précision merveilleuse. A peine avait-on be-

soin de toucher au gouvernail tant ils étaient habiles à maintenir le bateau dans sa course. Un grand nombre de leurs barcarolles étaient fort belles, quelquefois très-plaintives, une entre autres qui paraissait être une lamentation faite sur un chef mourant, était extrêmement touchante.

Le premier jour le vent fut très-faible; mais la brise se leva au coucher du soleil, et la voile fut déployée. L'équipage éprouva naturellement une vive satisfaction en voyant la guigue marcher d'elle-même. Pour nos Makololos, le bateau à voile est le chef-d'œuvre de la construction navale; « quelle différence avec le bateau à vapeur; il n'y a pas de bois à couper; vous n'avez qu'à rester tranquille, et le bateau vous emmène. »

A la nuit close, le vent augmenta; la guigue marcha plus vite. Les canotiers, d'un tempérament inflammable, excités par la course, improvisèrent un chant d'une énergie sauvage. La bise fraîchit, le bateau fendit les vagues; les hommes, fous d'enthousiasme, se levèrent d'un bond, et chantèrent plus fort, en gesticulant avec frénésie. Tout à coup les chants cessèrent, et les improvisateurs furent couchés sur le dos : la guigue était sur un banc de sable.

Poursuivant leur route, nos voyageurs trouvèrent dans une île, située en face de Chiramba, des réfugiés manganjas, chassés de leur village par un nommé Belchior. Celui-ci, banni du Portugal, s'était fixé près de Lupata; il avait épousé la sœur d'un chef mulâtre qui habite au-dessous de Tété; et il campait alors dans une île du Chigogo.

La nuit était venue quand nos amis passèrent devant cette dernière île. On les somma de s'arrêter; le fifre et les tambours appelèrent aux armes; et l'on cria de toutes parts : les Anglais, les Anglais ! Nos voyageurs abordèrent, et n'eurent pas à s'en repentir. Belchior leur dit que Chibisa lui avait envoyé un message insolent; qu'il y avait répondu en allant le trouver avec soixante-dix mousquets, l'avait chassé de la résidence qu'il habitait, près du Zambèse, et avait mis le feu au village. Dans cette région les particuliers prennent des allures belliqueuses, et font la paix et la guerre, comme s'il n'y avait pas dans le pays d'autre autorité que la leur. Plus tard cet aventurier força Chibisa à se retirer chez les missionnaires qui sont vis-à-vis de l'île de Dakanamoio, et le menaça de l'y poursuivre. Nous avons

à ce sujet adressé une réclamation au gouverneur de Tété, le senhor Antonio Tavarès d'Alméida. Son Excellence avait déjà défendu à Belchior de donner suite à ses menaces ; nous le constatons avec plaisir.

Le docteur Kirk et Charles Livingstone gagnèrent Tété le 17 mai ; ils trouvèrent la monotonie de ce séjour agréablement rompue par le mariage de la fille du gouverneur qui épousait un officier. Ce joyeux événement était célébré suivant la coutume : les esclaves buvaient, chantaient, dansaient, tambourinaient, et déchargeaient leurs mousquets.

Nos amis furent très-bien reçus par le senhor d'Alméida; beaucoup mieux qu'ils n'avaient le droit de s'y attendre après lui avoir enlevé les captifs que ses agents avaient achetés. Un jour, néanmoins, causant avec le docteur Kirk, son Excellence se prit à dire qu'elle avait reçu du Gouverneur-général, son frère aîné, certaine dépêche établissant que la traite des noirs étant permise par la loi portugaise, tout individu, ayant sa résidence sur le territoire colonial, et faisant ce commerce, devait résister par les armes à quiconque tenterait d'attaquer ses agents. C'était dire, en propres termes, que l'on se battrait avec nous, la première fois que nous essayerions de libérer les esclaves d'autrui.

Rien n'est moins extraordinaire que de voir un représentant du gouvernement portugais prendre part au commerce d'esclaves; si nous mentionnons cet incident, c'est parce que le gouverneur du Mozambique, en parlant anglais, et en protestant d'un vif désir de supprimer la traite, s'est fait parmi les officiers de la marine britannique une réputation de droiture à laquelle pas un de ses compatriotes ne voudrait croire.

Lorsque M. d'Alméida vit plus tard que son frère nous avait dévoilé ses sentiments réels, il en parut un peu chagrin. Son Excellence aurait dû penser que vivant dans les coulisses nous n'avions jamais été dupes de ses palabres; et que nous aurions voulu depuis longtemps l'avoir en plus grande estime.

Le gouverneur de Tété, personne ne l'ignore, fait le double commerce dont nous avons parlé plus haut. Une partie des captifs qu'on lui amène, s'envoient dans l'intérieur ; les autres sont échelonnés sur les bords du fleuve, en attendant qu'on les expédie à la côte. Or, la loi portugaise, à moins qu'elle n'ait aucun sens, défend cette double manœuvre. S'il est vrai qu'elle

tende à la suppression de la traite, elle ne doit pas tolérer qu'on fasse de nouveaux esclaves.

Il a été décrété à Lisbonne que l'esclavage serait aboli dans cette province en 1878, et que les esclaves du gouvernement seraient libres à dater de 1863. Un officier nous disait qu'on faisait travailler ces malheureux d'une manière effroyable, afin d'en tirer le plus possible avant de les libérer.

Depuis que M. d'Alméida est gouverneur de Têté, la ville a gagné énormément. On y a fait deux rues, ou plutôt deux bonnes routes, chose nouvelle dans le pays; et l'on y trouve des centaines de soldats indigènes, beaucoup mieux habillés que ne l'était autrefois la dixième partie de ceux qu'on y rencontrait.

Quelqu'un, qui paraît bien informé, nous a dit que le district de Têté coûtait à la métropole trois mille livres par an, et lui en rapportait trois cents. Le commerce d'ivoire a décliné d'une manière très-notable par suite de la disparition des éléphants; soit qu'on les ait détruits, soit que la chasse dont ils étaient l'objet les ait fait déguerpir.

A leur arrivée à Têté, nos amis y trouvèrent les pirogues que nous avions louées à Mazaro pour le transport de nos bagages. Elles avaient apporté des munitions pour la troupe; et avaient été accompagnées par un officier, qui, sous prétexte que les rameurs ne s'étaient pas montrés assez diligents, avaient fait donner des coups de fouet à un certain nombre d'entre eux, bien qu'il eût affaire à des hommes libres. Ces pauvres diables en avaient le dos terriblement lacéré.

Il y a ici des lois; mais pour la théorie; dans la pratique on les remplace souvent par le caprice individuel. Ayant une fois, à Choupanga, pris deux voleurs sur le fait, nous les avions envoyés au fonctionnaire le plus proche, laissant à nos larrons, comme preuve du délit, tout ce qu'ils nous avaient dérobé. Le lendemain nous recevions un billet où l'on nous demandait quel châtiment il fallait infliger aux coupables. Nous avons mieux aimé leur faire grâce que de prononcer la sentence.

Entre hommes d'égale position, on se menace fréquemment de recourir au fusil, qui prend, dans ce cas, le nom de ministre de la justice.

Les canotiers reçoivent avant de partir la paye et les vivres qui leur sont dûs. Quand les eaux sont basses, et que le charge-

ment est lourd, le voyage se prolonge; il arrive souvent alors que les rameurs, ayant fini leurs provisions avant d'avoir gagné Tété, sont obligés d'en acheter d'autres avec leur propre salaire; d'où il résulte que les pauvres gens ont travaillé pour rien. Les canotiers de nos voyageurs étaient précisément dans ce cas-là; mais voulant qu'ils eussent la force de faire leur besogne nos amis leur rendirent beaucoup plus qu'ils n'ont habituellement. Ils ajoutèrent une chèvre et un cochon, au sorgho qui forme la ration ordinaire; et leurs rameurs se conduisirent à merveille, partant dès l'aurore, et ne s'arrêtant qu'à la nuit close; si bien que les canots marchèrent aussi vite que la guigue, et arrivèrent à Choupanga avant la fin du cinquième jour.

Les traitants se plaignent beaucoup des canotiers, qui disparaissent quelquefois avec la cargaison, fait d'autant plus douloureux que nul châtiment ne peut atteindre les coupables. Une chose certaine, c'est qu'en pareil cas il n'y a pas d'affection de perdue; car il n'en existe ni d'un côté ni de l'autre.

Tous les fragments de la Dame du lac se trouvant à Choupanga, on se mit en mesure de les réunir. Un terrain fut nivelé au bord du Zambèse; on y plaça des palmiers qui formèrent les coulisses; et le mécanicien et ses aides travaillèrent avec zèle.

Dans tous les endroits où règne l'esclavage on est plus fréquemment volé que partout ailleurs; nos boulons disparurent, ce qui nous gêna beaucoup; mais grâce à la strychnine les voleurs ne nous prirent pas autre chose.

Une hyène ayant mangé la viande qui lui était destinée, viande où nous avions mis de ce poison, fut trouvée morte le lendemain. On apprit ce qui l'avait tuée; et les gens en conclurent qu'il était malsain de voler des hommes qui possédaient un charme aussi puissant. Le mulâtre qui gardait la maison de Choupanga aurait bien voulu avoir de cette drogue pour en donner aux Zoulous, dont il avait une peur mortelle, et à qui, en outre, il fallait payer le tribut.

C'était le 12 juin que les dernières pièces du navire étaient arrivées à Choupanga. Le 23, après différentes causes de retard qu'il est inutile de raconter, il ne restait plus qu'à lancer le *Lady Nyassa*. Des indigènes étaient venus de tous les points de l'horizon pour assister à ce spectacle. La plupart étaient per-

suadés que notre bâtiment sombrerait dès qu'il entrerait dans le fleuve. De vives discussions s'élevaient à cet égard.

« Mettez une houe dans l'eau, rien qu'un petit morceau de métal, disait la majorité, il enfoncera immédiatement; et vous voulez qu'une pareille masse de fer puisse naviguer? Elle ira au fond; ce n'est pas douteux.

— Il est certain, répondaient les autres, qu'il en serait ainsi avec nous; mais les blancs ont des médecines pour tout ce qu'ils entreprennent. Ils ont bien fait une femme; voyez plutôt celle qui est en avant du navire : excepté qu'elle ne parle pas, rien n'y manque. »

Les incrédules ne pouvaient en croire leurs yeux, quand ils virent la masse de fer se balancer avec grâce, et flotter légèrement sur le fleuve, au lieu d'enfoncer, comme ils l'avaient prédit. « C'est vrai, disaient-ils, ces hommes-là ont des charmes bien puissants. »

Ayant reçu du professeur Owen la recommandation de faire des recherches sur les premiers états de la tsétsé, afin qu'on pût trouver le moyen d'anéantir cette peste, nous avons souvent demandé aux indigènes ce qu'ils savaient à cet égard. Un de nos Makololos se rappelait avoir entendu discuter cette même question à Linyanti, où, suivant l'usage, on avait parié que personne ne pourrait la résoudre. Quelques temps après, un vieillard se présenta pour réclamer le prix, assurant que la tsétsé pondait des œufs rouges, et les déposait sur les feuilles du bauhinia.

Les œufs désignés par cet homme étaient probablement ceux de l'insecte que nous avons décrit, et dont la ponte est recouverte d'un enduit sucré et mucilagineux, qui est une friandise pour les Béchuanas, et les habitants du Kalahari[1]. Quelques-uns des parieurs n'écoutèrent pas le vieillard; ils prétendirent qu'il n'avait jamais vu ce dont il parlait. Quelques autres soutinrent que ces œufs rouges étaient pondus sur les ramilles, et non pas sur les feuilles. Un petit nombre assura que la tsétsé déposait ses œufs dans la fiente des buffles; et ceux qui disaient cela avaient probablement raison. En détruisant les animaux sauvages, la civilisation pourra seule anéantir la tsétsé[2].

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 185; Paris, Hachette, 1859.
2. Nous ne pensons pas que la tsétsé dépose ses œufs dans la fiente de buffle,

Nous nous rappelons avoir entendu les indigènes discuter avec une incroyable ardeur sur le pied de l'autruche. La question était celle-ci : les deux orteils qui composent ce pied représentent-ils le pouce et l'index de l'homme, ou bien l'annulaire et le petit doigt? Il est amusant de voir en pareille circonstance avec quelle liberté de langage, et quelle fougue, les gens de la plus basse classe contredisent leurs supérieurs. Ils n'ont pas souvent l'occasion de se mettre en évidence, et profitent tant qu'ils peuvent de celle qui leur est offerte. « Nous ne sommes que de petits enfants, toujours au sein de notre mère; nous ne pouvons pas marcher seuls; nous ignorons tout, disent-ils : mais nous savons que les anciens parlent de cela comme des gens qui n'en connaissent pas le premier mot; jamais on n'a dit pareille absurdité; » et notre homme continue avec la même franchise.

Entre opposants du même âge, celui qui a la langue la mieux attachée confond son adversaire. Toutefois le vaincu n'accepte pas la défaite; oppressé et râlant, ne pouvant plus discuter, il jette ces mots avec effort : « Courez donc plus vite que moi! » Et les voilà partis; ils font un mille à toute vitesse; rapportent une

ni d'aucun autre animal, et par la bonne raison que nous ne croyons pas qu'elle ponde. Il nous semble qu'elle doit être pupipare, c'est-à-dire émettant ses petits à l'état de nymphe. Ce fait expliquerait l'ignorance des Makololos à l'égard de ses œufs; et cette ignorance des nègres, bons observateurs des bêtes qui les intéressent, nous confirme dans notre opinion, basée d'ailleurs sur des caractères assez tranchés. Les mouches, dont les larves éclosent dans le fumier et dans les bouses, ont une trompe terminée par des lèvres, leurs antennes sont formées de trois articles, et munies d'un style, leurs tarses ont des pelotes, etc. Rien de tout cela chez la tsétsé; mais un suçoir de plusieurs pièces, enfermé dans une gaîne velue à deux valves, comme chez les pupipares, et des antennes à un seul article, dépourvues de style, écartées l'une de l'autre, ainsi qu'on le remarque dans certains genres de cette famille. Autant que nous pouvons en juger d'après la figure de la page 627 du premier voyage de Livingstone, elle aurait les tarses crochus des hippobosques. Enfin son abdomen, que l'on voit se gonfler à mesure qu'elle se gorge de sang, présente l'extensibilité nécessaire à la gestation, qui caractérise ce genre de mouches. Déjà MM. Edwards et Chapman avaient entendu dire par les Bushmen que la tsétsé était vivipare. Rien de plus facile que de s'assurer du fait; il suffirait d'ouvrir une femelle pour savoir à quoi s'en tenir. Dans tous les cas on a eu tort d'appeler la tsétsé *glossina morsitans*. Les glossines n'ont pas seulement les antennes des mouches ordinaires; elles ont une trompe, fort mince il est vrai, et protégée par les palpes qui lui servent d'étui, mais une véritable trompe, terminée par des lèvres, au lieu d'une lancette multivalve; et comme elles doivent leur nom à leur appareil buccal, il ne fallait pas mettre sous la même rubrique une mouche chez qui cet appareil est tout différent. Si notre opinion se vérifiait, la distance entre la tsétsé et la glossine serait encore bien plus grande, puisque cette dernière est ovipare. (*Note du traducteur*).

branche de l'arbre qui forme le but; et cette course ayant rétabli l'équilibre entre le physique et le moral, les deux contradicteurs s'asseyent tranquillement l'un à côté de l'autre. Si, après s'être battus à coups de plume, jusqu'à s'être précipité le sang à la tête ou au cœur, les journalistes, au lieu d'en venir à refuser l'insertion de la prochaine lettre, à moins qu'elle ne soit payée au taux des annonces, terminaient la querelle par une course rapide, il y aurait moins d'attaque d'apoplexie ou de maladies de cœur à enregistrer tous les ans.

Le territoire de Choupanga est très-riche en oiseaux; quelques espèces y séjournent toute l'année; beaucoup d'autres ne font qu'y passer quelques mois. Des bandes de pigeons verts y arrivent en avril pour manger les fruits naissants du figuier sauvage, dont une grande espèce de chauve-souris fait également sa nourriture. Le joli tisserin noir à épaulettes jaunes y est commun, et semble jouir énormément de la vie dès qu'il est en costume de noces.

Le matin, après un déjeuner copieux, trois ou quatre amis se réunissent, et vont se percher sur les broussailles qui bordent une petite plaine herbeuse. Ils commencent par faire entendre leur chant calme et doux qui exprime la satisfaction, et qu'ils écoutent avec un plaisir évident; puis le jeu succède à la musique. Déployant ses pennes veloutées, l'un d'eux glisse d'une aile frémissante, et en chantant, jusqu'au milieu de l'espace qui est ouvert devant lui. Arrivé là, il tourne brusquement sur lui-même, en produisant avec ses ailes un bruit analogue à celui d'une crécelle d'enfant; puis il regagne sa place. Chacun à son tour se livre à ce même exercice, et tâche de craqueter plus fort que les autres en faisant sa pirouette. Cela dure ainsi pendant des heures; mais seulement à l'époque des amours et du brillant plumage. Une fois qu'il a endossé l'habit d'hiver, habillement complet d'un brun terne, l'oiseau devient triste, et ne pense plus au plaisir.

On nous avait envoyé du Cap deux mulets qui devaient nous aider à transporter le vapeur de l'autre côté des cataractes. Ils sont arrivés à Choupanga, et sont morts peu de temps après. Un Portugais s'est alors empressé de nous dire qu'il avait toujours su que nous ne les garderions pas; la chose était maintenant facile à deviner. Il ajouta qu'on avait souvent essayé d'en

avoir; mais qu'en fait d'animaux domestiques rien ne pouvait vivre dans le pays, pas même un cochon. Il avait craint, disait-il, de paraître officieux; c'était pour cela qu'il ne nous avait pas prévenus. La raison est au moins singulière.

Nous avions obtenu de *la Gorgone* un vieux quartier-maître, un excellent marin, capable de rendre les plus grands services quand il n'avait pas bu; mais d'une aptitude exceptionnelle à s'enivrer chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Il aurait fait merveille si nous avions pu remonter immédiatement le Chiré, ainsi que nous en avions le désir, car il n'aurait pas eu de liqueur; mais le voisinage des Portugais lui était fatal. Il fallait que le besoin qui le dominait fût terriblement fort; il ne savait pas un mot de la langue des indigènes, qui à leur tour n'entendaient pas l'anglais; cependant il persuada à l'un d'eux d'aller lui chercher du vin à sept milles de l'endroit où nous étions; et parvint à le lui faire introduire dans le Pionnier, avec la bière que cet homme y apportait. A jeun, il était tranquille, respectueux, obligeant, ayant l'œil à tout, constamment à l'ouvrage, et soignant les moindres choses Malheureusement il était presque toujours ivre Cela nous fit beaucoup de peine; mais il fallut l'embarquer sur le premier vaisseau de guerre qui toucha à la côte. Ceux qui n'ont jamais ressenti le besoin ardent que ces hommes-là ont des spiritueux ne peuvent pas se figurer la force de la tentation à laquelle ils succombent. « Vous voyez ce qui est bu, disait un ivrogne écossais, mais vous ne voyez pas la soif. »

Quand l'arrimage du *Lady Nyassa* fut terminé, les eaux devinrent tellement basses qu'on ne pouvait songer à partir avant la crue de décembre. Il nous fallait, en outre, des provisions et des bœufs de trait, que l'on ne peut se procurer qu'à l'île de Johanna. Sans refuser positivement au commerce l'entrée du Zambèse, les Portugais sèment des entraves sur la route. A les entendre, ils veulent seulement toucher un faible droit, établir une police du fleuve, et reconstituer le domaine de la Couronne dont les Landines ont usurpé les terres. En attendant, le Zambèse n'est d'aucune utilité pour les autres, et ne leur sert qu'à charrier leurs esclaves.

La Rovouma qui, disait on, sortait du Nyassa, et qui se trouve en dehors des possessions portugaises, étant une rivière libre,

nous résolûmes de l'explorer à notre retour des Comores. Après avoir réparé la machine, le gouvernail, et les roues de notre vapeur, réparations qui nous firent passer quelque temps sur le Kongoné, nous partîmes le 6 du mois d'août pour Johanna. Un magasin de provisions de toute nature est établi dans cette île, au fond de la baie de Pomone, pour le ravitaillement des croiseurs, et se trouvait alors sous la direction de M. Sunley, consul d'Angleterre, qui déjà nous avait rendu maints services. Il eut cette fois l'obligeance de nous céder trois paires de bœufs qui travaillaient à sa fabrique de sucre.

Bien qu'entravé dans cette fabrication par la nécessité d'y employer des esclaves, M. Sunley a fini par triompher d'obstacles devant lesquels un homme moins énergique se serait découragé. Afin d'inspirer à ses travailleurs le désir d'être libres, il leur donne des gages régulièrement payés; c'est la seule chose qu'il puisse faire pour eux. L'usine qu'il a fondée est importante; et il cultive en canne à sucre, trois cents acres d'un sol fertile. Nous espérons qu'il réalisera la fortune qu'il mérite à tous égards. S'il avait pu s'établir sur la terre ferme, où les indigènes seraient venus en foule lui demander du travail, il y aurait certainement inauguré une ère nouvelle. Dans une île aussi petite, déjà occupée en grande partie, et où les propriétaires ont sur leurs esclaves un pouvoir absolu, l'entreprise avait bien moins de chances de réussir, et ne doit pas être renouvelée. Si mister Sunley fonde un autre établissement, ce n'est pas à Johanna, ou à Zanzibar, qu'il devra le placer; mais sur la terre africaine, où le travail est libre; et où l'esclave lui-même, quand il est mécontent, peut se libérer par la fuite. Une opération de compte à demi avec des Arabes, dans une île où règne l'esclavage, ne peut jamais être pour un Anglais qu'un moyen de s'épargner l'odieux de fouetter ses gens, en laissant cette tâche à ses associés.

Partis de Johanna à la remorque de *l'Oreste*, vaisseau de la marine anglaise commandé par le capitaine Gardner, nous avons atteint l'embouchure de la Rovouma au commencement de septembre. Le capitaine, et plusieurs de ses officiers, montant la guigue et le cutter du vaisseau, nous ont accompagnés sur la rivière pendant deux jours.

Les eaux étaient exceptionnellement basses, et le matin la

besogne était rude. Mais dès que la brise se mettait à souffler, tout s'animait et changeait de face. Nos quatre bateaux marchaient alors à pleines voiles, les hommes de la guigue et du cutter criant : bâbord à la barre! tribord à la barre! cale tout! pendant que les nôtres se jetaient les mots équivalents de : Pagombé! pagombé! enda quété! birani! birani! Soudain le bateau qui menait la file touchait un banc de sable, la voile s'abaissait, les hommes sautaient par-dessus bord et faisaient reculer la barque. Ceux qui venaient derrière eux évitaient l'obstacle, passaient devant, et s'engravaient à leur tour, en prenant un haut fond pour le chenal, qui avait souvent très-peu d'eau.

Réveillés subitement par une vingtaine de coups de fusil, un troupeau d'hippopotames ouvrit les yeux, regarda les étrangers qui venaient envahir ses domaines, et les contempla avec surprise, jusqu'au moment où de nouvelles balles l'obligèrent à se réfugier dans le bassin près duquel il reposait. A notre retour l'un des membres de cette troupe voulut se venger; il nous suivit, se plaça sous le bateau, et par deux fois essaya d'en arracher le fond. Celui-ci heureusement était trop plat pour être saisi avec force. Une seule planche en fut endommagée par les crocs du monstre, qui enleva le bateau et le soutint droit au-dessus de la rivière, bien qu'il s'y trouvât dix hommes et deux mille livres de bois d'ébène.

Le soir de l'un des deux jours que le capitaine Gardner passa avec nous, la flottille s'arrêta en face du petit lac de Chidia, qui fait corps avec la Rovouma lorsque celle-ci déborde. Une ceinture de montagnes, parsemées d'arbres, et d'une hauteur de cinq à six cents pieds, entoure presque entièrement ce petit lac. Sur les pentes de cette enceinte, on apercevait de petits hameaux, et des champs, dont les produits étaient alors récoltés. Les habitants ne semblaient pas inquiets de la présence de cette bande nombreuse qui venait camper sur les bancs de sable, situés au pied de leur demeure.

Le bois d'ébène est très-commun dans ces parages, où l'antilope bleue (*cephalopus cæruleus*) qui est à peu près de la taille d'un lièvre, paraît très-abondante; nous en jugeons du moins par le nombre de peaux qu'on nous apporta dans l'espoir de nous les vendre.

On fait ici de jolies nattes ayant la forme d'une feuille de dattier; elles sont teintes avec l'écorce de différents arbres; et présentent diverses couleurs. Nous avons trouvé la tsétsé presque depuis l'embouchure de la rivière jusqu'au point où nous nous sommes arrêtés; il en résulte qu'il n'y a pas de gros bétail sur les bords de la Rovouma.

La navigation ne devint pas plus facile les jours suivants; des troncs d'arbres, apportés par les grandes eaux, embarrassaient le chenal, où ils étaient nombreux. En maint endroit, la rivière se divisait en deux ou trois branches, et pas un de ces bras n'avait assez de profondeur pour des embarcations tirant trois pieds d'eau; de sorte qu'il nous fallait traîner les nôtres quand elles arrivaient là. Mais jamais les eaux n'ont été plus basses; et il se passera peut-être bien des années avant qu'il y ait une pareille sécheresse.

Bornée sur les deux rives par des plateaux élevés, la vallée de la Rovouma est d'une largeur de deux à quatre milles, et vient de l'ouest-nord-ouest. Elle décrit une ligne assez droite; mais la rivière est tortueuse; et par la sécheresse qu'il faisait alors, le chenal décrivait de tels zigszags qu'il nous fallait souvent parcourir trois milles pour en faire un à vol d'oiseau. Il doit en être différemment quand la rivière est grande.

Nous avons vu très-peu de monde pendant la première semaine. Les villages, afin de les protéger contre les chasseurs d'esclaves, sont cachés dans les jongles épaisses qui couvrent les flancs de la montagne; et cette partie silencieuse de la rivière n'a donné lieu à aucune remarque intéressante.

Persuadés que la Rovouma n'était navigable que pendant huit mois de l'année, nous n'en avons pas moins poursuivi notre course, afin de voir si les rapports que différents officiers de marine nous avaient faits de la puissance de cette rivière se justifiaient plus haut, et si la partie supérieure ne pourrait pas être utilisée, en supposant qu'elle fût en communication avec le lac Nyassa. Nous y avons acquis la nouvelle preuve que ceux qui visitent de nouvelles contrées ne sauraient agir avec assez de prudence.

Des gentlemen, très-compétents en pareille matière, nous avaient dit que la Rovouma était bien supérieure au Zambèse, non-seulement par l'absence de barre, mais par son volume

d'eau plus considérable, et par la beauté de ses rives. Ces messieurs l'auront vue dans une saison toute différente de celle où nous l'avons visitée; et pour être dans le vrai on devra prendre un terme moyen entre leur appréciation et la nôtre. Il est possible que la Rovouma puisse servir au commerce pendant les trois quarts de l'année; des gens de passage comme nous, sont peu capables de trancher la question.

Nous avons été frappés de la rareté des animaux; de temps en temps quelques paires de jabirus, à la démarche solennelle, traversaient les hauts-fonds; quelques oiseaux d'eau, entre autres des oies d'Égypte; mais à peine un crocodile ou un hippopotame.

A la fin de la première semaine un vieillard, qui habitait l'un des villages situés dans la montagne, se rendit à notre camp, et nous dit qu'il nous ferait un cadeau. Il reparut le lendemain avec une quantité d'individus qui apportaient du manioc, de la farine et des ignames.

Ce sont des Makondés qui habitent cette région; ils vivent en bons rapports avec les Mabihas et les Makoas dont la demeure est au midi de la Rovouma. Leur langage diffère considérablement de celui des riverains du Zambèse; et n'en est pas moins de la même famille.

Nous sommes allés faire un tour sur les pentes de la rive gauche; nous y avons trouvé des arbres d'essences très-variées, que nous n'avions rencontrés nulle part. Ceux qu'on voit ordinairement dans les provinces de l'intérieur, à une grande distance de la mer, en sont ici beaucoup plus rapprochés. Le mpingou (ébénier africain) y abonde à sept ou huit milles du rivage; il y acquiert des dimensions plus fortes et y présente plus d'ébène que dans les autres localités. On y rencontre aussi le mosoko, bel arbre qui fournirait de très-bon bois de construction; nous l'avons vu débiter près de la côte, par des mulâtres arabes, qui en faisaient des planches.

Avant d'arriver au sommet de la pente nous nous sommes trouvés dans une forêt de bambous. Sur le plateau, de grands espaces avaient été défrichés et mis en culture. L'un des habitants nous offrit de la bière; nous acceptâmes; et la crainte que nous avions inspirée à ceux qui étaient là fut tout à coup dissipée. Leur langage était à peine compris de nos canotiers de Mazaro.

26

Quelques-uns de ces gens prirent dans les trous de la berge un poisson curieux, dont la nageoire ventrale, de forme circulaire, est d'une largeur peu commune, et ressemble au jouet d'enfant appelé *sucker*. On dit que ce poisson, qui se nomme *chiriré* se trouve également dans le Zambèse. Malgré la dimension de ses nageoires, qui toutes sont grandes, il est rare, nous a-t-on affirmé, qu'il s'aventure en pleine rivière ; il reste aux environs de son terrier, où il est facile de le prendre avec la main.

Les canotiers du Zambèse, fort habiles à saisir les moindres signes qui dénotent la profondeur de l'eau, savent se diriger avec infiniment d'adresse. Debout, à l'avant de l'embarcation, le Mokadamo, c'est-à-dire leur chef, indique la route au Molimo qui est le timonier; et s'il est nécessaire, vient en aide au gouvernail avec la grande perche dont il est muni. Accoutumés qu'ils sont à la pagaie, nos hommes préféraient la gaffe à nos longues rames, et nous faisaient marcher plus vite en poussant qu'en ramant.

Le mokadamo, frappé de cécité par la lune, ne voyait plus dès qu'il faisait nuit; ses camarades étaient obligés de le conduire, et de lui mettre les morceaux dans la main, sans quoi il n'aurait pas pu manger. C'était, disaient nos rameurs, parce que ses yeux se reposaient le soir que pendant le jour il voyait si bien le chenal. Quelquefois, cependant, il lui est arrivé de se méprendre et de nous faire engraver. L'équipage, imbu de l'esprit d'opposition, et mené par João, qui aspirait au pouvoir, raillait notre homme de sa sottise : « Dormait-il donc? — Pourquoi avait-il permis au bateau d'aller là? — Est-ce qu'il ne pouvait pas voir que le chenal était ailleurs? » Un jour, le mokadamo impatienté de ces quolibets, jeta sa perche avec colère e dit à João qu'il pouvait s'en emparer s'il en avait envie. João ne se le fit pas dire deux fois ; mais l'instant d'après il nous mettait dans un plus mauvais pas que ne l'avait jamais fait son prédécesseur, et devenait la risée de ses camarades.

En voyage, il faut prendre en bonne part les menus incidents de ce genre, qui, après tout, nous montrent que les mêmes passions, les mêmes tendances existent chez tous les hommes. Il est fâcheux de voir des Européens intervenir en pareil cas, et s'irriter de ce qui vraiment n'est pas coupable. Un Anglais possédait

un fusil qui avait la dangereuse habitude de partir tout seul, au moment où l'on s'y attendait le moins. Cet Anglais remontait le Zambèse dans une pirogue, conduite par des indigènes, et ne connaissait guère du langage de ses rameurs que le verbe tuer. Le fusil, en se déchargeant de lui-même, ayant effleuré de sa balle l'un des canotiers, celui-ci au moment de s'endormir exprima à ses camarades la crainte qu'il avait que cette malheureuse arme ne *tuât* quelqu'un de la bande. Notre Anglais, qui entendit son mot, se figura qu'on en voulait à ses jours, et passa la nuit, son revolver à la main, prêt à punir la trahison qui n'existait que dans son esprit. Plus tard l'aventure fut publiée dans un journal, et présentée comme une situation atroce, dans laquelle le héros n'avait échappé que de l'épaisseur d'un cheveu à la perfidie d'abominables sauvages.

Un autre lion britannique, ayant à faire en canot un trajet de deux cents milles, et ne sachant pas un mot de la langue du pays, ne trouva rien de mieux que de décharger son revolver chaque fois que, dans le jour, ses canotiers voulaient aborder. Le soleil était dévorant; les pauvres noirs faisaient signe qu'ils voulaient acheter de la bière. « No, no, no; paddle you must[1]; » et le revolver partait. A la façon dont ce maniaque nous raconta la chose, il était évident qu'il croyait s'être montré fort habile.

Un troisième, dont l'opinion qu'il avait de lui-même différait entièrement de celle de la tribu qu'il visitait, se plaignait dans un meeting du peu de véracité d'un voyageur pour qui cette même tribu avait été bonne et respectueuse, ce que ledit voyageur s'était plu à reconnaître. Pour preuve de la malice de cette peuplade notre gentleman racontait, qu'avant d'arriver au village, il avait garrotté l'un des hommes de sa suite, et l'avait rossé d'importance. S'imagine-t-on l'effet produit dans un bourg d'Angleterre, si un Anglais, au service d'un nègre, venait dire que celui-ci l'avait battu en route ? Nous avons été quelquefois singulièrement confus en découvrant combien notre colère avait été peu fondée. Toutes ces violences ont pour prétexte que le nègre est d'une nature vicieuse; il est simplement, comme tous les hommes, un curieux mélange de bien et de mal, de

1. Non, non, non; il faut pagayer.

sagesse et de folie, d'intelligence et d'absurdité. Sans aucun doute, les Africains sont parfois d'une bêtise aussi provoquante que de mauvais serviteurs à peau blanche; mais notre conduite, aux yeux des noirs, doit souvent paraître folle et stupide.

Le 16 septembre, nous abordions à l'île de Kichokomané, qui renferme un village. Toutes les fois que nous approchons d'une bourgade où nous ne sommes pas connus, c'est en criant d'un ton joyeux : *Malonda! Malonda!* c'est-à-dire choses à vendre, que nous annonçons notre présence. Si nous avons pu nous faire suivre d'un habitant du dernier bourg, il explique à ceux chez lesquels nous arrivons que nous sommes des gens paisibles. Ici on nous a d'abord évités; et personne n'a rien voulu nous vendre, jusqu'au moment où une femme plus aventureuse que les autres nous a cédé un poulet. Une fois le marché ouvert, la foule est accourue, nous apportant plus de farine et de volailles que nous n'en désirions.

Les femmes de Kichokomané sont aussi laides que celles des bords du Nyassa : qui pourrait être jolie avec le pélélé? Une fois nous avons vu cette parure aux lèvres des jeunes gens; et l'on nous a dit que chez les Mabihas, tribu de la rive droite, les hommes portaient le pélélé tout aussi bien que les femmes.

Au-dessus de Kichokomané, sur la rive gauche, est une plaine qui a près de deux milles de large; elle est excessivement féconde, et parsemée de villages. A l'époque où nous les avons visités ces villages étaient vides; les habitants demeuraient sur les bancs de sable de la rivière; bancs de sable entièrement nus, et presque à fleur d'eau. En amont de cet endroit, nous avons trouvé partout la même chose.

Ces pauvres gens avaient laissé derrière eux la majeure partie de leurs grains et de tout ce qu'ils possédaient; ce n'était pas leur avoir, mais leur personne elle-même qu'ils craignaient qu'on ne leur enlevât. La grande route de la traite, qui va du Nyassa à Quiloa, se dirigeant du sud-ouest au nord-est, vient justement de ce côté; et il serait dangereux pour ces tribus de rester chez elles dans cette saison, où les voleurs d'hommes sont en course.

En passant près de l'une de ces bourgades établies dans la rivière, nous y vîmes deux têtes humaines qui gisaient sur le

sable. Le soir nous nous arrêtâmes à deux milles de ce village. Avant le lever du soleil, un parti nombreux d'hommes armés vint à notre camp. Trois de ces hommes nous apportaient chacun un poulet, que nous ne voulûmes pas acheter, en ayant fait provision la veille. Nous nous éloignâmes; la bande nous suivit.

Quand nous eûmes déjeuné, des habitants de la rive gauche traversèrent la rivière à la nage, et se réunirent au corps principal. Leur intention était évidemment de nous attaquer à une place où il nous faudrait raser la berge. Mais leur projet fut déjoué par une forte brise qui nous fit passer à l'endroit voulu avant que le gros de la troupe y fut arrivé. Ces hommes disparurent, et se remontrèrent un peu plus loin, sur une côte boisée qui longeait la rivière. Ils se hâtaient de gagner une courbe où nous devions nécessairement nous approcher du bord. Une flèche ayant été lancée au premier bateau, nous nous éloignâmes de la berge autant que faire se pouvait; et nous essayâmes de faire entendre que nous n'étions pas venus pour nous battre. « Pourquoi alors avez-vous tiré un coup de fusil? nous fut-il demandé. — Pour tuer une vipère, afin qu'elle ne tuât personne; elle est restée là-bas où vous pouvez la voir. »

Le chef de nos canotiers, se mit dans l'eau, s'approcha d'eux courageusement, et leur dit avec chaleur que nous étions des gens paisibles, ne faisant pas la guerre; que nos compatriotes achetaient du coton et de l'ivoire, non des hommes; qu'ils désiraient venir et faire du commerce avec eux. Que nous partirions dès que nous aurions vu la rivière, et qu'ils n'avaient rien à craindre.

Pendant que notre brave mokadamo parlait ainsi, le vieux scélérat qui commandait la bande, descendit de la berge en tapinois, et se glissa derrière nous avec une douzaine de ses archers. Arrivés là, ces hommes bondirent, commencèrent une danse furieuse, l'arc tendu, prenant déjà leur visée, et gesticulant avec frénésie. Le chef leur dit alors de se cacher derrière les troncs d'arbre, accumulés dans l'eau, et de tirer sur nous. Le gros de la bande, resté sur la rive, et que nous avions en face, nous visa également. Les mousquets y étaient nombreux. L'armée avait derrière elle un épais fourré, où elle pouvait

disparaître en un clin d'œil, circonstance qui donne toujours une grande hardiesse aux gens dont l'arc et les flèches sont les armes principales.

Malgré ces démonstrations il nous répugnait d'en venir aux coups. Une demi-heure se passa, nous exposant à chaque minute à recevoir une balle ou une flèche empoisonnée. Nous cherchions à leur faire comprendre que nos armes valaient beaucoup mieux que les leurs, que nos munitions étaient abondantes; mais que nous ne voulions pas tuer nos frères; car nous étions tous les enfants du Grand-Esprit; et que s'il fallait nous battre la faute en retomberait sur leur tête.

Cette dernière parole, d'un usage fréquent parmi eux, produisit tant d'effet que le chef et son escorte désarmèrent aussitôt; puis s'approchèrent pour traiter avec nous. La rivière, disaient-ils, leur appartenaient; ils ne permettaient pas aux blancs de s'en servir; à moins de payer pour cela un droit de passage. C'était un peu humiliant; mais il fallait céder ou se battre; l'humiliation était préférable au sang versé; bref nous avons acheté la paix avec trente yards de cotonnade.

Le chef et sa suite se déclarèrent nos amis pour toujours, et nous dirent qu'ils nous feraient de la cuisine pour quand nous repasserions. Sur cette assurance, la voile fut déployée; et nous partîmes fort contents d'avoir arrangé l'affaire.

Tous les autres, qui étaient demeurés au bord de l'eau s'empressèrent de gagner le sommet d'un détour de la berge, afin, pensions-nous, de voir marcher notre guigue. Mais à peine étions-nous vis-à-vis d'eux qu'ils nous envoyèrent une grêle de balles et de flèches empoisonnées. Nous nous trouvions si près de la rive que toutes les flèches tombèrent au-delà des bateaux; cependant quatre balles traversèrent la voile, juste au-dessus de nos têtes. Dès qu'ils eurent tiré, les assaillants se jetèrent dans le bois et dans l'herbe, excepté deux d'entre eux, qui nous visaient, l'un de son arc, l'autre de son mousquet, lorsqu'une de nos balles les mit en fuite.

A peine avions-nous fait mille yards qu'ils reparurent. Chacun de nous tira plusieurs fois au-dessus de leurs têtes pour leur faire comprendre la portée de nos rifles; et tous se renfoncèrent dans le bois. Nos amis, restés sur le banc de sable, prirent également la fuite; mais pas un d'eux n'ayant tiré sur nous, on ne

leur fit aucune menace; et ils s'éloignèrent sans crainte avec leur cotonnade.

La bande espérait probablement tuer l'un des nôtres; et à la faveur du désordre qui en résulterait, elle comptait sans doute piller les bateaux. Ce n'est que dans les endroits où l'on fait le commerce d'esclaves que les indigènes de cette partie de l'Afrique sont d'humeur sanguinaire.

Ceux qui nous ont attaqués ont une mauvaise réputation, même dans leur propre tribu. Un Arabe que nous avons rencontré plus haut, supposant que nous descendions la rivière, nous conseilla de ne pas aborder près de ces villages, dont la population est perfide, et vous attaque sans y être provoquée. L'expérience que nous en avions faite confirmait la vérité de ces paroles.

Il n'y a pas le moindre commerce sur la partie de la Rovouma dont ces bandits occupent les bords. Mais en amont de leur territoire le mouvement des pirogues est très-actif. Les peuplades de l'intérieur, qui récoltent de grandes quantités de riz, en échangent une portion contre le sel que les riverains extrayent de certaines parties de la berge; et le transport se fait par eau.

Nos assaillants ne comptaient pas trouver chez nous grande résistance. Ils ont dit à un chef du voisinage que s'ils avaient su qui nous étions, ils nous auraient laissé passer, « car les Anglais mordent ferme. » A notre retour effectivement ils ne nous ont point inquiétés, bien que nous soyons restés plus d'une heure en vue de leur bourgade.

Une fois sortis de là sains et saufs, nos gens avaient repris courage; mais la plupart avaient été bien effrayés. « Ce n'était pas ce genre de peur qui vous fait sauter par dessus bord et courir à toutes jambes, nous disait l'un d'entre eux; mais celle qui vous fait monter le cœur aux lèvres, vous ôte les forces, et vous rend aussi incapable de vous battre que l'est une femme. »

Sur le territoire de Chonga Michi, à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de la côte, nous avons trouvé des gens de la même tribu que ces rapaces; mais cette fois très-convenables, et recevant bien les étrangers.

Des Makoas, dont le pays est au sud, ont émigré et sont venus

s'établir ici. On les reconnaît à une cicatrice qu'ils portent sur le front, et qui a la forme d'un croissant, dont les pointes sont dirigées vers les yeux.

La tribu des Makoas possède toute la contrée qui est à l'ouest de Mozambique, et ne permet à aucun Portugais de pénétrer sur son territoire à plus de deux heures de marche du fort. Une montagne, nommée Pau, située à quelques dix ou douze milles de celui-ci, a été visitée de nos jours par un officier anglais accompagné d'un Portugais; et cette visite n'a pu avoir lieu que grâce à l'amitié particulière du chef pour le dernier de ces gentlemen. Il y a trois cents ans que les Portugais ont le fort de Mozambique; mais là, comme ailleurs, leur pouvoir ne s'étend que sur le pays qu'ils découvrent de l'affût d'un canon.

Matingoula, le chef des Makoas que nous avons trouvés au bord de la rivière, un homme hospitalier et communicatif, nous a dit tout ce qu'il savait de la Rovouma et des contrées qu'il connaissait. Il était allé à Mozambique avec des esclaves; une autre fois à Iboé. Dans l'un de ces deux voyages il avait acheté un mousquet, dont il ne se servait pas, et qu'il voulait troquer pour de l'étoffe. Comme nous avions reçu de lui des vivres en assez grande quantité nous lui offrîmes une couverture de voyage. Il l'examina, dit qu'il n'avait jamais vu d'étoffe pareille; qu'elle ne lui plaisait pas, et qu'il aimait mieux de la cotonnade.

« Mais cela vous tiendrait chaud la nuit.

— Oh! répondit-il, je n'ai pas besoin de cela pour dormir. »

On lui donna un morceau de calicot qui ne valait pas le tiers de la couverture; et qu'il prisa bien davantage. Ses sujets refusèrent également de nous céder leurs volailles pour nos magnifiques indiennes. Il est probable qu'on leur en avait donné autrefois qui n'avaient rien valu. Dans tous les cas ils préférèrent la cotonnade bleue, tout unie, et fort commune, dont ils avaient l'expérience.

Des ruches d'écorce, posées sur les grands arbres des deux rives, se voient dans tout le parcours de la rivière. On y recueille d'excellent miel, dont on nous offrait de grands pots en échange d'un petit morceau d'étoffe. Nous n'avons trouvé de cire nulle part; dès qu'on n'en met pas en vente il est probable qu'elle est considérée comme rebut, et jetée quand on clarifie le miel.

A Michi, le plateau qui jusque-là borne la vue sur les deux rives, et dont les flancs, d'une hauteur de six à huit cents pieds, produisent l'effet de chaînes de montagnes, s'écarte de la Rovouma. Il est remplacé par une plaine fertile, d'où s'élèvent des monts détachés formés de granit. Sur la rive droite le plateau, semble courir au sud, en gardant toujours son aspect montagneux. Sur l'autre rive, il se prolonge vers l'ouest pendant encore plusieurs milles, puis se détourne vers le nord.

De petits morceaux de houille, recueillis sur les bancs de sable, montrent que ce précieux minéral existe sur les bords de la Rovouma, ou de l'un de ses tributaires. Les indigènes savent que la houille est combustible. Ayant remarqué au petit lac de Chidia le grès de Tèté, couvert d'arbres fossiles, tel qu'on le voit sur les rives du Zambèse, nous avions dit au capitaine Gardner que cette roche indiquait avec certitude la présence de la houille. Les quelques morceaux trouvés ensuite ont confirmé cette assertion. Il est probable que le terrain houillier s'étend du Zambèse à la Rovouma, sinon au delà de cette rivière.

Quelques roches, situées en aval de Michi, ont gardé la ligne du niveau habituel des eaux; elle y est marquée à trois pieds au-dessus du point qu'atteignait la rivière lors de notre passage.

C'est à quelques milles des Makoas de Matingoula, du côté de l'ouest, que nous avons retrouvé des Makondés, qui cette fois étaient de braves gens. La guerre et la traite leur avaient fait quitter leurs villages; et ils habitaient les bancs de sable. Un vieillard, à l'air vénérable, nous héla comme nous passions; et nous demanda si nous n'allions pas lui parler. Il déposa son fusil, quand il vit que nous abordions, et vint à notre rencontre. Son frère, qui l'accompagnait, donna une poignée de main à tous les gens du bateau, ainsi, disait-il, qu'il l'avait vu faire à Quiloa.

« Vous avez donc vu des blancs?

— Oui; mais jamais de votre qualité, » répondit-il avec politesse.

Ces hommes étaient très-noirs, et fort peu couverts. Une jeune femme, parée avec la dernière recherche, et maniant la gaffe aussi adroitement que le plus habile canotier, nous amena une pirogue toute pleine de jeunes filles, qui désiraient nous voir. Cette élégante portait une coiffure de perles rouges, posée

sur l'oreille; un collier de beaux grains de verre de diverses couleurs; deux bracelets d'airain ciselé au bras gauche; et un rien d'étoffe : à peine pour deux farthings.

En avançant vers l'ouest, nous avons vu la rivière incliner un peu au sud; et dans certaines parties, nous l'avons trouvée plus profonde qu'aux environs de la côte. Mais à cent quarante milles de son embouchure, en tenant compte des sinuosités de son cours, des rochers d'un tuf tendre commencèrent à paraître. A dix milles de ces roches la Rovouma se rétrécit, devient de plus en plus rocailleuse ; et à cent cinquante-six milles de la mer, d'après nos calculs, il fallut nous arrêter. Nous nous trouvions alors environ à deux degrés de la côte, mesurés à vol d'oiseau.

A partir de Michi, peu d'incidents qui méritent d'être notés. Sept canots chargés de riz et de sel, nous accompagnèrent pendant quelques jours; et plus nous avancions, plus les habitants devenaient polis.

C'est juste au-dessous de l'île de Nyamatolo, située par 11°.53' latitude sud, et 36°.16' longitude est, que nous nous sommes arrêtés. Près de l'île est un rapide dont les rochers laissent entre eux de petits détroits, que les canots des indigènes peuvent seuls franchir. Il y a peu de chute, et les rives sont basses; toutefois ces rochers nous fermaient le passage. D'après les renseignements qu'on nous avait donnés, la portion navigable de la Rovouma devait fournir une course d'un mois, à partir de son embouchure; mais quand la hauteur des eaux est normale, un bateau peut gagner en six ou huit jours, les obstacles qui nous ont empêchés d'aller au delà, et que paraissent offrir tous les fleuves africains.

La Rovouma est remarquable par les plateaux élevés qui flanquent ses bords depuis l'océan Indien jusqu'à une distance d'environ quatre-vingts milles. Les cataractes des autres rivières se produisent dans les montagnes: celles de la Rovouma se trouvent dans une région plate, où les montagnes n'apparaissent que dans le lointain. C'est du côté de l'ouest et du nord, que s'élèvent de la plaine des monts bleuis par l'éloignement, et que d'après leur forme nous supposons d'origine ignée.

De Ngomano, qui est à trente milles en amont de Nyamatolo, jusqu'à Tsenga, ou à Kotakota, lieux d'embarquement des

Arabes sur le Nyassa, la distance est, dit-on, de douze jours. Les cataractes du Chiré nous obligeant à beaucoup moins de portage, il fut décidé qu'il valait mieux conduire le vapeur à sa destination par la route qui nous était familière, et où nous étions connus, que de passer chez des peuplades à qui nous pouvions être suspects.

En amont de notre point de retour la Rovouma se rétrécit de plus en plus, du moins à ce que nous dirent les habitants. Ils nous racontèrent qu'un bateau rempli d'esclaves avait été lancé par un Arabe au-dessus des rapides, et qu'il s'était brisé au premier écueil[1]. Beaucoup d'entre eux affirmaient toujours que la Rovouma sortait du Nyassa, et qu'à l'origine elle était fort étroite. Un homme déclarait même l'avoir vue s'échapper du lac, vue de ses propres yeux, et se montrait mécontent de nos questions qui paraissaient mettre en doute sa véracité. D'autres personnes nous ont donné des renseignements qui nous semblent meilleurs; les voici tels que nous les avons reçus. A deux jours, c'est-à-dire à trente milles de l'endroit où nous nous sommes arrêtés, la Rovouma est rejointe par le Liendé qui, venant du sud-ouest, prend sa source dans les montagnes, situées à l'est du Nyassa. La grande route que suivent les traitants pour se rendre à Quiloa, côtoie le bord de cette rivière où, pendant la saison sèche, on n'a de l'eau que jusqu'à la cheville. La Rovouma vient elle-même de l'ouest-nord-ouest. Quand vous avez passé l'embouchure du Liendé à Ngomano, dont le nom signifie lieu de rencontre, et dont le chef s'appelle Ndondé, vous trouvez la rivière tout étroite; et vous êtes chez les Ajahouas.

Les habitants de Nyamatolo cultivent de grands terrains et font d'abondantes récoltes. Ils ne demeurent dans cette île qu'en été; c'est dans les bois que sont leurs villages permanents. Nous sommes entrés dans quelques-uns de ces villages pendant que nous étions en chasse; nous y avons vu de grandes quantités de grain qu'y avaient laissés les absents; et dans certaines

1. L'idée d'une pareille expérience est-elle venue à deux maîtres de nations différentes, ou bien n'est-ce qu'une légende? Nous l'ignorons; mais les riverains du Zambèse, on se le rappelle, attribuent le même fait à un marchand de Tété, qui aurait lancé, en amont du Kébrabasa, une pirogue où se trouvaient deux esclaves. Voir page 162. (*Note du traducteur*).

parties de la forêt, outre de nouveaux dépôts du même genre, nous avons trouvé de grands vases remplis de graine de sésame. Cette dernière nous a été offerte soit en présent, soit comme objet de vente, sous le nom de *mafouta* qui veut dire graisse.

On nous a également apporté un peu de copal, ce qui nous fait croire que ces articles sont achetés par les Arabes. Le tabac, mis en paquet, était fort abondant et à très-bas prix. Nous avons rencontré des cotonniers; mais nous n'avons vu employer le coton que pour faire des filets de pêche.

De tous les produits que l'expédition a trouvés dans ces parages le plus précieux est un bois de teinture, provenant d'une liane de la grosseur de la jambe, et qui, d'après l'expérience qu'en a faite le docteur Kirk, donne une couleur jaune à la fois très-belle et très-solide.

Bien que d'une taille moins colossale que ceux des rives du Zambèse, les baobabs qui croissent au bord de la Rovouma portent des fruits plus de deux fois plus gros que les autres. Ils venaient de perdre leurs grandes fleurs blanches lorsque nous sommes passés; et ils avaient encore beaucoup de fruits de l'année précédente.

Jamais crocodiles n'ont été plus à plaindre que ceux de la Rovouma. On les tue à coups de lance, on les persécute, on les chasse de toute manière. Si l'un d'eux se laisse allécher par la vue d'un étang où le poisson abonde, il est sûr de trouver bientôt le séduisant bassin entouré d'une palissade, et, à l'intérieur de celle-ci, un piége dans l'unique sentier qui permet d'en sortir. Toute cette population est avide de la chair de ces monstres. Les rives où la femelle va pondre la nuit sont fouillées pendant le jour; et les œufs qu'on en retire sont mangés avec délices. Nos hommes regardaient constamment s'ils n'apercevaient pas un de ces nids. Ils finirent par en trouver un qui renfermait trente-cinq œufs nouvellement pondus; et nous assurèrent que la femelle en pondrait autant la nuit suivante, mais dans un autre endroit.

Ces œufs étaient enfouis dans le sable, à un pied de profondeur, et placés au sommet d'une berge ayant dix pieds de haut. La mère creuse un trou avec ses pieds, recouvre sa ponte, l'abandonne jusqu'à ce que la rivière, en débordant, ait submergé le nid, ce qui a lieu environ trois mois après; et revient à cette

époque aider les petits à éclore. Nous avons vu, en face de Tété, de jeunes crocodiles nager au mois de décembre; ils rasaient le bord d'un îlot, et étaient accompagnés d'un adulte.

Il y a peu de différence, quant à la couleur, entre le blanc et le jaune de l'œuf. Pour le goût, les œufs de crocodile ressemblent aux œufs de poule, avec quelque chose de crèmeux et de sucré; et les Européens ne les apprécieraient pas moins que les nègres, si leur provenance de mangeurs d'hommes, n'en faisait un objet de dégoût.

La chasse du senzé (*aulacodus swinderianus*) animal de la taille d'un gros chat, mais dont la forme est plutôt celle d'un cochon, était alors la principale occupation des hommes et des enfants dans les îles basses qui sont entourées de roseaux. Le feu était mis en divers endroits aux grandes herbes de la rive, et les chasseurs, armés de bâtons, de lances, d'arcs et de flèches, se tenaient par groupes aux différentes issues par où le senzé pouvait sortir. Des tourbillons d'une épaisse fumée nous dérobaient parfois ces groupes; de temps à autre de grandes nappes de flammes, d'un rouge sombre, déchiraient le nuage en rugissant, faisaient explosion, et jaillissaient au-dessus des roseaux.

Les senzès, fuyant de toutes parts, se précipitaient vers les issues qu'ils croyaient libres; et à travers la nuée fumeuse on voyait bondir les chasseurs, qui, gesticulant et dansant avec frénésie, jetaient bâtons, lances et flèches à leurs victimes. Des milans planaient au dessus des flammes, prêts à fondre sur les mantes et les sauterelles qui s'en échappaient. De petites corneilles, des centaines d'hirondelles, au vol ardent, traversaient la fumée, et saisissaient les mouches fugitives. Des légions d'insectes, chassés par l'incendie, sautaient dans la rivière; et le poisson agile faisait bombance[1].

1. L'aulacode est un rongeur peu connu, même des naturalistes qui l'ont mis tantôt avec les marmottes, à cause de la forme de ses dents, tantôt avec les porcs-épics, dont il paraît se rapprocher davantage. Sa robe, composée de soies grossières, annelées de jaune et de brun, ayant la pointe épineuse, rentre effectivement dans l'uniforme de ces animaux. On ignore ses mœurs; toutefois les replis membraneux de ses grandes oreilles annoncent qu'il est nocturne; et la manière dont on le chasse vient probablement de la difficulté de découvrir sa retraite, ou de l'en faire sortir pendant le jour. Ce serait une nouvelle analogie avec le porc-épic, dont le sommeil diurne rend la prise peu facile, et qu'on se procure généralement en brûlant du soufre à l'entrée de son gîte.
(*Note du traducteur*).

Le 9 octobre, nous étions de retour au *Pionnier*, après une absence d'un mois. Un condensateur nous avait été envoyé d'Angleterre; et l'équipage ayant bu de l'eau distillée depuis notre départ, il n'y avait pas eu à bord un seul malade, bien que l'année précédente au même endroit, les cas de fièvre eussent été nombreux. Tous ceux qui étaient avec nous avaient bu l'eau de la Rovouma; et les trois matelots anglais, qui pour la première fois naviguaient sur une rivière africaine, avaient eu de légers accès de fièvre.

CHAPITRE XXII.

Quilimané. — Le colonel Nuñez. — Obstacles mis à l'agriculture. — Passeports. — Retour au Zambèse. — Choupanga. — Nos canotiers de Mazaro et leurs parents. — Famine à Tété. — Dispersion d'esclaves. — Les Portugais ne se livrent ni à la chasse ni à l'agriculture. — Remorque du *Lady Nyassa*. — Atrocités de Mariano. — La tombe de l'Évêque. — Sens de l'ouïe et de l'odorat chez le crocodile. — Pêche au crocodile. — Vue effrayante. — Pénétration de l'air dans toutes les parties de l'oiseau. — Retour de M. Thornton. — Le Kilimandjaro. — Générosité de M. Thornton. — Son voyage à Tété; sa mort. — Désolation. — Traite et famine. — Culture des marais. — Léthargie des survivants. — Squelettes. — Pas de salut pour ces régions tant que la traite existera. — Influence d'un vapeur anglais sur le lac Nyassa. — Fraîcheur de la verdure des montagnes. — Pas de vente de denrées. — Pas de travail. — Découragement et mauvaise nourriture. — Maladie du Dr. Livingstone. — Le Dr. Kirk reste auprès de lui. — Départ. — Remontrance au gouvernement portugais. — Vains efforts. — Conduite des hommes d'État portugais à l'égard de l'Afrique. — Départ du Dr. Livingstone et de M. Raë pour aller voir l'ancien bateau. — Femme blessée par une flèche. — Tenacité de la vie. — Le Dr. Meller.

Le Pionnier reprit la mer le 18 octobre. Après avoir touché à Johanna, embarqué des Anjouhannais comme matelots, et emmené nos bœufs, nous fîmes voile pour le Zambèse; mais n'ayant pas assez de combustible, et le vent étant contraire, il fallut s'arrêter à Quilimané pour faire du bois.

On n'a pu bâtir cette ville qu'en vue de la traite. Il n'est pas un homme qui, sain d'esprit, eût jamais songé à s'établir dans un endroit aussi bas, aussi vaseux, aussi hanté par la fièvre et par les moustiques, sans les avantages qu'offre cet endroit pour le commerce d'esclaves. La barre, au moment du flux et en toute saison, peut être aisément franchie par les navires; mais comme elle est éloignée du rivage, elle est toujours dangereuse pour les barques.

Depuis six ans des milliers d'esclaves ont été envoyés de Qui-

limané, sous le nom d'émigrants libres, aux ports situés au sud de cette ville, surtout à Massangano.

On trouve à Quilimané d'excellentes maisons bâties en brique, et dont les propriétaires sont hospitaliers et généreux; entre autres le colonel Nuñez, qui est un noble exemple de ce que l'énergie et la droiture peuvent accomplir, même dans cette province.

Parti d'Europe en qualité de mousse, n'ayant personne qui lui tendît la main, il est arrivé à la fortune par des moyens honnêtes; et persévérant dans la même voie, il est devenu l'homme le plus riche de toute la côte orientale. En 1856, à l'époque où nous descendions le Zambèse, il n'y avait dans le pays que quatre hommes en qui l'on pût avoir confiance; et le colonel Nuñez était le plus important des quatre. Mais pendant qu'il s'élevait par son activité, des masses d'individus ont roulé dans l'abîme, en poussant, entre les bouffées de leurs cigares, des lamentations sur la paresse des nègres.

Toute entreprise agricole dans le district de Quilimané est paralysée de fait par les mesures administratives. Pour visiter une de ses fermes on a besoin d'un permis, qu'on est obligé de payer; et cette obligation, dans un endroit où le travail est déconsidéré, fait céder la gestion des biens à un maître-esclave qui ne donne au propriétaire que la part du revenu dont il lui plaît de se dessaisir.

Un passeport est également de rigueur pour se rendre à Mazaro, à Senna, ou à Tété; et il faut un permis de séjour pour passer un mois à Quilimané.

Avec un sol et un climat éminemment propres à la culture de la canne, avec des esclaves nombreux, une situation qui les met en rapport avec tous les marchés du globe, les habitants de ce district n'ont jamais pensé à faire du sucre, pas même pour leur propre usage; celui qu'ils consomment leur vient de Bombay. « Les gens de Quilimané, nous disait un Portugais d'Europe, ne savent rien entreprendre; ils perdent tout leur temps à souffrir de la fièvre, ou à s'en rétablir. »

Entrés dans le Zambèse vers la fin de novembre, nous l'avons trouvé plus bas qu'à l'ordinaire, et ne sommes arrivés à Choupanga que le 19 décembre. Les amis de nos canotiers vinrent à notre rencontre, et félicitèrent vivement leurs compatriotes d'a-

voir échappé aux dangers de la mer; ils craignaient de ne plus les revoir.

Cette traversée avait rendu nos bateliers bons matelots, et en avait fait d'excellents serviteurs. Nous les avions loués par mois, à raison d'une pièce de cotonnade, de seize yards; ce qui représente environ dix schellings (douze francs cinquante), la cotonnade valant alors sur le marché portugais un peu plus de soixante-quinze centimes le yard. Nous avons donc payé à chacun cinq pièces d'étoffe pour quatre mois et demi de voyage. A la même époque un marchand ne donnait à ses canotiers pour sept mois de travail, que trois pièces de la valeur susdite. Si les traitants ne font pas fortune, ce n'est pas parce que la main-d'œuvre est chère; c'est parce que l'ouvrier est rare. Ils ont saisi toutes les occasions d'exporter les travailleurs, et maintenant ils manquant de bras.

Nos hommes possédaient, en outre, une quantité d'habits que leur avaient donnés les matelots du *Pionnier* et de *l'Oreste*; et ils étaient regardés par leurs voisins, et se regardaient eux-mêmes, comme des gens importants. Jamais ils n'avaient été si riches; ils pouvaient s'établir; aussi l'achat d'une épouse et d'une case fut-il leur premier placement : seize yards pour la femme, et quatre pour la hutte.

Nous aurions désiré les garder; car ils s'étaient fort bien conduits, et avaient fait leur apprentissage; mais il n'y eut pas moyen. Toutefois, ils s'empressèrent de nous procurer du monde, et nous amenèrent tous leurs parents, deux fois plus qu'il n'en fallait : frères et cousins demandant à rejoindre le navire, et à nous suivre au Chiré, ou ailleurs. Ils consentirent tous à ne recevoir que demi-paye, tant qu'ils ne connaîtraient pas la manœuvre; et bien qu'on eût enlevé du pays tout ce qu'on avait pu vendre, les travailleurs ne nous firent pas défaut.

Il y avait eu l'année précédente, ainsi que nous l'avons dit, une sécheresse exceptionnelle, qui avait tout brûlé entre le Lupata et le Kébrabasa, et jusqu'au nord-est du pays des Manganjas. Tous les esclaves de Tété à l'exception du très-petit nombre employé comme domestiques, avaient été chassés de leurs demeures par la faim. Ils étaient maintenant dans les bois, dans les fourrés, dans tous les lieux où ils pouvaient trouver un

aliment quelconque, racines ou fruits sauvages; et leurs maîtres s'attendaient à ne plus les revoir.

Depuis l'époque où nous y sommes venus, (1856) Tété a souffert deux fois de la disette ; et en 1854 une famine pareille à celle que nous voyons maintenant avait fait périr dans le district des milliers d'individus. Si le pays appartenait à des gens actifs et industrieux comme les colons du Cap, les moissons ne tarderaient pas à y être indépendantes des nuages. Avec les pentes et les chutes d'eau qui abondent, des hommes courageux auraient bientôt fait d'irriguer leurs terres, soit au moyen du Zambèse, soit par ses affluents. Mais une colonie comme celle-ci, qui n'est qu'un lieu de déportation, soumis au régime militaire, ne prospérera jamais. « L'intérêt du pays? nous disait le plus entreprenant des négociants de Tété, que voulez-vous que cela me fasse? Je n'ai besoin que d'une chose : m'enrichir le plus vite possible ; et aller à Bombay jouir de ma fortune. »

Néanmoins, depuis la famine, toutes les affaires étaient suspendues, ce qui ne devait pas être égal aux commerçants de Tété. Non-seulement il n'y avait plus de bras pour transporter les marchandises; mais ces messieurs pouvaient à peine se procurer des vivres pour les gens de leurs maisons.

Il avait plu à Mazaro; et la récolte y avait été passable. A Choupanga, on ramassait les fruits sauvages dont la plupart sont loin d'être comestibles pour un Européen, et on les faisait sécher. On y mangeait différentes racines; entre autres celle d'une liane appelée *bisé*, et qui ressemble extérieurement à la petite patate blanche; elle a un peu le goût de la pomme de terre, et serait très-bonne si elle était un peu plus grosse[1]. Un autre tubercule, nommé *oulanga* fournirait d'excellent amidon

La grosse bête est commune à quelques milles de Choupanga; mais bien qu'ils aiment la viande, les habitants ne sont pas chasseurs, et ne tuent guère de gibier.

1. Ce défaut de grosseur disparaîtrait certainement par la culture. La pomme de terre, lorsqu'elle fut introduite en Europe, n'avait pas le volume que nous lui connaissons; pourtant c'était déjà un produit cultivé, tellement loin du type sauvage, qu'on ne sait pas de quelle plante elle dérive, et qu'elle paraît être une création de l'art. On peut donc nous apporter le *bisé*, sans se préoccuper de sa petitesse. (*Note du traducteur*).

Les eaux ayant enfin grandi, nous partîmes pour le Chiré le 10 janvier 1863, remorquant le *Lady Nyassa.* Peu de temps après, nous étions témoins des ravages de Mariano. Les survivants d'une petite bourgade, située au pied du Morambala, avaient été réduits à la dernière misère par les bandes de ce brigand. On voyait les femmes chercher des insectes, des racines, des fruits sauvages, tout ce qui pouvait être mangé, afin de traîner s'il était possible leur triste existence jusqu'à la moisson prochaine.

Deux pirogues, qui passèrent auprès de nous, avaient été pillées; leurs propriétaires n'avaient pour se nourrir que les noix de palmier qu'ils cueillaient; et s'étaient fait chacun un tablier de feuillage, les bandits les ayant dépouillés de leurs vêtements et de leurs parures.

Tous les jours nous rencontrions des cadavres flottant sur la rivière; et chaque matin il fallait enlever des roues du *Pionnier* ceux que les palettes avaient retenus pendant la nuit.

La population de la vallée, sur des vingtaines de milles, avait été balayée par Mariano, redevenu ce qu'il était autrefois : le grand pourvoyeur des traitants portugais. Cet immense ravage brisait le cœur. Les rives, naguère si populeuses étaient désertes, les villages brûlés. Un silence de mort, où la foule industrieuse nous vendait les produits de son travail. Çà et là, sur la berge, un appentis qui avait abrité un pêcheur jusqu'au jour où les grandes eaux, en entraînant le poisson, avaient enlevé au malheureux sa dernière ressource, et l'avaient laissé mourir.

Tingané avait été vaincu; son peuple tué, capturé ou mis en fuite. Quelques survivants se trouvaient encore dans le village qui était au-dessus du Ruo; mais le plus grand nombre était mort.

Partout l'odeur et la vue des cadavres. Beaucoup de fugitifs, pris de leur dernière défaillance, étaient tombés au bord du sentier, où gisaient leurs squelettes. Des spectres effrayants, dont la taille montrait la jeunesse, filles et garçons, les yeux éteints, rampaient à l'ombre des cases désertes; quelques jours encore de leur faim terrible, et ils seraient avec les autres.

Oppressés par cet affreux spectacle, nous nous sommes ren-

dus à la tombe de l'Évêque; et bien que l'endroit où reposent les cendres d'un chrétien importe peu, c'est avec une profonde tristesse que nous avons pensé aux espérances qui s'étaient groupées autour de cet homme éminent, quand il avait quitté les murs classiques de Cambridge, et qui se trouvaient enterrées dans ce lieu sauvage.

Comme nous exprimions nos regrets de la perte de tant de savoir et de générosité, l'un de ceux qui nous accompagnaient répondit qu'on était bien coupable d'employer des instruments de cette valeur à convertir des païens. Que s'il fallait absolument que l'entreprise fût tentée, c'était se montrer avare du cuivre et prodigue de l'or que de sacrifier l'élite des hommes à une pareille œuvre.

Le sacrifice est grand, nous le reconnaissons; mais un prêtre ordinaire, très-capable de desservir une paroisse ne pourrait pas fonder une mission africaine; il faut pour cela des études et des qualités bien différentes. Quant à l'utilité de ces missionnaires éminents, elle est comme celle d'un homme qui fonde un hôpital, et qui pourvoit à jamais aux remèdes qui n'auront plus qu'à être employés. Fût-il parvenu à introduire le christianisme dans cette région, M. Mackenzie aurait fait peu de prosélytes; mais le petit nombre de ses convertis auraient formé le noyau des légions futures.

Le Chiré baissa de deux pieds avant que nous eussions atteint le banc de sable qui nous avait arrêté l'année précédente, et cette fois nous remontions avec deux navires.

Un hippopotame fut tué à deux milles en amont de ce banc de sable, et reparut trois heures après. On l'attacha derrière le bateau; les crocodiles arrivèrent en foule; on ne put les éloigner qu'en tirant sur eux.

La balle n'avait pas pénétré jusqu'au cerveau de l'hippopotame; elle y avait seulement enfoncé un fragment d'os qui avait causé la mort. Il ne sortait de la blessure qu'un peu de gaz et de sérosité rien autre chose ne pouvait annoncer aux crocodiles la présence d'une bête morte; et cependant ceux qui étaient derrière nous accoururent d'une distance de plusieurs milles. L'odorat, chez ces monstres, n'est pas moins développé que le sens de l'ouïe; et l'un et l'autre sont d'une finesse extraordinaire.



Crocodiles sur le Chiré. — Dessin de A. de Neuville.

Joumbo, notre pilote, affirme que le crocodile ne dévore jamais sa proie immédiatement, qu'il la fait toujours attendre, et que plus elle est faisandée, plus il en est satisfait. La chose est fort possible. Le crocodile ne mange que par petites bouchées; il déchire difficilement la chair fraîche, et doit préférer celle qui est tendre. Pour avaler, ce qu'il fait comme le chien, il lève la tête au dessus de l'eau.

Quand nous eûmes pris la quantité de viande que nous voulions avoir, les crocodiles revinrent par douzaines, et se disputèrent le reste de l'hippopotame. On essaya de les pêcher; l'un d'eux se jeta sur l'appât et fut bientôt pris. Il fallut six hommes pour le traîner; et l'hameçon s'étant redressé, l'animal disparut; c'était cependant un hameçon à requin. On fabriqua alors un croc en fer; mais la bête ne pouvant pas l'avaler, ne tarda pas à l'aplatir avec ses mâchoires; et notre pêche en est restée là. Ainsi qu'on peut se le figurer, d'après la vigueur que déploie un saumon, la traction d'un crocodile est terriblement forte.

Le corps d'un jeune homme passa près du navire; un crocodile monstrueux s'élança avec la vitesse d'un lévrier, saisit le cadavre, et le secoua comme un terrier fait d'un rat. Il en accourut d'autres qui se jetèrent sur la proie, chacun d'eux fouettant l'eau de sa queue puissante, et la faisant tourbillonner à chaque morceau qu'il arrachait : spectacle affreux à voir. Au bout de quelques secondes il ne restait plus rien.

Ces monstres pullulaient dans le Chiré; nous en avons compté jusqu'à soixante-sept sur un banc de sable; mais ils n'y étaient pas aussi féroces que dans certaines rivières. « Les crocodiles, écrit le capitaine Tuckey, sont tellement nombreux dans le Congo, près des rapides, que lorsque les femmes vont y remplir leurs calebasses, il y en a toujours une qui s'occupe d'écarter ces hideux reptiles; malgré cela, il arrive fréquemment que ces malheureuses sont emportées. »

Ici, pour tirer de l'eau, on se sert d'une calebasse, mise au bout d'une longue perche; ou bien on fait une palissade à l'endroit où on va la puiser.

Nous avons vu que les riverains de la Rovouma se régalaient de crocodile. A part une forte odeur de musc, cette chair ressemble à du poisson; mais en manger nous paraîtrait faire acte de cannibalisme.

Humboldt a remarqué que, dans l'Amérique du sud, les alligators de certaines rivières sont plus dangereux que les autres. On sait que l'alligator diffère du crocodile en ce que la quatrième paire des dents inférieures s'enfonce dans des alvéoles de la mâchoire d'en haut, tandis que chez le crocodile proprement dit, elle se loge dans de simples échancrures latérales de cette mâchoire. Les membres offrent aussi quelque différences: chez le crocodile, les pieds de devant ont cinq doigts non palmés; ceux de derrière en ont quatre et sont réunis entre eux par une membrane; chez l'alligator les doigts sont libres à tous les pieds. Du reste ces animaux se ressemblent tellement que sans aucun doute leur union serait féconde.

L'un des crocodiles que nous avons tués avait eu le bout de la queue emporté dans une bataille; un autre avait perdu l'un des pieds antérieurs. Nous leur avons trouvé des sangsues entre les dents, ainsi que le mentionne Hérodote; mais nous n'avons jamais vu le pluvier les délivrer de ces annélides[1]. Si le crocodile est plus féroce dans telle rivière que dans telle autre, cela vient certainement de ce qu'il y est affamé. Dans cette partie du Congo, où il se montre si avide, il n'y a, dit le capitaine Tuckey, d'autre poisson que le cat-fish ou poisson-chat (*primelodus*). Nous avons vu que dans le Nyassa, où l'eau est transparente et le poisson abondant, il est rare que l'homme soit attaqué par les crocodiles. Le Chiré est également très-poissonneux; et la seule époque où ces monstres y soient vraiment redoutables, est celle où la rivière déborde. Le poisson est alors entraîné loin de ses parages habituels, et aucun animal ne vient boire à la rivière, l'eau abondant partout. La faim pousse alors le crocodile à se mettre à l'affût, il attend les femmes qui viendront puiser de l'eau; et c'est ainsi que chaque année sur les bords du Zambèze il fait une quantité de victimes. Le danger est bien moins grand dans toute autre saison.

1. Les bdelles étaient donc bien des sangsues comme l'avaient pensé les premiers traducteurs, et non pas des insectes ailés, ainsi qu'on l'a dit plus tard. Que le crocodile d'Égypte ait le palais piqué par les cousins le fait est possible; mais peut-être ne serait-ce pas un pluvier qui l'en délivrerait; tandis que celui-ci qui est amateur de vers, doit aimer les sangsues. L'alligator qui hante surtout les marécages, et dort la gueule béante, est victime des moustiques; et ce n'est plus un vermivore, mais un todier, chercheur d'insectes, qui l'en débarrasse.

(*Note du traducteur*).

Néanmoins il n'est jamais prudent de se baigner, ou de puiser de l'eau dans les endroits dont on ne voit pas le fond, surtout le soir. Un de nos Makololos était allé à la rivière à la chute du jour; il eut soif; tandis qu'il se jetait de l'eau dans la bouche, comme ils font tous en pareil cas, un crocodile surgit tout à coup et lui happa la main. Il y avait heureusement une branche d'arbre à portée du buveur, qui eut la présence d'esprit de la saisir; et chacun de tirer tant et plus, l'un pour avoir à souper, l'autre pour sauver sa vie. La partie demeura quelque temps indécise; mais l'homme tint bon, et le monstre lâcha la main, y laissant les marques profondes de ses effroyables dents.

Tandis que nous étions arrêtés par la baisse des eaux, attendant la crue du mois de mars, le docteur Kirk et Charles Livingstone prirent une quantité d'oies et de canards qui firent une agréable diversion à la chair d'hippopotame, et à nos viandes salées. Une oie dont on voulait conserver la robe, et que pour cela on avait étranglée, afin d'avoir la peau intacte, continua de respirer par l'humérus qui était brisé; et il fallut la tuer d'une autre manière. C'était la preuve de ce fait bien connu, à savoir que chez les oiseaux l'air pénètre dans toutes les parties du corps. Il y traverse les poumons, les entoure, baigne la surface des viscères, remplit les cavités des os, et s'insinue entre les muscles du cou dans certains espaces destinés à le recevoir. De cette façon, non-seulement l'hématose est parfaite; mais l'air se raréfie au contact du sang, dont la température est très-élevée; et l'oiseau acquiert à la fois la légèreté et la vigueur que réclame son genre de vie.

Le docteur Kirk a trouvé de la moelle dans le tibia de différents oiseaux, bien qu'en général on ait dit que cet os était creux.

Au mois de mars nous vîmes arriver M. Thornton, qui venait de Choupanga. On se rappelle qu'il nous avait quittés en 1859, pour se rendre auprès du baron Van der Decken, et aller avec lui au Kilimanjaro. Une ascension de huit mille pieds, faite dans ce voyage, donna la certitude que la montagne était couverte de neige perpétuelle, ainsi que l'avaient annoncé MM. Krapf et Rebman. Plus tard le baron de Decken s'éleva à quatorze mille pieds, mesura le plus grand des deux pics, et lui trouva une altitude d'au moins vingt mille pieds (six mille mètres) au-dessus du niveau de la mer.

De retour à Choupanga, M. Thornton avait fait la carte du premier voyage, d'après les matériaux que le baron lui avait fournis; ce travail achevé il s'était mis en route pour nous rejoindre. A son arrivée, il fut chargé par nous d'étudier la géologie des cataractes; et reçut en même temps la recommandation de ne pas approcher des Ajahouas, avant de s'être assuré de la bienveillance de cette tribu.

Nous avons dit qu'après la mort de l'Évêque, les missionnaires avaient quitté Magoméro pour aller s'établir près de Chibisa, dans la basse-vallée du Chiré. M. Thornton, que sa tournée géologique avait amené chez ces messieurs, les voyant souffrir du manque de viande, leur offrir d'aller à Tété, et de leur acheter des moutons et des chèvres.

Il était parti depuis deux jours, quand cette démarche, à laquelle l'avait entraîné sa nature généreuse, vint à notre connaissance. Non-seulement il ramena le troupeau qu'il avait promis, augmenté de quelques bêtes qu'il avait achetées pour nous; mais il fit un travail qui devait lui permettre de rattacher les études qu'il venait d'entreprendre à celles qu'il avait déjà faites sur le district de Tété.

Les fatigues d'une pareille marche, qui autrefois avait failli tuer le docteur Kirk et M. Rae, excédèrent les forces de M. Thornton. Il revint dans un état de maigreur et d'épuisement douloureux à voir, fut pris d'une diarrhée qui dégénéra en dyssenterie accompagnée de fièvre, et mourut le 21 avril 1863, ayant près de lui le docteur Kirk et le docteur Meller, chirurgien du Pionnier, qui ne l'avaient pas quitté d'un instant. Il n'avait presque jamais été malade depuis qu'il était en Afrique; nous espérions que son tempérament vigoureux et sa jeunesse le tireraient de ce mauvais pas; mais dans la nuit du 20 avril, il fut pris d'un tel délire que nous n'avons pas pu connaître ses dernières volontés; et le lendemain matin, à notre grande douleur, il avait cessé de vivre. On l'enterra le 22, sur la rive droite du Chiré, à l'ombre d'un gros arbre situé à cinq ou six cents pas de la plus basse des cataractes de Murchison, tout près d'une petite rivière où se trouvaient alors nos deux navires.

Il n'est pas de mots qui puissent rendre la désolation de cette vallée autrefois si riante. Partout les mêmes scènes de mort; partout la solitude. Où les villageois accouraient en foule, à

peine si l'on voyait une âme ; et quand par hasard vous tombiez sur un indigène, son corps émacié portait l'empreinte de la faim, son regard exprimait la frayeur ou l'abattement.

La sécheresse était arrivée après la panique causée par les chasseurs d'esclaves. Si nous avions pu nous faire la moindre idée de la dépopulation qui s'en était suivie, nous ne serions pas revenus sur le Chiré. Les Manganjas s'étaient précipités des hauteurs, ne songeant qu'à mettre la rivière entre eux et leurs ennemis. Ils fuyaient sans provisions, laissant leurs greniers dans les montagnes; et la famine devint si grande qu'il ne resta pas assez de monde pour enterrer les morts. Les cadavres que nous avons vu passer n'étaient que les restes des malheureux à qui des amis trop faibles n'avaient pu creuser une fosse, ou que les crocodiles, n'ayant plus faim, n'avaient pu dévorer.

Il est certain que la disette fut la cause d'une grande partie de ce désastre; mais la chasse à l'esclave en fut le principal agent. Lors des sécheresses précédentes, si les Manganjas descendaient de leurs montagnes, c'était pour ensemencer les marais, où dans n'importe quelle saison, le maïs est mûr au bout de trois mois. Cette année la crainte les en empêcha. Quelques individus, encouragés par les missionnaires, avaient surmonté leur frayeur; mais ils se virent enlever leurs récoltes par les fugitifs, à mesure que l'épi se formait. Qui pourrait blâmer ces proscrits, mourant de faim, d'avoir volé pour se nourrir? ou s'étonner de ce que les propriétaires aient défendu à coups de lance et de massue, le faible avoir dont leur vie dépendait?

M. Waller nous avait annoncé l'horrible état de ces villages que nous avions vus si heureux; et ses paroles, bien qu'éloquentes, ne nous avaient pas fait soupçonner la réalité. Nous les avions prises, comme on prendra les nôtres, pour le récit exagéré d'une calamité locale. Mais après avoir vu de nos yeux les épaves de cet immense désastre, nous avons compris que les maux effroyables qui découlent du trafic de l'homme sont au-dessus de toute exagération.

Le moyen qu'emploient les Manganjas pour obtenir des récoltes de la fange molle et noire des marais, ne serait peut-être pas venu à l'esprit d'agriculteurs plus civilisés. Ils déposent sur la vase des pelletées de gros sable de rivière, dont ils font de petits tas, placés à deux pieds les uns des autres, et où le maïs

est planté. A mesure qu'elles poussent, les racines prennent ce qui leur convient du sol trop gras qu'elles ont au-dessous d'elles, et puisent en même temps dans l'air qui traverse le tas de sable les éléments atmosphériques dont elles ont besoin.

Lorsque, sans être détrempé, le sol est cependant trop humide, ils font un trou qui peut avoir un pied de profondeur, y jettent la semence, la recouvrent d'une pelletée de sable, et ont une moisson abondante, que la terre féconde, mais trop mouillée, n'aurait pas donnée sans cela.

C'était ainsi que dans les années précédentes ils avaient toujours triomphé de la sécheresse. Mais cette fois la frayeur leur avait enlevé toute faculté d'agir. Les quelques survivants, même après notre arrivée, étaient en proie à une apathie léthargique. A peine si quelques-uns piochaient un coin de terre, chose étonnante chez un peuple aussi passionné pour l'agriculture. On les voyait chaque jour dévorer les épis verts qui poussaient dans les anciens champs, et qui le mois d'après auraient donné du grain. Impossible de les tirer de cette léthargie; la faim paralyse toutes les facultés. Nous avons voulu en pousser quelques-uns à faire un effort pour se procurer des aliments; nous n'avons pas réussi. Ils avaient perdu leur ancien courage; et les yeux mornes, évitant notre regard, ils répondaient d'une voix gémissante, à chacune de nos propositions : ai! ai! (non, non!)

Quelque fût l'endroit où se dirigeaient nos pas, nous rencontrions des squelettes; et les différentes postures dans lesquelles avaient expiré les malheureux, dont ils représentaient l'agonie, étaient pour nous un sujet de remarques à la fois pénible et intéressant. On les trouvait en monceau au bas d'une pente située derrière un village, où de nombreux fugitifs, venant de l'est, avaient passé la rivière. Dans l'une des cases de ce village il n'y avait pas moins de vingt tambours, que le passeur avait sans doute reçus en payement.

Un grand nombre de ces infortunés étaient morts sous des arbres touffus. Dans les montagnes ils s'étaient traînés sous les saillies des rocs. Beaucoup d'autres avaient achevé leur misère au fond de leurs cases, et les portes closes; on y trouvait leurs cadavres, ayant de pauvres guenilles autour des hanches, et le crâne tombé à côté de l'oreiller; puis entre les deux grands squelettes, un petit corps roulé avec soin dans une natte.

La vue de ce désert, littéralement jonché d'os humains, nous donna la ferme conviction que le dépeuplement de cette partie de la vallée, si énorme que ce fût déjà, n'était qu'une faible partie du désastre; et nous avons compris qu'il serait impossible d'établir un commerce régulier dans cette région tant que la vente de l'homme, cette iniquité monstrueuse qui pèse depuis si longtemps sur l'Afrique, n'aurait pas disparu.

Toujours persuadés qu'un navire croisant sur le lac, et faisant le commerce d'ivoire, au moyen de là Rovouma, pourrait aider à la suppression de la traite dans cette partie du continent, nous fîmes démonter le lady-Nyassa. Il se trouvait alors à cinq cents yards de la première cataracte; et pour en faciliter le portage, nous commençâmes une route dont la longueur devait être de trente-cinq ou quarante milles. Faire pénétrer la lumière et la liberté dans cette belle partie du globe, transformée en région infernale par la cupidité d'une poignée d'hommes, était la plus belle œuvre que nous pussions rêver; et c'est avec joie que nous avons sacrifié une grande partie de notre avoir à l'avancement d'une si bonne cause.

Les ravins sont tellement nombreux au bord du Chiré qu'il fallut chercher à un mille de la rive un terrain plus uni pour y construire notre route. Là, il suffisait presque d'enlever les pierres et d'abattre les arbres; la forêt peu épaisse, était dégarnie de sous-bois; et l'on n'avait guère à couper qu'un tronc de faible grosseur tous les cinquante à soixante pas. Un bon charretier hottentot aurait mené un wagon du Cap à travers cette forêt sans se donner d'autre peine que d'abattre un arbre de temps à autre. L'herbe était abondante; la tsétsé inconnue dans ce district; et nos bœufs de Johanna se portaient à merveille.

Les premiers neuf cents yards de notre chemin nous firent arriver graduellement à deux cents pieds au-dessus du point de départ; à cette hauteur la différence de climat était déjà sensible. La pente ne cessa d'augmenter, jusqu'à ce que nous eussions gagné la dernière cataracte, où l'on se trouve à plus de douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les tristes effets de la sécheresse avaient disparu; les montagnes, ainsi que la forêt, étaient d'un vert gai, d'une extrême fraîcheur; mais plus de ces foules qui nous suivaient autrefois

pendant des milles; plus de femmes chargées de légumes, de belle farine, de volailles grasses; plus de ces hommes qui accouraient pour porter notre bateau; et le morne silence qui pesait sur ces lieux nous accablait de tristesse. Les marchands d'esclaves nous avaient tout enlevé : provisions et travailleurs. Pas d'autre aliment que le produit de notre chasse; pas une poignée de grain; il fallait aller chercher sur les bords du Zambèse jusqu'aux vivres des hommes de l'équipage; et nous en étions à plus de cent cinquante milles.

L'absence de nourriture végétale, les salaisons, les viandes séches, la douleur de voir nos efforts déjoués par un petit nombre de convicts, et nos découvertes ouvrir la voie aux bandes de ces misérables, triomphèrent de nos forces. Tous les membres de l'expédition eurent la dyssenterie. Le docteur Kirk et Charles Livingstone, entre autres, furent tellement malades qu'il fallut se décider à les renvoyer en Europe. Nous regrettions vivement cette séparation, eux-mêmes étaient désolés de partir. Après avoir tant fait, ils désiraient naturellement nous voir établis sur le lac, et jouir du résultat de leurs travaux; mais ce départ était indispensable.

Au moment où il venait d'être convenu que ceux d'entre nous qui pouvaient s'éloigner, partiraient pour la côte, afin d'assurer le passage des voyageurs sur le premier vaisseau qui se rendrait en Europe, nous fûmes pris à notre tour d'une attaque de dyssenterie qui dura pendant un mois, et nous réduisit à l'état de squelette. Le docteur Kirk ne voulut pas nous quitter avant de nous avoir vu hors d'affaire; et ces messieurs ne partirent que le 19 mai.

Nous espérions, au moyen d'une vive remontrance, envoyée à Lisbonne, contre la part directe que les fonctionnaires de Tété prennent au commerce d'esclaves, obtenir quelque mesure qui aurait empêché les traitants de nous suivre, et de paralyser nos efforts. Cette démarche fut très-bien accueillie; et nous valut mille promesses du gouvernement portugais. Les autorités du Mozambique reçurent de nouveau l'ordre formel de nous prêter assistance; et des renseignements sur nos découvertes furent demandés par le ministre de la marine et des colonies; chose inutile, car les détails que nous avions donnés à cet égard, avaient déjà servi à Son Excellence pour faire

dresser une carte dans laquelle, en changeant l'orthographe des noms, elle avait voulu prouver que le docteur Livingstone n'avait rien découvert du tout.

A dire vrai le but de notre voyage était moins d'explorer de nouvelles régions que de travailler au progrès et à la liberté d'un peuple asservi et dégradé par les compatriotes du Ministre. Il nous est pénible de l'avouer : en ayant foi aux promesses du gouvernement portugais, à son désir de faire ici la moindre réforme, nous avions commis la plus étrange méprise. On doit supposer le bien chez les autres, et croire autant que possible aux bonnes intentions des gens; mais tout en conservant une profonde reconnaissance pour quelques-uns de leurs compatriotes, qui nous inspirent la plus haute estime, nous déclarons que la conduite des hommes d'État portugais à l'égard de cette province est tout simplement infâme.

Lorsque la route fut complétement faite sur un espace de quelques milles, et que nous eûmes dressé les bœufs, nous prîmes le parti de remonter la rivière, et d'aller acheter des vivres aux tribus méridionales du lac, chez lesquelles les Ajahouas n'avaient pas pénétré. Avant de transporter un nouveau bateau au delà des cataractes il était sage d'aller examiner celui que nous avions suspendu à la branche d'un arbre, dix-huit mois auparavant. Le Pionnier, que nous laissions à la garde de M. Édouard Young, fut couvert d'une toiture, composée de brins d'euphorbe et de grandes herbes, qui protégea le pont contre l'ardeur du soleil. Tous les jours notre petit navire recevait le même nettoyage qu'un vaisseau de ligne; et de temps à autre on l'amenait au milieu du Chiré, où l'air circulait plus largement. Il fut recommandé aux trois chauffeurs, au voilier et au charpentier, quand ils auraient fini leur tâche, de se livrer à la chasse aux pintades, qui au mois de juin, après le retrait des eaux, arrivent par bandes nombreuses au bord de la rivière, et perchent la nuit sur les arbres du voisinage. Tout ce qui peut occuper l'esprit et le corps, est préservatif de la fièvre.

Pendant la convalescence des uns et des autres on avait réparé la machine du Pionnier, débité des arbres de manière à avoir des planches pour renouveler les aubes des roues; et fait un jardin potager, muni d'une pompe qui devait y amener l'eau de la rivière, dès que le besoin s'en ferait sentir. Nous avions fumé

notre terrain, chose nouvelle dans le pays ; et un carré avait été mis en froment, qui semé au mois de mai, à l'époque où le temps est frais et humide, poussait d'une façon merveilleuse. Ce résultat est d'un grand intérêt; il prouve combien il serait facile à une mission de se procurer du blé, en détournant l'un des ruisseaux qui coulent dans la montagne. Le bon Évêque le savait bien ; malheureusement il fit ses semailles dans la mauvaise saison. Si nous avions pu soigner notre blé, nous aurions fait la moisson au bout de quatre mois; mais le devoir nous appela bientôt ailleurs.

Tandis que ces divers travaux nous occupaient, quelques-uns des affamés de l'autre rive traversaient la rivière pour venir couper le sorgho qui s'était ressemé de lui-même dans les champs abandonnés. Le 9 juin, dans l'après-midi, nous vîmes passer une pirogue s'en allant à vau l'eau, cette pirogue était vide. Peu de temps après on aperçut une femme qui nageait vers la berge, à deux cents mètres environ du navire. Nos canotiers prirent la chaloupe, et nous ramenèrent la malheureuse. Elle avait dans le dos un bout de flèche de huit à dix pouces de long, qui avait pénétré au-dessous des côtes; et qui, remontant vers le cœur, avait traversé le diaphragme et le poumon gauche : on l'avait tirée par derrière au moment où elle se baissait. Il sortait de l'air par la blessure; et comme il y avait à peine un pouce de la pointe barbelée qui parût au dehors nous pensâmes qu'il valait mieux laisser la pauvre femme tranquille, que de courir le risque de la tuer en faisant l'extraction du fer. La blessée fut transportée dans sa case, où l'un de ses parents fut moins scrupuleux que nous : il ouvrit la plaie, et arracha la flèche avec une partie du poumon. M. Young envoya de temps en temps du sorgho à la malade, qui non-seulement finit par guérir, mais recouvra toute sa vigueur. Il y a chez cette race une puissance réparatrice merveilleuse ; et ce n'est pas une faim bénigne qui a pu tuer les nombreux milliers d'hommes dont nous avons vu les cadavres.

Seul maintenant pour veiller à la santé de l'équipage, le docteur Meller ne put pas nous accompagner dans notre excursion ; nous l'avons regretté vivement. Il s'occupa toutefois de botanique et d'histoire naturelle dès que la saison des maladies, qui arrive en mars, et dure jusqu'au mois de juin, fut complé-

tement passée. A la fin de l'année, au moment où il aurait pu se livrer à ses recherches, il descendit le Zambèse pour se rendre à Madagascar où on lui avait offert une position ; et fut tellement malade pendant son séjour à la côte qu'il resta près de deux ans sans pouvoir travailler. Néanmoins il n'est pas douteux pour nous que ce champ d'étude, encore vierge, ne lui fournisse l'occasion de se faire une place distinguée parmi les naturalistes.

CHAPITRE XXIII.

Départ pour le Haut-Chiré. — Culture. — Coton. — Cases vides. — Buphagas. — Flèches empoisonnées. — Poison à flèche. — Ses effets. — Instinct chez l'homme. — Le Moukourou-madsé. — Herbe à graine épineuse. — Sentiers. — Pintades. — Cotonneries. — Rappel de l'expédition. — Tout travail détruit par la traite. — Amitié des Ajahouas et des Makololos pour les Anglais.— Essai du transport d'un bateau au-delà des cataractes. — Perte du bateau. — Les cataractes. — Géologie.

Partis, le 16 juin, avec une charrette, pour nous rendre à la cataracte supérieure, nous prenons la route que nous avons tracée à l'ouest du Chiré, environ à un mille de la rive. Toujours des cases désertes, des champs abandonnés. Nous sommes frappés de l'étendue des terres mises en culture, bien que ce soit peu de chose relativement à celle du pays. Le sorgho, dont la racine vit, dit-on, pendant trois ans, couvre de larges espaces; il y est mêlé à des buissons de fèves du Congo, à du ricin, et à des cotonniers. Le plus grand terrain de ce genre que nous ayons mesuré formait un carré de six cent trente pas; l'étendue des autres varie d'un à trois acres. Beaucoup de ces champs n'ont pas plus de quinze pas de long sur autant de large.

Un coton de qualité supérieure tombe de la branche au pied de l'arbuste où il va pourrir; personne n'est là pour récolter ce duvet qui aurait tant de valeur en Angleterre. Dans tous les villages où nous entrons les cases sont demeurées intactes; les mortiers, les pierres à broyer le grain, les vases à contenir l'eau et la bière, les coffres vides où il y a eu du sorgho, les ustensiles de cuisine, rien n'a été dérangé. La plupart des portes sont closes, comme si les propriétaires, sortis pour aller chercher des racines et des fruits sauvages, n'étaient pas revenus. Plusieurs des cabanes que nous avons ouvertes renfermaient d'affreux squelettes; quelques-uns avaient des poses tellement forcées que les malheureux, dont ils conservaient les gestes, avaient

dû être pris de défaillance en essayant d'atteindre quelque chose qui pût apaiser leur faim.

Une partie des hommes de l'équipage sont venus avec nous jusqu'au Moukourou-Madsé. Nous voulions à la fois les occuper, les faire changer d'air, et profiter de leur retour pour envoyer au *Pionnier* de la viande de buffle, cet animal, à ce qu'on nous avait dit, étant commun sur les rives du Moukourou. Mais bien qu'on nous ait dit vrai, car les pistes sont nombreuses, nous n'avons pas encore vu la bête. L'herbe est très-haute, passablement épaisse; et les buffles sont toujours avertis de notre approche avant que nous soupçonnions leur présence. C'est par le bruit des sabots, le choc des cornes, le craquement des branches que nous apprenons qu'ils étaient là.

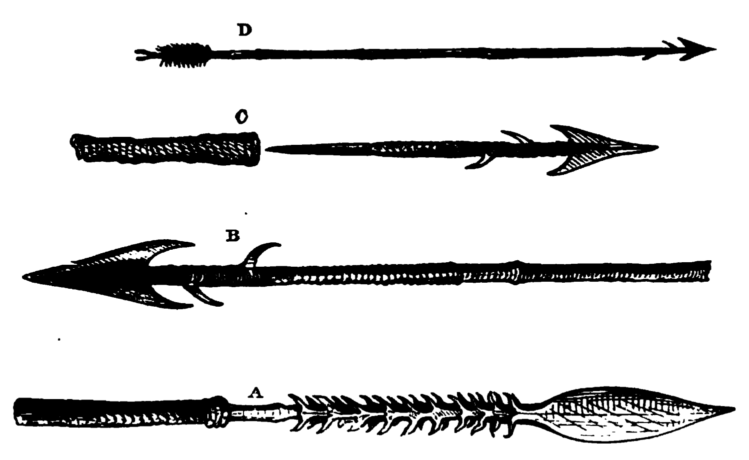
Ce matin, au lever du soleil, en cherchant un gué pour la charrette, l'un de nous a vu de loin une bande de ces animaux qui, après être venus à l'abreuvoir, remontaient la colline. Très-désireux de manger un bifteck au lieu des salaisons qui forment notre ordinaire, nous avons envoyé chercher nos fusils; et nous mettant à la rampée, nous nous sommes approchés du troupeau. Nous l'avons rejoint de si près que nous entendions le grondement profond et rauque des vieux mâles; mais nous n'apercevions que l'herbe jaune dont nous étions entourés. Le coup de sifflet des buphagas a retenti, la bande a pris la fuite; et nous n'avons aperçu ni les oiseaux, ni les buffles.

Ce pays-ci ne convient au chasseur qu'à l'époque où l'herbe est courte. Les animaux y sont défiants; ils craignent les flèches empoisonnées. Ceux des indigènes qui se livrent à la chasse le font avec passion, et y apportent une persévérance et une adresse vraiment extraordinaires. La flèche ne faisant aucun bruit, le troupeau ne se doute pas du coup dont l'un de ses membres est victime, ce qui permet au chasseur de le suivre jusqu'à ce que le poison ait produit son effet. L'animal expire; notre homme enlève aussitôt la chair qui entoure la blessure; et tout le reste est mangé.

La flèche empoisonnée se compose d'une petite baguette d'une longueur de dix à onze pouces, à laquelle s'attache solidement un fer barbelé, et d'une tige en roseau, où cette baguette est simplement introduite. Immédiatement au-dessus du fer, le trait est barbouillé de poison. Quand la flèche est entrée dans

la bête, le roseau se détache de lui-même, ou est bientôt enlevé par les broussailles; mais le fer barbelé, ainsi que le bois qui porte le poison, reste dans la blessure, d'où l'animal l'aurait arraché, en passant dans le fourré, si la flèche avait été d'une seule pièce.

La matière vénéneuse dont se servent les Manganjas pour cet usage, est un poison très-virulent, qui s'appelle *Kombi*, et provient d'une espèce de strophante. Son action se manifeste par le ralentissement du pouls, ainsi qu'une expérience involontaire l'a fait éprouver au docteur Kirk. En se servant de sa brosse à dents, qui avait été mise dans une poche où il y avait du kombi,



A. Fer barbelé de la flèche ordinaire des Ajahouas. — *B*. Fer empoisonné de la flèche des Mangajas. — *C*. Manière d'insérer la pointe de la flèche dans le trait. — *D*. Flèche entière, d'une longueur d'environ quatre pieds.

le docteur remarqua une certaine amertume; il l'attribua à ce que plusieurs fois il s'était servi du manche de cette brosse pour prendre de la quinine; mais bien que la dose en fût très-faible, le poison lui fit immédiatement tomber le pouls, qu'il avait alors assez élevé par suite d'un gros rhume; et le lendemain le docteur était guéri.

Un seul fait de ce genre ne saurait être concluant; mais il est possible que l'on puisse tirer du kombi un médicament précieux. Le professeur Sharpey a commencé à cet égard une série d'expériences dont les résultats nous intéressent vivement; il a déjà obtenu du kombi un alcaloïde de même nature que la

strychnine. Tous les animaux, ce n'est pas douteux, meurent des effets d'une flèche empoisonnée, excepté toutefois l'éléphant et l'hippopotame. La quantité de poison que la flèche peut introduire dans la blessure étant trop minime pour tuer ces colosses, les chasseurs ont recours, à leur égard, au trébuchet dont nous avons donné la description.

Nous avons vu sur les bords du Nyassa un poison d'un autre genre, qui, d'après ce qu'on nous a dit, ne servirait que pour tuer les hommes. Il était à la pointe d'une flèche de bois, et soigneusement enveloppé d'un morceau de feuille de maïs. Ayant posé la langue sur un atome de ce poison, nous l'avons eue tout engourdie.

Les Bushmen de la partie septentrionale du Kalahari appliquent à leurs flèches les entrailles d'une petite chenille qu'ils appellent ngâ. Ce poison, à ce qu'ils assurent, produit un tel délire que celui qui a été piqué d'une de ces flèches, se croit revenu à sa première enfance, et demande le sein de sa mère. On dit également que ce venin fait périr les lions dans de cruelles tortures. Il est possible qu'il provienne de la plante dont la chenille se nourrit.

Comment les propriétés de ces différents poisons, dont l'usage est fort ancien, ont-elles été connues? Il est difficile de le comprendre. Les instincts que la civilisation a émoussés, au point qu'en Angleterre les enfants mangent les fruits de la belladone sans le moindre soupçon, étaient sans doute plus développés chez l'homme primitif. Bougainville rapporte qu'une jeune femme, ayant pris des habits d'homme, remplissait les fonctions de matelot, et s'acquittait à merveille de ce pénible service; pas un de ses camarades ne se doutait de la supercherie; mais dans la première île de la mer du Sud où elle aborda, elle fut immédiatement reconnue par les sauvages. Ils le lui exprimèrent de telle façon qu'il lui fallut avouer son sexe, et réclamer la protection du commandant.

Les premiers membres de la famille humaine ont pu, de la sorte, avoir à l'égard des plantes un instinct qui s'est effacé chez leurs descendants, si toutefois l'homme n'a pas reçu d'en haut, par révélation directe, beaucoup plus de connaissances qu'on ne le suppose d'ordinaire.

Le Moukourou-Madsé a généralement quatre pieds de profon-

deur, et cinquante ou soixante de large ; son lit est encaissé et rocailleux. Avant de gagner cette rivière, nous avons eu cinq ou six ravins à franchir. Au delà du Moukourou, le chemin est à peu près uni pendant deux ou trois milles. De grandes herbes couvrent tous les sentiers ; l'une d'elles nommées *sanu*, a des semences piquantes de trois lignes de long, qui s'introduisent dans les vêtements de laine, et irritent singulièrement la peau. Une série de barbules, dirigées en arrière, à partir de la pointe aiguë et dure de la semence, permettent à ces graines de s'accrocher à tout ce qu'elles rencontrent ; le moindre attouchement leur communique une sorte d'activité pénétrante qui les fait s'insinuer dans l'étoffe, d'où leurs petits crochets les empêchent de sortir. Dans les endroits où ces graines abondent, l'intérieur de vos bas devient un affreux cilice.

Toutefois, le sanu a de grandes qualités ; c'est une bonne plante fourragère ; il s'élève à la hauteur commune des herbes de nos prairies ; et ses moyens puissants de dissémination le rendraient précieux dans un pays neuf, où il y aurait insuffisance de pâturages. Nous avons vu ses graines barbelées percer deux ou trois feuilles, les retenir, et se faire ainsi des ailes qui les transportent dans les lieux où elles peuvent se développer.

Nous suivons toujours les sentiers, bien qu'ils n'aient pas plus de quinze pouces de large, qu'ils soient remplis de trous profonds, creusés par les indigènes pour y trapper les petits animaux, et que les grandes herbes les aient tellement envahis qu'il faille sans cesse regarder à terre pour ne pas s'en écarter. Malgré ces inconvénients, il est beaucoup moins difficile de marcher sur ces pistes que d'aller tout droit sur la terre brute, ou à travers la forêt ; puis, en général, les sentiers conduisent à un village. Parfois cependant il ne s'agit que d'une trace d'animaux qui peut vous égarer.

Allant toujours au nord, nous avons gagné un territoire qui porte le nom de Mpemba. Ses habitants reconnaissaient Chibisa pour chef, et ne savaient pas que le Portugais Téréra l'avait assassiné. La case où nous avons passé la nuit est entourée de jardins où le grain abonde. Des troupes nombreuses de tourterelles, posées sur les tiges de sorgho, en dévorent les épis, sans que personne les dérange ; et nous avons tué aisément une

quantité de pintades grasses qu'on laisse festiner à loisir dans les champs abandonnés. « Il n'y a plus de femmes pour moudre le grain; elles sont toutes mortes. » C'est ainsi que les hommes justifient cet abandon.

Les cotonneries, dans tous les cas, ont toujours été si bien tenues, qu'on y voit très-peu d'herbe; ce qui a préservé le plant des atteintes de l'incendie annuel.

En différents endroits, où les baobabs sont nombreux, les quelques individus que nous rencontrons en recueillent les fruits, et composent avec la pulpe blanche qui se trouve entre les graines, un breuvage acidulé, dont le goût est agréable.

Pas une âme dans le village de Malango, près de la cataracte supérieure. Mais, tandis que nous nous reposions en face d'une île charmante, entièrement couverte d'arbres, des voix d'enfants en train de jouer ont frappé nos oreilles. Les parents se sont réfugiés dans cette île pour échapper aux Ajahouas, toujours excités à la chasse par les agents de Tété. Au lieu de passer au-dessous de la cataracte, ces maraudeurs, qui maintenant nous évitent, traversent la rivière tout près de l'endroit où est suspendu notre bateau. Ceux des Manganjas à qui nous pouvons nous faire reconnaître, viennent à nous immédiatement; mais la plupart ont perdu toute confiance en eux-mêmes, et se défient de tous ceux qu'ils aperçoivent.

Il y a trois mois que notre bateau est brûlé. Les Manganjas voudraient nous persuader que c'est l'œuvre des Ajahouas; mais il est probable qu'il a été détruit par le feu des herbages. Si nous avions su ne pas revenir plus tôt, nous l'aurions hissé complétement, au lieu d'en laisser pendre l'arrière. Tel qu'il était, il se sera empli de feuilles sèches, qu'une étincelle aura embrasées, et le feu se sera communiqué à la charpente. La flamme d'ailleurs a fait périr tous les arbres dans un rayon de cinquante pas; et nous avons retrouvé sous la branche, où pendait l'embarcation, le cuivre dont celle-ci était doublée, ainsi que tous les clous qui en avaient fait partie. Assurément si c'étaient les Ajahouas qui l'eussent incendiée, ils auraient emporté ces objets.

N'ayant plus à compter sur ce bateau, nous avons repris le chemin du navire avec l'intention d'en rapporter un autre. Cette fois, espérant découvrir un terrain plus uni, nous nous sommes

éloignés du Chiré, à partir de Malango, afin d'atteindre le cours supérieur du Lésoungoué.

Notre guide, un nommé Pékila, est un bel homme, actif, intelligent, d'autant plus remarquable qu'il est le seul, entre tous, qui ait conservé de l'énergie. L'abattement que produit chez ces malheureux la chasse dont ils sont l'objet, et l'on ne doit pas s'en étonner, est tout ce qu'il y a de plus triste à voir. Les instruments de musique, les nattes, les petits bancs qui servent de traversins, les mortiers à broyer le sorgho ou le maïs, tout cela est sans usage, et devient la proie des termites. Puis, leur aisance perdue, les survivants retombent dans la sauvagerie.

Ayant couché dans une hutte bien construite, mais qui n'avait pas été ouverte depuis quelque temps, nous y avons été pris aussitôt de frisson et de fièvre; l'un et l'autre disparurent dès qu'on eut aéré la case en y faisant du feu. Il nous est arrivé souvent d'observer qu'allumer du feu de grand matin, même à l'époque la plus chaude de l'année, rafraîchissait toute la maison, et faisait disparaître cette oppression et cette langueur qu'on éprouve dans les pays chauds.

Cette nuit, 1er juin 1863, nous avons été réveillés par le tonnerre, qui a retenti avec force et à plusieurs reprises. La lune brillait de tout son éclat, et l'on ne voyait pas un nuage. Tous nos gens ont été frappés comme nous de la pureté du ciel au moment où il a tonné, et nous ont dit ce matin : « Nous avons cru que c'était Dieu. »

Arrivés au navire le 2 juillet, nous y trouvons une dépêche de lord Russell, qni nous rappelle en Europe.

La chasse à l'esclave a tout dévasté autour de nous; elle a balayé les travailleurs de la grande vallée du Chiré, comme elle l'a fait sur les rives de Zambèse, dans toute la partie qui est soumise aux Portugais. Les razzias de Mariano continuent; elles ont déjà porté la ruine jusqu'au mont Clarendon. Pendant qu'il désolait le sud-est, on excitait les Ajahouas, placés au couchant, à s'abattre sur les Manganjas de la rive orientale; et des bandes de ravisseurs traversent maintenant le Chiré au-dessus des cataractes.

Non-seulement le gouverneur de Tété poursuit son commerce d'esclaves, d'après le conseil du gouverneur général, mais la traite se fait sous les yeux de celui-ci. Nous avons rencontré

deux femmes de Magoméro qui demeuraient autrefois à deux cents pas de la mission, et qu'on avait expédiées à Mozambique, avec plusieurs centaines de prisonniers, à l'époque où Son Excellence débitait aux officiers anglais ses palabres anti-esclavagistes. Inutile de prétendre que l'autorité l'ignorait. Qui sait avec quels détails les moindres faits sont rapportés aux gouverneurs des districts, non-seulement par leurs propres esclaves, mais par les marchands qui s'efforcent de capter leurs bonnes grâces, ne croira jamais que la traite puisse avoir lieu sans leur approbation.

Si quelque chose de plus était nécessaire pour montrer qu'on ne doit rien attendre des autorités portugaises, nous citerions l'impunité avec laquelle Téréra, l'assassin de Chibisa, continue ses exploits. Il a été défendu à Belchior d'attaquer une mission; mais on lui permet de faire la guerre, ainsi qu'ils nomment la chasse à l'esclave.

M. Horace Waller a demeuré pendant cinq mois sur le Morambala, position d'où il a pu voir les procédés de la traite, et le dépeuplement des lieux voisins. La montagne domine le cours sinueux du Chiré; et de l'endroit qu'habitait le missionnaire, la vue embrasse un horizon de trente milles. On a cru pendant un instant que le Chiré serait interdit à Mariano, qui venait d'être déclaré rebelle à l'autorité portugaise; mais bientôt la feinte est devenue impossible; la rivière a été ouverte; et M. Waller a vu en un seul jour descendre quinze ou vingt canots, chargés d'esclaves, qui furent conduits aux baraques du prétendu rebelle. La cargaison était uniquement composée de femmes et d'enfants; et ce commerce dura pendant trois mois, sans repos ni trêve.

A la fin le masque était si bien jeté, qu'un fonctionnaire portugais, étant venu à la mission toucher une somme qui lui était due, profita de la circonstance pour acheter des esclaves aux agents du rebelle, qui se présentaient sans crainte dès qu'ils étaient appelés. Le marché conclu, l'acheteur inspecta son acquisition en présence même du missionnaire. C'était le senhor Mesquita, le seul employé des douanes qu'on pût obliger d'habiter au Kongoné. Tous les autres avaient refusé cette résidence; le pauvre Mesquita, placé sous la coupe de l'autorité locale, dut obéir, et vivre là d'un maigre salaire, peut-être même faire la traite à contre-cœur. Notre intention n'est certes pas de le noir-

cir ; en pensant aux bontés qu'il a eues pour le docteur Meller et pour d'autres, nous ne pouvons parler de lui qu'avec une sincère bienveillance.

Outre les bandes dont il vient d'être question, plusieurs étaient en tournée au sud-est de Senna, et y faisaient des captifs pour le port d'Inhambané. Pendant que nous étions à Choupanga, une députation vint nous offrir de l'ivoire, et toutes les terres qui n'étaient pas occupées par les Landines, si nous voulions envoyer quelques-uns des nôtres pour expulser les chasseurs d'esclaves qui venaient de Senna, et qui infestaient les environs.

Ici, comme chez les Boers, la force est du côté de la poudre ; les archers ne tiennent pas contre le fusil; et qui peut avoir des rapports avec la côte, a la faculté de faire des esclaves autant qu'il veut; car les armes et les munitions pénètrent dans la province sans aucune difficulté. Les lois qui prohibent ces articles, ne sont pas moins sévères dans cette région que dans la colonie du Cap; mais personne ne leur obéit. Comme celles qui ont trait à l'abolition de l'esclavage, elles n'existent que pour le discours, et pour en faire parade aux yeux de l'Europe.

Tout cela, joint à la déception que nous avons eue à l'égard de la Rovouma, sur laquelle nous avions compté pour rejoindre le lac, ne peut que nous faire approuver la dépêche qui nous rappelle en Angleterre. Nous ne regrettons qu'une chose : c'est d'avoir cru que le gouvernement portugais avait le désir d'améliorer le sort des noirs; car partout ailleurs, avec moitié moins de dépense et de travail, nous aurions laissé en Afrique des germes féconds et indestructibles. Les jugeant d'après les lois qu'ils ont édictées, et d'après l'estime que nous inspirent nos hommes d'État, nous étions persuadés que ceux de Lisbonne n'avaient rien de plus à cœur, ainsi qu'ils nous en donnaient l'assurance, que de nous seconder dans nos efforts. L'introduction du christianisme, et d'un commerce libre et licite chez les indigènes nous paraissait non moins avantageuse pour les Portugais que pour les naturels; mais nos alliés ne voient de bénéfice que dans les mesures qui, en leur profitant, ruinent les autres.

Le journal officiel de Lisbonne nous a fait savoir que la politique portugaise avait pour but de déjouer les tendances du gouvernement anglais à s'emparer de l'Afrique orientale. Nous qui étions derrière la scène, nous savons que les sentiments de bien-

veillance privée ont eu la plus grande part dans cette entreprise, dont le but, on ne saurait trop le redire, était d'amener le règne de la paix et de la bonne volonté dans cette région fertile, qui, depuis des siècles, est le séjour de la violence et du meurtre. Cette transformation ne devait pas s'accomplir. Les esprits étroits attribueront l'essai que nous avons tenté aux propensions envahissantes de l'Angleterre; mais un grand nombre d'Anglais ont, pour mobiles de leurs actes, des motifs bien plus nobles qu'on ne le suppose.

Toutefois comme il est impossible de conduire *le Pionnier* à la mer avant la crue de décembre, nous nous décidons à transporter un bateau de l'autre côté des cataractes. Nous suivrons la côte orientale du Nyassa, dont nous explorerons l'extrémité nord; et nous vérifierons les renseignements qui ont fait dire au colonel Rigby que les vingt mille esclaves qui passent tous les ans à la douane de Zanzibar, viennent surtout du lac Nyassa et de la vallée du Chiré.

Les indigènes qui s'étaient groupés autour de l'évêque Mackenzie, composent maintenant une petite commune indépendante près de l'ancien village de Chibisa, et pourvoient à leur nourriture en cultivant la terre. Ils suivent à cet égard l'exemple des Makololos, qui ont créé des jardins très-étendus, et peuvent aujourd'hui nous approvisionner de grain et de légumes.

On ne saurait mettre en doute les sentiments affectueux de ces Makololos pour les Anglais. Ils demeurent à un quart de mille de l'endroit qu'habitaient les missionnaires. Une nuit, l'une des cases de la mission brûla par accident; les fusils, qui s'y trouvaient, partirent lorsque la flamme en eut gagné la poudre. Les Makololos, réveillés par la détonation, prirent leurs armes et volèrent au secours de ces messieurs, croyant qu'on les attaquait. Malgré leur refus de porter à Sékélétou les médicaments qu'ils étaient venus chercher pour lui, nous affirmons qu'ils sont généreux et dévoués; qu'on se rappelle leur noble conduite à notre égard, lorsqu'ils se jetèrent dans le Zambèse, au milieu des rapides du Karivoua, exposant leur vie sans hésiter pour sauver la nôtre, et celle de nos compagnons. L'empressement qu'ils avaient mis à secourir les missionnaires dans cette dernière circonstance, était une nouvelle preuve de leur courage et de leur bon vouloir envers les blancs. Nous avions donc choisi

pour nous accompagner les cinq rameurs les plus habiles qu'il y eût parmi eux, persuadés que nous étions qu'ils valaient cinquante hommes de n'importe quelle tribu, non-seulement pour naviguer sur le lac, mais pour tous les cas difficiles où nous pouvions nous trouver.

Notre bande se composait de vingt indigènes, dont quelques natifs de Johanna. Nous supposions que ces derniers seraient capables de conduire les six bœufs qui traînaient la charrette où était la guigue. Un attelage du Cap, mené par deux Hottentots, aurait passé partout avec la plus grande facilité. Mais à peine eurent-ils franchi la portion de route qui avait été ouverte, que nos conducteurs rencontrèrent mille obstacles sous formes d'arbres et de ravins, et qu'il fallut renoncer à tirer la charrette des mauvais pas où ils la mettaient constamment. On alla donc chercher les Manganjas et les Ajahouas qui résidaient près de Chibisa ; ils prirent le bateau sur leurs épaules ; et en quelques jours le portèrent jusqu'à la dernière cataracte. Arrivés là, ils profitèrent d'un endroit où la rivière est moins turbulente pour lancer l'embarcation, et faire ainsi une couple de milles. Les Makololos se chargèrent de la conduire; ils sont habitués aux rapides : on ne pouvait pas avoir de meilleurs bateliers. Ici la rivière est fort étroite ; même dans la portion où elle est d'un calme relatif, le courant est d'une telle violence, que nos hommes étaient souvent obligés de saisir les grandes herbes qui garnissent la rive, et par instants de prendre terre et de hâler la barque.

Les roseaux, en cet endroit, sont pleins de *dolichos pruriens*, dont les gousses ont l'air d'être couvertes d'un duvet moelleux, mais en réalité sont revêtues d'une multitude d'aiguilles qui pénètrent dans la peau, où elles entrent par myriades. Les hommes qui faisaient le hâlage, et dont le corps était lardé par ces aiguilles brûlantes, se tordaient comme si on les eût roulés sur des orties. Ceux qui étaient dans la barque maniaient le croc et la rame avec une extrême habileté; il leur fallait autant de sang-froid que d'adresse, et ils n'en manquaient pas. Toutefois après avoir essayé de dépasser une roche, enveloppée de tourbillons, ils jugèrent qu'il était plus sage de tirer le bateau sur la rive, et de le rendre aux porteurs. On appela ces derniers qui étaient allés se mettre à l'ombre; car bien que nous fussions en hiver,

et qu'il fît assez froid la nuit, le soleil était fatigant ; il est toujours très-chaud ici au milieu de la journée, quelle que soit la saison.

Parmi les hommes qu'on appelait se trouvaient cinq canotiers du Zambèse, habitués aux pirogues massives, dont le principal mérite est de pouvoir être lancées contre les rocs, par le courant le plus fort, sans en éprouver d'avarie. Ces Zambésiens voulurent montrer qu'ils étaient plus habiles que les Makololos; trois d'entre eux sautèrent dans la barque pendant que nous avions le dos tourné, et les deux autres la traînèrent un instant. Le courant saisit l'avant du bateau, nous entendîmes un cri de détresse : la corde échappa aux mains des hâleurs, la barque eut aussitôt la quille en l'air; elle pirouetta une ou deux fois dans un tourbillon, et fut lancée comme une flèche au bas des cataractes Toute la bande courut dans la direction qu'avait prise le bateau ; mais on n'en revit pas même un fragment. L'un des canotiers, en gagnant la rive à la nage, sauva un rifle ; tout le reste fut perdu.

Les cinq auteurs de la catastrophe s'approchèrent d'un air contrit. Ils n'avaient rien à dire; nous pas davantage. Ils se courbèrent lentement, et nous touchèrent les pieds avec leurs deux mains. « Kou Kouata moendo » saisir le pied est leur manière de demander pardon. C'était si pareil à ce que nous avons vu faire à un petit enfant, qui voulant apporter à son papa une assiette défendue la laissa tomber, et fondit en larmes, qu'ils furent seulement condamnés à aller chercher des provisions, et à prendre ensuite une charge aussi lourde que leurs forces le permettraient, afin de suppléer au moyen de transport dont nous étions privés.

Il était excessivement douloureux de perdre une valeur aussi importante, et de ne plus avoir le moyen d'accomplir la tâche que nous nous étions tracée ; mais le seul parti à prendre était de faire de nos jambes le meilleur usage possible : à quoi bon pleurer le lait répandu? Les coupables furent donc envoyés au navire avec mission de rapporter des vivres, de l'étoffe, et des grains de verre.

Pendant qu'ils sont en route, parlons un peu de ces cataractes qui ont été si fatales à nos projets de navigation. Elles commencent par 15° 20′ de latitude sud, et finissent à 15° 55′. Il y a ainsi 35 minutes, plus d'un demi-degré, entre la première

cataracte et la dernière, ce qui fait un peu moins de quarante milles, le Chiré coulant dans cet espace du nord au sud, en ligne à peu près droite. Les principales cataractes sont au nombre de cinq: Pamofounda, ou Pamozima, Moréhoua, Panoréba, ou Tédzané, Pampatamanga et Papékira.

On peut encore en citer trois ou quatre moins importantes; celle de Mamvira, par exemple, où nous avons rencontré les premiers déchirements de la nappe d'eau, et entendu ce bruit de l'onde qui se précipite avec violence; bruit que, d'après les interminables détours qu'il nous avait fait faire jusque-là, pendant quelque deux cents milles, nous ne croyions pas le tranquille Chiré capable de produire. Ces petites cascades forment à peine un angle de 20 degrés; mais la chute de la plus grande cataracte est de cent pieds ou cent yards, et présente un angle de quarante-cinq degrés. Ailleurs, l'angle formé par la chute est de 70 degrés. Une partie de Pamozina est perpendiculaire, et à l'époque des grandes eaux, il s'en élève un nuage de vapeur, qu'en allant au lac Chiroua nous avons aperçu d'une distance de huit milles.

La différence de niveau entre le Chiré supérieur et le bas Chiré, on se le rappelle, est de quatre cents yards. Pendant tout le trajet qui sépare ces deux points, le courant n'est modéré qu'à un seul endroit, c'est au-dessus de Tedzané. Tout le reste n'est que rapides; et la rivière, qui, resserrée fréquemment dans un lit de cinquante à quatre-vingts yards, coule à grande vitesse, fait naître l'idée d'une force hydraulique capable de réduire en poudre toutes les usines de Manchester.

Sur la rive droite de Pamozima s'élève un bois ténébreux. Nous promenant seul à travers son ombre épaisse, nous avons été saisi par une odeur cadavéreuse. En levant la tête, nous avons vu des corps, enveloppés de nattes et suspendus aux branches : mode de sépulture analogue à celui que pratiquent les Guèbres, à Poonah, près de Bombay, dans leurs tours du silence.

Le nom de Pamozima signifie : les dieux ou les esprits trépassés; un nom convenable pour un endroit où, suivant la croyance populaire, les âmes des morts planent sans cesse.

La roche inférieure est une syénite d'un gris-rougeâtre foncé. Elle paraît avoir été un agent de soulèvement, car les mica-

schistes qui la surmontent sont fort tourmentés. Un trapp foncé, rempli de hornblende, a rompu ces schistes en beaucoup d'endroits, et apparaît en nodules à la surface. La roche la plus élevée que nous ayons vue est un grès d'une texture plus serrée que celui de Tèté, et dont la métamorphose est complète sur tous les points où il se trouve en contact avec les roches d'origine ignée qui sont au-dessous de lui. Quelquefois, il est remplacé par du quartz et par un schiste argileux, de nuance rougeâtre, qui a subi fortement l'action de la chaleur.

Telle est la formation générale de la rive droite des cataractes. De l'autre côté, nous avons des massifs de trapp porphyroïde, en contact avec les mêmes micaschistes. C'est probablement à ces derniers que le sol doit la grande fertilité que nous lui voyons. Le corps des montagnes est composé de syénite. Une si grande quantité de mica est détachée par les eaux, et portée dans la rivière, que lorsqu'on regarde avec attention, on y voit flotter des myriades de parcelles brillantes que le soleil fait étinceler; nous l'avons remarqué, alors même que les eaux étaient basses.

CHAPITRE XXIV.

Boisson de voyage. — Bonne conduite des matelots anglais. — Ile de Motola. — Régime des indigènes affamés. — Nouveau système de marche. — Le Rivi-rivi. — Contrée sur laquelle le fléau de la guerre a passé. — Égarés. — Hospitalité des habitants. — Chaîne de Kirk. — Vallée de Gôa ou de Gova. — Rupture des roches dans les pays chauds. — Pris pour des marchands d'esclaves. — Matounda. — Arrivée au bord du lac Nyassa. — Village de Katosa. — Migrations d'Ajahouas. — Agriculture. — Coton. — Chinsamba. — Physionomie assyrienne. — Vrai type nègre. — Babisas. — Rire des femmes indigènes. — Cris des enfants. — Course au nord-est, vers le lac Molamba. — Filets. — Houes. — Les sauvages n'auraient pu vivre s'ils n'avaient recu aucune instruction. — Nécessité d'un révélateur.

15 *août*. Les hommes que nous avions envoyés au steamer viennent seulement de revenir. M. Rae les accompagne, ainsi que le commis des vivres. Ils nous apportent du vin, présent d'Alington et de Waller, et nous amènent deux bœufs, dont l'un sera tué dans un instant, pour donner du cœur à tout le monde.

Jusqu'à présent, nous n'avons jamais emporté de vin; mais celui-ci nous est précieux, comme témoignage de l'amitié de ceux qui nous l'envoient. Si on voulait avoir du vin pour boisson ordinaire, même de l'eau-de-vie, il faudrait une escouade de porteurs rien que pour cet objet. Notre plus grand luxe, en voyage, est le thé ou le café, auquel nous donnons la préférence. Jamais nous n'avons assez de sucre pour aller jusqu'à la fin de l'excursion; et quand on n'a rien de chaud dans l'estomac, et qu'on prend du thé non sucré, on éprouve un besoin de manger qui non-seulement vous ronge, mais est bientôt suivi de défaillance; tandis que le café est toujours salutaire. Habituellement, nous buvons de l'eau; quand elle est fraîche, c'est le meilleur breuvage qu'on puisse prendre dans ces régions brûlantes.

Il y a presque toujours une bouteille d'eau-de-vie dans nos couvertures; mais elle ne sert que comme médicament : une cuillerée dans une tasse d'eau chaude avant de se mettre au lit,

comme moyen de prévenir le frisson et la fièvre; jamais quand celle-ci est venue. Pendant l'accès, les spiritueux sont nuisibles; et il est probable que les grogs ont à répondre d'un grand nombre des morts qui sont arrivées en Afrique.

Le montage des pièces du *Lady Nyassa* est très-avancé. M. Rae est secondé dans cette opération par trois habiles ouvriers, aussi adroits que laborieux, trois nobles matelots qui font honneur à la marine anglaise : John Reid, John Pennell et Richard Wilson. Le lecteur nous pardonnera d'avoir cité leurs noms; mais nous sommes heureux de leur donner publiquement ce témoignage de notre estime, et de leur exprimer toute la reconnaissance que nous inspire leur conduite.

C'est donc le cœur léger, plein de confiance dans ceux à qui nous avons laissé les deux navires, que nous nous dirigeons vers le nord. Le temps est d'une fraîcheur délicieuse. M. Rae a fait avec nous la première étape; puis il est retourné là-bas, afin de préparer *le Lady Nyassa* à prendre la mer. Comme celui-ci tire moins d'eau que *le Pionnier*, on lui fera descendre le Chiré et le Zambèse au mois d'octobre.

Nous avons gardé *le Stewart*, et par un motif qui mérite d'être cité. M. King, notre premier chauffeur, qui malgré l'humble position qu'il occupe a fait de bonnes études à l'Université d'Aberdeen[1], se trouvait dans cet état d'anémie assez fréquent chez ceux qui séjournent dans les basses terres, où ils sont inoccupés. En pareil cas, le meilleur remède est le changement de place; et surtout une vie active. M. King est donc venu jusqu'au Moukourou-Madsé; et ces deux jours de marche lui ont rendu assez de vigueur pour qu'il pût retourner lestement à son poste. Notre commis aux vivres, étant dans la même position, nous l'avons pris avec nous. Il éprouve déjà tant de bien de cette mesure que nous regrettons de ne pas avoir emmené le pauvre King; il se serait remis tout à fait. Un déplacement d'une centaine de yards est quelquefois si efficace, que dans les cas graves c'est un moyen qu'il ne faut pas négliger.

Sérieusement en marche à partir du 19 août, nous sommes vite arrivés à l'île de Motola, où notre bateau fut brûlé. Deux

1. Nous croyons qu'il est frère de celui qui accompagna Burke et Willis dans la célèbre expédition australienne.

hommes, réfugiés dans cet île, suivaient l'un des sentiers qui serpentent au milieu des arbres et des broussailles. Le rugissement de la cataracte les ayant empêchés d'entendre nos pas, ils ne s'aperçurent de notre présence que lorsque nous fûmes sur leurs talons. Ils tressaillirent, laissèrent tomber les racines qu'ils portaient, et s'enfuirent vers la rivière où ils paraissaient vouloir se jeter. Restés à notre place, nous avons crié à ces deux hommes de venir chercher leurs racines. Ils nous avaient pris pour des Ajahouas; mais un coup d'œil leur montra qu'ils s'étaient trompés; quand ils surent qui nous étions, leurs regards confiants nous firent voir jusqu'où s'étend l'influence du nom anglais.

Les racines que portaient ces deux hommes étaient de la grosseur d'un navet ordinaire. Elles s'appellent *malapa*; et seraient mortelles, au dire des indigènes, pour celui qui ne saurait pas les préparer. Cela doit être; car avant de les manger on les met bouillir à deux ou trois reprises différentes dans une forte lessive de cendres de bois.

Les tamarins sont mûrs; les habitants les récoltent, et les font cuire avec des cendres de g.ïac, pour en neutraliser l'extrême acidité. Ces cendres, dont la couleur est d'un très-beau blanc, forment quelquefois une croûte, et paraissent contenir une grande quantité de soude. Les indigènes en font une pâte excessivement claire qu'ils emploient en guise de lait de chaux.

Toutes les fois que nous rencontrons de ces pauvres fugitifs, nous leur faisons porter nos bagages; et nous leur donnons le salaire que mérite leur travail. Cette façon d'agir paraît leur inspirer plus de confiance en nous que ne le ferait un présent.

Notre projet est de marcher au nord-nord-ouest, parallèlement à la direction du lac; mais en nous tenant assez loin du bord occidental pour éviter les Mazitous. Nous chercherons à découvrir si le Nyassa reçoit à l'ouest quelque rivière importante; à nous renseigner sur le nombre d'esclaves qui traversent le lac à Tsenga, à Kota-kota, et sur d'autres points de la partie méridionale; enfin nous visiterons le lac Moélo, si nous en avons le loisir. Nos Makololos, du reste, ne demandent pas mieux que d'aller rondement: ils voudraient rentrer chez eux, de manière à piocher leurs terres avant la saison des pluies. Leurs femmes, en outre, ont besoin d'être surveillées. Masiko s'est même déjà

vu dans l'obligation de retourner au village pour régler certaine affaire dont il a eu connaissance par des femmes de ses camarades, qui apportaiént à leurs maris de la bière et de la farine. Le pauvre homme est parti furieux, ne devant être satisfait que quand il aurait incendié les cases des offenseurs. Mais une plaisanterie sur le sort inévitable des polygynes, l'aveu de notre incapacité à conduire plus d'une épouse, qui souvent même nous échappe, et une marche d'une quarantaine de milles en plein soleil, ont tellement fondu sa colère, qu'il nous a rejoints au bout de huit jours sans avoir rien brûlé, ni employé d'autre arme que sa langue.

Nous avons d'abord pris au nord-est, à partir de la cataracte supérieure, ce qui nous a fait suivre la grande courbe de la rivière jusqu'au pied du mont Zomba. Ici la vue est des plus imposantes : les monts Chiradzourou et Mochirou se dressent vers le ciel, tandis que le plateau, qui lui-même a trois mille pieds d'élévation, se déploie vers le sud, où il s'éloigne et disparaît.

Le noble Mackenzie, qui par sa grande âme et sa nature aimante aurait mérité d'être Évêque de l'Afrique centrale, avait espéré que de ce plateau la lumière et la liberté se répandraient dans l'intérieur. Nous pensons toujours que ces highlands peuvent devenir le siège d'un établissement d'où rayonneront les influences civilisatrices; car il suffit d'en descendre pour être au bord du Haut-Chiré, et pour pénétrer, par cette rivière et par le Nyassa, à plus de trois cents milles dans le cœur de l'Afrique sans rencontrer d'obstacle.

Nous traversons un terrain couvert de bauhinias, où le sol, durci par le soleil, n'a pas laissé croître l'herbe épaisse que l'on rencontre habituellement. On y voit des pistes nombreuses d'éléphants, de buffles et d'antilopes, ainsi que les empreintes d'un lion.

Un bœuf, que nous avions emmené comme provisions de bouche, a été gravement piqué par la tsétsé. Au bout de quarante-huit heures, suivant l'ordinaire, les effets du venin se manifestaient par la flaccidité des muscles, les oreilles tombantes, l'air abattu de l'animal. C'est toujours un sujet d'étonnement pour nous, qui avons été piqué nombre de fois par cette mouche, de n'en avoir jamais souffert. L'homme à cet égard jouit de l'immunité des animaux sauvages.

Partout beaucoup de fleurs, bien que nous soyons à l'époque de la sécheresse, ou plutôt de la saison chaude; le baobab, les euphorbes, les capparidées sont en pleine floraison.

Hier une quantité de grands calaos ont attiré nos regards. Masiko, s'étant approché du pied d'un arbre pour mieux viser l'un de ces oiseaux, n'a pas vu que deux éléphants se tenaient à l'ombre du même arbre où ils s'éventaient sans bruit. Une balle adressée par nous à l'un de ces colosses, qui la reçut dans l'oreille, et d'une distance de trente pas, fit seulement partir le blessé en secouant la tête; ce fut alors que Masiko, entendant l'animal déchirer le hallier, s'aperçut du danger qu'il courait.

Entrés dans un massif de grands arbres, nous y avons trouvé les ruines d'une grosse bourgade. Beaucoup de squelettes; mais pas une âme. Les bêtes sauvages habitent maintenant ces lieux, où naguère toute une population vivait dans l'abondance.

Le soir du 20 août, rencontré quelques individus qui n'ont pour vivre que des tamarins et des souris. D'après ces malheureux, nous ne pourrons acheter de farine qu'au bord du Pamalombé, où demeure à présent Kaïnka, le chef ajahoua; mais on trouve ensuite à s'approvisionner copieusement auprès de Nyango, chef féminin des Maravis.

Nous avons pris au nord-ouest, et nous voici au Ribvé-ribvé ou Rivi-rivi, qui prend sa source dans les monts Maravi, et se jette dans le Chiré.

A l'endroit où nous sommes il faut percer la couche sableuse pour se procurer de l'eau. En remontant le canal, on y trouve des mares plus ou moins espacées; et en allant toujours à l'ouest, on y voit une eau courante et rapide de quarante pieds de large sur un ou deux de profondeur. Le nom de cette rivière annonce qu'elle forme des cataractes. Le sanjika la remonte pour y déposer ses œufs; mais en été l'évaporation est tellement forte que le Rivi-rivi est complétement à sec avant d'atteindre le Chiré.

Ici le territoire est divisé en deux provinces auxquelles le Rivi-rivi sert de limite, et qui s'étendent depuis sa source jusqu'à son embouchure : sur la rive gauche, le Banda, qui, par conséquent, est au nord; sur la rive droite, le Nkouési. C'est un fait intéressant, en ce qu'il indique une appréciation de la valeur de la terre. Il y a peu d'endroits où cette idée ait pris

racine; en général on défriche où l'on veut. Une fois établi, le jardin est à celui qui l'a créé; mais la terre inculte n'appartient à personne.

Le site des villages, dont la quantité est surprenante, semble partout avoir été choisi en vue de l'ombre qu'il pouvait fournir. Ayant toujours suivi le bord de l'eau, nous étions loin de soupçonner combien ces villages étaient nombreux. Aujourd'hui pas un n'est habité; les magnifiques sterculiers, d'un vert jaunâtre, dont la première branche est à cinquante pieds du sol, n'entourent plus que des lieux déserts; et les éléphants dépouillent et mutilent, sans que rien les dérange, les figuiers à large cime qui abritent les cases abandonnées.

Une espèce de sterculier porte des fruits capsulaires à peu près ronds, de la grosseur du poing, dont les coques renferment des graines couvertes d'une pulpe jaune, et d'où l'on extrait une huile fine et abondante. On a également conservé les motsikiris à cause de la graisse et de l'huile qu'on obtient de leurs semences.

Le Rivi-rivi, descendant du nord-ouest, nous avons continué à suivre ses bords, et nous sommes arrivés chez une peuplade qui a su se défendre contre les Ajahouas. Pour ne pas effrayer les habitants, qui pourraient croire que nous sommes des maraudeurs de cette tribu, ou des agents portugais, nous nous faisons annoncer dans chaque village par des émissaires choisis dans la bourgade précédente.

Ici les gens cultivent le maïs, et nous en vendent sans difficulté; mais impossible d'obtenir qu'ils nous conduisent chez Nyango. Il est évident que nous leur inspirons peu de confiance, bien que tous nos hommes, Makololos et autres, parlent de nous et d'eux-mêmes en des termes où la modestie n'a rien à voir. Nous avons fini par ne plus proférer le nom de cette dame.

Il serait fastidieux de nommer tous les bourgs où nous fait passer notre chemin. L'un de ceux que nous avons traversés était le plus considérable que nous ayons jamais vu en Afrique. Ce gros village se trouvait entièrement désert, et, comme toujours, renfermait de nombreux squelettes. Un autre s'appelait Tété. Nous connaissons trois bourgades de ce nom-là, preuve que le mot est indigène; il paraît désigner un endroit où l'eau se précipite sur des rochers. On trouve également sur cette route

un Chipanga ou Grand-ouvrage, mot identique au Choupanga de Senna. Cette parité de noms vient à l'appui des récits traditionnels qui parlent des migrations d'un peuple se rendant du nord au sud.

En général, le pays est couvert de forêts éclaircies et de moyenne venue; mais le bord des eaux est frangé d'arbres énormes. Nous avons remarqué, parmi ceux-ci, un figuier à feuille particulière, qui avait été frappé de la foudre. Sur les lignes qu'avaient tracées le fluide électrique, des masses de nouvelles pousses se hâtaient de réparer le dommage; et une certaine gomme, d'un genre que nous n'avons jamais vu sur aucun arbre, avait exsudé en abondance [1].

A partir de Tété, le fléau de la pourchasse de l'homme ne s'est pas étendu vers l'ouest; et chaque fois que nous approchons d'un village on nous accueille par ces mots: « Nous sommes contents que ce soit la paix, et non la guerre, que vous nous apportiez. » Ceux dont l'heureux pays n'a jamais souffert de l'invasion peuvent difficilement comprendre tout ce qu'il y a dans ces paroles.

Les nuits, à cette époque de l'année, sont toujours froides; comme ce n'est pas le moment des travaux agricoles, les villageois ne sortent de chez eux que lorsque le soleil a réchauffé l'atmosphère. En d'autres temps ils sont dehors avant l'aube; et le premier bruit qui vous frappe, quand vous vous éveillez, c'est la causerie des hommes et des femmes qui parlent haut dans l'ombre, afin d'éloigner les bêtes féroces par le son de la voix humaine. Lorsqu'il n'y a pas d'ouvrage, c'est la toux bruyante et convulsive des fumeurs de chanvre qui vous avertit de l'approche du jour.

1. Il est probable que cette gomme particulière était une gomme résine, tenue en suspension dans le suc propre de ce figuier, d'où elle avait été précipitée par l'action de la foudre. Nous voyons le suc laiteux du sapotillier donner une résine au contact de l'air. Si on se rappelle que la famille des sapotacées fournit la gutta-percha, on ne trouvera pas surprenant qu'une matière résineuse transsude d'un figuier, dont l'un des frères produit du caoutchouc. Le caractère spécial de cette résine a pu provenir de la transposition de ses éléments, opérée par la décharge électrique. Ce fait curieux, mieux étudié, pourrait mettre sur la voie de l'une des causes qui produisent les différences de saveur et de propriétés chez des végétaux de même espèce n'ayant pas le même habitat, et dès lors soumis à des courants de nature diverse. (*Note du traducteur*).

Dernièrement, le départ de nos hommes se trouvant retardé par les démarches à faire pour se procurer des guides, nous sommes partis d'avance, le stewart et moi, dans la direction du Rivi-rivi. Jusqu'alors nos gens avaient toujours su nous rejoindre en reconnaissant les empreintes de nos chaussures; nous avons donc fait quelques milles sans nous inquiéter de ne pas les voir. Mais cette fois nos traces s'étaient perdues au milieu des pistes d'éléphant, de pallah, d'hyène, de zèbre qui déchiquetaient le sentier. Arrivés à un village désert, comme le soleil baissait, nous allâmes couper de l'herbe, et nous nous fîmes de bons lits dans l'une des cases abandonnées.

Chaque fois que l'un des nôtres s'égare, ou qu'il tarde à revenir, on décharge les mousquets pour lui indiquer où l'on se trouve. Le lendemain, des coups de feu éloignés arrivant à nos oreilles, nous pensons naturellement que c'est l'appel de nos hommes. Nous pressons le pas, et après une longue marche, nous nous trouvons au milieu d'indigènes en train de chasser la grosse bête.

Remis en route, du côté de la rivière, nous gagnons un petit village, où quelques individus nous reconnaissent pour nous avoir vu sur le Chiré.

Impossible d'être meilleurs que ces gens-là; ils n'avaient pour toutes provisions que des tamarins préparés avec des cendres, et un peu de farine de dolichos pruriens. Les gousses de cette plante, ainsi que nous l'avons dit, sont couvertes de menus aiguillons qui, lorsqu'on les touche, pénètrent dans tous les pores et vous causent une démangeaison des plus pénibles. En temps de disette, les femmes vont cueillir ces gousses irritantes. Après les avoir flambées dans un feu d'herbe qui en détruit les barbules, et en avoir pris les graines, elles mettent celles-ci tremper dans l'eau. Quand ces graines ont commencé à germer, on les lave et on les fait cuire, ou bien on les réduit en une farine qui a du rapport avec celle de haricot ou de fève.

Ce dolique s'attache aux grandes herbes qui lui servent de rames, et abonde dans tous les lieux garnis de roseaux. Bien qu'il soit une peste pour le voyageur que ses graines martyrisent, il faut avouer qu'il rend de grands services en temps de disette, car il empêche beaucoup de gens de mourir de faim. Dans cette région on l'appelle kitedzi.

Installés dans la meilleure case du village, nous avons dormi du meilleur sommeil, bien que sur une natte pure et simple. Il est vrai que nous avions fait au moins vingt mille à la recherche de nos hommes. Le dîner de la veille s'était composé d'un pigeon. Depuis lors nous n'avions mangé qu'une poignée de farine de kitedzi, cuite à l'eau claire ; on comprend que nous mourions de faim. L'excellente femme chez qui nous étions logés, prit un peu de maïs qu'elle gardait pour semence ; elle le broya dans l'ombre, et nous en fit de la bouillie. Un petit garçon apporta en outre des légumes sauvages, d'un goût douceâtre; à peu près le contenu d'une tasse. Quand il eut posé son écuelle, il se mit à battre des mains le plus fort possible, chose qui est recommandée à tous les enfants. Accablé de sommeil, nous nous étions endormi, et nous commencions à rêver d'un grand festin, lorsque la politesse du petit garçon nous réveilla, fort heureusement pour nous. Le repas était si mince que notre compagnon se figurait que c'était pour lui seul ; et il n'en restait plus guère. Le pauvre dévorant se confondit en excuses, tout au moins inutiles : nous avions trop faim pour ne pas comprendre son appétit.

Bref, Akosanjéré, le chef du village, nous conduisit auprès de nos hommes, qui s'étaient rendus dans le Nsézé, province située à l'ouest; il y avait trois jours que durait notre séparation.

Nous avons mentionné cet épisode, non pas qu'il ait grand intérêt, mais pour donner une idée de ces pauvres gens. Nous n'apportions ni étoffe, ni rassade ; ils devaient croire que nous ne les payerions pas. La guerre et la famine les faisaient cruellement souffrir ; et leur hospitalité, si chétive qu'elle paraisse, leur fait le plus grand honneur ; elle nous inspire du moins une vive reconnaissance.

Quant à nos hommes, ils nous cherchaient depuis trois jours, et avaient fait d'incroyables efforts pour nous retrouver. On a tué le bœuf, à la grande joie de tout le monde; car notre pauvre suite avait été, comme nous, à la portion congrue. Akosanjéré, cela va sans dire, a eu sa part de viande ; et nos malheureux hôtes ont mangé tout leur content.

26 *août*. Départ du village de Chasoundou, où nous avons retrouvé nos hommes.

Traversé plusieurs ruisseaux, dont l'eau vive était limpide et

fraîche. Nous sommes maintenant à une hauteur considérable, ainsi que l'annonce un changement marqué dans la végétation. Le *masouko*, un arbre aux feuilles larges et fermes, que l'on ne trouve jamais dans les basses terres, est ici couvert de fruits, qui ne sont pas encore mûrs. L'élévation des lieux est en outre indiquée par de beaux rhododendrons, des fougères, des immortelles, ayant la forme de marguerites, des césalpiniées dont l'écorce préparée sert de vêtement; par le *mélompi*, un ptérocarpe, au bois élastique et pâle comme le frêne, avec lequel se font les pagaies, et d'où s'écoule abondamment quand on l'entaille, un suc rouge tellement astringent qu'il pourrait fort bien remplacer le kino [1]. Enfin l'ébullition de l'eau nous montre que nous sommes à deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Poursuivant notre course au nord-ouest, nous arrivons à une chaîne de montagnes, dont le point culminant est un grand bloc de granit complétement nu, qui s'élance dans les airs sous forme de dôme et s'appelle le Mvaï. Ainsi que plusieurs autres masses où la roche est découverte, ce pic est d'un gris clair, et a des taches blanches qui produisent l'effet de lichens.

La chaîne est, en général, maigrement couverte d'arbres, d'une venue très-médiocre. Elle est dominée, outre le Mvaï, par différents pics, tels que le Chirobvé, qui est plus au nord. Chacun des hauts sommets qui se détachent de la rampe a reçu un nom particulier; mais nous n'avons jamais pu savoir si l'ensemble est désigné par un nom collectif. Dans cette ignorance où nous a laissé la vaine recherche du Molomo-ao-Kokou ou Bec-de-Coq, un mont dont on nous avait parlé, nous avons appelé Chaîne de Kirk le massif montagneux qui s'étend depuis les cataractes de Murchison jusqu'au nord du Nyassa, parallèlement à la rive occidentale du lac.

Le territoire où nous avons campé, en face du mont Mvaï, se nomme Paudio; c'est évidemment la prolongation du district des bords du Chiré, où nous avons fait autrefois des relevés astronomiques pour établir la latitude.

En quittant le Paudio nous avons à notre gauche les mon-

1. D'autant mieux que l'un des kinos du commerce, la gomme astringente de Gambir, est le suc d'un ptérocarpe du Sénégal. (*Note du traducteur*).

tagnes de Kirk, dont nous cotôyons la base; elles n'ont pas moins de trois mille pieds de hauteur à partir du plateau, ce qui leur en donne plus de cinq milles au-dessus du niveau de la mer. A notre droite s'étend, dans le lointain, un pays couvert de forêts qui s'élève graduellement, jusqu'à offrir l'aspect d'une crête d'où plusieurs monts se détachent, et qui borne à l'est la vallée du Chiré. En face de nous, c'est-à-dire au nord, est l'une des vallées les plus charmantes et les plus fertiles que nous ayons jamais vues. Elle est fermée par des montagnes qui, dépassant d'une trentaine de milles la portée de nos yeux, vont rejoindre le cap Maclear. Les arbres, dont aucun jardinier n'a disposé les groupes, ont été abattus sans merci par le cultivateur; et cependant ces hautes futaies, ces pentes couvertes de bois, ces vastes pelouses à l'herbe fine, ces massifs d'un vert foncé au bord des eaux courantes, forment un paysage non moins beau que ceux des rives de la Tamise.

Cette vallée s'appelle Gova ou Goa. De loin elle nous paraissait unie; mais le sol en est profondément sillonné par des eaux vives d'une fraîcheur délicieuse; des ruisselets qui descendent des montagnes, et font mille détours auxquels les obligent des buttes sans nombre.

Les Ajahouas de Kaïnka, ceux qui habitent maintenant les bords du Pamalombé, ainsi qu'une bande de Babisas, tous ardents à la chasse à l'esclave, ont fait irruption dans le Gova. Il en résulte que si de pauvres femmes osent revenir à leurs jardins, elles prennent la fuite dès qu'elles nous aperçoivent. Une grande partie des terres avait été mise en culture; mais tout cela est abandonné aux éléphants et aux buffles.

Les villages ont toujours leurs sombres haies d'euphorbe; la cime touffue des vieux arbres répand toujours la fraîcheur sur l'aire unie des boalos, où l'on faisait les corbeilles, où le coton s'épluchait, où il était filé et tissé; où l'on dansait, on causait, on buvait de la bière. L'œil est ravi de tout ce qu'il découvre; mais plus personne, excepté çà et là quelques malheureux à l'air craintif et abattu.

Pas moyen d'acheter des vivres; et une poignée de fruits sauvages est le seul présent qu'on nous ait offert. A ceux que le hasard nous fait rencontrer nous demandons de nous servir de guides pour franchir la montagne; mais bien que nous sachions

que les Maravis en occupent l'autre versant, on nous affirme qu'ils demeurent à plus de deux jours de marche.

Non-seulement le flanc des monts, dans ce pays-ci, est quelquefois singulièrement abrupte; mais les blocs détachés que l'on voit sur ces pentes sont anguleux, coupés à vive arête, et ne semblent pas avoir subi l'influence de l'air. Nous avons d'abord considéré la pureté de ces lignes comme une preuve du peu d'ancienneté du soulèvement des roches; mais plus tard le fait s'est expliqué de lui-même. Exposé aux rayons d'un soleil torride, le roc s'échauffe à tel point que même après la chute du jour, on ne peut pas s'y asseoir lorsqu'on est vêtu légèrement. Nous avons vu le thermomètre y marquer plus de 58 degrés. Mais la nuit arrive, la surface se refroidit, elle se contracte; et la pression intérieure fait éclater la couche externe, dont les fragments vont tomber à une distance d'un ou deux pieds.

Si l'on observe les débris qui se rencontrent dans les endroits rocailleux, on trouve que ces éclats de roche, d'un poids qui varie de quelques onces à deux cents livres, s'appliquent exactement à la partie des blocs voisins qui a été mise à nu depuis peu. Le soir, dans les montagnes où le bruit se propage rapidement, on entend l'écho multiplier ces détonations que les indigènes attribuent aux *mchésis*, c'est-à-dire aux mauvais esprits, et qui pour des gens plus éclairés, ont une cause toute naturelle.

Nous savons pourquoi on a refusé de nous conduire dans la montagne : depuis l'invasion des Ajahouas, les habitants y ont fait des réserves de grain, et ils en éloignent les étrangers. Il ne serait pas très-difficile d'escalader ces pentes, même sans conducteur; mais notre ignorance des lieux nous ferait faire des détours qui nous prendraient trop de temps. Nous sommes à la fin de nos provisions; et il faut pousser vers le nord, où nous espérons nous procurer des vivres.

A partir du parallèle du pic de Chirobvé nous n'avons plus trouvé de guides. Les gens ont peur de la tribu qui est à notre gauche, et personne ne veut nous accompagner. Cela nous met dans le plus grand embarras. Les sentiers se croisent dans tous les sens; ils ont été faits par les villageois en allant et venant des hameaux, situés sur les pentes, aux champs qui sont dans la prai-

rie, et forment un réseau inextricable. Les torrents ont creusé des ravins d'une profondeur de trente à quarante pieds, dont les bords presque perpendiculaires ne peuvent être gravis qu'à certaines places. Le peu d'habitants qui restent dans les bourgades accrochées aux montagnes, nous voyant circuler dans la plaine, et tenter de franchir ces ravins à des endroits impossibles, jettent leur cri d'alarme, auxquels répondent des hurlements sauvages.

Ce sont des cris de guerre; et nous sommes trop loin des gens pour nous expliquer. Heureusement qu'ils ont détruit les grandes herbes; ce qui nous permet de les voir. Nous avons choisi un lieu découvert pour y établir notre camp; tous ceux qui nous entourent nous prennent pour des chasseurs d'esclaves; malgré cela, et bien que l'attaque nocturne soit dans les usages de ces tribus, notre sommeil n'a pas été troublé.

Les nuits sont fraîches, en raison de la hauteur où nous sommes. A neuf heures du matin, ainsi qu'à neuf heures du soir, nous n'avons que 14° 1/2. C'est, à peu de chose près, la température moyenne. Au milieu du jour le thermomètre indique environ 28°; au coucher du soleil il en marque 21. Le point le plus bas où nous l'ayons vu descendre est 2°.7/9es.

Les herbages incomplétement brûlés rendent la marche excessivement pénible. Aux yeux d'un Européen l'obstacle paraît insignifiant; mais qu'on se figure des brins d'herbe de la grosseur du petit doigt, des chaumes de la dimension d'une canne, penchés dans tous les sens, arc-boutés les uns contre les autres de manière à vous faire lever le pied, comme pour franchir de hautes bruyères, et l'on comprendra qu'il en résulte une grande fatigue. La force de ces chaumes, lors des incendies annuels, donne lieu à des explosions qui ressemblent à des coups de pistolet.

Partout de grandes quantités de sorgho. Nous voyons les buffles paître dans les jardins abandonnés; quelques-uns poursuivent des femmes; et celles-ci leur échappent en courant beaucoup plus vite que ces animaux rapides.

Aujourd'hui 29, apercevant des hommes groupés sous un arbre, à côté d'un village, nous nous sommes assis, et nous avons envoyé Maségo, l'un des nôtres, pour s'entendre avec eux. Matounda, le chef de l'endroit, est revenu avec notre parlemen-

taire, et nous a donné une calebasse pleine d'eau. Il nous a dit que tous ses sujets avaient pris dernièrement la fuite en voyant les Ajahouas, qui, sous prétexte de punir une injure, envahissaient leur territoire. Les brigands ont imposé une amende de cinq hommes; les ayant reçus, ils ont renoncé au pillage.

Matounda, qui possède beaucoup de grains, a consenti à nous ravitailler; et toutes les femmes sont occupées à moudre notre sorgho. A cette provision de farine, nous ajoutons quatre chèvres laitières. La chèvre manganja est d'une race bien supérieure à toutes celles que l'on voit généralement en Afrique; elle est bas sur jambe, a les reins larges et le corps bien fait. Nos Makololos en sont émerveillés; nous leur promettons les quatre bêtes pour améliorer leur troupeau, quand nous n'aurons plus besoin de lait; et ils prendront tout le soin possible des mères et des petits, nous en avons la certitude.

La vallée finit à peu de distance de chez Matounda. Au moment de descendre une pente rapide d'un millier de pieds, qui nous conduira au talon du lac, nous avons à notre droite les montagnes altières du cap Maclear, dont la base est baignée par les eaux bleues. En face de nous, dans le lointain, sont les montagnes de Tsenga. A notre gauche se déploie la chaîne de Kirk, dont la hauteur paraît diminuer à mesure qu'elle se prolonge vers le Nord.

En descendant nous trouvons une riche vallée onduleuse, traversée par de nombreux cours d'eau que nous sommes obligés de franchir. Ces petites rivières permanentes viennent des montagnes de Kirk; elles vont à l'est, et paraissent se jeter directement dans le lac; tandis que tous les ruisseaux que nous laissons derrière nous semblent se réunir dans le Lokoué, affluent du Nyassa.

Après une longue marche dans la vallée du lac, où la chaleur est bien plus grande que dans celle que nous venons de quitter, nous entrons chez Katosa. Le village, construit au bord d'une rivière, est au milieu d'arbres gigantesques. Nous y trouvons une bande nombreuse d'Ajahouas, qui se donnent le nom de *Vouahiaous*, et sont tous armés de mousquets. A peine Katosa nous voit-il parmi ces hommes, qu'il nous appelle, et nous fait servir du potage, de la bière et du buffle en abondance.

De tous les chefs manganjas que nous avons rencontrés, c'est Katosa qui s'est montré le plus généreux. Nous devons, dit-il, être ses bazimos (esprits bienfaisants de ses ancêtres); car à l'époque où il demeurait au Pamalombé, nous sommes tombés du ciel à côté de lui : « des gens comme il n'en avait jamais vus, et qui venaient on ne savait de quel endroit. » Il nous désigne pour logement une grande et belle case qui lui appartient, et qui est d'une propreté remarquable.

Profitons de la circonstance pour dire que l'opinion que nous nous étions faite à notre premier voyage, sur la propreté des Manganjas, était complétement fausse. Nous les avions jugés d'après les habitants des bourgades de Chisounsé; mais la saleté de ces gens-là, restreinte aux régions froides des Highlands, est toute locale. Ici nous voyons chaque jour les hommes et les femmes se rendre à la rivière pour y faire leurs ablutions; et cette coutume, ainsi que nous avons pu l'observer, est générale parmi les Manganjas et les Ajahouas.

Ce matin, 1er septembre, au moment de notre départ, nous avons reçu une énorme calebasse de bière, d'une contenance d'au moins trois gallons (plus de treize litres); Katosa est venu l'instant d'après nous demander de rester jusqu'à demain et de partager ses repas. Nous lui avons dit le motif qui nous faisait partir. « Je me trouve sur la route des voyageurs, et ne les arrête jamais, nous a-t-il répondu; mais je voudrais vous regarder pendant une journée entière. » Sur la promesse que nous lui avons faite de rester plus longtemps à notre retour, il nous a fait apporter une quantité de riz équivalant bien à deux pecks (environ deux décalitres), et nous a donné trois guides pour nous conduire à Nkouinda, chef féminin qui lui est soumis, et dont la résidence est aux confins du lac.

Les Ajahouas, que nous avons trouvés chez Katosa, mènent leurs captifs à Quilimané ou à Mozambique, et ont entendu parler de nous. Leurs mousquets, soigneusement fourbis, ne leur sortent pas des mains, même en présence du chef.

Nous craignons bien de ne jamais revoir Katosa. Le vent des migrations a soufflé sur les Ajahouas. Les guerres qu'ils se sont faites entre eux, pour approvisionner les marchés de la côte, les ont d'abord mis en mouvement. De leur territoire, ils ont passé chez les Manganjas, faisant le trafic d'esclaves à l'amiable,

et prenant pied chez ces tribus. Comme ils déclaraient se soumettre aux chefs, ils en ont été bien accueillis; et les Manganjas, très-adonnés à l'agriculture, ont nourri sans peine les bandes de ces traitants. Quand la gêne eut remplacé l'abondance, les acheteurs d'esclaves commencèrent à piller les jardins. Des querelles s'en suivirent; et les Ajahouas, qui avaient des armes à feu, en profitèrent pour chasser les autres de village en village, jusqu'à les faire disparaître du pays.

Certes, à l'égard de la traite, les Manganjas sont aussi coupables que leurs vainqueurs; ils s'y prêtaient volontiers, et vendaient sans remords leurs sujets ou leurs voisins. Mais d'un caractère peu entreprenant, ils aimaient bien mieux cultiver le sol, filer le coton, travailler le fer que de courir les aventures; tandis que les Ajahouas, qui ne sont ni industriels, ni agriculteurs, ont l'esprit du commerce et l'amour des voyages. Ceux que nous avons vus hier nous paraissaient en être vis-à-vis de Katosa, aux relations de la première période, c'est-à-dire à l'entente cordiale. Il est possible néanmoins que le bon chef connaisse le danger, et qu'il soit sur ses gardes.

Allant toujours au nord-ouest, nous avons traversé une contrée fertile. La terre grasse et féconde y est cultivée sur une grande étendue, mais parsemée d'acacias épineux d'une taille colossale que n'ont pu abattre les petites cognées des agriculteurs.

De chez Nkouinda nous sommes allés dans le district de Ngabi, et nous avons fait halte au village de Chembi, que nous avons trouvé fortifié. On y prétend que les Azitous ou Mazitous, ravagent le territoire qui est situé à notre gauche, et qu'on n'est en sûreté que dans une bonne estacade. On nous a tant de fois parlé de guerres qui dévastaient les endroits où nous devions nous rendre, que les assertions de Chembi nous produisent peu d'effet. Il nous dit que tous les gens du nord-ouest ont pris la fuite devant les Mazitous, dont le chef porte l'effroyable nom de *Movouirivouiri*. Nous n'en poursuivons pas moins notre course dans la même direction; Chiramba, qui est plus au nord, pourra mieux nous renseigner.

Toujours les mêmes plaines fécondes. La marche offre peu d'intérêt. Nous sommes dans ce qu'on appelle ici la saison chaude, et l'air embrasé est étouffant. Une brume épaisse nous

empêche de voir à plus de quelques milles. Au rayonnement du soleil sur cette brume, il nous semble être enveloppés d'un brouillard éblouissant et chaud.

Une série de fosses de trois pieds de profondeur, sur quatre de large, ont été faites dans un oued sableux, où coule une rivière permanente. Du maïs a été planté au fond de ces trous; il reçoit l'humidité de la rivière, dont les eaux s'infiltrent dans le sable; et il en résulte une végétation magnifique, à l'époque où tout le reste du pays est brûlé. Nous comptons les grains d'un épi ; ils sont au nombre de trois cent soixante ; comme il y a quelquefois deux ou trois épis sur une tige, on peut dire sans exagération que le rendement de ce maïs est de trois à quatre cents pour un.

Mais si les gens profitent de ce sable humide pour faire une récolte dans la saison sèche, le sorgho, les fèves, les citrouilles qu'ils ne cultivent qu'à l'époque des pluies, sont semés sur des crêtes d'un pied de hauteur, dont la forme permet l'écoulement des eaux. Les indigènes emploient encore un autre moyen qui prouve leur habileté agricole. Ils font des monceaux d'herbe, les recouvrent de terre et y mettent le feu. Tout cela brûle lentement; les cendres et la fumée sont retenues par la couche de terre supérieure. On ensemence ces monticules, et ils donnent des produits très-abondants.

Le seul instrument aratoire de ce pays-ci est la houe à manche court. A Tété la culture du sol, qui se pratique ainsi que le représente la gravure ci-jointe, se fait exclusivement par les femmes esclaves. Chez les Manganjas, hommes et femmes cultivent la terre. Sur la côte occidentale on fait usage d'une houe à double manche. Ailleurs, la houe dont on se sert a un manche de quatre pieds de long; mais nulle part en Afrique les indigènes ne connaissent la charrue.

Néanmoins leur science agricole est pour l'observateur impartial un sujet d'étonnement. La première fois que l'évêque Mackenzie vit la manière dont les champs des Mangajas étaient cultivés, il nous dit avec surprise : « Lorsque je parlais de mes intentions relativement aux Africains, je citais les leçons d'agriculture que je me proposais de leur donner; je vois maintenant qu'à cet égard ils en savent beaucoup plus que moi. » Ce témoignage est celui d'un homme d'honneur, d'un esprit aussi

droit qu'éclairé; et nous croyons que tout individu, qui, sans parti pris, verra des Africains non avilis par la servitude, aura de leur intelligence, de leur travail, et de leur caractère une bien autre estime que ceux qui ne les ont vus que dégradés par l'esclavage.

En deux étapes seulement nous avons compté vingt-quatre champs de coton, dont les plus petits étaient au moins de douze yards carrés. L'une de ces cotonneries avait deux cent quarante pas de large; et tous ces champs, nous en avons déjà fait la remarque, avaient été sarclés avec tant de soin que l'incendie avait passé près d'eux sans les atteindre.

Hommes et femmes, chargés de vivres, quittent les villages, et se dirigent vers les estacades; la quantité de grain répandu le long du sentier montre combien ils se dépêchent de le porter en lieu sûr. On coupe en toute hâte les grands euphorbes, et l'ombellifère en arbre, qui entourent les bourgades, afin de voir approcher l'ennemi.

Un cadavre s'est trouvé sur la route; il était blessé dans le dos. Puis un second, puis un troisième, ayant les poses que fait prendre l'agonie, et qu'il est impossible de reproduire. Comme nous approchions des estacades de Chinsamba, sur les rives du Lintipi, on nous a dit qu'on s'y était battu hier; et que l'ennemi avait été repoussé. La vue des morts nous a bientôt confirmé la nouvelle.

Les Mazitous ont emmené beaucoup de femmes qu'ils avaient saisies chargées de grain. Au moment de se retirer ils ont coupé les oreilles à un de leurs captifs, en guise de lettre de créance, et l'ont renvoyé à Chinsamba avec la mission de lui dire de bien soigner le grain qu'il a dans ses estacades, « parce que les Mazitous reviendront le chercher dans un mois. »

En attendant, tout le peuple de Chinsamba tambourine de toutes ses forces pour témoigner son allégresse du départ de l'ennemi. Le tambour est le principal instrument de musique des Manganjas, et leur sert à exprimer la joie et la douleur. On n'en bat nulle part avec une précision plus remarquable.

Chinsamba nous a reçus dans une très-grande hutte, et nous a fait présent d'un énorme panier de bière. Le soleil éclatant d'où nous arrivions a permis à ce diplomate de nous dévisager avant que nos yeux aient pu s'habituer à l'obscurité qui l'en-

tourait, et nous aient permis de le voir. Il a quelque chose du type juif, ou plutôt du visage assyrien, tel que nous le montrent les sculptures du musée britannique. Ce genre de traits est fort commun dans le pays; il nous fait croire que le vrai type nègre n'est pas celui qu'on trouve sur la côte occidentale, et d'après lequel on se représente les Africains.

Ici la plupart des têtes ne sont pas moins bien faites que celles qui décorent les anciens monuments d'Égypte et d'Assyrie. Il en est qui se prolongent un peu en arrière, et se développent en hauteur comme la tête de Jules César. Cette forme se rencontre plus souvent qu'en Europe; toutefois les lèvres tiennent plutôt des nôtres, que de celles des noirs de la côte de Guinée; elles sont fortes, mais pas d'une façon désagréable. Un large anneau, porté à une oreille, ainsi que différentes manières d'arranger les cheveux, nous rappelle ce que nous avons vu sur un monument égyptien.

La jambe n'a pas, en général, ce haut mollet qu'on attribue à la race africaine, et dont on a fait l'un de ses traits caractéristiques. Enfin, nous ne rencontrons pas ici plus de talons projetés en arrière que chez les peuples civilisés. Nous avons remarqué plusieurs fois une longueur exagérée du fémur; mais nous ne savons pas si le fait est plus commun dans cette région que ne l'était jadis, parmi nous, celui des longs bras qui donnaient aux Anglais tant d'avantage pour le maniement du sabre.

Chinsamba a dans son estacade un grand nombre de Babisas; et c'est principalement à l'aide de leurs fusils qu'il a repoussé les Mazitous. Ces Babisas, ou Abizas, ont à la fois le goût du trafic et des voyages. Ils remplissent à peu près, dans cette région, le rôle que les Grecs jouent dans le Levant. Les premières paroles qu'ils nous ont adressées ont été celles-ci : « J'ai vu la mer; je suis allé à Iboé, à Quilimané, à Mozambique. Je connais les vaisseaux, les steamers, les Anglais. Je suis un grand négociant. »

Ils s'autorisent de leurs connaissances pour prendre à notre égard des familiarités que leur permettent sans doute les mulâtres de la côte. Tandis que les Manganjas, pour qui nous différons de tout ce qu'ils ont vu jusqu'à présent, nous regardent avec un respect mêlé de crainte, les Babisas entrent dans notre case, et s'y asseyent avec l'aisance de gens qui ont l'habitude du monde. Voulant être polis avec eux nous les avons compli-

mentés au sujet de leurs voyages, de l'extension de leur commerce; et nous leur avons fait entendre que puisqu'ils avaient vu tant de choses, et qu'ils étaient si riches, nous espérions qu'ils se montreraient généreux à l'égard d'étrangers accablés de fatigue, et qui avaient faim et soif; mais cela n'a produit aucun effet. Nous n'avons jamais reçu le moindre présent des Babisas, quel que soit l'endroit où nous les ayons rencontrés. Nos Makololos, peu satisfaits de leur conduite, leur ont dit tout simplement « que la hardiesse qu'ils avaient de s'asseoir à côté de nous, montrait bien qu'ils n'avaient jamais vu d'hommes de notre importance; que leurs récits de voyages n'étaient que mensonges d'un bout à l'autre; que jamais ils n'avaient rencontré de vrais Anglais, des Anglais sortis de la mer; mais seulement des gens mâtinés, ayant des cheveux comme les leurs. » Au fond, ils ne se montrent pas importuns; quant à leurs voyages, ils connaissent mieux l'intérieur que la côte.

Chinsamba, que nous aimons beaucoup, s'oppose décidément à ce que nous allions au nord-ouest. Suivant lui, ce serait exposer nos jours. On croit que les Mazitous occupent toutes les hauteurs situées dans cette direction; et nous restons à l'estacade jusqu'à plus ample informé.

Le district de Chinsamba est appelé Mosapo. C'est un terrain onduleux, avec des montagnes coniques; mais la brume dont nous avons parlé ne nous permet pas de voir au loin. Partout, maintenant l'herbe est jaune; les taches noires qui la zèbrent indiquent les places où le feu a été mis. Les arbres n'ont plus de feuilles; excepté au bord du Lintipé qui coule ici dans un lit profond et rocailleux. Lors de notre exploration du lac, nous l'avons traversé non loin de son embouchure; il y était profond; et un hippopotame jouait dans ses eaux paisibles.

L'estacade est construite à la rive d'un bois épais, où nos hommes tuent des pintades en quantité. On voit constamment des femmes et des enfants se baigner dans la rivière; les hommes n'approchent du lieu où sont les baigneuses qu'après avoir demandé la permission de passer. De leur côté les femmes évitent les endroits où elles supposent que les hommes se baignent.

Nous avons souvent observé qu'à cet égard les femmes manganjas sont très-attentives. Il faut l'extrême curiosité qu'in-

spire la première vue d'une peau blanche pour leur faire oublier leur réserve.

Elles rient d'une manière charmante. Ni sourire prétentieux, ni gros éclats stupides; c'est un rire frais et vibrant d'où la gaieté déborde, et qui fait du bien à entendre. L'une d'elles commence, les autres suivent; puis elles battent des mains toutes ensemble; et l'impression que vous ressentez de cette gaieté expansive est celle d'un cordial accueil. La première fois que nous nous présentons à un chef, si nous voyons son rire accompagné d'un joyeux clignement de paupière, nous le classons aussitôt parmi les bons cœurs, et jamais nous ne nous sommes trompés.

C'est une remarque peu importante, et qui ne sera comprise que par ceux qui ont des enfants; mais les cris dont se servent les chers petits êtres pour exprimer leurs contrariétés ou leurs souffrances, ont ici le même timbre que sur tout le reste du globe. Tous les jours nous sommes rappelés à nos souvenirs de famille par des vagissements qui ont retenti à nos oreilles et dans notre cœur de père; et nous remercions Dieu de ce qu'en surplus des maux de leur âge, nos enfants n'aient pas à redouter les douleurs poignantes que le trafic de l'homme réserve à ceux d'ici.

D'après le conseil de Chinsamba, que nous avons quitté aujourd'hui, 5 septembre, nous prenons au nord-est, pour éviter les Mazitous.

Des champs de sorgho sur toute la ligne; çà et là une cotonnerie. Dans la précipitation qu'on a mise à moissonner, beaucoup de chaumes ont été rompus; ils barrent le sentier et rendent la marche très-fatigante. Hommes et femmes s'empressent de couper les derniers épis, et de les porter dans les estacades qui sont déjà pleines de grain, et renferment chacune de trois à quatre mille âmes. Les moissonneurs, nous prenant pour des Mazitous, s'enfuient avec effroi; mais ils reviennent dès qu'on leur assure que nous sommes les Anglais qui avons navigué sur le lac. Des femmes ramassent le grain que les Mazitous, d'une part, les fugitifs de l'autre, ont laissé tomber dans leur hâte; elles le vannent ensuite pour en séparer le sable.

Trois cadavres, ainsi que plusieurs villages incendiés, nous montrent que nous approchons des envahisseurs; et que le

moyen employé par les Zoulous pour procurer de bons maîtres à leurs captifs est un mauvais système. Tout ce qu'on peut dire à son avantage, c'est qu'il est beaucoup moins meurtrier que celui dont se sert la traite pour donner également de *bons maîtres* de l'autre côté de l'Océan, au petit nombre d'esclaves qui survivent à ses rigueurs.

Après une marche prolongée au milieu du sorgho, nous traversons une plaine aride, située à peu près au nord-nord-ouest de Tsenga, et qui nous conduit à un village bâti le long du Nyassa. De ce village, nous gagnons celui de Chitanda en suivant le bord du lac. Une foule de fugitifs couvrent la rive, où les attirent les grandes herbes, qui, au besoin, leur offriraient un refuge. Leurs cabanes provisoires, élevées au bord de l'eau, forment un bourg continu de plusieurs milles. Ces pauvres gens ont un peu de grain : celui qu'ils ont pu apporter. « Mais quand il sera fini, disent-ils, que mangerons-nous? Lorsque nous avons semé, et que les épis mûrissent, les Zinyamas (c'est-à-dire les bêtes sauvages, comme ils appellent les Mazitous) viennent nous les prendre. Si nous plantons du manioc c'est la même chose. Comment donc faire pour vivre? »

Une malheureuse femme qui a perdu la vue, croyant que nous étions des ennemis, s'est sauvée en étendant les bras, ainsi que font tous les aveugles, et s'est couchée dans les hautes herbes d'une petite rivière. Depuis que nous suivons le bord du Nyassa, nous avons traversé plusieurs de ces ruisseaux froids et limpides, que les roseaux nous avaient masqués lors de notre exploration du lac. Deux de ces petites rivières, dont l'une s'appelle Mokola, exhalent une forte odeur d'hydrogène sulfuré.

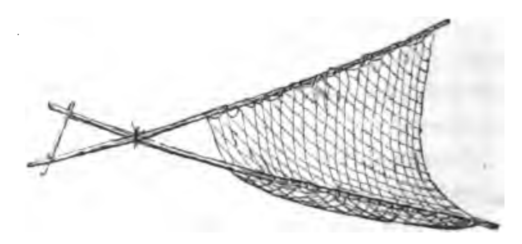
Arrivés à Molamba le 8 septembre, nous y retrouvons Nkomo, notre ancienne connaissance, dont le repos n'a pas été troublé.

L'un des avantages que nous procure la route que nous suivons actuellement est de pouvoir nous baigner partout dans l'onde pure et fraîche du lac. Pour nous, qui, au bord du Zambèse et du Chiré, avons été si souvent privés de ce plaisir par la présence des crocodiles, c'est une satisfaction inexprimable. L'eau du Nyassa est maintenant à la même température que lors de notre première visite, c'est-à-dire à un peu plus de 22 degrés. Sa très-grande profondeur empêche les rayons du soleil de l'échauffer autant que les eaux du Chiré ou du Zambèse; et les

crocodiles, ayant toujours du poisson en abondance, et une eau transparente qui leur permet de le prendre, ne sont pas à craindre pour l'homme : il est bien rare qu'ils l'attaquent. On en voit beaucoup sur les rochers, où ils se chauffent au soleil.

Un jour de marche, à partir de Molamba, nous mène au petit lac Chia, dont la direction est parallèle à celle du grand lac. Il a trois ou quatre milles de long, sur une largeur d'un mille à un mille et demi, et communique avec le Nyassa par un canal d'une assez grande profondeur, mais où il y a des rochers. Nous avons passé entre le Nyassa et la côte orientale de ce petit lac, sans trouver à celui-ci d'affluents sur cette rive.

Le lac Chia est excessivement poissonneux. La pêche, en ce moment, y occupe à la fois plus de cinquante pirogues de grande dimension. Elle s'y pratique au moyen d'un filet monté sur deux



Filet du lac Chia.

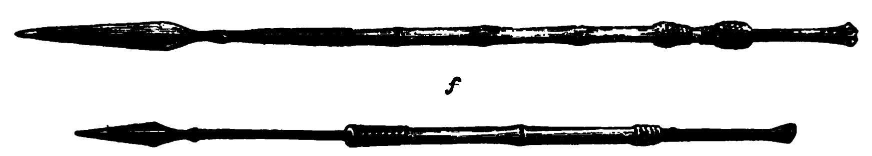
perches latérales, d'une longueur d'environ sept pieds, et qu'on tient à la main.

C'est absolument le filet de Normandie; la seule différence qu'il y ait entre les deux engins, c'est qu'ici une traverse en maintient les deux branches, et rend l'instrument plus facile à manier. Il faut qu'il y ait dans ce petit lac une bien grande quantité de poisson pour qu'on en prenne à chaque coup de filet autant que nous l'avons vu faire, et par un nombre de pêcheurs aussi considérable. Le produit de ces pêches abondantes n'est pas entièrement consommé par les riverains : il se fait ici un trafic régulier de poisson sec.

Le pays environnant est élevé, onduleux et planté de manioc sur une grande étendue. La houe qu'on y emploie, et dont le manche a quatre pieds de long, est exactement de la même forme que celle des Béchuanas. On retrouve également dans

cette contrée, à un millier de milles de la Cafrerie, les paniers où les Cafres mettent le lait, et dont la texture est tellement serrée qu'ils servent ici de vases à bière.

La marche est favorable à la méditation; elle vous fait saisir avec joie tout ce qui peut occuper l'esprit et vous distraire de la corvée monotone de mettre un pied devant l'autre. Ce filet du lac Chia nous rappelle le sac en peau de chèvre, muni de deux bâtons, qui sert de soufflet aux forgerons de ce pays-ci, et que les Béchuanas emploient au même usage. Ce soufflet, ainsi que la houe à grand manche, n'est-il pas la preuve que ces hordes, venues successivement du nord au sud, ont puisé ces inventions à la même source? Un autre soufflet, que nous avons observé au-dessous des chutes de Victoria, soufflet qui était celui des bohémiens d'Europe, et qu'on retrouve dans l'Inde centrale, indique probablement l'endroit où la source commune était placée.



Lances manganjas, ayant la hampe terminée par une sorte de pelle, et chargée d'anneaux de fer pour en augmenter le poids.

Il est possible qu'autrefois l'homme ait eu des instincts qui lui aient permis de reconnaître les poisons; mais il a été démontré par l'archevêque Whately que des sauvages abandonnés à leurs propres forces n'auraient pas pu subsister. Ici, où les indigènes ont besoin de peu de vêtements, et sont doués d'un estomac vigoureux, tout ce que nous avons vu confirme cette opinion. Les Manganjas connaissaient les tubercules, les fruits comestibles du pays; ils avaient des houes pour déterrer les racines, des lances, des arcs, des flèches, du gibier; et cependant ils sont morts de faim[1].

1. La méditation, qui substitue chez le docteur les idées apprises à la faculté d'observer, dont il a donné tant de preuves, lui fait oublier ici la léthargie où la chasse à l'esclave a plongé les Manganjas, léthargie qu'il nous a parfaitement décrite. L'abandon de soi-même, causé par le désespoir, ne saurait démontrer l'inaptitude à satisfaire les appétits et les désirs que la frayeur a paralysés. Que les instruments primitifs de cette satisfaction n'aient pas été perfectionnés par les

On trouve ici trois espèces d'herbes sauvages dont les semences peuvent être alimentaires. Le *noanjé*, entre autres, a été cultivé, et donne une farine passable. Mais pour que le grain en soit comestible, il faut le décortiquer ; il n'est pas d'estomac de sauvage qui puisse en digérer l'enveloppe aiguë, et d'une telle épaisseur qu'elle fait à elle seule la moitié de la semence. Depuis l'Égypte, jusqu'à la pointe méridionale du continent, le pilon et le mortier dont on se sert pour monder le grain ont une seule et même forme. Cela semblerait prouver que le même besoin avait été ressenti, lors des premières migrations, et qu'à cette époque on y avait déjà pourvu.

Or, puisque nous voyons des hommes qui possédaient les arts nécessaires à la vie, disparaître de la terre dès qu'ils en sont réduits à subsister uniquement de racines et de fruits sauvages, il est presque certain que s'ils avaient été placés dans ce qu'on appelle l'état de nature, ils n'auraient pas vécu assez longtemps pour arriver même à la sauvagerie. Ils seraient morts avant d'avoir pu inventer ce que nous autres, qui savons faire tenir l'œuf sur la pointe, nous croyons d'une découverte facile. C'est pourquoi l'existence des divers instruments qu'on trouve chez les Africains et les autres peuplades, ayant des germes de civilisation, indique un enseignement donné à l'homme à une époque plus ou moins éloignée, par un être qui lui était supérieur.

L'art de se procurer du feu est le même dans l'Inde que dans cette région. Les fourneaux, employés à réduire le minerai de fer et de cuivre, y sont également semblables. Près de Kolobeng on extrait le fer d'une hématite jaune, qui ne ressemble en rien à ce métal, ni par le poids, ni par la couleur. Quel ignorant aurait soupçonné que la malachite, une pierre dont les civilisés font des vases précieux, était du minerai de cuivre? La fonte de cette pierre se fait cependant sur une large échelle au cœur de l'Afrique ; le métal qu'on en retire est converti en anneaux, en

descendants des inventeurs, cela ne prouve pas que ces objets grossiers soient d'origine céleste ; cela indique tout bonnement que la race est peu progressive, et a besoin d'alliage. Question de ductilité, pas autre chose. Il est possible que l'archevêque anglais trouve cette réflexion impie. Quant à nous, pour un précepteur divin, l'enseignement nous semble un peu borné ; et nous demandons s'il est bien religieux d'attribuer à l'Être suprême l'invention du mobilier des sauvages, y compris les armes vénéneuses. (*Note du traducteur*).

bracelets et autres ornements. Une barre de cuivre de quatre pieds de long, et de fabrique indigène, nous a été proposée à l'estacade de Chinsamba.

Ces connaissances, et la pratique de ces différents arts, témoignent de l'instruction que le genre humain a reçue d'en haut; et comme le dit l'archevêque Whately : « Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'à l'instant où il fut créé, ou peu de temps après, l'homme a été placé par le Créateur lui-même, dans une position supérieure au simple état de nature. »

La révélation primitive s'appuie, d'ailleurs, sans parler du témoignage de la Bible, sur un argument qui découle des faits. C'est la contre-partie du raisonnement qui prouve l'existence de Dieu : l'homme n'a pas pu se créer lui-même, donc il y a eu un Créateur d'essence divine. L'humanité n'aurait pas pu, à l'origine, se civiliser elle-même : donc il a fallu qu'elle ait un instituteur surhumain[1].

Il est à remarquer en outre, que malgré le nombre des générations écoulées, il ne s'est fait aucun changement à ces inventions primitives. Les marteaux, les pinces, les houes, les cognées, les doloires et leurs manches; les aiguilles, les arcs et les flèches, la façon d'empenner ces dernières; les lances, les javelines de chasse, ayant de chaque côté du fer ce qu'on nomme un *plat*, sorte de volant qui imprime au javelot le mouvement rotatoire d'une balle de carabine; les pierres à moudre le grain, la fabrication des vases pareils aux chatties des Hindous; l'art de filer et de tisser, de faire rouir le liber des arbres, de l'assouplir par le battage et de le transformer en étoffe, de préparer les aliments, de brasser la bière, de la filtrer comme on le faisait

1. Il n'est pas possible de traiter cette question en quelques lignes. Nous ne dirons ici qu'une chose : ce raisonnement est celui que font les Manganjas, quand ils attribuent aux *mchesis* l'explosion provenant de la rupture des roches. Le docteur ne voit dans cette rupture qu'un phénomène tout simple, parfaitement explicable. Entre eux et lui ce n'est qu'une différence de rayon : le cercle est plus large; mais à l'endroit où se pose l'inconnu, Européens et Africains se l'expliquent de même. Pour le sauvage, qui en ignore le mécanisme, le tic tac d'une montre, ou le chant d'une boîte à musique est surnaturel, et l'auteur des objets qui le produisent est sorcier. Dès que le civilisé ne voit pas le concours des forces et des actions d'où le fait résulte, il l'attribue à Dieu. La théorie des instituteurs célestes peut être générale sans être vraie; elle prouve que la nuit aveugle également tous les hommes; et il est au moins étrange de prendre cet aveuglement pour une clarté, parce qu'il est universel. (*Note du traducteur.*)

dans l'ancienne Égypte ; les hameçons, les filets de chasse et de pêche, les nasses en vannerie, les palissades conduisant le poisson dans les piéges, et qui sont ici les mêmes que dans les montagnes d'Écosse, les trappes destinées aux animaux, etc., sont restés les mêmes d'âge en âge ; et quelques-uns de ces objets se trouvent si largement répandus sur le globe, où partout nous leur voyons la même forme, qu'il est probable qu'ils ont une même origine.

Les traditions africaines, non moins immuables que les arts auxquels elles se rattachent, d'accord sur ce point avec celles de tous les peuples, attribuent toutes ces inventions fondamentales à un Être supérieur. Il est beaucoup plus raisonnable d'accepter les paroles de la Genèse, touchant l'instruction directe donnée par Dieu aux premiers hommes, non-seulement au sujet de la morale et du culte, mais à l'égard des choses nécessaires à la vie[1], que d'ajouter foi au système qui veut que le sauvage, privé de toute révélation, ait pu subsister dans un état d'ignorance, qui serait fatal à toute sa race; et que, de lui-même, il ait inventé une foule d'objets que ses descendants n'ont pas su améliorer depuis tant de siècles[2].

Traversé en pirogue le détroit qui sépare les deux lacs, et passé la nuit sur la côte nord du lac Chia. A partir de cet endroit jusqu'à la baie de Kota-Kota, le pays qui touche au Nyassa est couvert de fugitifs ; ces malheureux viennent ici par milliers, dans l'espoir que les Arabes, établis près de la baie, les protégeront contre les Mazitous.

1. *Le Seigneur fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et les en revêtit. — Il le fit sortir du jardin de délices pour travailler à la culture de la terre* (Genèse, chap. III, versets 21 et 23). Cette dernière phrase implique l'enseignement de l'agriculture. Voir Archbishop Whately's History of religious worship. John Parker, West Strand, London, 1849. Dr L.

2. Affaire de tempérament. Il nous est beaucoup plus facile de croire à la rude école de la nécessité, aux leçons de l'expérience, à l'enseignement des faits observés par l'homme primitif, dont la branche, courbée violemment, a fouetté le visage en revenant sur elle-même, dont l'éclat de silex a tranché la main, ou le pied nu, dont la bise a mordu la chair, que d'admettre la confection des armes primitives, et des vêtements de peau de bête, de la propre main de l'Éternel. Si l'impossibilité d'améliorer son outillage est la preuve qu'un Dieu vous l'a donné, la faculté de perfectionnement sera la preuve de la faculté d'invention ; or, la race blanche, qui a tant amélioré sa garde-robe et ses instruments de travail, n'aurait donc pas eu de précepteur céleste ; d'où il faudrait conclure au peu d'avantage de l'enseignement divin. *(Note du traducteur.)*

Nous avons vu, dans trois ruisseaux d'eau vive, le palmier qu'on nomme *chouaré*; ainsi qu'un élaïs, très-inférieur à celui de la côte occidentale. Le fruit, qui est à peu près le même que celui de l'élaïs de Guinée quant à la forme et à la couleur, n'est pas beaucoup plus gros qu'une noisette; et les indigènes le laissent perdre, vu le peu d'huile qu'on pourrait en extraire.

Employer de l'huile, comme moyen d'éclairage, ne paraît pas être venu à l'esprit d'un Africain. Ici, un fagot d'éclats de bambou, de la grosseur du corps et d'une vingtaine de pieds de long, attaché avec une liane, est fixé aux pirogues, et sert de torche pour attirer le poisson pendant la nuit. S'éclairer avec l'huile qu'ils retirent d'un certain poisson, et de graines diverses, telles que la semence du ricin, en faire un autre emploi que de s'en graisser la tête et le corps, serait considéré comme le gaspillage le plus extravagant.

CHAPITRE XXV.

Baie de Kota-Kota. — Arabes construisant une daou. — Réunion d'indigènes sur tous les points où ils croient être à l'abri de la guerre. — Le mahométisme fait-il des progrès en Afrique ? — Moralité des Africains plus grande que celle des sectateurs de Mahomet. — Départ pour l'ouest. — Ascension du plateau. — Initiation. — Route de la traite. — Effets de la raréfaction de l'air. — Religion primitive des Africains. — Rites cruels limités à la province de Dahomey. — Influence de certaines plantes. — Absence d'idoles. — Climat humide. — Loangoua du lac, et Loangoua des Maravis. — Matoumboka. — Dents limées et tatouage. — Puissance du marchand d'esclaves tirée de la poudre. — Chasse à l'esclave, mode d'attaque. — Mouazi dans le Kasoungou. — Causes des inondations. — Pluies. — Influence des vents sur le climat. — Partage des eaux. — Renseignements géographiques. — Comparaison entre l'Inde et cette partie de l'Afrique. — Fossiles. — L'âge de fer. — Topographie. — Langage des indigènes.

Arrivés le 10 septembre, dans l'après-midi, à la baie de Kota-Kota, nous nous sommes assis à l'ombre d'un superbe *figuier* sauvage, dont les feuilles ont dix pouces de long sur cinq de large, et qui est à peu près à un quart de mille des *établissements* d'Yakobe-ben-Arame, et de Juma-ben-Saïdi. On se rappelle que nous avons rencontré ces Arabes sur le bord du Kaombé, à l'époque de notre première exploration du lac.

Il y avait peu de temps que nous étions assis lorsque Juma, qui est évidemment le chef du comptoir, apparut suivi d'une cinquantaine de personnes, et, après nous avoir salués, nous invita à prendre nos quartiers dans son village. Mais la case qui nous fut proposée était si petite et si malpropre, que nous avons mieux aimé coucher à la belle étoile que de dormir dans ce taudis. C'était une méprise ; Juma s'en est excusé ce matin.

Nous lui avons rendu sa visite, et l'avons trouvé fort occupé de la construction d'une daou [1]. Celle qu'il avait, ayant fait nau-

1. Barque arabe, dont l'arrière est ponté. C'est la plus petite des embarcations maritimes.

frage, il lui en fallait une autre. La nouvelle a cinquante pieds de long, sur douze de large, et cinq de profondeur. Le bordage est fait avec un bois qui ressemble au tek, et s'appelle ici *timbati;* la membrure est en *msoro*, dont le grain est plus serré.

Si tout d'abord nous avions vu cette daou, nous n'aurions pas essayé de transporter un vapeur en fer de l'autre côté des cataractes. Les arbres qui entourent le village de Katosa sont précisément des timbatis; ils nous auraient fourni des planches de cinquante pieds de long sur deux pieds et demi de large; et, avec l'assistance des charpentiers indigènes, nous aurions eu un bon navire, dont la construction n'aurait pas demandé plus de temps que le portage du lady Nyassa, et aurait coûté infiniment moins cher.

Juma ne consentirait à aucun prix à nous vendre sa daou. Il fait dans ce moment-ci un commerce très-actif. Deux bateaux, continuellement en voyage, transportent ses esclaves de l'autre côté du lac; ils viennent de revenir, et l'on se dispose à les recharger.

Nous sommes tombés au milieu de trois bandes de jeunes noirs vigoureux, chacun fixé par le cou à la chaîne commune; plusieurs avec la fourche qui les tient à la gorge, et attendant qu'on les exporte. Sachant combien cette vue nous est pénible, Juma les a poliment fait emmener dès le commencement de la visite.

Il y a deux ans, quand nous les avons rencontrés, ces Arabes n'avaient qu'une suite peu nombreuse. Aujourd'hui, d'après ce qu'ils nous ont dit eux-mêmes, ils possèdent quinze cents âmes, tant dans leur village que dans les environs. En outre, c'est par dizaine de mille que l'on se réfugie auprès d'eux. Ils ont des fusils; tel est le secret de leur pouvoir : on compte sur leur protection.

Cette affluence de fugitifs sur tous les points où il y a apparence de sécurité, est fort commune dans ce pays-ci, et nous fait penser qu'une mission établie au bord du lac ne pourrait manquer de réussir. Toutefois, la disette et le commerce de Juma auront bientôt dépeuplé ces lieux. Avant qu'il soit longtemps, la faim poussera les réfugiés à se vendre les uns les autres. Un homme intelligent nous disait hier qu'il arrivait souvent aux Arabes de s'emparer des individus qui leur plaisent, et de négliger d'en faire l'acquisition. Mais le prix est tellement faible : de deux à

quatre yards de calicot par tête, que l'escroquerie n'en vaut pas la peine.

Les bateaux sont constamment employés. Chose assez curieuse, Ben-Habib, que nous avons rencontré à Linyanti en 1855, a traversé le lac précisément la veille du jour où nous sommes arrivés à la baie. Il venait de Seshéké et se rendait à Quiloa.

Parmi les serviteurs de nos Arabes se trouve un nommé Sélélé-Saïdallah, qui a passé quelques mois dans la vallée Barotsé, et parle assez couramment la langue des Makololos.

Depuis notre enfance, nous lisons dans les livres de voyages que le mahométisme fait chaque année de grands progrès en Afrique; que sa marche, du nord au sud, est tellement rapide, qu'avant peu tout le continent sera soumis à la loi du faux prophète. Nous avons constamment cherché, dans nos pérégrinations, dont le cercle ne manque pas d'étendue, à savoir où en était ce flot envahisseur. Tout ce que nous avons pu découvrir à ce sujet, c'est que, dans le nord-ouest de l'Afrique, les Foulahs et les Mandingues, ainsi que plusieurs tribus du nord, ont agrandi leurs territoires, comme nous l'apprend le docteur Barth. Mais il leur importe si peu d'étendre leur religion, qu'après la conquête, ils n'ont rien fait pour communiquer leur doctrine aux vaincus. Ceci est parfaitement d'accord avec l'impression que nous ont laissée tous les mahométans que nous avons rencontrés. Il n'y a que les disciples du Christ qui aient un vif désir de propager leur foi.

Bien que Sélélé et ses compagnons soient attachés à leurs maîtres par des liens domestiques, la seule idée nouvelle que le mahométisme leur ait inculquée, c'est qu'il est mal de manger d'une bête qui n'a pas été tuée par des musulmans. Si vous leur demandez pourquoi, ils vous répondent que cela porte malheur. Absolument comme les habitants de Kolobeng, qui n'auraient pas voulu piocher la terre le dimanche, de peur de récolter de mauvais grain.

Autant qu'il est permis d'en juger, aucun effort n'a été fait ici pour convertir les indigènes, bien que ces deux Arabes, et une demi-douzaine de métis musulmans, habitent le pays depuis de longues années. Enfin, d'après l'expérience que nous avons faite des douze mahométans qui sont restés avec nous pendant seize mois, et dont les gages étaient fort élevés, les

Africains vaudraient d'autant mieux qu'ils sont moins convertis. Cela peut paraître un jugement téméraire, inspiré par la prévention religieuse; mais, sans être impartial jusqu'à ne pas laisser voir de quel côté penchent ses affections, tout individu sincère qui verra les Africains et les mahométans, sans parti pris, pourra constater le fait.

De toute la bande, nos Anjouhannais étaient les moins sensibles aux bons procédés; et il y avait une grande différence entre leur conduite et celle des Africains. Jamais les indigènes, Makololos et autres, n'ont fait cuire la moindre chose sans en donner à leurs camarades. Nos mahométans, au contraire, s'éloignaient d'eux pour manger.

Nous l'avons d'abord attribué à leurs principes religieux; mais, quand ils voyaient la cuisine des autres à peu près terminée, ils savaient fort bien aller s'asseoir à côté des païens, et accepter la portion qui leur était offerte, sans jamais songer à rendre cette politesse. Les Makololos et les autres se plaignaient de leur avarice, mais n'en suivaient pas moins la coutume africaine, qui consiste à partager ses aliments avec tous ceux qui vous entourent.

Ce qui, surtout, nous blessait chez ces hommes de Johanna, c'était leur indifférence à l'égard les uns des autres. Un jour qu'ils revenaient au navire, après avoir couché sur la rive, l'un d'eux entra dans la rivière avec l'intention de rejoindre le bateau à la nage ; il avait à peine de l'eau jusqu'au genou, quand il fut saisi par un crocodile qui le fit tomber et l'entraîna. Le pauvre garçon jeta un cri déchirant; il tendit la main pour appeler du secours; mais pas un de ses compatriotes ne lui vint en aide, et jamais on ne l'a revu. Son beau-frère, auquel on demandait pourquoi il n'avait pas cherché à le sauver, fit cette réponse : « Personne ne lui avait dit de se mettre dans la rivière; c'est de sa faute s'il a été tué. » Par contre, les Makololos, entendant le cri d'une femme, qu'ils ne connaissaient pas, se jetèrent dans le Zambèse sans hésiter, et arrachèrent la malheureuse de la gueule du crocodile.

Nous n'entendons pas rejeter sur le mahométisme la conduite de nos Anjouhannais; beaucoup de musulmans pourraient être opposés avec avantage à une foule de chrétiens; mais, d'après ce que nous avons vu dans cette région, la moralité des secta-

teurs de Mahomet est bien inférieure à celle des indigènes. Le zèle qui les poussait autrefois à répandre la doctrine du Coran s'est évanoui, et a fait place à l'égoïsme le plus profond, à la sensualité la plus grossière. Les seuls efforts que les mahométans aient faits de nos jours, ceux qui, par exemple, ont eu lieu dans le nord et le nord-ouest de l'Afrique, se rattachent d'une manière tellement directe aux profits de la conquête : domination et pillage, qu'ils ne méritent pas le nom de propagande religieuse.

La religion du Christ est la seule qui fasse maintenant des prosélytes. Rien à cet égard de plus significatif que ce fait bien avéré : tandis que les Foulahs et autres mahométans, convertissent quelques individus par un procédé qui satisfait leurs passions cupides, trois petits groupes de nouveaux chrétiens, placés aux Antilles, dans l'ouest et dans le midi de l'Afrique, donnent volontairement, pour le soutien et la propagation de leur foi, la somme de plus de quinze mille livres (375 000 francs)[1]. Une religion qui dompte ainsi l'égoïsme, et le détruit au cœur de l'homme, doit être d'essence divine.

En quittant la baie de Kota-Kota, ayant pris à l'est, nous nous sommes trouvés sur la route que suivent les marchands d'esclaves pour aller au pays de Cazembé, et à celui de Katanga dans la province du Londa. Juma nous a fait conduire par Sélélé, son domestique, jusqu'à la première étape. D'après ce qu'il nous a dit, les traitants de Quiloa et d'Iboé, qui traversent le Nyassa, débarquent soit à la baie de Kota-Kota, soit à Tsenga; ou bien encore à l'extrémité sud du lac; mais quelle que soit la plage où ils atterrissent, c'est toujours par le sentier que nous suivons qu'ils se rendent dans l'intérieur.

Ils sont accompagnés d'esclaves qui portent leurs marchandises. Quand ils se trouvent dans un endroit où il leur est facile d'en acheter d'autres, ils s'arrêtent, font du commerce, et tout d'abord sèment du grain. La terre inculte est si vaste, que chacun peut en prendre autant qu'il en désire ; personne ne s'y oppose. En attendant la moisson, ces Arabes se procurent un

1. En 1854, l'église indigène de Sierra-Leone entreprit de subvenir aux frais de ses écoles primaires, ce qui constitua pour la Société des Missions une économie annuelle de huit cents livres. En 1861, les souscriptions de cette église africaine se sont élevées à plus de dix mille livres (250 000 francs.) (*Manual of Church missionary Society's African Missions.*)

champ de manioc, qu'ils ont pour une bagatelle; ils s'installent, et font du commerce dans le pays pendant deux ou trois ans, mettant leurs mousquets au service du chef qui se montre le plus généreux.

Partis de la baie, nous faisons la première étape sur une plaine fertile et bien cultivée. A cette plaine succèdent de hautes terres accidentées et pierreuses, couvertes d'arbres chétifs.

Des bancs de galets apparaissent fréquemment. Les éclats de roche, tels qu'ils se produisent de nos jours, sous l'influence de la chaleur et du froid, ainsi que nous l'avons expliqué, n'ont pas cette forme arrondie. Nous traversons le Kaombé, qui coule sur ces dunes, et nous retrouvons la végétation des hauteurs : rhododendrons, protéacées, masoukos et molompis.

Au pied du mont Kasouko-Souko passe la Boua, se dirigeant au nord pour se jeter dans le Kaombé. Cette rivière est assez profonde en certains endroits pour contenir des hippopotames; il nous a fallu faire plus d'un mille avant d'y trouver un gué.

Les différents cours d'eau que nous avons franchis, depuis que nous marchons parallèlement au lac, nous ont confirmé le témoignage des indigènes, à savoir que le Nyassa ne reçoit pas de rivière importante dans sa partie supérieure. Du reste, il n'est pas besoin d'un affluent considérable pour expliquer le cours permanent du Chiré.

Nous croyions avoir devant nous le versant d'une chaîne de montagnes; mais cette longue pente, qui nous paraissait continue, est formée d'une série de belles collines, aux sommets arrondis, et couverte de bois. D'étroits sentiers nous font à chaque instant gravir et descendre des côtes rapides, ayant entre elles des ruisseaux d'eau vive, bordés de grands arbres verts. Les arbres à feuilles caduques ont les branches nues, et jouissent du repos hivernal, bien qu'ils ne soient qu'à douze degrés de l'équateur.

Nous trouvons les habitants occupés à faire de belles nasses, et d'autres paniers avec du bambou fendu, ou bien à battre l'écorce dont ils fabriquent des vêtements. Au nord de ce district, l'écorce employée à cet usage est celle d'un figuier.

Le manioc est le principal objet de la culture de ces hautes terres. On y fait venir également beaucoup de ricin, dont l'huile

sert à graisser le corps des villageois; et surtout leur chevelure, qu'ils portent dans toute sa longueur.

L'habitude qu'ils ont, pour la plupart, d'étirer soigneusement leurs cheveux, disposés par masses de formes diverses, fait que leur toison est peu frisée, moins que celle des moutons à grande laine. Selon toute apparence, l'huile contribue à ce résultat, en leur maintenant les cheveux droits.

Nous avons vu les femmes d'un village célébrer, par des danses et des chants, une cérémonie qui concernait deux jeunes filles de douze à quatorze ans, et qui est analogue à la boyalé des Béchuanas ; on l'appelle ici *moari;* ces deux noms sont évidemment de la même famille[1].

Les postulantes étaient vêtues d'une profusion de perles, et avaient la tête et la figure barbouillées de terre de pipe, ce qui leur donnait l'air d'avoir un ancien heaume attaché sous le menton. Les femmes dansaient avec tant d'ardeur, et mettaient tant de zèle à diriger les mouvements des novices, qu'elles n'écoutèrent pas les instances des hommes qui les suppliaient d'aller broyer du grain, et de se vêtir des étoffes que nous avions apportées.

D'où viennent ces usages que l'on retrouve, ainsi que nombre de lois, chez des tribus disséminées sur des milliers de milles? Personne ne pourrait le dire. Ils semblent avoir laissé dans l'esprit de ces peuplades une impression ineffaçable, qui leur a fait traverser les siècles sans altération aucune.

La boguéra des Béchuanas et des Makololos tient un peu de l'initiation des Juifs; mais c'est une institution politique, et non religieuse. On peut encore moins lui attribuer une origine arabe. Quoi qu'il en soit, les initiés n'en parlent qu'à voix basse, et avec des détours qui prouvent, qu'à leurs yeux, la chose est très-sérieuse.

15 *septembre.* — Arrivés au terme de l'ascension, dont les montées et les descentes perpétuelles nous ont tant essoufflés, nous avons eu à traverser des eaux vives non moins fraîches que délicieuses.

Au sommet du Ndonda, où nous sommes aujourd'hui, et où

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe,* page 166. (Hachette, Paris, 1859.

l'ébullition de l'eau indique une altitude de 3440 pieds au-dessus de l'Océan, l'air est parfait.

De cette hauteur, la vue du lac est magnifique; toutefois, le poudroiement de l'atmosphère empêche nos regards de franchir la nappe d'eau.

La scène est admirable; mais impossible d'en séparer les vallées et les collines de la douloureuse idée de la traite. C'est la route que prennent maintenant les chasseurs d'esclaves. En la suivant, des milliers de captifs arrivent à la côte, et voient la mer avec désespoir; car tous sont persuadés qu'ils partent pour être mis à l'engrais, et mangés par les blancs.

Ils ne souffrent pas, dit-on, comme nous le ferions à leur place; « leur sensibilité est loin d'être exquise, leurs sentiments sont plus obtus que les nôtres: » bref, les anguilles sont habituées à être dépouillées toutes vives; peut-être même cela leur fait-il plaisir. Quant à nous, qui ne donnons pas dans cette haute philosophie, nous bénissons la Providence d'avoir repoussé, aux Thermopyles, le flux de la conquête orientale; d'avoir guidé les événements de telle sorte que la liberté et la lumière évangélique pussent gagner notre île lointaine, émanciper notre race, et nous délivrer de la crainte d'être forcés de gravir et de descendre des montagnes, les fers au cou et aux mains, ainsi que le firent jadis les Bretons mis en vente sur le marché de l'ancienne Rome.

Ce qui d'en bas nous paraissait être une chaîne de montagnes, situées au couchant, est la lisière d'un plateau, qui d'abord onduleux, offre bientôt une surface plane, et s'incline vers la grande auge centrale. Au sud, est une montagne dominante, appelée Chipata; au sud-ouest, se trouve le Ngalla, où la Boua prend, dit-on, sa source; ces deux monts donnent du caractère au paysage. Au nord, des massifs de collines nous empêchent de voir à plus de huit ou dix milles.

L'air des hauteurs, si vivifiant pour nous et qui nous met en joie, a produit l'effet opposé sur cinq de nos hommes, tous les cinq natifs du delta du Zambèse, et habitués à la malaria. A peine eurent-ils gagné le plateau, qu'ils tombèrent dans un état de prostration complète, et se couchèrent en se plaignant de douleurs générales. La température moyenne était cependant de 24° 6/9 : 27° 7/9 la plus grande chaleur du jour, 11° 1/9 le

point le plus bas où descendit le thermomètre. Peu de différence avec la chaleur des bords du lac, où nous n'avons pas eu plus de 36 degrés.

Impossible de leur faire un traitement rationnel; le mal n'offrait pour tout symptôme que la douleur qu'ils accusaient; et il était évident qu'ils avaient raison de se plaindre. Ils se scarifièrent toutes les parties du corps, sans en éprouver de soulagement. Nous pensâmes qu'il y avait eu refroidissement subit; mais tous les médicaments administrés d'après cette supposition ne produisirent aucun effet; et l'un de ces malheureux mourut le second jour, tué, autant que nous pouvons le croire, par le passage d'un air insalubre à un air plus raréfié et plus pur.

Comme il arrive toujours, sur la route de la traite, les gens que nous rencontrons sont peu serviables, et moins polis qu'ailleurs. Aux remontrances que nous leur adressons à cet égard, ils nous répondent : « Ceux qui achètent des esclaves nous ont rendus défiants. »

La mort qui a frappé l'un des nôtres avait cependant paru les toucher. Ils nous ont conduits à leurs cimetières, nous ont prêté des houes, et même nous ont aidé à creuser la fosse. Mais ayant offert de les payer, nous avons vu que ces bons offices étaient loin d'être gratuits. Le loyer de la case où avait été le malade, le prêt de la natte où on l'avait couché, celui des houes, le travail des fossoyeurs, tout cela nous fut compté; jusqu'à la médecine qui avait été répandue sur la tombe pour le repos du défunt.

La puissance attribuée à certaines drogues, faites avec des plantes connues des initiés, est le trait le plus saillant de la religion des Africains. Suivant eux, il n'existe pas seulement un spécifique pour tous les maux du corps; il y en a aussi pour toutes les blessures morales. Avec des médicaments on peut se rendre propices les Azimos ou Bazimos, qui sont les bons esprits des trépassés; enfin on les honore en leur offrant de la bière, de la viande ou toute autre chose qu'ils ont aimée ici-bas[1]. Les mêmes procédés empêchent les *mchésis*, ou mauvais esprits, de faire des dégâts dans les jardins. Toutefois, nous n'avons en-

1. Donner des aliments, ou faire brûler un cierge, offrande de cire ou de miel, nous y voyons peu de différence, d'autant que le but est le même : honorer l'esprit d'un trépassé, afin de se le rendre favorable. (*Note du traducteur.*)

tendu parler de ces esprits malfaisants qu'à Têté, et nous ne sommes pas sûrs qu'ils soient d'origine africaine.

Un homme avait mal à la tête : « Défunt mon père me gronde, nous dit-il; je sens sa colère dans mon front. » Il s'éloigna des autres, mit un peu de viande sur une feuille; et implora l'esprit paternel, en levant les yeux vers le point où il le supposait.

Les noirs ne se glorifient pas de leurs prières comme les mahométans. C'est d'une façon respectueuse qu'ils parlent de l'Esprit de l'univers; et ils recherchent l'ombre et le silence pour lui rendre leur culte. Le musulman, persuadé de sa supériorité sur le reste des hommes, et qui, pour obéir à sa religion, doit faire parade de ses sentiments pieux, s'agenouille devant tout le monde, à la manière du pharisien. Le nègre se retire pour prier, de même que le disciple du Christ ferme sa porte avant d'invoquer le Père qui lit au fond des cœurs.

La foi primitive des Africains paraît être celle-ci :

Il y a un Créateur tout-puissant du ciel et de la terre.

Toutes les plantes ont été données à l'homme pour lui servir de médiatrices auprès de l'Esprit du monde.

Tous les morts vont rejoindre le grand Être, et continuent à vivre.

Le péché consiste à offenser les autres, et à nuire à ses semblables, non-seulement ici-bas, mais outre-tombe.

Enfin la mort est souvent la puniton d'un crime, tel que la sorcellerie.

Leur idée du bien et du mal ne diffère pas de la nôtre. Toutefois ils ne se croient responsables de leurs actes qu'envers les Esprits inférieurs, et ne croient pas avoir de rapports avec l'Être suprême.

« Nous n'avons pas attendu la parole des blancs, nous disent les plus intelligents d'entre eux, pour savoir que la médisance, la haine, le mensonge, la désobéissance aux ordres paternels sont de grandes fautes. »

En fait de morale la seule chose que nous leur ayons apprise c'est qu'on ne doit pas avoir plusieurs femmes. Jamais ilne leur serait venu à l'idée que c'était répréhensible.

Tout ce qui ne peut pas s'expliquer par les causes ordinaires, soit en bien, soit en mal, est attribué par eux à la divinité. Ils croient à un lien indestructible entre les vivants et les morts :

quand un des leurs expire, il va, disent-ils, rejoindre ses ancêtres.

Tous les Africains que nous avons vus n'étaient pas moins persuadés de leur vie future que de leur existence présente ; et nous n'en avons pas rencontré chez qui la croyance en un Être suprême n'eût des racines profondes. Ils en parlent invariablement comme de l'Auteur de toute chose, dans l'ordre surnaturel. A moins de ne pas connaître leur langue, il est impossible de ne pas remarquer ce trait caractéristique de leur foi.

Quand ils passent de ce monde dans l'autre ils ne semblent redouter aucun châtiment.

Les ustensiles, déposés sur les tombes, sont tous brisés, ainsi que nous l'avons dit, comme pour annoncer que le défunt ne doit plus s'en servir. Le corps est enterré assis, les mains jointes sur le front.

On pourrait voir dans quelques légendes, trouvées en certains endroits, comme une vague idée de résurrection ; mais ces fables, transmises d'âge en âge, ont-elles pour les indigènes le même sens que pour nous ? la chose est douteuse. Néanmoins on prétend que la vraie tradition est celle-ci : « Bien que l'homme meure il revivra. » Et que l'assertion contraire. « Quand on est mort c'est pour toujours, » est regardée comme une erreur.

Bien qu'assez triste aux yeux d'un chrétien, la religion africaine est naturellement douce. Si elle a dégénéré en superstition atroce ; si, au Dahomey, le sang humain a pris la place des plantes propitiatoires, ce n'est que sur un point du continent ; et le mépris insensé de la vie humaine cité par Speke est tout à fait exceptionnel. Nous-même avons entendu parler, en 1853, d'un possesseur du fief de Matiamvo qui avait de ces accès sanguinaires ; mais il était fou, la chose est notoire, et le respect des Africains pour l'autorité royale le préservait seul de la décapitation. C'est probablement la même cause qui protége le Mtésa de Speke.

Diverses parties du corps humain sont également offertes à l'Esprit du monde en deux ou trois endroits ; mais taxer de cruauté la religion africaine, en raison de ces abus, ne serait pas plus juste que d'accuser tous les nègres d'anthropophagie parce qu'on mange de l'homme sur un ou deux points de l'Afrique.

La foi aux sortiléges découle nécessairement de leurs croyances. Dès que les végétaux ont des vertus surnaturelles, l'homme qui en veut aux autres peut leur infliger tous les maux avec une écorce ou une racine. Par le même motif on peut combattre cette influence au moyen d'autres simples; et une corne, ou tout autre objet, renfermant la drogue préservatrice, est portée comme amulette. Quelquefois c'est une image grossière. Néanmoins ces divers articles, sachets, cornes, ou images, *grigris* ou *jeujeus*, comme on les nomme, perdent leur caractère sacré dès qu'ils ne sont plus efficaces; et le culte des idoles, qu'ils paraissent impliquer, n'existe pas plus chez les Africains que chez les civilisés porteurs de médailles, ou de scapulaires, et dont les églises sont remplies d'images saintes. Sitôt que le fétiche ne produit pas l'effet demandé, on le jette comme inutile, et sans le moindre scrupule. M. Wilson, dont nous avons déjà cité les écrits, donne, à cet égard, des détails que nous ont confirmés nos observations personnelles.

Prenant à l'ouest, nous traversons d'abord un territoire légèrement ondulé, au sol argileux et rougeâtre, qui, d'après la richesse de ses produits, paraît être excessivement fertile.

Franchi de nombreux cours d'eau; les uns vont au sud pour rejoindre la Boua; les autres prennent au nord, et se jettent dans la Loangoua, que nous avons vue déboucher dans le lac.

C'est ensuite dans des puits et dans des mares que l'eau se rencontre principalement. Un peu plus loin, marchant toujours vers l'ouest, nous retrouvons de petites rivières, qui, d'après ce qui nous est dit, prennent deux directions différentes : les unes se rendent à la Loangoua du Nyassa; les autres à la Loangoua du Zambèse, qui, se dirigeant au sud-ouest, va rejoindre ce fleuve à Zumbo; elle s'appelle ici la Loangoua des Maravis.

En général les arbres sont chétifs, et couverts d'un lichen, ressemblant à de l'orseille, absolument comme s'ils étaient soumis au climat de la côte. Le maïs, qui pourtant se plaît dans un sol humide, a été semé à la crête de sillons, faits pour drainer la terre. Tout révèle l'humidité du pays; la saison pluvieuse approche; et les habitants nous annoncent que l'inondation ne nous permettra probablement pas de traverser la contrée.

Les villages, défendus, suivant la coutume, par de grandes haies d'euphorbe, sont nombreux, et entourés de vastes cul-

tures. Le grain et les volailles abondent. Nous voyons des colombiers pareils à ceux d'Égypte.

Les habitants se désignent eux-mêmes sous le nom de Matoumbokas; mais la seule différence qu'il y ait entre eux et le reste des Manganjas consiste dans la manière dont leur figure est tatouée. Leur marque distinctive est composée de quatre lignes, s'épanouissant en éventail, et dont la base est entre les sourcils. Comme tous les Manganjas ils ont la poitrine, le dos, les bras et les cuisses ornés de coutures saillantes qui s'entre-croisent sous différents angles, et forment sur ces parties de nombreux dessins triangulaires. Pour obtenir ce résultat, on fend l'épiderme avec un couteau ; et l'on écarte les bords de l'incision de manière à faire apparaître le derme.

Le procédé se renouvelle, la cicatrice se fait en relief, et donne ces bourrelets qui passent pour des embellissements. Peu importe la douleur, quand c'est la mode qui l'impose.

Ici les dents sont limées en pointe, comme chez les Babisas. Les autres Manganjas s'entaillent les incisives de la mâchoire supérieure avec de petites pierres de quartz; chez les uns la coupe est en biseau; chez les autres elle est ronde, de sorte que les dents sont en demi-lune. Ailleurs on n'enlève qu'une portion des deux incisives médianes, ce qui produit une brèche triangulaire au milieu du râtelier. Il est étonnant que ce limage et ce taillage ne déterminent pas de névralgies dentaires, comme il arrive chez nous lorsqu'une dent vient à se briser. Mais ici les dents sont plus solides ; elles s'usent fréquemment avant de se gâter, ainsi qu'on le remarque aux momies d'Égypte. « Ses dents sont usées jusqu'aux gencives. » est une phrase souvent employée pour désigner l'âge avancé d'une personne. Toutefois bien que les maux de dents soient moins nombreux ici qu'en Angleterre, ils n'y sont pas très-rares.

Cette manie de se ravager la denture, qu'ils auraient très-belle sans cela, est commune aux deux sexes. Ils se donnent également beaucoup de mal pour que leur tête paraisse se projeter à la fois en haut et en arrière; et ils atteignent ce but par la façon dont ils se coiffent. La grande élégance, chez les Babisas, est d'avoir les cheveux disposés de telle sorte qu'ils figurent un casque de dragon.

Nous ne parlerions pas des menues difficultés de la route, dif-

ficultés qui assiégent tous les explorateurs de pays neufs, si les embarras que nous rencontrons ne se rattachaient pas au commerce d'esclaves, et ne témoignaient de l'influence qu'il donne à ceux qui le pratiquent. Nos hommes étant malades, bien qu'ils puissent encore marcher, il nous faut des porteurs. Les conditions faites, on nous dit souvent à l'heure du départ que plusieurs des gens que nous avions loués ont été pris par les traitants; quelquefois même ceux-ci les enlèvent tous.

Ces marchands d'esclaves ont la haute-main dans toutes les affaires, et l'on ne doit pas s'en étonner : la poudre leur donne la toute-puissance. Les tribus armées d'arcs et de flèches ne connaissent que l'embuscade. C'est dans les bois, ou dans les hautes herbes, que leurs guerriers attendent l'ennemi; jamais en rase campagne. Il en résulte que si on les attaque avec des armes à feu, à l'époque où l'herbe a été brûlée, ce qui arrive toujours, ils ne peuvent plus se défendre; leur position est celle d'un navire de commerce en face d'un vaisseau cuirassé.

La chasse à l'homme se fait donc au moment où l'incendie vient de finir, ou quand l'herbe est assez mûre pour s'embraser promptement. Cette herbe sèche est pareille à nos blés au moment où on les rentre. Qu'on se figure un de nos villages entouré de ces chaumes arrivant à la crête des toits, et n'ayant de limite que l'horizon; le feu mis tout à coup à cette paille, sur une largeur d'un ou deux milles, par le simple contact des brandons que l'ennemi promène; le vent poussant la flamme vers le village condamné; celui-ci n'ayant qu'un ou deux mousquets, et, dix fois pour une, manquant de poudre; les flammes bondissant à trente pieds de hauteur, au milieu d'un nuage compacte de fumée noire, et les éclats du chaume retombant en averse charbonneuse. Quel est le paysan d'Angleterre, qui, n'ayant que des flèches à opposer aux balles de l'ennemi, ne reculerait pas devant cette muraille ardente ?

Lorsque de loin nous avons vu pareille scène, et que malgré la distance, nous nous sommes trouvés littéralement inondés de ces charbons, non moins pressés que les flocons d'une neige épaisse, nous avons compris sans peine le pouvoir du chasseur d'esclaves, et le secret de sa puissance.

Arrivés chez Mouassi, ou Mouazi, le 21 septembre. Le village est défendu par une estacade, et entouré d'euphorbes, dont les

trente ou quarante pieds de hauteur prouvent qu'il y a au moins une génération que l'endroit est habité. Quand la maladie les a frappés, ou qu'ils ont à déplorer la mort d'un être qu'ils aimaient, les chefs abandonnent leurs bourgades, vont les reconstruire ailleurs, et plantent de nouvelles haies. Mais bien qu'il ait eu à souffrir des attaques des Mazitous, Mouazi est resté fidèle au lieu de sa naissance.

Son village est situé à peu près à deux milles au sud-ouest du Kasoungou, montagne qui donne son nom à une province dont le territoire s'étend jusqu'à la Louangoua des Maravis. Plusieurs monts de granit surgissent çà et là dans la plaine, et servent de siége à de nombreux villages entourés d'estacades ; tous ces villages reconnaissent la suzeraineté de Mouazi.

A notre arrivée, le chef était assis au milieu de la place ombreuse, nommée boalo, où sont traitées toutes les affaires publiques. Environ deux cents individus, hommes et enfants l'entouraient.

Nous payâmes nos guides avec ostentation. Masiko, le plus grand de la bande, mesura l'étoffe ; il donna à la brasse toute la longueur qu'il put y mettre ; et, se tournant de tous les côtés pour être vu de la foule, il déchira le morceau un peu plus loin qu'il n'avait pu atteindre, afin de montrer que les conditions étaient pleinement remplies. Tout cela dans le but de nous faire connaître. Les gens sont enchantés de ce que leur étoffe est mesurée par un homme de grande taille. Ils aiment beaucoup mieux cela que de nous voir recourir à notre ligne de deux yards ; bien qu'il y ait peu d'hommes de six pieds qui mesurent leur propre hauteur en étendant les bras. Ici, où les Arabes ont passé, la coudée, qui s'appelle *mokono*, commence à remplacer la brasse, dont on fait usage plus au sud. Elle se mesure de la pointe du coude, le bras étant plié, jusqu'au bout du doigt médian.

Mouazi, auquel nous avons fait notre visite ce matin, s'est montré plein de droiture. Il ne voulait pas que nous allassions au N. N. O., parce qu'il fait de ce côté-là un trafic considérable, et nous l'a dit avec franchise. Il craignait, de nous ouvrir ce pays bien arrosé, où les éléphants abondent, de peur que nous ne prissions l'ivoire qu'il achète maintenant à bas prix, et qu'il revend aux marchands d'esclaves, quand ceux-ci passent à l'est

de son village. Mais nous tenons à quitter la route des traitants, et à nous rendre chez un peuple où ils n'aient pas pénétré. Nous sommes donc parvenus à rassurer Mouazi, qui a fini par consentir à notre demande. Seulement il nous a prévenus de la difficulté que nous aurons à nous procurer des vivres. « Les chasseurs d'esclaves, dit-il, ont dépeuplé tout un district, où l'on passe une ou deux nuits. Toutefois il nous donnera de bons guides, qui resteront avec nous pendant trois jours; et si nous voulons aller plus loin, ce sera notre propre affaire. »

Nos hommes du delta continuent de souffrir; et nous passons quarante-huit heures au village de Mouazi.

De très-beau bétail nous montre que la tsétsé n'existe pas dans la province. Vaches et bœufs sont très-gras, d'une extrême familiarité, et portent la bosse de la race hindoue. Les petits garçons montent sur les taureaux sans la moindre crainte; ces derniers ont tant d'embonpoint, et sont d'une nature si douce, que les vieux seuls tentent faiblement de repousser du pied leurs jeunes tourmenteurs.

Mouazi ne fait pas traire ses vaches. Sans les Mazitous, qui jadis lui en ont pris une certaine quantité, il aurait maintenant, nous dit-il, un troupeau bien nombreux. Toutes ces bêtes sont errantes; et ce régime leur profite.

Les cotonniers sont rares sur cette ligne. Ce n'est la faute ni du sol, ni du climat, car le peu que nous voyons pousse à merveille, et produit une soie d'une qualité supérieure. Mais les habitants, qui peuvent échanger leurs grains aux marchands qui passent, ont de la cotonnade autant qu'ils veulent, et ne trouvent pas nécessaire de cultiver le coton.

Beaucoup de ces Highlandais sont vêtus de peau de chèvre. Bien qu'ils aient des provisions abondantes, ils ne s'empressent pas de nous en offrir. Habitués à des acheteurs ardents, qui leur donnent un prix élevé de leurs marchandises, ils ne tiennent pas à nous les vendre.

Quittant le village de Mouazi, nous traversons un pays plat, parsemé d'arbres chétifs; mais où brillent des quantités de belles fleurs. Bien que les lichens, d'espèces nombreuses, dont les arbres sont drapés, annoncent l'humidité du climat, l'herbe est courte (elle ne dépasse pas le genou), et croît par touffes, ayant entre elles des espaces de terre nue. Un vent très-piquant

souffle avec violence sur ce plateau; ce n'est pas le froid qui le rend si pénétrant, car le thermomètre se tient à près de 27 degrés.

Maintenant, chose curieuse, dès que nous apercevons un village manganja, nous pouvons être sûrs de trouver à peu de distance une bourgade babisa. Les Manganjas sont les propriétaires du sol; mais les autres ne paraissent pas être regardés comme intrus. A vrai dire, la terre vierge est si vaste, qu'il ne vient pas à l'esprit d'un peuple dépourvu de bétail, ou n'ayant que des chèvres, de défendre un terrain dont il ne fait point usage.

A certaines époques de l'année, ces vallées peu profondes, dont les coteaux sont parsemés de bourgades, renferment des cours d'eau vive qui, aujourd'hui, ne forment que des chapelets de mares, ayant entre elles des espaces fangeux couverts de grandes herbes de marais. Quand le soleil, dans sa course vers le sud, frappe verticalement un point de la zone torride, les premières pluies y commencent. Bien qu'elles soient abondantes, ces ondées ne font ordinairement qu'emplir les mares et les fondrières. Lorsque, remontant vers le nord, le soleil revient au même endroit, il y détermine les grandes pluies de l'année. Les étangs et les ruisseaux, déjà remplis, débordent et amènent les grandes crues qui caractérisent le Zambèse. Celles du Nil ont probablement la même cause.

La végétation luxuriante qui se développe tous les ans dans le lit de ces rivières, parfaitement desséchées, en protége le fond et les berges; d'où la pureté comparative de leurs eaux pendant l'inondation.

Nous voilà aux sources de la Loangoua des Maravis; nous sommes frappés de la ressemblance de ces cours d'eau herbus et marécageux avec les sources de la Liba, autre affluent du Zambèse, que nous avons vu dans le Londa, et avec celles du Kasaï, que certaines personnes croient être la principale branche du Congo.

Les premières pluies, dans cette région, commencent donc au mois de novembre, époque où le soleil, allant au sud, y est vertical. Les grandes pluies arrivent en janvier, février et mars, quand il retourne à l'équateur. Supposons que les remarques que nous avons faites dans cette partie de l'Afrique soient appli-

cables à l'hémisphère nord, les étangs et les rivières y grandiront quand le soleil passera pour se rendre au sud, et déborderont quand il sera de retour[1]. Mais la question ne peut se trancher que sur le terrain. Les observations faites à Loanda par sir Edmund Gabriel, pendant un certain nombre d'années, coïncident avec les nôtres et prouvent que la pluie, sous le huitième degré de latitude, suit la même règle que celle que nous lui avons reconnue entre le douzième et le vingtième parallèle.

Le grand réservoir où s'alimentent les nuages qui arrosent l'Afrique australe est, sans aucun doute, l'océan Indien. Les vents qui prédominent viennent de l'est ou du sud-est. Chargé des vapeurs dont il est imprégné dans sa course, l'air gravit les rampes qui longent la côte; et, se refroidissant à mesure qu'il s'élève, dépose sur les hauteurs la plus grande portion de l'eau qu'il entraîne. Dépouillé de son humidité, le vent d'est, ou celui d'est-sud-est, qui a passé les montagnes n'est plus qu'un air sec, flottant sur le Kalahari ou sur d'autres plaines arides. Ce qui confirme cette opinion, c'est que dans les endroits où la chaîne côtière se brise, ou s'affaisse, la région centrale n'est pas privée d'eau, comme elle l'est au couchant des Drakensberg par exemple, où le vent d'est ne peut arriver qu'après une escalade perpendiculaire de plus d'un mille. Enfin chaque fois que, dans l'intérieur, il se trouve des monts plus élevés que ceux de la côte, leurs sommets sont couverts d'une végétation différente de celle qu'on voit à leur base, végétation qui exige un climat plus humide. C'est ainsi que mainte espèce de fougères, et quelques pipéracées, que l'on ne rencontre jamais dans cette région à une moindre altitude, prospèrent à la cime de diverses montagnes, même de celles qui avoisinent le Kalahari.

Plus près de l'équateur, le vent du sud-ouest, venu de l'Atlantique, règne à une certaine distance de la côte, après s'être également dépouillé de son humidité sur la rampe occidentale, et

1. The pools, bogs and rivers there might be expected to fill when the sun is vertical, on his way *south*, and overflow on his return.

Il y a probablement là une faute d'impression. Pour que le phénomène soit le même dans l'autre hémisphère, il faut que les étangs et les rivières s'emplissent quand le soleil passe au *nord*, et que l'inondation ait lieu quand il retourne au *sud*, puisque les grandes pluies coïncident avec son rapprochement de l'équateur. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 523.

(*Note du traducteur.*)

sans doute rejoint la brise du sud-est accourue de la mer des Indes. Cette rencontre fait-elle tomber sous la ligne une plus grande quantité d'eau pluviale que dans les autres lieux ? On l'a dit ; mais le fait a besoin d'être confirmé.

Théoriquement, la jonction des vents secs, sous l'équateur, serait suivie d'un mouvement ascensionnel des courants, qui, planant au-dessus des autres, se dirigeraient vers le nord ou le sud. Mais, dans le Kalahari, un vent sec et chaud, soufflant du nord, est une exception rare; et, en général, n'y dure pas plus de trois jours de suite.

La pluie, dans l'Afrique australe, vient donc principalement de l'océan Indien, d'où l'amène le vent du sud-est, comme, à une autre époque de l'année, la mousson du sud-ouest porte dans l'Inde les pluies bienfaisantes qu'elle a puisées au même réservoir [1].

Nous avons cherché autant que possible à nous renseigner auprès des Babisas et des Arabes sur le pays qui se déploie devant nous, et que le peu de temps dont nous pouvons disposer ne nous permettra pas d'atteindre. Ces voyageurs nous ont donné beaucoup de détails sur un petit lac appelé Bemba. Non-seulement, dans cette course vers l'ouest nous franchissons les ruisseaux qui forment la Loangoua, mais ceux qui donnent naissance à la Moïtavoua, ou Moïtala, qu'on nous représente comme le principal affluent du lac Bemba. Le fait serait peu important par lui-même si on n'ajoutait pas qu'une rivière considérable, nommée Louapoula ou Loapoula, débouche de la rive occidentale du Bemba, va traverser un autre lac beaucoup plus grand, qu'on appelle Moéro ou Moélo, d'où elle s'échappe, coulant toujours dans la même direction, forme le lac Mofoué ou Mofou, passe près de la ville de Cazembé, se dirige au nord, et finit par entrer dans le Tanganyika. Où va-t-elle ensuite ? Personne n'a pu nous le dire. Mais le cours de cette rivière, tel qu'il nous est décrit (et les témoignages sont unanimes sur ce

1. Nous ne contestons pas les observations du docteur ; mais nous ferons remarquer que du mois de septembre au mois de mars, à partir de Port-Élisabeth jusqu'à la baie Delagoa, le vent du sud-est, qui a traversé l'océan Indien, est accompagné de beau temps ; et qu'à la même époque la pluie, dans cette région, arrive toujours par le vent du sud-ouest, qui souffle de terre et qui a rencontré des montagnes. (*Note du traducteur.*)

point), nous indique la direction des eaux dans cette partie du continent.

Nous avons la certitude que nos informateurs connaissent le pays dont il est question, car ils nous ont dépeint des chefs que nous avons rencontrés plus tard à trente ou quarante milles de la résidence de Cazembé.

La Loualaba se jette, dit-on, dans la Loapoula; et quand, pour éprouver l'exactitude de nos voyageurs, nous leur disions que toutes les rivières qui passent aux environs de la ville de Cazembé vont rejoindre le Louambadzi ou Louambézi, c'est-à-dire le Zambèse, ils souriaient, et disaient à leurs voisins : « Avez-vous jamais entendu pareille sottise ? »

Nous sommes forcés de le reconnaître; lorsque, d'après les récits des indigènes, nous avons pensé que le Zambèse recevait les eaux du pays de Cazembé, et de ceux qui l'entourent, nous étions dans l'erreur. L'opinion géographique, que nous donnons maintenant sans commentaires, est fondée sur ce fait, que les Arabes et les Babisas traversent deux fois la Loapoula avant d'arriver chez Cazembé. Nous pouvons ajouter que nous n'avons jamais vu les nègres, ainsi qu'on le prétend, ne pas savoir reconnaître dans quelle direction coule une rivière.

De la lisière du plateau, à l'endroit le plus éloigné que nous ayons atteint du côté de l'ouest, la descente que nous a indiquée l'ébullition de l'eau, est de cent soixante-dix pieds. Mais ce chiffre n'a rien de rigoureux, et ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât, si le cours des rivières n'avait confirmé les calculs obtenus par ce moyen, un peu grossier, de mesurer les altitudes.

La pente, comme il est démontré par la direction des eaux, incline d'une part vers la Loangoua des Maravis; de l'autre, vers la Moïtala, c'est-à-dire au sud-ouest, à l'ouest et au nord-ouest. Quand on a quitté les affluents du lac Nyassa, on voit les eaux s'écouler vers le centre du continent.

A l'endroit où nous avons rencontré le Kasaï, lors de notre voyage à la côte occidentale, cette rivière se dirige à peu près au nord-est, ainsi que ses affluents. Nous n'avons pas pu savoir si les eaux qui prenaient cette direction allaient rejoindre le Zaïre, ou bien se rendaient au Nil.

On a comparé certaines parties de l'Afrique à une assiette

renversée. L'endroit où nous nous trouvons a plutôt la forme, si forme il y a, d'un *wide awake* (chapeau de feutre mou) dont le fond serait un peu déprimé. Le bord, à différentes places, est bossué et présente une altitude considérable. Ailleurs, comme au bas des cataractes de Murchison, et à Tété, la différence avec le niveau de la mer est si faible que, pour la mesurer, il faut retrancher les variations quotidiennes du baromètre, et opérer à la fois sur la côte, et à deux ou trois cents milles du rivage.

Tant que les rivières africaines ne font que traverser ce que nous appellerons le bord du chapeau, elles ne présentent aucun obstacle à la navigation; mais dès qu'elles émergent de la partie haute, elles offrent des rapides et des cataractes qui en diminuent l'utilité.

Ainsi que nous venons de le dire, la bande extérieure est fort irrégulière; quelquefois elle s'incline doucement comme le pourtour d'une assiette renversée; ailleurs une rampe élevée surgit près de la plage; et à cette chaîne côtière succède une région basse qui la sépare du plateau central. Il est des endroits où la zone maritime a jusqu'à trois cents milles de large; dans tous les cas sa largeur détermine l'étendue de la navigation fluviale, à partir de la mer.

Le versant qui, de la vallée du Nyassa, vous mène au pays des Maravis, et se déploie parallèlement à la côte occidentale du lac, sur un espace de trois cents milles, en suivant toujours le même méridien, est simplement ce que dans l'Inde on appelle *ghatte*, et ressemble à la rampe que l'on trouve en allant de Bombay à Pounah. La ghatte africaine, à partir de la rive du lac, située déjà à treize cents pieds au-dessus de la mer, a la même élévation que l'hindostane, mesurée du niveau de l'Océan. Le plateau africain est ainsi un peu plus élevé que le Deccan ne l'est à Pounah, et la température y est plus fraîche.

Les huttes africaines ressemblent également aux cabanes des environs de Dapour, mais sont beaucoup mieux construites. En fait d'agriculture, les Hindous, qui possèdent la charrue, ont le pas sur les Africains; ces derniers, toutefois, cultivent les mêmes céréales que dans l'Inde.

Si ce n'est le coton que nous voyons ici, coton presque aussi beau que celui d'Égypte, et bien supérieur à l'espèce que l'on

rencontre là-bas, la similitude est remarquable entre les deux plateaux : rivières, noullahs, végétation, plaines ondulées, qualité du sol, aspect des lieux, tout se ressemble. Et, néanmoins, le contraste est frappant entre les deux pays. A chaque pas, dans l'Inde, se voient les marques du travail de l'homme; partout des routes, des ponts, des murailles, des ruines de temples et de palais. Ici, rien de ce qui atteste la puissance humaine; cette région vous apparaît telle qu'elle est sortie des mains du Créateur. Pour seules routes, des pistes de quinze à dix-huit pouces de large, serpentant de village à village; des sillons creusés par des pieds nus, ayant horreur de la ligne droite, et ne s'étant jamais pressés. Pas d'autres ruines que la cendre des bourgades auxquelles on a mis le feu; de légères couches d'argile rouge, qui portent l'impression des roseaux qu'elles recouvraient, et indiquent la place des cases dont elles formaient le crépi. Elles ont la consistance et la couleur de la brique légèrement passée au feu; mais elles ne tardent pas à s'effriter, et le vent en emporte la poussière.

Les seuls monuments que l'on rencontre sont les pierres à broyer le grain, et les cairns qui s'élèvent dans les gorges des montagnes où se déroule le sentier. Nul souvenir ne s'y rattache; seulement, d'après les paroles que leur adressent les indigènes : « Salut, ô chef! permets qu'on nous reçoive bien dans le pays où nous allons, » il est probable que ces cairns sont des tombeaux.

Chose très-curieuse! tandis qu'en mainte partie du globe on retrouve les instruments de pierre, de bronze ou de fer des nations disparues, on n'a découvert en Afrique ni haches de silex, ni lances, ni pointes de flèche, aucun objet de cette nature. En herborisant, à l'embouchure du Zambèse, le docteur Kirk est tombé sur un lit de gravier renfermant des os fossiles de presque tous les animaux actuels de cette région; ces débris d'hippopotames, de buffle , d'antilopes, de chéropotamos, de tortues, de crocodiles et d'hyènes, étaient associés à des fragments de poterie du même genre, et décorée des mêmes dessins que les vases dont nous voyons les indigènes se servir tous les jours.

Nous avons trouvé de pareils débris d'animaux, en 1856, dans le gravier du Zambèse, et, en 1863, dans le sable des rives du Nyassa. Des tessons de poterie s'y mêlaient également aux os de

buffles et d'autres grands quadrupèdes; mais nulle part nous n'avons découvert les armes avec lesquelles furent tués ces animaux.

Chaque fois qu'il nous est arrivé de vouloir déchiffrer le témoignage des roches, soit dans la région du Nyassa, soit dans toute autre du midi de l'Afrique, nous avons été fort surpris de ne rencontrer que bien rarement, et par très-faible échantillon, la série géologique telle qu'elle est décrite dans les livres. L'absence de calcaire marin, et d'indication des alternances de terre et de mer, si communes en d'autres pays, nous déroutaient dans nos recherches, auxquelles rien ne venait en aide. Ni craie, ni silex nulle part. Ce qui nous a offert le plus de rapport avec la strate crétacée, ce sont des bancs immenses de tuf calcaire, à surface plane, déposé par des eaux fluviales plus abondantes autrefois qu'aujourd'hui. Les empreintes de feuilles et de roseaux que portent ces couches puissantes, et qui sont du même genre que les feuillages et les herbes aquatiques des environs, ne laissent pas de doute à cet égard. Nous avons observé, dans ces dépôts, des masses ferrugineuses, incrustées de gravier, qui, selon toute apparence, avaient la même origine que le tuf.

La houille, que nous avons découverte dans le grès, n'a été dérangée que par des éruptions locales. Il fallut que sir Roderick Murchison, le pénétrant géologue, réunît au foyer de son intelligence tous les rayons émanés de différentes sources pour que la vérité de nos conjectures nous fût enfin démontrée[1].

Ces dépressions et ces soulèvements du fond des mers qui ont remanié si largement l'Europe, l'Asie et l'Amérique pendant les périodes secondaire, tertiaire et quasi-moderne, n'ont pas atteint l'Afrique. Elle est restée de fait la plus ancienne partie du monde: « une région, qui, sans contredit, présente de nos jours le type qu'elle offrait à une époque très-reculée; et dont les conditions n'ont subi d'autres changements que ceux qui résultent des influences atmosphériques. »

Autant qu'il est permis d'en juger, d'après ce que nous savons, l'âge de pierre n'a pas existé chez les Africains. On ne possède, à cet égard, qu'une preuve négative, mais de la même

1. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, page 549.

nature que celle qui fait dire qu'il n'y a pas eu d'instruments de bronze pendant la période du silex.

Nous ferons toutefois observer que, de nos jours, l'âge de pierre existe dans certaines contrées, notamment dans la Terre de Feu, où l'a trouvé l'amiral Fitzroy; tandis qu'ailleurs on est en plein âge de fer.

Ici, tous les trois ou quatre villages, nous voyons un petit édifice d'environ six pieds de hauteur sur deux ou trois de diamètre, et qui ressemble à un four. Construit en argile durcie au feu, cet édifice est un fourneau servant à la fonte du fer. Que le minerai soit du fer magnétique, du fer spéculaire ou de l'hématite jaune, aucun fondant n'est employé; ce qui n'empêche pas les indigènes d'obtenir un métal excellent; au point qu'ils déclarent que le fer anglais est *pourri*, en comparaison du leur; et que des houes africaines ont été trouvées à Birmingham d'une qualité presque égale à celle du meilleur fer de Suède.

Parfois, lorsque nous passons, des hommes quittent les champs où ils travaillent, et accourent pour nous offrir des lances, des houes, des haches neuves qu'ils ont fabriquées eux-mêmes. Il est certain qu'on est ici dans l'âge de fer. Suivant les indigènes, qui l'extraient de la malachite, le cuivre est beaucoup plus difficile à traiter que le minerai ferrugineux. Jamais, dans ce pays-ci, croyons-nous, l'étain ou le zinc n'a été allié au cuivre; d'où il résulte que si l'âge de bronze doit y venir, il se produira dans l'ordre inverse de ce qui s'est passé ailleurs.

Quant au silex, il est douteux que les Africains y aient jamais eu recours; attendu qu'à l'exception de petites agates, qui sont assez rares, on n'en trouve pas dans la partie australe du continent, tout au moins dans la région que nous avons parcourue. Ce ne serait pas une raison, il est vrai, pour que l'âge de pierre n'eût pas existé en Afrique; d'autres roches peuvent avoir servi au même usage; cependant les fouilles pourront seules en donner la preuve.

A partir du village de Mouazi, trois longues marches nous ont conduits au nord-ouest. L'accueil n'a pas été mauvais; mais les habitants n'ont rien voulu nous vendre. « Vous passez trop vite, » nous disaient-ils. En effet, notre présence les étonne; et avant qu'ils soient revenus de leur surprise nous sommes obligés de partir.

Il est possible que Mouazi ait envoyé l'ordre de nous refuser des vivres, afin de nous empêcher d'atteindre le district dépeuplé ; toutefois, ce n'est là qu'un jugement téméraire, n'ayant d'autre fondement qu'une idée peu charitable.

Nous nous sommes arrêtés un soir à la résidence de Machamboué; le lendemain à celle de Chimbouzi. La première fois que nous entrons dans un village, il est rare que nous puissions voir le chef. Il se tient à l'écart en attendant qu'il sache quels sont ces étrangers; ou bien, il est dans les champs, à visiter ses fermes. Nous l'avons vu souvent revenir de sa tournée agricole; et sa lance, son arc et ses flèches, que nous supposions pris pour la circonstance, nous faisaient croire qu'il était allé prudemment se cacher dans une hutte extra-muros, jusqu'à ce qu'il fût rassuré à notre égard; mais les détails qu'il nous donnait sur les récoltes qu'il était allé voir, la précision avec laquelle il nous décrivait les lieux, nous ont montré dans plus d'un cas que nous avions tort, et nous ont fait rougir de nos soupçons.

Pas de tertre, de colline, de montagne, pas de sommet se détachant d'une rampe qui n'ait son nom, ainsi que tous les cours d'eau, les vallées et les plaines. Chaque trait du pays, chaque division du sol est si minutieusement désignée, qu'il faudrait une vie d'homme pour déchiffrer le sens des appellations qui les caractérisent. Ce n'est pas le manque de noms, c'est leur surabondance qui égare le voyageur. Les termes employés pour la désignation des lieux sont tellement multiples, que parfois même celui qui connaît bien la langue peut à peine suivre la conversation, et n'en comprend guère que le sens général.

Cette langue est d'une telle richesse, que nous avons entendu jusqu'à une vingtaine de mots pour indiquer les divers genres de démarche. Se pencher en avant ou en arrière, se balancer de côté, aller d'un pas allangui ou d'une allure vive, marcher le front haut, d'un air de menace ou de bravade, en agitant les bras ou seulement l'un des deux, en baissant la tête, en l'inclinant, en la tenant droite, chacune de ces nuances est exprimée par un verbe particulier, et nous avons renoncé à compter les mots qui désignent les différentes sortes de folie ou de sottise.

M. Moffat, qui a traduit toute la Bible en sichuana [1], et qui

1. Langue des Béchuanas et des Makololos, qui l'ont répandue jusqu'au Zambèse.

étudie cette langue avec soin depuis quarante-quatre ans, y fait tous les jours de nouvelles découvertes. Mais, si riche qu'elle soit en expressions dont nous ne sentons pas la nécessité, elle est pauvre en termes abstraits, et n'a que peu de mots pour rendre les opérations mentales.

La marche du troisième jour, à partir de chez Mouazi, se termina dans l'après-dinée du 27 septembre. Nous venions d'atteindre le village de Chinanga, situé au bord de l'une des branches de la Loangoua.

Une masse granitique de mille pieds de hauteur, d'une forme arrondie, et qu'on appelle *Nombé-Roumé*, s'élève dans la plaine, à quelques milles du village. Elle est remarquable par le peu de végétation qu'on y aperçoit. Près d'elle sont plusieurs collines de granit, décorées d'arbres, comme la plupart de celles qu'on voit dans ce pays-ci. Des montagnes bleues s'amoncellent au loin et fuient vers le nord.

CHAPITRE XXVI.

Motifs de notre retour. — Dépêche du gouvernement. — Un vol. — Travaux des femmes indigènes. — Mouture du grain. — Brassage de la bière. — Réunions bachiques.

Nos hommes souffrent toujours des vents pénétrants qui règnent sur le plateau; ceux des basses terres n'ont pas été capables de porter la moindre charge depuis que nous avons gagné les hauteurs. L'un d'eux est mort; un autre nous a donné les plus vives inquiétudes. Notre séjour chez Mouazi, dont le vieux village est plein de vermine, a aggravé l'état de nos malades. Plus de provisions d'aucune espèce. La farine indigène, bien que finement moulue, renferme tant de parcelles anguleuses, qu'elle a ramené la dyssenterie dont nous avons tant souffert au mois de mai. C'est à peine si nous pouvons obtenir des vivres. Le chef du village de Chinanga est en expédition vers le nord, afin de se procurer des esclaves pour les marchands qui vont passer. Il a, dit-on, forcé une estacade, en a chassé les habitants, s'y est installé, et dévore le grain qui s'y trouve. La tribu conquise a acheté la paix en donnant trois femmes au vainqueur.

Cet état de choses ne permet pas d'espérer que les vivres seront moins rares là-bas qu'à Chinanga, où nous avons tant de mal à en obtenir, et à des prix énormes. Toutefois ni la dyssenterie, ni la disette, ni la chasse à l'esclave ne nous empêcheraient de faire le tour du lac si nous en avions le temps. Mais nous devions être à la côte au mois d'avril dernier. « Quoi qu'il arrive, dit la dépêche ministérielle, le salaire des hommes de l'équipage cessera au 31 décembre. »

Cette dépêche du foreign-office a été envoyée non cachetée au gouverneur du Cap; et celui-ci l'a probablement expédiée avec le même sans-façon aux gens qui devaient nous la transmettre. Le chapelain du nouvel Évêque en a parlé à Quilimané devant MM. Kirk et Charles Livingstone, et en a commenté le contenu

en présence de plusieurs Portugais, s'étonnant de ce qu'il n'y était pas fait mention du *Lady Nyassa*. Lorsque le domestique de l'Évêque apporta ladite dépêche au *Pionnier*, il cria aux matelots dans son patois du comté de Surrey : « Je dis que, passé décembre, il n'y aura plus d'argent pour vous autres; voilà des lettres où c'est écrit. »

Nous n'avons pas attribué un seul instant à autre chose qu'au manque d'usage cette manière peu respectueuse de traiter une dépêche d'un Secrétaire d'État ; mais la pensée que tous les hommes du *Pionnier* savent qu'ils ne toucheront plus rien, si nous n'avons pas gagné la mer à la fin de décembre, nous est très-lourde.

On nous affirme que nous ne sommes qu'à dix journées du lac Bemba. Nous pouvons espérer une crue tardive. Un mois suffirait, six semaines au plus; et nous ferions une nouvelle découverte.

Mais les pluies vont venir, et il n'y aura plus moyen de traverser les plaines. La crue du Zambèse, peut avancer, ou être assez faible pour qu'il faille en profiter sans retard. Nos Makololos, abattus par la maladie et l'insuffisance de nourriture, ne demandent qu'à rentrer chez eux, et voudraient y être pour les semailles. Enfin ce serait mal agir vis-à-vis du gouvernement que d'enfreindre ses ordres, et de courir le risque de détenir le *Pionnier* pendant un an pour se donner un peu d'éclat.

Notre départ a été résolu.

29 *septembre*. Un voleur s'est glissé à l'endroit où campaient nos hommes, et leur a pris un cuisseau de chèvre. Le représentant du chef a répondu à nos plaintes que le larron s'est enfui, mais qu'on saura le retrouver. Il a parlé d'une amende, et nous a offert une poule et ses œufs. Pensant que c'était l'auteur du vol qui devait être puni, nous avions conseillé de le saisir, et de lui faire acquitter l'amende ; mais nos Makololos ont accepté la poule afin d'assurer le châtiment du coupable.

Cette affaire réglée, nous sommes partis pour regagner le navire.

Rencontré une vieille femme de bonne humeur, qui a été belle, et dont la toison blanche contrastait vigoureusement avec la peau foncée. Elle paraissait jouir d'une verte vieillesse, et travaillait activement dans son jardin. Nous voyant passer, elle

nous salua d'un air affable, et avec ce qu'on appellerait ailleurs l'usage du monde. Certaine, évidemment, de mériter la qualification de « femme un peu brune, mais charmante, » elle répondit à nos questions par un : « Oui, mon enfant! » plein de franchise et d'aisance.

Une autre femme, à l'air maternel, était assise auprès d'une source, et nous adressa la parole en ces termes : « Vous venez faire une visite à Mouazi; vous venez de loin, n'est-ce pas? » En général, les femmes de cette région ne parlent jamais aux étrangers, à moins que ce ne soit pour leur répondre. Il en résulte qu'on fait attention aux moindres mots qu'elles disent.

Un jour, Mouazi nous avait donné un panier de grain. Sur notre observation que nous n'avions pas de femme pour le moudre, sa joyeuse épouse se mit à dire gaiement, d'un petit air scélérat : « Je vous le moudrai, moi; n'ayez pas peur; je quitterai Mouazi, et vous accompagnerai dans le pays du couchant pour vous faire la cuisine. »

Ici, les femmes ont généralement la tenue modeste, les manières réservées; et, sans être accablées d'ouvrage, elles se montrent fort laborieuses. Les champs réclament des soins pendant sept ou huit mois. La récolte faite et serrée, il faut la moudre, ou la convertir en bière, et cela demande beaucoup de travail. Le grain est concassé dans un grand mortier de bois avec un bâton, d'une longueur de six pieds, et d'une grosseur de quatre pouces. Deux ou trois femmes sont autour de ce mortier, qui est pareil à celui des anciens Égyptiens. Chacune d'elle, avant de donner un coup de pilon, se soulève brusquement pour frapper avec plus de force. Le rhythme le plus rigoureux est observé par les batteuses, de telle sorte que jamais deux pilons ne sont à la fois dans le mortier. Ce toud, toud, toud, d'une régularité parfaite, et ces groupes de femmes occupées à leur rude besogne, sont inséparablement liés au souvenir d'un village africain.

Par cette opération, le grain, auquel on a mêlé un peu d'eau, est décortiqué et propre à être moulu. Toutes les fois que le décorticage n'a pas eu lieu, la farine de sorgho est irritante, et cause des maux d'estomac et d'entrailles; mais il faut, chez l'ouvrière, une vigueur et une énergie considérables pour détacher cette enveloppe qui adhère fortement à la graine.



Africaine broyant du grain. — Dessin de A. de Neuville.

Exercés dès leur enfance à manier le pilon, les jeunes gens des deux sexes arrivent à enfoncer des pieux dans la terre par des coups répétés, et le font si adroitement, quand ils érigent une case, qu'ils ne dévient jamais du trou qu'ils ont fait tout d'abord. Essayez de planter une perche de cette manière; et vous verrez combien il est difficile de frapper à la même place.

Une nuit, couché assez près d'une hutte pour entendre ce qui s'y passait, nous fûmes réveillé sur les deux heures, par le bruit du grain qu'on broyait sous la meule. « Ma, dit une voix enfantine, pourquoi moudre quand il fait noir? » La maman engagea la petite fille à dormir, et lui donna la matière d'un beau rêve, en ajoutant : « Je fais de la farine pour en acheter de l'étoffe aux étrangers, afin que ma mignonne ressemble à une belle dame. » En observant ces races primitives, on trouve continuellement chez elles de ces traits d'une nature essentiellement humaine, et qui nous sont familiers.

Leur moulin est composé d'un bloc de granit, ou de syénite, parfois même de micaschiste, ayant de quinze à dix-huit pouces carrés, sur cinq ou six d'épaisseur; et d'un morceau de quartz, ou d'autre roche également dure, de la dimension d'une demi-brique; l'un des côtés de cette espèce de meule est convexe, de manière à s'adapter à un creux en forme d'auge, pratiqué dans le bloc qui est immobile.

Quand la femme a du grain à moudre, elle s'agenouille, saisit à deux mains la pierre convexe, et la promène, dans le creux de la pierre inférieure, par un mouvement analogue à celui d'un boulanger qui presse sa pâte, et la roule devant lui. Tout en la faisant aller et venir, la ménagère pèse de tout son poids sur la meule, et de temps en temps remet un peu de grain dans l'auge du bloc. Celui-ci est incliné, de manière que la farine, à mesure qu'elle se fait, tombe sur une natte disposée pour la recueillir.

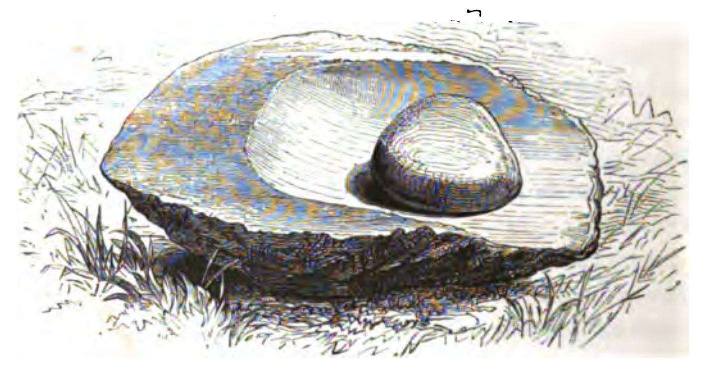
Cet égrugeoir est sans doute le moulin primitif; il a dû précéder le moulin à bras des Orientaux; et Sarah l'a peut-être employé quand elle a traité les Anges.

Une autre partie de la tâche des Africaines est la préparation de la bière. Elles font germer le grain, le mettent sécher au soleil, le réduisent en poudre, et soumettent cette farine au brassage.

Leur bière, ainsi que nous l'avons dit, ne se garde pas; quand

elle est faite il faut la boire. Souvent les convives sont priés d'apporter leurs houes, afin de dissiper l'excitation de l'ivresse par un vigoureux piochage.

Quelquefois le mari et la femme s'enferment dans leur case, et, sous prétexte de maladie, boivent à eux seuls toute la cuvée. Mais, généralement, on invite tous les amis et tous les parents de l'épouse à boire la bière que celle-ci a faite. Personne ne manque à ces réunions, qui sont fort réjouissantes pour tous. C'est à qui félicitera la brasseuse, en lui disant que le « goût de sa bière va droit au dos du cou. » Le fin gourmet, renchérissant sur cet éloge, déclare que « le régal est si délicat, et si



Moulin des Manganjas.

grand, que chacun des pas qui le ramèneront chez lui, feront dire à son estomac : Tobou, tobou, tobou. »

Un cuistre, ou un ladre, pourrait seul leur reprocher ce plaisir, assez pauvre du reste. Qu'ils soient bénis, au contraire, et jouissent en paix des fruits de leur travail ! Mais nous ne pouvons être témoin de l'abondance que cette terre donne à ceux qui l'habitent, sans nous reporter en esprit aux ruelles de nos villes, et sans déplorer que les rejetons corrompus de la misère qu'on y trouve n'aient pas d'avenir plus heureux dans ce monde, où la production pourrait si largement satisfaire aux besoins de tous les hommes.

CHAPITRE XXVII.

Défrichements. — Ressemblance des chasseurs indigènes avec les anciennes figures égyptiennes. — Mouazi. — Difficulté de se procurer des guides. — Des Babisas entreprennent de nous conduire auprès de Chinsamba. — Têtes des Babisas et des Manganjas. — Signes caractéristiques. — Dialectes. — Nkoma. — La Boua. — Nous sommes pris pour des Mazitous. — Chef intraitable. — Un mari bien dressé. — Silence accablant de la solitude. — Bangoué. — Rencontre des Mazitous. — Heureuse audace. — Pris pour une bande guerrière. — Arrivée à Molamba, sur le lac Nyassa, le 8 octobre. — Polygamie. — La Loapoula et le Tanganyika. — Confirmation des renseignements donnés par les Babisas. — Fausse alarme. — Prédominance du vent d'est. — Bords du lac. — Fugitifs. — Marchands de tabac attaqués par les Mazitous. — Balles contre flèches. — Mosapo. — Résidence de Chinsamba. — Les Africains sont supérieurs au portrait qu'on en a tracé. — Présent. — Guides. — Commerce d'esclaves très-actif. — Tristes pensées. — Chez Katosa. —Admiration pour les cheveux rouges. — Canne à sucre, probablement indigène. — Bambous. — Katosa revêtu d'un habit d'officier. — Son ancien village et son village actuel. — Arrivée chez Motounda. — Provisions cachées. — Kabambé et Nyango. — Vallée de Goa ou de Gova. — Le Lésoungoué. — Bonté des femmes. — Arrivée au Moukourou-Madsé, le 31 octobre. — Pluie et tonnerre. — Habits mouillés et fièvre.

Passé près de plusieurs défrichements d'un mille carré chacun, et même plus. Tous les arbres en ont été coupés à deux ou trois pieds du sol. Le bois abattu est mis en tas de cinquante pas de long sur trente de large. On le brûle quand il est sec, et l'on en répand la cendre sur le terrain qui doit être cultivé. Dans les endroits où l'opération a eu lieu, nous voyons une espèce de millet, appelé *maéré*, que les naturels paraissent trouver excellent; mais qui, pour notre estomac, est aussi indigeste que pourrait l'être du gravier.

Sur l'un des côtés des nouvelles cultures, les chasseurs posent de grands filets en écorce de baobab, filets très-solides, vers lesquels ils rabattent le gibier.

Ces hommes, portant leurs filets de chasse, ont avec les

figures qui décorent les anciennes tombes égyptiennes, une ressemblance qui nous a frappé; mais leur nombre est très-restreint, relativement au chiffre de la population. En général, les habitants de cette région sont agriculteurs; et quand ils peuvent récolter paisiblement leur grain, ils ont une vie assez large qui doit leur paraître très-douce.

2 *octobre*. Voulant aller en ligne droite à Mosapo, au lieu de retourner à Kota-Kota, ce qui nous éviterait de faire un angle considérable, nous nous sommes adressé à Mouazi pour avoir des guides. Il nous a répondu qu'en effet ses gens connaissaient le chemin le plus court pour aller à Mosapo, résidence de Chinsamba; mais que pas un ne voudrait s'y hasarder à cause des Mazitous.

Nous reprenons donc la route par laquelle nous sommes venus. Arrivés à un village, après trois heures de marche, nous y trouvons des Babisas qui nous promettent de nous conduire à Mosapo.

On rencontre partout ces habiles trafiquants. Il est facile de les reconnaître à un chapelet de cicatrices horizontales, d'un demi-pouce chacune, partant du milieu du front, et aboutissant au menton. Leurs cheveux sont fréquemment réunis sur le haut de la partie postérieure du crâne, où ils forment une masse; tandis qu'ils sont rasés sur le front et sur les tempes.

Chez eux, ainsi que chez les Ajahouas, la tête, beaucoup plus ronde que chez les Manganjas, annonce une différence marquée dans les caractères : les premiers ont, en effet, le goût du commerce et des voyages; les autres sont sédentaires et agriculteurs.

Les Manganjas confient ordinairement leur ivoire aux Babisas pour qu'ils le vendent à la côte, et se plaignent de ne jamais toucher les prix élevés dont on leur parle avant la livraison. Il est certain que la commission payée aux intermédiaires, et les frais du voyage, pendant lequel on fait souvent des haltes d'un mois et plus dans les lieux où les vivres abondent, absorbent tous les profits.

Le dialecte des Babisas diffère de celui des Manganjas; mais les uns et les autres ne tardent pas à se comprendre. Pour voyager parmi ces tribus, on n'a besoin que de bien connaître un de leurs idiomes: il est facile après cela de trouver des interprètes.



Femmes des bords du Zambèse delrichant à la houe. — Dessin de A. de Bar, d'après le Dr Livingstone.

Masiko, l'un de nos Makololos, parle déjà le manganja très-couramment, et nous rend de grands services dans nos rapports avec les indigènes.

A l'entendre, le langage des Matoumbokas nous paraît plus développé que celui des Manganjas de la même famille, qui habitent plus au sud. Le verbe, par exemple, y a des temps passés et passifs que l'on trouve rarement chez les tribus méridionales, placées en contact avec celles du Zambèse.

Nos marchands font le commerce de tabac, qu'on vend ici par balles de la grosseur d'un boulet de neuf livres, et se sont largement approvisionnés dudit article. L'un d'eux est propriétaire d'une femme, dont l'enfant a été vendu ce matin pour quelques-unes de ces balles. La pauvre mère nous suit en pleurant; ses larmes ruissellent depuis des heures. Elle paraît bien connue dans le pays; car les femmes des hameaux où nous entrons lui adressent la parole avec une compassion évidente. Impossible de rien faire pour diminuer sa peine. L'enfant sera gardé jusqu'au passage de quelque traitant, et revendu pour du calicot.

Nous avons quitté la route des marchands d'esclaves. La nuit s'est passée au village de Nkoma, chez des Manganjas appelés Machéouas, ou Machébas, et dont le territoire s'étend jusqu'à la Boua.

Nkoma est à la fois maître de forge et agriculteur. Il possède un haut-fourneau, récolte beaucoup de grain, a des chèvres assez nombreuses, et nous reçoit avec plus de générosité qu'on n'en trouve sur le sentier de la traite.

5 *octobre.* — La Boua, que nous venons d'atteindre, a ici un lit rocailleux; il ne l'est pas moins un peu plus bas, où nous le traversons.

A notre droite, est le mont Ngalla; plusieurs collines se voient à notre gauche. Le pays est généralement onduleux et couvert d'arbres chétifs. Un grand nombre de ces arbres ont été écimés pour faire des terrains de chasse, et forment des têtards.

Partout des jardins, où l'on travaille activement. Les hommes, grimpés sur les arbres, en abattent les branches; ou, le front courbé, extirpent les rejets des souches qu'on a laissées dans le champ.

Quelquefois une femme est seule, et pioche son coin de terre. Ailleurs, elle est assistée d'une couple d'enfants qui arrachent

les mauvaises herbes, et en font des tas destinés à être brûlés. Plus loin, toute la famille est à l'œuvre, ou tous les amis sont rassemblés pour donner une façon au jardin, moyennant une certaine quantité de bière. Nos guides, en pareil cas, ont soin de demander si toute la bière est bue.

Des femmes arrosent leurs citrouilles et leur maïs avec l'eau qu'elles vont puiser au ruisseau voisin, dans des pots ou des calebasses. Vers la fin de la saison sèche, elles ont fait des trous autour de leurs champs, et ont semé dans ces fosses le maïs et les citrouilles qu'elles ont arrosés depuis lors. De cette façon elles auront du maïs vert, bon à manger, quelque six semaines après le commencement des pluies.

C'est encore au village d'un forgeron manganja que nous nous sommes arrêtés : un endroit délicieux, ombragé par de grands euphorbes. Tout d'abord les villageois se sont enfuis. Revenus peu de temps après, ils nous ont crié de déguerpir, et de nous rendre à une estacade située à un mille environ, estacade qui appartient à des Babisas. Nous étions beaucoup mieux à l'ombre de ce rempart verdoyant que dans une enceinte dépourvue d'arbres, et nous y sommes restés. Tout à coup nous voyons arriver une trentaine d'individus, tous armés d'arcs et de flèches. Quelques-uns n'ont pas moins de six pieds quatre pouces (un mètre quatre-vingt-douze), et ces géants nous disent sans vergogne qu'ils nous ont pris pour des Mazitous, « ce qui leur a fait tellement peur qu'ils ont fui à toutes jambes. »

Il est évident que c'est à la crainte que nous leur avons inspirée qu'il faut attribuer leur conduite peu généreuse. La terreur a été si grande que non-seulement le chef n'a pas voulu nous prêter de case, mais qu'il a refusé la cotonnade que nous lui avons offerte.

Ce chef, un grand vieux forgeron, armé d'un coutelas fait de sa propre main, et fort bien travaillé, est venu ensuite auprès de nous. Il a examiné le hangar que nos gens nous avaient fait en une demi-heure, grâce aux buissons et aux grandes herbes qui abondent aux alentours, et cette vue a modifié ses sentiments. Le soir, il nous a fait apporter une immense terrine de bouillie; en outre une volaille délicieusement accommodée, et nous a fait des excuses. « Il avait été rude à notre égard, en avait beaucoup de chagrin, et se désolait d'avoir été assez fou pour refuser le

beau vêtement qui lui était offert. » La cotonnade lui fut donnée, cela va sans dire; et le lendemain nous nous sommes quittés fort bons amis.

Nous n'avons pas toujours été aussi heureux. Un soir, après une marche pénible, nous cherchions un endroit pour y passer la nuit. Le sentier traversait le village; mais le chef voulait nous l'interdire. Nous avions suivi notre chemin sans écouter ses cris, et nous étions déjà à l'autre bout du hameau, quand une de ses paroles nous fit rétrograder. Nous allâmes nous asseoir sur la place; notre homme prit la fuite; et bien que nous soyons restés chez lui près de deux jours, il nous fut impossible de l'amener à composition. La première nuit, il essaya de nous voler une couverture, et jeta au milieu de nous une corne remplie de drogues ensorcelées. La nuit suivante, le projectile fut plus dangereux, car c'était une grosse pierre. Ses voisins ne le tiennent pas en grande estime; ceux d'entre eux à qui nous avons parlé de sa conduite, nous ont répondu : « Cela lui ressemble, il ne faut pas y faire attention. »

Notre guide, appartenant à l'estacade voisine, a refusé d'aller plus loin. Pendant que nous en attendions un autre, Masiko a voulu acheter une chèvre. L'affaire allait être conclue, lorsque est arrivée la femme du vendeur, qui a dit à son époux d'un air digne : « Il semblerait que vous n'êtes pas marié; vendre une chèvre sans consulter votre femme! lui faire pareille injure! mais quel homme êtes-vous donc? » Masiko insistait. « Laissez-la dire, et finissons le marché, » répétait-il. Mais l'époux bien stylé répondit : « Non, j'ai déjà soulevé trop de choses contre moi, » et il refusa.

Ici les femmes ont la même influence que chez les Balondas, qui demeurent plus à l'ouest, et qu'en beaucoup d'endroits situés au nord du Zambèse. Nous avons vu dans un de ces villages une femme défendre à son mari de nous céder un poulet, simplement pour nous faire voir qu'elle était la maîtresse.

Il y avait déjà longtemps que nous pensions que la déférence pour les femmes était dans les mœurs de cette contrée; nous l'avions supposé d'après l'exclamation qui s'y répète le plus souvent, et qui est celle-ci : « O ma mère! » Elle s'emploie au bord du Nyassa, à trente milles plus à l'est, où nous l'avons entendue fréquemment lorsqu'on nous prenait pour des Mazitous.

Au midi du Zambèse, c'est: « O mon père! » qui est l'exclamation habituelle.

Nous nous dirigeons vers l'est, afin de gagner la rive du lac, et les endroits où nous sommes connus. Le pays est magnifique, bien boisé, onduleux; mais tous les villages sont déserts. La fuite des habitants paraît toute récente; car le grain qui est dans les coffres n'a pas été touché. Le tabac est mûr; personne n'en fait la cueillette. Partout ce calme pénible des lieux abandonnés; un silence accablant, que ne brise ni le chant des oiseaux, ni l'appel aigu des femmes qui veillaient sur la moisson.

Comme nous admirions le site d'un beau village, nommé Bangoué, lieu charmant, entouré d'arbres feuillus, placé dans un creux de la montagne, des Mazitous, pourvus de leurs boucliers, s'échappèrent du hameau en criant aux autres de nous poursuivre. Nous passâmes notre chemin; et nous fûmes bientôt dans un bois où nous avait conduit le sentier.

C'est par Zacharie, un de nos Anjouhannais, qui est toujours en arrière, que nous avons su d'abord l'approche des Mazitous. Il arriva en jetant des cris perçants, comme si on l'eût égorgé. Les hommes se déchargèrent, placèrent les bagages de manière à les défendre; et, accompagnés de Masiko, nous fîmes quelques pas à la rencontre de l'ennemi.

Notre Makololo s'agenouilla, impatient de faire feu, ce qui lui fut défendu. Un instant après, deux formes sombres glissèrent parmi les arbres. « Que voulez-vous? » leur fut-il demandé en nous servant de leur propre langue. « Et que dites-vous? » ajouta Masiko. Personne ne répondit; mais les ombres disparurent.

Ces Mazitous, évidemment, nous avaient pris pour des indigènes; la vue d'un blanc a suffi pour les mettre en fuite. Si nous avions été plus près de la côte, où les gens sont habitués à la traite, nous aurions eu plus de peine à nous tirer d'affaire. Mais dans l'intérieur les habitants sont en général beaucoup plus doux que sur les confins de la civilisation.

Cette très-mince aventure est le seul danger que nous ayons couru dans ce voyage. Le bruit ne s'en est pas moins répandu à Senna que nous avions été tué par les Makololos; et le malheur a voulu que cette nouvelle parvînt en Angleterre avant que nous ayons pu la démentir. Toutefois la rencontre des Ma-

zitous nous a rendu service. Zacharie et quelques autres, dont nul reproche n'avait pu activer la marche, sont maintenant à l'avant-garde; et, comme ils croient toujours avoir l'ennemi sur les talons, ils font d'énormes étapes sans la moindre difficulté.

Nous sommes à la descente qui conduit au bord du lac; en plein district montagneux, coupé de ravins sans nombre, et couvert de grands arbres. Souvent, quand nous entrons dans une vallée profonde, ou tandis que nous gravissons quelque pente escarpée, le cri de *nkondo! nkondo!* (guerre! guerre!), retentit à nos oreilles, mêlé au gémissement aigu des femmes qui invoquent leur mère : « O maé! »

Les habitants répondent à nos questions, de l'endroit où ils se trouvent; mais pas un n'ose approcher.

Le sentier que nous suivons maintenant, et qui descend les dernières pentes, a été habilement choisi. Il court le long des éperons qui surgissent du flanc de la vallée, et présente pendant une trentaine de milles un chemin uni, comparativement aux lieux où il se déroule.

Du plateau à la vallée inférieure, la distance est d'environ cinquante milles. Les gens des plaines, qui viennent dans la forêt cueillir des fruits sauvages, sont très-surpris quand nous leur disons que nous avons vu des Mazitous; c'est pour eux une grande nouvelle.

Le district dans lequel nous descendons est toujours le Bango; il est traversé par la Fourisa, une belle eau vive qui se jette dans le lac. Le maïs, planté pendant la saison sèche dans des trous pratiqués le long de cette rivière, est maintenant en épi. Ces fosses, où le maïs est arrosé par infiltration, forment des champs considérables.

8 *octobre*. Arrivé à Molomba, au bord du lac, et pris un bain délicieux. Il nous faut aller chez Nkomo, pour nous acquitter envers un guide, dont le salaire n'a pas été payé.

Nous avons eu quelquefois à nous plaindre de nos conducteurs. Si même nous étions enclin à gémir des ennuis du voyage, la difficulté de se procurer des guides, et les misères que ces êtres-là vous causent, fourniraient ample matière à doléances; les gens du pays n'aiment point à servir les vagabonds; cela nous déplairait également. Toujours est-il que, cette fois, c'est nous qui sommes coupables.

Notre homme, après avoir fait quinze milles, s'arrêta brusquement et nous prévint qu'il s'en allait. On lui dit de venir jusqu'au prochain village, où il recevrait sa cotonnade; mais il partit, et nous ne l'avons pas revu.

L'affaire exposée à Nkomo, nous découvrons, qu'en prenant ce certain guide, nous avons aidé, sans le savoir, à l'enlèvement de deux épouses du chef. Tout en nous conduisant, notre homme avait télégraphié avec ces dames, qui nous suivaient à distance; et il venait apparemment de s'entendre avec elles pour prendre un autre chemin, quand il nous avertit de son départ.

D'après les nombreux malheurs qui arrivent au polygyne, nous supposons qu'il a moins de joies que de chagrins; cependant, il y a quelque chose à dire des deux côtés. Mais c'est une source de maux pour les enfants qui partagent les rivalités mesquines, les haines et les querelles de leurs mères.

Des Babisas, faisant le commerce de tabac, viennent de s'arrêter à Molomba; ils arrivent du nord-ouest. L'un d'eux nous assure à plusieurs reprises que la Loapoula, après être sortie du lac Moélo, reçoit la Louloua, traverse le lac Mofou, puis le Tanganyika, et va se jeter dans la mer. Excepté ce dernier trait, relatif à son embouchure, c'est ainsi que les voyageurs que nous avons trouvés sur le plateau nous ont déjà tracé le cours de la Loapoula. Cette idée géographique est celle des indigènes.

Pour mettre à l'épreuve la véracité de notre Babisa, relativement à ses voyages, nous avons parlé du Londa et de nos anciennes connaissances, telles que Moéni, Katéma, Shinté, qui demeurent au sud-ouest des rivières en question; et nos amis lui étaient parfaitement connus, ainsi qu'à tous ses camarades.

Le soir, deux de ces Babisas racontèrent que les Mazitous nous avaient suivis jusqu'à Chigaragara, village qui est situé au bas de la montagne, et où nous avons passé une nuit. Toute la bande est partie immédiatement, bien que le soleil fût couché. C'est nous qui avons donné lieu à ce faux rapport ; et cela, par la terreur que nous avons causée aux femmes de Chigaragara. Nous prenant de loin pour des Mazitous, elles se sont enfuies, emportant sur leur têtes leurs ustensiles de ménage, et n'ont pas pu revenir de leur méprise, car nous étions partis avant leur retour.

Nous n'avons passé au Nyassa qu'une partie de l'année : la saison où nous le revoyons encore. A cette époque, le vent souffle de l'est, et avec force[1]. C'est, il est vrai, sa direction habituelle depuis cette latitude jusqu'à la rivière d'Orange. Le vent du nord ou du midi est rare dans cette région, et sa durée n'y est presque jamais de plus de trois jours. Maintenant qu'il nous arrive immédiatement du lac, ce vent d'est nous paraît délicieux; mais il était rude sur les hauteurs, où sa violence nous empêchait littéralement d'avancer, et aggravait de beaucoup la fatigue du voyage. Il amène ici une grande quantité de vallisnère, plante qu'il suffit de mâcher pour reconnaître sa nature saline, et que font brûler les indigènes pour en extraire le sel.

Des nuées de koungos, ces moucherons comestibles dont nous avons parlé, non-seulement flottent sur le lac, mais s'arrêtent sur les buissons.

Les roseaux qui bordent la rive sont toujours remplis de fugitifs. Que deviendront ces malheureux, quand ils n'auront plus de grain ! On voit déjà les femmes et les enfants arracher une herbe aromatique pour en avoir la racine, qui est de la grosseur d'un pois; et leur corps décharné montre que c'est pour apaiser leur faim. Quand nous passons, les bébés encore à la mamelle se pressent en foule autour de nous, tandis que leurs mères agenouillées déterrent ces racines. Les pauvres petits, puisant toujours à la source nourricière, ne se doutent pas des angoisses de celles qui la voient tarir, et dont l'inquiétude pour eux augmente les tortures.

Personne ne veut nous vendre la moindre denrée; les pêcheurs eux-mêmes ne consentent à nous céder leur poisson qu'en échange de quelque autre aliment. Les tombes nouvelles, en quantité considérable, annoncent combien la misère a déjà fait de victimes; et parmi les survivants il en est des centaines qui ressemblent à des squelettes emmaillottés dans du cuir brun et ridé. Lorsque les milles, succédant aux milles, vous remettent sans cesse sous les yeux ces tristes preuves de la cruauté de l'homme pour l'homme, vous êtes accablé par le sentiment de votre impuissance à soulager les maux de la race humaine; et

1. Nous ferons observer que le vent souffle alors de l'océan Indien, et qu'on n'en est pas moins dans la saison sèche. (*Note du traducteur.*)

vous adressez au Tout-Puissant une prière silencieuse pour qu'il rapproche l'heureux avenir où tous les hommes seront frères.

La seule consolation, bien faible, hélas! que nous ayons au milieu de toutes ces douleurs, est de penser qu'elles proviennent des païens, et non pas de ceux qui croient au Juge suprême.

Traversé le Mokolé. Nous nous reposons à Chitanda; et, nous éloignant du lac, nous prenons au nord-ouest pour nous rendre au village de Chinsamba.

Ceux de nos hommes qui ont été si malades sur le plateau, dont l'air était trop raréfié pour eux, sont toujours oppressés, bien qu'ils ne soient plus ici qu'à treize cents pieds au-dessus de la mer.

Campé dans une grande plaine, en compagnie d'une bande de quatre-vingts marchands de tabac, qui viennent de Kasoungou. Les Mazitous les ont attaqués, et leur ont tué deux hommes près de l'endroit où, nous-mêmes, avons failli être arrêtés par ces Cafres. Nos marchands sont tellement effrayés, qu'au lieu de venir avec nous en ligne droite, ils sont partis à la nuit close pour suivre les bords du lac jusqu'à Tsenga, et tourner ensuite à l'ouest.

C'est la vue des boucliers, ou des fusils, qui démoralise toute cette population. Les archers se sentent complétement impuissants quand l'ennemi est protégé, même par un simple bouclier de cuir, on les attaque en rase campagne avec des armes à feu. Ils ont d'ailleurs si peu d'adresse, qu'ils manquent le but neuf fois sur dix. La seule chose qui rende leurs flèches redoutables, c'est le poison dont ils les enduisent : si le fer venimeux pénètre dans les chairs, rien ne peut sauver le blessé.

A l'extrémité sud du Nyassa, et plus encore dans le pays des Maravis, on fait usage d'un arc de six à huit pouces de large, destiné en même temps à servir de bouclier; mais jamais nous n'y avons aperçu la marque de la flèche d'un ennemi. Dans tous les cas, ce bouclier à deux fins ne serait pas comparable à celui des Zoulous, qui a deux pieds de large sur quatre ou cinq de long.

Le terreur que cette arme défensive inspire dans cette région est si grande, que nous avons pensé quelquefois que les Mazitous ne sont pas d'origine cafre, mais simplement des gens du

pays qui ont exploité cette crainte, et se sont fait passer pour des Zoulous en en prenant les boucliers.

11 *octobre*. Arrivé à l'estacade de Chinsamba.

L'excellent homme nous fait le meilleur accueil. Il est dans le ravissement : une bougie est à ses yeux le comble du luxe, et une allumette chimique un sujet de profonde extase. Il fait venir tous ses parents, et les groupe lui-même pour qu'ils soient témoins de ces choses surprenantes : du feu tout à coup, et de la lumière sans fumée. Le soir, quand il veut regarder un objet quelconque, il allume un tortillon d'herbe sèche, qui dure peu, éclaire mal, et n'est pas du tout commode.

Nos livres sont également très-admirés. Chacun se figure que ce sont nos instruments de divination, et les considère avec respect. Les leurs sont des morceaux de bois, des fragments de corne, des osselets de différents animaux, les écailles du mani.



Arc des Maravis.

Le devin les jette par terre, et la façon dont ils retombent lui apprend ce qu'il doit répondre aux questions qu'on lui adresse.

Le sextant, l'horizon artificiel, le mercure, que nos hommes appellent l'*eau étrangère*, et dont le poids est une cause de surprise, sont examinés avec tout l'intérêt qu'inspireraient chez nous des merveilles inconnues. Mille fois déjà nous avons excité le même étonnement, et l'on nous a vu fréquemment dans notre guérite où nous observions les astres, sans que jamais on nous ait soupçonné de magie, du moins à notre connaissance.

Sachant combien la foi aux sortiléges est répandue dans le pays, nous nous sommes souvent demandé comment on ne nous accusait pas d'employer le mercure à un autre usage qu'à mesurer les distances, et à relever les sentiers d'une région nouvelle. Cela ne peut s'attribuer qu'à une chose: au soin que nous avons toujours eu de dire la vérité, soit à l'égard de nos actes, soit à celui des objets que nous faisions voir. Il est probable que Séquasha, dont nous avons raconté la mésaventure, avait pré-

senté ses horloges comme lui servant de fétiches ou de talismans.

Chinsamba nous tient compagnie autant que les devoirs de sa charge de lui permettent. Un chef, nous l'avons souvent remarqué, est très-occupé des affaires de ses sujets. On le consulte à propos de tout; et il donne son opinion avec un luxe de paroles qui prouve sa connaissance intime de la topographie du district. Il connaît chaque parcelle mise en culture, chaque piége établi dans la rivière, chaque filet de chasse ou de pêche, chaque métier, chaque enfant de la tribu. Toutes les fois qu'il arrive une naissance, elle lui est annoncée; et il envoie aux parents ses félicitations.

Nous avons eu de fréquents rapports avec beaucoup de chefs africains; et nous en sommes à nous demander sur quoi des auteurs en vogue ont pu se baser pour les couvrir de ridicule.

Comme on les voit se dégrader, ainsi que leurs sujets, à mesure qu'on approche des lieux où ils sont en contact avec la civilisation, il est probable que la bestialité stupide, qu'on attribue aux chefs de la côte de Guinée, est le reflet des vices des traitants qu'ils fréquentent.

Chaque fois que les gens de cette région nous ont interrogé, nous nous sommes mis à leur place ; et nous avons vu que nos réponses étaient d'autant mieux reçues qu'elles indiquaient plus de déférence pour l'interrogateur. Un langage poli, et les manières courtoises d'un parfait gentleman, vous assurent presque toujours le bon vouloir et l'amitié des Africains.

Le présent que, suivant l'usage, nous offrons au chef du district où nous passons la nuit, se compose en général de quatre à huit yards de calicot. Pour les chefs d'un rang plus élevé nous avons de brillants costumes, fabriqués à Manchester, et imitant les robes de la côte occidentale. Chacun de ces costumes nous coûte de cinq à six schellings. A ce vêtement, d'une étoffe solide, et de couleur éclatante, nous ajoutons des cuillers de fer, un couteau, des aiguilles, un plat d'étain ou un poêlon : objets plus estimés qu'une quantité de cotonnade qui vaudrait trois fois plus. Une valeur de huit à dix schellings satisfait amplement les plus avides.

Nous parlons il est vrai du prix d'achat, et non de celui que le

transport ajoute à ces articles. Il est tel endroit où un marchand estimerait ces générosités une cinquantaine de livres.

En certains cas nous avons plus donné que nous n'avons reçu en échange ; ailleurs ce sont les indigènes qui ont été les plus généreux.

Nous ne réclamons jamais la permission de passer; nous disons simplement où nous allons, et nous demandons des guides. Si on nous les refuse, ou s'ils veulent être payés d'avance, nous nous faisons indiquer le sentier, et nous exprimons nos regrets de n'avoir pas pu nous entendre avec ceux qui devaient nous conduire. Il est rare, après cela, que nous n'ayons pas nos guides.

Pour traverser le pays des Mazitous, il faut plus de précaution, en ce sens que l'autorité du chef s'étend sur de vastes territoires; tandis que chez les Manganjas les districts sont restreints et indépendants les uns des autres.

Le système d'exactions des Banyaïs, et des peuplades qui ont rançonné le capitaine Speke, n'existe pas dans cette contrée.

Depuis la résidence de Chinsamba jusqu'à celle de Katosa, en passant par les villages de Chembi et de Nkouinda, nous n'apercevons, en fait d'habitants, que ceux qui travaillent dans les jardins situés près des estacades. Ces dernières sont fortifiées avec des branches d'acacia, garnies de fortes épines recourbées ; toutes ces forteresses sont remplies d'une foule compacte.

L'air a maintenant plus de transparence; et nous voyons se déployer, sur notre droite, la chaîne de Kirk, à une distance de cinq à six milles.

L'ardeur du soleil est extrême ; c'est surtout par les pieds que nos hommes s'en aperçoivent; le terrain est brûlant, et celui qui peut se procurer un morceau de peau de chèvre en fait immédiatement des sandales.

Pendant que nous étions chez Nkouinda, un homme qui se trouvait en dehors de la palissade, raconta d'une voix engageante que des traitants arabes, campés sur l'autre rive, à l'endroit où le Chiré sort du Nyassa, donnaient couramment deux brasses de calicot pour un garçon, et deux et demie pour une fille. « Jamais il n'avait vu le commerce aller si bien; pas le moindre marchandage ! » Ces Arabes faisaient des achats pour l'exportation transatlantique.

L'un des caractères les plus fâcheux de ce commerce est de bénéficier de tous les maux qui fondent sur le pays. Le marchand d'esclaves met à profit tous les désordres, toutes les querelles; la disette lui est avantageuse; et si, en pareil cas, il sauve quelques individus, règle générale c'est lui qui envenime les haines et pousse les tribus à la guerre : plus il y a de vaincus, plus la moisson est abondante. Où la traite et le bétail n'existent pas, les habitants ont une vie paisible.

Tandis que nous écoutions le discours de cet homme, qui, de l'autre côté de la haie, faisait l'article pour les marchands d'esclaves, il nous vint à l'esprit que nous vivions dans un terrible monde. Ayant conscience de ses propres défauts, le meilleur de ceux qui l'habitent ne saurait dire aux plus mauvais : « Faites place ! car je vaux mieux que vous. » Le marchand d'esclaves qui, sans aucun doute, a certains bons sentiments, n'en fait pas moins un métier qui le rend ici-bas l'un des représentants les plus actifs de l'esprit du mal. Réuni à ceux qui l'emploient, et à tous les artisans de corruption et de misère, quel effroyable tableau pour Celui à qui rien n'est caché!

15 *octobre*. Arrivé au village de Katosa, nous y avons trouvé une trentaine de jeunes gens ayant au cou cette fourche des captifs que l'on appelle *gori*. Ils appartenaient aux Arabes qui sont à l'embouchure de la rivière, et furent emmenés presque aussitôt. Accablés de fatigue, ces malheureux avaient essayé de dormir; mais le poids du gori les en avait empêchés. Avant qu'on les délivre de cette fourche, il faut d'abord qu'ils aient traversé plusieurs rivières, et qu'ils aient perdu tout espoir d'évasion.

Katosa, auquel nous avons expliqué le tort que se fait un chef en vendant ses sujets, nous affirme que ces malheureux appartenaient aux Arabes avant d'entrer sur ses domaines; et ajoute qu'il ne pense pas à vendre ses hommes, car il est bien loin d'en avoir assez. Il vivait, nous dit-il, paisiblement au lac de Pamalombé, quand les Machingas ou Ajahouas de Kaïnka et de Karamba, ainsi qu'une bande de Babisas, soumis à Maonga, le décidèrent à les passer dans ses canots. Une fois chez lui, ces intrus s'étaient fait nourrir pendant longtemps, et avaient fini par lui voler ses moutons. Il leur avait alors cédé la place, était venu se réfugier où nous le voyons aujourd'hui, et dans sa fuite avait perdu beaucoup de monde.

Ce récit, qui donne la mesure de la moralité des Ajahouas, s'accorde avec les faits que ces derniers racontent eux-mêmes. Ils ont souvent abusé d'une hospitalité généreuse, vécu pendant des mois aux dépens des Manganjas ; puis se soulevant tout à coup, ont subjugué leurs hôtes, et les ont tués ou chassés du canton. Le secret de leur puissance est, ainsi que nous l'avons dit, dans la possession des armes à feu.

Il y en a ici quelques-uns ; en nous voyant arriver ils ont voulu partir ; mais Katosa leur a dit que nous n'étions pas à craindre. Ces Ajahouas ont des perles de corail enfilées sur les cheveux, et si près les unes des autres, qu'à une faible distance, ils paraissent avoir des bonnets écarlates.

Il est curieux de voir combien les cheveux rouges plaisent aux Africains de cette contrée ; c'est un goût général, et qui s'étend vers le nord. Dans le midi on se sert d'un mica noir appelé *sebilo*, pour donner à sa chevelure une teinte plus foncée, on y emploie même de la suie. Dans la région où nous sommes, beaucoup de gens se barbouillent la tête d'ocre rouge ; un grand nombre se nattent les cheveux avec l'écorce intérieure d'un arbre, écorce teinte de la couleur favorite, ou bien font usage d'une poudre rouge qui est appelée *moukourou*. Cette poudre, suivant les uns, est tirée du sol ; d'après les autres elle provient des racines d'un arbre.

Comme on a mis en doute que la canne à sucre fût l'un des produits de cette région, j'ai demandé à Katosa de nous procurer les deux variétés que l'on y cultive communément : notre intention est de les envoyer à Johanna. L'une est de couleur jaune ; l'autre, que nous avons déjà vue dans la vallée Barotsé, est tachetée de jaune et de rouge sombre, ou complètement rouge.

Nous la voyons épier. Les bambous sont également à graine ; on dit que la semence est employée comme aliment par la population.

La canne à sucre a des noms indigènes, dans toute cette partie de l'Afrique, ce qui nous fait croire qu'elle y vient spontanément ; ici, on l'appelle *zimbi*, plus au sud, *mésari*, et dans le centre *méchouati*.

Tous les végétaux d'introduction récente, tels que le maïs, le coton de qualité supérieure, et le manioc, ont des noms qui indiquent leur origine étrangère.

Katosa nous traite de la façon la plus généreuse; il nous appelle son bon génie, et nous témoigne la plus entière confiance. Pour reconnaître son hospitalité nous lui donnons un habit d'officier de marine, épaulettes comprises.

Les officiers de *la Lyra* destinaient cet uniforme au chef qui a saisi et livré les assassins du docteur Roscher. Nous l'avons emporté sur la Rovouma, cherchant partout celui auquel nous devions le remettre; et nous sommes revenu à la côte sans avoir rien trouvé. Le docteur, ayant fait le voyage avec des Arabes, n'a pas été remarqué des indigènes; et il est difficile d'obtenir des renseignements sur quelqu'un qui se trouve mêlé à une affaire de meurtre. Ceux qui auraient pu nous répondre voyaient dans nos paroles la question de vengeance, et craignaient qu'il ne s'en suivît une de ces querelles sanglantes qui désolent les tribus.

Nos recherches ayant donc été vaines, et, selon toute probabilité, ne devant pas nous rendre sur la rive orientale du lac, nous faisons présent du splendide uniforme au généreux Katosa. Si plus tard quelque voyageur réclame son assistance, il fera tout son possible pour lui rendre service, nous en avons la certitude.

Le village de Katosa est placé au milieu d'arbres gigantesques. Parmi les arbustes qui croissent aux environs, se remarquent plusieurs cofféacées, dont les drupes ont une étroite ressemblance avec celles du caféier ordinaire; mais jusqu'ici on n'en a pas fait usage.

Il y a également dans cette région différents arbres de la famille des cinchonas; et, parmi les fruits qu'on trouve dans les forêts, il en est d'assez bons pour nous faire regretter qu'ils ne soient pas soumis aux procédés de culture qui ont perfectionné les nôtres.

Suivant Katosa, l'endroit où nous le voyons aujourd'hui est bien inférieur au bassin du Pamalombé; et le pauvre homme se lamente. Là-bas, il avait du maïs à tous les degrés de croissance, et pendant toute l'année : c'était une moisson perpétuelle. Il nous semble, quant à nous, qu'il n'a pas trop à se plaindre de ce que nous voyons ici. Il est assez beau d'avoir, par ce temps de sécheresse, le maïs que ses sujets font venir au fond des trous où l'eau s'infiltre.

Les Makololos nous font observer « qu'ici le maïs ne connaît

pas de saison, » voulant dire qu'on peut le semer et le cueillir en tout temps.

Avec des irrigations, la zone tropicale du midi de l'Afrique offrirait partout le même avantage, et l'on y récolterait du grain toute l'année.

20 *octobre*. Motounda, chez qui nous sommes, nous avoue franchement que toutes les provisions de la vallée sont cachées dans les montagnes de Kirk. Son village étant le dernier où nous puissions acheter du grain avant d'arriver au navire, nous y resterons jusqu'à ce qu'il en ait envoyé chercher.

Le plateau, situé au delà des montagnes que nous avons maintenant à notre droite, s'appelle Déza; il est habité par les Maravis, qui ne sont qu'une tribu de Manganjas. Le grand chef des Maravis se nomme Kabambé; il n'a jamais eu la guerre, et vit dans l'abondance. Les chèvres et les moutons prospèrent sur son territoire, et Nyango, le chef féminin, qui est plus au sud, a des troupeaux de bœufs. On dit que le plateau est froid, ce qui tient à son élévation, et qu'on y trouve de grandes plaines entièrement dépourvues d'arbres.

Les Maravis passent pour être braves, et pour bien tirer de l'arc; mais, dans toute la région que nous avons traversée, les armes à feu ont permis aux tribus commerciales de dominer les peuplades agricoles.

Nous remontons la vallée de Gova; la brume a disparu, et les montagnes se voient distinctement. Dans les grandes lignes d'un vert foncé, qui bordent les cours d'eau, lignes formées d'arbres massifs, chantent des légions de cigales, dont les chœurs stridents ressemblent par endroits au bruit de cinquante poêles en pleine activité. Une forte averse que nous avons eue ces jours-ci a nettoyé l'atmosphère, et fait éclore les insectes.

Arrivé en face du mont Mvaï, nous nous retournons pour voir une dernière fois la grande vallée, et pour en graver les beautés dans notre mémoire.

La chaleur est maintenant excessive; Masiko, la trouvant accablante, propose d'envoyer chercher un hamac au navire, afin de porter celui d'entre nous qui ne pourrait plus marcher. Il est vraiment plein de bontés et d'égards. Il y a quelques jours, nous nous étions endormi dans une hutte, dont la toiture avait un trou; le soleil nous frappa sur la tête, et il en résulta pour

nous une violente céphalalgie, accompagnée de surdité. Au milieu de notre vertige, nous sentions Masiko nous replacer dans notre lit, d'où nous avions roûlé, ce qui arrivait souvent, et nous recouvrir avec soin.

24 *octobre.* Nous voici de nouveau dans le Banda, au village de Chasoundou. L'œil embrasse toute la chaude vallée, où serpente le Chiré, ainsi que les montagnes des Manganjas, qui se déploient au sud-est.

Au lieu de reprendre le chemin que nous avons suivi pour venir, nous nous décidons à côtoyer le Lésoungoué, rivière qui descend du mont Zounjé, l'un des sommets de la crête à laquelle appartient le Mvaï, et qui fait partie de la chaîne de Kirk.

C'est ici, ou dans les environs, que finit le parcours des agents portugais ; encore n'est-ce que depuis que nous y avons pénétré qu'ils sont venus jusque-là. Il n'est pas probable qu'ils aillent jamais plus loin dans cete direction ; car, suivant Chasoundou, les Babisas font aux agents de Tété une concurrence désastreuse. Il avait essayé de faire un peu de commerce avec ceux-ci, à leur dernier voyage ; mais ils ne lui ont offert que dix brasses de calicot pour une défense qu'il a vendue vingt brasses aux Babisas, sans compter un peu de poudre qui lui a été donné en sus.

On nous a souvent proposé de l'ivoire. Autant que nous pouvons en juger, on désirait le vendre un yard de calicot la livre ; peut-être davantage, car ici il n'y a pas de prix courant, ni rien qui permette d'établir la valeur d'un objet sur des bases régulières. L'habitude paraît être que vendeurs et acheteurs dépensent beaucoup de temps à essayer de se tromper l'un l'autre avant de conclure un marché.

Le Lésoungoué, près de sa source, est une jolie rivière qui, après avoir reçu le Lékoudzi, ruisseau descendant du pays des Maravis, a quarante pieds de large, et où l'eau vous monte jusqu'au genou. Ses bords sont arides et rocailleux, ainsi que les pentes qui viennent les rejoindre. Le sol qui les compose renferme une large proportion de gneiss et de micaschiste désagrégés, et n'a pas la fertilité commune aux terres du pays. Ce sont les masses granitiques, dont la chaîne de Kirk est formée, qui ont repoussé le gneiss et le micaschiste, et leur ont imprimé la direction que nous leur voyons aujourd'hui.

Les habitants ont subi de la part des Ajahouas, et des hommes de Tété, tous les maux qu'inflige ordinairement la traite. Une bande de ces agents, commandée par un Portugais à peau blanche, sans doute l'un des convicts militaires du gouverneur, est en ce moment sur les rives du Lésoungoué.

Nous avons de la pintade en abondance, mais pas une poignée de grain. Les gens du pays n'ont cultivé que du maïs et des citrouilles, qu'ils font venir dans les parties marécageuses des bords de la rivière. Depuis la dernière visite des marchands d'esclaves, qui leur ont enlevé leurs provisions, ils n'ont pas eu le temps de récolter le sorgho qu'ils ont semé dans les terres voisines. Les engager à nous vendre quelques épis de maïs serait leur enlever leur unique ressource; mieux vaut s'éloigner; ce que nous faisons en toute hâte, du moins autant que la chaleur nous le permet.

Impossible de marcher au milieu du jour; le soleil n'est pas tolérable; et voyager la nuit serait nous exposer à être pris pour des maraudeurs.

Il y a quelques jours, ayant quitté le sentier avec Maségo pour tâcher de découvrir un buffle ou des pintades, nous avons trouvé des femmes qui travaillaient à leur jardin. Elles allèrent nous puiser de l'eau; et causèrent gaiement avec nous, tandis que nous nous reposions sous un arbre. Sur ces entrefaites, accourut l'un des maris, qui, tout alarmé, fit ses préparatifs de combat. Rien d'amusant comme de voir l'effet produit par le discours tranquille de Maségo sur le belliqueux personnage, qui se tenait sur la défensive à cinquante pas de l'endroit où nous étions. « Ces femmes, dit notre parlementaire, ont fort bien compris que nous leur demandions à boire. Notre demande était pleine de politesse; si nous la leur avons faite, c'est parce que nous n'avions pas de vase pour puiser de l'eau nous-mêmes, et qu'elles en possédaient. Maintenant, si vous tenez à vous battre, appelez vos amis, puis revenez nous trouver : il fait grand jour, et l'on verra celui qui est lâche, et celui qui ne l'est pas. »

La flèche fut ôtée de la corde où elle était placée, tenue d'abord avec l'arc, puis enfin remise au carquois, bien que notre homme essayât de motiver son alarme en accusant nos intentions. Il écouta notre réponse, alla s'asseoir, se releva, nous suivit de loin; et, s'étant rapproché, finit par se rendre

très-utile en nous servant de guide sans qu'on le lui demandât. Plus tard, il nous fit ses excuses, disant qu'il avait fumé du chanvre, et que c'était là ce qui lui avait fait tenir cette folle conduite.

Nous avons à présent du tonnerre toutes les après-midi; de temps à autre il paraît y avoir de la pluie en différents endroits; mais il n'en tombe pas une goutte dans les lieux que nous traversons. L'air est d'une pureté délicieuse, et nous dévoile un paysage tout couvert de forêts, bornées par de belles montagnes.

31 *octobre*. Nous gagnons le Moukourou-Madsé, après avoir franchi 660 milles géographiques à vol d'oiseau, en cinquante-cinq jours de marche, ce qui fait une moyenne de douze milles par étape. Si nous avions pu mesurer les détours sans nombre, les montées et les descentes du chemin, cette moyenne serait au moins de quinze milles. Le pédomètre a marqué davantage: mais, en revenant d'une courte excursion, nous avons trouvé qu'il variait de telle sorte que nous l'avons mis de côté.

Un excellent chronomètre, employé pour mesurer les différences de longitude, est porté dans une boîte de drap, placée sur la tête d'un homme au pas égal et ferme.

Pour être sûr de la bonté d'un chronomètre, et des services qu'il peut rendre, il ne faut pas s'en rapporter à la façon dont il marche quand il est stationnaire. On devra s'assurer de son exactitude en prenant la hauteur du soleil, ou des étoiles, à différents endroits échelonnés sur la route, et en refaisant les mêmes calculs pendant le voyage de retour. Par cette méthode, on peut estimer exactement la vitesse de la marche.

La même précaution est nécessaire quand on voyage en bateau. Nous en donnerons la preuve en disant que le chronomètre, dont nous nous servions sur le navire, retardait de onze secondes par jour, tandis qu'en marche il avançait de treize secondes. Le résultat de cette différence aurait été une erreur quotidienne de trois milles.

Hier au soir, il a tonné fortement; nous étions au bord du Moukourou-Madsé; comme il tonne maintenant tous les jours, sans que pour cela on ait une goutte d'eau, nous avons cru pouvoir camper à la belle étoile; mais une averse effroyable est venue pendant la nuit. On prétend que pour un homme ac-

cablé de fatigue, et résolu à dormir quand même, le bruit de l'eau qui tombe endort plus vite et plus profondément; c'est loin d'être vrai quand il s'agit d'une ondée africaine. En pareil cas, si, à moitié endormi, vous vous mettez de côté pour échapper à la douche qui vous frappe sur la nuque, les gouttes de pluie, qui des branches vous tombent dans l'oreille, vous bombardent avec tant de force, que vous en avez le cerveau ébranlé.

1er *novembre*. Parti au point du jour, après cette pluie diluvienne. Pendant que nous faisions les sept milles qui nous séparaient du navire, le soleil sécha complétement nos habits; un accès de fièvre en fut la conséquence.

Nous mentionnons ce léger incident, parce que le fait arrive presque toujours, lorsqu'après avoir été mouillé on laisse sécher ses vêtements sur soi. Même le matin, quand nous marchons dans l'herbe couverte de rosée, il en résulte un malaise accompagné de douleurs dans les jambes : une fièvre partielle qui dure jusqu'à ce que les membres courbaturés soient mis en transpiration. Si l'évêque Mackenzie avait connu ce fait, dont une cruelle expérience nous a fait acquérir la certitude, il est probable que ses jours précieux auraient été épargnés.

Il est dangereux partout d'avoir des habits mouillés; mais, dans les climats froids, le malaise qui résulte d'un vêtement humide vous pousse à en changer; tandis qu'en Afrique vous éprouvez une espèce de bien-être à laisser vos habits sécher sur vous, par la fraîcheur qu'ils vous procurent. Le missionnaire, qui, en surplus d'une grande énergie morale, sera doué d'un tempérament robuste, et dont l'exercice aura développé les forces, résistera beaucoup mieux que celui qui n'aura pas sa vigueur; mais sa santé n'en dépendra pas moins du bon emploi de ses ressources. Quelle que soit la richesse de sa constitution, il ne devra jamais oublier, que dans la zone torride, il n'est qu'une plante exotique ayant tout à craindre des effets du climat.

CHAPITRE XXVIII.

Confiance des Ajahouas. — Repos annuel des arbres sous les tropiques. — Crue insuffisante du Chiré. — Successeur de l'évêque Mackenzie. — Ce que doit être un missionnaire. — Succès des missions de la côte occidentale. — Débordement du Chiré. — Départ du village de Chibisa. — Exhalaisons sulfureuses. — Veuves et orphelins à bord du *Pionnier*. — Débordement du Zambèse. — Formation du Delta. — Mort de Mariano. — Remorqués par *l'Ariel*. — Coup de vent. — Conduite du *Lady Nyassa*. — Promptitude et habileté du capitaine Chapman. — Encombrement des négriers peut-être nécessaire. Caboceira. — M. Soares. — Nouveau gouverneur du Mozambique. — Nouvelle espèce de pédalia. — Arrivée à Zanzibar. — Départ de cette île à bord du *Lady Nyassa*. — Matelots africains. — Arrivée à Bombay.

Grâce à la vie active qu'ils ont menée pendant notre absence, les hommes du *Pionnier* ont moins souffert de la fièvre que d'habitude; et c'est avec une joie bien vive que nous les avons retrouvés en bonne santé.

Notre steward, lui-même, après avoir partagé toutes nos fatigues, est beaucoup plus fort que nous ne l'avons jamais vu.

Un chef ajahoua, nommé Kapéni, a montré assez de confiance dans le nom anglais pour visiter le navire avec la plupart de ses villageois. Il nous a assuré que ses compatriotes seraient heureux de recevoir les anciens compagnons de M. Mackenzie, et de les accepter comme instituteurs. Cette déclaration nous a été d'autant plus agréable qu'elle prouve d'une manière évidente que les Ajahouas n'ont gardé aucun ressentiment de la conduite de l'Évêque à leur égard. Leur conscience leur dit qu'en s'opposant à leur commerce d'esclaves, cet homme de bien a fait un acte équitable.

La différence qu'il y a entre la végétation du plateau et celle de la vallée est frappante. Quand nous avons quitté le village de Mouazi, par 12° de latitude, les feuilles avaient déjà perdu leurs premières teintes, et pris la couleur verte qui leur succède; tandis qu'ici, par 16°, à une distance de 150 à 180 milles, les

branches sont encore dépouillées; et le ton gris de l'écorce est la nuance qui prédomine.

Les arbres de cette région, bien que vivant sous les tropiques, ont un repos annuel très-marqué. Même sur les bords de la Rovouma, qui ne sont qu'à dix degrés de l'équateur, les pentes situées à quelque soixante milles de la mer, étaient d'un gris cendré lorsque nous les avons vues. La majeure partie des arbres s'y trouvaient dépourvus de feuilles; et celles des bambous, complétement sèches, couvraient la terre, où elles craquaient sous le pied. Comme ici le milieu du jour est chaud, même en hiver, il est possible que ce soit la fraîcheur des nuits qui produise ce dépouillement des arbres.

Nous avons dit plus haut que, dans cette partie de l'Afrique, au moment où le soleil va paraître, l'air se refroidit assez pour rendre une couverture agréable; c'est là surtout ce qui établit une si grande différence entre le climat de cette zone, et celui de l'Hindostan.

Pendant la première quinzaine qui suivit notre retour au navire, notre seule occupation fut de nous reposer; ce que nous fîmes avec délices. Pour goûter cette joie, et l'apprécier à sa juste valeur, il faut avoir fait un exercice violent. A notre arrivée nous avions les muscles des jambes aussi durs que du bois, et il ne nous restait pas une once de graisse.

Les averses se multiplièrent sans faire grandir le Chiré, si ce n'est de quelques pouces. Toutefois, le résultat de ces premières pluies sur le paysage fut d'une extrême beauté. Plus aucune trace de la saison sèche; collines et montagnes se couvrirent de la base au sommet d'un manteau du vert le plus vif.

Le soleil gagna le tropique; mais sans amener de crue importante. Tout notre espoir fut dans son retour vers l'équateur, époque où en général les eaux débordent. Jusqu'à ce moment les ondées ne font qu'arroser la terre, emplir les étangs et préparer l'inondation. C'était un délai de six semaines; et l'on comprendra notre chagrin. Sans le désir de profiter de cette crue, qui n'arrivait pas, nous aurions poursuivi notre course, et pu visiter le lac Bemba. Mais les regrets inutiles sont pour l'esprit une triste pâture, et nous fîmes tous nos efforts pour les bannir de notre pensée.

Il nous fut dit, vers la mi-décembre, qu'après un séjour de

quelques mois au sommet d'une montagne, située à l'embouchure du Chiré, montagne presqu'aussi haute que le Ben-Nevis d'Écosse, et dont la population est nulle, le successeur de l'évêque Mackenzie avait résolu de quitter l'Afrique. Nous apprîmes en même temps qu'une demi-douzaine de petits garçons, anciens élèves des missionnaires, étaient replongés dans le paganisme.

Ils habitaient alors à six ou sept milles de l'endroit où était *le Pionnier*, et trouvèrent le moyen de nous rejoindre. Comme ils se lamentaient de ne plus avoir de bon Évêque, qui pour eux était meilleur qu'un père, nous leur dîmes que nous allions partir ; que s'ils ne voulaient pas rester dans le pays, ils n'avaient qu'à nous suivre ; mais qu'il fallait se décider promptement. On verra plus loin quelle fut leur décision.

Dès qu'il avait su la mort de M. Mackenzie, le docteur Gray, l'excellent évêque du Cap, s'était rendu en Angleterre, afin de procurer un autre chef à la mission de Magoméro ; mission qui devait déjà beaucoup à son zèle, et à laquelle il s'intéressait vivement. Nous apprîmes au mois de juillet 1862, qu'il avait réussi dans ses démarches, et que notre malheureux ami serait bientôt remplacé. Les missionnaires furent au comble de la joie ; cette nouvelle nous rendit nous-même très-heureux. Le nouvel évêque atteignit l'embouchure du Zambèse au commencement de l'année suivante, et se dirigea immédiatement vers l'intérieur.

En se rendant à Londres, M. Gray avait fait un acte de pur dévouement, dont ses intérêts avaient beaucoup souffert ; et l'on pensait trouver dans l'individu qui était l'objet de ce sacrifice, l'image de celui auquel on devait son arrivée. Or, quelle que soit l'opinion que certains gens aient conçue de M. Gray, nous l'avons toujours vu sincèrement occupé de ses semblables, tout dévoué à leur bien-être, et d'un courage et d'un zèle qui ont provoqué chez beaucoup d'autres une quantité de bonnes œuvres.

On espérait donc que la présence du nouveau chef rendrait aux missionnaires l'activité et l'énergie qu'avaient abattues non-seulement la mort de leurs compagnons, mais l'influence d'une station insalubre. Malgré tous les désastres de la chasse à l'esclave, et tout ce que la famine leur avait fait souffrir, ils

attendaient bravement le secours moral et matériel qui leur était si nécessaire.

Cet espoir ne fut pas réalisé. Nous n'exprimons ici qu'une opinion générale, et ne voulons pas dire que le nouvel évêque fût dépourvu de qualités; mais le poste qu'il venait remplir en exige d'exceptionnelles. Un chef de mission doit avoir un courage physique, et une force d'âme à toute épreuve; il doit joindre la prudence à la résolution, la fermeté à la douceur; être à la fois énergique et patient; posséder en outre des connaissances étendues, et surtout une vive sollicitude pour les résultats spirituels de son œuvre, sans jamais perdre le calme qui doit présider à ses actes. La réunion de ces facultés est assez rare, pour que l'on ne s'attende pas à la trouver chez le premier venu; et tel homme, nous le répétons, qui remplira parfaitement le saint ministère dans une ville ou dans une paroisse anglaise, peut être complétement incapable de diriger une mission au cœur de l'Afrique.

Nous croyons être l'interprète d'un grand nombre de chrétiens, en disant qu'il est fâcheux qu'on ait abandonné la mission de Magoméro. Le terrain en avait été consacré par la mort des premiers occupants; et renoncer tout à coup à ce qui avait coûté si cher, était une mesure bien grave de la part d'un homme aussi peu versé dans les opérations apostoliques que le successeur de M. Mackenzie.

Avant de prendre ce parti décisif, l'évêque Tozer, ne fût-ce que par conscience, aurait dû visiter les highlands qui bordent le Haut-Chiré. C'eût été d'ailleurs répondre au vœu des membres de la mission, qui étaient persuadés que l'épreuve tentée sur ce plateau salubre n'avait pas été concluante. Dans tous les cas c'était le moyen d'acquérir sur le pays, et sur ses habitants, des notions plus exactes que celles que l'on pouvait se procurer sur la côte. Nous aurions, quant à nous, préféré cet examen à un séjour de quelques mois au sommet humide et brumeux de Morambala.

Avant que les stations de la côte occidentale eussent obtenu le moindre succès apparent, quarante missionnaires avaient succombé sous l'influence du climat. On peut blâmer les sociétés apostoliques de sacrifier tant de vies précieuses; mais si les uns taxent de folie cette prodigalité, les autres y verront la preuve

que la religion du Christ a conservé toute sa puissance. Rien ne manque, suivant nous, à un grand nombre de ces apôtres modernes pour être mis à côté des saints et des martyrs de l'Église primitive.

Leurs successeurs, instruits par l'expérience, ont triomphé du climat; et l'on comptait en 1861, sur cette côte meurtrière, cent dix Missions principales, ayant treize mille élèves dans leurs écoles, et dix-neuf mille communiants.

L'évêque Mackenzie avait gagné de prime abord la confiance des indigènes, qui ne s'obtient souvent qu'au bout de plusieurs années; et il est douloureux de penser qu'une Mission, fondée avec tant de succès, paraîtra sous un triste jour, quand plus tard elle sera comparée aux autres. En somme, bien qu'ils représentent tout ce qu'il y a de bon, de noble et de courageux dans les Universités anglaises, les compagnons de l'évêque Tozer, en quittant l'Afrique pour aller s'établir dans une île de l'océan Indien, ont agi comme l'aurait fait saint Augustin s'il s'était fixé dans l'une des îles de la Manche, alors qu'on l'envoyait prêcher l'Évangile au centre de l'Angleterre. C'est la première fois, du moins nous le croyons, qu'une Mission protestante a quitté son poste sans y avoir été contrainte.

Janvier 1864. Les indigènes nous assurent que la grande crue permanente aura lieu à l'époque de la pleine lune. Déjà plusieurs fois la rivière a grandi d'un pied; mais elle a baissé avec la même promptitude. Chose curieuse : les naturels ont observé comme nous que l'inondation se produit lorsque le soleil, en revenant à l'équateur, passe directement au-dessus de leur tête.

Nous revenons sur ce fait, parce que nous croyons que le débordement du Nil peut s'expliquer de la même manière.

Le 19, le Chiré a monté subitement; la crue a été de plusieurs pieds; et nous voilà partis. Nous nous arrêtons un instant au village de Chibisa pour dire adieu aux Ajahouas et aux Makololos, qui, depuis notre retour, nous ont été bien utiles en nous fournissant du maïs et des provisions fraîches. Les adieux terminés, nous nous éloignons en toute hâte.

Pour que le Pionnier gouverne bien, il nous faut marcher plus vite que le courant. Malheureusement il a perdu son gouvernail en doublant un banc de sable; et la nécessité de réparer

cette avarie ne nous a pas permis de gagner la Mission avant le 2 février.

Les eaux débordées s'épanchent dans un marais situé à quelques milles en amont du Morambala; elles y deviennent aussi noires que de l'encre; et, à leur retour dans la rivière, exhalent une odeur tellement forte d'hydrogène sulfuré, qu'il est impossible de l'oublier un instant. Les indigènes prétendent que cette puanteur n'est pas malsaine. Nous avons effectivement passé toute la nuit au milieu de cet air empesté sans en avoir souffert; et à notre grande surprise, car nous comptions sur un accès de fièvre.

Le lendemain matin il n'y avait pas sur les deux navires une ligne de peinture blanche qui ne fût complétement noircie; et de manière à ne pas pouvoir être nettoyée avec du savon. Le cuivre était de la nuance du bronze; le fer et les cordages avaient eux-mêmes changé de teinte. Ceci est une nouvelle preuve que la malaria et la mauvaise odeur ne vont pas toujours ensemble. Dans les forêts de mangliers, où nous respirions un air qui sentait le marécage au point d'en imprégner nos vêtements et notre linge, nous n'avons pas plus souffert de la fièvre qu'ailleurs.

C'était pour recevoir à bord quelques veuves et une trentaine d'orphelins, appartenant autrefois à la mission de Magoméro, que nous sommes restés au milieu de ces émanations fétides. Parmi les individus qui s'étaient groupés autour du premier Évêque, tous ceux qui en étaient capables se sont mis à cultiver le sol, d'après l'avis des missionnaires, et forment aujourd'hui une petite commune indépendante, où chacun vit de son travail. Mais des orphelins de six à douze ans ne pourraient être abandonnés sans préjudice pour le nom anglais; et nous croyons devoir à celui-ci de le laisser en aussi grande estime, auprès des indigènes, que nous l'y avons trouvé. Ceux de nos compatriotes qui, sans connaître la situation où il était placé, ont blâmé M. Mackenzie, n'attaquent pas moins vivement son successeur. Ils lui reprochent de ne pas même protester contre ce fléau monstrueux de la vente de l'homme; et cette parole, la plus inhumaine qui soit jamais sortie de la bouche d'un missionnaire : « Pour moi tous les Noirs se valent; » n'a pas trouvé d'écho chez les véritables Anglais.

En recueillant les pauvres créatures qui vivaient autrefois avec M. Mackenzie, et le regardaient comme leur père, nous nous sommes attiré l'approbation et la sympathie non-seulement des indigènes, mais des Portugais, dont les meilleurs nous ont prêté leur concours.

Quelle différence entre l'embarquement volontaire de ces orphelins, et celui des esclaves que reçoivent les négriers! Aussitôt qu'il leur fut permis d'entrer dans la chaloupe, ils s'y élancèrent avec une ardeur qui manqua de la faire sombrer; et ce fut à qui arriverait le plus vite sur le pont du navire.

L'évêque Tozer était déjà parti pour Quilimané, lorsque nous atteignîmes le Morambala. Après avoir embarqué les enfants et les veuves, ainsi que les derniers membres de la mission de Magoméro, nous nous sommes remis en marche, et dirigés vers la côte.

Craignant de faire naître une idée exagérée des avantages qu'il peut offrir à la navigation, nous avons toujours parlé du Zambèse au moment où il était le plus bas. Cette fois il est complétement débordé. Au lieu de cinq à quinze pieds d'eau, nous en trouvons aujourd'hui de quinze à trente, et même plus. Tous les bancs de sable ont disparu ainsi que beaucoup d'îles; et devant nous coule un fleuve, qui, suivant l'opinion d'un marin de nos amis, pourrait porter une canonnière.

D'après ce que nous voyons, il est facile de comprendre comment s'est formé le Delta, qui a maintenant, de la base au sommet, une étendue de quatre-vingts à cent milles. Des îlots sableux sont balayés tous les ans par les grandes eaux; et une prodigieuse quantité de sable est entraînée jusqu'à la côte. Le gravier reste au fond de la mer; les parcelles les plus menues sont reprises par la marée montante, et rejetées sur la plage, où les retiennent les racines de mangliers, et où elles s'accumulent, en se mêlant aux débris végétaux qu'elles rencontrent. Il en résulte, qu'à l'embouchure du Zambèse, le fond de la mer est sablonneux.

Sous l'influence de ce double courant du fleuve et de la marée, le Delta s'est élargi du côté de l'est; la rivière, en se détournant, s'est réservé un canal derrière cette digue; et la barre a continué de s'accroître.

Toutes les fois que nous trouvons une île composée de sable

pur, ou n'ayant qu'une simple couche de vase, nous savons qu'elle est de formation récente, et que le premier débordement peut la faire disparaître. Tandis que les îles, complétement formées de bourbe, sont anciennes, et ont gardé leur position primitive. Cette bourbe résiste merveilleusement à l'action du fleuve; c'est une espèce d'argile sur laquelle l'eau glisse, et produit peu d'effet.

Des cartes qui indiqueraient la nature des berges et des îlots, en désignant ceux qui sont sujets à érosion, permettraient de juger des endroits où se produiront les changements annuels du chenal; et, si des pieux y étaient enfoncés tous les ans, de manière à guider l'eau dans son cours, le fleuve pourrait acquérir une valeur considérable entre les mains d'une nation industrieuse. On ne pensera jamais à creuser un canal ou à établir un chemin de fer dans cette partie de l'Afrique; et le Zambèse, au moyen de quelques travaux, suffirait parfaitement au commerce, qui, de nos jours, peut avoir lieu dans un pays dont la traite a décimé les habitants. Ici on n'a pas d'exemple que les indigènes soient venus se grouper autour des colons, et s'y établir par milliers comme ils l'ont fait dans le Natal, ou près des Arabes, sur les rives du Nyassa. Cet éloignement de la population nous fait présumer que le Zambèse, entre les mains des Portugais, ne sera jamais plus utile aux autres peuples qu'il ne l'a été jusqu'à présent.

Mariano est mort des suites de ses débauches, à l'époque où nous descendions le Chiré. Sa triste carrière fait voir dans tout son jour l'affreux système qui est la ruine de ce pays-ci. Quels que soient les torts dont les Français et les Anglais se rendent coupables à l'égard des peuples chez lesquels ils s'établissent, quel que puisse être le mauvais emploi des forces dont ils disposent, les résultats commerciaux de leurs entreprises sont au moins appréciables; tandis que le produit annuel des exportations de Quilimané, principal comptoir du Zambèse, ne s'élève qu'à la moitié environ du traitement du gouverneur.

Après avoir réglé rapidement nos comptes avec le major Sicard, et le senhor Ferrão, qui nous avaient fourni du grain depuis la dépopulation des bords du Chiré, nous nous sommes dirigé en toute hâte vers la côte.

Arrivés le 13 février à l'embouchure du Zambèse, nous avons

eu la bonne fortune d'y rencontrer *l'Oreste*, vaisseau de la marine royale d'Angleterre, qui fut rejoint le lendemain par *l'Ariel*, appartenant à la même marine.

Le Pionnier fut pris en remorque par *l'Oreste; l'Ariel* se chargea du *Lady-Nyassa*, et nous partîmes pour Mozambique.

Le 16, un cyclone vint donner à ce dernier l'occasion de prouver qu'il tenait bien la mer.

Assailli par l'ouragan, *l'Ariel* fut chassé vent debout, de façon à reculer presque en droite ligne avec une vitesse de six nœuds. L'aussière, qui nous attachait à lui, s'enroula autour de son hélice, et arrêta la machine. A peine remis de cette secousse, il fut repris en poupe, et lancé vers le flanc du *Lady-Nyassa*. En le voyant arriver, nous pensâmes que c'en était fait de nous; mais *l'Ariel* glissa devant notre petit navire; et nous pûmes respirer librement.

Nous vîmes alors avec quelle habileté peut être conduit un vaisseau de guerre. Bien que sa machine fût hors de service, le capitaine Chapman ne songea pas un seul instant à nous abandonner. Il croisa devant *le Lady-Nyassa*, et nous fit jeter un baril servant de bouée à une ligne, qui devait lui permettre de nous envoyer un nouveau câble. Jamais nous n'aurions pu le saisir si un Krooman n'avait sauté au milieu des vagues, et n'avait attaché une seconde ligne au baril. L'aussière fut alors amenée à bord; et nous nous retrouvâmes à la remorque du vaisseau.

Pendant toute la durée de la tempête notre petit navire se comporta admirablement, et n'embarqua pas une seule lame. Pourtant *l'Ariel*, à chaque fois qu'il plongeait, nous laissait voir une grande partie de sa quille, et, en se relevant, nous montrait le pont dans son entier. Une chaloupe suspendue à l'arrière de ce vaisseau fut brisée par les vagues; et les officiers de *l'Ariel* nous croyaient bien perdus.

Les marins supposeront que cette tempête n'était sérieuse que pour des gens qui ne sont pas habitués à la mer, et s'effraient du moindre péril. Mais *l'Oreste*, qui pendant ce temps-là fut parfois en vue, et parfois à quarante milles, eut dix-huit voiles déchirées par le vent. Il fallut alléger *le Pionnier* d'une partie de sa cargaison; la round-house fut emportée; et ceux qui étaient dans sa cabine eurent souvent de l'eau jusqu'au genou.

Le capitaine Chapman, et tous ses officiers, déclarèrent que *le Lady-Nyassa* était le plus parfait des petits vapeurs qu'ils eussent jamais vus. Il fait certainement le plus grand honneur à ceux qui l'ont construit : MM. Tod et Mac Grégor de Glascow. Quelle différence avec *le Ma-Robert!* Nous ne regrettons qu'une chose : c'est qu'il n'ait pas navigué sur le lac dont il porte le nom, ainsi qu'il y était destiné, et pour lequel il aurait si bien convenu.

Ce qui nous a le plus frappé dans le trajet du Zambèse au port de Mozambique, c'est l'admirable façon dont le capitaine Chapman a dirigé *l'Ariel* au milieu de ces vagues furieuses; la promptitude et l'adresse avec laquelle il nous envoya successivement trois aussières, grâce aux évolutions rapides de son grand vaisseau, autour de notre petit navire ; l'emploi des moyens dont il se servit pour trancher avec de longs ciseaux, faits pour la circonstance, l'énorme câble qui s'était engagé dans la spire de l'hélice : opération qu'il fallait accomplir dans l'eau, à une profondeur de neuf pieds, et qui ne fut achevée qu'au bout de trois jours.

Le capitaine Chapman, nous ayant offert l'hospitalité de la manière la plus gracieuse, nous nous rendîmes à bord de *l'Ariel* dès que la tempête se fut modérée.

La force avec laquelle *le Lady-Nyassa* fut remorqué à travers les lames qui l'assaillaient était si puissante, que deux câbles, ayant chacun onze pouces de circonférence, furent brisés. Pas une des plaques de notre petit navire, construit tout en fer, qui ne vibrât sous l'effort des vagues; et il fallait continuellement se retenir à quelque chose pour ne pas être jeté d'un bord à l'autre, ou lancé à la mer.

Ceux des membres du troupeau de M. Mackenzie, que nous avions avec nous furent si malades, et nous gênèrent tellement, qu'il nous vint à l'idée que le mode de transport des esclaves était l'une des nécessités de la traite. Cela expliquerait comment, à l'époque où ce trafic était légal, cette pratique barbare d'entasser les noirs au fond des négriers n'en était pas moins universelle. Si au lieu de dix passagers de cette espèce nous en avions eu deux cents, avec la pluie et l'écume des lames qui nous fouettaient la figure, et nous produisaient l'effet de la grêle, dans une obscurité qui ne permettait de rien voir, ex-

cepté parfois la crête des vagues, un bruit où l'on ne distinguait que le sifflement de la tempête dans les cordages, il aurait fallu de toute nécessité, pour que la manœuvre fût possible, et dans l'intérêt même des noirs, qu'on les empilât à fond de cale, quelle que pût en être la conséquence.

Le Pionnier, restitué à la marine anglaise, fut remorqué par *le Valorous*, et conduit au Cap par le capitaine Forsyth, commandant ce dernier vaisseau. Les réparations dont il avait besoin furent évaluées à 300 livres; et l'on déclara qu'il servirait ensuite non moins bien que s'il était neuf.

Quant aux brebis de l'ancien Évêque, *l'Oreste* se chargea de les transporter au Cap.

Nous saisissons avec joie cette occasion d'exprimer notre profonde gratitude aux capitaines Forsyth, Gardner et Chapman pour tous les services qu'ils nous ont rendus à diverses époques; et nous les prions d'agréer nos remercîments.

M. Waller, parti à bord du *Pionnier*, entoura de soins généreux tous les individus, qui, blancs ou noirs, avaient eu des rapports avec la Mission, et les leur continua jusqu'au moment où sa protection ne leur fut plus nécessaire. Nous pouvons dire que sa conduite envers ces malheureux, aussi bien qu'à l'égard de ses collègues, a été du commencement à la fin digne des plus grands éloges.

Notre petit vapeur, mis en carène à Caboceira, en face de la maison de João da Costa Soares, gentleman portugais bien connu de tous nos compatriotes, fut complétement nettoyé, et reçut une couche de peinture.

M. Soares s'est montré pour nous d'une bonté parfaite et d'une extrême obligeance. Il nous semble avoir été calomnié indignement dans une publication faite en Angleterre il y a quelques années. Tous les membres de l'expédition l'ont trouvé des plus généreux; tous les Anglais qui le connaissent, et que nous avons eu l'occasion de voir, n'en parlent que d'une manière favorable; et nous regrettons vivement qu'on ait peint son caractère sous des couleurs aussi fausses.

Les autorités du Mozambique, elles-mêmes, ont droit à notre gratitude pour la réception qu'elles nous ont faite, et l'obligeance qu'elles ont mise à nous héberger. Notre opinion sur l'esclavage diffère entièrement de celle de ces fonctionnaires; mais nous

désirons qu'on ne voie aucune attaque personnelle dans l'exposé que nous avons fait du triste système qui régit cette province.

Le senhor Canto e Castro, qui deux jours après notre départ, débarqua à Mozambique, où il venait remplacer M. d'Almeida, nous est parfaitement connu. Nous avons passé deux mois chez lui, à l'époque de notre voyage dans l'Angola; il était alors commandant de Golungo-Alto; et nous savons qu'on ne pouvait pas faire un meilleur choix. La fermeté de ses principes lui permettra, nous en sommes convaincus, de résister aux tentations qui pourront l'assaillir; mais ce serait avec peine que nous verrions les nôtres mis à l'épreuve dans une caverne de traitants, où il ne nous serait donné, pour subvenir à nos besoins, que la misérable solde qu'il recevra comme gouverneur général.

Pendant notre séjour à Mozambique, on nous a montré une sorte de pédalie que M. Soares appelle *dadeleira*, et que les naturels désignent sous le nom de *gerzilin*, ou sésame sauvage, à cause de sa ressemblance avec cette plante. C'est, dit-on, pour les enfants, un apéritif extrêmement doux, et, d'autant plus aisé à leur faire prendre, qu'il n'a aucune saveur; les nourrices indigènes en font souvent l'emploi. On remue quelques feuilles dans une tasse d'eau froide pendant huit ou dix secondes; et l'on administre à l'enfant deux cuillerées à café de cette légère infusion. En continuant à remuer les feuilles dans l'eau, on obtient une espèce de mucilage, qui, d'après les gens du pays, a des propriétés diurétiques, en outre de ses vertus apéritives.

Nous quittâmes Mozambique le 16 avril; et, grâce aux courants qui nous favorisaient, il ne nous fallut que sept jours pour gagner Zanzibar. Nous y fûmes reçu de la façon la plus hospitalière par nos compatriotes, surtout par le docteur Seward, qui remplissait alors les fonctions de consul et d'agent politique en l'absence du colonel Playfair.

Un trait particulier à tous les Anglais que nous avons rencontrés dans nos voyages est l'attention qu'ils donnent au confort de l'étranger. Nous ne pouvons certainement pas nous plaindre des gens des autres pays, de leur hospitalité, ni de leur accueil; mais, chez eux, il faut attendre que l'heure du repas ait sonné, et, dans l'intervalle, vous êtes assailli de questions : « D'où venez-vous? Où allez-vous? Quels sont vos projets? Êtes-vous

marié ? » Si la réponse est négative : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? » et une foule de paroles du même genre. Tandis que la première chose que vous demande un Anglais est celle-ci : « Avez-vous déjeuné ? Que prendrez-vous ? De la viande froide ? »

Ils ont tous été d'une grande bonté ; mais nous préférons la manière anglaise ; peut-être parce que nous sommes Anglais nous-mêmes.

Le docteur Seward doutait fort que nous pussions atteindre Bombay avant ce qu'on appelle la *rupture* de la mousson, qui, en général, commence de la fin de mai au 12 juin. A cette époque, le vent souffle toujours de la côte d'Afrique vers celle de l'Inde, mais avec une extrême violence ; et l'atmosphère est tellement sombre, qu'il est très-malaisé, parfois même impossible de relever la position où l'on se trouve.

Nous étions néanmoins très-désireux de nous défaire du *Lady Nyassa ;* et Bombay étant le seul marché qui fût à notre portée, nous résolûmes de courir la chance de l'atteindre avant la période orageuse. Bref, après nous être chargés de quatorze tonnes de houille, nous partîmes de Zanzibar le 30 avril.

Notre équipage se composait de sept indigènes des rives du Zambèse, de deux mousses, et de quatre Européens, à savoir : un chauffeur, un matelot, un charpentier dont nous avons déjà cité les noms, enfin du docteur Livingstone, capitaine du navire.

Le Lady-Nyassa donna de nouvelles preuves de ses qualités précieuses ; et nos Zambésiens se montrèrent parfaits matelots, bien qu'avant d'être avec nous pas un d'eux n'eût vu la mer.

Nous ne les avions pas choisis, on se le rappelle. Ils avaient été pris au hasard parmi plusieurs centaines qui étaient venus s'offrir pour remplacer les douze rameurs de notre excursion de la Rovouma.

Leur paye était de dix shellings par mois ; et, chose curieuse, ils mettaient une ardeur si grande à faire leur service, que pendant tout le voyage il n'y en eut qu'un seul que le mal de mer contraignit à se coucher. Au bout de quelques jours, ils surent déployer et serrer les voiles, grimper en haut d'un mât, passer une manœuvre dans ses poulies, et redescendre, le cordage entre les dents, bien qu'à chaque embardée l'auteur de cette prouesse fût lancé à la mer.

Le charpentier et le matelot, non moins disposés à faire tous leurs efforts, tombèrent gravement malades, et furent alités pendant huit jours.

Cela peut être un plaisir de prendre la roue du gouvernail pour une heure ou deux, même pour un quart; mais lorsque votre tour revient toutes les quatre heures, et que la corvée dure ce même laps de temps, c'est une chose fort ennuyeuse. Afin d'y remédier, nous montrâmes à nos Zambésiens quelle était la pointe de l'aiguille qui devait toujours être dirigée vers la proue; et trois de ces matelots noirs surent bientôt manier le gouvernail de façon à n'avoir besoin que d'être un peu surveillés.

Tandis que nous remontions la côte africaine, afin de profiter du courant qui marche sur le pied de cent milles par jour, nous aurions bien voulu entrer dans la Juba ou Vouebbé, dont l'embouchure est à 15 minutes de l'équateur; mais nous étions trop pressés par le temps.

Arrivés à 10 degrés de latitude nord, nous nous éloignâmes de la côte pour nous diriger vers l'est. Ici, d'après la carte de Maury, nous aurions dû être sortis depuis longtemps de la région des calmes, ce qui est une erreur. Nous y étions toujours, et loin de trouver un courant nous portant vers le nord, nous en avions un contraire qui nous faisait rétrograder chaque jour de quatre milles vers le sud.

Nous nous servîmes de la vapeur aussi longtemps que possible; mais nous savions qu'il nous faudrait en faire usage sur la côte hindostane, et le charbon devait être économisé.

Après avoir perdu beaucoup de temps à nous agiter sur la mer silencieuse, entourés de dauphins, de poissons-volants et de requins sans nombre, il y eut six jours de fortes brises; puis les calmes revinrent exercer notre patience; et la prochaine arrivée de cette terrible période du renversement de la mousson nous fit penser que nous aurions pour épitaphe : « A quitté Zanzibar le 30 avril 1864; depuis lors, on n'en a pas eu de nouvelles. »

Enfin, dans les premiers jours de juin, les chronomètres nous annoncèrent que nous approchions du terme de notre voyage. Nos Zambésiens nous crurent sur parole; mais ils ne témoignèrent leur joie, et ne se mirent à danser qu'au moment où ils virent passer des algues et des serpents.

Ces reptiles, que les livres nautiques signalent comme venimeux, sont particuliers à cette région.

Nous nous hasardâmes à prédire que nous verrions la terre le lendemain matin. En effet, le jour suivant une côte élevée, ressemblant d'une manière étonnante à la côte africaine, vue à la fin de la saison sèche, apparut à nos regards.

La terre était voilée d'une brume épaisse, et une forte houle se dirigeait vers elle. Nous vîmes un rocher que la latitude nous fit reconnaître pour le Choule-Rock. Prenant celui-ci pour point de départ, nous trouvâmes bientôt la balise; et la forêt de mâts du port de Bombay s'aperçut vaguement dans la brume.

Le Lady-Nyassa venait de faire deux mille cinq cents milles; c'était un si petit navire, que personne ne remarqua notre arrivée.

CHAPITRE XXIX.

Récapitulation des résultats de l'expédition. — Découverte d'un port et d'une voie fluviale pour atteindre la région salubre. — Fertilité du sol. Indigo. — Coton. — Tabac; ricin; canne à sucre. — Herbages. — Moissons continues. — Bœufs gras. — Sécheresses. — Arbres à bois dur. — Salsepareille. — Racine de Colombo. — Plantes textiles, arbres oléifères. — Découragement. — Traite de l'homme. — Système des engagés. — Effets de l'esclavage sur celui qui l'impose. — Guerre d'Amérique. — Vitalité de l'Africain. — Son insouciance. — Gouvernement patriarcal. — L'homme est guidé par une sagesse qui lui est étrangère. — La force tirée de la science n'est-elle pas réservée aux chrétiens? — Aptitude des Africains à embrasser le christianisme. — Missions de Sierra Leone. — Nécessité de la continuation des croisières. — Station de la côte occidentale. — Traitement de la fièvre. — Missionnaires américains. — Lieu de déportation.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur les faits mentionnés dans les pages précédentes, et de rappeler les principaux résultats que nous avons obtenus.

Citons au premier rang la découverte d'un port qu'il serait facile d'approprier aux besoins du commerce; et la connaissance exacte du Zambèse comme voie de communication entre la côte et la région salubre, qui, selon toute probabilité, deviendra le siége d'établissements européens.

La condition du fleuve a été soigneusement étudiée pendant la saison sèche, de même que, pour en établir la profondeur, on examine les ports à marée basse. Il est possible que, pendant plusieurs mois de l'année, le Chiré et le Zambèse s'élèvent beaucoup plus haut que nos chiffres ne l'indiquent; mais leur niveau ne sera jamais inférieur à celui que nous avons donné.

La fertilité du sol nous a été largement prouvée par la richesse de ses produits.

Ainsi nous avons vu l'indigotier couvrir de vastes terrains, où il croît à l'état sauvage, et y avoir souvent plus de cinq pieds de hauteur. On l'a sans doute apporté de l'Inde; mais nous avons trouvé, sur les bords du Nyassa, une variété dont la gousse était droite, au lieu d'être incurvée comme dans l'espèce des rives du

Zambèse. Du reste, dans les deux endroits, la plante s'élève à hauteur d'homme[1].

Voulant s'assurer de la valeur qu'elle pouvait avoir, le docteur Kirk a extrait la matière colorante de l'indigotier sauvage de Choupanga; cet indigo, quand on l'a égratigné, a montré la trace cuivreuse qui caractérise la meilleure sorte du commerce.

Un coton d'excellente espèce a été recueilli dans beaucoup de districts. Il y a dans cette région de grandes étendues couvertes d'une efflorescence saline, où le cotonnier prospère d'une façon remarquable, exige très-peu de soins, et fournit un duvet de qualité supérieure. Nous avons vu au bord du Zambèse, dans les parties où le sol était imprégné de sel, des canotiers assis sur la berge éplucher et filer du coton. Un an après, les graines qu'ils avaient jetées avaient germé; le plant s'était développé, avait fleuri, et la soie que nous en recueillîmes fut déclarée à Manchester valoir deux pence (vingt centimes) de plus par livre que le coton ordinaire de la Nouvelle-Orléans.

Non-seulement le coton de cette partie de l'Afrique est d'une bonne qualité, mais la plante est vivace et d'une vigueur complétement inconnue en Amérique. Nous connaissons des cotonniers qui fournissent une récolte abondante; et cela en des lieux où ils n'ont pas seulement à lutter contre des herbes d'une taille plus grande que la leur, mais contre l'incendie, qui, depuis dix ans, les brûle avec ces mêmes herbes et les rase à fleur de terre.

Lors de notre voyage de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure du Zambèse, nous remarquâmes la belle venue du cotonnier; toutefois sans faire à ce sujet d'étude particulière. A cette époque, on s'inquiétait peu des approvisionnements de coton. Néanmoins le rapport que nous fîmes en Angleterre sur celui que nous avions vu dans cette zone conduisit le gouvernement portugais à ouvrir une enquête à cet égard. Ce fut au docteur Welweitch que cet examen fut confié; l'étendue de ses connaissances, jointe au séjour prolongé qu'il avait fait dans le pays, rendait ce botaniste fort capable de remplir cette mission; et il

1. Cet indigotier des bords du Nyassa est probablement l'*orthocarpa* de Decandolle, qui en fait la troisième variété de l'indigotier bâtard (*indigofera anil*), espèce effectivement originaire de l'Inde. (*Note du traducteur.*)

démontra surabondamment que l'Angola, ainsi que nous l'avions pressenti, convenait à merveille à la culture du cotonnier.

Nos dernières recherches nous ont prouvé que tout ce que nous avions dit à ce propos était bien au-dessous de la vérité. En effet,la zone qui se trouve au nord du seizième degré de latitude méridionale est principalement une région cotonnière; le climat ne s'y prête pas moins que le sol; et jamais la récolte n'y est compromise par la gelée.

Suivant les indigènes, qui apportent beaucoup de soin à la culture du cotonnier, leur meilleure espèce n'a besoin d'être renouvelée que tous les trois ans.

A notre premier voyage, n'ayant pas dirigé notre attention de ce côté-là, nous n'avions pas remarqué de cotonnier dans le centre de l'Afrique. Cette fois, nous avons acquis la certitude que non-seulement il y est bien connu; mais qu'il existe une variété que nous n'avons pas vue près de la côte. Ainsi les Bazizoulous, qui habitent près du Kafoué, cultivent une espèce à longue soie, de qualité supérieure, et que nous croyons du même genre que le Fernambouc.

Nous avons trouvé à Séshéké un cotonnier de cette espèce, dont la tige arborescente mesurait huit pouces de diamètre, et dont la hauteur était celle d'un pommier ; le docteur Kirk voulant y prendre des échantillons, fut obligé d'y grimper, comme on fait à un arbre.

Les deux autres variétés sont largement cultivées dans le pays. Le cotonnier indigène a presque entièrement disparu devant celui qu'on appelle *coton étranger*, et qui lui est bien supérieur. Cette dernière sorte, que les naturels ont propagée, abonde dans toute la vallée du Chiré, et sur les bords du Nyassa, couvrant ainsi une aire de quatre cents milles de longueur, que l'on peut regarder en toute confiance comme l'une des plus belles régions cotonnières du globe.

Le coton qu'on y récolte est supérieur aux qualités courantes d'Amérique, et vaut presque celui d'Égypte. Il est probable que les soins de la culture, joints aux propriétés du sol et du climat, placeraient les cotonneries de ce pays-ci bien au-dessus de beaucoup d'autres.

On pourra juger de la fertilité de cette région par ce fait que des plantes, qui réclament ailleurs beaucoup de soin, y vien-

nent à l'état sauvage, aussi bien que le cotonnier. Ainsi le tabac croît sans culture, et se propage de lui-même; le ricin ordinaire se rencontre partout dans les mêmes circonstances. L'indigotier, en divers endroits, est connu sous le nom d'*occupant des jardins abandonnés*, parce qu'il s'empare de tous les terrains où il peut venir sans conteste.

La canne à sucre, dans ce pays-ci, n'est pas un produit spontané; mais elle y fleurit; et cultivée dans un sol riche et gras, elle devient, sans fumure, toute aussi grosse qu'à l'île Maurice, et à l'île Bourbon, où elle ne peut être obtenue sans guano. D'après les cristaux qui apparaissent dès qu'on la tranche, elle semble contenir beaucoup de sucre.

Enfin dans les terrains bas, le sol est revêtu d'herbes géantes, qui dépassent de beaucoup la taille de l'homme, et rendent la chasse complétement impossible. La plaine qui touche à la côte et se déploie sur une largeur de cent à trois cents milles, est un Zuur-welt, convenant parfaitement aux bêtes bovines. Les habitants de la colonie du Cap et du Natal sauront bien ce que nous voulons dire[1]. En somme l'unique défaut que l'on puisse reprocher à cette terre est son extrême fécondité. Speke et Grant ont signalé une région très-fertile aux environs de l'équateur; mais nous ne pouvons pas nous figurer une végétation plus excessive que celle que nous avons rencontrée du quinzième au dixième degré de latitude sud; ou bien elle formerait un obstacle absolument infranchissable.

Dans les îles du Chiré on sème et l'on récolte du grain d'un bout de l'année à l'autre, sans égard pour la saison; et pendant les quatre mois de sécheresse, le froment qu'on a irrigué, germe, se développe et mûrit. Des Européens seraient toujours sûrs d'y faire annuellement une récolte de blé, et deux ou trois de maïs.

La végétation des hauteurs est moins luxuriante que celle des basses terres; mais, en moyenne, l'herbe y est aussi épaisse que dans les plus riches prairies de la Grande-Bretagne.

1. *Zuur-welt* (champ acide). Plaine du midi de l'Afrique, produisant des herbes dont la plupart ont une acidité qui convient au bétail; les bœufs de trait élevés dans ces pâturages sont les plus estimés. Ces zuur-welts sont communs dans l'est de la Colonie du Cap; ce fut le premier nom de l'Albany, province du littoral où ces plaines sont très-nombreuses. (*Note du traducteur.*)

Ces pâturages, qui s'étendent sur des centaines de milles, sont les meilleurs que l'on puisse trouver en Afrique. La preuve en est dans la condition du bétail, qui, presque abandonné à lui-même, devient tellement gras et bonasse, que les taureaux se laissent tourmenter par les enfants, leur permettent de jouer avec eux, et leur servent de monture. Nous avons souvent vu des vaches, qui ne mangeaient que de l'herbe, être aussi grasses que les bêtes primées dans nos expositions.

On ne trouve en général, sur ces hauteurs, ni tsétsés, ni moustiques.

Il y a néanmoins un inconvénient grave que nous avons signalé plus d'une fois, et qui caractérise toutes les parties de l'Afrique centrale : nous voulons parler des sécheresses périodiques. S'il existe sous l'équateur une zone pluvieuse c'est la seule exception qui soit à notre connaissance[1].

La sécheresse est toujours partielle; mais elle peut s'étendre sur un espace de deux ou trois cents milles. D'après les renseignements que nous avons recueillis, nous pensons qu'entre le dixième et le quinzième degré de latitude sud, elle reparaît tous les dix ou quinze ans; et que du quinzième au vingtième degré, elle revient tous les cinq ans.

Quelle peut être la cause de ce fléau? nous ne saurions le dire. Dans tous les cas ce n'est pas au manque de végétation qu'on peut attribuer son retour, ou sa fréquence plus grande aujourd'hui qu'autrefois. Les collines et les montagnes sont boisées, tapissées d'herbe de la base au sommet; les vallées regorgent de plantes, la vie déborde; puis tout à coup, sans que rien vous avertisse, cette exubérance fait place à une aridité qui détruit les moissons et n'y laisse pas une feuille, pas un épi. Une averse tombe sur un espace d'un mille carré ; la verdure y surgit comme par enchantement; mais ne tarde pas à mourir. Tout le reste est grillé, la terre fendue; l'herbe de l'année précédente, qui a échappé à l'incendie, est décolorée et se met en poudre au moindre choc. Alors même qu'on a vu le paysage dans toute sa fraîcheur et tout son éclat, tel qu'il est après les pluies, on a de la peine à croire que cette région poudreuse et brune ait jamais été verte.

1. *Rainy zone*, probablement où la pluie ne manque jamais, et où la sécheresse est inconnue.

Bien que le pays soit largement pourvu d'arbres, le bois de charpente, d'une taille vraiment belle, ne s'y trouve que dans certains parages d'une étendue restreinte. Le *younda*, fort estimé par la durée de son bois, a des proportions qui permettent d'y creuser des pirogues du port de deux ou trois tonneaux.

Le mosokoso et le moukoundou-koundou fournissent également de beau bois de construction.

Le gaïac est ici beaucoup plus gros que partout ailleurs. Nous en avons mesuré qui avait douze pieds de tour; mais bien que son bois ait absolument le même aspect que le gaïac ordinaire, on dit qu'il lui est inférieur comme résistance.

Les forêts africaines sont plus remarquables par la qualité que par la taille des essences qui les composent : les bois durs y foisonnent. L'ébène d'Afrique est plus noir que celui du commerce, et l'arbre qui le fournit est plus gros que l'ébénier commun ; il n'appartient pas à la même famille[1]. On le trouve en abondance sur les bords de la Rovouma, où il s'approche de la côte à une distance de moins de huit milles. D'autres bois précieux croissent dans les mêmes localités ; le fustet, par exemple, qui fournit une matière colorante d'un jaune très-solide.

Le molompi, largement répandu dans cette région, nous paraît identique au ptérocarpe érinacé, d'où provient le kino de la côte de l'ouest; la gomme abondante qui exsude de ses plaies ressemble entièrement à ce produit médicinal. On fait avec son bois, à la fois solide et léger, des pagaies et des rames excellentes.

Il y a encore le bauhinia, appelé bois de fer tant il est dur; et le manglier, très-estimé sur la côte, où l'on en fait des chevrons.

Une salsepareille, probablement le *smilax krausiana*, est très-commune sur les hauteurs; la racine de colombo ne l'est pas moins dans les plaines. Le bouazé, dont la filasse est plus forte et plus fine que celle du lin, abonde également, ainsi que la sansevière fibreuse : l'*ifé* des indigènes.

Une huile concrète ou liquide est produite par le bouazé, le motsikiri, le boma, un sterculier et une espèce d'acajou; celle du bouazé est très-siccative.

1. On se rappelle que le gaïac de cette région est également d'une autre famille que le gaïac officinal. *(Note du traducteur.)*

Le sésame est en outre largement cultivé; ses graines sont achetées par le commerce, et fournissent, avec l'arachide, la plus grande portion de l'huile de table que l'on consomme en Angleterre. Enfin un grand concombre, appelé *makaka*, est l'objet d'une culture étendue, non-seulement comme plante comestible, mais en raison de l'huile très-fine que l'on retire de ses semences.

Les produits de cette région réclameraient plus de détails; mais le courage nous manque pour les décrire avec le soin qu'ils mériteraient. Nous n'en parlons pas avec cette ardeur pleine d'espoir que nous avions autrefois; nous citons la découverte des lacs Chiroua et Nyassa, l'étude patiente du Zambèse jusqu'en amont des cataractes, celle du Chiré, ou tout autre fait géographique de ce voyage, sans éprouver le moindre orgueil. Tout cela ne se rattachait qu'incidemment à notre but, et la vente de l'homme assombrit nos souvenirs.

Notre journal retrace une contrée toute différente de celle qu'on imagine quand on pense à l'Afrique ; et bien que de cette chambre close, que par faveur nous occupons à Newstead Abbey, nos regards tombent sur une pelouse couverte de neige, il nous est facile de nous représenter les ghattes africaines étincelant sous un ciel embrasé; de revoir les pentes sillonnées de vallons remplis d'arbres, projetant çà et là une masse rocheuse au milieu de cette verdure ; ou bien de riches plateaux herbus, parsemés de bouquets de feuillage, arrosés de cours d'eau nombreux et inondés de soleil; mais la chasse à l'esclave jette un voile funèbre sur ce tableau splendide.

Les ondulations pittoresques, les gorges profondes, les ravins qui descendent des hauteurs, les vastes prairies où serpente le Chiré, pareil à un fil d'argent ; le grand lac, entouré de ses montagnes, sont gravés dans notre mémoire; mais, pour nous, la douleur et la misère de l'homme sont inséparables de leurs beautés.

Notre expédition est la première, nous le croyons du moins, qui ait vu la traite au lieu même de son origine, et l'ait suivie dans toutes ses phases; c'est pour cela que nous avons décrit avec tant de détails les diverses pratiques de cet odieux négoce.

On a dit que la vente de l'homme était soumise, comme toutes les autres, à la loi commerciale de l'offre et de la demande, et

devait par conséquent rester libre. Cette assertion a été risquée, parce que nul ne pouvait la démentir. Mais, nous l'affirmons à notre tour, cette vente est la cause de tant de meurtres, qu'elle ne mérite pas plus d'être classée parmi les branches de commerce que le vol de grand chemin, l'assassinat ou la piraterie.

Tout d'abord c'est une pénalité : le coupable seul est vendu; et l'on peut y voir un acte de justice. La peine atteint bientôt les accusés de sorcellerie; puis l'enfant d'un pauvre est saisi en payement d'une dette ou d'une amende : tout cela au nom du chef, et à titre légal.

Viennent ensuite les voleurs, qui, soit isolément, soit par groupe, enlèvent les enfants des hameaux voisins, quand les pauvres petits vont puiser de l'eau ou chercher du bois. Nous avons vu des districts où chaque demeure était entourée d'une estacade, et les habitants n'y étaient pas en sûreté.

Ces rapts, d'abord partiels, amènent des représailles; les bandes se forment, la lutte grandit; ce qui avait lieu de village à village se passe de tribu à tribu. Le parti le plus faible devient errant, se procure des armes en vendant ses captifs, attaque les tribus paisibles, et n'a plus d'autre emploi que d'approvisionner les marchés de la côte.

Des Arabes et des métis portugais viennent en outre chercher le bétail humain qu'ils ont fait recueillir, et stimulent l'activité des pourvoyeurs. Parmi ces derniers se remarquent les Ajahouas et les Babisas, qui ont à la fois le goût du trafic et des voyages.

L'effet de cet odieux commerce est visible chez tous ceux qui le pratiquent; ainsi, les Babisas et les Ajahouas, d'une intelligence supérieure à la plupart des gens de leur race, sont tellement pervertis par leur affreux négoce, qu'on les a vus troquer leurs nouvelles épouses ou leurs propres filles pour une dent d'éléphant qui leur plaisait. Ceux de leur tribu, qui ont une vie sédentaire et n'ont jamais trafiqué de leurs semblables, s'indigneraient au seul récit de pareilles énormités.

Enfin, nous voyons la traite prendre un nouvel essor par le fait d'Européens qui, sans le vouloir, offrent un débouché à l'exportation de l'indigène. Des bandes armées, conduites par des agents commerciaux, appartenant à des Arabes et à des Portugais de la côte, sont expédiées dans l'intérieur avec de grandes

quantités de mousquets, de munitions, de grains de verre et de cotonnade. Ces derniers articles servent, au début du voyage, à payer les frais de route et à faire des achats d'ivoire. Très-souvent, ainsi que nous l'avons vu, la bande conserve le caractère commercial pendant une grande partie de la tournée. En pareil cas, elle s'installe dans un lieu favorable aux affaires, s'entend avec le chef, et cultive un champ d'une certaine étendue; mais il n'est pas une de ces caravanes qui n'ait accompagné les indigènes dans leurs razzias, et n'ait attaqué une peuplade quelconque avec l'intention d'y faire des captifs. Nous n'avons pas un seul exemple du contraire. Le fait est si commun, qu'il en résulte une dépopulation effrayante. L'arc et les flèches ne tiennent pas contre le mousquet; la fuite des habitants, la famine et la mort s'ensuivent. Nous répétons ce que nous avons dit plus haut avec une ferme conviction, qu'il n'est pas un cinquième des victimes de ces chasses, souvent même un dixième, qui arrive à Cuba ou partout ailleurs, et profite de ces *bons maîtres* que leur destine la Providence; car c'est ainsi que les possesseurs d'esclaves interprètent les Écritures.

Ce dernier système des bandes guerrières et trafiquantes est celui des Portugais de Tété; et le carnage qu'il a mis sous nos yeux défie toute description. Comme tous les médecins, nous avions assisté à des scènes bien douloureuses; le spectacle de la mort nous était familier; mais les horreurs produites par le commerce de l'homme dépassent tout ce que nous aurions pu croire.

Nous avons montré le double courant de cet odieux négoce, tel qu'il se faisait sous nos yeux : une partie des esclaves remontant le Zambèse, tandis que le reste se dirigeait vers la côte. Les femmes, expédiées dans l'intérieur, s'y vendaient jusqu'à deux arrobas (soixante-quatre livres d'ivoire). Une grande partie des hommes étaient envoyés à l'île de la Réunion.

Si nous reparlons de ce sujet pénible, c'est qu'il est important de faire observer que tout cela s'est fait sous la direction d'un esprit aussi éclairé que prévoyant. En voulant suppléer par des Africains aux ouvriers qui manquaient à la Réunion, Napoléon III ne songeait qu'à des émigrants volontaires. Sur chaque navire était un préposé chargé de veiller à ce que l'engagement fût équitable et librement consenti; à ce que la nourri-

ture fût saine, en quantité suffisante, et le nombre des passagers en rapport avec l'espace qu'ils devaient occuper.

Malgré tous les soins de l'Empereur, cette mesure n'a jamais été que la traite sous la forme la plus grave; et le trafic maudit a d'autant mieux prospéré qu'il était soutenu par un gouvernement énergique et puissant. Honneur à Napoléon III pour avoir délivré les Français de toute participation à la vente de l'homme; honneur au gouvernement britannique pour lui avoir démontré les maux qu'il faisait naître, sans en avoir conscience, et pour avoir facilité l'émigration des coolies hindous au prix d'un sacrifice considérable.

On pourrait croire que les effets que nous attribuons au système des *engagés* sont le résultat d'une méprise; mais nous n'avons rien dit que nous n'ayons vu, rien avancé dont nous n'ayons la preuve.

A l'époque où nous étions à Johanna, un *libre émigrant*, acheté à Quiloa et payé vingt-deux dollars, gagna *le Pionnier* à la nage, après s'être échappé de *la Mazourke*, navire appartenant à un Français, et mis sous l'inspection du préposé du gouvernement. Cet homme avait sauté par-dessus bord au point du jour, à l'instant où *la Mazourke* mettait à la voile. C'était un Manganja, qui venait directement du Banda, où il avait été capturé.

Nous avons vu ces *libres émigrants* du pays des Manganjas descendre le Zambèse dans des canots qu'ils emplissaient, et où ils étaient chargés de chaînes. « Vous n'y pouvez plus rien, nous disait en riant le gouverneur de Tété, nous sommes couverts par le pavillon français. » Il y a en France, croyons-nous, des milliers d'hommes qui auraient payé d'un coup de pied ce compliment au drapeau tricolore.

D'après les faits que nous avons observés, nous disons que la traite, qui, à son origine, est une véritable chasse, oppose une barrière insurmontable à toute espèce de progrès; et qu'en travaillant à sa disparition, nos hommes d'État ont fait preuve d'autant de sagesse que d'humanité. Par la réunion de leurs efforts vers ce but généreux, libéraux et conservateurs ont avancé le jour où la paix et la bonne volonté régneront parmi les hommes.

La vérité de cette assertion deviendra plus patente si l'on réfléchit aux conséquences de l'esclavage. Non-seulement il per-

pétue la barbarie dans les lieux d'où l'esclave est tiré, mais il influe d'une manière désastreuse sur la région où il existe. L'introduction du nègre parmi les blancs éloigne ceux-ci de tout labeur, et devient par cela même un obstacle au progrès de la société. Rien n'élève un peuple comme le concours de tous ses membres à la prospérité générale; comme cette joie du travail entrepris pour le bien-être de tous.

La guerre effroyable qui désole l'Amérique, et dont nous ne pouvons parler sans émotion, car nous ressentons vivement les douleurs de nos frères, est le résultat de l'esclavage. Introduire dans un pays une race barbare est une grande faute; la dégrader en est une plus grande encore. Les meilleurs esprits s'abaissent au contact de la race servile, les enfants se corrompent; l'avilissement de l'esclave réagit sur le maître, il le démoralise; et c'est celui-ci qui perd le plus.

Vient un jour où les dégradés se comptent par millions. Trop nombreux pour qu'on les absorbe ou les déporte, il faut qu'ils restent où la force les a conduits. Si l'on ne parvient pas à les élever, ils feront descendre jusqu'à eux : pierre au cou d'une société qui se noie, drague inflexible, mal sans remède. Châtiment sévère pour les fils de ceux que nos propres ancêtres ont poussés au trafic de l'homme; car si nous échappons aux maux qui découlent de cette souillure, c'est parce qu'on nous en a rachetés; non par l'innocence de nos pères.

Mais il est possible, croyons-nous, de réhabiliter l'Africain; nous ne doutons ni de son cœur, ni de son intelligence; et nous ne désespérons pas de la tâche que nos frères d'Amérique ont entreprise.

Quant à la place que le nègre doit occuper un jour parmi les peuples, nous n'avons rien vu qui justifie l'hypothèse de son infériorité native, rien qui prouve qu'il soit d'une autre espèce que les plus civilisés.

L'Africain est un homme doué de tous les attributs qui caractérisent la race humaine; des siècles de barbarie l'ont dégradé; mais Pritchard signale la même décadence chez des Irlandais, refoulés depuis plusieurs générations dans les montagnes de l'Ulster et du Connaught.

Il est des tribus chez lesquelles ces influences pernicieuses ont eu des effets tellement graves, au physique et au moral, qu'il fau-

dra sans doute une longue série d'années pour détruire ce qui est l'œuvre des siècles. Mais ce n'est pas un motif pour condamner une race à la servitude; y voir un argument pour défendre l'esclavage, est se dégrader soi-même, et descendre aussi bas que ceux qu'on accuse. Enfin, si l'on a pu dire que le nègre était plus heureux en captivité que dans son propre pays, c'est parce que les traitants lui ont fait un sort tellement dur que certain esclavage peut sembler d'une douceur comparative; et c'est justement la faute du système qui lui donne ces bons maîtres.

L'Africain n'est pas du tout classé par les ethnologues au dernier degré de l'espèce humaine; physiquement il est presque aussi fort que le civilisé; et comme race, il est doué d'une vitalité surprenante.

Les spiritueux et les maladies qui ont été si fatales à l'Indien de l'Amérique du Nord, aux habitants de l'Australie, et des îles de la mer du Sud, paraissent incapables d'anéantir les nègres. Même ce trafic monstrueux qui les décime et les arrache de leur berceau depuis des siècles, ne les a pas empêchés de renaître, et de noircir la moitié du nouveau monde. La nature les a doués d'une force de résistance qui leur permet de supporter les privations les plus affreuses; elle leur a donné une gaieté qui leur fait tirer le meilleur parti possible des situations les plus cruelles. De même que certains individus peuvent supporter une chaleur invraisemblable, au point qu'un médecin aventureux sortit vivant d'un four, où sa montre avait chauffé de manière à lui brûler un doigt, l'Africain a triomphé de conditions anti-naturelles qui auraient fait disparaître la plupart des races humaines.

La force de résister aux souffrances de la captivité, ou, comme diraient certaines gens, l'aptitude à l'esclavage, n'appartient qu'à certaines peuplades africaines. Ce n'est pas une question de climat : impossible de faire un esclave d'un Krooman, qui habite la partie basse et malsaine de la côte occidentale; ni d'aucun membre des tribus cafres, dont la région est toute différente et beaucoup plus élevée. Des hommes, connaissant bien ces dernières peuplades, nous ont dit que, chez elles, un coup donné par un Européen, même en jouant, était toujours rendu.

L'amour de la liberté se remarque chez toutes les tribus qui ont du sang zoulou dans les veines : chez les Makololos, les Ma-

tébélés, les Vouatouta, et probablement les Masaïs; mais cela n'explique pas le fait. Une Barotsé, jeune fille très-belle, ayant refusé en mariage un homme qu'elle n'aimait pas, fut donnée par le chef, dans un accès de dépit, à des traitants venus de Benguéla; quand elle vit que la chose était sérieuse, elle saisit la lance de l'un de ceux qui voulaient l'emmener, s'en frappa et tomba morte.

Le patriarcat est la forme du gouvernement africain; selon le caractère du chef, ce gouvernement est despotique, ou admet un conseil des anciens de la tribu. Il arrive parfois que le despote est cruel jusqu'au meurtre, jusqu'à la folie sanguinaire; le peuple se soumet à ce bon plaisir monstrueux, tant il a de respect pour celui qui le gouverne; mais en général l'autorité est douce. La même remarque s'applique à la religion de ces tribus.

Les peuplades de ce continent ont fait quelques pas hors de l'état sauvage, et n'ont pas été plus loin. Invention de leurs ancêtres, ou révélation d'en haut, leur manière de traiter le fer et le cuivre, de filer et de tisser le coton; leurs paniers, leur poterie, en un mot, tout ce qu'ils fabriquent : hameçons, filets, couteaux, aiguilles, leurs outils et leurs armes, sont de nos jours ce qu'ils étaient il y a un grand nombre d'années. Nous ne comprenons pas cette stagnation de l'esprit chez certains peuples. Fiers de nos progrès dans les sciences, nous en sommes venus à parler des autres races dans les mêmes termes que les habitants du Céleste-Empire. Mais ces Chinois, qu'à notre tour nous regardons avec quelque dédain, nous ont précédés d'une quantité de siècles dans la voie des découvertes. Ils connaissaient les propriétés de l'aimant, avaient inventé la poudre, l'imprimerie, la porcelaine, fabriquaient des étoffes de soie, possédaient une littérature et des annales bien avant nous. Puis leur génie s'est arrêté; et ces fils de la Terre des fleurs n'ont pas même perfectionné leurs inventions. Il est possible que, précédés par eux, nous précédions les autres.

Les Asiatiques nous ont donné le coton, le sucre, la clepsydre et le cadran solaire; nous leur devons l'algèbre, le jeu d'échecs, le café, le thé, l'alcool et l'acier. Une imitation servile n'en a pas moins remplacé la puissance créatrice chez les Orientaux : Hindous, Chinois, Japonais et Arabes sont demeurés stationnaires, ainsi que les Africains.

Cette paralysie des facultés inventives annoncerait-elle que chaque race est destinée à remplir certaines fonctions dans un vaste plan tracé par la Providence, et dont nous ne pouvons saisir qu'une trop faible partie pour comprendre l'ensemble? Ne voyons-nous pas, dans notre petite sphère, de nombreux exemples de coopération dont ne se doutent point les coopérateurs? L'archevêque Whately nous cite à ce propos la ville de Londres : « Une province couverte de maisons » et qui est approvisionnée avec une certitude, une abondance, une régularité à laquelle probablement ne serait jamais arrivée la sollicitude la plus active, guidée par la prévoyance humaine la plus intelligente. Tout le mécanisme employé à cet effet est composé d'individus qui, chacun, ne voient rien autre chose que leur intérêt immédiat, et cependant coopèrent à une œuvre que nul pouvoir terrestre n'aurait accomplie avec le même succès.

Si le parfait accord des moyens et du but annonce à la fois un dessein arrêté et une pensée pleine de sagesse, nous avons ici l'un et l'autre; car chacun des pourvoyeurs, tout en croyant n'agir que pour lui-même, n'en marche pas moins vers un objet dont il n'a pas conscience, et le fait aussi régulièrement que s'il était l'un des rouages d'une machine.

On trouve partout, et à chaque instant, la preuve que les membres de toute société humaine sont guidés par une force qui ne leur appartient pas, force supérieure qui les conduit à des résultats qu'ils n'avaient pas prévus, et indique un plan providentiel dont la sagesse finira par être évidente pour tous.

Il est possible, également, que cet arrêt des facultés inventives chez les races qui nous ont précédés dans la voie des découvertes, ait été résolu pour que la plus grande somme de puissance fût du côté de la religion qui enseigne aux hommes à vivre en paix, et à s'aimer les uns les autres. Si le pouvoir que la science met au service des nations chrétiennes eût été accordé aux peuples qui semblaient devoir l'acquérir par le cours naturel des choses, nous ne voyons pas de raison pour que les bouddhistes et les musulmans n'eussent pas tourné contre nous leurs armes perfectionnées; et les fascinatrices du Lancashire, ainsi que les belles filles d'Écosse, alimenteraient aujourd'hui les harems de l'Orient.

On nous a demandé tant de fois si les Africains étaient ca-

pables d'embrasser le christianisme, que nous croyons devoir hasarder les observations suivantes; elles paraîtront inutiles à ceux qui connaissent les résultats que les missionnaires ont obtenus depuis vingt-cinq ans dans l'ouest et dans le midi de l'Afrique; mais elles répondront aux personnes qui nous ont interrogé.

Cette question paraît impliquer, chez ceux qui nous l'adressent, l'idée que la réception de l'Évangile exige une haute intelligence et un jugement exercé. Il se rencontre, il est vrai, des hommes qui, par tempérament, examinent et discutent tous les sujets, autant du moins que leurs facultés le leur permettent; mais ceux qui, dans la vie, n'obéissent qu'à la raison pure, forment dans toutes les races une très-petite minorité.

Nous citerons à cet égard les paroles de sir James Stephen : « Les apôtres, dit-il dans l'un de ses essais historiques, affirment qu'il existe chez tous les hommes un *discernement spirituel* qui permet à l'intelligence non obscurcie par la passion ou les appétits grossiers, de reconnaître la voix divine, soit qu'elle se manifeste par le sentiment intérieur, soit qu'elle emprunte le langage des prophètes. Ils croient que cette vigueur morale peut s'allier à la faiblesse de l'entendement; et que le pouvoir de distinguer la vérité de l'erreur, en matière religieuse, ne dépend pas du degré de culture des facultés intellectuelles. L'Évangile, patrimoine spécial du pauvre et de l'illettré, a servi d'appui à des millions d'hommes qui n'ont jamais construit un syllogisme. Parmi les multitudes qui, depuis la naissance de Grotius, et bien avant elle, ont vécu et sont morts consolés par notre foi, il y en a bien peu dont les convictions aient eu pour base des arguments pareils à ceux de l'illustre publiciste. »

Si nous avons cité les paroles qu'on vient de lire, c'est parce qu'elles expriment une croyance qui est la nôtre, à savoir que notre divine religion est à la portée du plus humble des hommes, aussi bien que des plus nobles esprits. Toutefois, l'enseignement de ses vérités sublimes doit différer suivant les diverses classes de la famille humaine, et se plier aux circonstances où l'individu est placé.

Les cérémonies pompeuses, l'observance des rites, la parole grave et froide, le regard austère de ceux qui croient devoir se permettre une nuance d'orgueil sacerdotal, peut convenir à cer-

taines personnes ; mais en tout pays les dégradés ont besoin d'autre chose.

Pour gagner la confiance des victimes de la traite, il faut employer à leur égard le même moyen qu'à celui des malheureux qui, parmi nous, manquent de pain et d'abri : le pouvoir magique de la bonté, un charme qui est l'une des découvertes des temps modernes.

Il est possible que ce moyen n'agisse pas tout d'abord ; et, quand il agit, les effets n'en sont pas toujours durables. Le premier mouvement des infortunés, quelle que soit leur couleur, est la défiance, ou une méprise au sujet de la douceur qu'on leur témoigne, et qui, à leurs yeux, est une preuve de faiblesse. Mais les sentiments que la cruauté du sort a flétris chez eux renaissent avec le temps, comme l'herbe après la pluie. Ce fut la lutte courageuse de l'évêque Mackenzie contre les chasseurs d'hommes, et sa sollicitude pour les opprimés, qui lui attirèrent si vite la confiance des indigènes.

Les moyens d'amélioration doivent en outre se modifier suivant la nature des individus. Il faut que l'apôtre fasse usage de tout ce que lui inspire sa charité pour stimuler le paresseux, adoucir le brutal, éclairer l'ignorant, et prêcher à tous la loi d'amour et de pardon.

Quant aux résultats qu'ont obtenus les missionnaires, nous avons pu voir par nous-mêmes des preuves évidentes de leurs succès, tant sur la côte occidentale que dans le midi de l'Afrique, où de nombreux chrétiens indigènes, intelligents et bien vêtus, forment le plus heureux contraste avec ceux des mêmes peuplades qui sont restés païens. Le dimanche, par exemple, est célébré à Sierra-Leone, à Kuruman, et en d'autres lieux, avec non moins de ferveur et de décence que dans n'importe quel village écossais. Il est impossible, en voyant cela, de ne pas être frappé du bien qu'a fait l'Angleterre, dont la postérité appréciera la philanthropie.

Si nous n'avions pas eu de longues relations avec les habitants de Kuruman, auxquels M. Moffat prodigue ses soins depuis bientôt un demi-siècle, peut-être nous serions-nous défié des apparences. Mais nous connaissons depuis longtemps l'esprit des tribus d'où sont tirés ces néophytes ; et nous avons eu mainte fois l'occasion de juger de la conversion réelle de ceux qui nous

occupent. Nous pouvons donc affirmer que le capitaine Burton a commis une erreur quand il a dit que les mahométans seuls faisaient des prosélytes parmi les Africains; nous pensons même qu'en disant cela, il avait moins en vue d'établir un fait que d'attaquer les préjugés de ceux qui lui paraissent des esprits faibles. L'assertion du capitaine, ayant été mentionnée dans une revue anglaise, nous avons fait à cet égard des recherches dont nous citons les résultats avec joie; car, dans tous les lieux où se répand le christianisme, l'homme devient meilleur.

D'après le recensement officiel fait en 1861, la population de la province de Sierra-Leone était de 41 000 âmes, dont 27 000 chrétiens et 2754 musulmans. Ces chiffres sont loin de prouver que la religion de Mahomet est la seule qui fasse des prosélytes sur la terre africaine[1].

En 1854, les 12 000 chrétiens de la colonie, appartenant à l'Église anglicane, pourvoyaient eux-mêmes aux frais de leurs écoles, dont la dépense annuelle était alors de 800 livres sterling (20 000 francs).

Nous ne savons pas à quelle époque les paroisses commencèrent à souscrire pour l'extension du culte qu'elles ont embrassé; toutefois en 1861 les convertis de Sierra-Leone envoyaient à la Société des Missions de Londres une somme de 10 000 livres, destinée à la propagation de l'Évangile. Ceci est la preuve concluante du désir qu'ils ont de faire participer leurs frères aux bienfaits dont ils jouissent.

On n'a pas cherché à savoir le total des souscriptions africaines pour l'extension de la foi; mais, d'après les renseignements les plus dignes de confiance, le chiffre annuel de ce tribu volontaire dépasserait quinze mille livres, en joignant aux sommes

1. Nouvelle preuve du penchant des Anglais à ne voir que le point qui les occupe, et à se servir du terme général pour désigner un cas particulier. C'est à propos de la Mission de Mombas que le capitaine Burton a commis les lignes que lui reproche le docteur. Mais l'Afrique du capitaine se réduit à la région comprise entre le Kingani (7° de lat. australe) et le détroit de Bab el Mandeb, sur une profondeur de 10° de longitude; elle est visitée par les Arabes depuis des siècles; bornée au midi par Zanzibar, au nord par la ville sainte d'Harar; et il est probable que les musulmans y font plus de prosélytes que les chrétiens. L'assertion du capitaine serait encore vraie à l'égard du Soudan central et des bords du Haut-Niger; ce qui n'infirme pas le récit du docteur, dont les Africains de Sierra-Leone et de Kuruman sont plus loin des parages de Burton que la France de la Suède, ou les Européens de Rome de ceux de Constantinople. (*Note du traducteur.*)

qui proviennent de l'ouest et du midi de l'Afrique celles que donnent les noirs des Indes occidentales.

Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, tandis que les musulmans, quand ils répandent leur foi, ce qui est assez rare, satisfont en même temps leur amour du pillage, tout au moins leur intérêt personnel, ces nouveaux chrétiens sacrifient une partie de leur avoir pour propager l'Évangile, bien qu'on leur dise toujours que ce n'est pas là ce qui les sauvera; car le salut ne s'achète pas.

Si nous n'avons rien pu découvrir qui motivât cette assertion du prosélytisme des musulmans, il nous a été facile de voir que les reproches adressés à la politique anglaise au sujet de la répression de la traite ne sont pas mieux fondés. Nous supposons qu'ils émanent des traitants de la côte, braves gens qui, après boire, verraient sans déplaisir renaître le commerce d'esclaves.

Malgré tous les égards que nous inspirent ceux de nos compatriotes qui vivent à l'étranger, et bien que nous soyons persuadé que chez eux le sentiment de la justice est plus prononcé que chez beaucoup d'autres, nous reconnaissons que le marchand anglais de bas étage ne doit pas être cru sur parole; et, question d'humanité à part, l'essor donné au commerce de la côte occidentale par le système de lord Palmerston demande, croyons-nous, que cette politique soit maintenue dans toute sa rigueur[1].

1. Les comptes annuels, présentés au Parlement anglais, donnent le tableau suivant du commerce de la côte occidentale d'Afrique pour une période de dix-huit années, de 1849 à 1863 :

Produits importés dans la Grande-Bretagne.

		Livres.		Livres.
1846 — 50	.....	2,773,408	Moyenne de chaque année.	554,681
1851 — 55	.....	4,314,752	.....	862,950
1856 — 60	.....	5,582,941	.....	1,116,588
1861 — 63	.....	4,216,045	.....	1,405,348

Produits exportés de la Grande-Bretagne.

1851 — 55	Val. offic.	4,154,725	Moyenne de chaque année.	830,945
1856 — 60	Val. est.	9,376,251	.....	1,875,250
1861 — 63	.....	5,284,611	.....	1,761,537

L'exportation africaine a décru pendant les dernières années par suite de la découverte de l'huile de pétrole en Amérique. De quatre à cinq mille balles de coton furent envoyées en Angleterre en 1864. Nous rappellerons qu'à l'époque où les établissements du Sierra-Leone, de la Gambie, et de la Côte d'Or faisaient la traite

Nous lisons le passage suivant dans un rapport imprimé le 29 mars 1865 par ordre de la Chambre des Communes : « Quant à la traite, il est bien avéré qu'elle a complétement disparu de tous les points de la côte où il existe des établissements anglais; elle a été refoulée plus ou moins loin de ces derniers, suivant l'extension que les directeurs de ces établissements ont pu donner à leur influence. Les possessions danoises et hollandaises, ainsi que la république de Libéria, ont également banni ce trafic de leur voisinage[1]. »

Bien que ce soit un peu en dehors de l'objet de nos travaux, nous croyons utile de répandre ce fait que l'emploi de nos croiseurs dans ces parages insalubres produit beaucoup moins de décès qu'autrefois[2]. Les hommes ne sont plus employés aussi fréquemment dans les rivières; à bord, l'eau distillée est généralement en usage, et le traitement de la fièvre est mieux compris. Quant à nous, au lieu de saigner comme on le faisait jadis,

des nègres, le commerce licite ne montait qu'à vingt mille livres par an, et qu'aujourd'hui le tonnage des bâtiments employés au transport des marchandises est plus considérable qu'il ne l'a jamais été pendant la vente des esclaves.

1. Rapport du colonel Ord, chargé par le gouvernement anglais d'examiner la situation des établissements de la Grande-Bretagne sur la côte occidentale d'Afrique, p. 28.

2. Le tableau suivant donne le chiffre des maladies de toute nature, et celui des morts des différentes escadres de la marine britannique :

STATIONS.	Nombre des malades sur mille hommes.	Nombre des malades mis hors de service.	Nombre des morts.
Iles Britanniques	48.1	31.2	9.6
Méditerranée	61.8	45.4	10.4
Amérique du Nord et Indes occidentales.	60.4	36.2	42.1
Brésil	43.4	27.7	16.1
Océan Pacifique	58.9	36.2	7.9
Cap de Bonne-Espérance	76.7	31.3	18.1
Côte occidentale d'Afrique	62.0	38.0	34.1
Indes orientales et Chine	86.7	61.6	26.1
Australie	40.0	28.4	13.7
Forces irrégulières	77.4	26.5	10.4

Nous n'avons pas le chiffre des décès pour les agents civils de la côte occidentale; mais on peut établir qu'il est peu élevé. La facilité avec laquelle ces fonctionnaires obtiennent de revenir en Europe, dès qu'ils souffrent du climat d'une manière inquiétante, doit avoir considérablement diminué le nombre des morts parmi eux. (*Report of colonel Ord*, p. 30.)

nous administrons un apéritif, mélangé à la quinine; ce moyen est d'une telle efficacité, que dans la plupart des cas l'accès de fièvre n'est pas beaucoup plus grave qu'un rhume; le malade n'en est pas même affaibli. Un traitement analogue a fait tomber le nombre des morts, pour l'escadre de la côte d'Afrique, au-dessous du chiffre que donne la station de l'Amérique du Nord et des Indes occidentales.

On a prétendu que certaines personnes répandaient au loin tout ce qu'elles avaient de charité, et refusaient de tendre une main secourable aux malheureux qui les entourent. Jamais nous n'avons rencontré de ces personnes-là; il est même probable qu'elles n'existent que dans le cerveau de gens moroses, dont la bienfaisance ne s'exerce nulle part; et nous ne craignons pas d'encourir le blâme de ceux que la misère voisine touchent le plus, en parlant avec orgueil des sociétés apostoliques de la côte de Guinée. Elles sont au nombre de seize, dont six appartiennent à la Grande-Bretagne, sept aux États-Unis, deux à l'Allemagne, et une aux Indes occidentales.

Ces sociétés entretiennent cent quatre missionnaires de race blanche; elles ont cent dix stations, deux cent trente-six écoles, où elles reçoivent treize mille élèves; et comptent dix-neuf mille communiants inscrits, chiffre qui représente une population chrétienne d'environ soixante mille âmes.

Le zèle de nos frères d'Amérique nous a été particulièrement agréable; il est une nouvelle preuve de l'influence de notre sainte religion; et montre que pour l'homme généreux et dévoué la distance n'est rien : toute la question est dans le service qu'il peut rendre.

Les Américains font d'excellents missionnaires; en disant que leurs travaux sur la côte de Guinée sont au-dessus de tout éloge, nous ne faisons qu'un acte de justice pure et simple. Et ce n'est pas seulement sur ce rivage que brille leur charité : on les retrouve en Syrie, dans l'Inde, en Chine, dans le midi de l'Afrique, dans la mer du Sud, où ils se montrent partout les dignes enfants de ce Vieux Pays[1] qui est une source de lumière pour tous les peuples, un asile pour tous les opprimés.

1. *Old Country*, nom appliqué à la Grande-Bretagne par les premiers colons de la Nouvelle Angleterre, et qui est maintenant employé dans tous les États de l'Union.

En face des succès obtenus sur la côte occidentale, succès dont le résumé qu'on vient de lire est bien pâle, nous demandons aux Portugais comment ils osent fermer neuf cents milles de la côte de l'est à ces influences civilisatrices? Permettra-t-on qu'une région si vaste et si fertile soit condamnée à une situation pire que la stérilité, jusqu'à ce que les Espagnols et les Portugais sachent renoncer à leur trafic homicide?

Quand ces peuples usés parlent de leurs glorieux ancêtres, ils doivent se dire que la stagnation intellectuelle, que présentent certaines races, les a frappés eux-mêmes. La prise de Cuba par les États-Unis serait un bienfait pour l'Espagne, en déchirant le voile qui l'aveugle; et le gouvernement britannique rendrait un vrai service au Portugal, s'il oubliait les prétentions de celui-ci à posséder une province qui, sans autre bénéfice que d'en faire parade aux yeux de l'Europe, lui assure le plus mauvais renom de la chrétienté.

Ainsi qu'on l'a vu dans les pages précédentes, les hommes d'État de Lisbonne effectueraient volontiers, par l'entremise des capitaux anglais, ce que la philanthropie de nos compatriotes, protégée par les vaisseaux de la Grande-Bretagne, a su accomplir ailleurs.

Dans le Mozambique, pas une école, pas un indigène qui sache lire; pas une branche de commerce, ou d'industrie, qui ait reçu le moindre développement; et, dans tous les lieux où s'étend le pouvoir, ou plutôt l'intrigue des Portugais, nous voyons cet infâme négoce, qui est le contraire absolu de la loi du Christ, et qui défie la vengeance du ciel.

Tous les efforts de l'Angleterre pour l'anéantir sont neutralisés par une poignée de convicts, soutenus par des gouverneurs besoigneux, dont l'autorité ne s'étend pas au delà de ce qu'ils peuvent voir de la terrasse de leur forteresse.

Si la côte orientale d'Afrique ne doit servir qu'à des condamnés, pourquoi l'Angleterre n'y enverrait-elle pas les siens? Cette côte n'appartient pas plus aux Portugais que la Chine n'est à eux parce qu'ils possèdent Macao. Si criminels que soient nos déportés, ils vaudraient mieux pour le pays que les gens qu'on y envoie, car ils ne vendraient pas les indigènes. Le climat d'ailleurs est énervant, et dompte les natures violentes. Nous l'avons observé à Loanda, où, chaque soir, toutes les armes

de la ville sont entre les mains d'individus qu'on y a transportés.

Ce sujet mérite d'être pris en considération, dans un moment où l'Angleterre cherche un endroit où elle puisse envoyer ses convicts.

D'après le rapport du colonel Ord, c'est moins à la présence des vaisseaux qu'à celle des établissements, religieux et autres, qu'il faut attribuer la suppression de la traite. En effet, l'odieux trafic a disparu tout aussi complétement sur les points où l'escadre s'est peu montrée, que dans les parages où elle a fait le plus long séjour.

Nous sommes persuadé, quant à nous, qu'un établissement, ou une expédition dans l'intérieur des terres, produirait plus de résultats qu'une escadre nombreuse, et ferait moitié moins de dépense qu'un seul des croiseurs de Sa Majesté.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

J'avais conduit le *Lady Nyassa* à Bombay avec la ferme intention de le vendre, ce qui m'aurait été facile; mais au moment où j'allais m'en séparer, je me sentis moins disposé que jamais à abandonner au commerce d'esclaves, la région que je venais de parcourir; et je résolus de consulter mes amis avant de me défaire de ce brave petit vapeur.

J'avais avec moi deux jeunes Anjouhannais; ils furent placés dans une école dirigée par le docteur Wilson, missionnaire d'un grand mérite; puis ayant pourvu au rapatriement des Zambésiens, je partis pour l'Europe avec les trois matelots anglais; et j'arrivai à Londres le 20 juillet 1864.

Déjà Mister et Mistress Webb, dans une lettre que j'avais reçue à Bombay, m'avaient invité à prendre Newstead-Abbey pour domicile. A mon arrivée, ils renouvelèrent cette offre généreuse; et bien que je n'eusse pas l'intention de faire un long séjour chez ces excellents amis, j'y suis resté jusqu'en avril 1865. Tout ce volume, tiré de mon journal, et de celui de mon frère, a été rédigé sous leur toit; et c'est avec une profonde reconnaissance que je me souviendrai toujours de leur inépuisable bonté.

J'ai connu M. Webb en Afrique, où il chassait, avec non moins de bonheur que d'audace. Son amitié m'est d'autant plus précieuse qu'il a vu les missionnaires à l'œuvre, et qu'il ne m'accorderait pas son estime et son affection s'il n'était persuadé que mes collègues et moi nous sommes d'honnêtes gens, essayant d'accomplir notre tâche, et y travaillant avec ardeur.

Le gouvernement a bien voulu acceillir la proposition de la

Société géographique de Londres, et s'unir à ce corps savant pour m'aider à ouvrir l'Afrique orientale aux influences civilisatrices. En outre, un de mes amis particuliers a donné mille livres pour cet objet.

Je me propose de pénétrer dans les terres, au nord des possessions portugaises, et d'y introduire le système qui a produit de si heureux effets sur la côte de Guinée; système dans lequel l'établissement d'un commerce licite, et celui des missions chrétiennes, se joignent aux efforts des croiseurs.

J'espère, cette fois, remonter la Rovouma, ou quelque autre fleuve ayant son embouchure au nord du cap Delgado ; et sans négliger le travail dont il vient d'être question, je ferai tout mon possible pour côtoyer le bord septentrional du lac Nyassa, puis la rive sud du Tanganyika, afin de reconnaître la ligne de partage des eaux dans cette portion de l'Afrique.

En entreprenant cette tâche, mon désir n'est pas d'ébranler ce qui a été fait au prix de tant de fatigues et de périls par MM. Speke et Grant; mais plutôt de confirmer leurs célèbres découvertes.

Il a été publié dernièrement à Lisbonne, une série d'articles ayant pour but de mettre à néant les faits que j'ai avancés à Bath dans le meeting de l'Association britannique pour le progrès de la science. Ces articles, dus à la plume d'un M. Lacerda, ont paru dans le journal officiel du Portugal; le ministre portugais des affaires étrangères vient de les faire traduire en anglais, et répandre dans la Grande-Bretagne sous forme de petit livre, d'une édition populaire. Ce qui frappe surtout dans ce document ministériel, c'est l'extrême ignorance de la géographie d'une région que les Portugais prétendent non-seulement connaître, mais posséder exclusivement.

Un bruit vague, mentionné par quelque vieil auteur au sujet de deux marécages, situés en aval des cataractes de Murchison, est considéré dans ce petit livre comme une preuve évidente que les anciens habitants de Senna remontaient facilement le Chiré jusqu'au lac, en dépit des douze cents pieds de chute qu'y forment les cascades que nous avons rencontrées.

D'après cet opuscule, le Nyassa n'est pas autre chose qu'une large nappe, sans profondeur, ayant un courant d'une certaine violence, et que le senhor Candido a déclaré avoir vue au nord-ouest de Tété; or le Nyassa qui est un lac étroit et profond, et qui n'a pas de courant, se trouve précisément au nord-est du village indiqué.

Enfin, j'ai commis une faute grave en attribuant la découverte de la principale source du Nil à Speke et à Grant, et non pas à Ptolémée, ainsi qu'au Père Lobo.

Mais en publiant ces articles, et en les faisant traduire, le ministre portugais a moins pensé à la géographie qu'à établir ses droits sur un territoire où l'établissement d'un commerce licite avec les naturels ne rencontre d'autre obstacle que cette revendication.

Les faits qu'on vient de lire en ont donné la preuve; et nous pouvons ajouter que les prétentions du Portugal, prétentions peu fondées, à régir la côte d'Afrique depuis la baie Delagoa, jusqu'au cap Delgado, c'est-à-dire sur une longueur de 1360 milles, est ce qui perpétue la barbarie dans cette région.

Il y interdit formellement tout commerce étranger, excepté sur quelques points où il a établi des douanes, et où l'exagération du tarif, et les droits différentiels qu'il impose, ne laissent aux indigènes d'autre branche de négoce que la vente de l'esclave.

Mais jetons un regard sur cet immense littoral, dont les Portugais s'efforcent de nous faire croire qu'ils sont les possesseurs. A la baie Delagoa, nous leur voyons un petit fort appelé Lorenzo Marquez, et rien au delà des murs. A Inhambané, s'ils ont un lambeau de terre, c'est par la tolérance des indigènes. Sofala est en ruine; et à partir de Quilimané, sur une étendue de 690 milles, nous ne leur trouvons plus qu'une petite estacade, protégée par une chaloupe qui ferme la rivière d'Angoxe aux navires étrangers; et l'île de Mozambique, où le fort a été construit; enfin vis-à-vis du fort, sur le continent, une langue de terre d'une longueur d'environ trois milles, où sont quelques fermes que les in-

digènes s'engagent à respecter, moyennant le tribut qu'on leur paie tous les ans, ce que les Portugais appellent avoir les natifs à leur solde.

Il y a de longues années que l'établissement de Mozambique voit décliner son importance; il est défendu par quelques centaines de soldats maladifs, claquemurés dans le fort; et malgré la proximité de l'ilot de corail, où s'élève celui-ci, il est tout au plus en sûreté.

Des esclaves sont réunis en très-grand nombre dans l'île d'Iboe, ou d'Oïbo; néanmoins le commerce de cette île est presque nul. Un petit fort a été bâti à la baie de Pomba; mais il est probable qu'il n'existe plus, l'établissement qu'on voulait former dans cet endroit ayant complétement échoué. Sur la rive droite du Zambèse, les Portugais payent tribut aux Landines; et l'effet le plus certain de leurs prétentions à la souveraineté de cette province, est d'amener les chefs indigènes à faire la traite de l'homme, seul commerce qui ne leur soit pas interdit.

Lorsqu'en novembre 1864, le commandant du *Wasp*, vaisseau de Sa Majesté Britannique, demanda le châtiment des auteurs d'une insulte faite à l'équipage de *la Lyra*, près d'une rivière qui est au sud-ouest de Mozambique, le gouverneur-général auquel il s'adressait déclara qu'il n'avait aucun pouvoir sur les coupables.

En effet, les gens qui habitent les bords de cette rivière, située seulement à quarante-cinq milles de la résidence du gouverneur, sont complétement indépendants. D'une belle race, et d'un caractère énergique, ils n'ont jamais été soumis, et s'empresseraient de nouer des relations commerciales avec les étrangers, sans le titre imaginaire au moyen duquel les Portugais, soutenus par le consentement tacite des cabinets européens, éloignent d'eux tout négoce et toute influence civilisatrice.

Cette prétention du Portugal est un fléau pour cette partie de l'Afrique, et serait bientôt mise à néant sans le respect que lui accorde notre pavillon.

L'Empereur Napoléon III n'y a pas eu égard dans l'affaire du

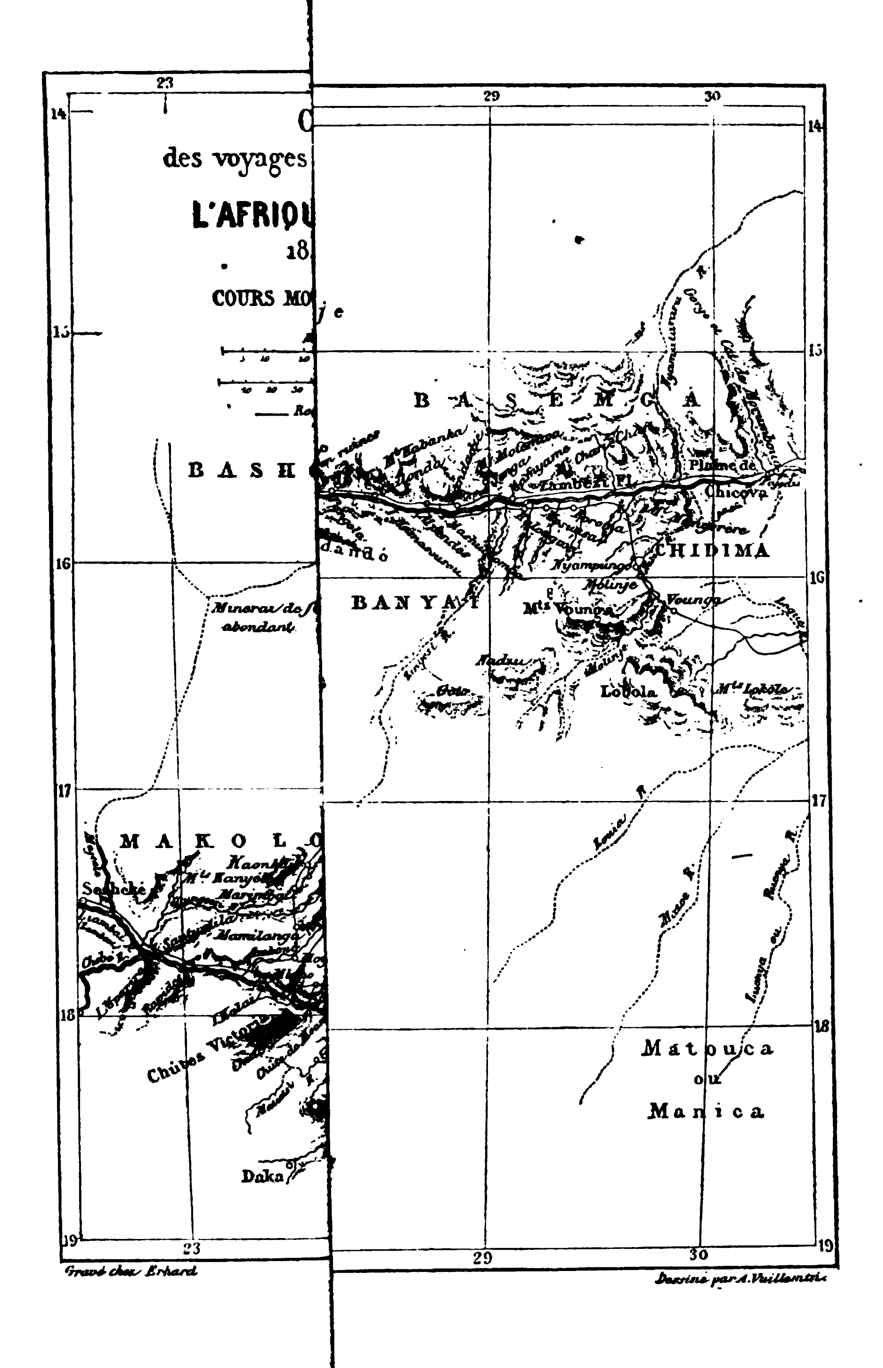
Charles et Georges; tandis qu'en plus d'une occasion la Capitainerie de Mozambique n'a dû son salut qu'à l'assistance des matelots anglais.

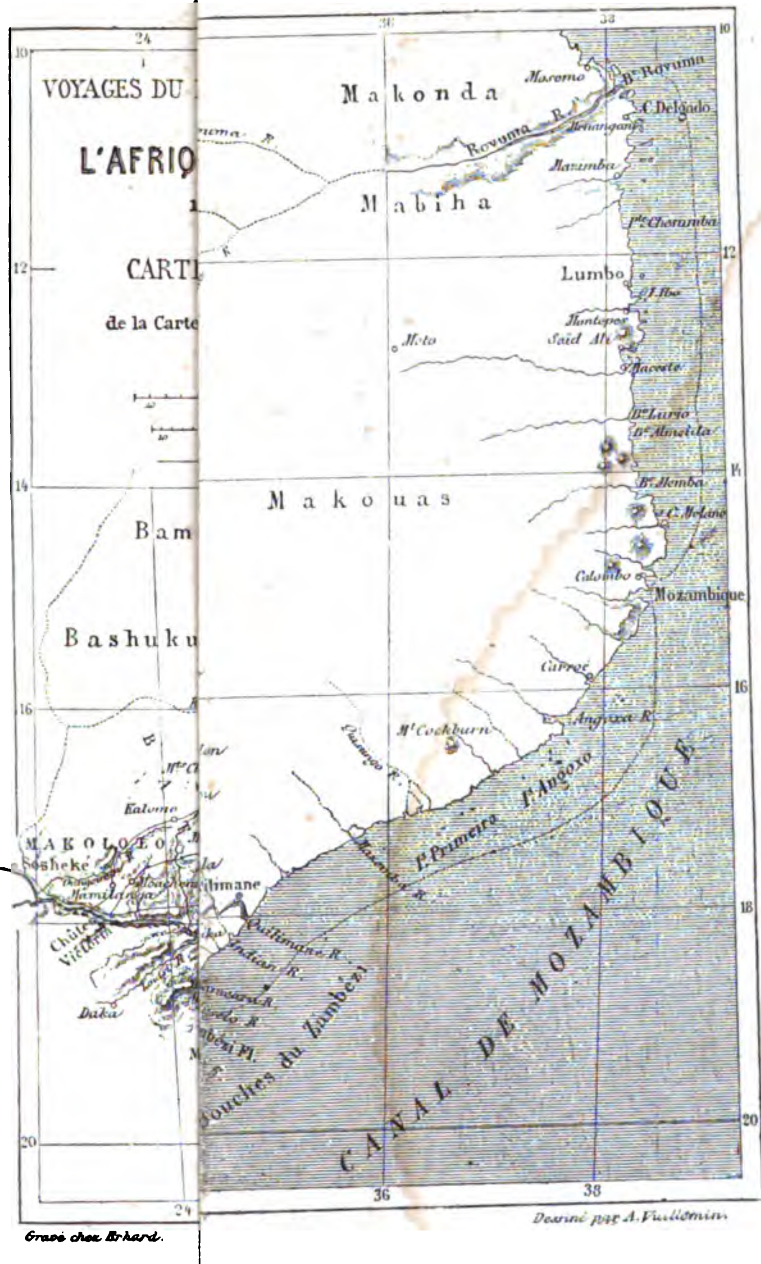
L'entretien d'une escadre sur cette côte est pour l'Angleterre une dépense annuelle de plus de 70 000 livres, dépense à peu près inutile ; car, par notre acquiescement à la fausse souveraineté des Portugais, cette escadre ne réprime la traite que d'une manière partielle, et ne nous donne aucun des avantages commerciaux, qui, de l'autre côté de l'Afrique, découlent de nos relations avec les indigènes.

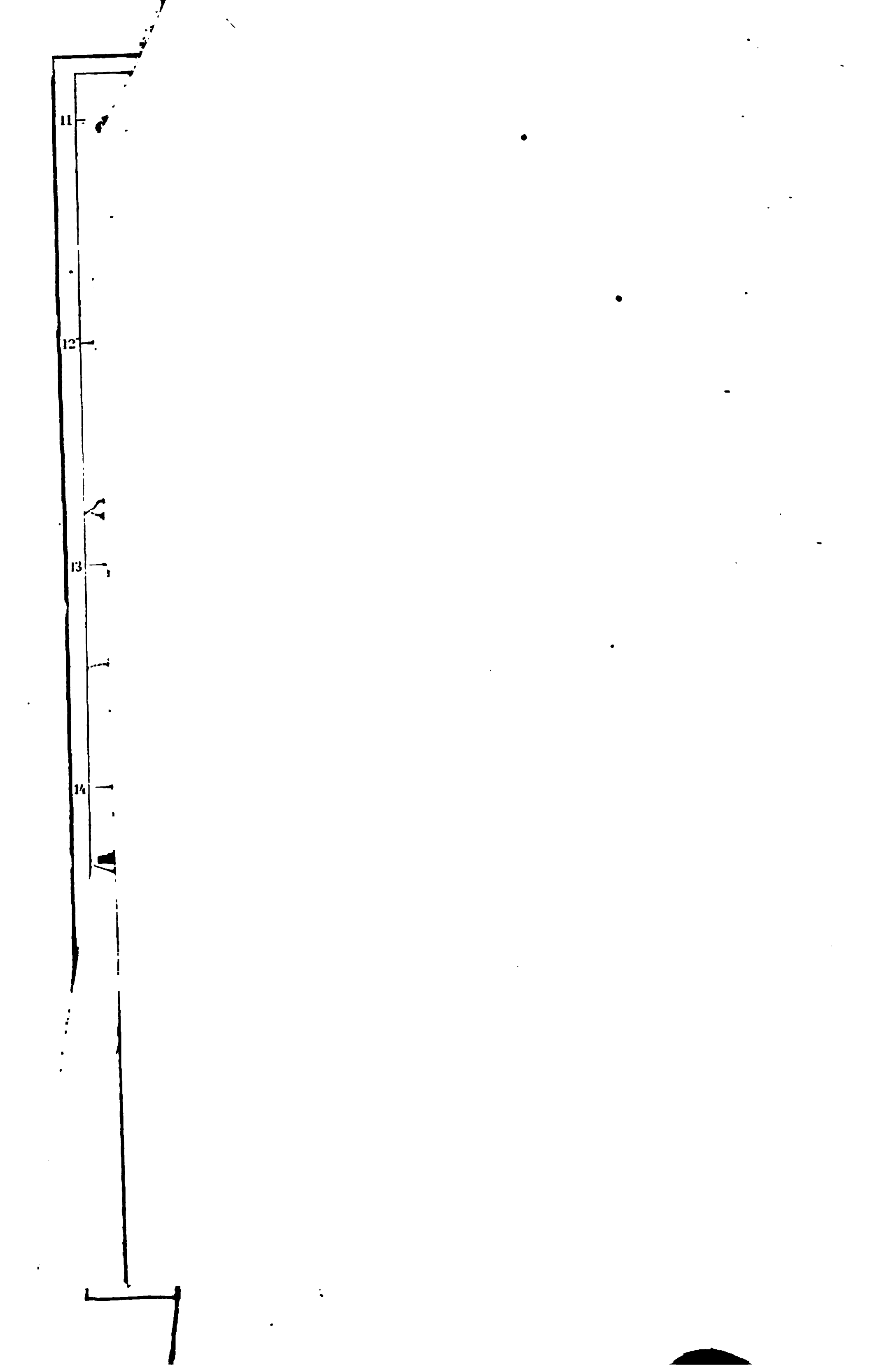
Un nouveau projet de loi pour l'abolition de l'esclavage a été proposé par le roi de Portugal ; mais il nous inspire peu de confiance ; on n'a jamais pris aucune mesure pour faire exécuter les lois qui régissent cette matière ; et nous ne voyons dans cette proposition qu'une nouvelle demande d'acquiescement à un système qui perpétue la barbarie.

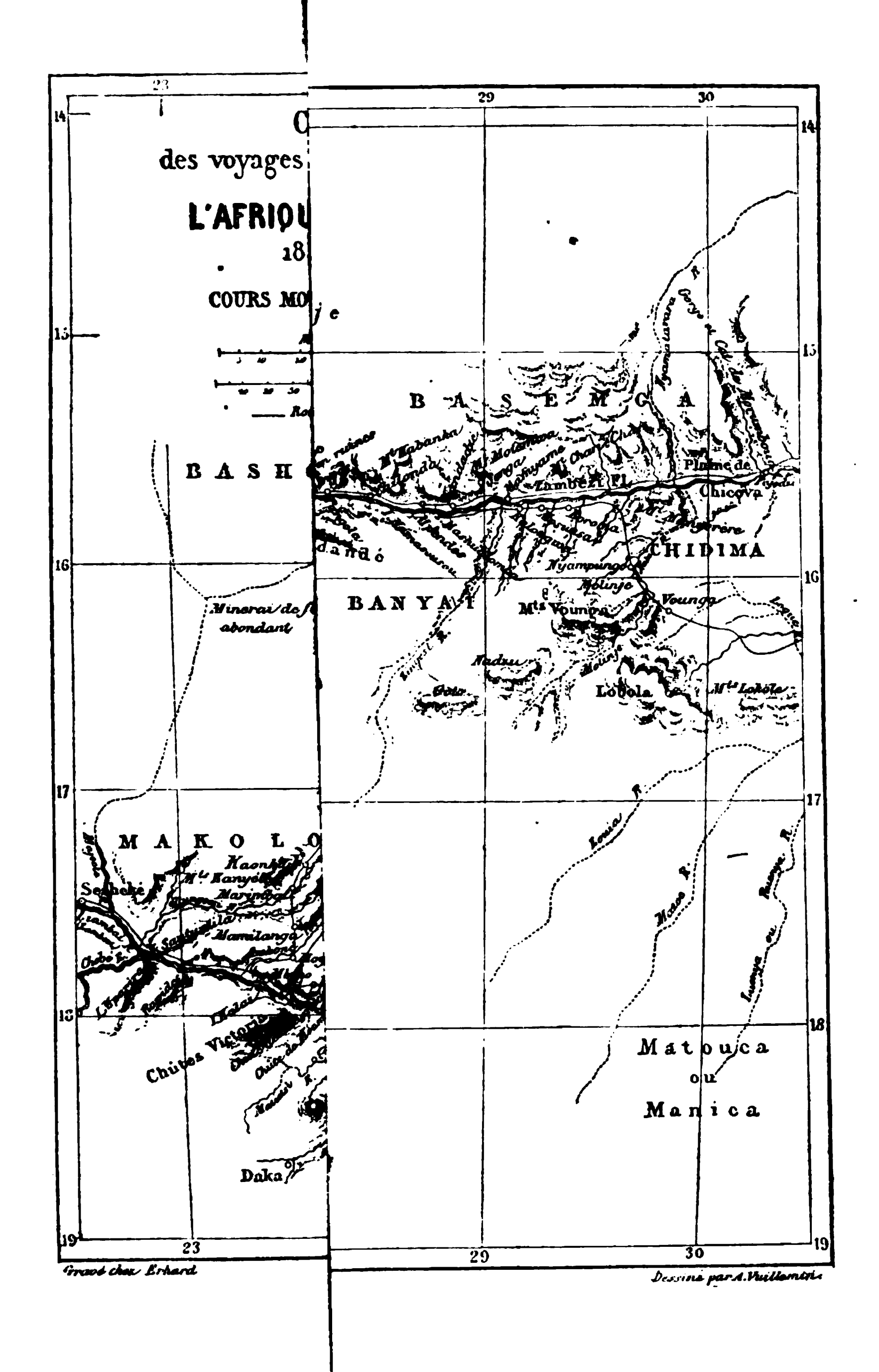
Par la chaleur de son plaidoyer, M. Lacerda a montré, sans le vouloir, que les sentiments réels de ses patrons sont favorables à l'esclavage.

Après s'être délivrés de ce cauchemar, les États-Unis, probablement, ne toléreront pas la continuation du commerce d'esclaves ; et ceci a plus influé sur le roi de Portugal, et sur son discours récent, que l'opinion de ses ministres.


des voyages
L'AFRIQU
COURS MO
B A S H
Minerai de f
abondant
M A K O L O
Chûtes Victoria
Daka
B A S E M G A
Zambezi Fl.
Plaine de Chicova
CHIDIMA
B A N Y A I
Mts Vounga
Vounga
Nyampungo
Lobola
Mts Lobole
Matouca
ou
Manica
Gravé chez Erhard
Dessiné par A. Vuillemin


VOYAGES DU
L'AFRIQ
CARTE
de la Carte
Makonda
Mabiha
Makouas
Bam
Bashuku
Maremo
Bⁿ Rovuma
C. Delgado
Rovuma R.
Mazumba
Pᵗᵉ Chorumba
Lumbo
I. Ibo
Saïd Ali
Bᵉ Lurio
Bᵉ Memba
Calombo
Mozambique
Carroé
Angoxa R.
Mᵗ Cockburn
Pᵗ Angoxo
Pᵗ Primeira
Kalomo
MAKOLOLO
Sesheke
Chûte Victoria
Daka
Quilimane
Bouches du Zambèzi
CANAL DE MOZAMBIQUE
Dessiné par A. Vuillemin
Gravé chez Erhard.


11
12
13
14


des voyages
L'AFRIQU
COURS MO
B A S E M G A
BASH
Plaine de Chicova
Zambezi Fl.
CHIDIMA
B A N Y A I
Nyampungo
Vounga
Mts Vounga
Nadu
Lobola
Mts Lokole
Minerai de f
abondant
M A K O L O
Kaonka
Sesheke
Marimba
Mamilanga
Chutes Victoria
Daka
Matouca
ou
Manica
Gravé chez Erhard
Dessiné par A. Vuillemin

APPENDICE.

EXTRAIT D'UNE DÉPÊCHE DU LIEUTENANT-COLONEL RIGBY,
CONSUL ET AGENT BRITANNIQUE A ZANZIBAR,
ADRESSÉE A M. ANDERSON, ESQ. SECRÉTAIRE DU GOUVERNEMENT A BOMBAY.

Zanzibar, 15 juillet 1860.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur d'informer le Très-Honorable Governor in Council que le docteur Albrect Roscher, chargé par S. M. le roi de Bavière d'une mission scientifique dans l'est de l'Afrique, a été assassiné le 19 mars dernier, au village de Kisoungouni, situé au N.-E., et à trois jours de marche du lac Nyassa. » . . . .

. . . .

Après quelques détails sur le voyage du docteur Roscher, la dépêche ajoute :

« Ayant quitté de nouveau Zanzibar au mois de juin 1859, pour explorer le lac Nyassa, il se rendit à Quiloa, d'où il partit avec une caravane le 24 août dernier; et, le 19 novembre, il atteignit le grand lac, dont *aucun Européen n'avait jamais vu les bords*. »

A cette époque la nouvelle de notre découverte n'avait pas eu le temps de parvenir à Zanzibar; et l'on ignorait alors que le lac visité par le docteur allemand était le même que celui auquel nous étions arrivé; ce qui explique l'erreur du colonel Rigby.

Que notre découverte ait précédé celle du Dr Roscher, cela ne diminue en rien le mérite de celui-ci, puisqu'il a gagné le lac par un chemin tout différent du nôtre; mais la vérité exige que nous établissions les faits sur lesquels nous nous fondons pour réclamer la priorité.

« Déjà très-malade quand il quitta Zanzibar, continue la dépêche, le docteur devint tellement faible, qu'il fallut le porter sur un brancard pendant toute la durée du voyage.

« Il resta à Noussivoua, sur les bords du lac, pendant près de quatre mois; s'en éloigna le 16 mars 1860, pour gagner la Rovouma, qu'il traversa à douze jours de marche du lac Nyassa, à l'endroit où passe la route de Quiloa.

« Son intention, évidemment, après avoir visité la Rovouma, était de revenir au Nyassa; car il avait laissé presque tout son matériel sous la protection du sultan de Noussivoua, et n'était accompagné que de deux domestiques nègres, ainsi que d'un homme et d'une femme, qui portaient ses bagages. »

La dépêche est longue et remplie de détails sur la mort du voyageur, et sur les poursuites qu'elle fit naître.

Kingomanga, le sultan de Noussivoua, et l'ami du docteur Roscher, demeure à trois jours du lac, probablement en face de la baie de Kotakota, ou même plus au sud, et appartient à la tribu des Vouaïao.

D'après les dépositions des indigènes, qui à cet égard sont concluantes, le docteur Roscher avait entendu parler de nous. Le colonel Rigby suppose qu'on avait raconté à ce voyageur notre excursion au lac Chiroua (qu'il appelle *Kiroua*), et, où, dit-il, les gens de Noussivoua s'approvisionnent de sel; mais il est probable que c'est de la pointe méridionale du lac, donnant issue au Chiré, que la nouvelle de notre présence est arrivée au docteur allemand. Il y a dans cet endroit des lavages de sel considérables; et nous y avons trouvé des Arabes de la côte, qui ont pris la fuite pendant la nuit, et auront traversé le pays des Ajahouas, où le docteur Roscher est arrivé deux mois après[1].

La convexité particulière de la face, et l'énorme dimension des oreilles qui caractérisent l'éléphant d'Afrique, sont représentées si clairement sur un tombeau égyptien du British museum, tombeau de la vingt-sixième dynastie (quelque cinq cents ans avant l'ère chrétienne), qu'il est probable que le sculpteur a vu l'animal vivant; or, il est plus facile de croire que la bête qui a servi de modèle était do-

1. Voir la découverte du lac *Nyassa*, chapitre v, page 116.

mestique, que de supposer que l'artiste avait voyagé, ou qu'un éléphant sauvage avait été conduit en Égypte. Dans tous les cas, les éléphants dont on se servait à Rome et à Carthage, étaient certainement africains; et dans un traité désigné par M. R. S. Poole, les Romains imposent aux Carthaginois de ne pas dompter d'autres éléphants : « Perfugas, fugitivosque, et captivos omnes redderent Romanis, et naves rostratas, præter decem triremes, traderent; elephantasque, quos haberent domitos, *neque domarent alios.* » (Liv. XXX, 37.)

Ceci indique l'extinction d'une branche d'industrie africaine. D'autres animaux sauvages étaient également apprivoisés, ainsi que le démontrent les monuments de l'ancienne Égypte; mais la stagnation intellectuelle, dont les Égyptiens, les tribus de race noire, et les peuples de l'Inde nous offrent l'exemple, remonte à une époque très-éloignée.

Quand nous parlons des Africains, le lecteur devra se rappeler que nous ne prenons pas les habitants du littoral de la côte de l'ouest pour type de la race noire, comme le font ceux qui n'ont pas pénétré dans l'intérieur du continent, et qui n'en connaissent pas les peuplades.

Parmi les documents sur lesquels s'appuie M. Lacerda pour démentir nos assertions, se trouvent quelques lignes d'une lettre particulière écrite par M. Rowley, l'un des missionnaires de Magoméro. Ces lignes, qui n'étaient pas destinées à voir le jour, ont été citées avec un tel empressement par notre contradicteur, que nous croyons devoir à notre tour publier la lettre que nous avons reçue de M. Rowley lui-même; on verra quelle est l'opinion de celui-ci, relativement aux causes qui amenèrent les désastres de la Mission dont il faisait partie.

Mon cher Livingstone,

Waller m'écrit au sujet de ma lettre à M. Glover; il me dit qu'une certaine publication portugaise, ayant cité cette lettre, ajoute, sinon dans ces termes, du moins en substance :

« Le révérend M. Rowley démontre que l'attaque des Ajahouas, par le docteur Livingstone, a été la cause de l'insuccès de la Mission. »

Je n'ai jamais écrit cela, ni jamais dit quoi que ce soit d'où l'on pût inférer pareille chose.

Nos malheurs ont été dûs à la perte de nos provisions, à la famine qui n'a pas permis de les remplacer; et, *par-dessus tout*, aux pratiques coupables des Portugais, qui font naître la guerre entre les tribus, et qui l'entretiennent, afin de pouvoir acheter les prisonniers pour en faire des esclaves.

Les Portugais nous ont rendu grand service en nous fournissant des vivres; et personnellement nous avons beaucoup à les remercier; mais leur conduite envers les indigènes est criminelle au-delà de tout ce qu'on peut dire; et je me joins entièrement à vous pour dénoncer de pareils actes.

J'ai toujours dit et pénsé que vous avez bien fait de délivrer les captifs, et de contrecarrer les Ajahouas, qui sont tout simplement des chasseurs d'esclaves. Ma lettre à M. Glover n'a pas été écrite avec l'intention de vous blâmer, ni de rejeter sur vous la responsabilité de nos actes; mais pour apprendre à nos amis que nous n'avons fait que ce que vous avez fait vous-même, et le premier de nous tous.

Si, à cette époque, vous aviez eu de notre attaque des Ajahouas, l'opinion que vous en avez exprimée à sir Culling Eardley, je n'aurais pas écrit ma lettre; et en voyant le mauvais effet qu'elle paraît avoir produit, je suis très-fâché de l'avoir écrite.

Votre tout dévoué,

Henry Rowley.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8494. — Paris. Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.